



<http://www.numelyo.bm-lyon.fr>

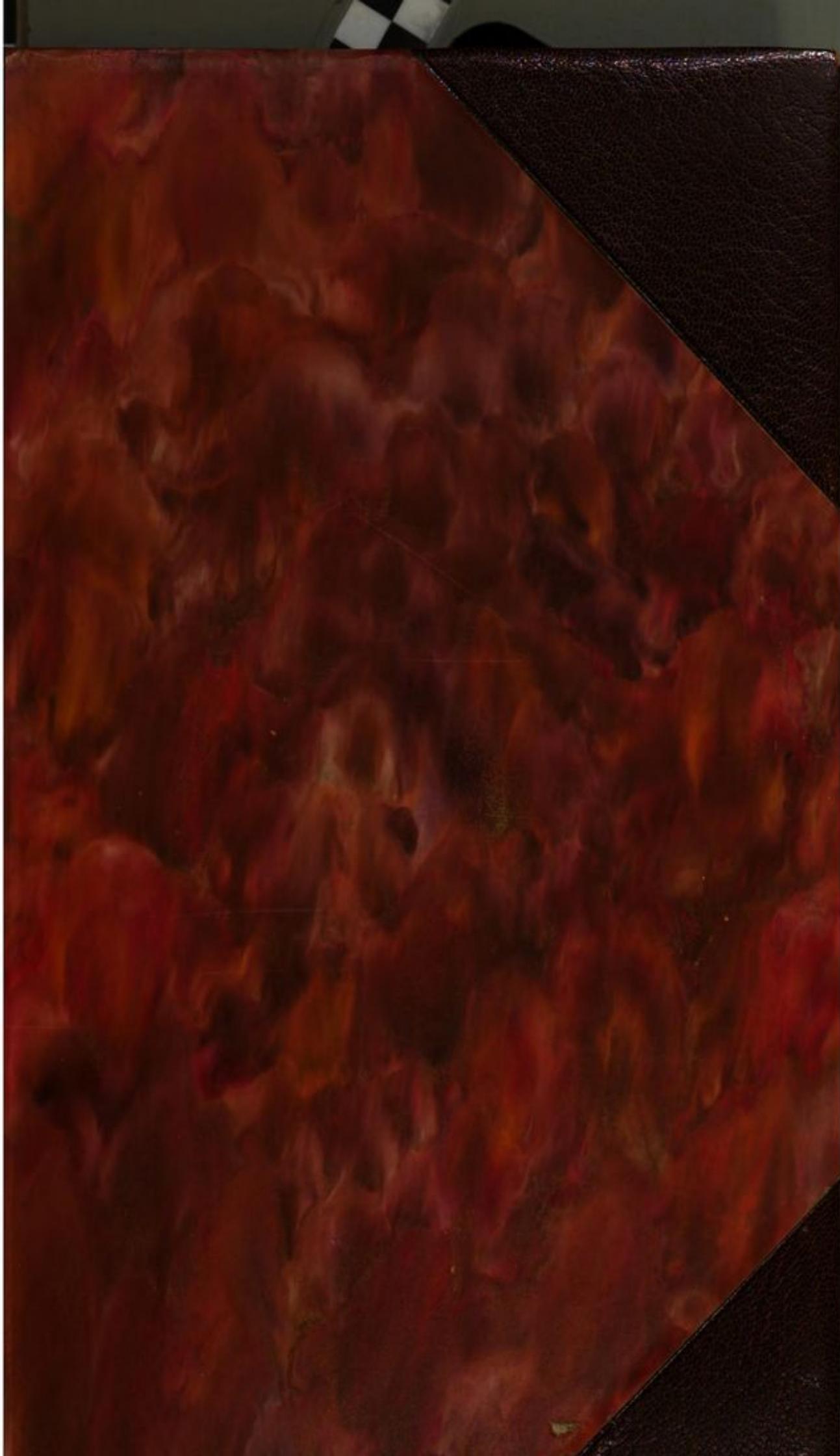
**Le Lyon de nos pères**

**Auteur :Vingtrinier, Emmanuel, 1850-1931**

**Date :1901**

**Cote : Rés 156437**

**Permalien : [http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML\\_00GOO0100137001104794826](http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001104794826)**













156434

RÉSERVE 156437



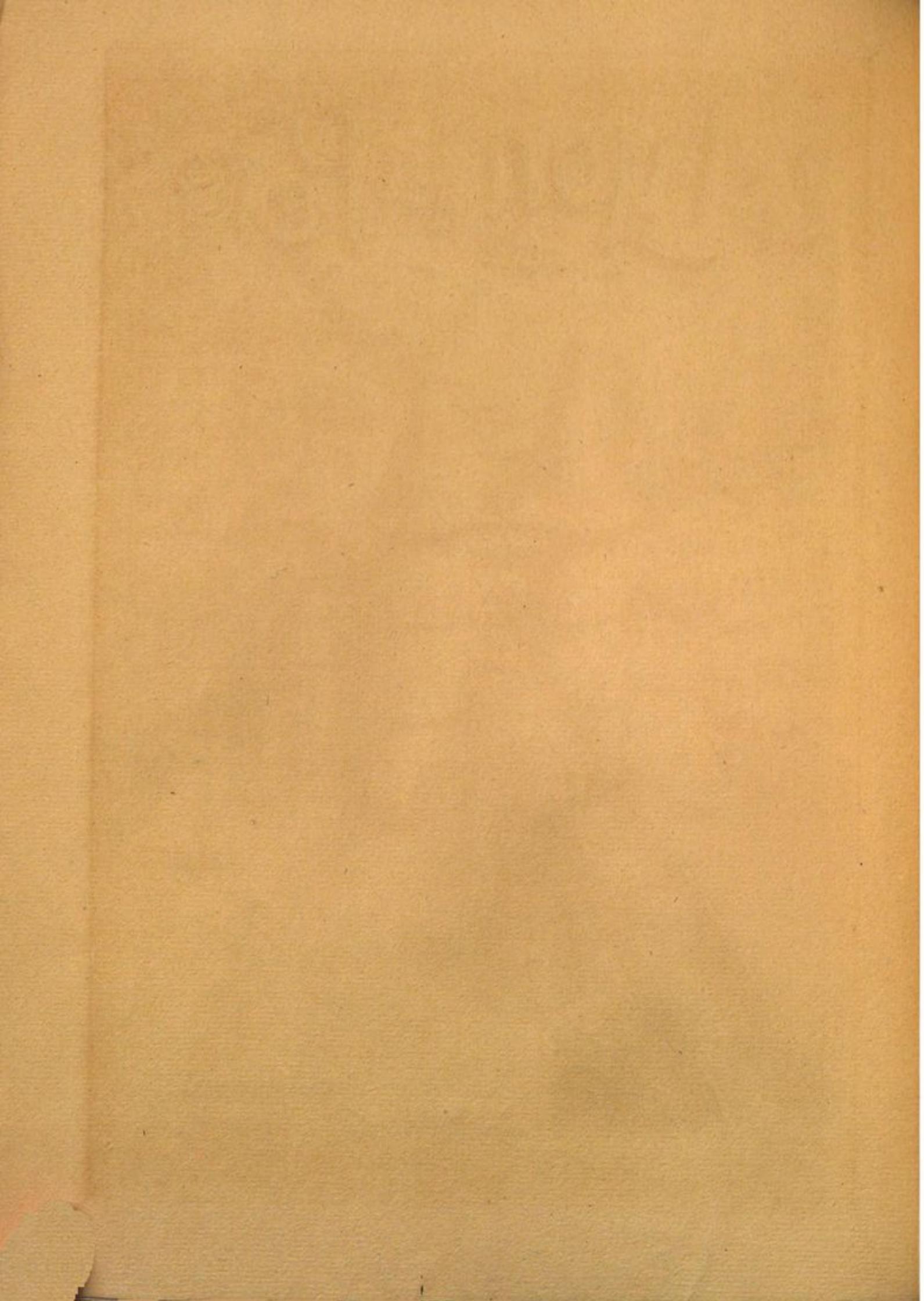
# Le Lyon de nos Pères

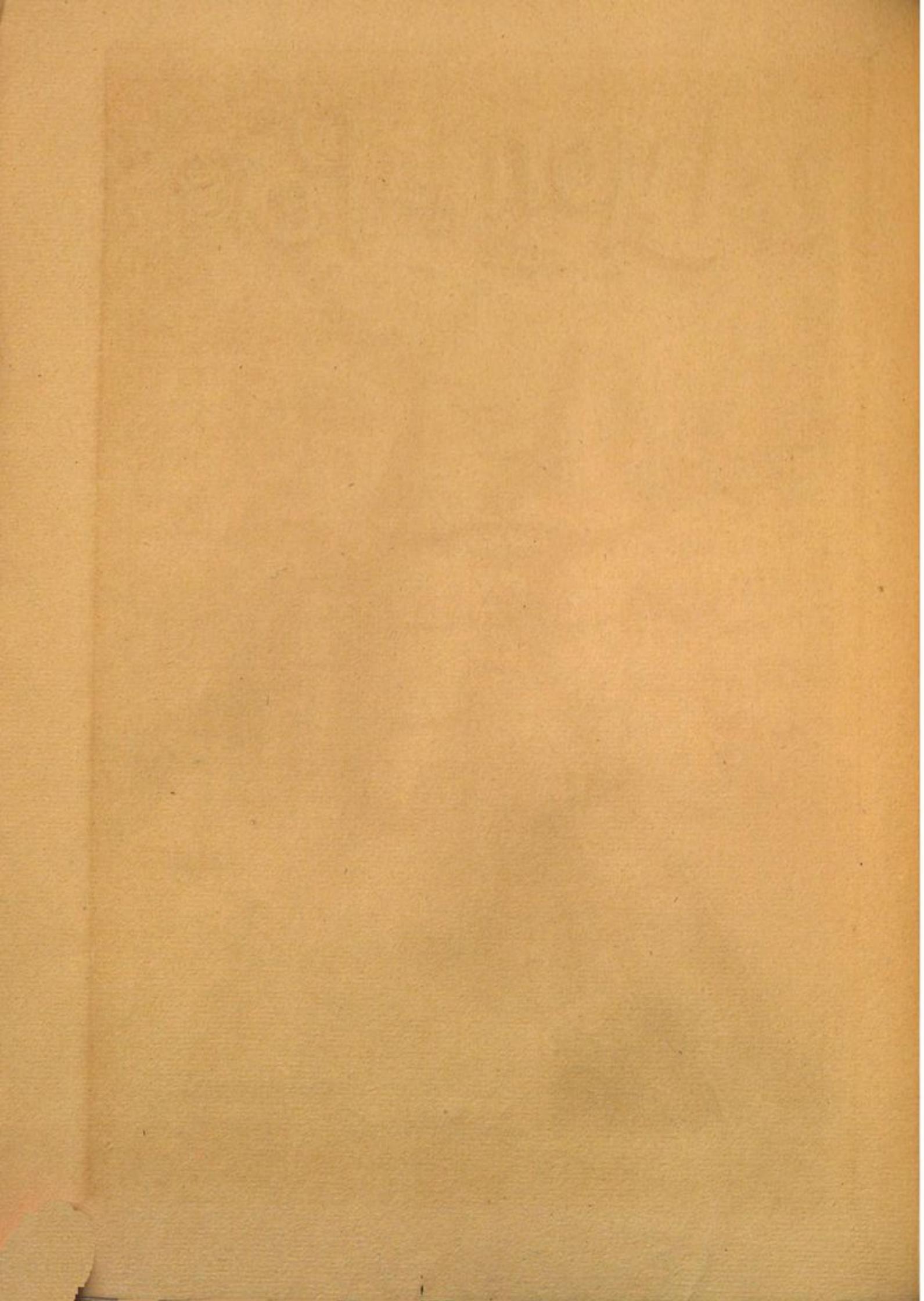


J. DUBUT

Le Pont du Roanne au XVII<sup>e</sup> siècle  
d'après Simon Mathon

Imp. A. Pichereau, Paris















Le Lyon

de nos Pères



# JUSTIFICATION DU TIRAGE

*Il a été tiré de cet ouvrage 1811 exemplaires tous numérotés à la presse, dont :*

## ÉDITION DE LUXE

*Un Exemplaire Unique, sur Papier du Japon impérial, contenant :*

- I. Deux États des Eaux-Fortes, sur Papier du Japon (avant et avec la lettre);
- II. Un État des Eaux-Fortes, Tirage sur Parchemin;
- III. Un État des Eaux-Fortes, Tirage sur Satin de Lyon;
- IV. Cent des Croquis originaux de l'Artiste.

*Dix Exemplaires (N<sup>os</sup> 1 à 10), sur Papier du Japon impérial, contenant :*

- I. Deux États des Eaux-Fortes, sur Papier du Japon (avant et avec la lettre);
- II. Un État des Eaux-Fortes, Tirage sur Parchemin;
- III. Un État des Eaux-Fortes, Tirage sur Satin de Lyon;
- IV. Dix des Croquis originaux de l'Artiste.

*Cinquante Exemplaires (N<sup>os</sup> 11 à 60), sur Papier du Japon impérial, contenant :*

- I. Deux États des Eaux-Fortes, sur Papier du Japon (avant et avec la lettre);
- II. Un État des Eaux-Fortes, Tirage sur Satin de Lyon;
- III. Un Dessin original, reproduit dans l'ouvrage.

*Deux cent cinquante Exemplaires (N<sup>os</sup> 61 à 310), sur Papier vélin teinté, contenant :*

- I. Deux États des Eaux-Fortes (avant et avec la lettre);
- II. Un Dessin original, reproduit dans l'ouvrage.

## ÉDITION ORDINAIRE

*Quinze cents Exemplaires (N<sup>os</sup> 311 à 1810), sur Papier vélin blanc.*

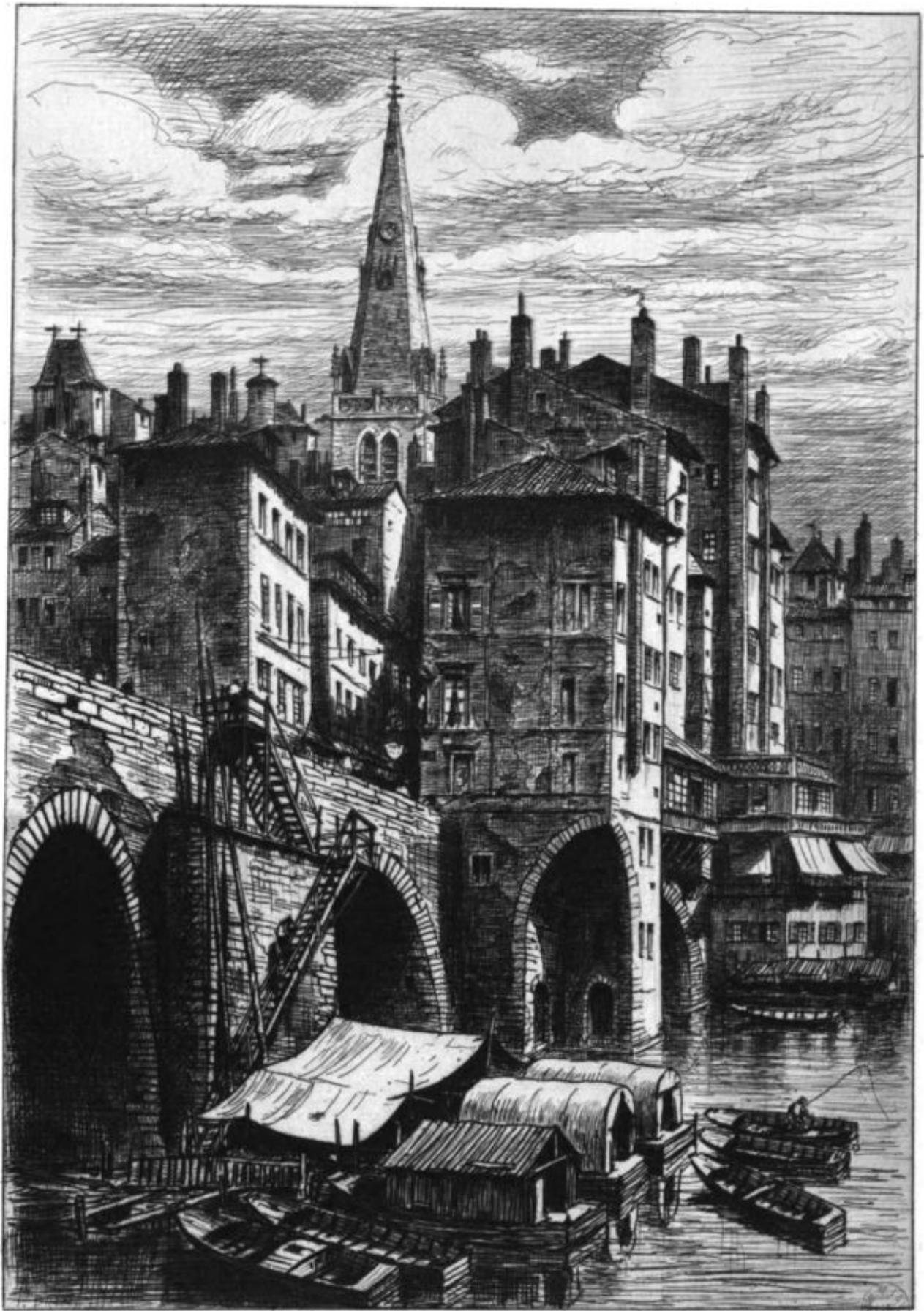
*Plus cinquante Exemplaires non mis en vente, numérotés en chiffres romains, de I à L, destinés au dépôt légal, à nos Collaborateurs et à des personnalités artistiques et littéraires.  
Les Éditeurs déclarent rigoureusement exact le chiffre du Tirage énoncé ci-dessus.  
Les Clichés ayant servi à la Publication ont été détruits.*

*Exemplaire N<sup>o</sup> 325*

IMPRIMÉ POUR

Monsieur le Docteur JEAN CUSSET





J. Devet sc.

Imp. A. Porembé, Paris

LE PONT DU CHANGE ET LES BÈCHES en 1840

156437

Réserve 156437

# LE LYON

## DE NOS PÈRES

par E. M. VINGTRINIER

*Illustré de 20 Eaux-Fortes et 300 Dessins à la plume et au crayon*

par J. DREVET



LYON

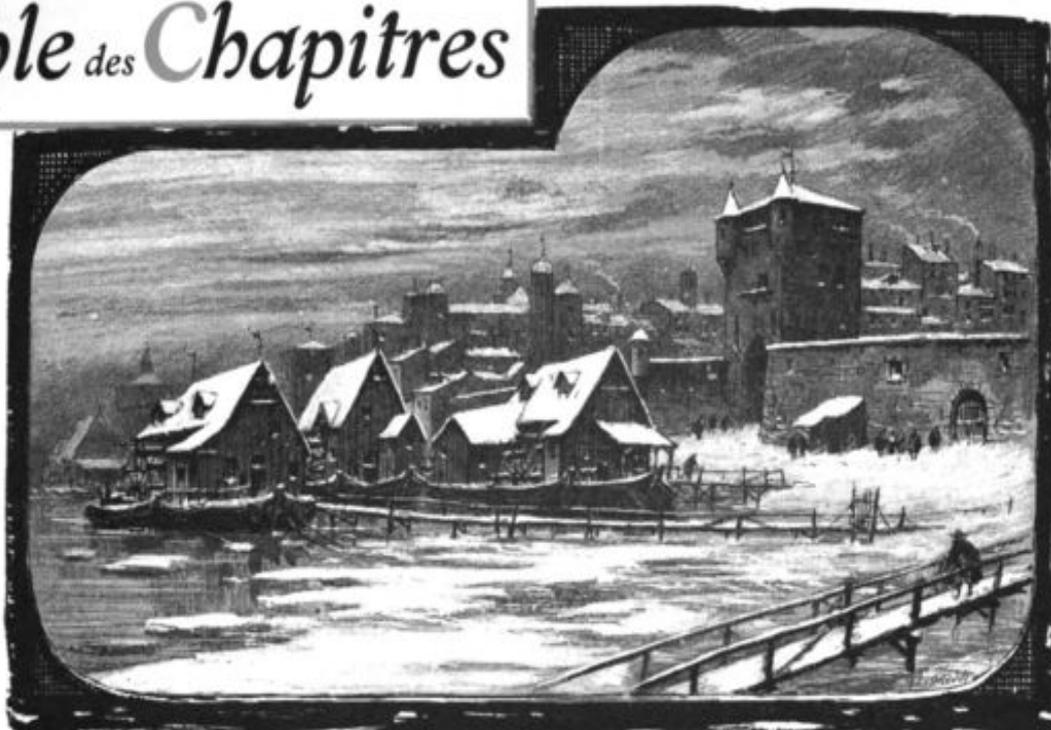
BERNOUX, CUMIN & MASSON, Éditeurs

6, Rue de la République

1901



# Table des Chapitres



LYON AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE. — MOULINS SUR LE ROSNE, PRÈS LA PORTE DES TERREAUX.

Chapitre I.	LE PONT DU ROSNE. — <i>De la Plaine Dauphinoise au Rosne. — Vision du Lyon d'Autrefois.</i> . . . . .	Page 1.
Chapitre II.	AUTOUR DES CLOITRES DE SAINT-JEAN ET DE SAINT-JUST. — <i>L'Ancien Saint-George</i> . . . . .	Page 21.
Chapitre III.	LE CONFLUENT ET LA PRESQU'ILE D'AINAY. — <i>L'Ancien Quartier Bellecour.</i> . . . . .	Page 99.
Chapitre IV.	LE LONG DES REMPARTS DU ROSNE. — <i>Du Pré d'Ainay à Saint-Clair.</i> . . . . .	Page 127.
Chapitre V.	DU MONASTÈRE DES CÉLESTINS A LA PLACE DES TERREAUX. — <i>La Grenette. — Saint-Nizier. — L'Abbaye de Saint-Pierre</i> . . . . .	Page 161.
Chapitre VI.	LE PONT DE SAONE. — <i>La Pescherie et l'Herberie. — Le Change et le Quartier Saint-Jean</i> . . . . .	Page 201.
Chapitre VII.	DE LA PLACE DE LA DOUANE A LA PORTE DU LION. — <i>Fourvière. — Saint-Paul. — Pierre-Scize</i> . . . . .	Page 241.
Chapitre VIII.	DE LA PORTE D'HALINCOURT A LA PORTE SAINT-SÉBASTIEN. — <i>Le Quartier Saint-Vincent. — Le Faubourg de la Croix-Rousse</i> . . . . .	Page 299.

# CLASSEMENT DES EAUX-FORTES



	Chapitres	Pages
1. <i>Le Pont du Change et les Bêches en 1840. Frontispice.</i>		
2. <i>Le Pont du Rosne au xvii<sup>e</sup> siècle . . . . .</i>	I	8
3. <i>L'Entrée de la rue de la Barre en 1830. . . . .</i>	I	16
4. <i>Le Pont de bois de Bellecour et le Cloître de Saint-Jean . . . . .</i>	II	30
5. <i>L'Entrée de la rue Saint-Georges et la montée du Gourguillon en 1895.</i>	II	56
6. <i>La Porte Saint-Georges et la Tour de la Chaîne en 1650 . . . . .</i>	II	80
7. <i>L'ancien Pont Tilsitt, vu d'Ainay (1840) . . . . .</i>	III	120
8. <i>La Chapelle du Saint-Esprit et la Porte du pont du Rosne au xvii<sup>e</sup> siècle.</i>	IV	128
9. <i>Intérieur de l'Église des Cordeliers pendant la Révolution . . . . .</i>	IV	136
10. <i>La Fromagerie en 1840 . . . . .</i>	V	184
11. <i>Vue idéale de l'ancienne Rive de la Pescherie. . . . .</i>	V	200
12. <i>Le Pont du Change, côté de la Pescherie, xviii<sup>e</sup> siècle . . . . .</i>	VI	208
13. <i>L'Hôtel de Gadagne au xvi<sup>e</sup> siècle. . . . .</i>	VI	232
14. <i>Maison en amont du pont de Saône xviii<sup>e</sup> siècle . . . . .</i>	VII	248
15. <i>Église Saint-Paul et Place Saint-Laurent, 1840 . . . . .</i>	VII	278
16. <i>Ancien Quai de la Peyrollerie (aujourd'hui Quai Pierre-Scize). . . . .</i>	VII	282
17. <i>Ancien Port de La Roche et le Pavillon des Carmes au xviii<sup>e</sup> siècle . . . . .</i>	VII	286
18. <i>Le Château de Pierre Encize de Lion (xvii<sup>e</sup> siècle) . . . . .</i>	VII	289
19. <i>Ancienne Porte de Pierre-Scize (xviii<sup>e</sup> siècle) . . . . .</i>	VII	296
20. <i>Le Bastion de Saint-Jean et la Porte d'Halincourt en 1650 . . . . .</i>	VIII	304
<i>Le Pont du Rosne au xvii<sup>e</sup> siècle . . . . .</i>	Couverture	Recto
<i>Le Pont de Saône au commencement du xix<sup>e</sup> siècle . . . . .</i>	—	Verso
<i>Le Clocher de Saint-Nizier. — La Pescherie au xvii<sup>e</sup> siècle . . . . .</i>	—	Dos



*Le Quartier Saint-Georges en 1840 : Planche double en fac-simile. . . . .* II 66-67



# AU LECTEUR



*Le livre est pour ceux qui se plaisent à « la chanson du passé que disent nos vieilles rues », et qui, en errant par la ville moderne, aiment à se donner le divertissement de la cité d'autrefois.*

*Avec la marque si personnelle qu'il savait imprimer à sa pensée, Nizier du Puitspelu se demandait un jour quel ne serait pas l'étonnement de nos ancêtres du XVII<sup>e</sup> siècle, s'ils pouvaient revenir parmi nous, de voir leur maison de la place Bellecour éclairée au gaz, mille usines pour la fabrication de produits inconnus à la place des « pacquérages et des broteaux » de la rive gauche du Rhône, et la gare de Perrache à l'endroit des vourgines de l'île Mogniat.*

*Notre surprise serait-elle moins grande, si nous étions tout à coup transportés à deux ou trois cents ans en arrière et qu'il nous fût permis de contempler le Lyon du temps de Louis XIII et de Louis XIV?*

*C'est précisément ce spectacle infiniment curieux que l'on a tenté de présenter ici, sous le titre de LYON DE NOS PÈRES.*

*Le lecteur assiste à une promenade dans Lyon, en l'année 1643, à la suite de voyageurs étrangers, arrivant d'Italie par la plaine dauphinoise et le faubourg de la Guillotière, et ressortant de la ville par la porte de la Croix-Rousse, après l'avoir parcourue en tous sens et visitée dans tous ses détails. On s'est efforcé de rétablir les noms des anciennes rues, de les montrer sous l'aspect qu'elles offraient en ce temps-là, de dépeindre les monuments publics et les principales habitations privées dans l'état où ils se trouvaient alors, enfin, d'en retracer rapidement l'histoire et les modifications successives, comme le ferait aujourd'hui un bon cicerone pour la ville contemporaine.*

*Ce n'est pas sans d'excellentes raisons que l'on a choisi, de préférence à toute autre, l'époque de la fin du règne de Louis XIII. En 1643, Lyon n'a encore dépouillé qu'en partie la physionomie si pittoresque de la ville du moyen âge; toutefois, celle-ci est en pleine transformation. Elle se bâtit à Bellecour et à Ainay, s'étend sur le coteau de Saint-Sébastien; l'Hôtel-Dieu et la Charité, les deux collèges des Jésuites, de nombreux monastères, viennent d'être construits; bientôt l'Hôtel de Ville s'élèvera sur les anciens fossés des Terreaux.*

*La Renaissance avait profondément modifié l'architecture privée; sous Louis XIII, une architecture monumentale, dépourvue de charme et d'élégance, mais robuste et non sans noblesse, venait de prendre un vigoureux essor.*

*Cette période de transformation est une des plus intéressantes de l'histoire de Lyon. C'est, d'ailleurs, l'époque sur laquelle on manquait le moins de documents. Les belles estampes d'Israël Silvestre et de Merian, les admirables plans de Simon Maupin, complétés au XVIII<sup>e</sup> siècle par les planches de Lallemand et les dessins de J.-J. de Boissieu, au XIX<sup>e</sup> par ceux de Leymarie, Gabillot, Fonville, Tournier, Saint Olive, étaient, au point de vue iconographique, des guides extrêmement précieux.*

Parmi les écrits du temps, on avait sous la main les descriptions laissées par trois voyageurs étrangers qui visitèrent Lyon dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle : Zinzerling, Goltz (traduit et annoté par M. Vachez), Thomas Coryat (par M. de Montaiglon). D'une époque postérieure, les notes de Debombourg sur les œuvres d'art et la Description de Clapasson pouvaient encore être consultées avec fruit. On a mis à contribution un grand nombre de monographies : Le Mandement de Béchevelin, les Religieuses de Sainte-Claire, de M. Steyert, les Grands Jubilés de Saint-Jean, de M. Sachet, le Couvent des Minimés, de M. Vanel, etc. ; les études archéologiques de Saint-Olive, les « petites chroniques » de Morel de Voleine, les recherches de M. Félix Descernay sur les rues de Lyon, les divers travaux de M. Auguste Bleton sur nos monuments et notre histoire, les notes inédites de Vermorel sur l'ancienne topographie lyonnaise, celles de M. Charret sur nos architectes, et une foule d'autres sources, le plus souvent indiquées dans le corps de l'ouvrage.

Autant qu'il était possible, soit dans le texte, soit dans les notes placées au bas des gravures, on a rappelé les changements successifs qu'ont subis les lieux, les édifices, les noms des rues.

« — A quoi bon, direz-vous, fouiller toutes ces ruines, remuer toutes ces cendres ? Un tel labeur n'est-il pas encore plus inutile qu'il n'est mélancolique ? Il n'y a plus, aujourd'hui, d'intéressant que la vie ! » — Mais n'est-ce pas encore de la vie — la vie de nos aïeux — que racontent les monuments du passé ? Un de nos jeunes écrivains l'a joliment exprimé dans cette formule : « Les vieilles villes rappellent les vieilles gens ». Nos vieilles villes gardent, en effet, le souvenir des mœurs, des besoins, du bien-être ou de la misère, en un mot, de l'existence publique et privée des ancêtres.

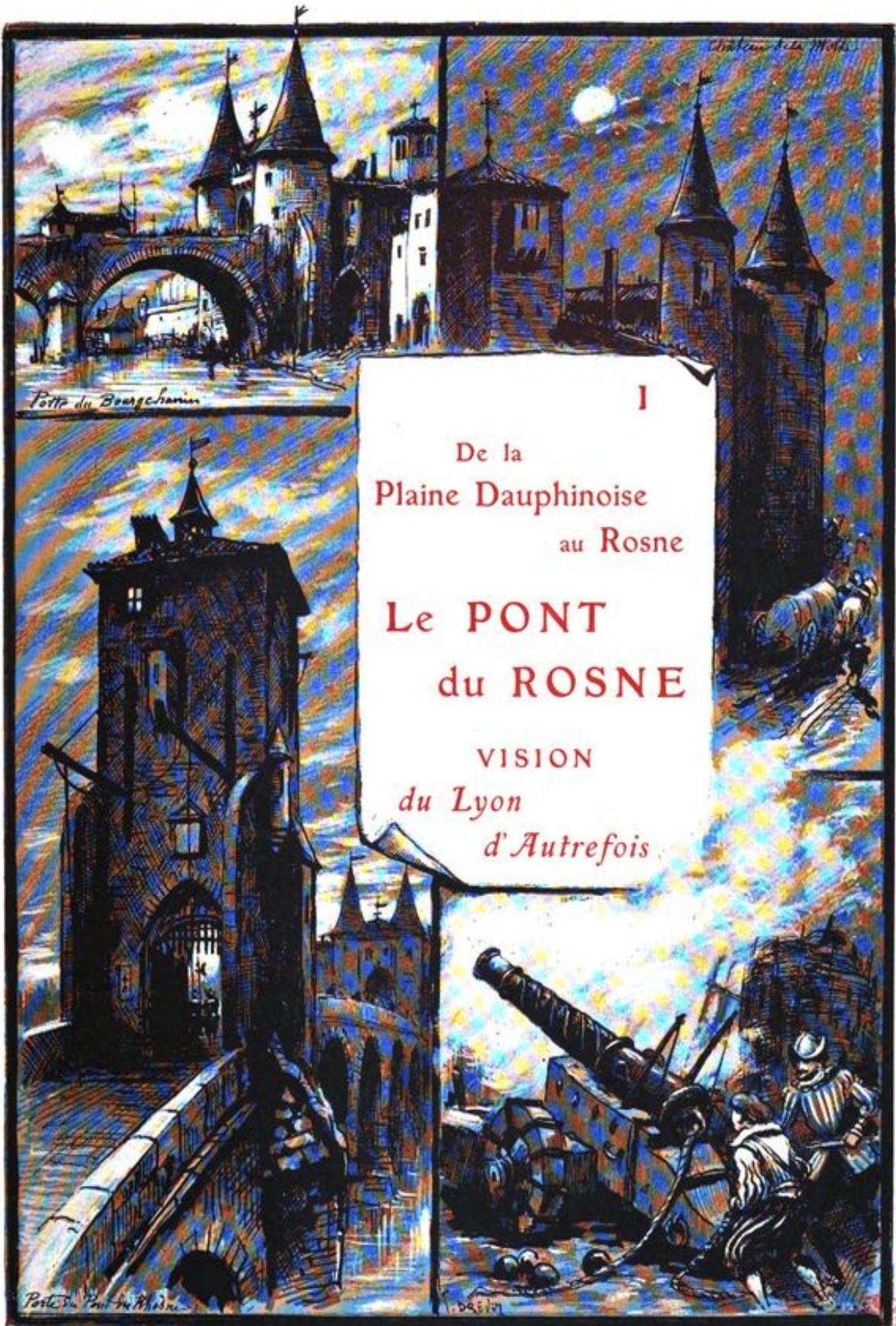
Faut-il ajouter que, nulle part peut-être plus qu'à Lyon, les variations du goût public ne sont allées plus loin dans la fureur de destruction, contre les œuvres que l'âme de nos pères avait marquées de son empreinte ? Que sont devenues les églises des Jacobins, des Grands-Carmes, de l'Observance, des Carmélites ? et le château de Pierre-Scize, et les portes fortifiées, et tant de charmantes habitations particulières, sacrifiées aux calculs de l'intérêt ou aux stupides exigences de la voirie ? Sans avoir l'excuse des passions qui servirent de mobile à la Réforme et à la Révolution, des régimes soi-disant conservateurs ont, en pleine paix, pratiqué le vandalisme, accumulé des ruines. Avec la manie persistante de tout détruire, Lyon perd de plus en plus sa physionomie pittoresque et recet cette navrante uniformité qui imprime à toutes nos villes un même aspect d'ennui, « l'ennui des villes neuves », disait Morel de Voleine.

Ceux qui ont, à la fois, l'amour de la cité natale et quelque peu le sentiment de l'art voudront du moins se donner la consolation de retrouver une image, si imparfaite qu'elle soit, du LYON DE NOS PÈRES.

La forme employée dans la description pourra faire l'objet de certaines critiques. Toutefois, le lecteur voudra bien tenir compte des difficultés qu'il y avait à surmonter — par exemple pour décrire les lieux sans l'aide d'aucun plan — et pardonner, en raison de sa nouveauté, la témérité de l'entreprise.

Au public, et particulièrement aux érudits, d'apprécier si, de l'ensemble du livre, se dégage avec quelque netteté la physionomie si curieuse et si intéressante de la ville Lyon vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle.

E. V.



Potte du Bourgeois

Christophe de la Motte

I  
De la  
Plaine Dauphinoise  
au Rosne  
Le PONT  
du ROSNE  
VISION  
du Lyon  
d'Autrefois

Potte du Bourgeois

1897

1897



LE CHATEAU DE LA MOTHE. (D'après une estampe du xviii<sup>e</sup> siècle.)

## I

La Plaine dauphinoise et ses Châteaux forts. — Chaussagne et la Chapelle de Saint-Alban. — Les Châteaux de la Mothe et de la Buire. — Les prés de la Madeleine. — Notre-Dame-de-Grâce. — La Guillotière et ses hôtelleries. — Le Couvent des religieux de Picpus. — La Thibaudière et la Part-Dieu. — L'Hôpital des Passants. — Le Château et l'Eglise de Béchevelin. — L'Oratoire de la Vierge. — Tavernes et Guinguettes. — Les danses au Broteau de la ville. — Les Archers de l'Arc en main. — Aspect général de Lyon vers la fin du règne de Louis XIII. — Le pont du Rhône, sa redoute et sa porte. — La Chapelle du Saint-Esprit.



LA CHAPELLE DU SAINT-ESPRIT AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

LES collines de Fourvière et de Saint-Sébastien, couronnées par le massif bleuâtre du Mont-d'Or, se distinguaient de très loin, vers le nord-ouest, au bout de l'immense plaine dauphinoise. Dans la brume légère du matin, on voyait briller deux ou trois clochers, blanchir au soleil quelques grosses tours, et se dessiner la ligne des fortifications qui enveloppaient les hauteurs. Partis, au point du jour, de la Verpillière, où ils avaient couché, les voyageurs venant en caravane d'Italie ou de Savoie par le Pont-de-Beauvoisin et la Tour-du-Pin, sous la conduite d'un messenger à cheval, cheminaient, l'épée à la ceinture, le mousquet à l'arçon, sur l'interminable route serpentant à travers les vallonnements de la plaine. On traversait d'épaisses châtaigneraies, on passait à l'ombre fraîche de grands noyers; puis l'horizon s'ouvrait de nouveau, déroulant dans l'air limpide l'harmo-

nieuse ondulation des coteaux, rompue çà et là par des bouquets de peupliers encadrant de leurs colonnes de feuillage les silhouettes dentelées des antiques châteaux forts. Pas une colline, pas un mamelon qui ne fût couronné d'une construction de l'époque féodale. En sortant de la Verpillière, aux lueurs du crépuscule, la petite troupe avait aperçu, au delà des marais, sur le coteau qui se dresse à l'occident, l'imposante forteresse de Falavier, profilant sur le ciel son donjon, ses tours et sa double enceinte de remparts. Plus loin, c'était le château de Toussieu, avec sa grosse tour à créneaux et à mâchicoulis; en face, celui de Chandieu, flanqué de tours demi-circulaires et bâti sur une esplanade enveloppée de doubles murailles; à l'est, le château du Colombier et, sur le coteau de Genas, celui de la Tour; puis, sur un monticule à gauche, étalant au midi sa façade et ses deux rangs de terrasses précédées de larges avenues de sycomores, le château de Saint-Priest, élégant édifice de la Renaissance italienne, et son gros donjon à tourelles. De temps en temps, les cavaliers s'arrêtaient pour reprendre haleine et faire reposer leurs chevaux, car, de la Verpillière à Lyon, l'étape était de six bonnes heures; ils regardaient passer des troupeaux de porcs et de moutons que des paysans conduisaient à la ville; ils interrogeaient les muletiers, qui trottaient, avec un joyeux bruit de sonnailles, devant leurs bêtes chargées de marchandises. Heureux d'avoir traversé sans encombre les périlleux défilés des Alpes, nos étrangers se riaient du mauvais renom de cette partie du Dauphiné, que les méchantes langues prétendaient infestée de brigands, tout à la joie qu'ils se promettaient de voir bientôt,

... après tant de monts de neige tout couverts,  
 . . . . .  
 Tant de belles maisons et tant de métairies,

ils se remémoraient ce qu'ils avaient ouï dire sur cette grande cité, « clef du royaume es frontières et marches de l'empire », dont ils allaient dans quelques instants franchir les portes : l'antiquité fabuleuse que lui attribuait la légende, son glorieux passé romain, dont ils retrouveraient encore à chaque pas des vestiges, son admirable situation entre le Nord et le Midi, au confluent de deux grands fleuves, si favorable en un temps où toutes les marchandises se transportaient par eau, la prodigieuse activité de son commerce, qui faisait de Lyon la première place du monde pour le négoce de l'argent; enfin, l'accueil courtois et empressé que l'étranger était assuré de rencontrer dans cette grande ville cosmopolite, étape nécessaire pour qui venait d'Italie ou d'Allemagne, où l'on parlait toutes les langues, où Italiens, Suisses, Allemands savaient devoir trouver des compatriotes et, au besoin, des protecteurs. Et, pressant leurs courtauds, les voyageurs se répétaient ces vers de Clément Marot, passés pour ainsi dire en proverbe :

C'est un grand cas voir le mont Pelion,  
 Ou d'avoir veu les ruines de Troie;  
 Mais qui ne voit la ville de Lyon,  
 Aucun plaisir à ses yeux il n'octroye.

La route laissait sur la droite le village de Saint-Denis-de-Bron, — où la population lyonnaise se portait en foule, chaque année, au mois d'octobre, le jour de la fête patronale; passant entre la maison forte, à colombier, des Essards et le château des Tours, aujourd'hui englobé dans les dépendances de l'asile de Bron, elle traversait l'ancienne paroisse de Chaussagne, établie sur la hauteur à l'abri des inondations qui, au moyen âge, dévastèrent constamment la plaine, et disséminée autour de

l'antique église de Saint-Alban devenue simple chapelle (et qui existe encore non loin de la route, dans l'hospice des Incurables). Un peu plus au nord, étaient les pentes boisées de Montchat, où, en 1656, la maison de campagne de l'ex-consul François Basset abriterait la reine Christine de Suède.

De l'extrémité du plateau, les regards embrassaient l'immense plaine verdoyante, sillonnée

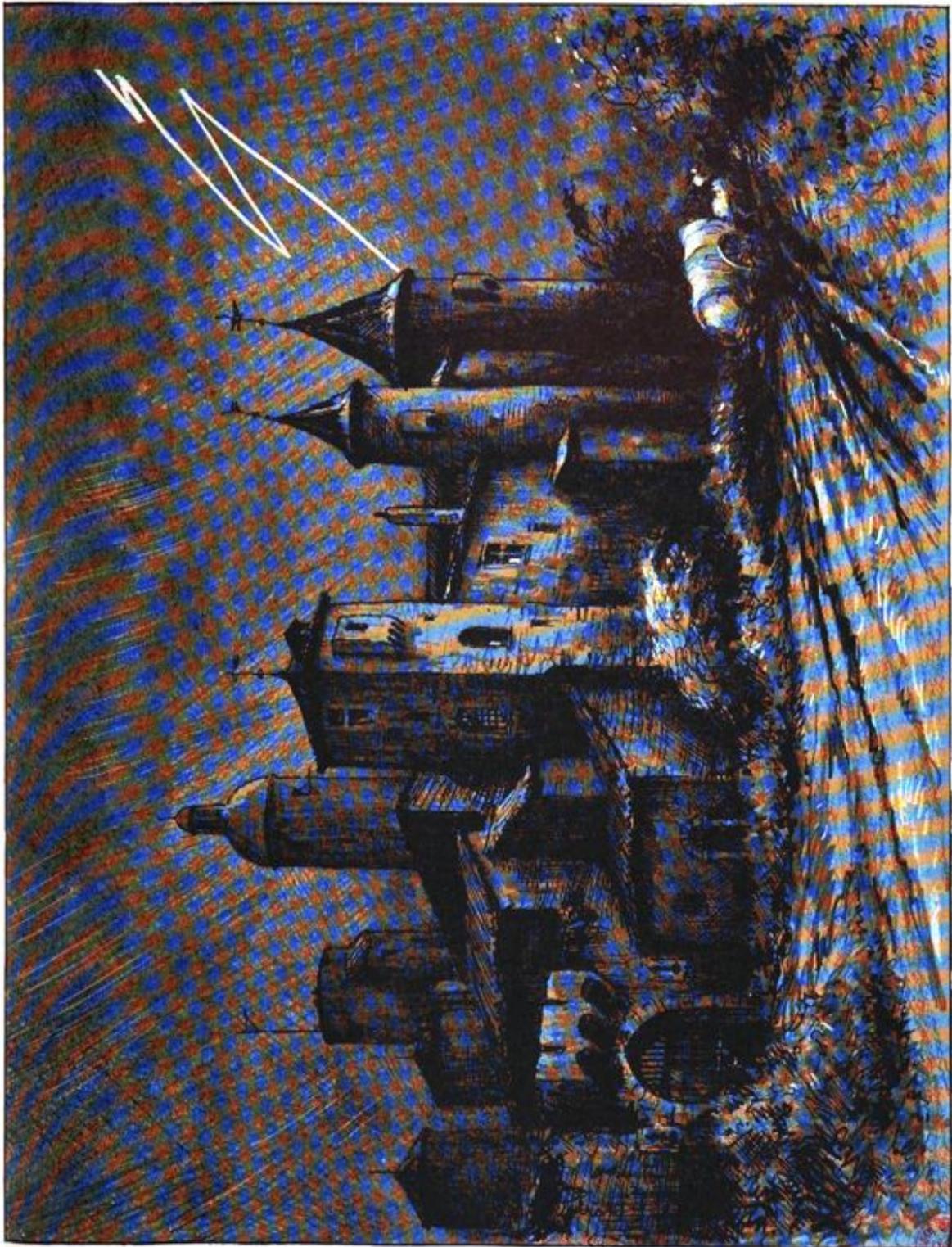


LE CHÂTEAU DE LA MOTHE  
(D'après un croquis de P. Saint-Olive, fait en 1857.)

de ruisseaux et de lones, semée de bouquets de saules et de peupliers, incrustée de petits lacs vers les bois de la Tête-d'Or ; parmi les prés et les pacquages, s'épalaient les édifices et les maisons du « beau et grand bourg de la Guillotière », séparé de Lyon par le large Rhône et ses îles couvertes d'épais broteaux ; à l'ouest, fermant l'horizon, se dessinait, par delà les coteaux de Fourvière et de Sainte-Foy, la courbe bleuâtre des monts du Lyonnais, depuis le Pilat jusqu'au Mont-d'Or. Maintenant, on descendait en ligne droite. Au nord, derrière la maison forte des Tournelles, autour de laquelle

devait se former plus tard Monplaisir, on apercevait la Ferrandière et Saint-Antoine, entre le chemin de Crémieu et celui de Villeurbanne ; au midi, entre le chemin d'Heyrieu et celui de Vénissieux, les domaines de Grange-Rouge, près des anciens fossés des Sarrazins, de Grange-Blanche, de Combe-Blanche (où est le cimetière actuel de la Guillotière) ; et plus loin, sur la route de Vienne, le vaste château de Champagneux, édifice du xv<sup>e</sup> siècle, qui deviendra, au xix<sup>e</sup>, l'hospice de Saint-Jean-de-Dieu. — Placé comme en vedette aux portes du faubourg, le château de la Mothe, entouré de fossés, dressait fièrement son donjon et ses tours, témoins des brillantes réceptions qui avaient précédé les entrées solennelles du cardinal-légat du pape Paul IV, de la reine Marie de Médicis venant s'unir à son royal époux, de Louis XIII et d'Anne d'Autriche. Mais son heure de gloire était passée ; aucune reine ne viendrait plus ouïr la messe dans sa chapelle, consacrée aux oraisons des religieuses de Sainte-Elisabeth ; ses échos ne répéteraient plus les sons des fanfares accompagnant les cortèges royaux ; il n'y retentirait plus, à l'avenir, que les cris des élèves du collège de la Trinité jouant dans les préaux les jours de congé et, deux siècles plus tard, les sonneries de clairon, lorsque, à la suite de transformations diverses, le vieil édifice de la Renaissance serait enclavé dans l'enceinte d'un fort. Derrière le château de la Mothe, au bord du chemin de Vienne, contiguës à la chapelle de la Madeleine, succursale de Saint-Michel d'Ainay, et à celle de l'ancienne maladrerie de Saint-Lazare (angle des rues actuelles de la Madeleine et du Repos), s'étendaient les prairies où Bayard avait fait ses premières armes, le 20 juillet 1494, au tournoi donné par le sire de Vaudrey en présence du roi Charles VIII, et où les habitants de Lyon viendraient en pèlerinage, chaque année, le 2 novembre, lorsque, à partir de 1696, les hôpitaux enterreront leurs morts dans ce premier cimetière *extra muros*, dit de la Madeleine.

Les voyageurs s'étaient engagés dans la partie du faubourg appelée le Seron et arrivaient à



LE CHATEAU DE LA MOTTE AU XVIII<sup>e</sup> SIECLE



l'endroit où le chemin de Crémieu, laissant au nord le château de la Buire dont on voyait pointer l'élégante tourelle à six pans, venait aboutir à la Grande-Rue de la Guillotière : c'était sur ce point, relativement élevé et préservé des inondations ordinaires du Rhône, que le centre de la population s'était porté d'abord, après avoir abandonné les hauteurs de Chaussagne. Sur la place actuelle de la Croix, se trouvait la nouvelle église de Notre-Dame-de-Grâce, qui avait, depuis peu de temps, succédé comme paroisse à celle de Saint-Alban; elle devait disparaître vers la fin du xvii<sup>e</sup> siècle; la confrérie des Pénitents du Confalon de la Guillotière, qui y avait érigé une chapelle, irait alors s'installer dans une maison du chemin de la Table-Ronde (plus tard rue d'Ossaris, actuellement Grande-Rue de la Guillotière, 199, maison Forest). Près de là se trouvaient, dans la Grande-Rue, l'hôtellerie de la *Table-Ronde*, où, en 1475, saint Louis avait logé en revenant de la Terre Sainte, et, dans la rue de la Croix, l'hôtellerie de l'*Écu de France*,

où, quatre ans après, les officiers du Parlement de Grenoble et ceux du présidial de Lyon s'étaient réunis pour assister à la discussion des droits de taille entre les Lyonnais, qui en étaient exempts, et les habitants de la Guillotière, qui en étaient écrasés. Sur la façade

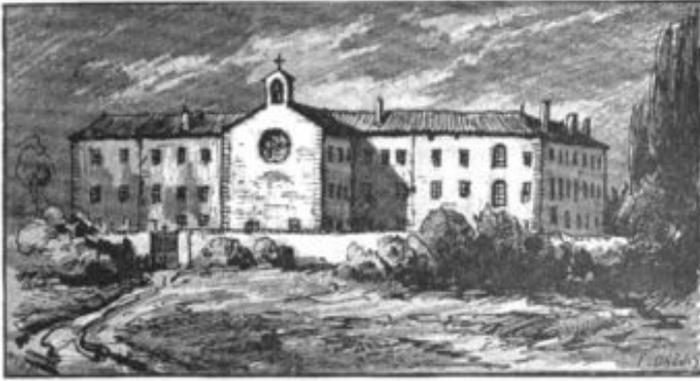
d'une maison de la Grande-Rue, une inscription rappelait que Louis XI, revenant, par le Dauphiné, d'un pèlerinage à Notre-Dame du Puy, avait couché sous ce toit, une arche du pont ayant été emportée : *L'an mil quatre cent septante six, louja ciens le noble roy Louis, la veille de Nostre-Dame de Mars.*

De chaque côté de la Grande-Rue, s'ouvraient des auberges, à un ou deux étages, derrière lesquelles se trouvaient les



LE CHATEAU DE LA BUIRE, dessiné en 1896, avant les dernières transformations qu'il a subies.

cours, les écuries pour les chevaux, les entrepôts de fourrages et de marchandises ; suivant



COUVENT DE CAPUCINS, devenu maison des Petites-Sœurs des pauvres depuis 1853. D'après un croquis de P. Saint-Olive, fait en 1846 (aujourd'hui rue Corne-de-Cerf, Guillotière.)

l'expression de Paradin, ce faubourg était « un grand magasin de fréquent commerce ». Les nombreux passages de gens de guerre, qui logeaient à la Guillotière par suite du privilège dont jouissait la ville de Lyon de ne pas les recevoir dans ses murs, l'affluence des étrangers qui arrivaient par les routes de Dauphiné ou d'Italie, avaient fait comme une vaste hôtellerie de cette agglomération qui ne comptait pas quinze cents habitants.

Le couvent des religieux du tiers ordre de Saint-François, dits de Picpus, établis sous Henri IV, formait la limite de la première partie du faubourg. Ce couvent, plus tard illustré par notre savant compatriote Henri Marchand, le Père Grégoire, auteur du fameux globe terrestre de la Bibliothèque de Lyon, occupait une vaste étendue de terrain, à la jonction de la Grande-Rue et de la route de Vienne. L'église, élevée grâce aux libéralités de l'ancien échevin Martin d'Ossaris, était dédiée à saint Louis; la tour carrée qui sert aujourd'hui de clocher à la paroisse de ce nom faisait partie de cette église conventuelle; la voûte de celle-ci était peinte, assez médiocrement, au dire de Clapasson, « par un Français qui avoit demeuré longtemps à Gênes ». A la suite de l'église, et le long de la route de Vienne, se trouvaient le cloître des religieux, où l'Hospice des Vieillards devait s'installer en 1825, puis les jardins, à l'extrémité desquels s'élèverait, au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'église provisoire (n° 8 de la rue actuelle de l'Hospice-des-Vieillards), qui remplacerait l'église paroissiale démolie de Notre-Dame-de-Grâce, jusqu'à ce que celle des Pères Picpus fût, en 1801, affectée au culte public. Au débouché du chemin de Vienne, et du côté nord de la Grande-Rue, on voyait l'hôtellerie de l'Abondance ; c'était sur son emplacement et sur les terrains contigus, au lieu du Grand-Pivot — les prés de l'« Académie » — que



ANCIENNE VITRIOLERIE, établie en 1803, en arrière de l'emplacement de l'ancienne Tour de Béchevelin et à l'est du chemin de ce nom. Elle a donné son nom au quartier dit de la Vitrifierie.

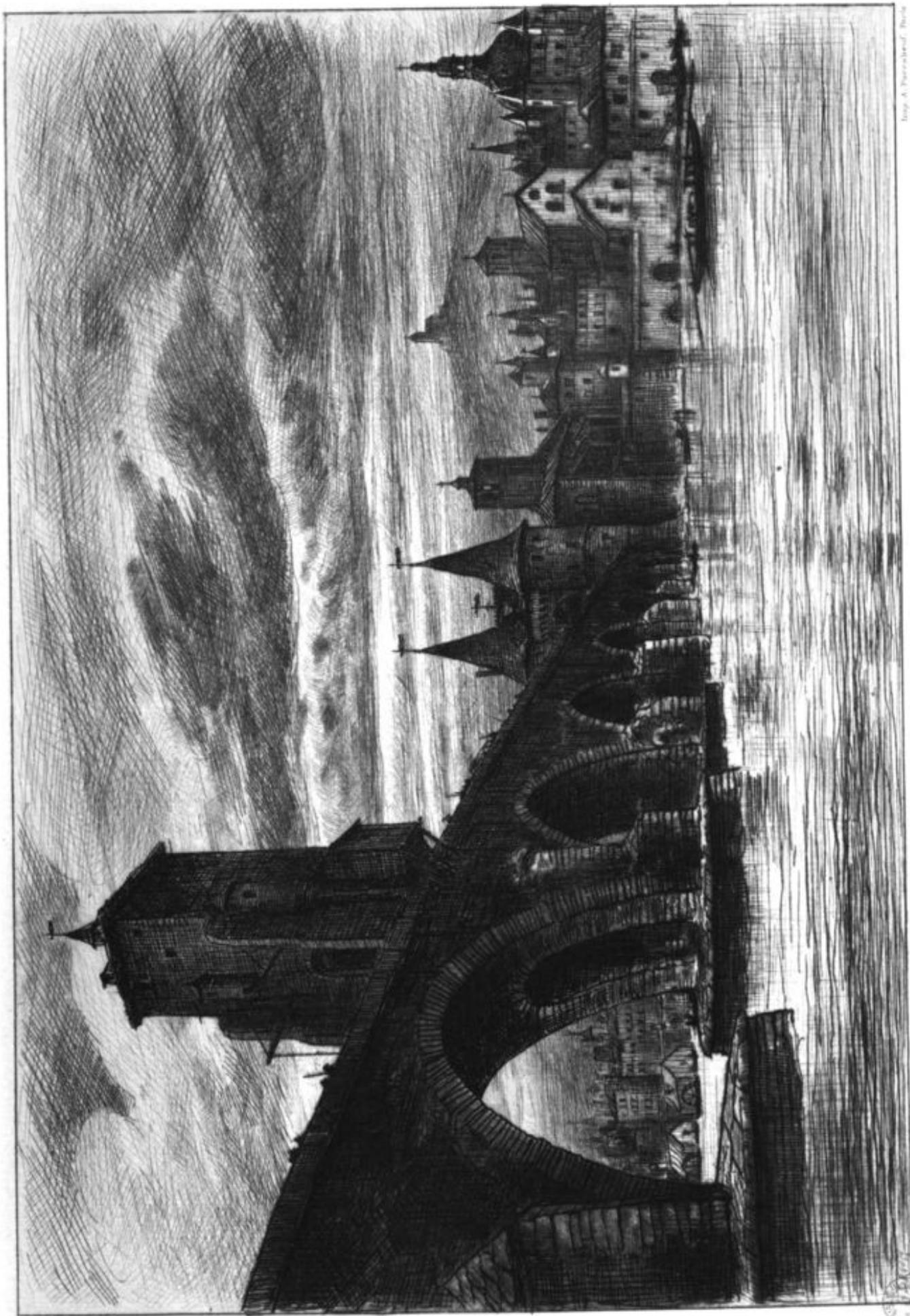
Bourgelat créerait, en 1761, l'École royale vétérinaire, première école de ce genre fondée en Europe (on voit encore les restes des bâtiments du côté de la rue Vendôme).

La seconde partie du bourg, ou quartier du Pont, commençait à la Rize ou ruisseau de la Mouche, qui allait couper, au midi, le chemin des Trois-Pierres, non loin du fameux logis de la Thibaudière. Au nord, on apercevait, dans son enceinte crénelée, la maison forte ou fief de la Part-Dieu, avec son pigeonnier, sa chapelle, ses écuries et ses granges (le centre était à l'intersection des rues Boileau et de la Part-Dieu), autour desquels s'étendait le beau domaine que M<sup>me</sup> de Servient devait plus tard léguer aux Hospices.

Des deux côtés de la Grande-Rue, et jusqu'à la descente du pont du Rhône, il y avait encore plusieurs hôtelleries, dont les plus renommées étaient celle des *Trois-Rois* (à l'angle de la rue de ce nom, un écusson moderne en rappelle le souvenir), le logis de la *Couronne*, où, en l'année 1600, Marie de Médicis avait logé avec sa suite, la veille de son entrée solennelle, et celui de *Saint-George*, où le cardinal Barberini, neveu et légat du pape, reçut les harangues des autorités lyonnaises, le 18 avril 1625. Les pauvres pèlerins, les étrangers mendiants, les voyageurs nécessiteux ou malades, qui s'étaient attardés en chemin et arrivaient après la fermeture des portes de la ville ou étaient arrêtés par une inondation du Rhône, trouvaient un refuge à l'hôpital des Passants (dans la rue de ce nom et près du numéro 37 de la Grande-Rue). C'était un corps de bâtiment meublé de quelques lits et attenant à une humble chapelle. En ces temps de perpétuelles calamités, la charité chrétienne avait établi des hospices aux portes de toutes les villes, à la tête des ponts et le long des routes. On se présentait, à l'hôpital des Passants, muni d'un billet; un frère recevait les voyageurs; il leur préparait la couchée, leur donnait du pain et du vin, et leur faisait faire leurs « potages » avec des légumes du jardin; au départ, on recevait encore un morceau de pain, et quelquefois une légère obole. L'hôpital des Passants était l'Asile de nuit de ce temps-là.

Sur le prolongement du chemin des Passants, s'amorçait, au côté sud de la Grande-Rue, un chemin (plus tard rue de la Vierge) qui rejoignait celui de Béchevelin. Ce dernier, partant de la descente du pont, longeait à l'est le pré des Danses ou des Repenties et se dirigeait au midi, vers les ruines du château et de l'église de Béchevelin. Au bord de la lône (qui couvrait du nord-ouest au sud-ouest les bâtiments actuels de l'Université), on apercevait encore, sur son monticule artificiel (en un point correspondant à l'intersection des rues de Marseille et de la Vitriolerie, juste en face de la rue Sainte-Hélène), les vestiges de l'antique donjon de Béchevelin, et de sa double enceinte de murailles, que l'archevêque Jean de Bellesmains avait construits au XII<sup>e</sup> siècle pour défendre l'entrée de la ville et arrêter les incursions des Dauphins de Viennois; un peu en arrière (rue de Marseille, entre les rues du Prado et du Rhône), se trouvaient les restes de l'ancienne église de Notre-Dame de Béchevelin, qui, bien que ruinée en 1562 par les calvinistes, demeurait, après son abandon, l'objet de la dévotion populaire; et l'on sait que, même après l'entière destruction de l'église, le culte de Notre-Dame de Béchevelin devait se conserver d'une manière touchante dans un pauvre oratoire en planches élevé devant une image de la Vierge (à l'angle des rues de la Vierge et de Béchevelin), que la piété des fidèles ne cesserait d'orner d'ex-votos, jusqu'à ce que, à son tour, ce fragile édifice fût détruit par un obus pendant l'insurrection de 1834.

Aux approches du pont (qui commençait sur la place actuelle de ce nom), ce n'étaient plus que

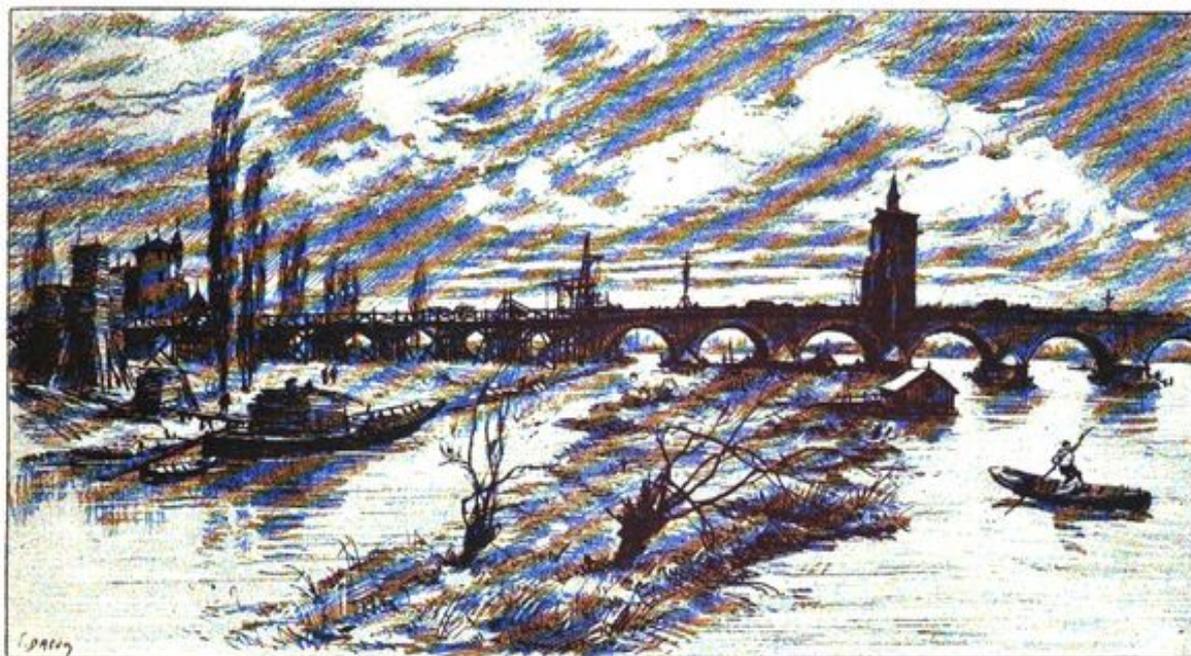


LE PONT DU ROSEAU AU XVIII<sup>E</sup> SIÈCLE

Imp. A. Pichard, Paris







ASPECT DU PONT DU ROSNE A LA FIN DU XVIIÈ SIÈCLE

tavernes et guinguettes, entourées de jardinets et de vergers. Tout un peuple d'artisans et d'ouvriers y accourait les dimanches et jours de fêtes ; il s'y faisait maintes beuveries ; pendant la belle saison, l'on dinait sous les saulées, dans les prairies voisines, qui, pendant les foires, se couvraient de troupeaux de bœufs, de porcs et de moutons ; puis on envahissait la grande île de Plantigny — le « broteau de la ville » — qui s'étendait aux pieds du pont, et là, sous les grands arbres, comme l'avaient fait leurs aïeux dès le XIV<sup>e</sup> siècle, au temps où Guillot donnait à boire dans sa grange du bord du Rhône, filles et garçons dansaient des branles, au son de la musette, jusqu'à ce que la nuit fût venue et que la cloche donnât le signal de la fermeture des portes de la ville :

Liaudo, pren don ton instrument,  
 Guillaumo, ta museta,  
 Grou Guillot, pren ta museta,  
 Et tuy ton obois, Michi :  
 Noz danseran a la feta,  
 J'ay mon tambor per tochi.

C'était dans ce même « broteau » que, longtemps avant que le pont Morand fit communiquer la ville avec les prairies des Broteaux actuels, la jeunesse lyonnaise dansait le rigodon, en chantant le couplet populaire :

Allons au broteau...

Chaque année, au premier dimanche de mai, le tir du papegay, par la Compagnie des Archers de l'arc en main, amenait aussi une foule nombreuse de spectateurs dans une prairie située en face du Grand-Hôpital (à peu près vers la Préfecture actuelle) ; le Consulat était invité à la fête et un échevin faisait l'ouverture du prix, qui était toujours payé des deniers de la ville ; l'adroit tireur qui abattait l'oiseau de bois attaché au sommet de l'arbre était proclamé *roi*. Enfin, non loin de là, était

l'emplacement (aujourd'hui occupé par le groupe scolaire de la rue Mazenod) sur lequel se créerait, au XVIII<sup>e</sup> siècle, le Jardin de la Butte, où les Chevaliers de l'Arquebuse de Villeneuve viendraient faire leurs exercices et, en 1771, nommeraient colonelle la marquise de Rochebaron.

Sur la rive droite du Rhône et aux flancs des collines, la grande ville apparaissait, au soleil,



LA PORTE DU PONT DU RHÔNE A L'ISSUE DE LA RUE BOURGOCHANIN  
d'après les estampes d'Israel Silvestre.

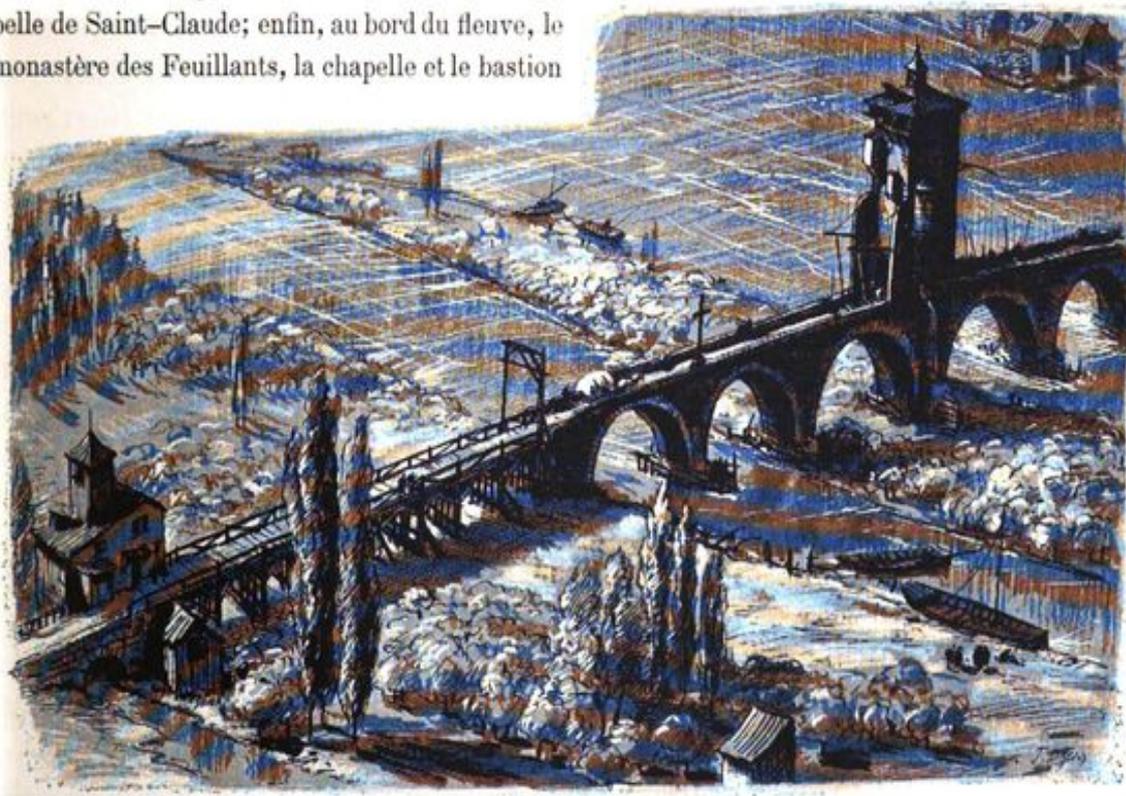
dans une atmosphère bleuissante qui estompait les arêtes des monuments, enveloppait les clochers, étageait les plans, harmonisait les lignes et les couleurs, fondait ensemble les notes blanches des nombreux édifices récemment construits et les tons sombres de ceux qu'avait revêtus la patine du temps. Avec ses murailles d'enceinte hérissées de tours et de bastions, ses six portes, sa redoute du pont du Rhône, son château-fort de Pierre-Scize dressant vers le nord sa silhouette massive, Lyon avait conservé, sous le règne de Louis XIII, les traits prononcés de la cité du moyen âge, son aspect menaçant et féodal.

Au premier plan, le fleuve, non endigué, très large, roulait en liberté ses flots tumultueux, rongé, à gauche, les broteaux, où il formait

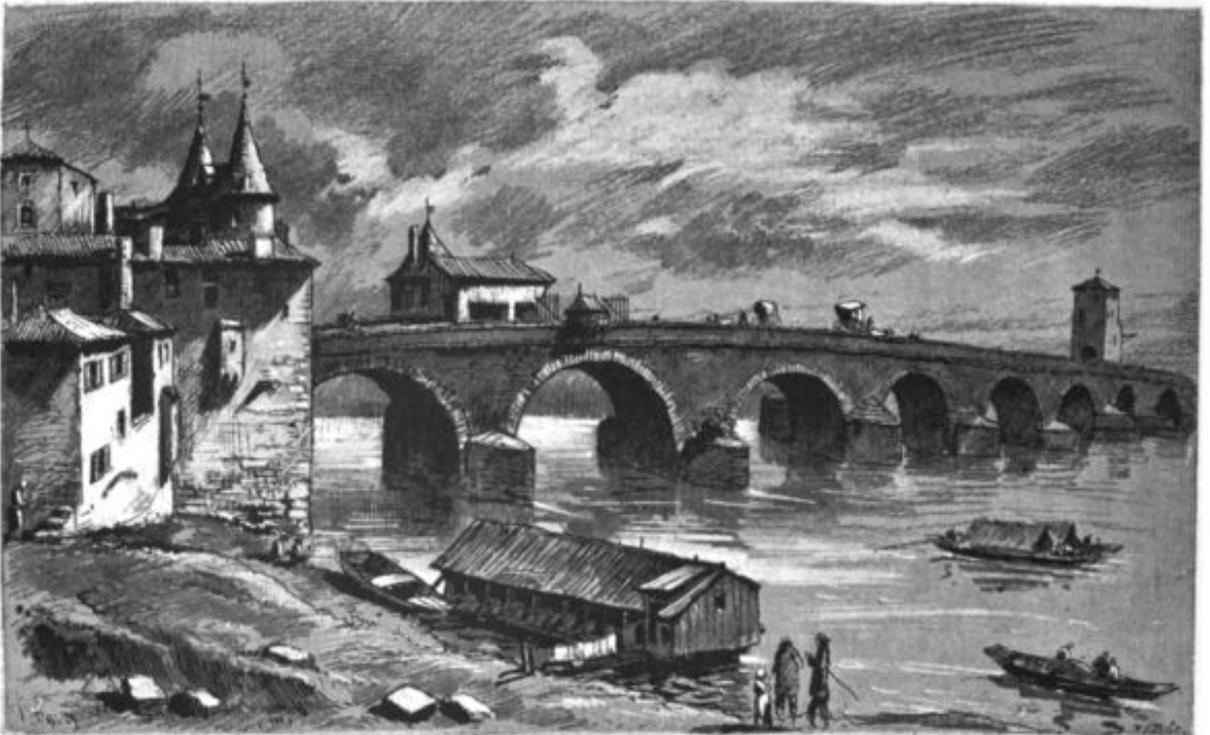
des îles verdoyantes, battant, à droite, les solides murailles des courtines et des tours qui, au long de la rive, enfermaient la ville d'une ligne de défense continue depuis le bastion de Saint-Clair jusqu'au confluent. Derrière ce rempart, dans la multitude des maisons étroitement pressées les unes contre les autres et comme étouffant dans un espace trop parcimonieusement mesuré, s'élevait,

en nombre qui semblait indéfini, des églises, des monastères, des hôpitaux, des chapelles, d'où s'élançaient des flèches entourées de clochetons et de pinacles, ou de hautes tours carrées coiffées de toitures basses à quatre pans.

A l'extrémité de la presqu'île, c'était la célèbre abbaye d'Ainay, son admirable église romane et ses magnifiques jardins, puis les Jésuites de Saint-Joseph ; au bord du Rhône, le monastère de Sainte-Élisabeth et les constructions monumentales de l'hospice de la Charité ; derrière, au milieu de vastes enclos pleins de verdure, les couvents de Sainte-Marie de Bellecour et des Bleues-Célestes ; plus loin, au bord de la Saône, celui de Sainte-Claire et l'église Saint-Michel. Franchissant du regard le large espace vide de la place Bellecour, on voyait, à la descente du pont du Rhône, l'antique chapelle du Saint-Esprit, blottie contre la porte donnant accès dans l'enceinte de la ville ; puis, en remontant le cours du fleuve, les bâtiments et l'église du Grand-Hôpital, derrière lesquels s'élevaient, à l'ouest, presque en droite ligne, le couvent des Jacobins et celui des Célestins, avec leurs superbes églises et leurs vastes dépendances ; plus au nord, sur le bord de la Saône, les Pères de Saint-Antoine. Près des courtines du Rhône, c'étaient encore les chapelles de Bon-Rencontre et des Pénitents du Confalon, le monastère et l'église des Cordeliers de Saint-Bonaventure, le Grand-Collège de la Trinité. Plus loin, l'église collégiale et paroisse de Saint-Nizier, abritant sous son ombre la petite chapelle Saint-Jacques ; l'église de Saint-Saturnin et l'abbaye royale des Bénédictines de Saint-Pierre, Notre Dame de la Platière, les Augustins de Saint-Vincent et l'abbaye de la Déserte ; les Carmes des Terreaux, l'hospice Sainte-Catherine, les Capucins du Petit-Forest, la chapelle de Saint-Claude ; enfin, au bord du fleuve, le monastère des Feuillants, la chapelle et le bastion



LE PONT DU RHÔNE ET LE BROTEAU DE LA VILLE A LA FIN DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE.



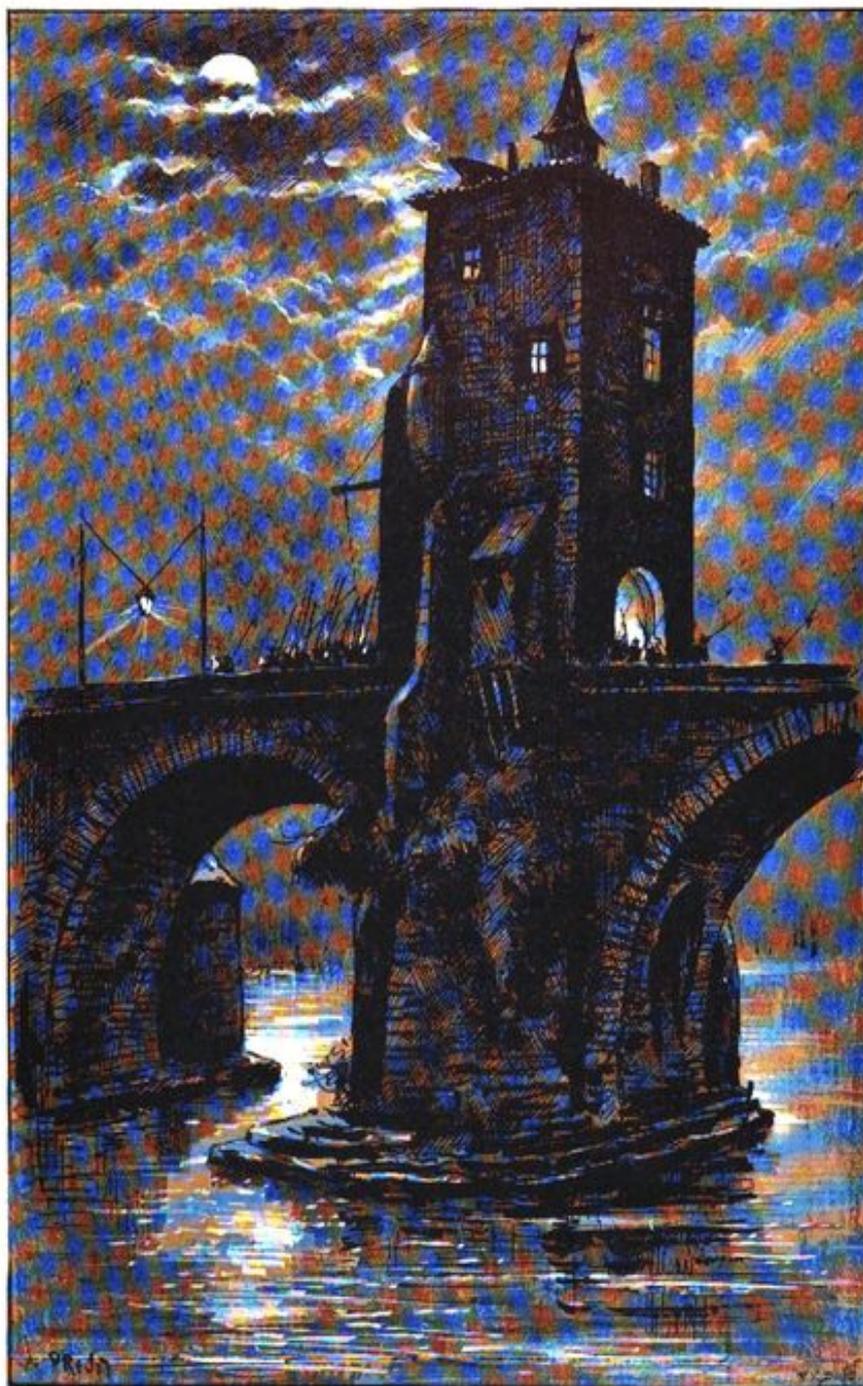
LE PONT DU RHÔNE VERS 1760 (d'après l'eau-forte de J.-J. de Boissieu).

de Saint-Clair. Aux flancs du coteau, parmi des jardins et de grands terrains plantés de vignes, s'échelonnaient, dans l'enceinte des remparts, limitée au nord par la chapelle et la porte de Saint-Sébastien — au delà de laquelle il n'y avait plus que des champs cultivés — les couvents des Ursulines et des Pères de l'Oratoire et, après le château de Bellevue, les monastères des Carmélites et des Chartreux.

Sur la rive droite de la Saône, au pied et sur les pentes de la colline de Fourvière, on comptait aussi un grand nombre d'églises, de chapelles et de couvents. C'était, au delà de la porte de Vaise, le monastère des Cordeliers de l'Observance; sous le château fort de Pierre-Scize, la chapelle de la Chana; perchés côte à côte sur le roc, les couvents des Carmes déchaussés et des Grands-Capucins; puis les églises de Saint-Paul et de Saint-Laurent, la chapelle de Saint-Barthélemy; après le Palais de Roanne, les églises contiguës de Saint-Jean, Saint-Étienne et Sainte-Croix, celle de Saint-Romain, et celle de Saint-Pierre-le-Vieux; au milieu des verdure, l'abbaye royale de Chazaux et, tout au sommet de la colline couverte de vignes, de pelouses et de jardins entourant des habitations isolées, la petite église paroissiale de Saint-Thomas de Fourvière. En redescendant au midi, on voyait encore le monastère des Visitandines de l'Antiquaille, la chapelle de la Madeleine, au milieu du Gourguillon; le couvent des Minimes et l'église collégiale de Saint-Just; au-dessous des vignes et des terrasses soutenues par les arceaux romains, l'église Saint-George et la Commanderie, dont les tours baignaient dans la Saône; enfin, au delà des remparts, qui dévalaient en zigzag, se trouvaient, sur le bord de la rivière, l'église et l'hôpital Saint-Laurent; plus haut, dans les vignes, la chapelle de Saint-Roch, et, à l'horizon, le prieuré de Saint-Irénée, se profilant sur la découpure des aqueducs. « Apelles lui-même, écrivait un voyageur enthousiaste, ne pourrait peindre un tableau plus varié. »

Lyon, à cette époque, ne comptait pas moins de soixante-dix-huit églises ou chapelles; quelques années plus tard, dans la seconde moitié du siècle, le nombre en était porté à environ quatre-vingt-dix. Les édifices affectés au culte, les monastères d'hommes et de femmes, les hospices et les hôpitaux, les collèges, enfin les habitations du personnel qui desservait ces établissements, tous composés de vastes constructions, de cours, de jardins et d'enclos, couvraient plus des trois quarts de la superficie de la ville, défalcation faite des terrains occupés par les rues, les places et les remparts. La multitude des clochers que l'on voyait surgir de toutes parts, la ceinture verdoyante des coteaux, où s'étageaient encore de somptueuses villas entourées de beaux ombrages, l'animation et le charme particulier que les deux fleuves ajoutaient au paysage, faisaient de Lyon l'une des plus belles cités du monde. Tous les étrangers qui l'avaient traversée la célébraient à l'envi; Michel de Montaigne lui-même — et certes il n'avait pas l'émotion facile — déclare que la ville lui « pleut beaucoup à la veoir ».

Tassées dans l'étroit espace qui restait entre les enclos des communautés religieuses et les cloîtres des abbayes, les parties de la ville



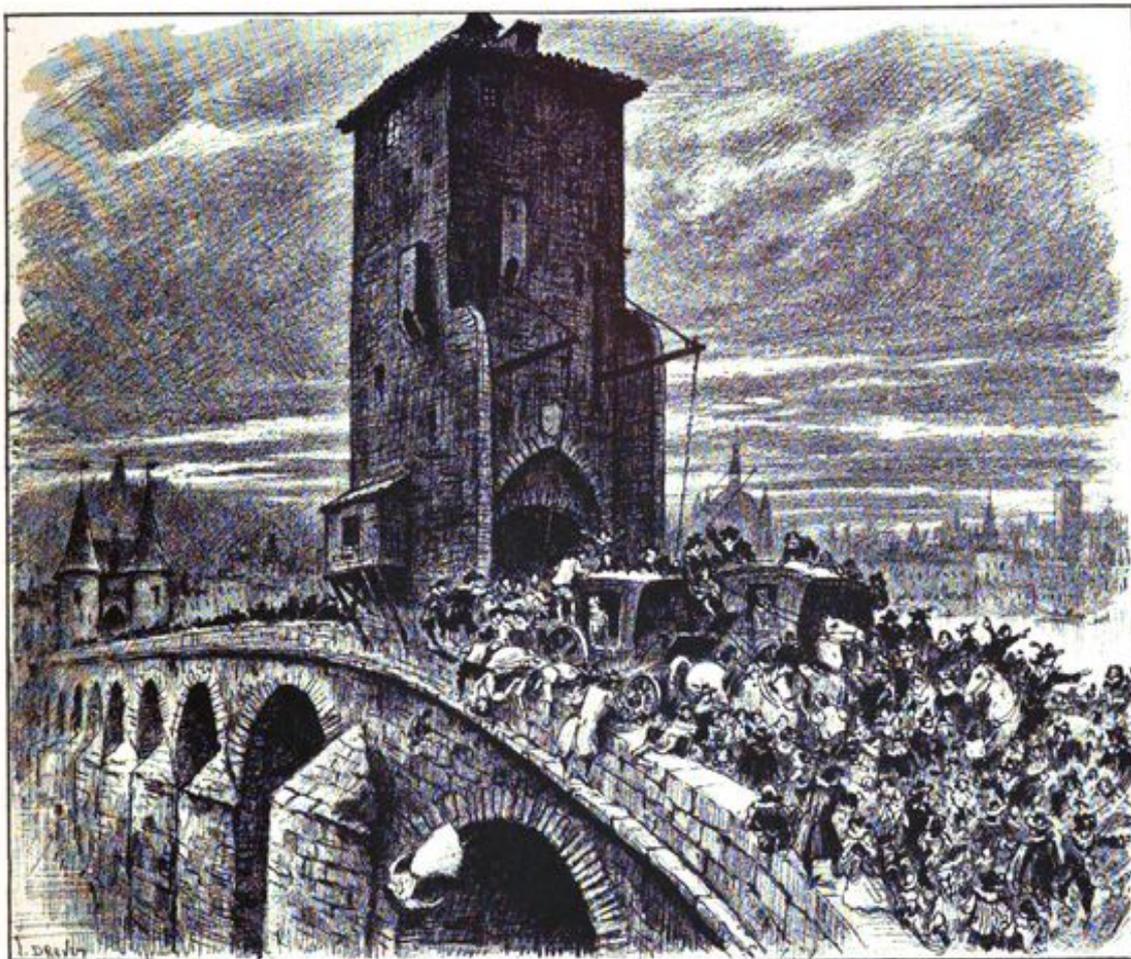
LA REDOUTE DU PONT DU ROSNE, DÉTRUITE A LA FIN DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

occupées par les habitations particulières n'offraient pas le moins intéressant coup d'œil. Elles étaient construites sans plan, sans règle; chacun avait bâti sur son terrain, en suivant les ondulations des anciennes voies et sans trop s'assujettir à l'alignement, de sorte que, vues des hauteurs, elles semblaient jetées pêle-mêle, dans un enchevêtrement indescrivable. En outre, les rues étaient fort étroites, si étroites pour la plupart que les voitures y étaient inconnues et que deux mulets avec leur charge avaient de la peine à y passer de front; non moins tortueuses qu'irrégulières, elles formaient, par endroits, de minuscules carrefours pompeusement baptisés, à la mode italienne, du nom de places. Et, comme il n'y avait point d'espace à perdre, les maisons envahissaient jusqu'aux berges de la Saône; elles se disputaient la moindre parcelle de la rive, plongeaient leurs fondations dans l'eau, en dépit des menaces d'inondations périodiques, et avançaient jusque sur le courant leurs galeries de bois; à défaut de sécurité, les pauvres habitants de ces maisons demi-lacustres avaient de l'air, de la lumière, et jouissaient du spectacle sans cesse renouvelé de la vie active des ports.

Rien de plus varié d'aspect que les constructions du Lyon d'alors. Il y en avait de très basses et de très hautes; un grand nombre n'avaient qu'un ou deux étages; beaucoup en avaient trois et même quatre; quelques-unes de celles qui étaient adossées à la colline de Fourvière s'élevaient jusqu'à six ou sept étages, communiquant de plain-pied par des terrasses avec des escaliers ou des montées que l'on voyait serpenter à pic le long du coteau. Presque toutes les constructions étaient en pierre, sans enduit; les plus riches, en belles pierres de taille; les autres, en petits moellons tantôt taillés, tantôt bruts, ou même, les bicoques des quartiers pauvres, en vulgaires galets tirés du Rhône. Chétives, misérables, les maisons habitées par les affaneurs, les gens des ports, le bas peuple, véritables ruches humaines, se serraient les unes contre les autres, montrant leurs rangées d'étroites façades où il y avait à peine place pour deux petites fenêtres. Plus loin, les beaux hôtels de la Renaissance, les spacieuses demeures de la riche bourgeoisie, élevées tout récemment dans les nouveaux quartiers, rivalisaient avec les édifices publics par leur allure monumentale et le bon goût de leur architecture. Au-dessus de larges toits plats couverts de tuiles brunes, s'élançaient des tours renfermant pour la plupart un « advis », ou montée d'escalier, destiné à desservir les étages; rondes, carrées, octogones, terminées en cônes ou en pyramides et surmontées de girouettes, quelquefois crénelées, garnies de meurtrières, couronnées d'un belvédère d'où la vue s'étendait sur la ville et les coteaux, ces tours donnaient un caractère de noblesse à la physionomie des édifices, elles ajoutaient à la perspective un accent pittoresque, et quand leurs revêtements de tôle ou de tuiles vernies étincelaient au soleil, on eût dit que Lyon possédait dans son enceinte des milliers de clochers. Et, en effet, lorsque venait à sonner l'angélus de midi, c'étaient, de tous les points de la ville, des tintements de cloches s'envolant des églises, des abbayes, des monastères, des chapelles, et ces aériennes sonneries dominaient un instant les bruits confus qui montaient de cette grande ville de cent mille âmes, au delà du grand fleuve grondant sous les arches du vieux pont, et des gros moulins, amarrés sous les courtines du Rhône, dont les roues, tantôt bruyantes et tantôt silencieuses, annonçaient aux étrangers, avant même qu'ils eussent franchi les portes, l'abondance ou la disette.

Tel était l'aspect extérieur de la ville à la fin du règne de Louis XIII. Au dire de l'Allemand

Zinzerling, elle pouvait se glorifier de huit avantages : « C'est — écrivait-il — une double cité ; elle enferme dans son sein deux collines, elle occupe les rives de deux fleuves navigables et possède deux pittoresques ponts de pierre. On trouve donc, au milieu de ses immenses murailles, la montagne et la plaine, la terre et l'eau, des parties couvertes d'édifices, d'autres non encore bâties, c'est-à-dire des jardins, des vignobles, des prairies. On est également charmé, soit que d'en bas



LA CATASTROPHE DU 11 OCTOBRE 1711 AU PONT DU RHÔNE.

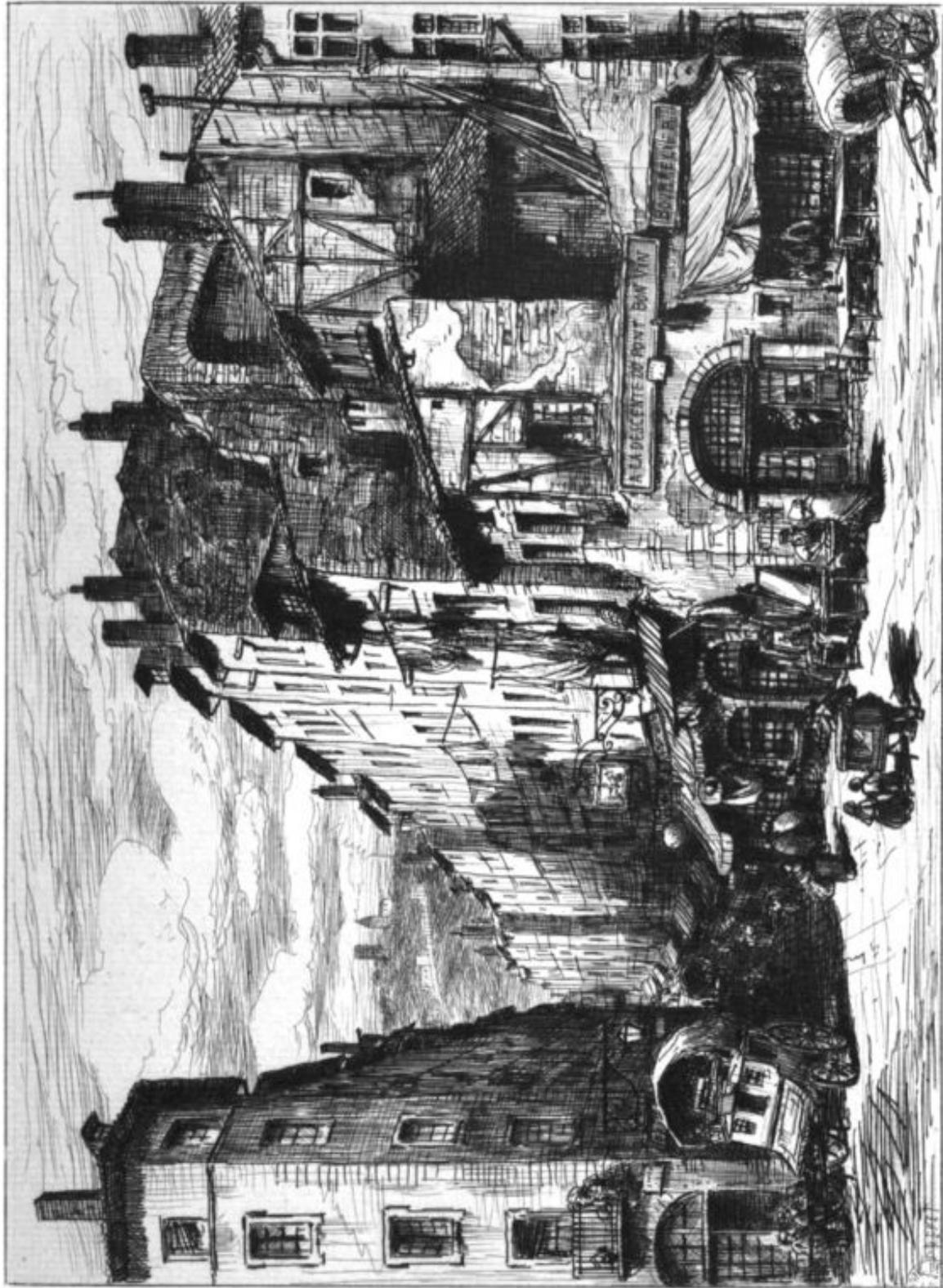
on regarde la ville haute, soit que d'en haut on promène les yeux sur la cité inférieure, sans pouvoir les rassasier... Je ne crains pas d'affirmer qu'on ne trouverait peut-être pas en Europe une seconde ville aussi avantageusement située... La Saône apporte aux Lyonnais le froment, le vin, le charbon, et bien d'autres denrées de première nécessité... Le Rhône leur fournit d'actives communications avec l'Italie, l'Espagne, l'Afrique, le Levant et l'Occident. C'est ainsi que l'on trouve dans cette ville une si grande quantité de commerçants et d'artisans, soit nationaux, soit étrangers, ayant leurs corporations et leurs privilèges. Au point de vue de l'alimentation, l'on y rencontre des avantages extrêmes ; elle produit du vin entre ses murs comme dans tout son territoire ; elle jouit en grande abondance de tous les biens de la terre, et le pays voit naître des fruits de toutes sortes. »

Vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, les jardins et les cultures de la presqu'île seront entamés par des

constructions nouvelles; les ombrages y apparaîtront plus clairsemés; les abbayes, les couvents verront des maisons s'élever en rangs pressés jusque sous les murs de leurs cloîtres. Des rues éventreront les enclos. Puis, la population croissant, les maisons basses s'élèveront d'un étage ou deux; elles continueront à monter, au XVIII<sup>e</sup> siècle, creusant encore plus profondément les sombres couloirs des rues, jusqu'à ce que, la ville étouffant dans son enceinte, le besoin d'air et d'espace inspire, sous l'influence d'idées nouvelles de bien-être et d'hygiène, les grands travaux de Ferrache et de Morand. En même temps, la ville gravira peu à peu les pentes de Saint-Just et de la Grand'Côte jusqu'à la ligne des fortifications. Au XIX<sup>e</sup> siècle, faisant éclater son enceinte, elle escaladera les plateaux de Saint-Just et de la Croix-Rousse; elle s'étendra, enfin, à perte de vue, dans la plaine de la Guillotière et des Brotteaux. Néanmoins, elle aura toujours l'air de manquer de place; ses nouvelles constructions, comme les anciennes, et sur les hauteurs comme dans la plaine, continueront à s'élever jusqu'à cinq et six étages; elle conservera longtemps l'aspect sombre, austère, colossal, qui frappera Lamartine, et, cinquante ans plus tard, notre poète Joséphin Soulayr, s'adressant aux Parisiens, pourra dire avec vérité, dans *Mon Village de Lyon* :

Nos huttes sont en fin moellon;  
L'art pour l'art y tient peu de marge;  
La mouche à miel y vit EN LONG,  
Sans jalouser votre frelon,  
Qui vit en large.

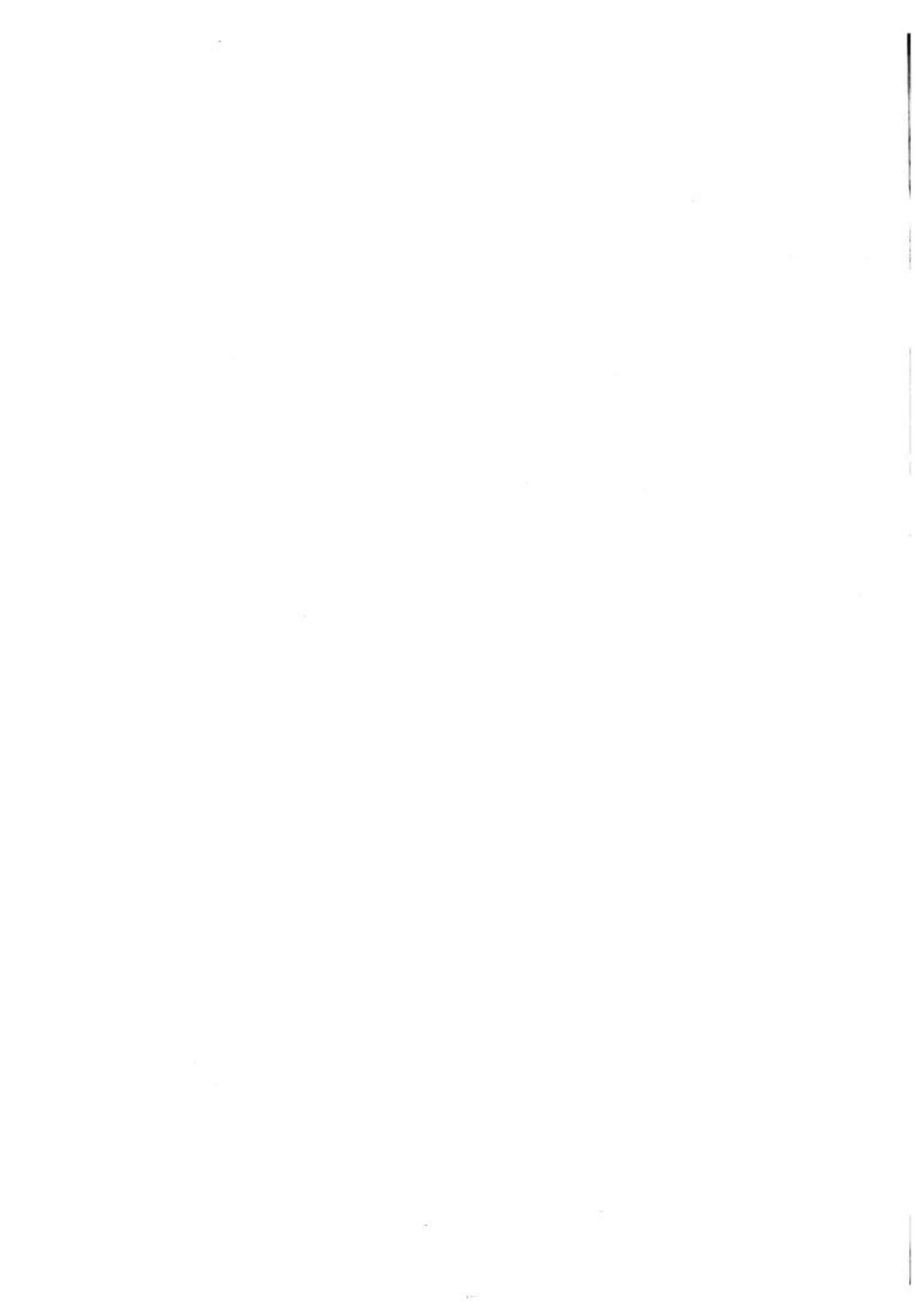
Nos voyageurs vont maintenant franchir l'immense pont du Rhône. De la rive, très basse, d'où il monte en dos d'âne, il s'étend sur une longueur de deux cent quatre-vingt-douze toises (de la place actuelle du Pont jusqu'au milieu du quai de la rive droite), enjambant la grande île et le cours du fleuve. Ses dix-neuf arches sont inégales d'ouverture et de hauteur; quelques-unes n'ont qu'une portion de cintre. Les piles, non moins dissemblables, ont de quatorze pieds d'épaisseur jusqu'à trente-cinq; il y en a de toutes les époques; à côté de très anciennes, qui menacent ruine, on en voit dont la pierre est toute blanche. Enfin, du côté de la Guillotière, une partie du pont est en bois; elle ne sera construite en pierre qu'en 1661. Encore n'a-t-il pas fallu moins de quatre cents ans pour achever l'œuvre gigantesque, commencée à la fin du XII<sup>e</sup> siècle par les Frères Pontifes, sous les auspices des Confrères du Saint-Esprit. C'était une entreprise internationale qui intéressait toute la chrétienté; les papes avaient puisé dans leur trésor et accordé des indulgences; les évêques étaient montés en chaire pour engager les fidèles à participer de leurs deniers à cette œuvre pie qui devait leur mériter le pardon de leurs fautes. Mais, avec les moyens imparfaits de construction dont on disposait alors, les Frères Pontifes, les religieux de Hautecombe, ceux de Chassagne, avaient dû renoncer, les uns après les autres, à une lutte inégale contre l'impétuosité du fleuve et, depuis trois siècles, la ville, qui avait pris à son tour la construction à sa charge, n'avait cessé d'engloutir dans le lit du Rhône de grosses sommes d'argent et des monceaux de pierres tirées de son sol romain. Depuis qu'on était parvenu à lui fermer le passage vers la plaine dauphinoise et qu'on l'avait contraint, au moyen de *peSSIères* (digues), de refluer vers la ville, le Rhône, se précipitant sous les arches, sapait les enrochements et entraînait les pilotis; une partie du pont était à peine achevée qu'une autre s'écroulait sous les affouillements; chaque grande crue emportait deux ou trois piles. Alors, pendant que les constructeurs allaient chercher, aux Augustins ou à Fourvière, de ces



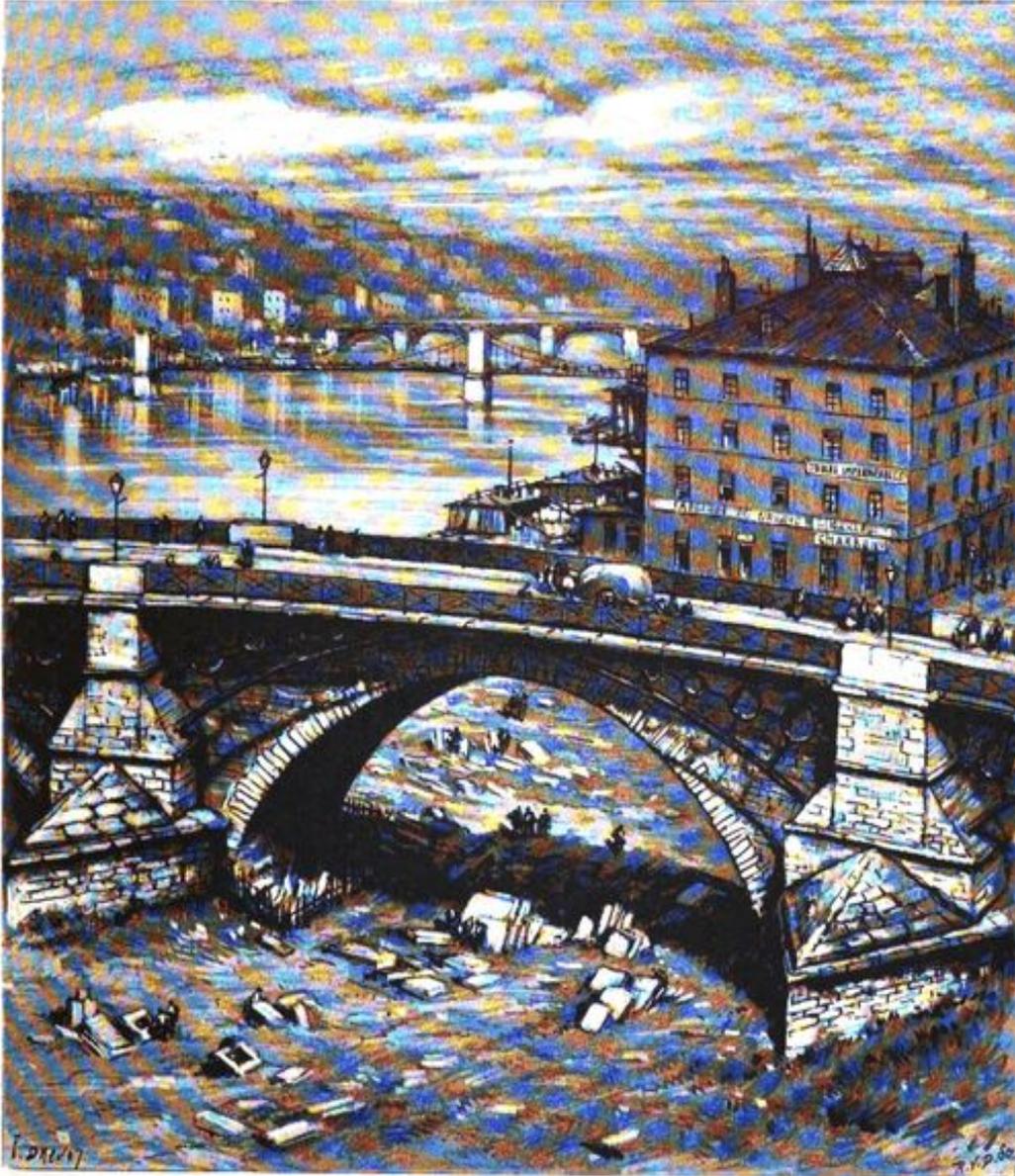
Imp. A. Ponceval, Paris

L'ENTRÉE DE LA RUE DE LA BARRE (1850)

REPRODUCED BY  
G. P. & C. CO.



gros « blocs de choin » couverts d'inscriptions latines, de ces beaux cippes funéraires en pierre blanche de Fay qui abondaient dans l'enceinte de la ville, il fallait se servir de bateaux pour traverser le fleuve ou, comme on l'avait fait pendant le séjour de Louis XII et de sa cour, établir une



LE QUAI DE LA GUILLOTIÈRE EN 1860. Arches du pont aujourd'hui enterrées dans la chaussée du quai.

traille au port de la rue Neuve. La construction du pont avait duré quatre siècles; les réparations n'auraient jamais de fin.

Par la voie étroite, où deux charrettes ont beaucoup de peine à passer de front, l'on monte en pente rapide, sur une longueur d'environ quarante toises, avant d'arriver au-dessus des arches marinières. De là, on domine le broteau de la ville, dont les grands arbres épandent de chaque côté leurs panaches de verdure. Sur une pile plongeant dans la lône, une croix, marquant les

limites de la ville et du mandement de Béchevelin, s'élève à droite, à la place où une colonne, détruite par les calvinistes, avait été érigée pour perpétuer le souvenir des victoires de Louis XII sur les Vénitiens; c'est jusque-là que sont conduits les gens chassés ou bannis de la cité.

Sur les avant-becs de la sixième pile à compter de la ville se dresse « la Redoute de la Sentinelle », haute et sombre tour carrée, percée de barbicanes et de meurtrières, flanquée d'échauguettes et munie d'une coulevrine. Anciennement couronnée de hours en charpente qui sont depuis longtemps tombés de vétusté, cette tour est maintenant surmontée d'une toiture



LE PONT DE LA GUILLOTIÈRE EN 1895  
(Appelé pont du Roanne jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle)

à quatre pans, sans créneaux et couverte de tuiles, avec un lanternon au sommet. Entre les avant-corps, se tendent menaçantes les flèches soutenant les chaînes d'un pont-levis qui s'ouvre sur l' « arc de la Trappe ». Une sentinelle, armée d'une hallebarde, garde ce passage, fermé la nuit par deux lourdes portes. Après la Redoute, on se trouve au-dessus de l'arche de Saint-Nicolas et du grand courant du Rhône, dont les flots viennent se briser contre les éperons des piles avant d'aller, en aval, battre le rempart, au long duquel se voient, par-dessus le « parefou », une dizaine de moulins amarrés depuis le pont jusqu'aux bâtiments de la Charité. Là, commence la descente vers la ville. Quelques pas encore, et l'on arrive à la porte monumentale, bâtie sur la culée. Cette porte est flanquée de deux énormes tours rondes, dont les pieds baignent dans le Rhône et qui sont surmontées de toits aigus aux girouettes grinçantes. Au-dessus du portail, taillé en pierre blanche de Lucenay, se voit un écusson gravé aux armes de la ville; plus haut, court une

galerie à mâchicoulis, couronnée d'une toiture percée de lucarnes à fronton triangulaire. A gauche, s'avance un large bastion. A droite, contiguë à la porte et plongeant elle-même dans le fleuve, apparaît, avec sa tour carrée, la chapelle du Saint-Esprit, fondée à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle par la célèbre confrérie qui avait pour but de fournir à l'œuvre du pont du Rhône des ressources et des bras.

C'était à cet endroit du pont, et dans ce cadre pittoresque, qu'avaient eu lieu, depuis Louis XI jusqu'à Louis XIII, les réceptions solennelles des souverains et des grands personnages arrivant par les routes du Dauphiné avec leur suite de princes et de gentilshommes; c'était là qu'ils avaient été harangués par le clergé et les autorités civiles, là que s'étaient formés les brillants cortèges décrits par nos annalistes; c'était de là que, au milieu des acclamations du peuple, les rois avaient été conduits, sous le dais en drap d'or fleurdelisé porté par quatre conseillers de ville, à travers les rues décorées de tapisseries et d'arcs de triomphe. Cet endroit aussi avait été témoin de scènes lugubres et tragiques: l'arrivée, au milieu de la nuit, des messagers de François I<sup>er</sup>, courant annoncer à la reine mère le désastre de Pavie et la captivité du roi; l'exposition, au bout d'une lance, de la tête du malheureux Montecuculli, accusé à tort d'avoir empoisonné le Dauphin François; l'entrée, à minuit, d'une troupe de soldats du baron des Adrets venant donner aux protestants cachés dans les murs de Lyon le signal de la guerre civile; l'assassinat d'un gentilhomme dauphinois, « dagué » et jeté dans le fleuve sur l'ordre d'un capitaine pennon; la noyade, exécutée par une populace furieuse, des cadavres de plusieurs huguenots. C'était encore à cette place que les bourgeois de Lyon, abandonnant le parti de la Ligue après l'abjuration de Henri IV, avaient désarmé les gardes et, au cri de: « Vive la liberté française! » livré passage aux soldats du maréchal d'Ornano. Enfin, c'était contre le mur de cette porte que viendraient s'écraser, au retour de la fête de Bron, les deux cent seize victimes de la catastrophe du 11 octobre 1711.

Un étroit et sombre couloir, gardé par une seconde sentinelle, conduit de l'autre côté de la porte, qui est fermée par une barrière à claire-voie abritée d'un auvent. Là, divers bâtiments faisant corps avec la porte encombrant les abords du pont. A droite, c'est la chapelle du Saint-Esprit, aux verrières ornées d'écussons armoriés, devant laquelle, pendant trois siècles et jusqu'aux troubles de la Ligue, avait commencé, chaque année, le jour de la Pentecôte, après l'office de la confrérie, la fameuse mascarade du *Cheval fol*, qui allait se terminer au confluent d'Ainay; on lit sur la tour une ancienne inscription en mémoire du pape Innocent IV: PONTEM PETRARUM CONSTRUXIT PONS ANIMARUM... Une autre, plus récente, rappelle qu'en l'an 1619 et le neuvième du règne du roi Louis XIII, messire Nicolas de Neufville, marquis de Villeroy, gouverneur, les prévôt des marchands et échevins ont, « pour la commodité et seurté du public, faict rebastir cette porte ». Dans un coin, sur une console fixée au



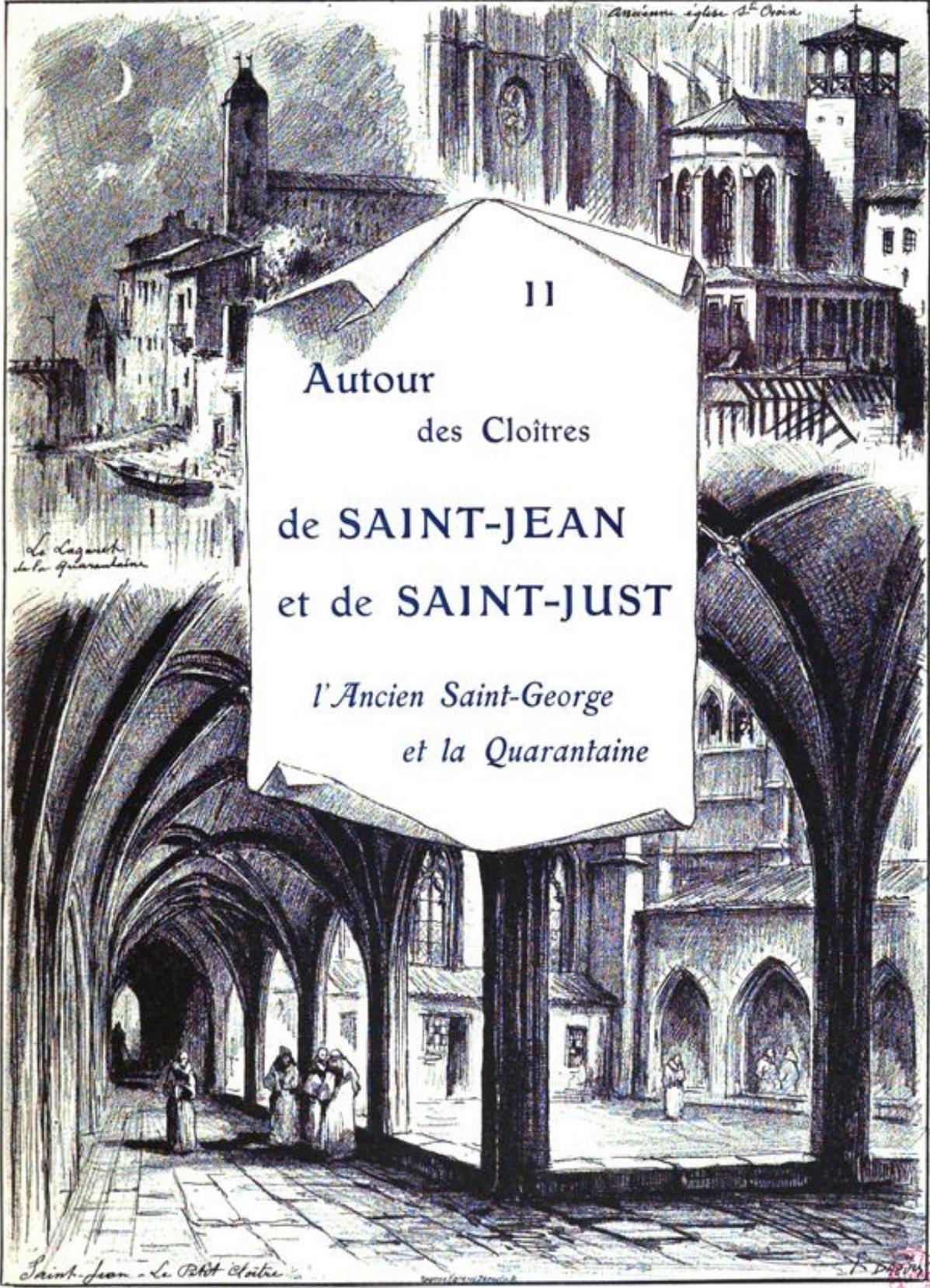
LE CANON D'OR, ENSEIGNE DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE  
sur la maison n° 10 de la rue Bellecordière (ancienne rue Bourghanin).

mur, un curieux petit bas-relief représente une truie portant ses petits dans une hotte. — A gauche, et faisant pendant à la chapelle, un bâtiment surmonté d'une petite tour carrée sert de corps de garde ; il est occupé par des Suisses, en uniforme rouge relevé de bleu, que les étrangers, à leur langage, prennent pour des Allemands. Toutes les autres portes de la ville sont aussi gardées par des Suisses, soldés par le Consulat, mais placés sous les ordres du gouverneur ou de son lieutenant, chez qui les clefs doivent être portées chaque soir après la fermeture. A partir de 1670, les uniformes rouges seront remplacés par les uniformes blancs, à plastron et parements rouges, de la compagnie franche détachée du régiment de Lyonnais, qui fera le service des portes jusqu'au 31 mai 1791, époque à laquelle il sera supprimé. — Là est aussi la loge du commis à la porte. Les voyageurs sont invités par les gardes à mettre pied à terre et à faire connaître leurs noms et celui de l'hôtellerie où ils veulent loger ; le commis griffonne ces indications sur un bulletin, qu'il leur délivre avec son visa, en échange d'une gratification. Munis de ce bulletin, les étrangers peuvent désormais circuler librement dans l'enceinte de la ville et se faire recevoir à leur auberge.

Longtemps encore, cette entrée de Lyon restera telle que nous venons de la voir. Le vieux pont du Rhône conservera, pendant près de cent cinquante ans, son aspect moyenâgeux, avec ses tours, sa redoute et sa vénérable chapelle du Saint-Esprit. Celle-ci, fort délabrée, sera sacrifiée la première, en 1773, afin de faciliter le débouché du pont sur la rue Bourgchanin, devenue rue de la Barre. Quant à la porte, elle sera menacée, en 1791, lorsque la réunion du faubourg de la Guillotière à la ville de Lyon, l'abolition des droits d'entrée et la suppression des barrières l'auront rendue inutile ; on l'accusera non seulement d'obstruer l'entrée du pont, mais encore de présenter « une masse gothique et informe ». Toutefois, elle subsistera, ainsi que la « tournelle », pendant deux années encore, mais sans gloire. Données en location à un particulier qui devra remplir l'office de surveillant, la porte et la redoute du pont de la Guillotière n'assisteront aux lugubres péripéties du siège de 1793 que pour disparaître au milieu des repréailles jacobines, comme tant d'autres victimes dont tout le crime sera d'appartenir à un passé abhorré.



LA PLACE BELLECOUR EN 1650 (d'après les estampes d'Israel Silvestre).



*Assisi, église St Croix*

II

Autour  
des Cloîtres

de SAINT-JEAN  
et de SAINT-JUST

*l'Ancien Saint-George  
et la Quarantaine*

*Le Logis  
de la Quarantaine*

*Saint-Jean - Le Port Cloître*





VUE DE L'ÉGLISE SAINT-JEAN EN 1650 (d'après une estampe de Perelle.)

## II

La place Bellecour et les Tilleuls. — La Maison Rouge et le Petit-Louvre. — Le Pont de bois de Bellecour. — La Cathédrale et le cloître de Saint-Jean. — Les vieilles rues autour du cloître. — Saint-Pierre-le-Vieux. — Le quartier Saint-George et la Commanderie. — La place de la Trinité. — Le Gourguillon et la chapelle de la Madeleine. — La Croix de Colle et les Minimes. — L'église de Saint-Just. — Un cloître dont il ne reste pas une pierre. — Les remparts sur la colline. — Le prieuré de Saint-Irénée. — La chapelle de Saint-Roch. — L'hôpital Saint-Laurent et la Quarantaine. — La porte Saint-George et les chaînes d'Ainay.



ANCIENNE CHAPELLE DE SAINT-ROCH  
Au-dessus du Lazaret de la Quarantaine (xvii<sup>e</sup> siècle.)

la descente du pont du Rhône, les voyageurs font leur entrée dans la ville par la rue Bourchanin (rue de la Barre), boueuse, étroite, bordée de constructions de triste apparence, avec des châssis garnis de papier aux fenêtres, comme ils en ont vu en Italie et en Savoie. Au lieu de suivre cette rue, qui tourne brusquement à droite (rue Bellecordière actuelle) pour aboutir au portail du Grand-Hôpital, ils marchent droit devant eux vers la place Bellecour et la cathédrale de Saint-Jean dont ils aperçoivent les tours au pied du coteau de Fourvière. Au milieu de constructions basses, voici un jardinet clos de haies, puis, à l'angle de la rue Bellecordière (rue de la République), une maison avec jardin; voilà la place Le Viste, qui s'étend de l'autre côté de cette rue, avec les maisons Rousset, Chavassieu et du Mayne (jusqu'à l'entrée de la rue de l'Hôtel-de-Ville). Ici, avançant à l'alignement de la rue

Bourgehanin, se trouvent les habitations des Sorles-Tardy, des Pignard, des Abraham Gillet, la belle maison Le Gros Serget avec sa tour quadrangulaire ornée de girouettes et percée de fenêtres géminées; derrière ces habitations, au nord, sont de grands jardins plantés d'arbres. C'est ensuite, en poursuivant vers la Saône, le superbe hôtel du trésorier de Puget, situé à l'angle de la rue Confort (rue Saint-Dominique), sur laquelle s'ouvre une immense porte cochère richement décorée de frontons et de cartouches. A l'angle opposé de la même rue, l'hôtel de Pomey avec son petit dôme à quatre pans et, au nord, ses tourelles à poivrière. A la suite, ce ne sont plus que des murs et des jardins, jusqu'à la maison Saulnier, qui touche au Port-du-Roi, où, en 1574, Henri III traversa la Saône en bateau. Le magnifique hôtel Perrachon de Saint-Maurice (*hôtel de l'Europe*) n'existe pas encore; Gérard Désargues ne le construira qu'un peu plus tard, en 1651.

Ce côté nord de la place est le seul qui soit à l'alignement. L'ancien marais du moyen âge, qui n'était, il y a peu de temps, que le « pré de Belle-Court », et où le gazon pousse encore, sur un sol inégal, comme en un champ de foire de village, forme un grand quadrilatère irrégulier. Du côté du Rhône (sur l'emplacement des maisons en façade et de la rue des Marronniers), ce sont de petits jardins clos de murs, dépendant des maisons qui bordent au midi la rue Bourgehanin et à l'est les courtines du fleuve; un passage, percé entre deux propriétés (vers le milieu de la façade actuelle), communique au Rhône : c'est la rue des Basses-Brayes. D'autres jardins, avec des habitations derrière, occupent tout le reste de l'espace jusqu'aux bâtiments de la Charité. A partir du chevet de l'église, s'étendent, de l'est à l'ouest, trois rangs de beaux tilleuls, formant deux allées : l'une sert de promenade, l'autre est occupée par un grand jeu de mail; un fossé, que l'on traverse sur de petits ponts, longe le jeu de mail du côté de la place. A travers les arbres, on aperçoit, en face de l'église de la Charité, la maison Lumagne (le futur *hôtel Bellecour*), et, derrière la voie publique qui limite la place au midi, les petits clochers des couvents des Bleues-Célestes et de Sainte-Marie de Bellecour (rue Sala). Au sud-ouest, la place est rétrécie par des constructions qui, avec leurs enclos et un commencement de rue tracé au-devant, s'avancent d'un côté presque jusqu'à la ligne de prolongement de la rue Confort (rue Saint-Dominique), et de l'autre jusqu'au tiers de l'espace compris entre le mail et la façade septentrionale de la place. Enfin, derrière ces maisons, s'élève l'hôtel du prévôt des marchands Alexandre Mascrani; connu sous le nom de *Maison-Rouge*, cet hôtel a, en effet, l'aspect des constructions à panneaux de briques, si usitées sous le règne de Louis XIII. C'est une des plus spacieuses et des plus belles habitations de la ville. L'entrée est au nord; un portail monumental s'ouvre sur une grande cour garnie de parterres et fait face au principal corps de logis; celui-ci est flanqué de deux tours carrées surmontées de toitures à quatre pans; sur toute la largeur de l'édifice, règne une terrasse ornée d'une riche balustrade en pierre. Cette demeure princière, qui appartient à une famille de négociants, originaire des Grisons, enrichie par le commerce et parvenue aux honneurs consulaires, sera digne de recevoir le jeune Louis XIV, quand les combinaisons diplomatiques du cardinal Mazarin l'amèneront à Lyon avec la reine mère et toute la cour, au mois de novembre 1658, sous prétexte de négocier un mariage avec une princesse de Savoie, mais, en réalité, pour déterminer la cour d'Espagne à faire la paix et à offrir au roi de France l'infante Marie-Thérèse.

Telle qu'elle est à cette époque, la place Bellecour fait déjà l'admiration des étrangers; ils ne

se lassent pas de contempler cette « grande plaine » couverte de gazon, « assez spacieuse pour y ranger plusieurs régiments », et « non moindre que le grand Champ-de-Mars célèbre à Rome ». Ce ne sont point des maisons vulgaires qui l'environnent : « ce sont des palais ». Et puis, à toute



L'ÉGLISE ET LE PORT SAINT-JEAN AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE.

heure du jour, on voit passer là des cavaliers, des carrosses, les chaises, portées par deux laquais, des nobles dames allant faire leurs oraisons, de l'autre côté de la place, au monastère de Sainte-Marie ou à celui de Sainte-Élisabeth (au sud des bâtiments de la Charité) ; des gentilshommes, portant manteau de velours ou de taffetas, bottes blanches garnies d'éperons, longue épée au côté, moustaches retroussées et barbe en

pointe, qui s'avancent galamment en tendant le jarret, courbant l'échine et inclinant jusqu'à terre leur chapeau ombragé d'un panache ; plus loin, un bourgeois et sa femme, s'en allant à leur maison des champs, tous deux montés sur le même cheval revêtu d'une longue housse carrée de drap ; enfin, dans la première allée de tilleuls, les joueurs de mail se livrant à leur exercice favori, au milieu des chocs de boules et des bruits de voix ; et, à ce tableau si varié, le coteau verdoyant de Fourvière fait un cadre ravissant. — Combien d'illustres personnages, combien d'obscures multitudes n'ont pas déjà foulé l'herbe de Bellecour ? Avant que le roi Henri IV y ait couru la bague et en ait fait une place d'armes, le baron des Adrets y avait installé son artillerie, lorsqu'il avait occupé la ville au nom des Protestants ; les Lyonnais y ont célébré la victoire de Jarnac par des illuminations et des artifices où étaient simulés la prise et l'incendie d'un château fort symbolique ; depuis lors, ils y vont parfois écouter les boniments des saltimbanques, ou voir piquer des chevaux par des écuyers italiens. C'est là que, chaque année, se fait l'adieu du Carnaval. Dans les beaux jours, la place Bellecour fourmille de promeneurs ; le soir, quand il y a quelque fête, elle se remplit d'une foule joyeuse, qui vient jouer et danser. Depuis la noblesse jusqu'au menu peuple, la ville entière se rend « sous les Tillots ». On y donne des sérénades ; il s'y tient des concerts ; on y « voit mille beaux visages et mille personnes lestement vestues », — de ces « beaux animaux » auxquels M. d'Halincourt fait allusion dans une lettre au cardinal-archevêque de Richelieu ; — enfin, il s'y pratique « toutes sortes d'honnêtes galanteries ». Trente ans après, M<sup>me</sup> de Coulanges mandera à M<sup>me</sup> de Sévigné :

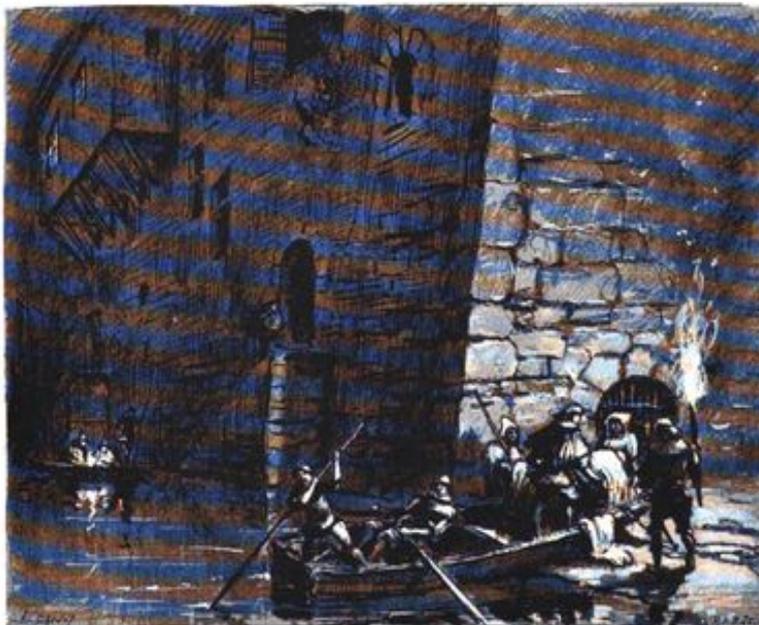
« Les violons sont tous les soirs en Bellecour », et ajoutera qu'elle espère aller au château de Grignan lui conter les plaisirs des Tillots. Le P. Menestrier décrira ainsi cette promenade :

Là des ormes et des tilleuls,  
 Couronnent deux longues allées,  
 Et font deux berceaux merveilleux  
 De leurs branches entremeslées.  
 Ces arbres, de nouveau d'un beau verd revestus,  
 Pour défier les vents dont ils sont combattus,  
 Portent leurs testes jusqu'aux Nues,  
 Et sur deux vastes promenoirs  
 Font deux voûtes suspendues,  
 Deux sombres pavillons de leurs ombrages noirs.

Dès le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire avant les transformations qui en feront une des plus belles places du monde, Bellecour compte déjà, comme nous avons pu nous en rendre compte, quelques-uns des plus luxueux hôtels de la ville. A la fin de 1658, pendant que Louis XIV sera installé à la Maison-Rouge, le cardinal Mazarin logera « de l'autre côté de la place », dans l'habitation de M. Videau, conseiller et procureur du roi en la sénéchaussée et siège présidial de Lyon, et la Grande Mademoiselle « à un autre coin », chez M<sup>lle</sup> Dugué; elle nous apprend, dans ses *Mémoires*, qu'elle avait « la vue de la rivière et de la montagne qui est de l'autre côté » et qu'elle allait tous les jours entendre la messe à l'église des Célestins, qui était proche de son logis. Quant à Monsieur, frère du roi, il prendra gîte chez un Génois nommé Gionio ou Jove, qui habitait, près du couvent de Sainte-Marie de Bellecour, « dans la plus jolie maison que l'on puisse voir, un vrai bijou », et où « il y avait de si beaux meubles qu'on ne fit point tendre les siens » ; c'est dans cette demeure, « toute propre à faire des fêtes », qu'il donnera, le jour des Rois, un grand souper suivi d'un bal masqué et d'un ballet réglé par le fameux « baladin » Lulli en personne.

Durant les quarante-neuf jours que le jeune roi passera dans sa bonne ville de Lyon, Bellecour sera le centre de ses occupations et de ses plaisirs.

« Le roi jouoit à la paume tous les jours (au jeu de paume de la Sphère, créé depuis dix ans, entre la rue Boissac et la future rue Bourbon), ou faisoit faire l'exercice aux mousquetaires; alloit chez M. le Cardinal, et tout le reste du soir causoit avec mademoiselle de Mancini (la nièce de Mazarin, dont il était amoureux), avec qui il faisoit



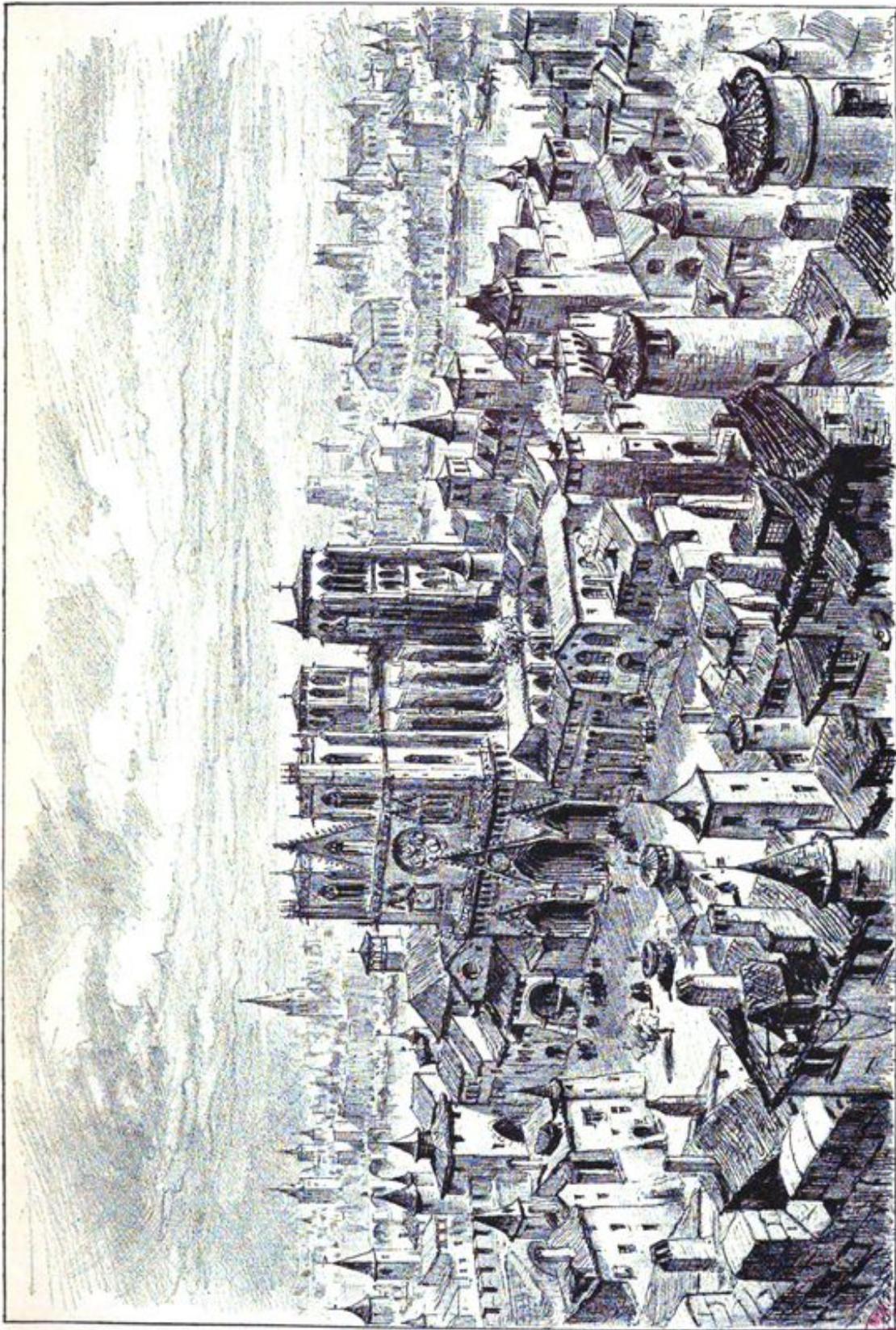
LES MURAILLES DU CLOÎTRE DE SAINT-JEAN AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE.

collation à l'ordinaire, et quand la reine donnoit le bonsoir pour se coucher, il les remenoit. Au commencement il suivoit leur carrosse, puis il servoit de cocher, et à la fin il se mettoit dans le carrosse et les soirs qu'il faisoit beau clair de lune, il faisoit quelques tours en Bellecour ». Après la rupture définitive du projet de mariage avec la princesse Marguerite de Savoie, c'est encore à Bellecour que se produira un curieux incident rapporté par M<sup>lle</sup> de Montpensier et qui trahit la blessure profonde causée par cet échec à la famille royale de Piémont. Sur le point de retourner au delà des monts, le frère de la princesse, « M. de Savoye, fit force passades dans la place de Bellecour, sauta fort par-dessus de petites murailles qui sont au mail, et dit, en partant : « Adieu, France, pour jamais; je te quitte sans regret. »

Nous retrouverons plus tard la place Bellecour transformée, lorsque, au commencement du xviii<sup>e</sup> siècle, les Lyonnais y auront élevé la statue équestre du grand roi et lui auront donné le nom de place Louis-le-Grand.

Poursuivant notre route en compagnie de nos voyageurs, nous rencontrons, à quelques pas, au nord-ouest de la Maison-Rouge, et prenant jour à la fois sur Bellecour et sur la Saône, un bel hôtel à terrasse, flanqué de deux pavillons et entouré d'un mur qui ne laisse qu'un étroit passage à l'issue de la place; la façade principale regarde le Port-du-Roi. Il a été construit, en 1614, par Pierre de Chaponay-Feyzin, sur un emplacement successivement occupé par l'hôtel de la « Franchisserie », puis par le « château de Rontalon », et en dernier lieu par un beau jardin où l'archevêque, à qui il appartenait, et les nobles chanoines-comtes de Saint-Jean, qui en avaient avec lui la jouissance exclusive, venaient, pendant la belle saison, se reposer de leurs travaux. La nouvelle habitation porte le nom de Petit-Louvre, depuis un événement qui s'y est accompli et qui frappa vivement les esprits, ainsi qu'en témoignent les écrits du temps. Louis XIII était venu y prendre logis, le 7 août 1630, à son retour de la Savoie qu'il venait de soumettre à nouveau. Le 22 septembre, le roi tomba dangereusement malade; le 30, on le tint pour mort. L'illustre évêque de Genève, François de Sales, mort huit années auparavant au couvent de la Visitation de Sainte-Marie de Bellecour, était, à cette époque, en grande vénération, et l'on citait des miracles dus à son intercession. La reine et la reine-mère, consternées de l'état désespéré du roi, envoyèrent quérir par les aumôniers de la cour le cœur de François de Sales, qui était conservé au monastère de Sainte-Marie. A peine, dit une relation contemporaine, le roi eut-il fait toucher cette relique « à cette partie de son corps où il sentoit les plus vives douleurs, qu'il s'écria de joye : *Je suis guéry*. Il soupa le soir même, et se trouva en estat de partir peu de jours après. » Convaincu qu'il devait son prompt rétablissement à l'intercession du saint — et toutes les relations s'accordent sur ce point que la guérison fut soudaine — Louis XIII fit présent aux religieuses de la Visitation d'un reliquaire d'or aux armes de France. C'est depuis ce séjour du roi que l'hôtel de Rontalon s'est appelé le Petit-Louvre; il recevra plus tard le nom de Palais-Royal, qu'il gardera quand il deviendra, au commencement du xix<sup>e</sup> siècle, d'abord un hôtel de voyageurs, puis, exhaussé et défiguré, une simple maison de location.

Laissant à droite le Port-du-Roi et son bureau de douane, nous allons maintenant traverser le Pont-de-Bois de Bellecour. Il est fermé par une porte dont la bâtisse est attenante au mur d'enceinte du Petit-Louvre; un droit de passage est prélevé à l'entrée. C'est le premier pont permanent qui



VUE D'ENSEMBLE DE L'ANCIEN CLOÏTRE DE SAINT-JEAN AU COMMENCEMENT DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.



mette en communication le quartier de Bellecour et le cloître de Saint-Jean ; à l'occasion du Grand-Jubilé de 1546, qui attira une foule immense de fidèles, on avait établi sur des bateaux, derrière le chevet de la cathédrale, un pont de bois aboutissant aux degrés qui se trouvent devant l'église des Célestins ; c'était une sage mesure de précaution contre l'encombrement qui ne pouvait manquer de se produire sur l'unique « Pont de Saône », entre Saint-Nizier et la place du Change, et aux abords du cloître ; encore eût-on à déplorer la mort de plusieurs personnes, qui périrent étouffées. Un autre pont de bois fut construit au même endroit, en 1622, à l'occasion de l'entrée de Louis XIII. Mais ces travaux provisoires ne survécurent pas aux circonstances qui les avaient provoqués. Des intérêts contraires, aussi bien que le manque de ressources, s'opposaient à

ce qu'ils fussent maintenus ; la difficulté de la traversée de la Saône sur ce point était une garantie de plus pour

l'autonomie du Chapitre. Ce n'est qu'en 1634 que Christophe Marie, entrepreneur général des ponts

de France, a obtenu l'autorisation de construire à ses frais un pont de bois permanent, moyennant le droit d'y percevoir un péage et d'y établir les trente-deux boutiques qui s'y trouvent, seize d'un côté et seize de l'autre.

Avec ses poutres armées et ses fermes, que les ingénieurs du XIX<sup>e</sup> siècle croiront avoir inventées, le pont de Christophe Marie est, pour l'époque, une œuvre aussi habile que hardie ; néanmoins, il résiste mal aux glaces et aux grosses eaux ; il exige de grands frais d'entretien. Il faudra le reconstruire en 1663. Le péage sera supprimé par le Consulat à l'occasion de la naissance du dauphin, premier enfant issu du mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne ; quant aux petites boutiques, que l'on verra encore figurées sur des jetons du Consulat portant la date de 1672, elles seront remplacées, vers la fin du siècle, par un double rang de banquettes, où l'on ira se reposer, les soirs d'été, en respirant l'air frais de la rivière, et voir passer les bèches conduites



ÉGLISE SAINT-JEAN. — Ornementation d'un tombeau dans la partie occidentale subsistante du Petit Cloître (aujourd'hui Chapelle des Chanoines).

par les batelières en robes blanches. Emporté par la terrible inondation du 25 février 1711, le pont de bois sera encore rétabli, pour être démolí en 1779 et faire place, après la Révolution, au pont de pierre de 1808, enfin à celui de 1864. Et, au cours de ces transformations successives, il s'appellera tour à tour pont de bois de la place Louis-le-Grand, pont de Belle-



EOLISE SAINT-JEAN. — Reste d'un retable du xv<sup>e</sup> siècle dans la chapelle de l'Annonciade.  
Les Murailles du Cloître au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle.

cour, pont des Comtes, pont Saint-Jean, pont de l'Archevêché, pont Tilsitt : en moins de trois siècles, sept noms différents. — Avec sa double rangée de petites boutiques et ses deux croix de bois plantées côte à côte sur la balustrade d'amont, le pont de Christophe Marie présente un coup d'œil extrêmement pittoresque. Il va se perdre sous une voûte qui donne accès dans le cloître. Les comtes de Saint-Jean s'en sont réservé la garde sur leur rive ; le portier de l'Archevêché a l'ordre d'interdire le passage et de fermer la barrière, chaque soir, à neuf heures.

Devant nous, sur la droite, se dresse la Cathédrale, avec ses quatre tours carrées aux pures fenêtres ogivales, sa puissante nef, sa toiture aplatie dégageant les tours, ses arcs-boutants et ses transepts ; elle domine, dans l'enceinte du cloître, les clochers des autres églises, les minces tourelles, les hôtels des dignitaires du Chapitre, les petites maisons canoniales, tous ces édifices pressés sous la grande ombre de Saint-Jean et formant comme une petite cité dans la grande. Sur le bord même de la rivière, en aval et à l'entrée du pont, voici la maison d'Ars. En amont, et devant le palais de l'Archevêché, dont les bâtiments s'élèvent au midi de la basilique, un vieil édifice d'aspect rébarbatif a conservé toute la couleur féodale avec son énorme avant-corps en forme de hourd, posé en encorbellement sur des tours massives plongeant dans la Saône : ce sont les prisons. A la suite, et au chevet même de la Cathédrale, c'est le vieux port Saint-Jean, une toute petite place descendant en pente douce au bord de l'eau ; puis, baignant aussi dans la rivière, on aperçoit, en remontant vers l'extrémité septentrionale du cloître, limitée par la rue Porte-Froc (aujourd'hui de la Bombarde), l'hôtel du grand-sacristain, l'hôtel de Savoie, près duquel se trouve la porte du même nom ; et derrière ces constructions de premier plan, apparaissent les chevets des églises parallèles de Saint-Étienne et de Sainte-Croix, curieusement accolées, côte à côte, au flanc droit de Saint-Jean. Tel est l'aspect extérieur du cloître, vu du Pont-de-Bois.

A la descente du pont, dont la culée a fait disparaître les maisons de la Trésorerie et de Labastie, nous nous trouvons dans une cour, où l'on voit, en face, l'auditoire de la justice générale du comté de Lyon, et la maison du bâtonnier ; à gauche, la tour carrée de l'Archidiaconé, et une des portes du cloître, dite de Colonia, s'ouvrant, au midi, sur la rue Saint-Pierre-le-Vieux ; à droite, entre le palais archiépiscopal, qui a, de ce côté, une entrée dans une tourelle d'escalier, et les prisons du bord de l'eau, un passage voûté, « les Voûtes de l'Archevêché », communique au port Saint-Jean, où s'amorce la rue des Estres, qui, ainsi que son nom l'indique, longe le chevet des trois églises, sur les terrains qui en dépendent. Devant nous, un portail, surmonté des armes de l'archevêque de Talaru et de celles du Chapitre, donne accès dans la cour de l'Archevêché ; depuis l'établissement du Pont-de-Bois, cette cour, qui autrefois appartenait par moitié à l'archevêque et au doyen, est devenue, en fait, une voie publique ; il y passe, à tout instant, des carrosses et des charrettes ; le Chapitre devra se résigner à « laisser comme en rue », de l'est à l'ouest, un espace convenable pour la circulation — la future rue de l'Archevêché, — tandis que l'on clora par un mur la partie de la cour comprise entre l'Archevêché et le « petit cloître », situé au couchant.

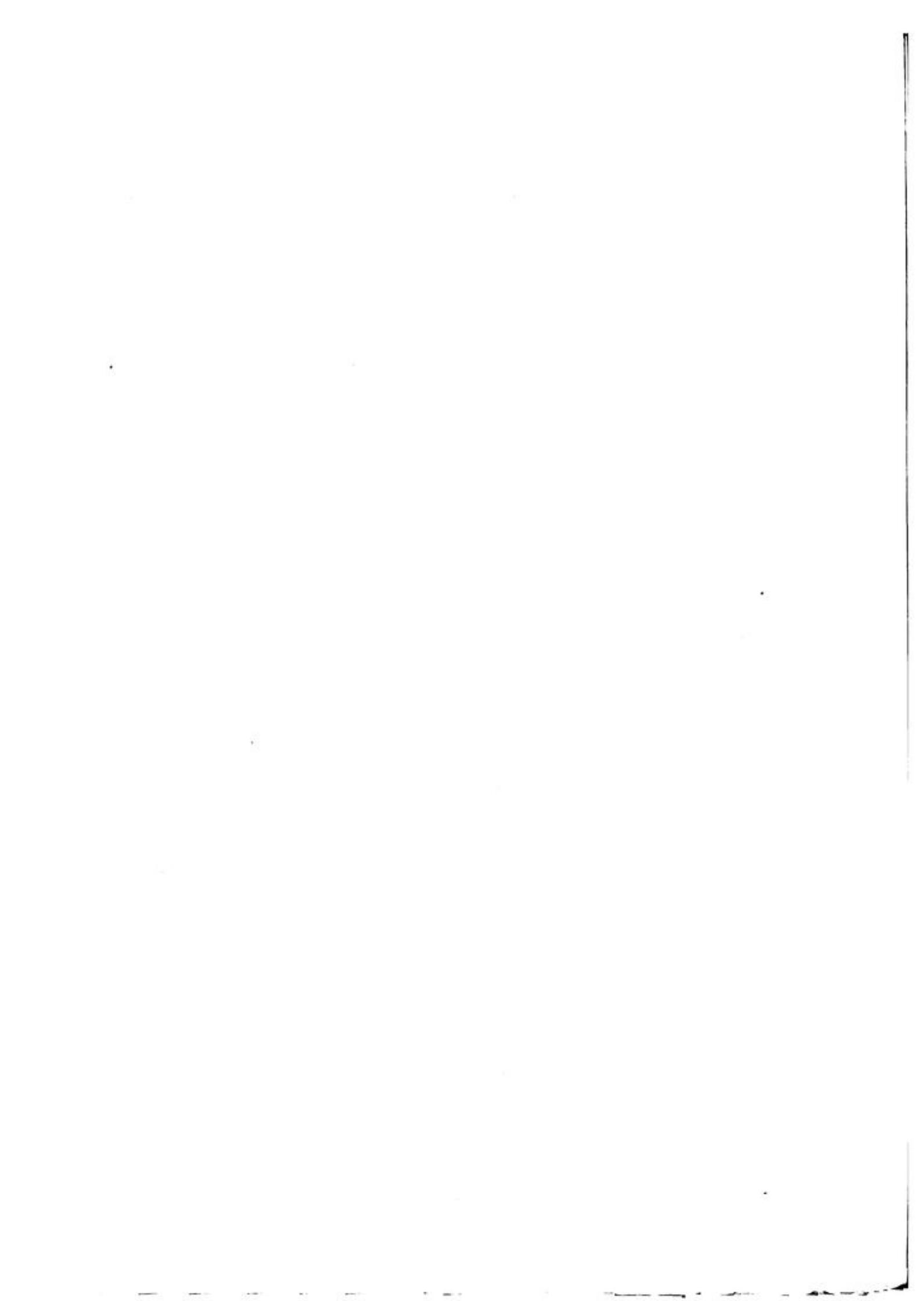
Le palais archiépiscopal, reconstruit au xv<sup>e</sup> siècle par le cardinal Charles de Bourbon et plusieurs fois agrandi et réparé, présente un aspect des plus irréguliers, avec ses différents corps de logis et sa tour carrée perdue au milieu des bâtiments. Sur la porte principale, sont gravées les armoiries du



Imp. A. Poncelet, Paris

LE PONT DE BOIS DE BELLECOUR ET LE CLOITRE DE SAINT-JEAN.

PARIS 1855 261 87 88



pape Urbain VIII, qui rappellent le séjour que fit dans ce palais, en 1625, le légat François Barberini, se rendant auprès du roi de France. Si nous franchissons le seuil de la grande salle, destinée aux réunions synodales, nous remarquons, à gauche de l'entrée, l'effigie de ce pontife; il est représenté assis près d'une table, revêtu de ses habits pontificaux et la couronne royale sur la tête, tenant les clefs d'une main et, de l'autre, bénissant. En face est le portrait du roi Louis XIII, revêtu des ornements royaux et tenant, de la main droite, un glaive avec la couronne papale, de



LE BARON DES ADRETS FAISANT OUVRIR LA « BRÛCHE » DANS LA MURAILLE DU CLOÏTRE DE SAINT-JEAN EN 1562.  
 Cette brèche, qu'on laissa subsister, fut convertie en un passage public, qui s'appelle encore « rue de la Brèche ».

la gauche un sceptre auquel est suspendu un globe terrestre. Cette grande salle, récemment faite sous les ordres du cardinal-archevêque Alphonse-Louis du Plessis de Richelieu (salle actuelle des Pas-Perdus), donne accès aux appartements prenant leur jour soit sur le cloître, soit sur la Saône, et dont quelques-uns sont décorés de tapisseries et de portraits.

Du côté méridional de la cour de l'Archevêché, se trouvent la maison de la porterie, résidence du diacre qui a la garde du cloître sous la surveillance du chamarier; puis, la joignant au couchant, la petite et très antique église paroissiale de Saint-Romain. Une inscription latine placée au-dessus de la porte, avec les demi-figures de saint Joachim et de sainte Anne, rappelle qu'elle fut fondée par un citoyen de Lyon, nommé Fredaldus, et sa femme, « afin qu'aidés par les prières de l'illustre martyr ils puissent jouir du séjour éternel ». Cette petite église a été reconstruite au xvi<sup>e</sup> siècle par Claude de Laurencin, baron de Riverie, dont les armes sont à la voûte. On y remarque, sur le

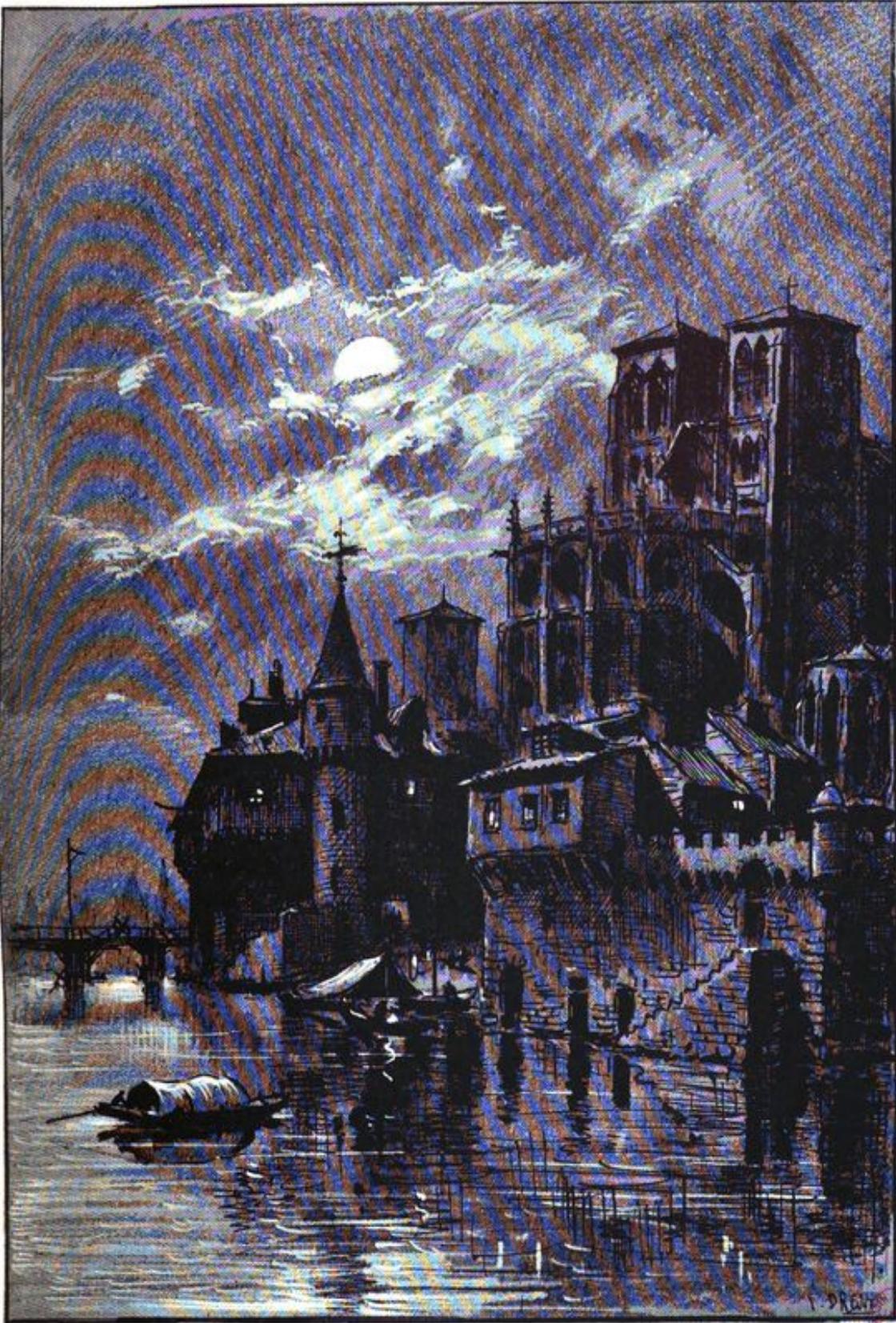
balustre du chœur, un beau crucifix en bois, de grandeur naturelle, et au pied, un ange à genoux tenant un chandelier; sur l'autel principal, une *Descente de Croix*; au petit autel, deux autres tableaux représentant, l'un *la Vierge, saint Jean-Baptiste et saint Jean-l'Évangéliste*, l'autre *Notre-Dame-de-Pitié*. Derrière l'église et adossé à la muraille d'enceinte, est situé l'hôtel de l'archidiaque, second dignitaire du Chapitre, qui a le titre de curé de Saint-Romain : c'est l'ancien palais de Colonia ou de Cognac, longtemps habité par Anne de France, femme de Pierre de Bourbon, sire de Beaujeu.

A la suite de l'Archidiaconé, vient le Doyenné ou hôtel du doyen, avec ses dépendances, maisons, écuries, jardins, occupant un vaste emplacement au sud-ouest, entre la rue Pisse-Truye, qui longe le cloître au midi, et le retour à angle droit formé par la muraille jusqu'à l'extrémité sud de la rue d'Albon (plus tard, rue des Deux-Cousins, du nom d'une auberge). Au couchant, c'est l'hôtel d'Albon, joignant l'enceinte au long de la rue qui a pris son nom, puis l'hôtel de Chevrières (Petit-Séminaire actuel), bâti sur l'emplacement de la maison que le Chapitre avait attribuée jadis à un successeur de saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, lequel, fuyant lui-même la persécution, avait déjà reçu une généreuse hospitalité dans le cloître de Lyon. En avant de l'hôtel de Chevrières, la maison située à l'angle méridional de la place est celle de la sacristie de Saint-Etienne.

A quelques pas de là, se dresse, au milieu de la place, le pilori, petite tour octogone avec une armature tournante dans laquelle les condamnés passent la tête, à travers un trou, exposant ainsi, par le mouvement giratoire de la roue, leur piteuse figure aux regards des passants; à côté, le lavatoire, table de pierre sur laquelle on lave le corps des chanoines décédés; puis, une fontaine, et deux tilleuls, soigneusement entourés de bordures de pierre qui les protègent contre les chocs des roues.

En face de la Cathédrale et après la maison de la Chantrierie contiguë à l'hôtel de Chevrières, se trouve « la Brèche », la fameuse brèche ouverte en 1562 par le canon du baron des Adrets, à l'endroit où était la petite porte du cloître; de chaque côté, la vieille muraille du *xii<sup>e</sup>* siècle — haute de trente pieds, épaisse de six — montre ses plaies béantes, qui ne se cicatriseront jamais. Cette brèche n'est, d'ailleurs, que le moindre des ravages exercés dans le cloître par les calvinistes. Près de la moitié des maisons canoniales démolies, les autres dévastées et devenues inhabitables, les portes et les verrières brisées, les chapelles abattues, les statues détruites, neuf cloches emportées, le trésor mis au pillage : immense était le désastre. Il a fallu de longues années pour le réparer. De nouvelles constructions se sont élevées sur les ruines des maisons disparues. A présent, le cloître est comme rajeuni. Aussi bien, là comme ailleurs, en l'espace d'un siècle, les idées se sont modifiées; l'antique enceinte perd peu à peu son ancien aspect de forteresse. Moins jaloux de leur autonomie, les chanoines travaillent eux-mêmes à la démanteler; de toutes parts, ils percent la muraille pour y ouvrir des portes et des fenêtres ou y accrocher des balcons, et ils se sont si bien accoutumés à la brèche pratiquée par le baron des Adrets, qu'ils l'élargiront encore pour en faire une rue.

A la suite, et adossées à la rue Tramassac, viennent les maisons de Gaste et de Fougères, l'hôtel de la Précenterie ou habitation du grand chantre (n° 7, place Saint-Jean); à l'angle nord-ouest du cloître, le bel hôtel de Talaru, et en redescendant le long de la muraille confinée au



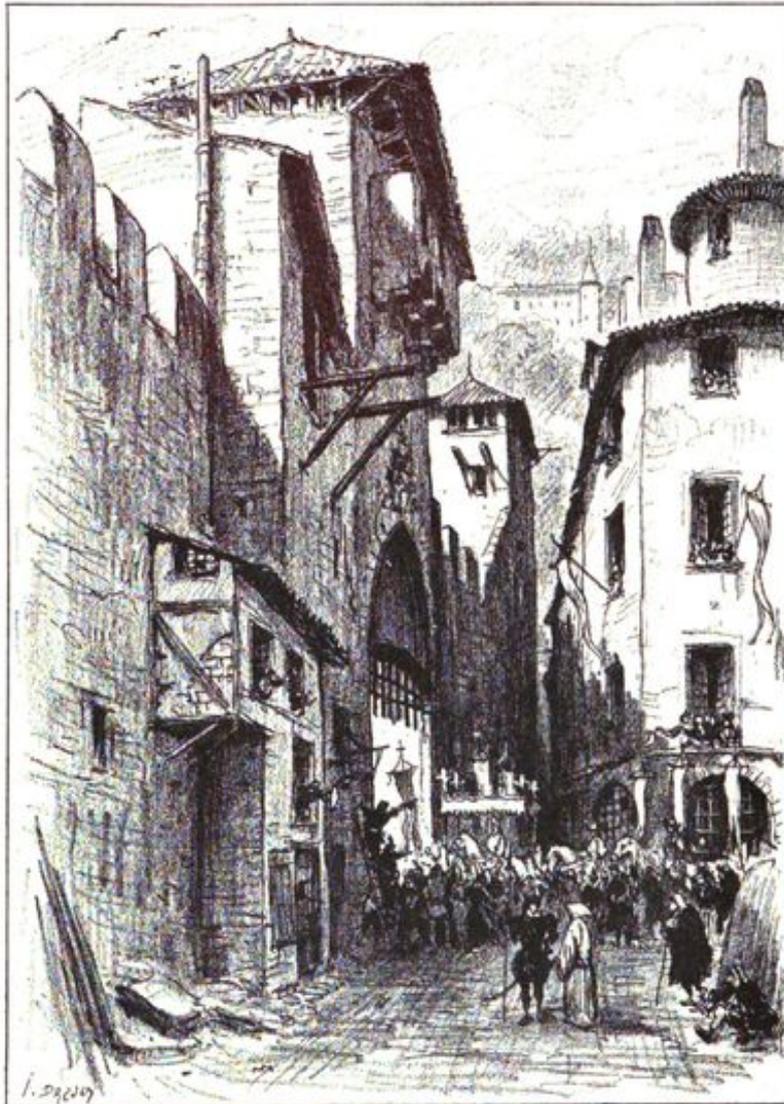
ASPECT DU CLOITRE DE SAINT-JEAN AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE.

nord par la rue de la Bombarde, une autre maison d'Ars; en avant, et en façade sur la place, la maison de Nagu et l'hôtel de la Prévôté de Fourvière (angle de la rue Saint-Jean).

La principale entrée du cloître, la porte Froc ou porte Frau — *Porta Fratrum*, porte des Frères de Saint-Étienne, nom primitif des chanoines — s'ouvre de ce côté, sur la rue du même nom, qui fait suite jusqu'à la Saône à la rue de la Bombarde. C'est là que sont reçus les rois de France le jour de leur entrée solennelle dans leur bonne ville de Lyon. Un arc-de-triomphe est dressé devant la porte Froc; lorsque le souverain, à cheval, paraît au milieu de son éblouissant

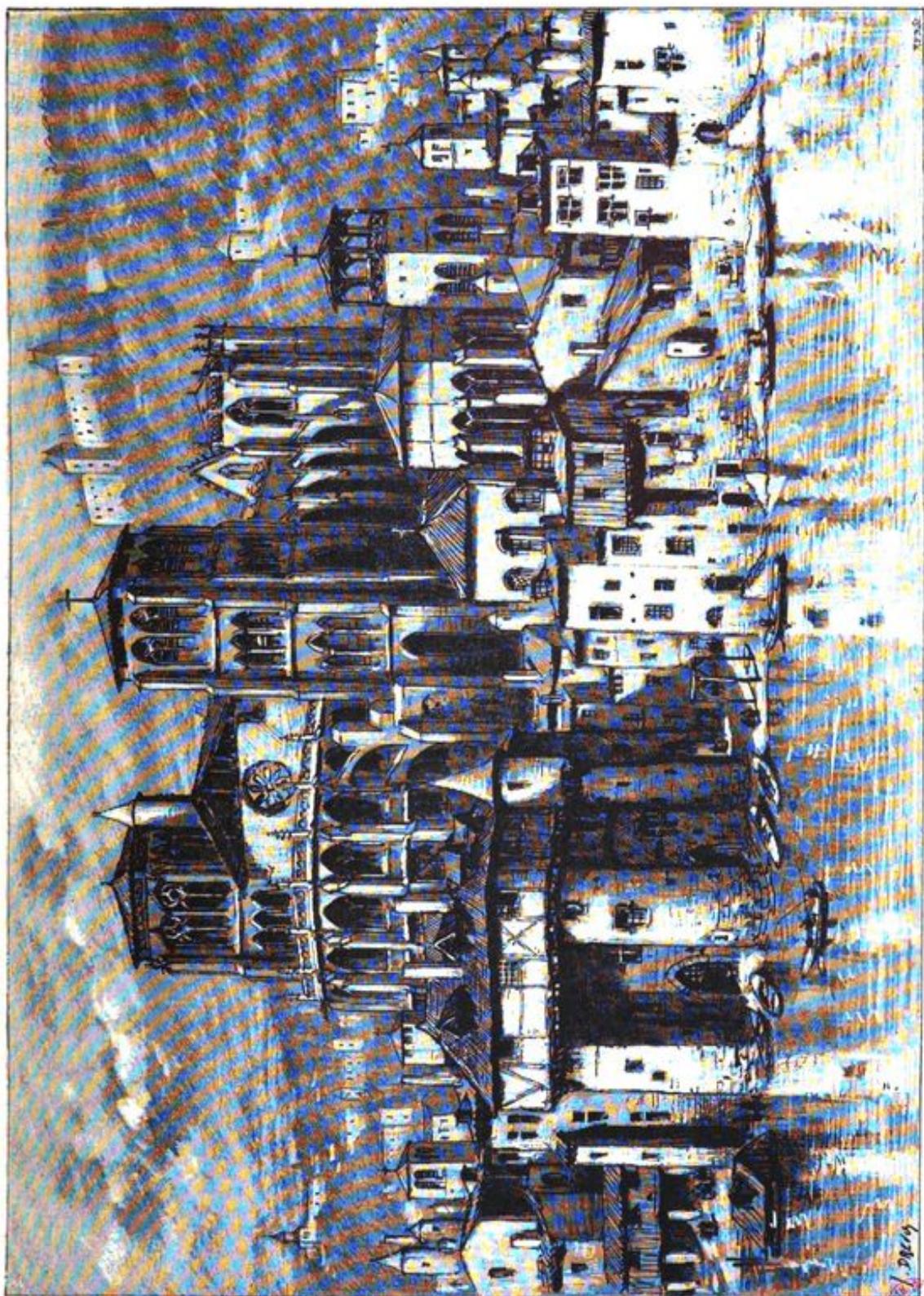
cortège, l'archevêque, en habits pontificaux, précédé de la croix et du massier portant la masse en argent doré, s'avance accompagné des dignitaires du Chapitre et de tout le clergé de la métropole; les diacres présentent au roi un poêle de damas blanc orné de ses armoiries, et Sa Majesté, s'étant placée sous ce dais, est conduite processionnellement jusqu'au parvis de la Cathédrale; là, en lui offrant l'eau bénite, on lui donne un surplis et une aumusse, qu'il tient sur son bras jusque devant l'autel, — car, en qualité de premier gentilhomme de France, il est le premier comte du Chapitre; enfin, le roi s'étant agenouillé, le clergé chante le *Te Deum*.

A gauche de la porte Froc est la maison (37, rue Saint-Jean) du chamarier, dignitaire chargé de la garde et des clefs du cloître. Bâtie en 1516 par le doyen Antoine



LE CLOÎTRE DE SAINT-JEAN AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE. Entrée d'un cortège royal par la porte Froc.

d'Estaing, qui a fait sculpter les armes de sa famille sur la façade et à la clef de voûte du premier étage, c'est une de nos plus charmantes constructions de la Renaissance. Rien de gracieux comme la façade, avec ses moulures à pénétration montant en pinacle au-dessus des fenêtres et les encadrant de grands cordons de pierre, sa petite porte surmontée d'un blason enguirlandé, son riche balcon de fer. Mais entrons dans cette vieille demeure : voici l'escalier, large et commode, à double main-



1700  
1700  
1700

L'ÉGLISE SAINT-JEAN, LES ÉGLISES SAINT-ÉTIENNE ET SAINTE-CROIX, LES PRISONS DU CLOÎTRE ET LE PORT SAINT-JEAN, au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle.

courante au noyau et à la cage; il est décoré avec un soin remarquable; voyez ces tournants à moulures arrondies, et ces petites coquilles répétées à tous les angles. Un grand fuseau servant de contrefort à la cage se termine par un pinacle à efflorescence gothique. Sur la cour, ce sont encore de belles fenêtres moulurées, celle du premier étage surmontée d'une exquise petite niche. Enfin, voilà, à ciel ouvert, le fameux puits, merveilleusement ciselé, avec sa coupole ornée d'un lionceau: sinon l'œuvre de Philibert de l'Orme, qui a pris soin de mentionner tous ses ouvrages importants, du moins une inspiration de son école. La cour est vaste; elle n'est pas encore envahie, comme elle le sera plus tard, par des constructions parasites; l'air et la lumière y entrent à flots; un orme y donne de l'ombre. On passe sa vie dans ces cours; aussi le ciseau du sculpteur y a-t-il fouillé la pierre avec plus d'art et de délicatesse que sur la façade même. Et ce sont des heures très douces qui s'écoulent là, dans la méditation ou la prière, au milieu des lentes sonneries des trois églises. Lorsque, en juillet 1672, M<sup>me</sup> de Sévigné, allant voir sa fille en Provence, viendra passer trois jours au logis du charnier Charles de Chateauneuf de Rochebonne, beau-frère de M. de Grignan, peut-être, en entrant dans cette maison aux lignes harmonieuses et aux détails charmants, où l'accueillera le plus aimable et le plus spirituel des chanoines, songera-t-elle aux paisibles demeures



SANCTUAIRE DE L'ÉGLISE SAINT-ÉTIENNE.

connues d'elle qui avoisinent la cathédrale de Tours, et que Balzac nous décrira si bien.

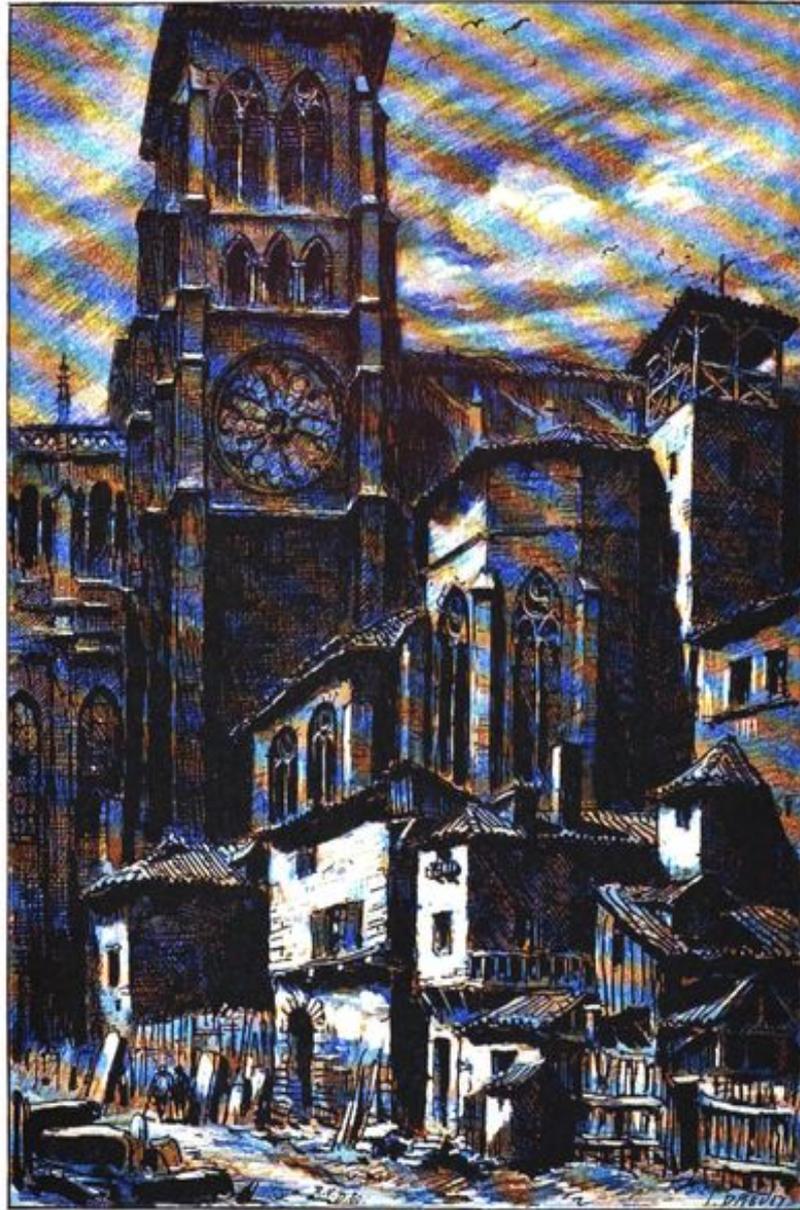
Poursuivant notre visite autour du cloître, nous arrivons à l'église paroissiale de Sainte-Croix, reconstruite en 1458 à la place de la vieille église bâtie, dit-on, au commencement du VII<sup>e</sup> siècle par saint Arrige. Au flanc droit, s'élève la tour carrée servant de clocher; derrière, se trouve la maison de la petite Custoderie avec les écuries qui en dépendent. L'intérieur de l'église n'offre rien qui attire l'attention, si ce n'est, dans une chapelle à gauche du chœur, le tombeau d'un fils de François de Mandelot, gouverneur de Lyon sous Charles IX et Henri III. Sur tout un côté de la nef, on voit les armoiries des bourgeois de la paroisse qui en ont fait réparer les vitres brisées par une tempête. Plus tard, les voûtes seront peintes en grisaille par Buron; au XVIII<sup>e</sup> siècle, sur les dessins de Ferdinand Delamonce, le chœur s'enrichira de belles boiseries et d'un remarquable morceau de sculpture, *la Croix dans sa*

*Gloire*, de Marc Chabry fils; six grands tableaux, dont l'un de Delamonce, *l'Invention de la Sainte Croix*, orneront les côtés de l'église; enfin, dans le style pompeux du temps, Clément Jayet exécutera une chaire en forme de tribune, portée par des anges, et couronnée par une draperie surmontée de groupes d'anges élevant la croix en triomphe.

Si l'église de Sainte-Croix est de médiocre grandeur, toute petite est l'antique église de Saint-Etienne, contiguë à la première et elle-même accolée à celle de Saint-Jean. Fondée vers le V<sup>e</sup> siècle et rebâtie par saint Patient, chapelle des anciens rois burgondes, qui avaient leur palais dans le voisinage, cathédrale depuis le commencement du IX<sup>e</sup> siècle, au temps de

l'archevêque Leidrat, jusqu'à ce que le siège métropolitain fût transféré à Saint-Jean, l'église de Saint-Étienne est la plus ancienne de la ville. Elle figure une croix grecque. Les archéologues prétendent distinguer encore dans sa distribution le lieu propre de chacune des quatre stations de la pénitence publique usitée dans les premiers siècles du Christianisme : d'abord le pronaos

ou vestibule extérieur dans lequel, pendant un certain temps, les pénitents demeuraient agenouillés, se recommandant aux prières des fidèles qui passaient ; puis, en dedans de la porte, le lieu de la deuxième station, où ils assistaient aux instructions, sans participer aux mystères ; ensuite, la nef, où ils se tenaient jusqu'au jour où ils recevaient l'absolution de leurs fautes. Dans cette partie de l'église se trouvent les fonts, où, deux fois l'an, aux veilles de Pâques et de la Pentecôte, on administrait le baptême par immersion. Lorsque l'église de Saint-Jean, qui avait été d'abord le baptistère de Saint-Étienne, fut devenue cathédrale, celle de Saint-Étienne devint à son tour le baptistère de Saint-Jean. La dimension et la forme de ces fonts baptismaux révèlent une haute antiquité ; sur le chapiteau de marbre sculpté qui le



LES ÉGLISES SAINT-JEAN, SAINT-ÉTIENNE ET SAINTE-CROIX.  
Vues du bord de la Saône.

termine, on remarque la figure d'un catéchumène plongé dans l'eau sainte et soutenu d'un côté par son parrain, de l'autre par sa marraine. Depuis le commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, on ne baptise plus ici que les juifs et les mahométans convertis ; les autres baptêmes ont lieu à Sainte-Croix, comme les autres fonctions curiales.

Enfin, après la nef, voilà le sanctuaire, qui a été refait dans le style gothique moderne ; il

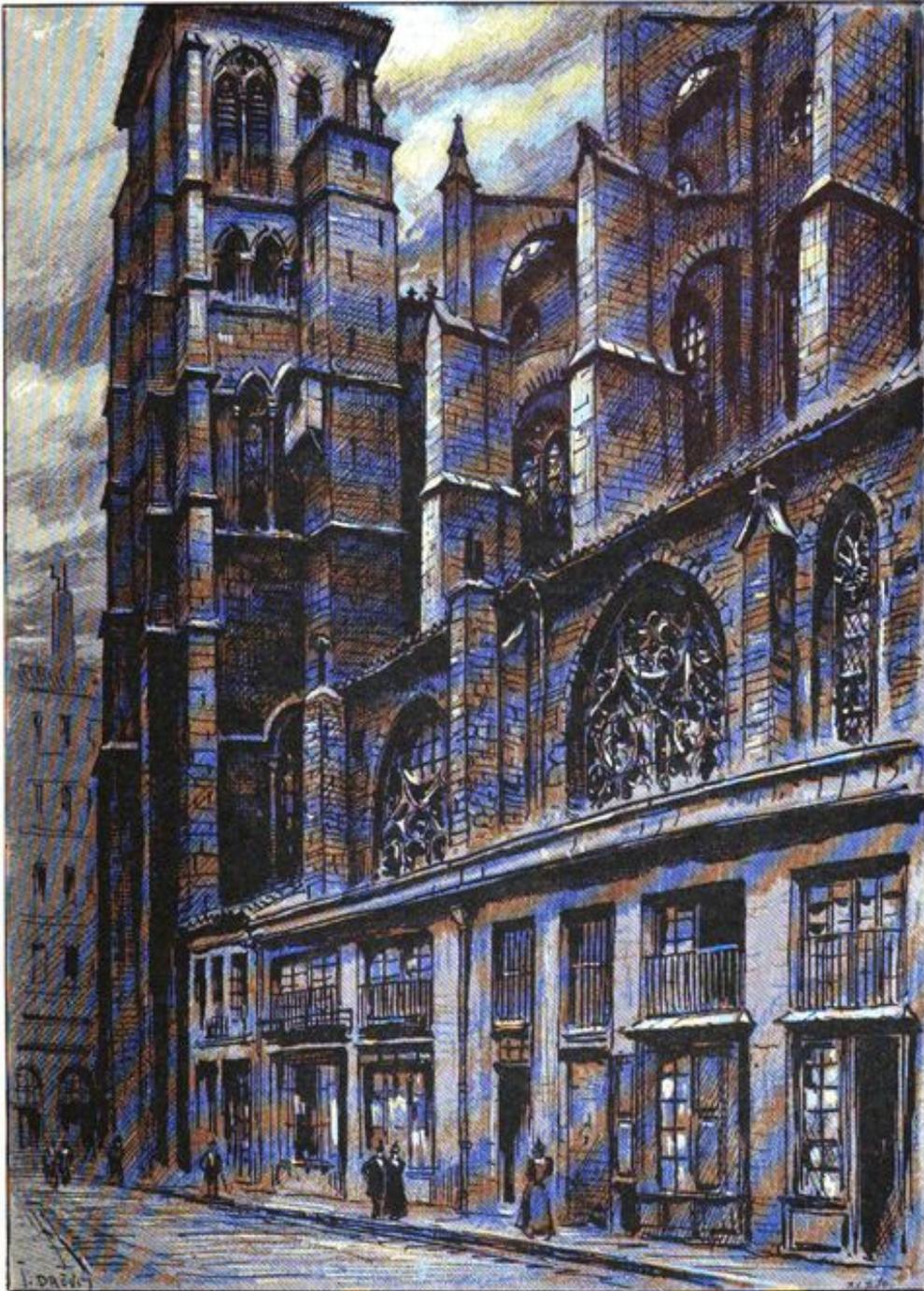
est fermé par la tribune du haut de laquelle le diacre lisait l'épître ou l'évangile, que l'évêque expliquait ensuite au peuple. Les restes d'un pavé en mosaïque et, dans la chapelle de la Croix, d'admirables vitraux du xv<sup>e</sup> siècle, dus à l'archevêque Amédée de Talaru et représentant le martyr de saint Étienne, achèvent de donner un caractère profondément vénérable à cette vieille église, qui a gardé de son ancienne primauté certains privilèges : on n'y enterre jamais personne, et l'on n'y dit jamais de messes de morts.

Un couloir, où se trouve une chapelle, relie Saint-Étienne à Saint-Jean ; les trois églises communiquent ainsi de l'une à l'autre, du nord au midi. Cette curieuse particularité donna lieu, en 1625, à une plaisante aventure, le jour où le cardinal Barberini, légat du pape Urbain VIII, fit son entrée dans le cloître. Un très ancien usage donnait, au premier qui pouvait s'en emparer, la mule sur laquelle était monté l'ambassadeur du pape et le dais sous lequel il marchait. Apprenant que deux « parties » s'étaient formées pour avoir sa mule, le cardinal fit en sorte d'éviter l'assaut de la foule et le désordre ; à un signal que lui donna le marquis de Villeroy, il descendit devant la porte de Sainte-Croix, y pénétra subrepticement, puis il se fit conduire, en passant par Sainte-Croix et Saint-Étienne, à la Cathédrale de Saint-Jean, d'où il put sans encombre se rendre à l'Archevêché. Toutefois, ni le dais ni la mule n'échappèrent aux convoitises de la foule : l'un « fut déchiré en pièces par ceux qui en purent avoir », l'autre « fut enlevée par ceux de la partie de Brocquin, qui se trouva la plus forte ».

Nous nous retrouvons maintenant au pied de la noble basilique, œuvre patiente et magnifique de quatre siècles et de dix générations. Au-dessous de ses quatre tours ajourées, qui dominant de cent pieds les petites maisons canonales, c'est une forêt de légers pinacles abritant de belles statues de patriarches et de prophètes ; ce sont d'immenses baies, de grands fenestrages aux lignes ogivales d'une suprême élégance. Sur les contreforts, on distingue des figures d'anges, des silhouettes de bêtes apocalyptiques ; au pourtour de l'abside, s'accrochent des gargouilles en forme de monstres à la gueule menaçante.

La façade, cruellement mutilée par les hordes calvinistes, montre, au sommet du gâble et dans le tympan, les statues brisées du Père Éternel, de la Vierge et de l'Ange Gabriel, œuvres de Huguenin Navarre, sculpteur lyonnais du xv<sup>e</sup> siècle ; les trente-deux niches des portails sont demeurées vides ; presque rien n'est intact de ces naïfs et charmants bas-reliefs, de ces cent quarante médaillons où la féconde imagination des tailleurs d'images s'est donné libre carrière à reproduire les histoires de saint Pierre et de saint Jean l'Évangéliste, les premiers événements du monde, les scènes du Vieil et du Nouveau Testament, et de terribles légendes comme celle de cet homme qui se vendit au diable par l'entremise d'un juif, ou l'histoire de ce diacre d'Adane à qui la Vierge fit restituer une cédule qui le livrait à Satan. Du moins, les voussures ont conservé leurs guirlandes de feuillage et les culs-de-lampe historiés leurs curieuses figures de saints personnages, d'anges jouant de divers instruments ; les niches ont toujours leurs gracieux pinacles aux délicates broderies ; au-dessus des arcatures aveugles servant de frise au premier étage, la belle galerie à balustrade ajourée, où l'on voit, penchés sur le vide, les animaux fantastiques des gargouilles, montre encore ses élégants clochetons ; enfin, la superbe rosace de vingt-cinq pieds de diamètre, tracée par le maître de l'œuvre Jacques de Beaujeu, s'épanouit dans toute sa splendeur,

offrant à l'admiration des artistes un des plus rares morceaux d'architecture de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Au-dessus du pilastre qui divise le portail central, on remarque une statue de saint Jean-



ÉGLISE SAINT-JEAN, CÔTÉ NORD SUR LA RUE SAINT-ÉTIENNE, OUVERTE SUR L'EMPLACEMENT DE L'ANCIENNE ÉGLISE SAINT-ÉTIENNE.

Baptiste, en pierre d'albâtre, exécutée en l'an 1600 par Philippe Lalyame; statue et pilastre disparaîtront à leur tour, au siècle prochain, lorsqu'on s'avisera qu'ils gênent le passage des cortèges. Pénétrons maintenant dans l'église. Ce qui nous frappe tout d'abord, c'est le caractère

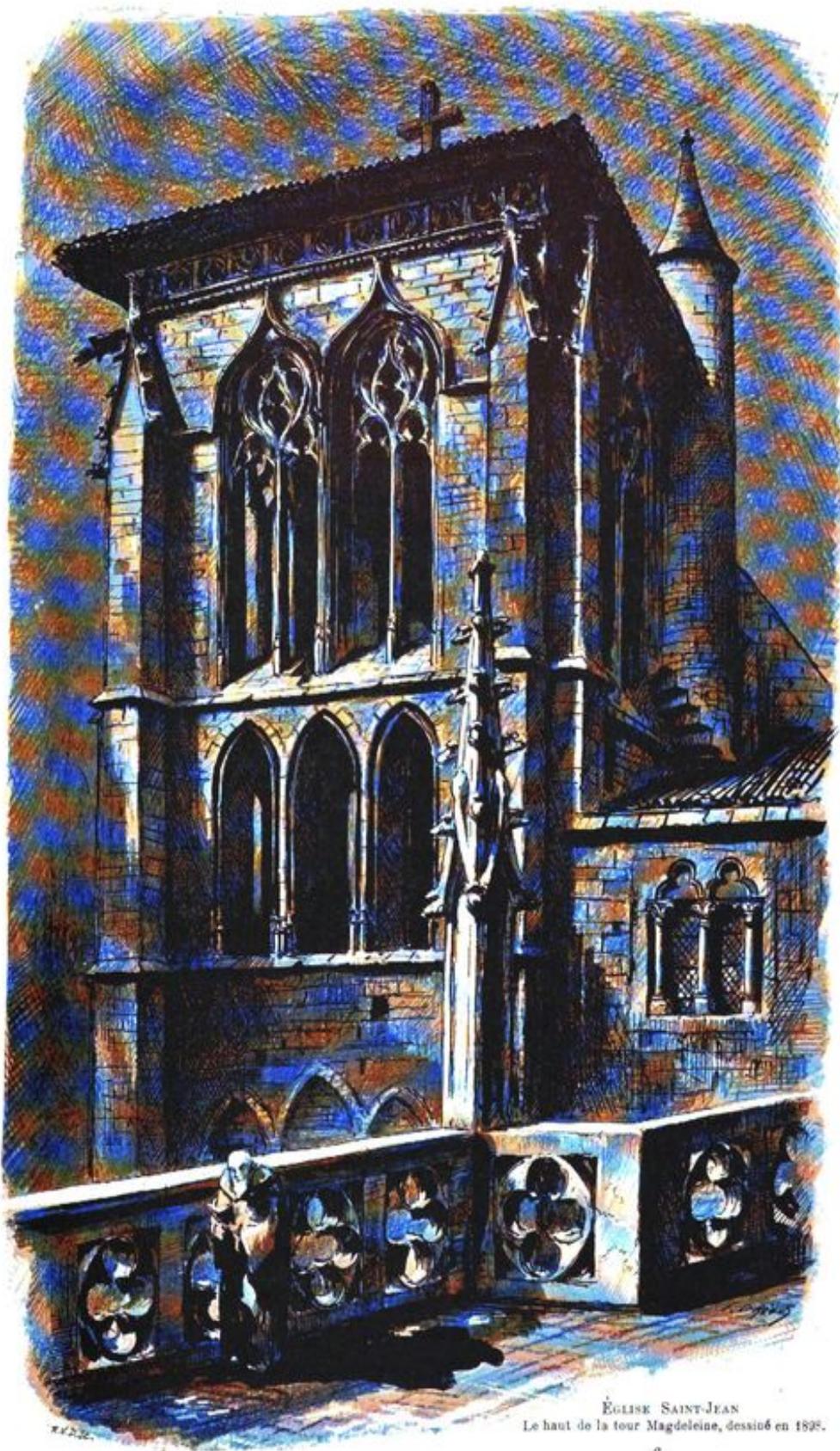
éminemment religieux de cet immense vaisseau. Un mystérieux demi-jour emplit les trois nefs et les trois absides; les piliers et leurs faisceaux de colonnettes s'élancent avec hardiesse, élevant vers les voûtes les regards et les pensées; c'est une majestueuse simplicité de lignes, qui donne une puissante impression d'unité et de calme. Puis, l'attention se porte vers les grandes baies aux couleurs éclatantes, d'où tombent des rayons de lumière diaprée: ce sont les médaillons légendaires de l'abside, les merveilleuses verrières du XIII<sup>e</sup> siècle qui ferment les fenêtres hautes du chœur où sont figurés, avec un archaïsme tout oriental, des prophètes et des apôtres; le vitrail de la chapelle de Saint-Pierre (actuellement de la Sainte-Vierge), un des plus beaux vestiges de l'art du XII<sup>e</sup> siècle; les roses des transepts, cette belle rosace méridionale représentant Adam et Ève avec le serpent à tête de femme, la grande rosace de la façade, exécutée à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle par Henri de Nivelle; et encore, dans la chapelle Saint-Michel, un vitrail du milieu du XV<sup>e</sup> siècle, de Laurent Girardin; dans la chapelle des Bourbons, les Anges aux banderoles, en grisaille sur fond bleu, œuvre élégante de Pierre de Paix, maître verrier de la Cathédrale, de 1501 à 1502. Depuis des siècles, ces images aux couleurs harmonieuses ont gravé dans l'âme du peuple les histoires de l'Écriture Sainte et ses pieuses légendes; c'est un livre toujours ouvert pour les pauvres gens, qui n'ont pas appris à lire; avec les rayons de la foi, la radieuse lumière qui traverse ces admirables pages de verre apporte aux déshérités une parcelle d'art et de poésie.

Dans l'intérieur comme à l'extérieur de la Cathédrale, il a été commis d'irréparables ravages. Rien ne subsiste plus, dans le chœur, du tombeau monumental et de la statue agenouillée du cardinal de Saluces, œuvre superbe du Lyonnais Jacques Morel. Le magnifique jubé gothique, tout de marbre, de jaspe et de porphyre, sur lequel étaient sculptées les histoires du Vieil et du Nouveau Testament, fut également brisé, ses vestiges dispersés, et le grand Christ lamé d'argent, qui le surmontait, ignominieusement trainé par les rues. Le nouveau jubé qui clôt le chœur du côté de la grande nef, entre la sixième et la septième travée, est orné de colonnes corinthiennes surmontées d'un attique et enrichi de bas-reliefs; il est fait de marbres blancs, noirs et rouges, et forme sept arcades, aux angles desquelles sont de gracieuses figures d'anges. Les deux arcades extrêmes encadrent des statues de saint Jean et de saint Étienne, placées dans des niches; ces remarquables sculptures sont, comme la statue du grand portail, l'œuvre de Philippe Lalyame. Quatre arcades abritent de petits autels dédiés à la Trinité, au Saint-Esprit, à sainte Catherine et à saint Nicolas. Derrière cette façade est dressé sur une tribune un cinquième autel, où se dit chaque jour la messe de la Croix; au-dessus, et à la place de l'ancien Christ d'argent, s'élève un beau Crucifix en bois, sculpté par un artiste de l'école de Michel-Ange.

L'escalier construit sous l'arcade centrale nous conduit dans le chœur; c'est dans cette enceinte fermée aux regards de la foule que se trouvent les stalles des chanoines, adossées des deux côtés aux murs d'appui séparant le chœur des nefs latérales et aux parois intérieures du jubé. Devant nous, sur l'entablement du « râtelier » supporté par deux colonnes de cuivre hautes de six pieds, sont rangés sept flambeaux, rappelant les sept Églises de l'Apocalypse, et servant à éclairer le maître-autel. Celui-ci, très bas, orné d'un parement à sa face antérieure et n'ayant que deux chandeliers sur sa table nue, est placé au milieu du sanctuaire, qu'entoure une balustrade; derrière, sont attachées les deux croix processionnelles, souvenir de la réunion de l'Église

latine et de l'Église grecque. Au maître-autel est adossé un autre autel plus petit, sous le nom de Saint-Spérat : c'est l'autel titulaire des perpétuels. Dans l'abside principale, construite en belles pierres de choin, en précieux marbres blancs, vestiges des monuments antiques, nous pouvons admirer à loisir ces deux rangs de fenêtres ogivales séparées par une galerie, ces deux frises d'incrustation rouge dans le goût byzantin, ces pilastres, ces chapiteaux historiés, décorés de têtes d'animaux, où les grands artistes anonymes du XII<sup>e</sup> siècle ont créé des chefs-d'œuvre. Tout au fond, élevée sur quatre degrés, et faisant corps avec l'abside, est la chaire pontificale, en marbre, très étroite et très simple, avec, des deux côtés, jusqu'au niveau de l'autel, une banquette de pierre, où prennent place les membres du clergé qui assistent l'archevêque aux offices solennels.

Le long des nefs latérales sont les cha-



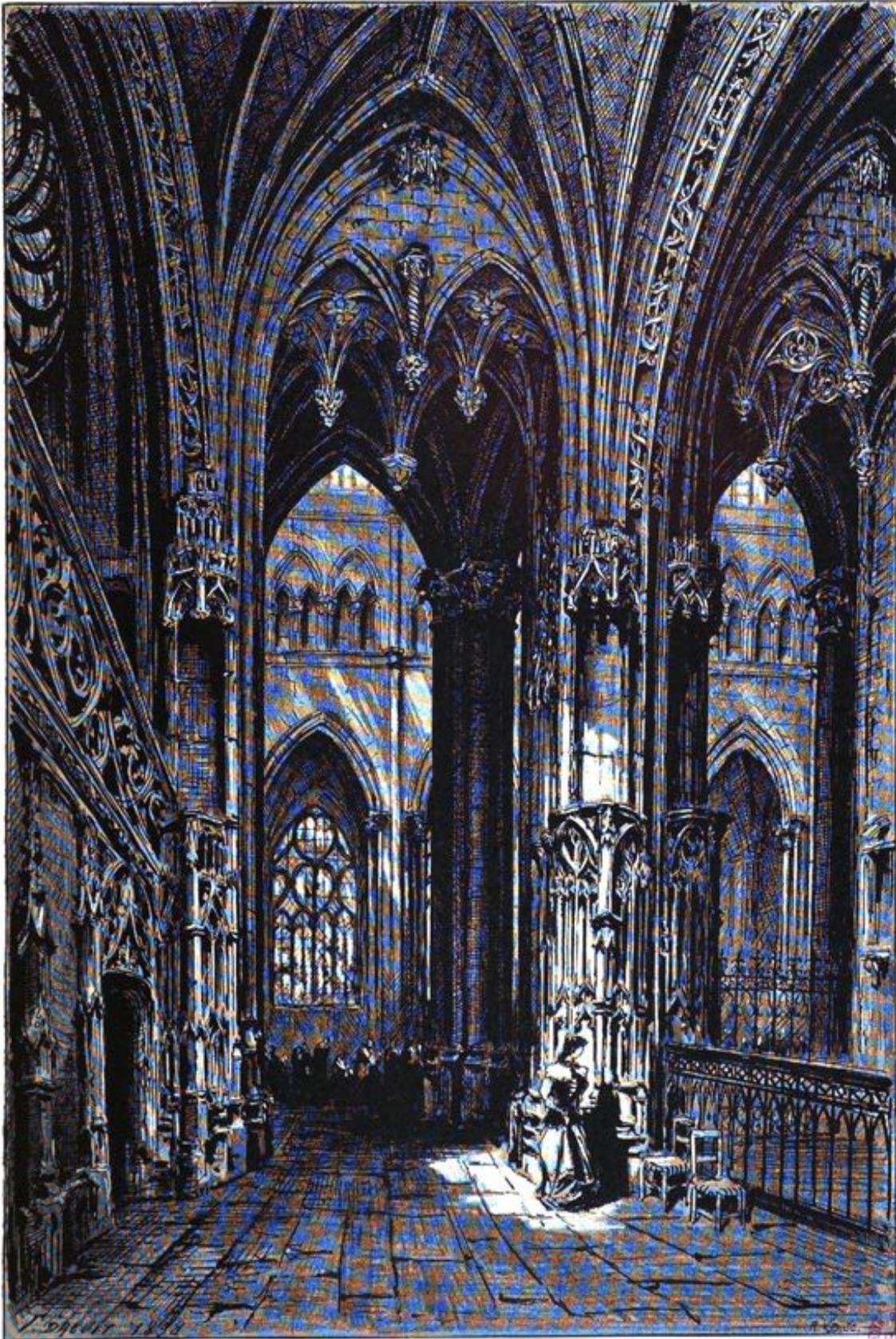
ÉGLISE SAINT-JEAN  
Le haut de la tour Magdeleine, dessiné en 1828.

nelles fondées par des archevêques et des chanoines. A gauche, saint Pierre, saint Thomas, l'Annonciade et son beau retable, saint Michel, sainte Austregésille; Notre-Dame et saint Jean-Baptiste, avec son tableau d'Horace Le Blanc, représentant *la Vierge, saint Jean-Baptiste et un chanoine à genoux*; enfin, Notre-Dame et saint Antoine. A droite, Notre-Dame du Haut-Don, où est la tombe d'Ysabeau d'Harcourt; la grande et la petite Madeleine; saint Raphaël; le Saint-Sépulcre, œuvre de Jacques de Beaujeu, où l'archevêque de Thurey avait son mausolée, et où l'on remarque une belle peinture sur bois de François Stella : *le Christ au tombeau*; enfin, la chapelle du Saint-Sacrement ou des Bourbons, bâtie par le cardinal Charles de Bourbon et achevée par son frère le duc Pierre. C'est un des rares ouvrages de sculpture qui nous restent du xv<sup>e</sup> siècle. Si l'on ne voit plus intact le beau mausolée en marbre blanc sur lequel le cardinal est représenté en relief, on retrouve sur une balustrade sa devise : un bras revêtu d'un fanon avec l'épée flamboyante, et, au-dessous, une frise de chardons détachée sur la muraille; une autre balustrade contient le monogramme de Pierre de Bourbon, et un cerf ailé avec cette légende : N'ESPOIR NE PEUR. Rien ne saurait surpasser la richesse de cette chapelle : ce ne sont que clochetons, culs-de-lampe, clefs pendantes, aux prestigieux enroulements de feuillages, aux chardons déchiquetés, aux fines dentelles de pierre, admirables morceaux d'un art fleuri à l'excès, qui approche de la décadence. Un tableau de cette chapelle, attribué à un élève de Jules Romain, représente Jésus-Christ à table avec les Apôtres.

Les étrangers remarquent encore, dans la Cathédrale, les statues de Louis XIII et de Marie de Médicis; le tombeau de François de Mandelot, élevé en 1588 dans la chapelle de Saint-Pierre, par sa femme, Éléonore de Robertet, avec une inscription gravée en lettres de bronze et les armoiries de l'illustre gouverneur entourées des deux colliers des ordres du roi; plus loin, des drapeaux suspendus aux voûtes, trophées conquis par Lesdiguières sur le duc de Savoie, offerts au roi et placés là par son ordre; la fameuse horloge de Nicolas Lippius, que l'on rencontre dans le bras gauche de la croisée et dont les automates excitent la curiosité des visiteurs.— Partout, enfin, dans cette immense basilique, les pieds foulent des tombes de chanoines, que l'on voit étendus sur la pierre, en mitre, en chape, mains jointes et semblant encore prier.

Après tant de siècles, la Cathédrale de Saint-Jean demeure comme un magnifique et vivant poème inspiré par la plus haute pensée religieuse. Ses murs, ses voûtes, ses pilastres, ses verrières racontent la Création, l'Ancien et le Nouveau Testament, la Chute et la Rédemption, les grands faits du Christianisme, la vie de l'homme et le travail. Pourquoi chercher dans ces images un sens caché? Les artistes qui les ont créées ne firent qu'exprimer avec une imagination enthousiaste leur foi ardente et simple; c'est pourquoi leur œuvre conserve, dans son admirable unité, ce caractère de vie intense et d'impérissable jeunesse.

Aux fêtes solennelles, tandis que les cloches de Saint-Jean sonnent « avec grand art et harmonie, comme des instruments de musique », suivant la gracieuse comparaison d'un Italien du xvi<sup>e</sup> siècle, le chœur se décore de tapisseries de haute lisse; on tire du Trésor les précieux reliquaires et les riches ornements; mille flambeaux s'allument aux girandoles du sanctuaire; quelquefois, de grandes lanternes en papier, ornées de peintures, illuminent le jubé, le chœur et l'abside. Et ce sont des cérémonies magnifiques. L'archevêque, avec la mitre et la chape, célèbre la messe au milieu d'une



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE SAINT-JEAN : LA CHAPELLE DES BOURBONS, AUJOURD'HUI SAINT LOUIS. (Dessin fait en 1898.)

légion d'officiers : porte-croix, porte-crosse, aumôniers revêtus de la chape, six prêtres assistants, sept diacres-chanoines, couverts de la mitre, sept sous-diacres, enfin sept clergeons parés d'une aube sur leur soutane rouge et remplissant l'office de porte-chandelier. Dans leurs stalles à dossier de marbre, les chanoines-comtes, le menton orné de la barbiche, portent le bonnet de fourrure couvrant le front, et la chape, ample manteau noir bordé de rouge par devant, — qu'ils remplacent, en été, par la froche ou surplis, l'aumusse d'hermine rayée et le capuchon d'hermine. « Messieurs les comtes de Saint-Jean de Lyon », comme on les appelle, sont au nombre de trente-deux; neuf sont revêtus de dignités : ce sont, pour la plupart, ceux dont nous avons remarqué les hôtels dans notre visite autour du cloître. Tous sont fils de grands seigneurs; pour être admis à faire partie de ce corps illustre, il faut justifier de quatre quartiers de noblesse, tant du côté maternel que paternel. Ce Chapitre, « le plus beau qui soit en France », a donné à l'Église des papes, plusieurs cardinaux, et un nombre considérable d'archevêques et d'évêques; on l'a surnommé « la maison de pourpre ».

Autour des chanoines, se pressent encore une foule de perpétuels, de chapelains, de prêtres habitués ou prébendiers, enfin les clercs et les clergeons : au moins cent trente personnes, affectées au service des trois églises. Tout ce personnel loge dans les maisons et aux dépens des dignitaires et des chanoines, qui ont en outre à nourrir chaque jour des pauvres : les dignitaires, six, et les simples chanoines, trois.

Par un usage immémorial et particulier à l'Église de Lyon, l'office se chante tout entier



LES BATIMENTS DE L'ARCHEVÊCHÉ SUR L'ANCIENNE PLACE MONTAZET  
(aujourd'hui avenue de l'Archevêché). (D'après un croquis de Paul Saint-Olive, fait en 1844)

de mémoire; il n'y a pas de livre dans le chœur. Le plain-chant, simple et majestueux, y est seul usité; la musique est absolument exclue. « C'est ceste Église qu'on dit la mieux servie de France, en laquelle on n'oyt aucun chatouillement d'oreille, ni d'orgue ou de musique insolente, telle qu'on en oyt en plusieurs aultres églises ». Le fauxbourdon même n'est pas admis, et la métropole, qui répudie toutes les nouveautés, ne permet pas aux col-

légiales de contrevenir à la règle qu'elle s'est prescrite à elle-même. Mais le plain-chant de l'Église de Lyon est « si grave et si beau, qu'il n'y a pas de musique qui en approche ». Ainsi, comme dans la splendeur et la gravité des cérémonies du culte, les anciennes traditions liturgiques se perpétuent dans le rythme lent de la psalmodie. Ce ne sera qu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle que les



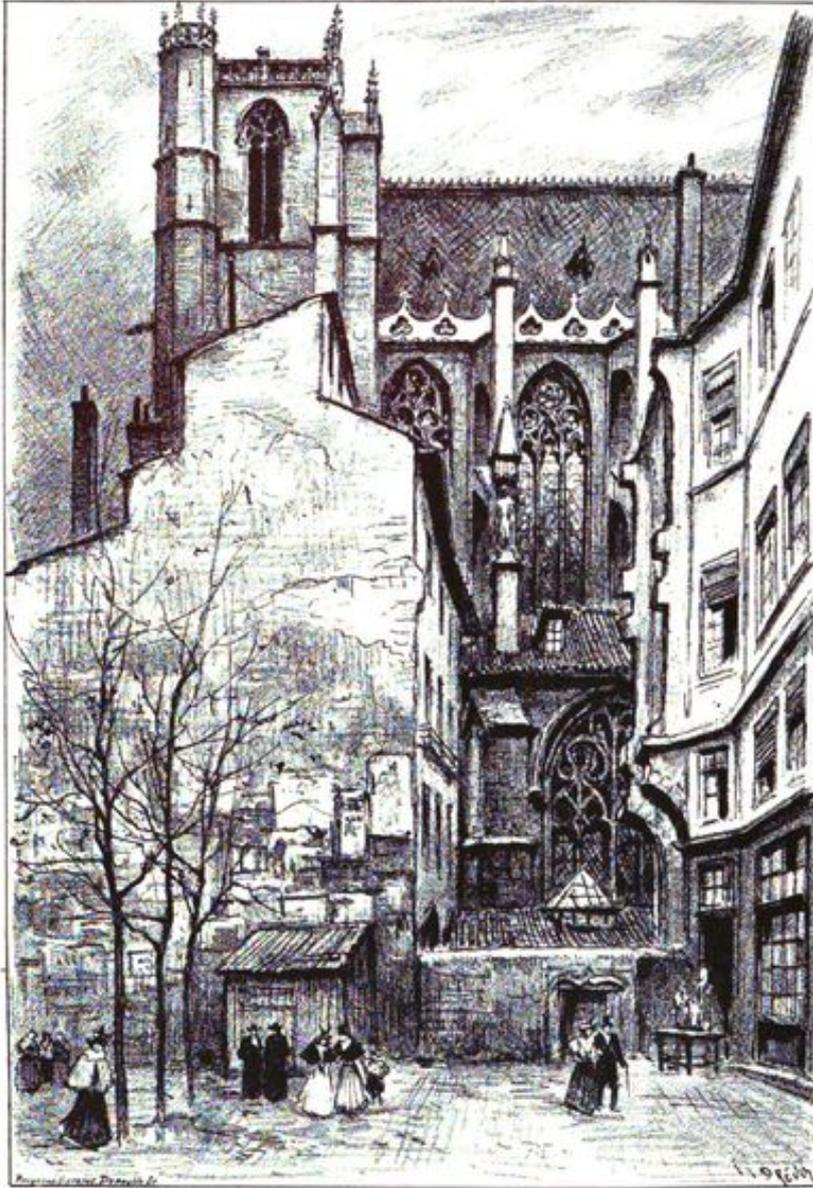
L'ÉGLISE SAINT-JEAN, L'ARCHEVÊCHÉ ET L'ANCIEN PORT SAINT-JEAN, A LA FIN DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE. (D'après une aquarelle de J.-X. Bidault.)

chanoines verront s'introduire à Saint-Jean la musique en même temps que la nouvelle liturgie de l'archevêque Malvin de Montazet.

Desservies par le même Chapitre, les trois églises célèbrent leurs offices en même temps et au son des mêmes cloches. Tandis que la ville est encore endormie, à quatre heures et demie tous les jours, et plus tôt les jours de fête, le cloître s'éveille au milieu des sonneries ; de tous les points de l'enceinte, chanoines, perpétuels, habitués, clercs et clergeons se rendent à Saint-Jean, à Saint-Étienne, à Sainte-Croix, pour y chanter matines. Et, jusqu'au soir, avec une régularité monacale, les offices succèdent aux offices. Aux principales fêtes de l'année, on voit déboucher dans le cloître les processions de Saint-Just, Saint-Paul, Saint-Thomas de Fourvière, qui viennent se joindre au clergé de la Cathédrale ; à son tour, celui-ci se rend en procession aux collégiales et à d'autres églises, la veille et le jour de leur fête patronale. Puis, ce sont les processions des Rogations et de la Fête-Dieu, qui défilent par les rues étroites, allant d'église en église ; c'est celle de Saint-Roch, pour le vœu de la peste. La place Saint-Jean est le point de départ ou d'arrivée des cortèges, avec leurs bannières flottantes et leurs ornements étincelants au soleil. — Le lundi de Pâques, un spectacle plus saisissant encore est offert à la piété des fidèles : tout le clergé de Saint-Jean, Saint-Étienne et Sainte-Croix monte sur les tours et les galeries de la Cathédrale et entonne l'hymne d'allégresse *O filii et filiarum* ; du haut de sa terrasse, la collégiale de Fourvière répond en chantant la deuxième strophe, et les alléluias, mêlés aux sons des cloches, alternent jusqu'à la fin de l'hymne, du cloître à la colline et de la colline au cloître.

Mais c'est la Saint-Jean qui est la grande fête du cloître. Dès la veille, il est envahi par l'affluence des pèlerins, des gens atteints du mal caduc, qui viennent gagner pardon et indulgences ou implorer leur guérison. Dans tous les coins de l'enceinte se dressent des feuillées, où les sergents du Chapitre ont le droit de débiter du vin ; merciers, tupiniers, chandeliers étalent leurs marchandises ; c'est une véritable foire. A la nuit close, un feu de joie est allumé, en présence des autorités, au milieu même de la place Saint-Jean, avant que celui de la ville ne soit allumé sur le pont de Pierre ; et, toute la nuit, la foule des pèlerins circule et se presse

dans l'église et dans le cloître, non parfois sans causer quelque désordre. Aux fêtes des grands jubilé, c'est un tel concours de fidèles accourus de plus de vingt lieues à la ronde, que les sergents du Chapitre ne suffisent plus à la tâche et que le Consulat est obligé de prendre les plus rigoureuses mesures de police pour assurer la sécurité du cloître et de la ville.



ÉGLISE SAINT-JEAN, CÔTÉ DE L'AVENUE DE L'ARCHEVÊCHÉ (1898).

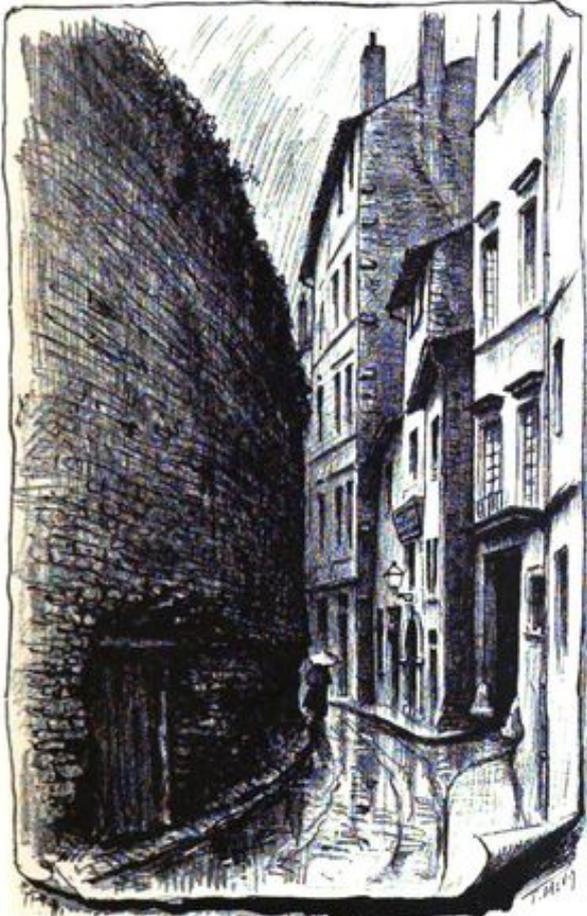
A gauche, la vieille Manécanterie. A droite, le bâtiment inachevé de la nouvelle Manécanterie construite par Cyr Decréance avant la Révolution.

De combien d'événements cette enceinte ne fut-elle pas le théâtre! Toute l'histoire de Lyon, presque toute l'histoire de France, a passé là. Qui redira les jours de gloire, de joie ou de deuil, dont ces lieux ont gardé le souvenir : — la pompe magnifique déployée aux conciles œcuméniques de 1245 et de 1274, le premier, présidé par le pape Innocent IV; les séjours de Grégoire X, de Clément V, qui célébra sa première messe à Saint-Jean; le couronnement du cardinal d'Ossat, qui y ceignit la tiare sous le nom de Jean XXII; — la consternation publique qui accompagna jusqu'à la Cathédrale, au retour de la huitième Croisade, la dépouille mortelle de Saint-Louis, décédé sous les murs de Tunis; — les visites royales et les séjours à l'Archevêché, de Charles VI, accueilli à la porte du cloître par le cri de « Montjoie, Saint-Denis, vive le Roy! », de Charles VIII au mois de

novembre 1495, de Henri II et de Catherine de Médicis en 1548; — la cérémonie du serment prêté sur l'autel, en juin 1564, par le roi Charles IX, en présence des ambassadeurs de la reine d'Angleterre, pour la ratification du traité de Troyes; — le mariage de Henri IV et de Marie de Médicis, célébré à Saint-Jean, le 17 décembre 1600, par le cardinal légat Aldobrandini, neveu du pape Clément VIII; — les *Te Deum* d'actions de grâces chantés devant les rois de

France au milieu de leur cour, tandis que le canon et les « boîtes » de la ville, par leur tintamarre, portent au loin le bruit des réjouissances publiques ; — les fêtes superbes, les repas

somptueux offerts aux souverains dans le palais de l'Archevêché, devenu, pendant le temps de leur séjour, le « logis du Roy ». — C'est à l'Archevêché que Henri IV passa les premières nuits de ses noces ; Henri III y avait été splendidement festoyé, plusieurs jours durant, en 1582 et 1584. C'est dans la cour de ce même palais que, le 29 août 1572, furent exécutés les abominables massacres des Vêpres lyonnaises, où périrent trois cents protestants, et dont l'histoire fait peser l'opprobre sur la cour et une partie du Consulat.



DERNIERS VESTIGES DE LA MURAILLE DE L'ANCIEN CLOÛTRE DE SAINT-JEAN, à l'entrée nord de la rue Tramassac (1900).  
A droite, dans les maisons basses, n° 6, l'hôtel du Petit-Versailles.

La place Saint-Jean, pendant le carnaval de 1536, avait été le théâtre de joûtes improvisées, avec tentes et au son des trompettes, par le dauphin François et le duc d'Orléans ; à peu de jours d'intervalle, on y traina, sur une claie, le prétendu meurtrier du dauphin, l'infortuné Montecuculli, que l'on conduisait ainsi au supplice, pieds nus, en chemise, et tenant à la main une torche allumée.

Louis XIII a logé lui-même à l'Archevêché, le 3 septembre 1622, puis le 2 mai 1630, avec le cardinal de Richelieu, qui reçut alors la barrette. Et le vieux palais archiépiscopal abritera encore, dans la suite, quantité d'hôtes



LA MURAILLE DE L'ANCIEN CLOÛTRE DE SAINT-JEAN, dans la rue Tramassac partie sud (1900).

illustres : parmi vingt autres, la reine Christine de Suède, le comte de Provence, Napoléon allant à Milan, avec l'impératrice Joséphine, se faire sacrer roi d'Italie, puis, au retour de l'île d'Elbe, chassant devant lui le comte d'Artois; plus tard encore, le duc et la duchesse d'Angoulême, le futur roi Louis-Philippe... C'est bien, en réalité, toute l'histoire de France, qui aura défilé, au cours des siècles, dans la petite cité ecclésiastique.

Enfin, comme si rien ne devait manquer à l'histoire si mouvementée de Saint-Jean, des comédiens italiens donnèrent des représentations à la Manécanterie, dans la salle des clergeons, en 1548, devant Catherine de Médicis et Henri II, et en 1600,



IMPOSTE EN FER FORGÉ (XVI<sup>e</sup> SIÈCLE), RUE TRAMASSAC, 18.

devant Henri IV et Marie de Médicis. On devine quelle perturbation des événements si extraordinaires viennent jeter dans la vie si régulière du Chapitre. Pour échapper à la foule, le clergé se réfugie alors dans le « petit cloître », contigu au flanc méridional de Saint-Jean. C'est un vrai cloître monacal, celui-là, formant un quadrilatère, avec une galerie couverte et bordée d'arcades ogivales à jour, qui sert de promenoir, et, au-dessus, les logements des enfants de chœur et de leurs supérieurs. Du côté occidental, près de la porte par où l'on monte à la grande salle de la Manécanterie, se trouve la chapelle édiflée au commencement du siècle par Philibert Tixier, perpétuel, « à l'honneur de Dieu nostre sauveur et rédempteur, de Sainte-Anne et de la glorieuse Vierge »; c'est dans cette chapelle que sont inhumés les perpétuels et habitués. Au milieu du préau,

on voit un puits, comme il y en a dans un grand nombre de monastères : le dimanche, avant la grand'messe, et après l'aspersion des autels, du clergé et du peuple, le célébrant vient asperger ce puits, dit une oraison, monte au premier étage de la Manécanterie et entre au réfectoire des clergeons, où il bénit le pain et le vin déposés sur la table, puis va dans la cuisine bénir aussi le feu et la marmite. — Ce bâtiment de la Manécanterie, ou au moins la façade, qui est sans doute le mur extérieur de la galerie occidentale de l'ancien cloître du XI<sup>e</sup> siècle, est un précieux monument de l'époque romane, à peu près contemporain de l'église d'Ainay; avec sa charmante décoration architecturale, ses incrustations et ses briques colorées, ses statues de haut-relief, la petite Manécanterie fait encore grande figure à côté de la puissante Cathédrale.

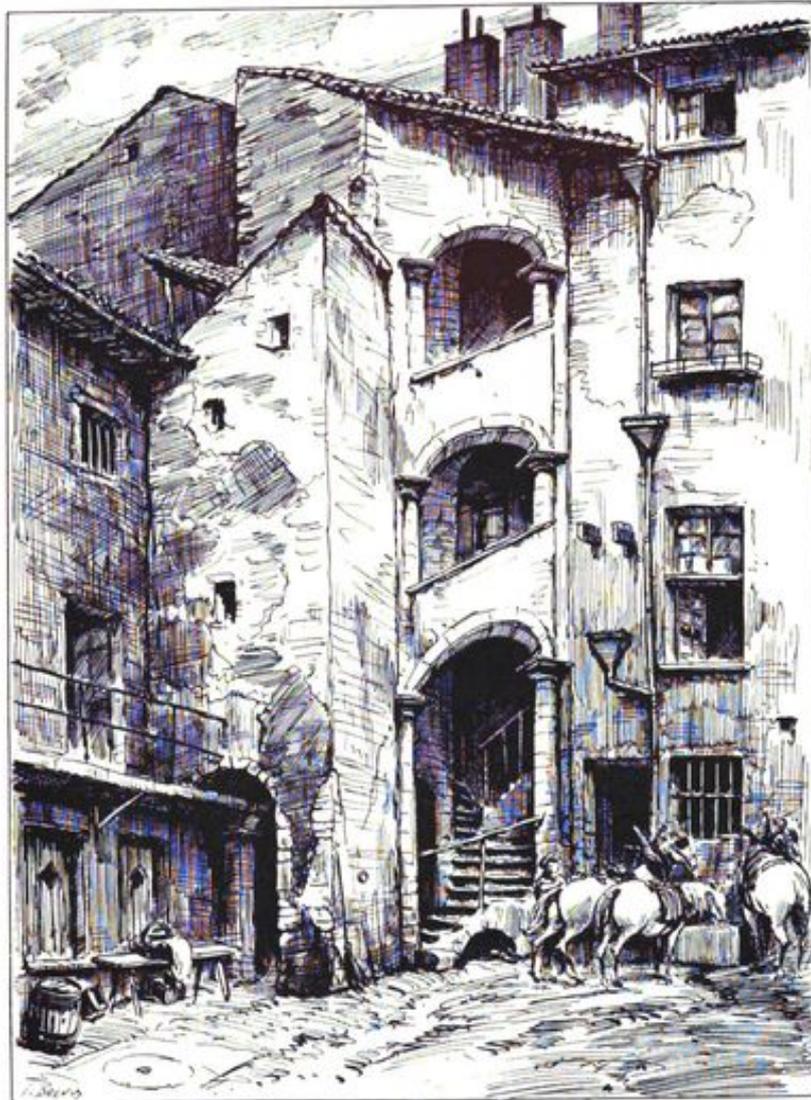
Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les deux ailes orientale et méridionale du petit cloître disparaîtront, ainsi que la chapelle de Sainte-Anne, pour faire place à la pompeuse et massive construction de l'architecte Cyr Decrénice, destinée au logement du Chapitre, et dont la première pierre sera posée le 26 octobre 1768; par bonheur, la Révolution arrêtera l'exécution des derniers travaux et sauvera la vieille Manécanterie, qui, d'après les plans de Cyr Decrénice, était elle-même condamnée à la destruction.

Mais auparavant, le cloître de Saint-Jean subira bien d'autres transformations. Dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, les prisons du bord de l'eau seront démolies et transférées dans un bâtiment

entourant la cour de l'église Saint-Romain; sur l'emplacement des anciennes prisons, l'archevêque-gouverneur Camille de Neufville fera construire, pour y installer sa bibliothèque, une magnifique galerie qui s'étendra jusqu'au débouché du Pont-de-Bois; élevée sur dix colonnes de pierre et assise sur des voûtes, cette galerie ménagera le passage à piétons et à voitures qui conduit au chevet de la Cathédrale et à la rue des Estres. Camille de Neufville confiera sa bibliothèque aux soins d'un frère du célèbre P. de la Chaise (confesseur de Louis XIV), remplissant auprès de lui la charge d'écuyer. Aux heures trop rares que l'archevêque-gouverneur viendra passer en son palais — car il habitera de préférence l'hôtel du Gouvernement et surtout son château de Neufville — il jouira, des fenêtres de cette galerie, du ravissant coup d'œil de la Saône, et du continuel mouvement des barques et des bateaux abordant aux petits ports ou partant avec leurs cargaisons pour des destinations lointaines. — (Ce bâtiment disparaîtra, ainsi que les fameuses voûtes, en 1791, quand on commencera les travaux, bientôt interrompus, du futur pont Tilsitt et que l'on créera la place Montazet, sur l'emplacement de laquelle s'ouvrira, en 1867, l'avenue de l'Archevêché.)

Le successeur de Camille de Neufville, l'archevêque Claude de Saint-George, fera bâtir, au nord de la galerie,

une grande terrasse s'avancant sur la rivière et l'ornera d'un parterre avec un petit bosquet. De son côté, le cardinal de Tencin fera construire par Soufflot le grand salon de l'Archevêché et les deux portails à colonnes placés aux angles coupés de la cour. — En 1743, l'église Saint-Romain, déchu depuis plus d'un demi-siècle de son rang de paroisse et devenue simple chapelle, sera cédée à l'archevêque et démolie pour l'agrandissement des prisons. — Il ne restera plus trace des portes, autrefois si soigneusement fermées dès que sonnait la guette de Fourvière. — L'hôtel



COUR DE L'HÔTEL DU PETIT-VERSAILLES, RUE TRAMASSAC, N° 6 (dessinée en 1898).

de Chevières, devenu l'hôtel de la Poste, sera le point de départ et d'arrivée des courriers; les échos du cloître retentiront du bruit des voitures et des chevaux, des claquements de fouet des postillons, jusqu'à ce que, en 1770, le bureau général des Postes soit transféré rue Saint-Dominique. — La plupart des maisons canoniales seront louées ou même vendues à des laïques. Rien ne distinguera plus la petite cité ecclésiastique des autres quartiers de la ville. Vienne la Révolution, elle n'aura qu'une page lugubre à ajouter à ses annales, lorsque la Cathédrale devra subir les profanations sacrilèges de la Fête de la Raison et les stupides ravages de la Terreur.

En sortant du cloître par la Brèche, nous rencontrons un bon chanoine, en long manteau et petit collet, qui vient de visiter quelque gros bourgeois ou quelque abbé de l'un des couvents de la ville haute, et rentre tranquillement sur sa mule à son logis. Le cardinal-archevêque Alphonse de Richelieu, lui-même, « monte par la ville un mulet, comme un médecin ». Les rues sont, d'ailleurs, si malpropres, même en été, que les gens de qualité ne sortent guère qu'à cheval. « On nage dans les boues — écrit le cardinal — en ce temps même que le soleil nous brusle... L'odeur qui en sort est capable de faire naître et de nourrir la peste... » — Engageons-nous à notre tour dans le dédale des petites rues qui avoisinent le cloître. Nous voici dans la rue Tramassac, étroitement resserrée entre la colline et la muraille. Une partie de cette rue a porté autrefois le nom de rue de la Bombarde, qui appartient maintenant à celle qui longe l'enceinte au nord, depuis le bas du Chemin-Neuf jusqu'à la rue Porte-Froc; il y existait, au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, une école, dirigée par le Normand Guillaume Ramèze, laquelle dut disparaître peu de temps après la création du Collège de la Trinité. La rue Tramassac est bordée de plusieurs belles maisons, habitées par la grande bourgeoisie; quelques-unes datent du xv<sup>e</sup> et du xvi<sup>e</sup> siècle; d'autres, bâties au temps de Henri IV et de Louis XIII, sans revêtir la même élégance, ont encore grande allure, avec leurs lignes correctes et sobres, leurs frontons et leurs portes encadrées de gros bourrelets de pierre (n<sup>o</sup> 12); et le contraste est curieux entre ces habitations luxueuses, dont les dernières sont encore blanches, et la sombre muraille du cloître, d'aspect fruste et barbare, aux parois ventruées, inégales, dégradées par places. Ce contraste, nous le trouverons partout. A côté des rues marchandes aux boutiques engageantes et aux enseignes colorées, à côté de beaux hôtels ou de riches monastères, nous rencontrerons d'affreuses ruelles, éternellement privées de soleil, des carrefours aux façades lépreuses, des maisons noires et sordides, suant l'humidité et la misère.

Presque à l'extrémité de la rue Tramassac, du côté du Chemin-Neuf, l'hôtel du Petit-Versailles (n<sup>o</sup> 6), qui servira de casernement aux cavaliers de la Maréchaussée, nous montre, dans sa vaste cour, un bel escalier renaissance voûté à arc rampant, un spacieux bâtiment à double rang de colonnes, qui fut apparemment destiné à une chapelle et qui servira plus tard d'écurie, enfin des jardins élevés en terrasses. En face de la Brèche, cette maison à deux pavillons, bâtie en retrait, doit faire une charmante demeure, avec sa cour fermée par un portail de pierre, son escalier extérieur à double rampe et ses fenêtres à croisillons. Plus loin, nous voyons des impostes en ferronnerie, travail exquis de la Renaissance (n<sup>o</sup> 18). La plupart des constructions adossées à la colline sont d'une remarquable architecture. Si la façade, parfois remaniée au goût du temps, qui répudie le gothique, ne les signale pas à l'attention des passants, l'ornementation

intérieure des cours nous offre de quoi satisfaire amplement notre curiosité artistique. C'est ainsi que nous pouvons admirer, dans une maison voisine (n° 21), un splendide escalier, également de la Renaissance, décoré d'une rampe revêtue de marbre noir et de balustrades quadrangulaires en pierre, qui donne une idée avantageuse de la solide opulence de notre haute bourgeoisie au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle (dessin ci-contre).

Quelques-unes de ces habitations communiquent, par des terrasses, à des corps de bâtiment élevés au flanc du coteau et par lesquels on atteint le Chemin-Neuf. Déjà du temps de Rabelais, il y avait, au pied de Fourvière, des maisons qui escaladaient si bien les pentes, qu'après s'être essoufflé à gravir d'interminables escaliers, on se retrouvait, au sommet, de plain-pied sur la voie publique. Cette



INTÉRIEUR D'UNE MAISON DE LA RENAISSANCE, ANCIENNEMENT RUE TRAMASSAC, 21. (D'après un dessin de C. Tournier.)

Cette maison a été démolie en 1875, pour l'établissement du Funiculaire de Saint-Just. On lisait au-dessus de la porte d'entrée cette inscription datant, dit Morel de Volaine, de la fin du xvii<sup>e</sup> siècle :

*Pax huic domui et omnibus habitantibus in ea* (Paix à cette maison et à tous ceux qui l'habitent).

singularité a fourni à l'auteur de *Gargantua* le sujet d'un plaisant épisode. — « Un jour, dit-il, le seigneur de Painensac visita son père en gros train et appareil, auquel jour l'estoient semblablement venus voir le duc de Francrepas, et le comte de Mouillevent. Par ma foi, le logis fut un peu estroict pour tant de gents, et singulièrement les estables : donc les maistre d'hostel et fourrier dudict seigneur de Painensac, pour sçavoir si ailleurs en la maison estoient estables vaques, s'adressarent à Gargantua jeune garsonnet, lui demandants secrètement où estoient



PORTE A PANNEAUX SCULPTÉS D'UNE MAISON DE LA FIN DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE.  
Montée du Gourguillon, n° 2.

les estables des grands chevaux, pensants que voluntiers les enfants decèlent tout. Lors il les mena par les grands degrès du chasteau, passant par la seconde salle en une grande galerie, par laquelle entrarent en une grosse tour, et eux montants par d'autres degrès, dist le fourrier au maistre d'hostel : « Cet enfant nous abuse, car les estables ne sont jamais au hault de la maison. — C'est, dist le maistre d'hostel, mal entendu à vous : car je sçai des lieux à Lyon... et ailleurs, où les estables sont au plus hault du logis : ainsi peult estre que derrière y ha issuë au montoir (un chemin où l'on peut monter à cheval). »

C'est apparemment cette disposition d'un grand nombre de maisons adossées à la colline qui fera dire à ce hâbleur de Samuel Chappuzeau, que Lyon ne peut sans doute rivaliser avec Paris ou Londres, mais que, les bâtiments y étant presque tous de six étages, la ville correspond à « trois Constantinoples ou trois Caires l'un sur l'autre ».

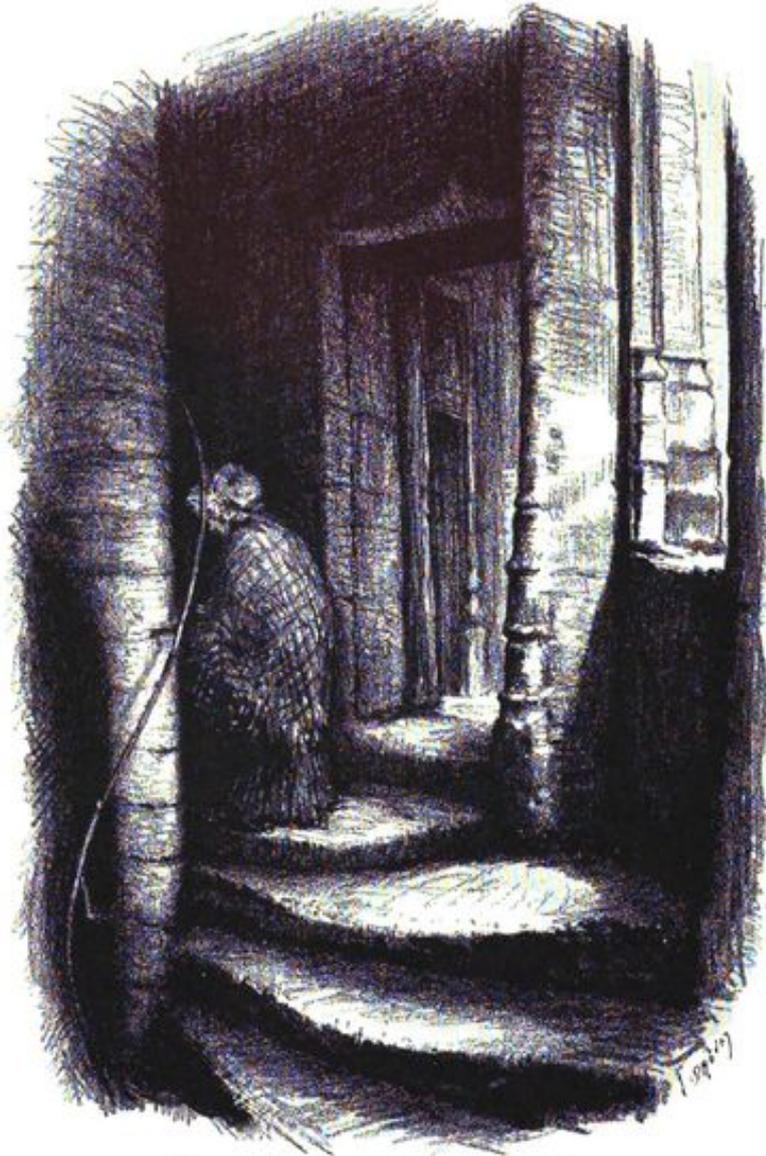
Nous sommes arrivés au carrefour ou « treyve » du Gourguillon. C'est là que, dans le

second quart du xv<sup>e</sup> siècle, Nicolas Laurencin tenait l'hôtellerie des *Trois-Fontaines*, bien qu'il possédât déjà plusieurs maisons de ville et des propriétés rurales. A gauche, nous trouvons une petite construction gothique et renaissance (25, rue Tramassac), qui est un intéressant modèle de l'habitation bourgeoise lyonnaise à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, avec ses arcs moulurés reposant sur des fûts de colonnes, ses voûtes à nervures, son élégant escalier à noyau supporté par de légères colonnettes et, à chaque étage, une galerie s'ouvrant sur la cour par une large baie. Au pied de la montée du Gourguillon (n° 2), est une superbe maison de la période de transition du xv<sup>e</sup> au xvi<sup>e</sup> siècle, remarquable par la richesse et le travail des matériaux, comme par la largeur et la beauté des fenêtres à doubles meneaux et à couronnements refouillés, ornées de figures grotesques aux retombées des cordons; rien n'a été négligé pour en faire une élégante et agréable demeure;

au deuxième étage, on voit une porte de chêne sculptée imitant ingénieusement le déroulement d'un parchemin. La maison voisine (n° 4) n'est pas moins charmante avec son allée voûtée à nervures, sa galerie de même style au premier étage et la jolie niche Renaissance dont elle est ornée. — En face, la famille du Soleil fera construire, sous le règne de Louis XIV, la belle maison qui portera sur sa façade un soleil doré symbolique et où vivront, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les deux frères de Clugny, chanoines-comtes de Saint-Jean, dont l'un, à la suite de l'exécution prématurée des principaux émeutiers de 1786, tuera en duel le baron d'Izeron. Le chef de cette famille du Soleil fut ce capitaine des armes et forces de la Ville, que les Lyonnais virent figurer aux entrées solennelles de Louis XIII, marchant en tête du cortège, en justaucorps blanc galonné d'or, et monté sur un cheval blanc. Il habitait en location le vieil édifice à trois corps de logis, que nous voyons du côté oriental de l'étroit carrefour, et qui est encore occupé par ses enfants. Une Annonciation, du sculpteur Nicolas Bidau, en décorera un peu plus tard la niche d'angle.

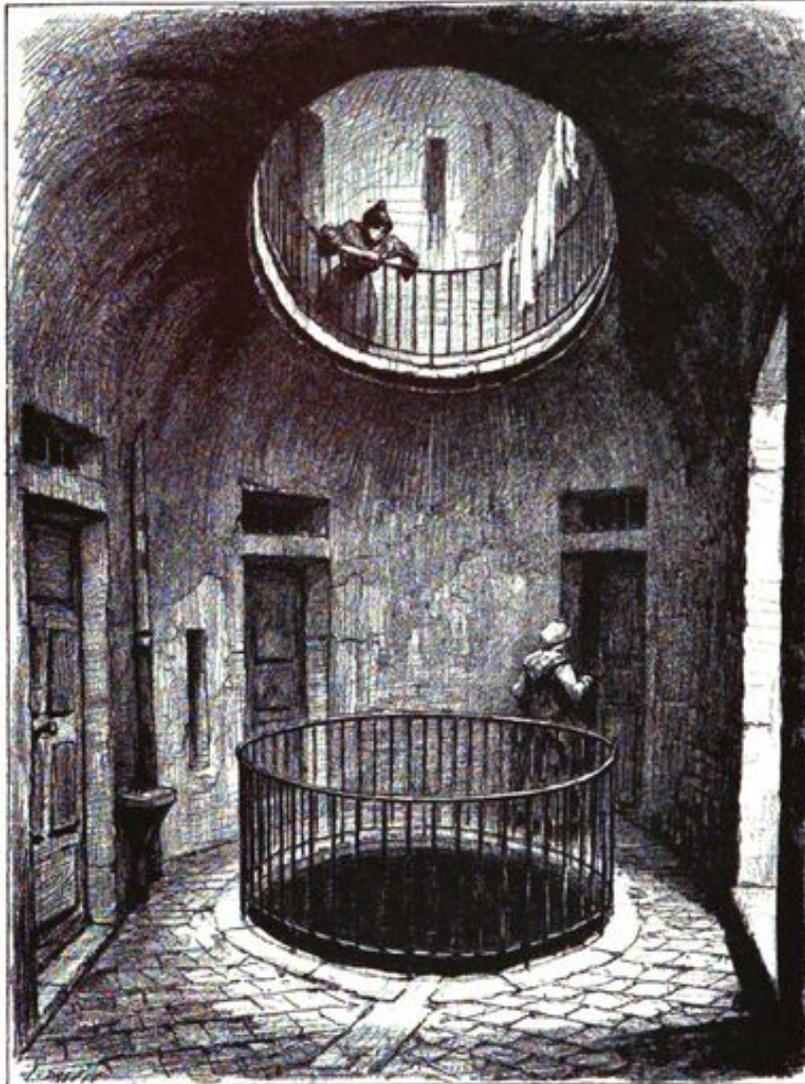
C'est la célèbre maison des Bellièvre, qui a passé, au temps de Henri IV, dans les mains de Nicolas de Langes, et qui appartient maintenant aux Sève. Claude de Bellièvre, premier président du Parlement de Grenoble, s'y retira, après avoir volontairement renoncé à sa charge, sans se plaindre de l'injustice de ceux qui avaient un instant suspecté son intégrité, et s'y consacra aux études historiques, qui furent la passion de toute sa

vie. Au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, son logis fut un lieu de réunion où se rencontraient les hommes les plus distingués dans les sciences et les lettres. L'éminent magistrat avait rassemblé dans le jardin un grand nombre d'inscriptions, de bas-reliefs et de monuments antiques; après lui, son beau-frère, le président Nicolas de Langes, augmenta encore sa précieuse collection, qui a fait



ÉCALIER D'UNE MAISON DE LA FIN DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE.  
Montée du Gourguillon, n° 2.

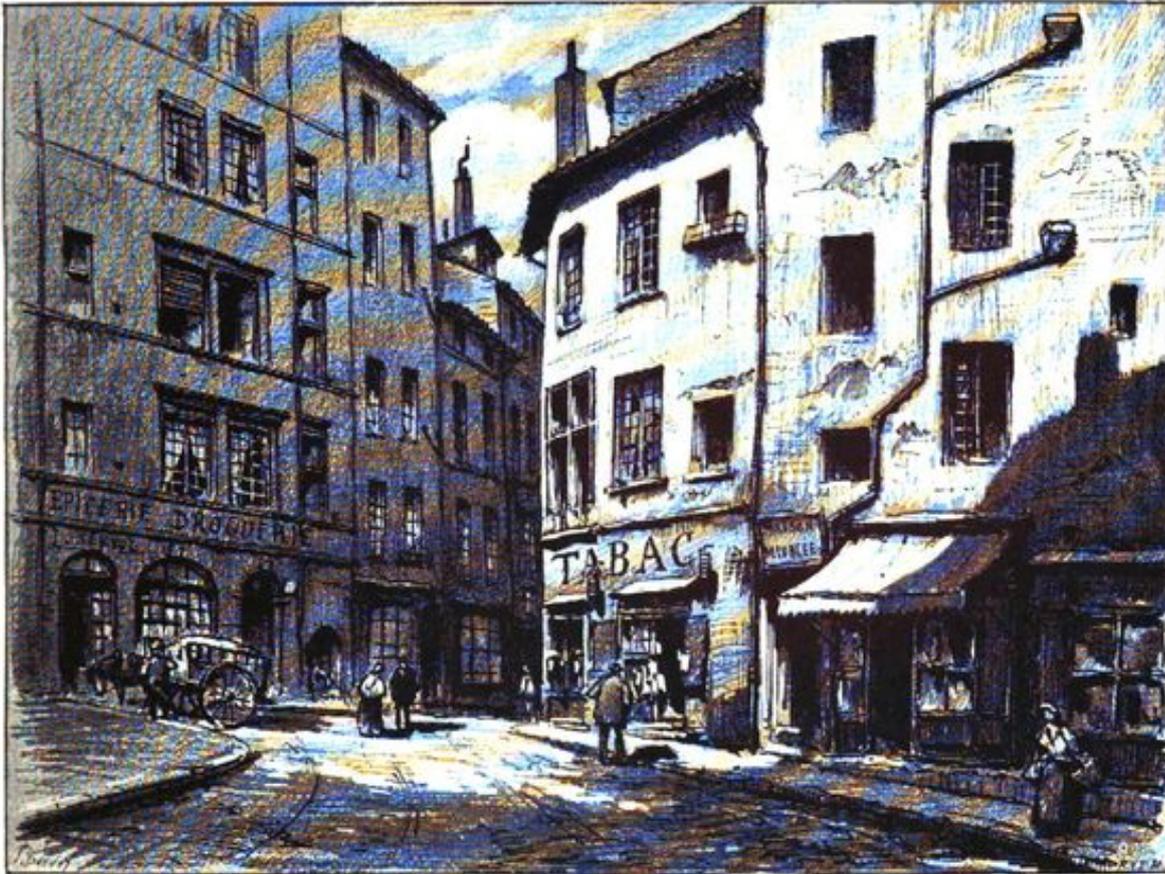
appeler cet enclos le *Jardin des Antiquités*. C'est dans cette maison que naquirent Jean et Pomponne de Bellièvre, les fils de Claude, tous deux aussi distingués par le caractère que par l'intelligence ; le premier fut, après la mort de son père, président du Parlement de Grenoble, puis ambassadeur en Suisse ; Pomponne fut chancelier de France, et de sa lignée sont sortis deux archevêques de Lyon, un premier président et deux présidents au Parlement de Paris.



CAGE D'ESCALIER DE LA MAISON DU SOLEIL, au bas de la montée du Gourguillon (1899).  
Par une disposition singulière, cette cour, de forme elliptique, a des balcons aux quatre étages, faisant palier pour toutes les portes.

Aujourd'hui possédée par l'illustre famille de Sève, qui aura donné à la ville de Lyon plusieurs hauts magistrats et plusieurs prévôts des marchands, la maison Bellièvre sera transformée en monastère et occupée, en 1664, par un petit chapitre de chanoines réguliers de Saint-Augustin, de l'ordre de la Trinité, établi d'abord, en 1658, au milieu de la montée du Gourguillon. Ces religieux ont pour mission de recueillir des aumônes et de traiter avec les Barbares pour le rachat des chrétiens retenus en esclavage. Quand ils ont péniblement réuni une grosse somme d'argent, à quelques années d'intervalle, trois ou quatre d'entre eux font voile vers Tunis ou vers Alger, au risque d'être enlevés eux-mêmes par les pirates, et ramènent, au nombre de trois à cinq cents, les captifs qu'ils ont rachetés. Lorsque ces malheureux arrachés à la

servitude, parmi lesquels il y aura souvent des Lyonnais, traverseront notre ville, venant de Marseille pour se rendre à Paris, ce sera, chaque fois, l'occasion de réjouissances publiques et d'une procession très singulière, qui excitera au plus haut point la curiosité de la foule. En tête du cortège, — formé soit à la Guillotière, devant le monastère de la Merci ou des Trinitaires du Tiers-Ordre, soit à l'église de la Trinité, — marcheront, derrière la croix, et précédés des trompettes et des timbales de la ville à cheval, les captifs délivrés, deux à deux, chacun placé entre deux



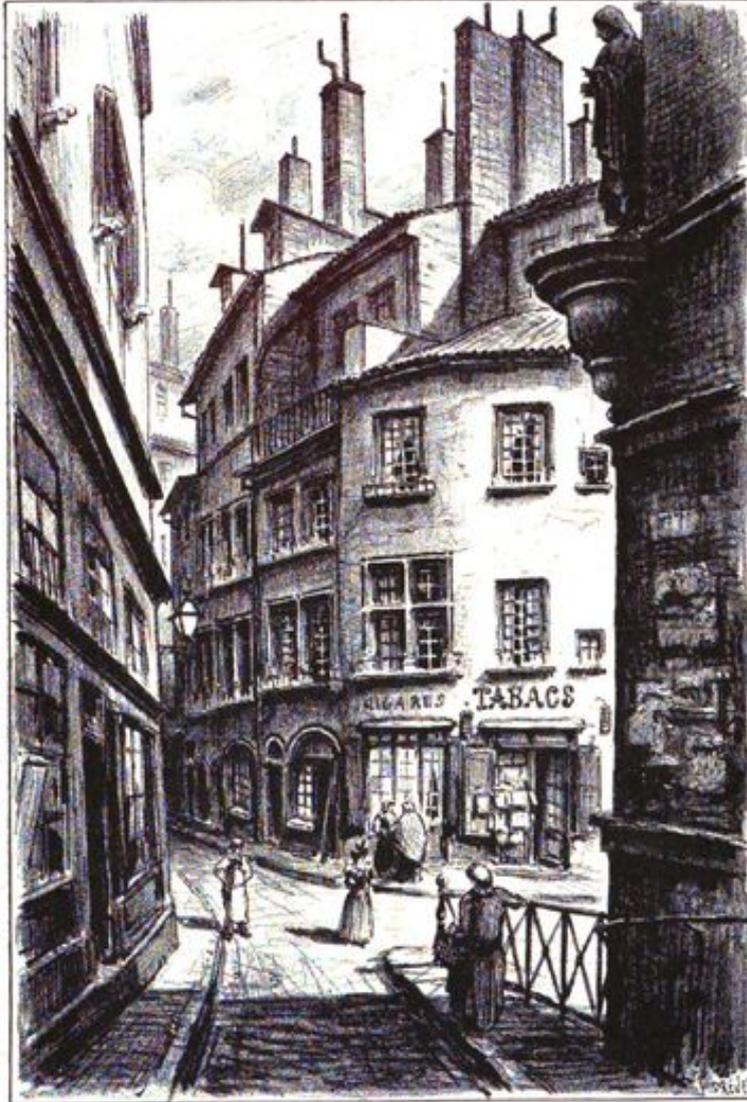
LA PLACE DE LA TRINITÉ — AUTREFOIS « TREYVE DU GOURGUILLON » — ET L'ENTRÉE DE LA RUE TRAMASSAC (1898).

Le nom actuel vient du couvent de la Trinité. Au moyen âge, ce carrefour était proprement le Gourguillon, mot qui vient de *gorgolite*, gargouille, décharge d'eau (*gorges*), simple onomatopée. La montée s'appelait encore au XVI<sup>e</sup> siècle chemin de Belregard ou Beuregard. L'étymologie *gorges sanguinés*, par allusion au sang des martyrs qui aurait coulé du haut de la colline jusqu'à la Saône, ne repose que sur une tradition merveilleuse recueillie par nos trop crédules historiens. En 1790, le 5<sup>e</sup> bataillon de la garde nationale avait sur son drapeau cette devise : *Dat sanguine palmas* (le sang des martyrs a fait naître des palmes).

enfants costumés en anges, et tenu comme enchaîné par de longs rubans de soie. Le peuple accouru sur le passage de la procession contempera avec saisissement ces hommes au visage bronzé et amaigri, privés d'une oreille ou d'une partie du nez, quelques-uns se traînant avec peine. Dans leurs rangs, flottera la bannière blanche aux armes de l'ordre de la Merci, croix rouge et bleue, avec la légende : *Redemptionem misit Dominus populo suo*. Après chaque groupe de vingt-cinq captifs, viendront des jeunes gens et des jeunes filles, figurant toutes les cours qui coopèrent au rachat des esclaves, celles du roi de France, du roi de Naples, du Grand-Seigneur, etc., en costumes royaux ornés de plumes, de perles et de diamants, et accompagnés d'enfants vêtus en pages. Ensuite, les chanoines de la Trinité, le clergé des paroisses, et les Pères Rédempteurs, portant des palmes, emblème de leur pacifique triomphe. Cette procession, annoncée par des décharges de boîtes, parcourra la ville au milieu des chants religieux, des fanfares et de la joie bruyante du peuple, et se rendra à la Cathédrale, où l'on chantera le *Te Deum*. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, il y aura, à deux jours consécutifs, deux processions différentes : la première, exclusivement religieuse, ira de la Guillotière à Saint-Jean ; la seconde, plus brillante et comprenant la figuration costumée des cours souveraines, partira de la petite église de la Trinité

pour faire tout le tour de la ville. — Tels sont les souvenirs que laissera le monastère des Pères de la Rédemption. Dans l'église de ce modeste chapitre, une très grande vénération s'attachera à la chapelle de droite, où sera placé, dans une niche sous verre, un Christ aux longs cheveux tombant de chaque côté du corps, précieuse relique apportée d'Orient par un religieux trinitaire. — Tout cela disparaîtra pendant la Révolution, et sur une partie de l'emplacement du couvent de la Trinité, deux rues seront ouvertes : l'une, rue de Bellièvre, communiquant à la rue des Prêtres ; l'autre, rue des Antiques, à la Boucherie de Saint-George.

Au nord-est du même îlot, à l'angle de la rue Dorée et de la rue Pisse-Truye, qui longe



ENTRÉE DE LA RUE TRAMASSAC AU BAS DU GOUROUILLON (1898)

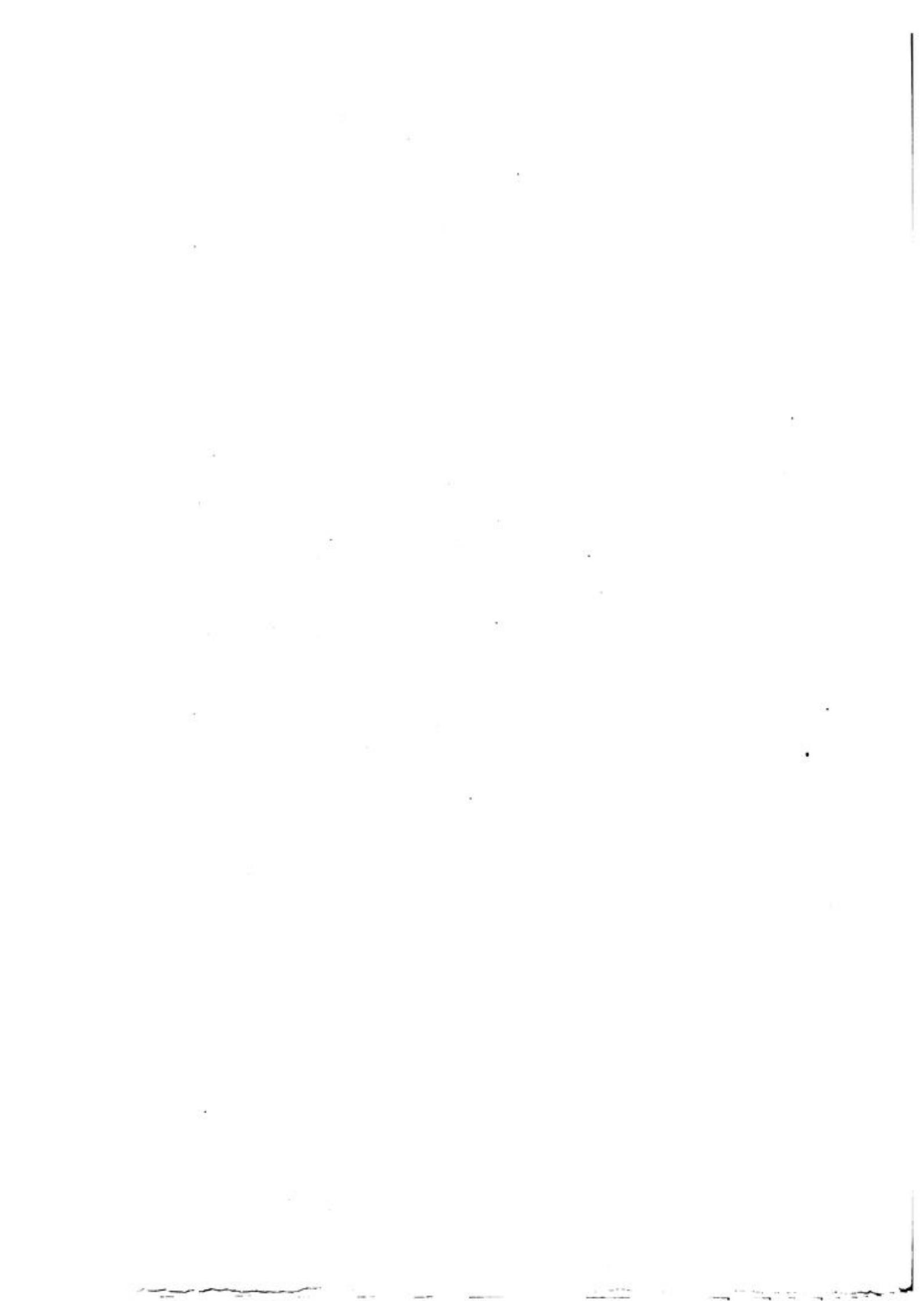
l'enceinte méridionale du cloître de Saint-Jean, on verra s'élever, en 1680, un établissement de « Sœurs Grises » ou Filles de la Charité, fondé par Louise Perrachon, femme de Jacques Pichon, à l'instigation de saint Vincent de Paul, et qui existera encore au commencement du xx<sup>e</sup> siècle.

En suivant la rue Pisse-Truye, nous arrivons à la petite église de Saint-Pierre-le-Vieux, surmontée de sa vieille tour carrée. Une croix de pierre se dresse à l'entrée du cimetière ; celui-ci est entouré d'un mur et de diverses constructions basses ; un gros orme est planté au milieu. Contiguë à l'église, est la maison curiale avec sa porte gothique ; la galerie qui y touche renferme des caveaux ; il y a d'autres caveaux devant la porte de l'église et dans le cimetière ; c'est dans ce dernier que l'on enterre les enfants et les défunts auxquels nul privilège particulier n'attribue d'autre sépulture. Toute l'étendue de la petite église,

comme nous allons le voir en foulant ses pierres tombales, est elle-même occupée par des caveaux appartenant à des familles, à des confréries, ou servant à l'inhumation du commun des fidèles. Ce nombre exceptionnel de sépultures vient de ce que l'église de Saint-Pierre-le-Vieux reçoit aussi les morts de sa voisine, l'église de Saint-Romain, où, d'après un ancien usage, on n'enterre



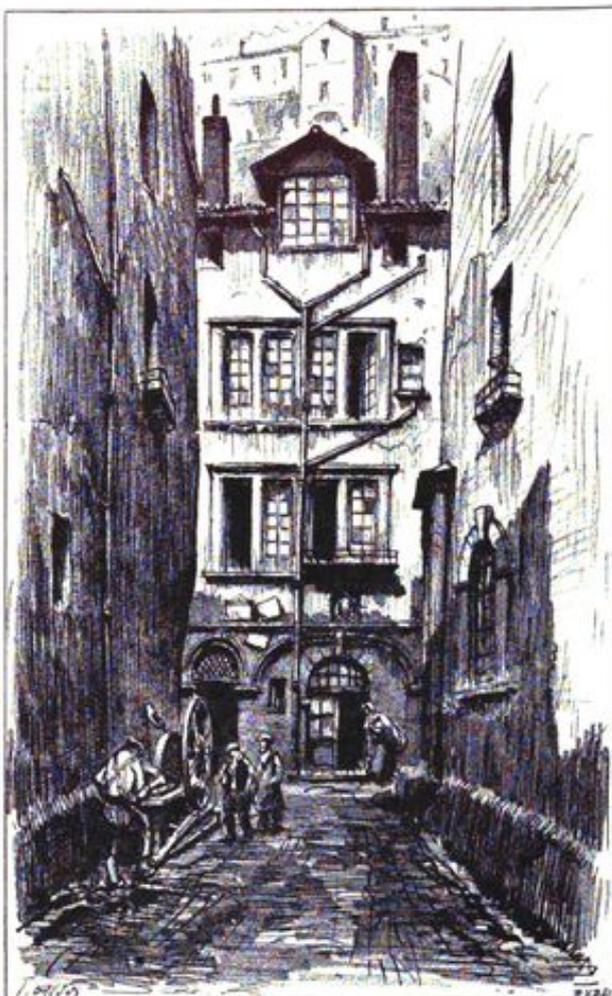
L'ENTRÉE DE LA RUE SAINT-GEORGES ET LA MONTÉE DU GOURGUILLON en 1895



jamais personne. — Ce petit cimetière est tout rongé par la rouille des siècles, avec des touffes d'herbe aux parois des murs. De cet asile des morts abrité là, en pleine ville, dans un coin de silence et d'ombre, se dégage une impression de paix et de recueillement pleine d'intime poésie.

Malgré les grandes baies ogivales du clocher, qui feraient dater du moyen âge la petite église de Saint-Pierre-le-Vieux, celle-ci remonte à une bien plus haute antiquité. Elle fut, dit-on, construite au v<sup>e</sup> siècle, comme celle de Saint-Romain, sous l'épiscopat de saint Patient; probablement détruite au viii<sup>e</sup> siècle par les Sarrasins, elle dut être rebâtie ou réparée, ainsi que la plupart de nos églises, par l'archevêque Leidrat; depuis lors, elle a été plusieurs fois remaniée et agrandie. — Au-dessus du portail est un

curieux bas-relief dans le style de ceux du xii<sup>e</sup> siècle : on y voit, à droite, un temple octogone à plein cintre et à dôme étagé; à gauche, un personnage assis, la tête nimbée, ayant des clés dans ses mains; devant lui, un autre personnage plus jeune agenouillé, la face découverte et la tête voilée en arrière. Une inscription latine, dont voici la traduction, explique le sujet de ce bas-relief : « Il était Pierre; Pierre, donne-lui le royaume de Dieu. Ce monument est saint Pierre. Guillaume, fils de Benoit, l'a fait. » — Entrons. Avec ses trois nefs, la petite église n'excède pas, intérieurement, soixante-douze pieds de longueur sur trente-six de largeur. Elle est ornée de jolies colonnettes, qui datent apparemment du temps de Leidrat, et qui seront plus tard transportées dans la chapelle de Saint-Martin-d'Ainay. La Confrérie de Saint-Roch et de Saint-Sébastien, instituée dans cette église, y a sa chapelle, où se trouve le tombeau des Laurencin; on y voit un tableau peint par un Allemand, Joachim Lichtweld, représentant les deux saints avec Notre-Dame et décoré des armes des Laurencin. Sur l'autel privilégié, une peinture, Jésus au sépulcre. D'autres tableaux çà et là : le Christ mort et la Magdeleine, Jésus crucifié entre les deux larrons, saint Pierre pénitent et priant. Ces toiles ne sont point des chefs-d'œuvre; mais l'intention pieuse des donateurs se rattache au souvenir de chers défunts. Ce sont encore deux tableaux en broderie, représentant le reniement ou le vœu de saint Pierre, donnés « pour un *renage* ou veuvage »; deux statues anciennes en bois doré, ornant les chapelles de Saint-Pierre et de Sainte-Anne; un précieux reliquaire renfermant le corps de saint



ISSUE DE LA RUE DU VIEL-REVERSE SUR LA RUE SAINT-GEORGES (1898).

Zacharie revêtu de satin blanc brodé. — Mais ce que cette église a de vraiment remarquable, c'est qu'elle possède les tombeaux des plus illustres familles lyonnaises. Après celui des Laurencin,



MAISON A TOURELLE A L'ANGLE DES RUES DES PRÊTRES  
ET DE SAINT-PIERRE-LE-VIEUX  
D'après un croquis de Paul Saint Olive (1865)  
Disparue dans les transformations du quartier, en 1867.

voilà celui des Clapisson. Les Bollioud ont le leur au milieu du chœur, qu'ils ont fait construire à leurs frais; on lit sur une pierre: *Tumulus familiae Bollioud*. A côté d'une chapelle dédiée à la Vierge, à sainte Catherine, sainte Barbe et saint Clair, s'en trouve une autre dédiée à saint Claude: elle appartient aux Bellièvre, qui l'ont édifiée en 1583, et c'est là que repose Claude de Bellièvre, premier président au Parlement de Grenoble, décédé en 1557. Sur son tombeau, ses fils Jean et Pomponne ont fait graver une inscription latine, composée en vrai style lapidaire, où est consacré le souvenir de la réparation accordée à son honneur par l'arrêt du Parlement de Toulouse.

Près de ce tombeau, on lit l'épithaphe de Barthélemy Bellièvre, procureur général de l'Archevêque, mort en 1483. — Quand, en 1792, la vieille église, presque quatorze fois

centenaire, sera vendue comme bien national et transformée en habitations particulières, les caveaux de ces morts illustres seront violés et une partie des ossements transportés sur les voûtes, où on les retrouvera en 1866, date à laquelle ce qui subsistera de l'église et de ses dépendances sera démoli, ainsi que les alentours, pour faire place au nouveau quartier du Doyenné et de l'Archevêché. Les pierres tombales, dispersées comme le reste, subiront de singulières vicissitudes; celle de Claude de Bellièvre sera retrouvée, en 1815, encadrée dans le mur d'une maison de la rue des Bouchers (rue Hippolyte-Flandrin), d'où on l'enlèvera pour la placer au musée épigraphique.

Sauf à l'occasion des grands enterrements et des fêtes de la Confrérie de Saint-Roch, on ne voit que très rarement, à Saint-Pierre-le-Vieux, des cérémonies solennelles. Une seule fois par an, au jour de la fête de saint Pierre aux Liens, le Chapitre de la Cathédrale, après avoir chanté les premières vêpres de la fête dans son église, vient les chanter de nouveau, solennellement, dans celle-ci; c'est, d'ailleurs, un usage qui s'étend à plusieurs autres églises, et, à certains jours, le Chapitre se rend aussi à Saint-George, à Saint-Just, à Saint-Irénée.



LA RUE SAINT-PIERRE-LE-VIEUX  
ET LE CLOCHER DE L'ÉGLISE DE CE NOM.  
D'après un croquis de Paul Saint Olive (1865).

De Saint-Pierre-le-Vieux, nous tournons au midi et nous nous engageons dans un enchevêtrement de ruelles tortueuses et sordides. Les Juifs y étaient cantonnés au XIV<sup>e</sup> siècle et en furent chassés en 1379. C'est un des coins les plus misérables de la ville, avec ses vieilles maisons noires, étroites et boiteuses, aux étages bas, aux ouvertures exigües, aux portes bran-

lantes, et, sur le sol dépourvu de pavé, un cloaque aux eaux verdâtres et nauséabondes, constamment entretenu par les gouttières de bois, qui, là comme ailleurs, se déversent au milieu de la chaussée. La Boucherie ouverte, qui traverse ces ruelles du nord au midi, rend ce quartier plus repoussant encore et plus impraticable. Installée dans la rue de ce nom ou rue de Lort (plus tard rue de l'Ours), qui aboutit flanc nord de l'église Saint-George, elle y occupe, du côté occidental, toute la rangée des boutiques, obligatoirement louées à des bouchers. Là sont entassés les tueries et les étaux; il n'y a pas, comme dans les quartiers des Terreaux et du Grand-Hôpital, de construction spécialement affectée à cet usage. Sous



ANCIENNE ÉGLISE DE SAINT-PIERRE-LE-VIEUX  
D'après un croquis de Paul Saint Olive (1866.)

de larges auvents fixés au-dessus des arcs de boutique et formant une sorte de tunnel où ne pénétrant ni l'air ni la lumière, les bouchers, trop à l'étroit dans leurs sombres réduits, dépècent la viande en pleine rue; c'est à travers un ruisseau de sang que l'on aborde ce lieu ignoble, où les ménagères sont forcées de venir s'approvisionner. Il est interdit aux bouchers d'exercer leur profession en dehors des emplacements désignés par le Consulat. Des raisons de salubrité aussi bien que de sécurité publique ont exigé que les tueries fussent réunies sur certains points de la ville, à proximité des portes; mais ces boucheries, et particulièrement les boucheries ouvertes de Saint-George et de Saint-Paul, n'en sont pas moins des foyers de pestilence, et l'on s'explique aisément que les rues avoisinantes soient abandonnées à une population de pauvres artisans.



UNE ENTRÉE  
DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE-LE-VIEUX  
côté de l'ancienne rue de Talazac, 1866.

Mal délimitées, ces chétives artères ont souvent changé de nom, et les noms plusieurs fois changé de place. Ce furent la rue du Juis, de Luert, de Lort ou de l'Ort (*de Horto*, du Jardin), puis de l'Or; la rue de Ferrechat ou Ferrachat, par allusion à quelque anecdote oubliée; la rue du Viel-Renversé, nom sans doute emprunté à une enseigne; enfin, grimpant au flanc du coteau et allant aboutir, en forme d'Y, au Gourguillon, la montée des Pies ou des Espies (des Epies) et la rue Breneuse, qui conservera au XVIII<sup>e</sup> siècle, sous les appellations de rue Foireuse, rue de Bourdille, puis de Bourdy, son renom de voie infecte et mal famée.

Vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, après la fermeture des étuves qui pullulaient dans tous les quartiers de la ville, la rue Ferrachat et ses environs, « lieu fort à l'écart et loing des bonnes



GLOCHER  
DE SAINT-PIERRE-LE-VIEUX  
sur la rue de ce nom, 1866.

rues et passages », devinrent le réceptacle de la populace la moins recommandable ; les habitants du quartier adressèrent au Consulat des plaintes réitérées au sujet des « baptures, scandales et



COUR INTÉRIEURE DE SAINT-PIERRE-LE-VIEUX  
le long de la rue de Talaru, lors des démolitions de cette rue en 1865.  
D'après un croquis de Paul Saint Olive.

tumultes » qui avaient pour théâtre les abords du cimetière de Saint-George, « jusques auprès et dedans ladicte esglise » ; on cite même la mésaventure d'un vieux prêtre, « lequel ayant sermonné des jeunes desbauchés qui jouoient dans le cimetière, fut assailli par eux à grands coups de pierre, pougards ou dagues, tellement qu'ilz lui fendirent la joue jusques aux dents et le blessarent *usque ad necem* (à mort). » — Le voisinage des ports de la Saône, où débarquent à chaque instant les mariniers, contribuait peut-être à alimenter le désordre. Ceux-ci formaient des bandes et parcouraient les rues, précédés de tambourins et portant des chapeaux, des livrées et des

enseignes de couleur blanche, verte et jaune, si bien que le Consulat craignit un instant « quelque mutination et surprinse ». Mais, depuis longtemps, ce vieux quartier a été purgé de ses principaux éléments de scandale. C'est dans la partie basse, vers la porte Saint-George, que les mariniers ont leurs cabarets et leurs auberges, et les échos de leurs chansons ne viennent que rarement arracher au sommeil les paisibles « inquilins » du bas du Gourguillon ou de Saint-Pierre-le-Vieux.

Dans la rue Saint-George, un peu moins étroite que les affreuses ruelles entrevues tout à l'heure, nous retrouvons, à la plupart des fenêtres, les fameux châssis recouverts de papier huilé, que l'on monte et descend au moyen d'une corde : particularité lyonnaise dont s'égayait fort le bon roi Henri IV, qui, plaisamment, appelait Lyon « ma bonne ville de papier ». Si les fenêtres sont dépourvues de vitres, elles ont encore moins de volets ; cent ans plus tard, une maison munie de volets à toutes ses fenêtres sera encore assez peu commune pour que le propriétaire prenne soin de le mentionner dans le bail. — La rue Saint-George n'en offre pas moins, dans sa

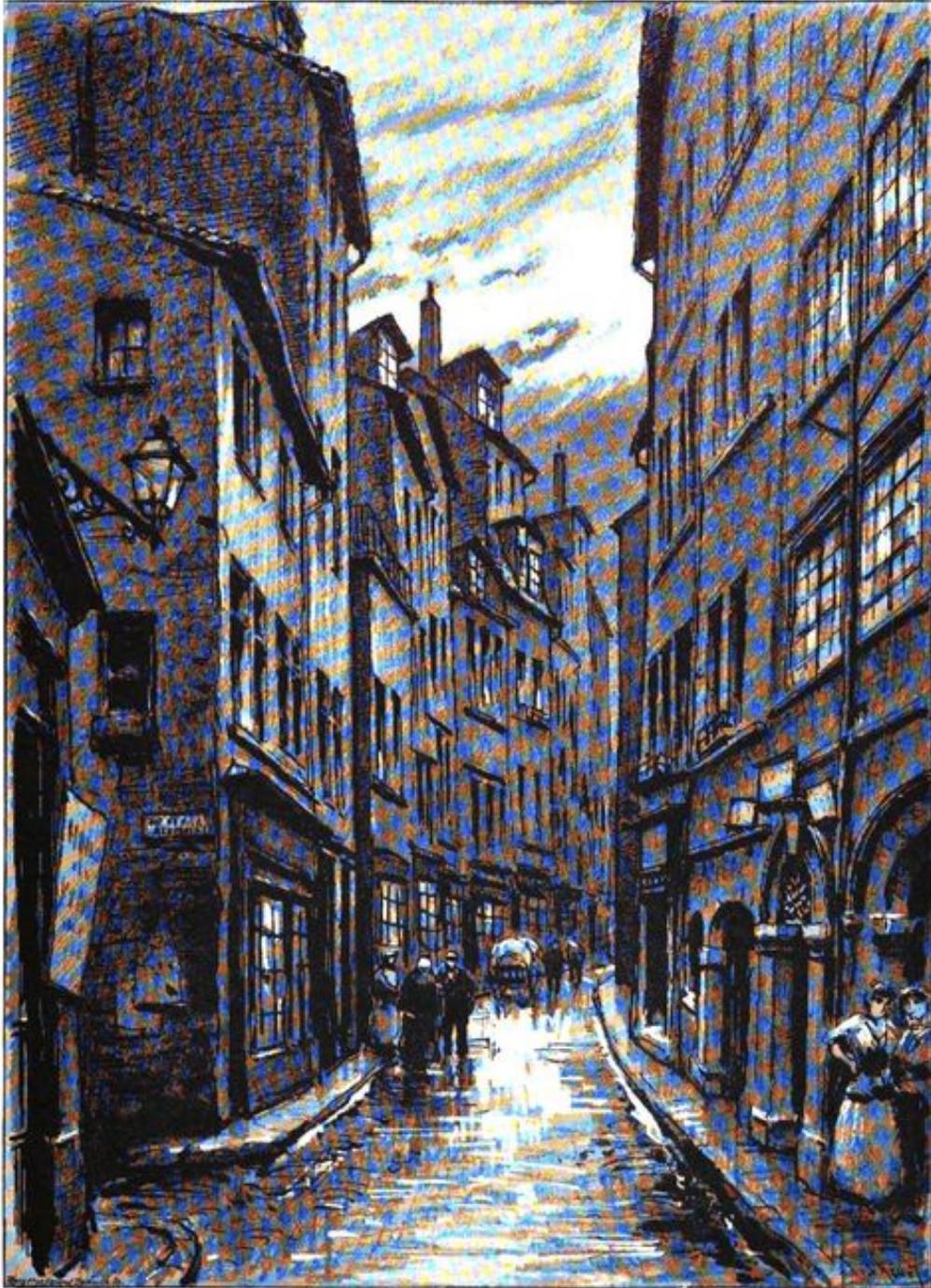


ÉGLISE SAINT-PIERRE-LE-VIEUX, DU CÔTÉ DE LA RUE DORÉE  
D'après un croquis de Paul Saint Olive.  
Les maisons basses qui masquaient la façade sont déjà démolies (janvier 1866).

longue suite de constructions étroites, un certain nombre de maisons d'une certaine élégance archi-

tecturale. Ici, c'est un bel édifice gothique du xvi<sup>e</sup> siècle, orné d'un petit fronton Renaissance avec triglyphe à colonnettes cannelées, et de jolis arcs de boutiques en anse de panier avec les clefs en palme (n<sup>o</sup> 3); là, une charmante maison du xv<sup>e</sup> siècle, avec une fenêtre géminée, où se dessine une belle ogive gothique tréflée et un escalier à noyau (n<sup>o</sup> 7).

Plus loin, nous remarquons un grand nombre de fenêtres à meneaux, des mascarons pleins de fantaisie. Voici la maison de la Corne-de-Cerf, où habitera au xviii<sup>e</sup> siècle l'ouvrier chapelier Sauvage qui sera exécuté à la suite des troubles de 1786 et au sujet duquel le chanoine de Clugny, son voisin, provoquera le baron d'Izeron. Ce sont, enfin, à chaque pas, les enseignes de maisons sculptées au-dessus des portes, les enseignes de boutiques se balançant à leurs



LA RUE SAINT-GEORGES ACTUELLE. — A GAUCHE, LA PETITE RUE DU VIEL-REVERSEMENT DESCENDANT VERS LA SAÛNE.

potences, les niches ornées de statuette de saints, qui sollicitent l'attention des passants. — Comme toutes les rues du vieux Lyon, celle-ci va serpentant, entre deux bordures de « cadettes » inégales,

et ses pittoresques sinuosités donnent à la perspective un charme de variété et d'imprévu. Sans souci de la régularité ni de l'alignement, les façades vont se chevauchant d'un bout à l'autre; les plus modestes comme les plus élégantes acquièrent ainsi, dans l'harmonie des profils, une valeur indépendante de la richesse des détails. La rue se déroule et change d'aspect à mesure que l'on



LE QUAI FULCHIRON ET L'ENTRÉE DE LA RUE DES PRÊTRES, PENDANT L'INONDATION DE NOVEMBRE 1896.  
On aperçoit au bord du quai plusieurs anciennes maisons, que la Saône venait autrefois baigner,  
comme elle le fait aujourd'hui en temps d'inondation.

avance; c'est une succession de silhouettes qui s'impriment dans la mémoire; on les revoit avec le plaisir que l'on éprouve à retrouver des objets familiers; vous les aimez parce qu'elles arrivent presque à faire partie de vous-mêmes. C'est par toutes ces choses indéfinissables, mais senties de tous, que, malgré leurs verrues, les vieilles villes nous sont chères; voilà ce que ne compren-

dront point les implacables constructeurs des cités uniformément rectilignes du XIX<sup>e</sup> siècle.

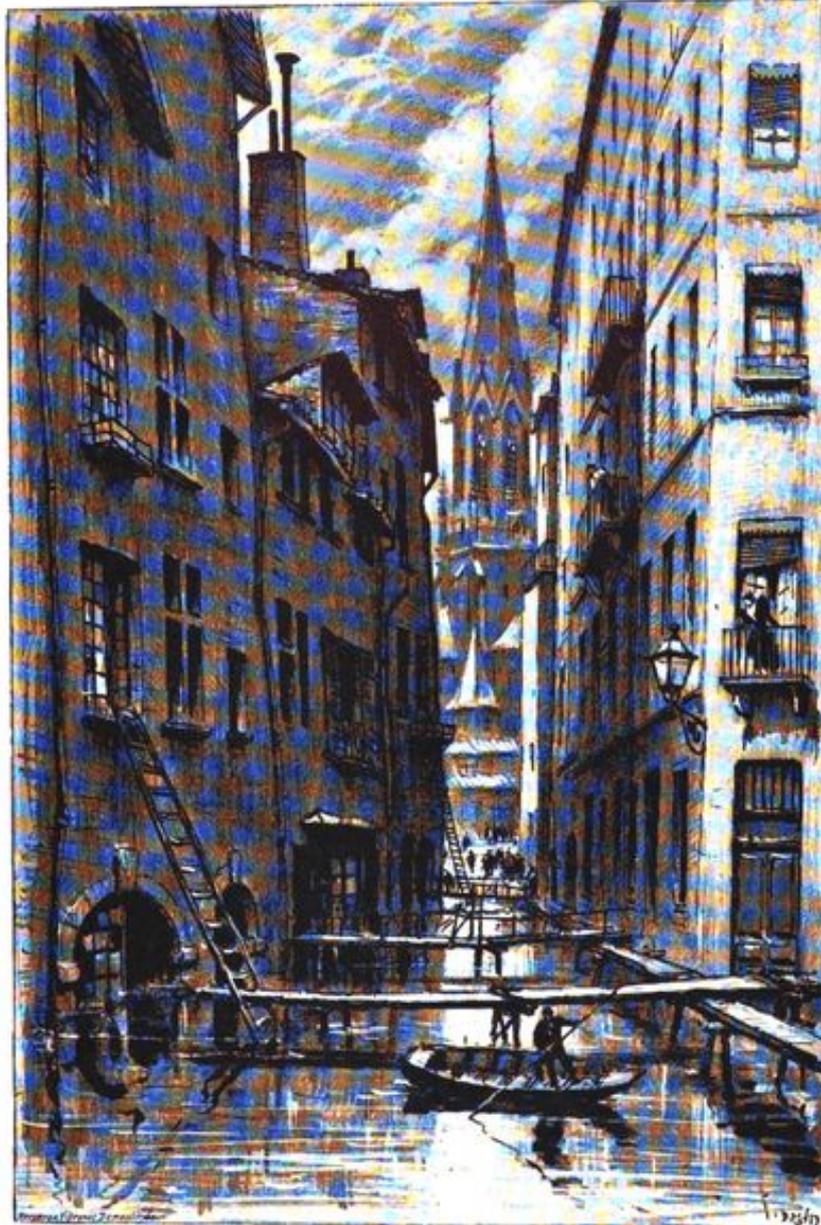
Sur le bord de la Saône, un fouillis de petites masures étroitement pressées plongent leurs fondations dans la rivière et mirent dans l'eau verte leurs chancelantes galeries de bois, où sèchent des loques de couleur, leurs escaliers branlants et leurs portes basses s'ouvrant sur le courant; aux fenêtres, on aperçoit çà et là un pot de fleur, et des têtes curieuses, penchées vers le spectacle prodigieusement animé que présente, à toutes les heures du jour, la grande route mouvante de la Saône: arrivée et départ des trains de bateaux, chargement des marchandises, mouvements rythmiques et appels retentissants des mariniers, courses vagabondes des bèches aux arceaux couverts de toile blanche, qui viennent aborder au petit port du Sablet, où les batelières font leurs caquets autour de la vieille croix de pierre, et où, chaque année, au Jeudi Gras, la jeunesse vient, au son des hautbois, danser des rondes. Et le long de la rive, c'est un encombrement de pilotis vermoulus, de plattes aux toits difformes, de barques amarrées au pied des maisons; plus loin, se dessine la courbe gracieuse de la Saône vers la porte Saint-George et la Quarantaine. Le tableau est d'un pittoresque achevé.

Derrière cette rangée de maisons, la rue des Prestres s'allonge, parallèlement à la rivière,

depuis le cloître de Saint-Jean jusqu'au chevet de l'église Saint-George. Elle est depuis longtemps habitée par des prêtres habitués de la Cathédrale. Auparavant, cette rue portait le nom de « la Pierre-Percée » : c'est celui d'une maison située du côté de la Saône et un peu au-dessus du port du Sablet ; on voit dans la cadette un trou creusé, suivant l'usage de la Justice, afin de dresser

la potence destinée à l'exécution d'une condamnation pour un crime commis dans cette demeure. Intrigués par ce mystère, nous demandons quel avait été le propriétaire de la Pierre-Percée, et nous parvenons à savoir qu'à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, elle appartenait au fameux astrologue Simon de Pharès. Celui-ci, étant venu s'établir à Lyon, y fut poursuivi, en 1493, à raison de sa profession, par l'autorité ecclésiastique ; la condamnation à une amende et à la confiscation de ses livres fut prononcée contre lui par l'official et confirmée par le Parlement de Paris. Mais de puissantes influences firent assoupir l'affaire ; le roi Charles VIII, au retour de son expédition de Naples, vint rendre visite à Simon de Pharès et, durant plusieurs jours, suivit les leçons du célèbre astrologue. — La rue des Prestres est bordée de vieilles constructions du xv<sup>e</sup> siècle, ventruës, plus larges à la base qu'au sommet,

comme pour mieux résister aux inondations qui dévastent si souvent les parties basses de la ville. Nous remarquons, en passant, une hôtellerie à l'enseigne du *Grand-Saint-Henry*, et tout le long, les arceaux béants des boutiques, avec la pierre d'appui servant à étaler les marchandises



ASPECT DE LA RUE DES PRÊTRES PENDANT L'INONDATION DE NOVEMBRE 1896.

Les vieilles maisons — nos 19, 21 et 23 — que l'on voit à gauche, sont encore de celles du xv<sup>e</sup> siècle. Le port du Sablet se trouvait immédiatement au nord de cette rangée de maisons. Celle de la *Pierre Percée*, appartenant à l'astrologue Simon de Pharès, était sur la même ligne et la troisième au-dessus du port du Sablet. La pierre percée a subsisté jusqu'à la transformation du quartier en 1867.

(n<sup>os</sup> 19, 21 et 23). — Nous arrivons ainsi à la petite place Saint-George. Là se tient un marché, qui est tout proche de la Boucherie : le vendredi et le samedi, les paysans apportent des hortolages, herbages et racines ; le vendredi, on vend, en outre, du chanvre et des étoupes. Au midi de la place, s'ouvre le cimetière, qui enveloppe le flanc septentrional et la façade de l'église. Derrière l'abside est la maison curiale, avec son jardin en terrasse donnant sur la rivière. La petite porte de la Commanderie joint la face méridionale de l'église ; un peu plus loin, se trouve le grand portail, sur lequel se lit cette inscription en lettres gothiques, qui nous renseigne sur la fondation de l'édifice :

« C'est l'entrée de la maison M. Saint Jehan-Baptiste et du bon chevalier Saint George, laquelle maison a esté faite et accomplie par messire Humbert de Beauvois chevalier de l'Ordre de M. Saint Jehan-Baptiste de Jérusalem et Commandeur de crans fait le 1<sup>er</sup> jour d'octobre, l'an 1498 »

Ce portail donne accès à une grande cour, dont une partie est assise sur des terrasses élevées

contre le flanc abrupt de la colline ; c'est dans cette cour que l'on construira, au xviii<sup>e</sup> siècle, le bâtiment des archives générales du Grand-Prieuré. Une tour carrée défend l'entrée du château et le pont-levis jeté sur un fossé. Au midi, s'étend un jardin enfermé dans l'enceinte, en partie crénelée, laquelle est limitée de ce côté par la rue Saint-George, la ruelle Constantin ou du Mouton, descendant à la Saône, et la rivière. Une source d'eau vive alimente les bassins de la cour et du jardin. — La Commanderie est un vaste bâtiment à deux étages, surmonté d'une haute toiture percée de lucarnes à fronton triangulaire, et flanqué de deux grosses tours baignant dans la Saône. Avec ses cordons de pierre et ses larges fenêtres à croisillon, les toits aigus de ses tours, ses meurtrières, la porte basse et voûtée qui s'ouvre sur le courant, cet édifice, construit en vue de la défense et où rien n'est accordé à une ornementation superflue, pré-

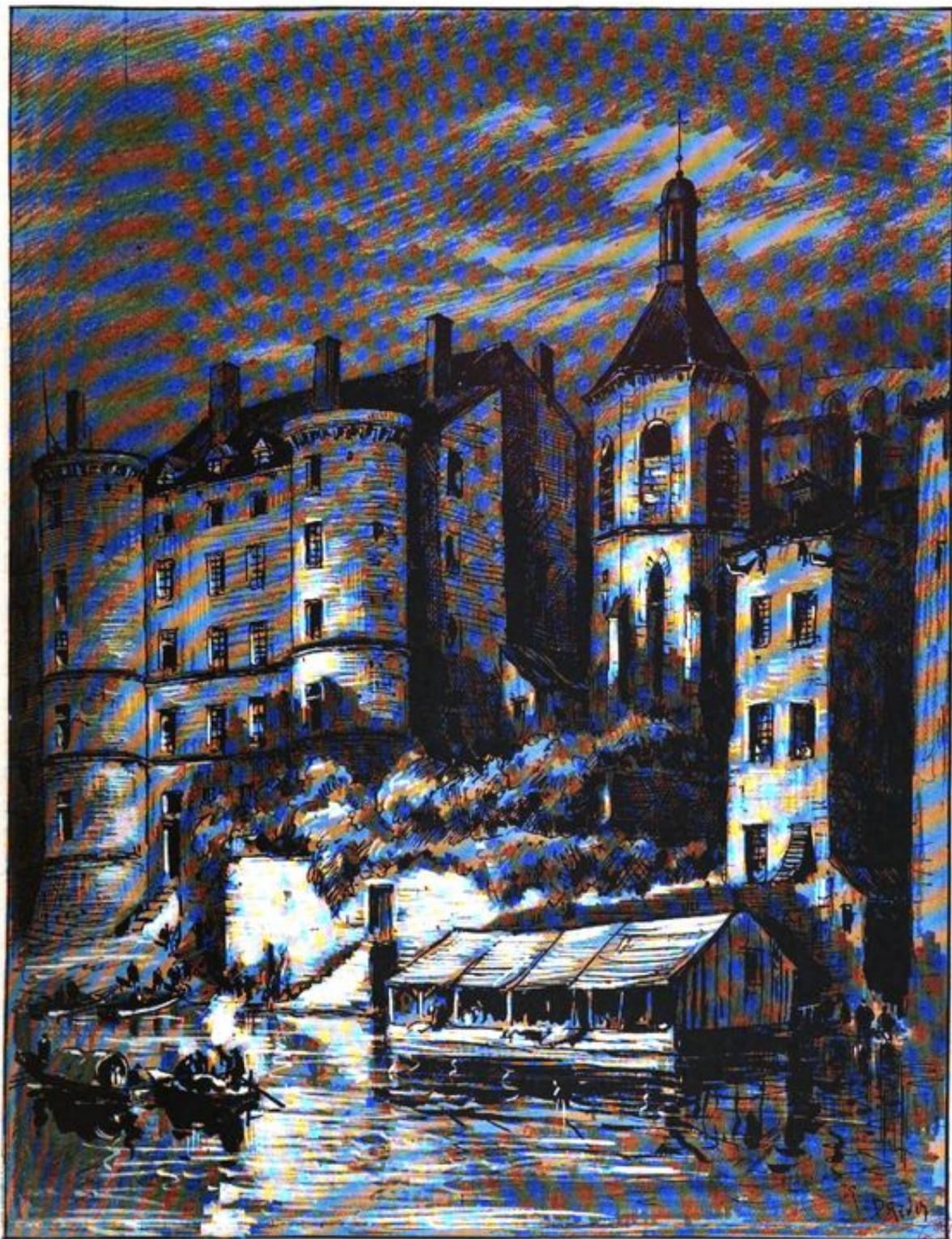


LA COMMANDERIE DE SAINT-GEORGES, AU COMMENCEMENT DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE  
D'après un croquis du peintre Duclaux.

L'édifice était encore à cette époque tel qu'Humbert de Beauvois le fit construire en 1498.

sente, dans sa simplicité militaire, un certain caractère de grandeur.

Il y avait eu primitivement, à cet endroit, une communauté de filles, sous le vocable de Sainte-Eulalie ; Leidrat, le grand restaurateur de nos monuments religieux, releva également celui-ci



LA COMMANDERIE ET L'ÉGLISE DE SAINT-GEORGES, EN 1840.

La Commanderie avait été acquise, à la Révolution, par un sieur Layat qui, sous prétexte de la restaurer, la mutila indignement. Comme on le voit dans ce dessin, les toits aigus des tours furent rasés, l'ancien corps de logis exhaussé de deux étages, et un nouveau bâtiment construit dans le jardin. L'ancien hôtel des chevaliers de Malte n'était plus habité que par des ouvriers tisseurs, quand il fut en grande partie détruit par un incendie, au mois de décembre 1854, et bientôt après entièrement démoli. — A droite, dans le dessin que nous donnons ci-dessus, se trouve le petit campanile qui surmontait l'abside de l'église restaurée en 1829 par l'architecte Jean Pollet.

de ses ruines. Les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, après avoir possédé l'ancienne maison des Templiers, sur la rive gauche de la Saône, vinrent s'établir à Saint-George au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle; en 1492, ils firent de grandes réparations à l'église et, comme nous l'apprend l'inscription que nous avons lue tout à l'heure sur le grand portail de la Commanderie, Humbert de Beauvoir fit ensuite bâtir, tout à côté, cette vaste habitation et ses dépendances; les armes de ce commandeur y sont plusieurs fois répétées. Rien de luxueux dans l'intérieur de cette maison de chevaliers. Et cette simplicité un peu austère ne changera pas, même après que l'ancienne Commanderie, maintenant érigée en bailliage, sera devenue, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle,



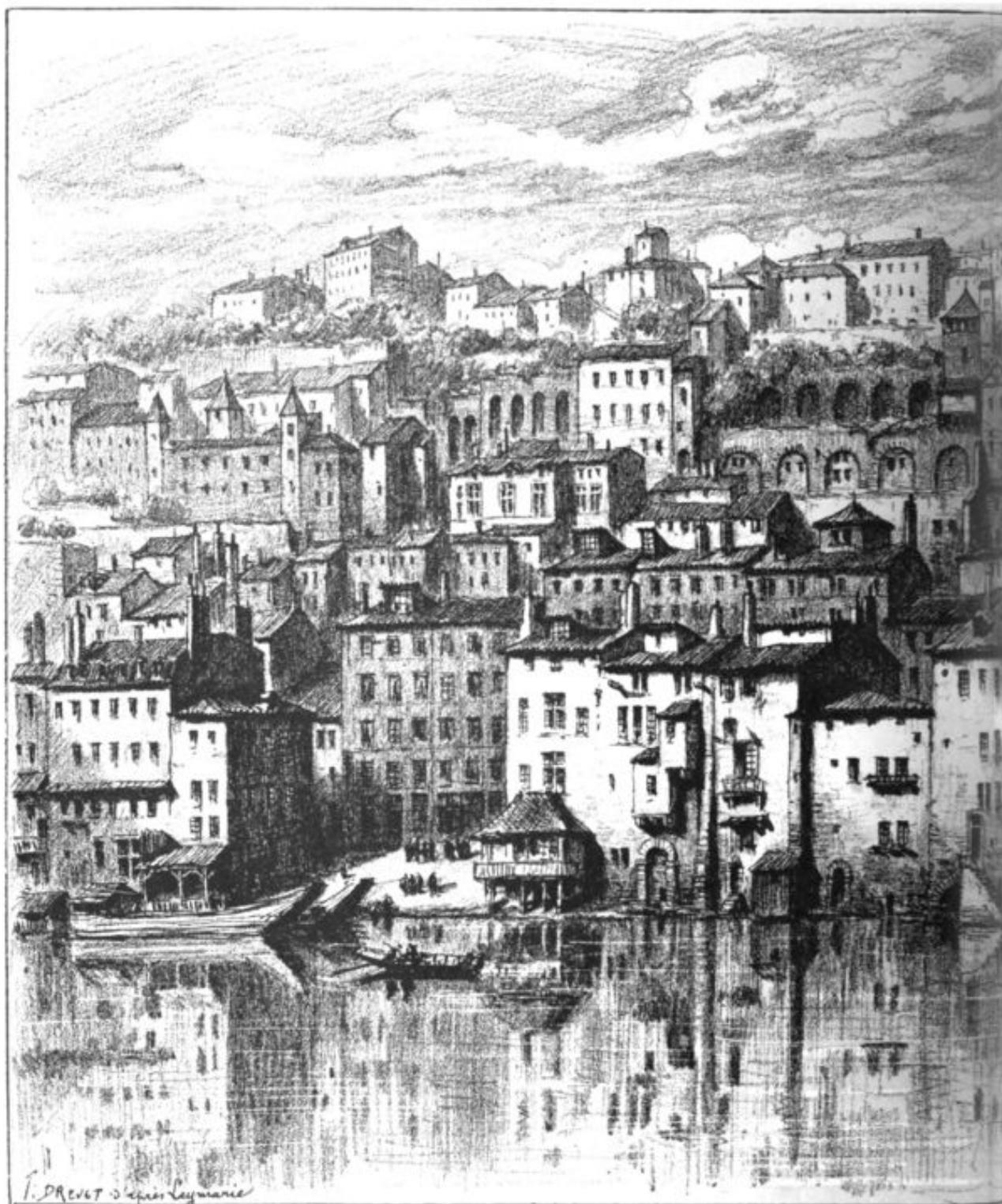
FENÊTRE OGIVALE GÉMINÉE D'UNE MAISON DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE  
rue Saint-Georges, n<sup>o</sup> 7.

le siège du Grand-Prieuré d'Auvergne, et que le vieux château de Saint-George sera le lieu de résidence du Grand-Prieur, d'un chevalier receveur de l'Ordre et de deux secrétaires de la recette générale, d'autres chevaliers pourvus de différents titres et fonctions, d'un chancelier, d'un archiviste, d'un prêtre conventuel, vicaire général de l'Ordre, et d'un prieur-curé, sans compter le personnel particulier du Grand-Prieur, composé de valet de chambre, laquais, cocher, jardinier, portier et filles de service. La grande salle d'honneur, c'est-à-dire la salle du Chapitre, éclairée par deux grandes fenêtres, aura pour tout ameublement une longue table en chêne couverte d'un vieux tapis de moquette verte et de vieilles chaises garnies de la même étoffe, avec, aux parois tendues de cuir doré, les portraits des Grands-Baillis de Lyon, revêtus de leurs cuirasses. Dans la salle à manger, on remarquera un grand portrait, à cadre doré, du Grand-

Maitre Lascaris et, au-dessus de la porte d'entrée, un autre tableau à cadre très simple, représentant la galère capitane de Malte. Tout le reste du logis conservera sa sévérité monacale.

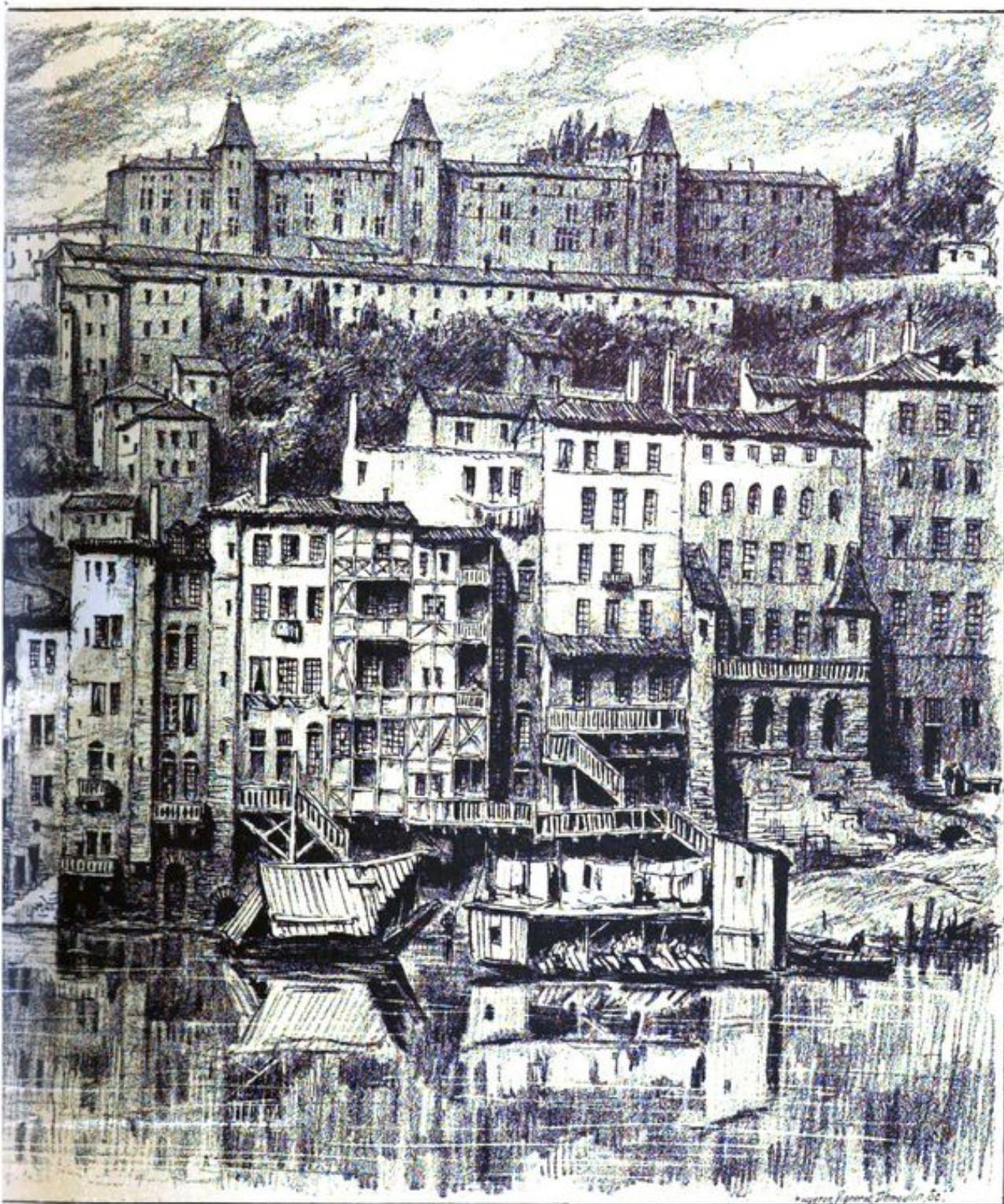
Les hôtes de cette demeure ont une vie à part; ils ne se mêlent point aux événements de la grande ville et, si parfois certains conflits ne venaient à s'élever entre l'Ordre de Malte et le Consulat, l'existence de la Commanderie serait complètement étrangère à celle de la cité. On y voit, du moins, de temps en temps, d'intéressantes cérémonies. Chaque année, la veille de la fête de sainte Eulalie, qui se célèbre le 10 décembre, les chanoines de Saint-Jean viennent officier en grande pompe. Quand Saint-George sera devenu le chef-lieu de la langue d'Auvergne, chaque année aussi, durant les trois premiers jours de juin, les chevaliers et commandeurs de l'ordre tiendront chapitre à la Commanderie; le premier jour, avant l'ouverture des séances, le prieur-curé, accompagné de son clergé, ira les prendre dans la salle capitulaire pour les conduire à la messe solennelle du Saint-Esprit, et ce sera un fort beau spectacle que ce défilé de nobles chevaliers en grand costume, habit rouge galonné d'or, veste et culotte de drap gris-blanc, épée au côté, et croix de Malte suspendue au





LE QUARTIER SAINT-GEORGES EN 1840. LES MAISONS DU P

D'après la sépia de



DE L'EAU AVANT LA CONSTRUCTION DU QUAI FULCHIRON  
(Musée de Lyon).





côté gauche par un ruban noir. Puis, à la fin de chaque jour de chapitre, un grand diner réunira tour à tour à la Commanderie les principales autorités religieuses et civiles, invitées par séries, et que l'on verra descendre de voiture, en costume de gala, devant le grand portail. En 1787, le Chapitre recevra même à sa table, avec ses invités habituels, un souverain authentique, le roi de Suède, voyageant sous le nom de comte du Nord.

Par la terrasse, pleine de verdure, et le cimetière contigu, nous revenons devant la petite



LE QUARTIER SAINT-GEORGES ET LE PONT D'AINAY. (D'après un dessin de Leymarie, 1840.)

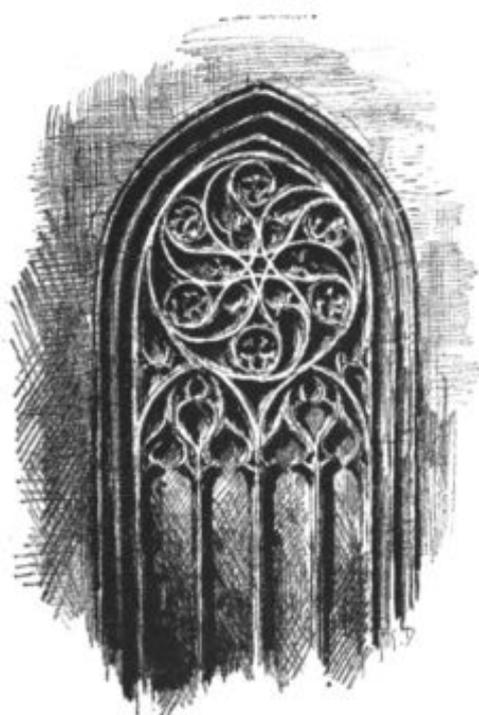
Ce pont d'Ainay ou de l'Arsenal était le deuxième qui eût été construit à cet endroit; il fut achevé sous la Restauration.

église, qui s'abrite à l'ombre de la Commanderie. La tour carrée du clocher, munie d'une horloge à deux cadrans et surmontée d'un toit aigu à quatre pans, s'élève sur la façade, du côté de la montagne. Au-dessus du portail est une rosace ornée de la croix de Malte; deux autres portes donnent l'une sur le cimetière, l'autre sur la cour du Bailliage pour les gens de la Commanderie. De l'ancienne construction de Leidrat, il ne reste que les murs latéraux avec leurs étroites fenêtres, quatre au midi, trois au nord, percées comme des meurtrières et vitrées à plomb. Huit colonnes, auxquelles sont adossés des autels, supportent les voûtes de la nef. Celle-ci est séparée du chœur par une grande barrière de fer, sur le couronnement de laquelle se dresse un beau Christ de grandeur naturelle. Contemporain de la chapelle des Bourbons, dont nous avons admiré à Saint-

Jean la richesse inouïe, le chœur de l'église de Saint-George, entièrement reconstruit par les soins d'Humbert de Beauvoir, se fait remarquer par la hardiesse des profils de ses voûtes ogivales, ses nervures fortement accusées et ses clefs pendantes où l'élégance du dessin n'est point noyée sous un excès d'ornementation. Il est éclairé par trois fenêtres décorées de vitraux. Sur le maître-autel, le retable, formé de deux colonnes torsées habilement sculptées, renferme un grand tableau représentant la résurrection de Notre-Seigneur. De chaque côté du chœur sont des stalles pour le clergé de l'église, qui se compose, outre le prieur-curé, de quatre prêtres chapelains, dont l'un a le titre de doyen et un autre celui de syndic. A la tête des stalles de droite, le Grand-Bailli a sa place réservée; mais souvent, sans sortir de chez lui, il assiste aux offices dans une tribune qui s'ouvre au-dessus du sanctuaire et qui est construite dans la tour septentrionale de la Commanderie.

Sous les dalles de la nef, règne un long caveau où les chevaliers ont leur sépulture. Plusieurs membres de nos grandes familles ont également ici leurs tombeaux. Dans cette chapelle, au levant, reposent, sous ce tombeau tout brisé, Barnabé de Langes, écuyer, et sa femme, Élisabeth d'Amanzé, décédés à la fin du xv<sup>e</sup> siècle; au même endroit, Nicolas I<sup>er</sup> de Langes, mort en sa trente-septième année, et sa femme, Françoise de Bellièvre, au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, après un long veuvage noblement supporté. Là aussi sont venus se coucher l'un après l'autre, dans le sommeil de la mort, Louise Grolier et son mari, le célèbre président de Langes, mécène des gens de lettres de son temps. Les armes de ces illustres familles se voient sur leur tombeau ou au vitrail de leur chapelle. Enfin, plusieurs confréries ont ici des chapelles pour leurs assemblées. — Jusqu'à la Révolution,

l'église de Saint-George restera dans la dépendance du Grand-Prieuré d'Auvergne et demeurera tout à la fois régulière et paroissiale. Mais, à cette époque, la Commanderie sera vendue comme bien national; l'église sera pillée, puis convertie en fenil, enfin rendue au culte par le Concordat.



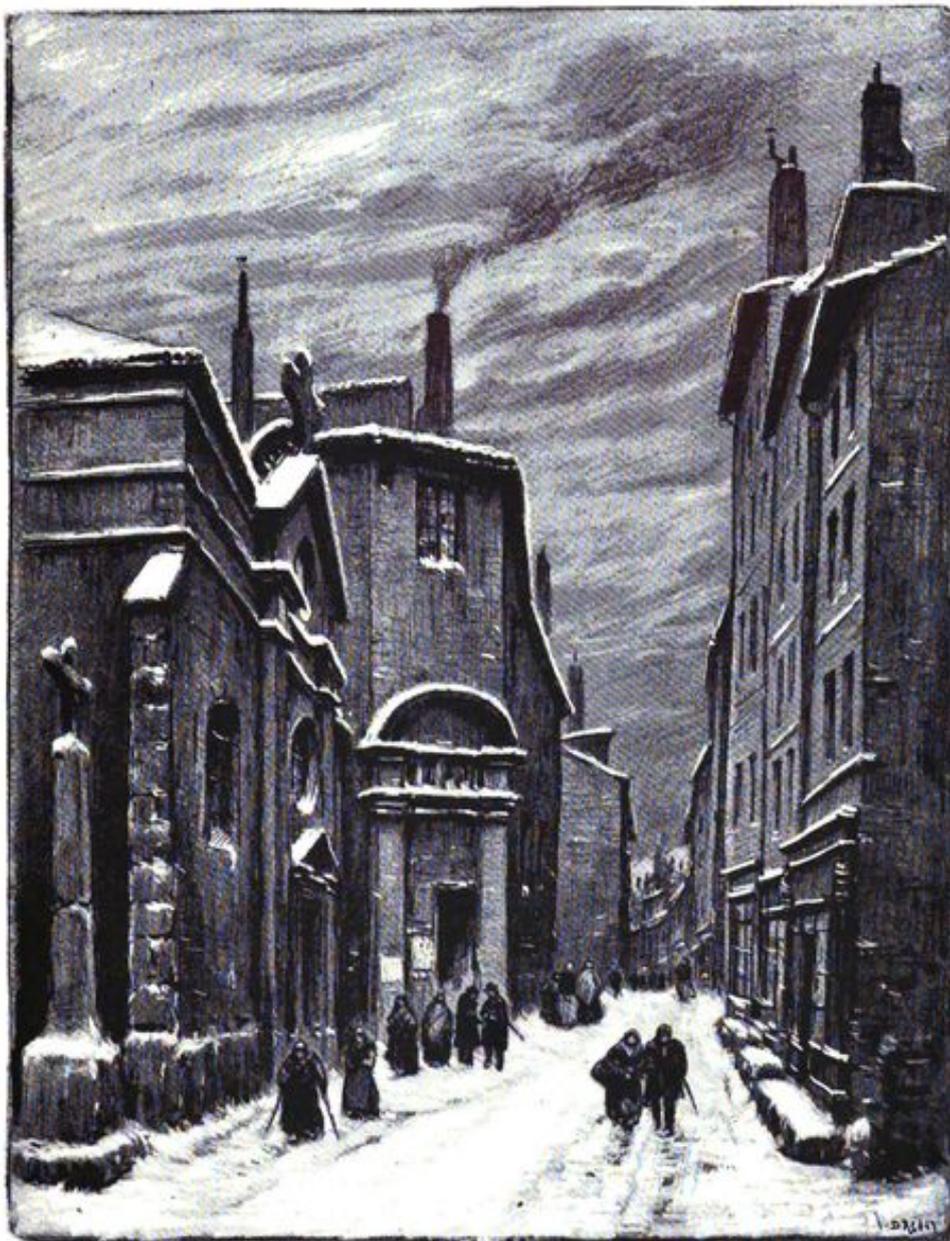
FENESTRAGE DU TRANSEPT SEPTENTRIONAL DE L'ÉGLISE SAINT-GEORGES. (Reconstruction de 1544.)

Nous sommes ici presque à l'extrémité de la ville. Un peu plus loin au midi, en suivant la rue Saint-George, de plus en plus resserrée entre les maisons du côté de la montagne et celles du bord de la rivière, on voit se dresser l'énorme et massive porte fortifiée à laquelle vient se relier la muraille qui enveloppe la colline. Au-dessus, s'élève la croupe verdoyante du coteau, qui, au printemps, se couvre de fleurs. A l'endroit le plus escarpé, on aperçoit de nombreux débris d'ouvrages romains, que les « antiquaires » croient être des restes de la voie Narbonnaise, l'un des quatre grands chemins d'Agrippa, dont le centre était à Lyon. Ces arceaux mêlés à la verdure, ces vignes et ces jardins en terrasses, d'où émergent, au sommet, l'abside et le clocher de Saint-Just,

font un curieux contraste avec le sombre rempart qui monte presque à pic au-dessus de la porte Saint-George. — En bas, où étaient autrefois des tuileries et des ouvriers de tupiniers, c'est

le fouillis des maisons étagées au pied de la colline, quelques-unes jolies avec leurs façades neuves et leurs enseignes d'hôtellerie, en bois ou en tôle peinte, accrochées aux longues potences de fer. Ça et là, un arbre a poussé entre deux murs et tend ses branches vers le soleil; en arrière et tout contre la montagne, des tourelles, des lanternons se hissent par-dessus les toits pour jouir aussi du coup-d'œil de la Saône, du spectacle des longues sisselandes, des lourdes savoyardos, des penelles, remorquées à grands cris rythmés que répètent les échos des rives.

Mais nous retrouverons plus tard la porte Saint-George et le faubourg de la Quarantaine; pour éviter de revenir sur nos pas, gravissons d'abord le coteau et gagnons la ville haute. Derrière la Commanderie, au couchant, se trouve l'ancienne maison de la Confrérie de Saint-George, d'où sort une fontaine (la fontaine des Trois Cornets, n° 88, rue Saint-Georges); c'est à côté de



L'ÉGLISE ET LA RUE SAINT-GEORGES, D'APRÈS GABILLOT (1852).

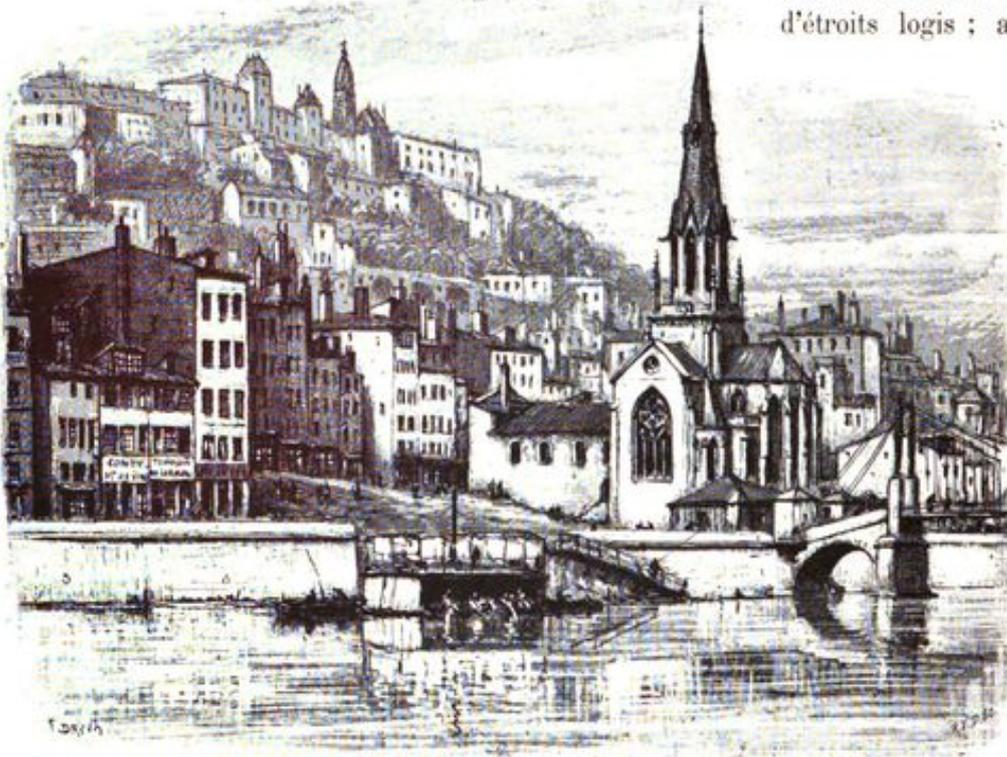
Ce dessin montre la façade de l'église, restaurée en 1829 par Jean Pollet; c'était un travail de mauvais goût, que le défaut de ressources pouvait à peine excuser. On aperçoit à côté de l'église, la vieille croix de l'ancien cimetière.

cette maison que s'amorce la montée des Espies; par elle ou par la rue Breneuse, nous aboutirons au Gourguillon. Plus raide encore et plus pittoresque est la montée des Espies, sorte de couloir encaissé entre les hautes et solides murailles tapissées de lierre, qui soutiennent les

terres des propriétés riveraines. De distance en distance, une porte percée dans ces sortes de remparts laisse entrevoir un escalier, une cour, un bout de jardin. Quelques-unes de ces constructions datent de plus d'un siècle; elles ne dépassent pas le milieu de la montée. Plusieurs familles bourgeoises ont là leur habitation. Il y a aussi, comme dans tout ce quartier, des ménages d'artisans vivant resserrés dans

d'étroits logis; au siècle dernier,

messire Garbet possédait, rue Saint-George, une maison dont les Florentins occupaient les salles basses avec le jardin et où il n'y avait pas moins de cinquante-deux locataires. Cet état de choses a peu changé; cependant on ne compte encore, à Saint-George, que fort peu d'ouvriers en soie; sur toute la rive droite de la Saône, il n'y



LE QUARTIER SAINT-GEORGES, EN 1860, APRÈS LA DÉMOLITION DE LA COMMANDERIE.

C'est en 1844 que le chœur, le sanctuaire, le clocher et le transept septentrional de l'église furent reconstruits sur les dessins de Bossan, avec la collaboration de Bresson. Bossan a conservé le style de l'ancien chœur, en l'agrandissant; il en a même utilisé le beau pendentif du XV<sup>e</sup> siècle, dont chaque pierre, numérotée, a retrouvé sa place dans le nouvel édifice. — Un peu plus tard, on éleva, sur les dessins du même architecte, le transept méridional que l'on voit dans ce dessin. La partie ancienne, que l'on aperçoit au couchant, fut démolie en 1869, et ce qui restait à faire de la nouvelle église fut entièrement terminé. La petite rue Mouton ou du Mouton (plus anciennement Constantin), qui limitait la Commanderie au midi, existe encore à la suite des bâtiments scolaires élevés sur une partie de l'emplacement de celle-ci et de ses jardins.

a guère plus d'une centaine de « maitres »; en 1660, le personnel complet de la manufacture lyonnaise ne dépassera pas encore deux mille quatre cent cinquante individus, y compris les compagnons, les apprentis et les fils de maitres. Mais, comme les métiers sont disséminés dans tous les quartiers et que, dans la plupart des rues, on entend retentir, fort avant dans la nuit, le bruit « de la grande et de la petite navette », les étrangers peuvent avoir, comme Chappuzeau, l'illusion que « les soyes occupent ici cent mille personnes ». Ce sera dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, que les petites rues de Saint-George et du Gourguillon deviendront une des principales agglomérations d'ouvriers en soie, à telle enseigne qu'à la veille de la Révolution il n'y aura pas moins de quatre cent soixante-douze maitres, à Saint-George seulement, et, autour de chaque maitre, le personnel d'un atelier: compagnons et apprentis, dévideuse et tireuse de corde. En outre, le voisinage de la Saône amènera des teinturiers, qui s'établiront au port du Sablet ou rue Ferrachat. Cet accroissement de la popu-

lation ouvrière nécessitera la transformation du quartier. Entassés avec leur maisonnée, dans ces logements exigus, obscurs, mal aérés et malsains, les pauvres artisans verront le prix de leurs loyers s'élever rapidement; il faudra construire de nouveaux étages aux maisons. Les ateliers grimperont au plus près possible du ciel et de la lumière; ils rechercheront les logis donnant sur le coteau, à l'opposé des étroites et sombres ruelles; peu à peu, ils graviront les pentes de la montée des Espies, où se bâtiront des maisons d'ouvriers, claires à tous les étages et qu'animeront du bas au haut le battement des métiers. Ces maisons, commodes et saines, appartiendront pour la plupart à leurs habitants. Singulièrement économe et casanier, bornant son horizon aux lieux et aux gens témoins de sa vie laborieuse, le maître ouvrier en soie n'a qu'une seule ambition : être propriétaire, fût-ce d'une moitié de maison, fût-ce même d'un étage. Il se tient pour satisfait, s'il a réalisé ce rêve. Quand ses deux ou trois métiers sont en branle, que sa femme fait ronronner entre ses mains le rouet à canettes ou va et vient dans la salle entre le vieux lit à colonnes et la cheminée à crémaillère, le maître qui n'a plus de loyer à payer jette un coup d'œil sur ses compagnons de travail qui sont comme de sa famille, sur les antiques objets qu'il a toujours vus aux mêmes places : le coffre à bahut, le pétrin et la table de noyer, son épée rouillée et « son hallebarde » accrochées au mur, en face de l'image de son saint patron placée dans un cadre, — et il se sent bien chez lui et ne souhaite plus rien.

Nous atteignons ainsi le Gourguillon, ce grapillon pittoresque, qui nous est apparu tout à l'heure, du bas de la montée, vers les beaux hôtels d'Olivier Durand et d'Étienne Laurencin, entre ses deux rangées de vieux murs et de vieilles maisons, plantés en zigzags le long de la côte, où l'on voit, aux contours, pointer quelque antique tourelle. C'est une des plus anciennes voies



LE QUARTIER SAINT-GEORGES EN 1860.

On voit, en descendant vers l'église Saint-Georges, une partie des anciennes mesures du bord de l'eau et la ruelle qui aboutissait au petit port du Sahlet, avant la construction du quai Fulchiron, dont la première partie fut achevée en 1845. Au premier plan, se trouve le premier pont Tilsitt, démoli en 1864.

de la ville, et c'est encore une des plus fréquentées. Il n'y en a pas de plus directe entre la porte de Saint-Just et le quartier Saint-Jean. C'est par là que descendent les voyageurs qui arrivent par la route d'Auvergne et les paysans du Lyonnais qui viennent, avec leurs mulets chargés de paniers



L'ESCALIER DES ESPIES  
DESSINÉ EN 1898.

Cette montée s'appelait autrefois chemin ou rue des *Pies*. Claude Le Viste l'avait ouverte au travers d'une vigne qu'il avait divisée en parcelles appelées *pies*, pour la vendre comme terrain à bâtir : *Juxta vineam... que nunc est in pedas converso*. Ce passage, créé dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle pour desservir ces lots de terrain, fut ap-

pelé rue des *Pies*, et par corruption, rue des *Espies*. Un registre de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle désigne cette montée : « *La ruette neuve des trois Espies* ».

pelé rue des *Pies*, et par corruption, rue des *Espies*. Dans la partie haute du tènement enveloppé aujourd'hui par la rue des Espies, se trouvait jadis la recluserie de la Magdeleine, dont il est si souvent parlé dans l'histoire de Lyon : *Sancta Maria Magdalena, reclusoria de colle*,

et de sacs, apporter leurs denrées au marché. Aussi les petites boutiques y sont-elles nombreuses ; les voilà telles qu'elles étaient au XV<sup>e</sup> et même au XIV<sup>e</sup> siècles : la porte à plein cintre et, à côté, la « fenêtre » également cintrée, sans moulures, avec la pierre d'appui servant à étaler les marchandises ; ou bien, la porte et la fenêtre enfermées sous un seul arc et séparées par des montants de pierre (n<sup>os</sup> 46 et 48).

Jusque vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, le nom actuel de cette montée ne s'appliquait qu'à la partie basse : le carrefour ou treyve du Gourguillon et même la rue jusqu'à la Brèche de Saint-Jean. La montée tout entière s'appelait chemin de Bel-Regard ou Beauregard, nom qui est resté à la petite place située au milieu du Gourguillon. Cette raison topographique vient s'ajouter aux autres pour faire rejeter l'étymologie légendaire imaginée par quelque historien moderne. Mais, à défaut de merveilleux, cette ancienne voie rappelle une foule de vieux souvenirs.

Au-dessus de la rue Breneuse, se trouve une habitation qui fut, au XVI<sup>e</sup> siècle, la propriété du célèbre antiquaire Guillaume du Choul, bailli des montagnes du Dauphiné, auteur de plusieurs ouvrages estimés sur l'histoire et l'archéologie romaines ; comme Claude de Bellièvre, ce savant avait rassemblé

recluserie de la colline. Comme toutes les autres recluseries — il y en avait onze à Lyon, situées près des portes de la ville — ce petit établissement religieux se composait d'une maisonnette attenante à une chapelle, et accompagnée d'un jardin ou d'un champ de vigne, le tout hermétiquement clos de murs, et dont la porte, murée ou scellée, ne permettait de communiquer avec l'extérieur que par une étroite ouverture ménagée à hauteur d'appui pour faire passer au reclus la nourriture journalière. Il paraît qu'au moyen âge, vers 1362, les clergeons de Saint-Jean venaient chez le reclus prendre des leçons de grammaire. Pendant leurs luttes contre les chanoines, les Lyonnais avaient construit un fort à côté de la recluserie de la Magdeleine; on voyait, au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, les restes de ses anciennes murailles. A cette dernière époque, il y avait, entre les piliers de la chapelle, qui s'élève encore près de la montée du Gourguillon, une boutique de rôtisserie, appartenant aux chanoines de Saint-Ruf, possesseurs du prieuré de la Platière.

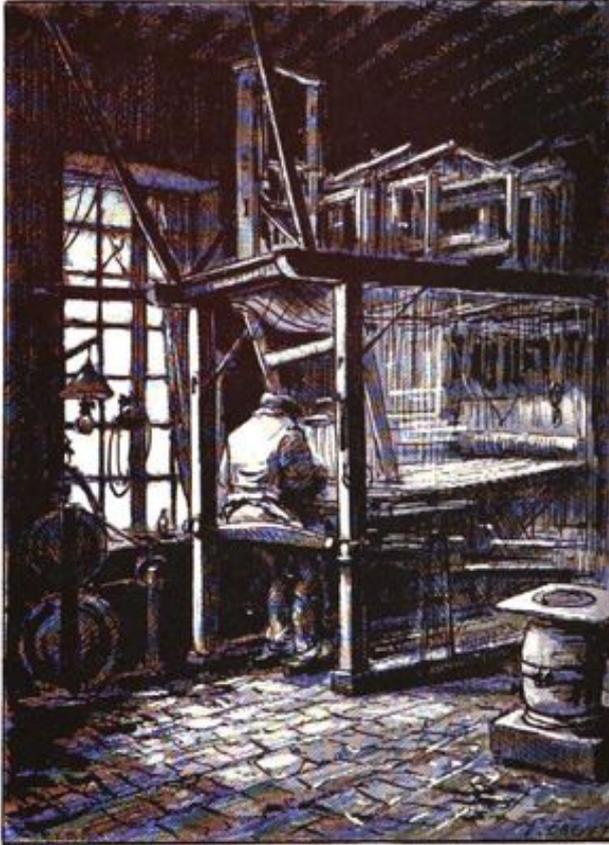
L'habitation de Guillaume du Choul devint, dans la seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, la propriété de Claude du Verdier, seigneur de Vauprivas, fils de l'érudit bibliographe; elle passa ensuite dans la famille des Orlandini, dont l'un, Alexandre, prêta 450.000 livres à Henri IV.

En 1599, Balthazar de Villars et sa femme louèrent les bâtiments de la recluserie et achetèrent la maison voisine, à l'angle de la montée des Espies, pour en faire le couvent des Clarisses de Bourg, qui, fuyant cette ville désolée par la guerre, étaient venues se réfugier dans la rue Buisson; comme la vieille chapelle était fort exigüe et le sol pentueux et incommode, ils firent construire, dans l'intention d'élever une église, la terrasse actuelle avec le grand mur de soutènement à arcades, que l'on aperçoit de la ville basse. Mais l'installation ne fut pas jugée suffisante et l'on acquit un terrain près d'Ainay, où l'on bâtit un monastère dont les Clarisses prirent possession le 7 septembre 1617. Aujourd'hui, l'antique chapelle de la Magdeleine ne s'ouvre plus qu'à certains jours où le



ESCALIER ET COUR D'UNE MAISON DE LA MONTÉE DES ÉPIES, n° 2 (1898).

prêtre prébendier, du clergé de Saint-Jean, y vient dire la messe, près du tombeau de l'archevêque Claude de Bellièvre, inhumé là en 1612. Bientôt, avec l'autorisation du Chapitre, Bezian Arroy, docteur en Sorbonne, théologal de Lyon, y enseignera, chaque mardi et vendredi à une heure, les lettres sacrées et la théologie scolastique. — C'est dans ce même endroit que va s'établir le monastère des religieuses du Verbe-Incarné, fondé à Roanne par Jeanne Chesard de Matel et fixé à Lyon depuis 1627; après la confirmation de leur établissement, en 1655, celles-ci ne seront encore qu'une dizaine, plus une sœur tourière. Mais elles prospéreront dans la suite;



UN ATELIER DE CANUT, RUE SAINT-GEORGES, AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE.  
(Dessiné d'après nature en 1898.)

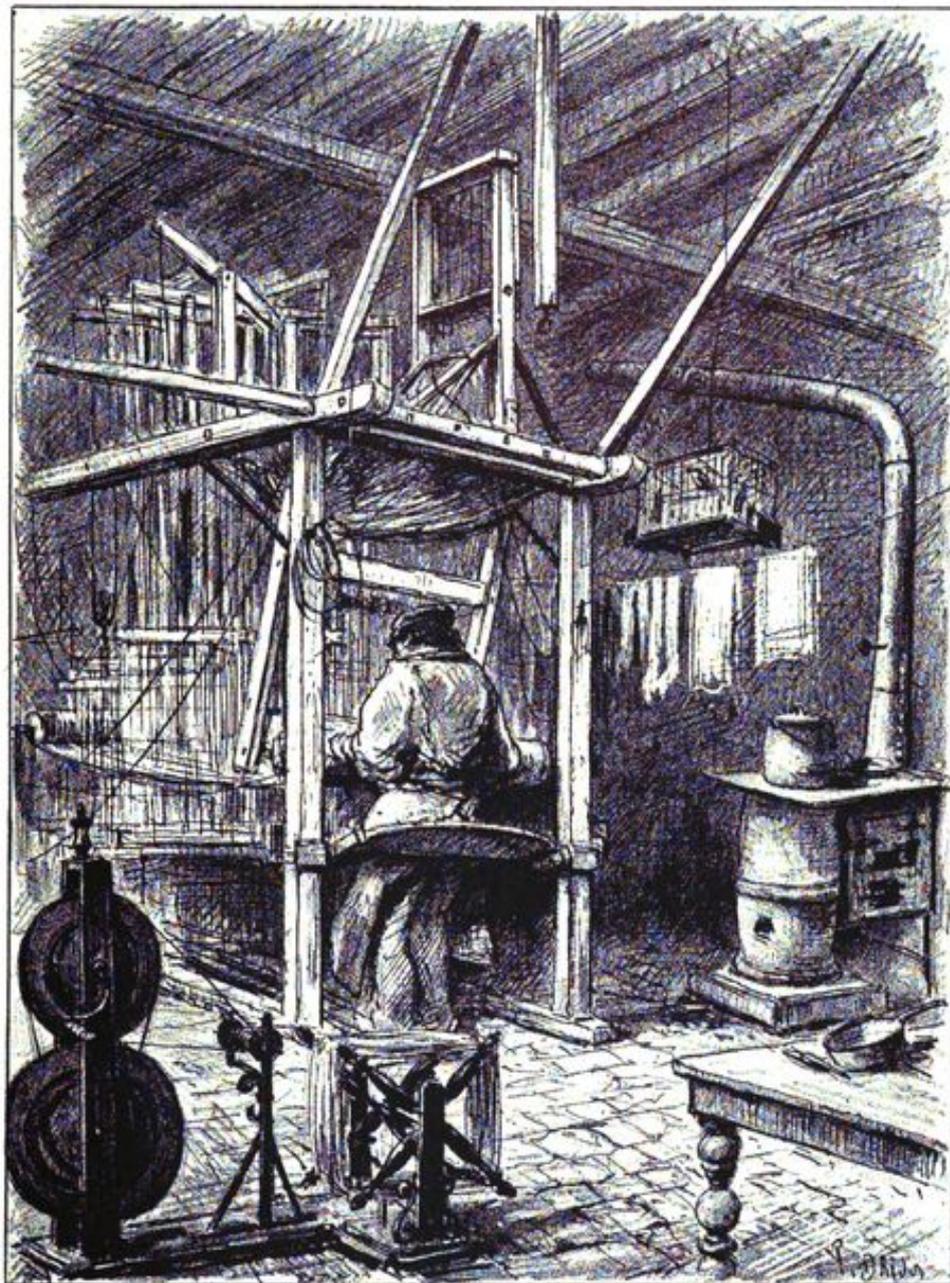
au XVIII<sup>e</sup> siècle, elles orneront le grand autel de leur église d'un beau retable fait sur les dessins de Jean Delamonce, avec deux bonnes figures du sculpteur lyonnais Claude Lamoureux, et, en 1756, elles y placeront une statue de la sainte Vierge, d'Antoine-Michel Perache. Après la dispersion des religieuses, la partie haute du monastère sera occupée, sous le même nom, au XIX<sup>e</sup> siècle, par l'institution Guillard, et la partie basse par la Compagnie des Notaires (12 mai 1853).

C'est presque en face de l'ancienne recluserie, près de la place de Beauregard, que, le 14 novembre 1305, le pape Clément V, venant de se faire couronner à la basilique de Saint-Just, redescendait en grande pompe vers le cloître de Saint-Jean, ayant à sa droite le roi de France à cheval et, à ses côtés, le comte de Valois, frère du roi, et le duc de Bretagne tenant les rênes de sa mule, lorsqu'un pan de vieille muraille, surchargé de spectateurs, vint à s'écrouler, renversa le pape et sa monture, tua le duc de Bretagne avec beaucoup de pauvres gens, et blessa grièvement le frère du roi. C'est encore au Gourguillon que deux disciples de saint Dominique, Arnaud de Toulouse et Roméo de Livia, étaient venus fonder, en 1218, le troisième couvent des Frères Prêcheurs, en France, et le premier à Lyon; c'est là aussi que les Trinitaires s'établirent, en 1658, avant d'occuper, plus bas, l'ancienne maison Bellièvre. — A la fin du XV<sup>e</sup> siècle, l'habile tailleur d'images Huguenin Navarre, qui fit les statues du gâble et du tympan de la Cathédrale, avait une maison dans la rue du Gourguillon. Sous le règne de François I<sup>er</sup>, ce fut un sinistre personnage, l'exécuteur de la haute justice — *tortor et executor altæ justitiæ Lugduni* — autrement dit le bourreau, Jean Jacquemo, qui vint habiter, à mi-côte de la « rue de Belregard », comme un paisible bourgeois, une maisonnette avec un jardinet. Au temps de la Ligue, noble Claude Guerrier et le florentin Nicolas Consilli

possédaient chacun, au Gourguillon, une maison et un enclos. On voit combien de souvenirs de toutes sortes se rattachent à ce petit coin du vieux Lyon.

Continuant notre route, nous trouvons, au-dessus de la montée des Espies, une propriété dont la vigne, plantée sur les vestiges d'une villa romaine, recèle la belle mosaïque du *Combat de l'Amour et du dieu Pan*, que l'apothicaire Vital Cassaire y découvrit en 1670 (c'était la maison dite de Vendôme, où habita un prince de ce nom ; la mosaïque est actuellement au Musée, salle Chenavard).

Enfin, nous atteignons la place de la Croix-de-Colle, où viennent aboutir aussi le Chemin-Neuf, le chemin de Fourvière et la rue des Farges. Cette place forme deux terrasses triangulaires disposées en gradins, au-dessous desquelles la montée se prolonge sans interruption vers Saint-Just et dont les pointes se réunissent au carrefour de la croix. Il y



UN ATELIER DE CANUT DU QUARTIER SAINT-GEORGES (1898).

eut là, depuis une haute antiquité, une croix abritée sous un orme. C'étaient l'orme et la croix *de Colle*, de la colline, de même que la chapelle de la Magdeleine était parfois appelée *reclusoria de colle*. D'après une tradition, dont l'origine est sans doute une fausse interprétation de ces deux mots latins,

ce serait là que les compagnons de saint Irénée auraient été décapités sous l'empereur Sévère, et, en souvenir de cet événement, ce lieu aurait pris le nom de *Cruce Decollatorum*. Rappelons, en passant, qu'au moyen âge les chanoines de Saint-Just, le jour de la fête de leur patron et à l'issue de la grand'messe, avaient coutume de servir des raisins, sous l'orme de Colle, au clergé de Saint-Jean qui s'était rendu en procession à l'office de la collégiale. Le vieil orme a été abattu au xv<sup>e</sup> siècle. Là s'est tenu, depuis 1490, le marché au bétail ; sur la demande des chanoines, que



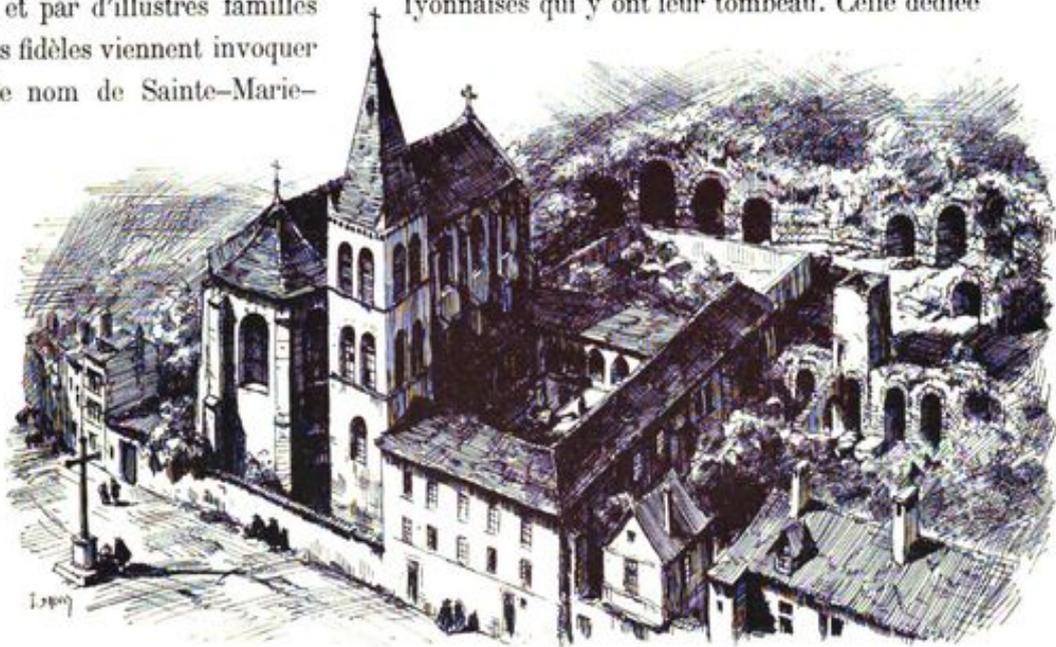
VESTIGES D'AQUEDUCS ROMAINS ET DE REMPARTS DU MOYEN AGE. (D'après une eau-forte attribuée à Fontaine.)

ce voisinage incommodait, il fut transporté en 1613 hors des murs, en face des ruines de l'ancienne église de Saint-Just ; les habitants l'ont fait rétablir *intra muros* ; il occupe, depuis 1618, le terre-plein soutenu par le mur du Chemin-Neuf, et il y restera encore plus de deux cents ans.

Au-dessus, s'élève le monastère des Pères Minimes, établis à Lyon en 1553 par le célèbre P. Simon Guichard, surnommé « le marteau des hérétiques ». La façade longe le chemin de Saint-Just à Fourvière et à Saint-Paul, et les dépendances occupent, à l'ouest et au nord, une grande étendue de terrain planté de vignes. Au midi, contiguës à la façade, se dressent la tour carrée du clocher, surmontée d'une pyramide, puis l'église. Celle-ci est à une seule nef, entourée de chapelles. Faute de ressources, il a fallu près d'un siècle pour la construire ; la pose solennelle de la première pierre fut faite le 25 mars 1555 : la consécration officielle n'aura lieu qu'en 1653. C'est un monument d'une architecture renaissance un peu avancée. Long d'environ trois cents pieds, éclairé par d'immenses baies, il déploie de larges voûtes aux nervures carrées, retombant sur des niches à dais taillés en coquille et coiffés d'armoiries sculptées ; les piliers minces sont adossés à un fût de colonnette engagée qui s'élance à une grande hauteur. Sous les pas, on foule de nombreuses pierres tombales ; au milieu du chœur, une dalle de marbre noir nous apprend qu'ici repose l'obéancier de Saint-Just, Maurice de Fenoyl, un des principaux bienfaiteurs du monastère. Le grand-autel est

orné d'un très beau retable. Neuf chapelles latérales, remarquables par leur richesse, furent érigées par des confréries et par d'illustres familles à la Vierge, que les fidèles viennent invoquer en ce lieu sous le nom de Sainte-Marie-Majeure, a été édifée par les Clapisson ; celle de Notre-Dame de Bon-Secours, par François Scarron ; les Chaponay ont élevé celle des Rois-Mages, où de beaux vitraux représentent l'Adoration de l'Enfant-Jésus dans l'étable de Bethléem. La chapelle de Saint-

lyonnaises qui y ont leur tombeau. Celle dédiée



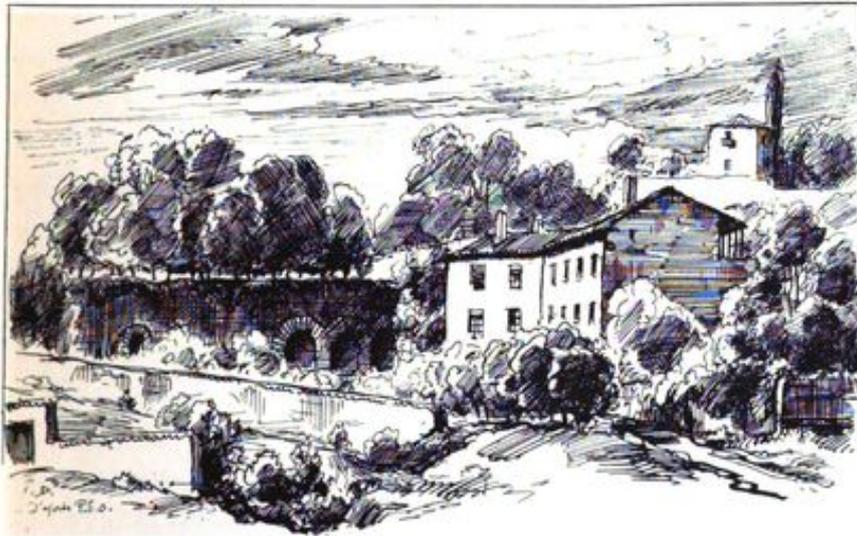
L'ANCIEN COUVEN ET L'ÉGLISE DES PÈRES MINIMES. LA CROIX-DE-COLLE, AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE.

(D'après le plan panoramique de Simon Maupin, fait en 1625).

Le chœur de l'église des Minimes était primitivement — comme on le voit ci-dessus — du côté oriental, à l'endroit où fut ensuite placée la porte d'entrée. Maurice de Fenoyl, mort le 17 avril 1641, avait donné, en 1631 et 1632, une somme importante pour rebâtir le chœur. La propriété des Minimes embrassait, au nord, toute la clôture du Refuge actuel de Notre-Dame-de-Compassion et s'étendait jusqu'au chemin des Arcs, aujourd'hui rue du Jugo-de-Paix. On aperçoit, derrière les bâtiments, les ruines du Théâtre romain, dont le P. Colonia put encore distinguer, à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, l'hémicycle, l'orchestre et l'emplacement des gradins.

Antoine et de Sainte-Marguerite a été fondée par Pierre d'Auxerre, avocat du roi en la Séné-

chaussée de Lyon et plus tard président du Parlement de Toulouse, après la perte de sa fille unique, enlevée à la fleur de l'âge. Aux Pianelli de la Valette appartiendra celle de Saint-François-de-Paule, instituteur de l'ordre des Minimes, construite par la corporation des Espagnols résidant à Lyon ; là sera enseveli Laurent Pianelli, prévôt des marchands et trésorier de France. Dans cette même chapelle dédiée à Saint-François-de-Paule, sera inhumé, en 1684, un enfant, membre de sa famille, le jeune fils



EMPLACEMENT DU THÉÂTRE ANTIQUE AU-DESSUS DES MINIMES.

(D'après un croquis de Paul Saint Olive, 1869.)

Le Théâtre romain se trouvait sur l'emplacement occupé par l'enclos du Refuge de Notre-Dame-de-Compassion, rue de l'Antiquaille. On crut longtemps que c'était là que les martyrs lyonnais avaient subi leur supplice. C'est seulement au mois de mars 1887 que M. Lafon, professeur à la Faculté des sciences de Lyon, a découvert les substructions du véritable Amphithéâtre, dans sa propriété située à cent pas de là vers le nord, à l'intersection de la rue du Jugo-de-Paix et de la rue Cléberg. Le travail de M. Lafon ne laisse plus de doute.

d'André d'Ormesson, maître des requêtes, dont un aïeul a épousé une petite nièce du saint. On voit, au-dessus de l'autel, un excellent tableau représentant le saint patriarche de Paule, qui a été exécuté dans le couvent même par le peintre Guillaume Perrier. Cet artiste, s'étant rendu coupable d'un meurtre, est venu se réfugier au couvent des Minimes, où, dans une retraite absolue, il s'adonne aux travaux de son art ; il a décoré la sacristie d'admirables tableaux où est retracée l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament ; sa Cène attire surtout l'attention des connaisseurs.



COUR AVEC TOURELLE EN ENCORBELLEMENT D'UNE MAISON DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE  
RUE DES FARGES, n° 31. (Dessinée en 1899.)

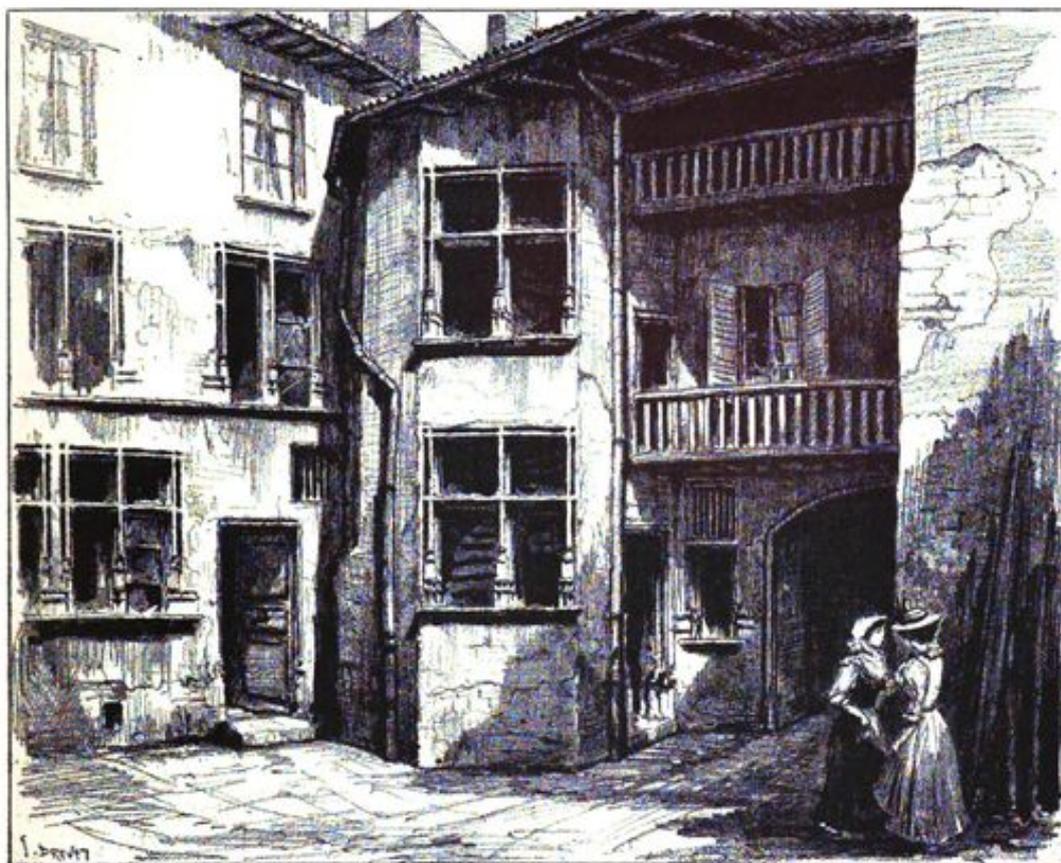
La chapelle placée sous le vocable du Saint-Esprit a été bâtie par l'avocat lyonnais Hugues Athiaud, qui, pendant les brigandages de la Ligue, parvint, au milieu de grands dangers, à s'échapper d'une tour où de soi-disant ligueurs l'avaient enfermé.

Plus loin, on nous montre la *Chapelle des Parisiens* ; elle a été élevée, comme son nom l'indique, par les Parisiens établis à Lyon, qui l'ont dédiée à saint Denis et à sainte Geneviève. Chaque dimanche et aux grandes fêtes, la corporation y fait célébrer des offices ; c'est dans le couvent qu'elle tient chaque année son assemblée générale, nomme son recteur et ses courriers. D'autres chapelles sont consacrées à diverses confréries, entre autres celle du *Royaume de Notre-Dame d'Août*, celle de la *Pureté de la Vierge*, celle de la *Santé*. — L'église et les chapelles sont décorées de fresques représentant le Christ en croix, la Vierge, saint Sébastien, saint Roch, saint François

de Paule, saint Antoine : ce sont des œuvres de l'excellent peintre lyonnais François Stella.

La visite de l'église terminée, nous pénétrons dans le beau cloître du couvent. A pas lents, s'y

promènent des religieux en robe de bure noire; quand ils interrompent leur pieuse lecture, leur regard se repose sur les parois des voûtes, où se déroulent, d'arcade en arcade, les principaux épisodes de la vie de saint François de Paule, peints par feu Horace Le Blanc, peintre ordinaire du Roi et



COUR D'UNE MAISON DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE, RUE DES FARGES, N<sup>o</sup> 22. (Dessinée en 1890.)

de la Ville de Lyon. Ainsi est évoqué de toutes parts, dans ce monastère, le souvenir du glorieux fondateur de l'ordre des Minimes.

En dehors des murs qui forment la clôture du couvent, on voit, sur la hauteur, le bâtiment qui sert d'infirmerie aux religieux. Un vieil avocat lyonnais, Antoine-Michel Guerrier, fit construire à ses frais cette infirmerie, en s'y réservant une cellule; c'est là qu'il a passé le reste de sa vie dans la retraite, comme membre du Tiers-Ordre. Les armoiries de ce bienfaiteur sont sculptées sous la grande fenêtre ogivale. Cette maison subsistera encore en partie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Quant au monastère, il sera vendu comme bien national en 1791, après la dispersion des religieux; tandis que l'église servira de grange à foin, il sera transformé en caserne, puis démoli, et c'est sur ses ruines que s'élèvera plus tard l'Institution de Notre-Dame des Minimes.

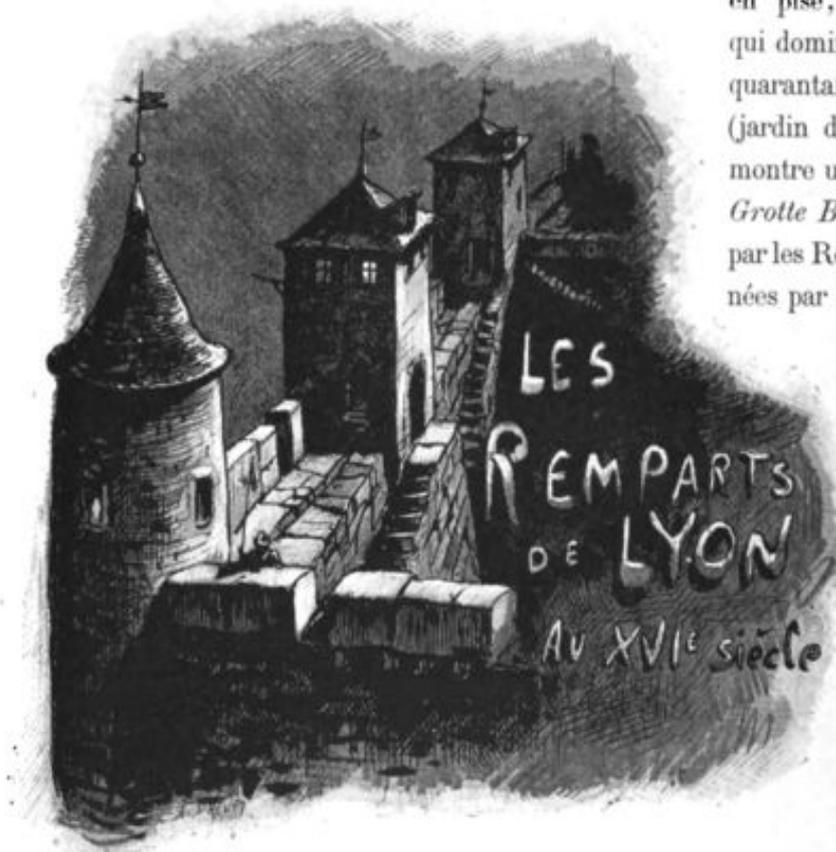
Dans une vigne voisine des Minimes, les étrangers curieux de vestiges antiques visitent avec le plus vif intérêt les restes du Théâtre romain, dont on attribue la construction à l'empereur Claude. On voit encore les gradins appuyés au flanc de la colline et tout l'appareil de la scène, qui était disposé de telle sorte qu'à travers les portes des décorations les spectateurs pouvaient voir passer

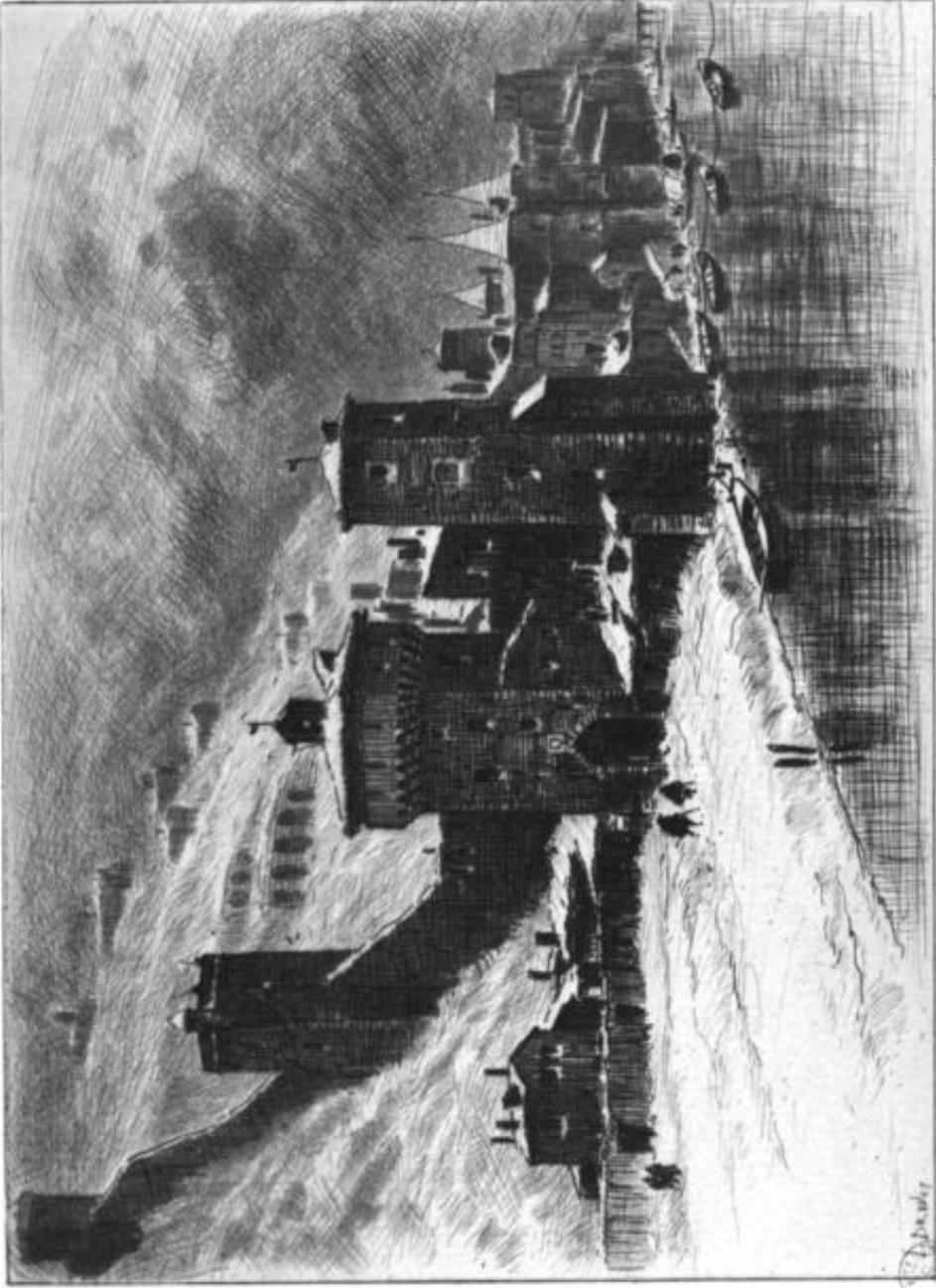
les flottilles sur la Saône. Au moyen âge, les cavités formées par ces ruines étaient désignées sous le nom de *Grottes aux Sarrasins*, ce qui a fait croire à certains archéologues que ce monument aurait été détruit par les Sarrasins ou Maures d'Espagne, qui ravagèrent Lyon au VIII<sup>e</sup> siècle. Confondant le Théâtre avec l'Amphithéâtre, où se donnaient les jeux sanglants, d'autres érudits regarderont ces souterrains comme le lieu qui servit à renfermer les bêtes féroces auxquelles étaient livrés les chrétiens. Quantité de marbres précieux ont été trouvés autour du Théâtre, ainsi que des tessères d'ivoire numérotées et sculptées. Les matériaux, comme ceux de toutes nos ruines romaines, furent exploités, à toutes les époques, pour des constructions nouvelles ; les Pères Minimes en ont employé une grande partie à celle de leur couvent. — De la vigne où se trouvent ces ruines, on aperçoit les restes d'un mur antique d'une grande épaisseur, près duquel, suivant une tradition populaire, serait enfoui le fameux Veau d'or auquel l'empereur Auguste, pendant le séjour de près de trois années qu'il fit à Lyon, aurait rendu les honneurs divins. Cette croyance est si ancrée dans les esprits, que les particuliers qui vendirent cette vigne aux Minimes se réservèrent, dans l'acte de vente, la moitié du trésor que l'on y découvrirait. Mais, jusqu'à ce jour, hélas ! malgré de laborieuses recherches, on n'a point trouvé le Veau d'or. — Sur le chemin des Arcs (rue du Juge-de-Paix), qui conduit, à travers les vignes, de l'église de Fourvière aux murs d'enceinte de la ville, se dressent çà et là les piles, en briques rouges, de l'ancien aqueduc romain.

Non loin de la Croix-de-Colle, et vers l'entrée de la rue des Farges, est le deuxième monastère des Ursulines — les Ursulines de Saint-Just — fondé en 1633 et dédié à saint Louis. L'église s'étend, du nord-est au sud-ouest, le long de la voie publique ; le cloître, construit en pierres et

en pisé, s'élève derrière, sur la terrasse qui domine la pente du coteau. Il abrite une quarantaine de religieuses. Dans leur vigne (jardin du Grand-Séminaire actuel), on nous montre un souterrain connu sous le nom de *Grotte Berrelle* ; c'est un des réservoirs bâtis par les Romains pour recueillir les eaux aménées par les aqueducs. Il est composé de trois

carrés en portiques ou galeries voûtées, dont la longueur diminue par degré et qui communiquent les uns aux autres en tous sens (classé au nombre des monuments historiques, par une loi du 30 mars 1887). — C'est au bas de cet enclos que se trouvent les voûtes appelées « Arcs d'Ainay », que nous avons aperçues des bords de la Saône. A chaque pas surgissent ainsi des vestiges gallo-romains.





Imp. A. Pottier, Paris

LA PORTE SAINT-GEORGE ET LA TOUR DE LA CHAÎNE en 1650





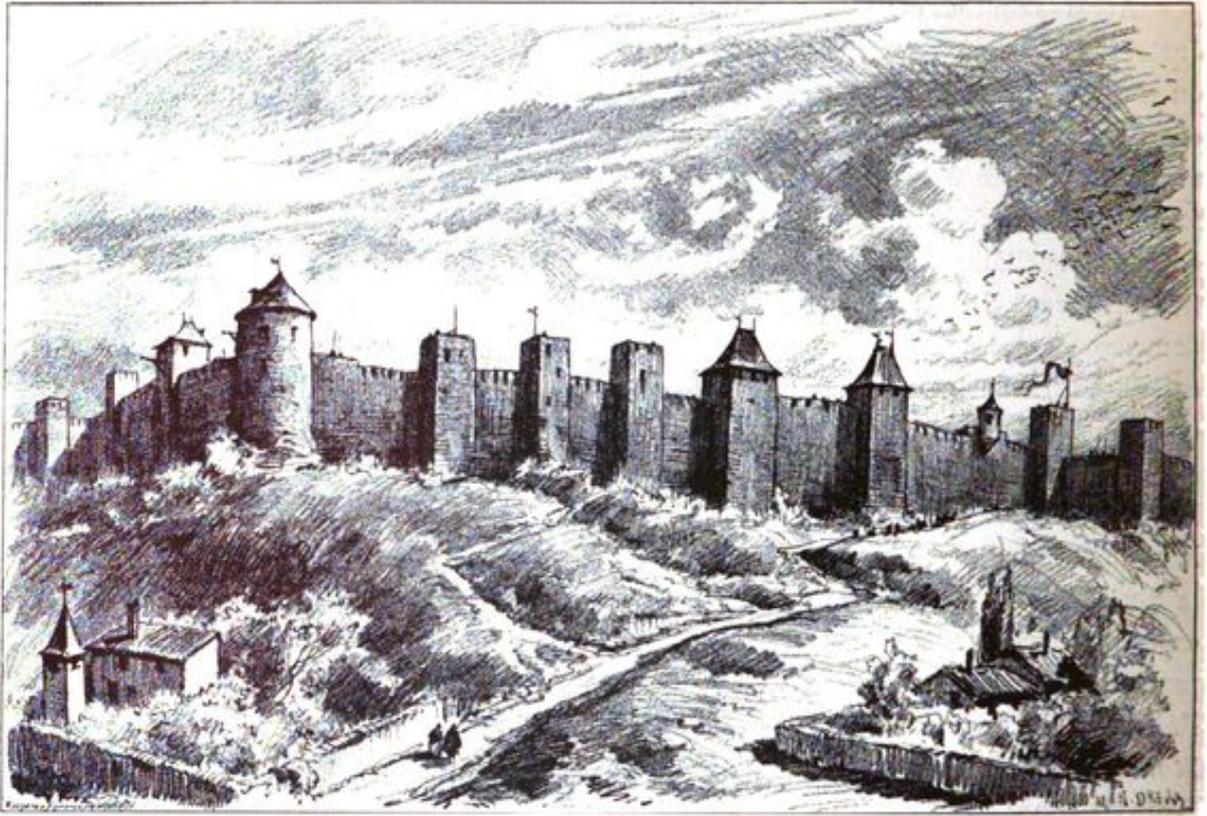
Après le couvent des Ursulines, la rue des Farges continue à monter vers la porte de Saint-Just. Elle est bordée de maisons basses, bien éclairées et d'agréable aspect. A gauche, en voici une du xv<sup>e</sup> siècle, dans une situation charmante (n<sup>os</sup> 31 et 33); flanquée, au levant, d'une jolie tourelle en encorbellement, elle a des fenêtres à meneaux, d'autres, plus petites, percées sans symétrie, une porte cintrée à arc rampant et, à côté, un vieux puits dans une niche fruste : le tout forme un ensemble harmonieux. A droite, voilà toute une rangée de petites habitations aux toits inégaux (n<sup>os</sup> 12 à 22), d'un effet très pittoresque. La dernière surtout est une fort jolie demeure du xv<sup>e</sup> siècle, avec ses larges fenêtres à croisillons, sa tourelle d'escalier à trois pans, et sa cour spacieuse accompagnée d'un jardin. Ce sont, à chaque pas, des hôtelleries et des auberges, pourvues de belles établetries. Depuis le haut du Gourguillon jusqu'à la porte de Saint-Just, on en compte une douzaine, où pendent pour enseigne, ici, *l'Écu de France*, la *Tête Noire*, *Saint Sébastien*, *Nostre-Dame*; là, le *Chapeau Rouge*, la *Croix Blanche*, les *Trois Rois*, *l'Éperon*, le *Péage*, *Saint Antoine*, etc. Cette rue des Farges est déjà un coin de faubourg au grand air; derrière les habitations, il n'y a plus que des vignes, soit au levant, sur la pente qui dévale vers Saint-George, soit au couchant, jusqu'aux remparts; mais le voisinage



LE GUETTEUR ET LES LOGES OU BAYETTES DES REMPARTS.

d'une des principales portes de la ville, celui du marché aux bestiaux, le passage des cavaliers, des convois de mulets et des charrettes, les sonneries de l'église de Saint-Just et des couvents d'alentour, y mettent une animation qui ne cesse, à la fermeture des barrières, que pour recommencer dès la première heure du jour.

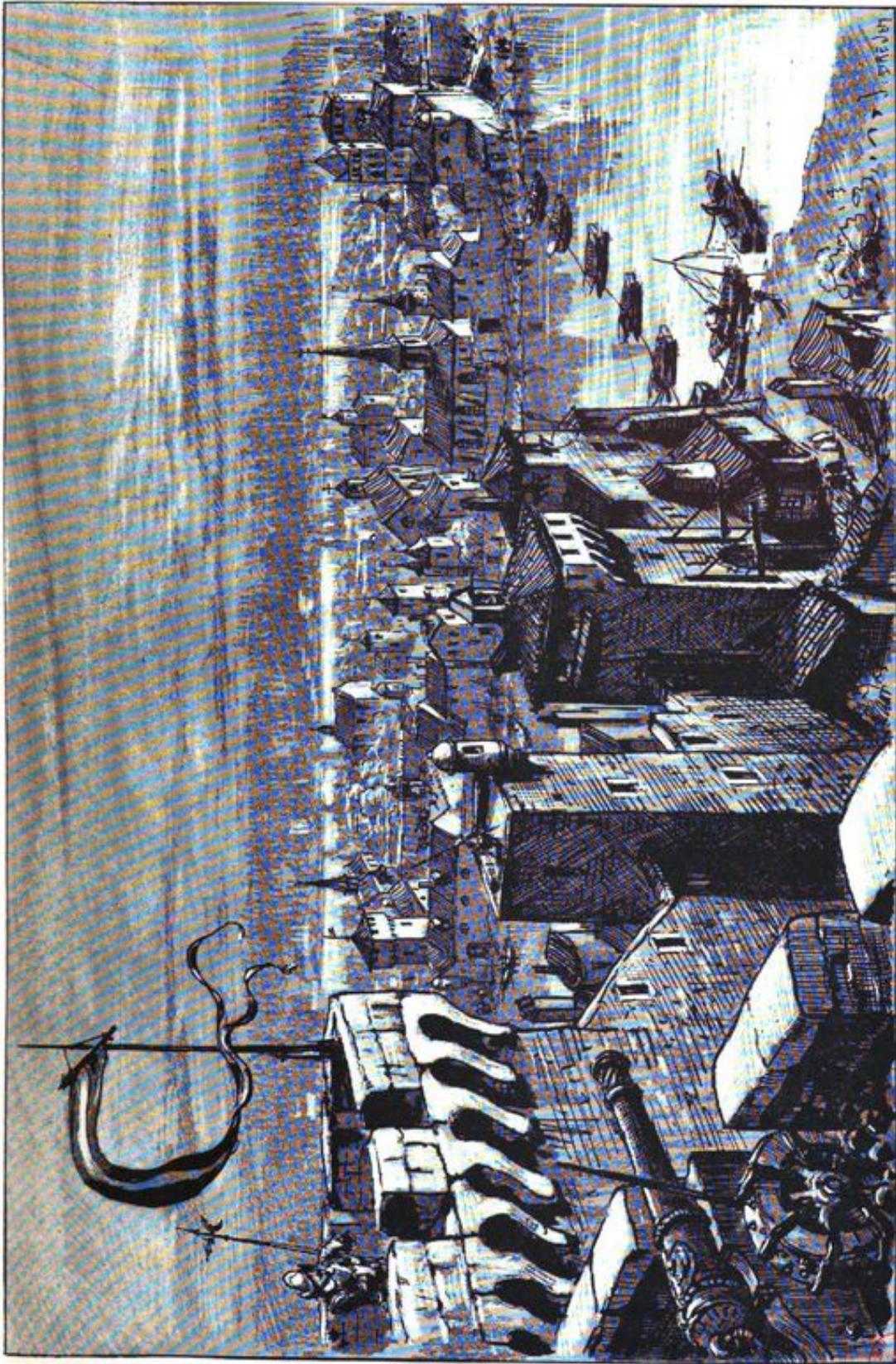
A notre gauche et en retrait de la voie publique, s'élève la nouvelle église que les chanoines barons de Saint-Just sont venus construire *intra muros*, dès l'année 1565, après que leur cloître et leur église situés hors de l'enceinte fortifiée eurent été détruits de fond en comble par les soldats du baron des Adrets. Bien que les restes des saints évêques y soient demeurés enfouis, et



ASPECT DES FORTIFICATIONS DE LYON AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE. — LE REMPART SUR LA COLLINE ENTRE SAINT-JUST ET PIERRE-SCIZE.

C'est le vieux rempart, vu de l'extérieur. Il suivait, sur le territoire de Loyasse, le tracé d'anciens fossés de l'époque romaine. La nouvelle enceinte bastionnée du territoire de la Pye, ordonnée par François I<sup>er</sup> et construite en avant de ces anciennes fortifications, entre Trion et le territoire de Loyasse, lorsque Charles-Quint menaçait d'envahir notre pays du côté de la Franche-Comté, fut entreprise dès le mois de mars 1544, sous la direction de M. de Saint-Rémy, qui en fit le tracé, interrompue en 1547 et reprise en 1562 pendant l'occupation protestante. Destiné à résister aux attaques de l'artillerie, cet ouvrage était fait en terre et fagots recouverts de gazon, sans murailles, sauf pour les magasins, batteries et passages couverts. On l'appela « le Boulevard de la Citadelle », parce que l'espace compris entre les vieilles murailles de l'enceinte de Fourvière et ce nouveau rempart bastionné servait de dépôt pour le matériel de défense. On avait, en outre, voûté la tour Serpollet pour en faire une poudrière.

malgré ses glorieuses annales, les chanoines n'ont pas cru devoir relever les ruines de l'ancienne basilique : les remparts l'isolant de la ville et du territoire de leur paroisse, elle eût été exposée, en cas de guerre, à une nouvelle destruction. Une partie des matériaux de l'église des Macchabées ont été employés à la construction actuelle, consacrée en 1591 par l'archevêque Pierre d'Epinaç ; c'est tout ce que cet édifice a de commun avec le superbe monument dont les vieillards se souviennent encore. Il n'est qu'à une seule nef, terminée carrément, et flanquée, à l'orient du chœur, de la tour du clocher ; il est éclairé par douze grandes fenêtres sur les côtés, deux sur la façade et deux dans le fond ; à l'intérieur, on remarque, parmi les dalles, des pierres tombales provenant de l'ancienne église et sur lesquelles des figures de chanoines mitrés sont gravées au trait. Mais déjà les barons de Saint-Just se plaignent de l'exiguïté de cette église, qui oblige les femmes à venir se placer jusqu'au pied de l'autel et même parmi les prêtres. Bientôt ils s'occuperont de l'agrandir. La première pierre du nouveau chœur sera posée en 1662 et le temple consacré une seconde fois, l'année suivante, par l'archevêque Camille de Neufville. Plus tard, un beau jubé à colonnes ioniques sera construit par Jean Delamonce ; pour les petits autels de ce jubé, Thomas Blanchet peindra le *Martyre de saint Irénée* et la *Mort de saint Just parmi les solitaires de la*



LES ANCIENS REMPARTS DE LYON. — LA MURAILLE AU PUY D'AINAY. — LA GRAÏNE DE LA SAÛNE.

L'ancienne porte des Farges ou de Saint-Just occupait le même emplacement que la porte actuelle de ce nom. Le chemin de ronde des anciennes fortifications existe encore : c'est la montée du Télégraphe (ainsi appelée du télégraphe aérien qui y fut élevé en 1792), continuée par le chemin actuel de Loyasse et la montée de la Sarra.

A l'origine, les tours des fortifications étaient surmontées de *bourds* ou galeries extérieures en bois, qui surplombaient la base de la tour et que l'on édifiait quand on prévoyait une attaque. Au xiv<sup>e</sup> siècle, sous Charles V et Charles VI, les *bourds* en bois furent généralement remplacés par des *bourds* en pierre ; au moyen de *boûlets*, formant corbeau dans toute l'épaisseur de la muraille, on

fit porter en bascule soit des mâchicoulis, soit une barbicanne, c'est-à-dire un ouvrage en escorbellement, percé d'archères, meurtrières étroites et hautes, par lesquelles les archers lançaient leurs dards. — Les *échiffes* ou *échiffes* (*eschiffe*, *maisonnette*) étaient des guérites ou corps de garde. L'échiffette était une guérite surmontée d'une toiture conique et posée en escorbellement soit sur les murailles, soit au sommet des tours. Au xiv<sup>e</sup> siècle, ces guérites furent spécialement construites en vue de la défense et prirent dès lors une grande importance ; au xv<sup>e</sup>, on les disposa même pour recevoir de petites bouches à feu. Il y en avait encore au xvii<sup>e</sup> siècle.

Au delà de la Saône, on aperçoit les clochers d'Ainay et du monastère de Sainte-Claire.



ATTAQUE DU CLOÎTRE DE SAINT-JUST PAR LES BOURGEOIS DE LYON AU XIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

En 1269, les bourgeois, organisés en pennonages, après s'être emparés du Cloître de Saint-Jean, poursuivirent ceux de ses défenseurs qui avaient échappé au massacre, jusqu'au Cloître fortifié de Saint-Just, où les Chanoines-Comtes s'étaient réfugiés auprès des Chanoines-Barons. Cet assaut fut repoussé. A deux reprises, les bourgeois armés vinrent encore échouer sous les murs de la forteresse. Après la dernière et infructueuse attaque du mois de novembre de la même année, ils renoncèrent à déloger la garnison et allèrent ravager les terres de l'Eglise, à Écully et à Couzon.

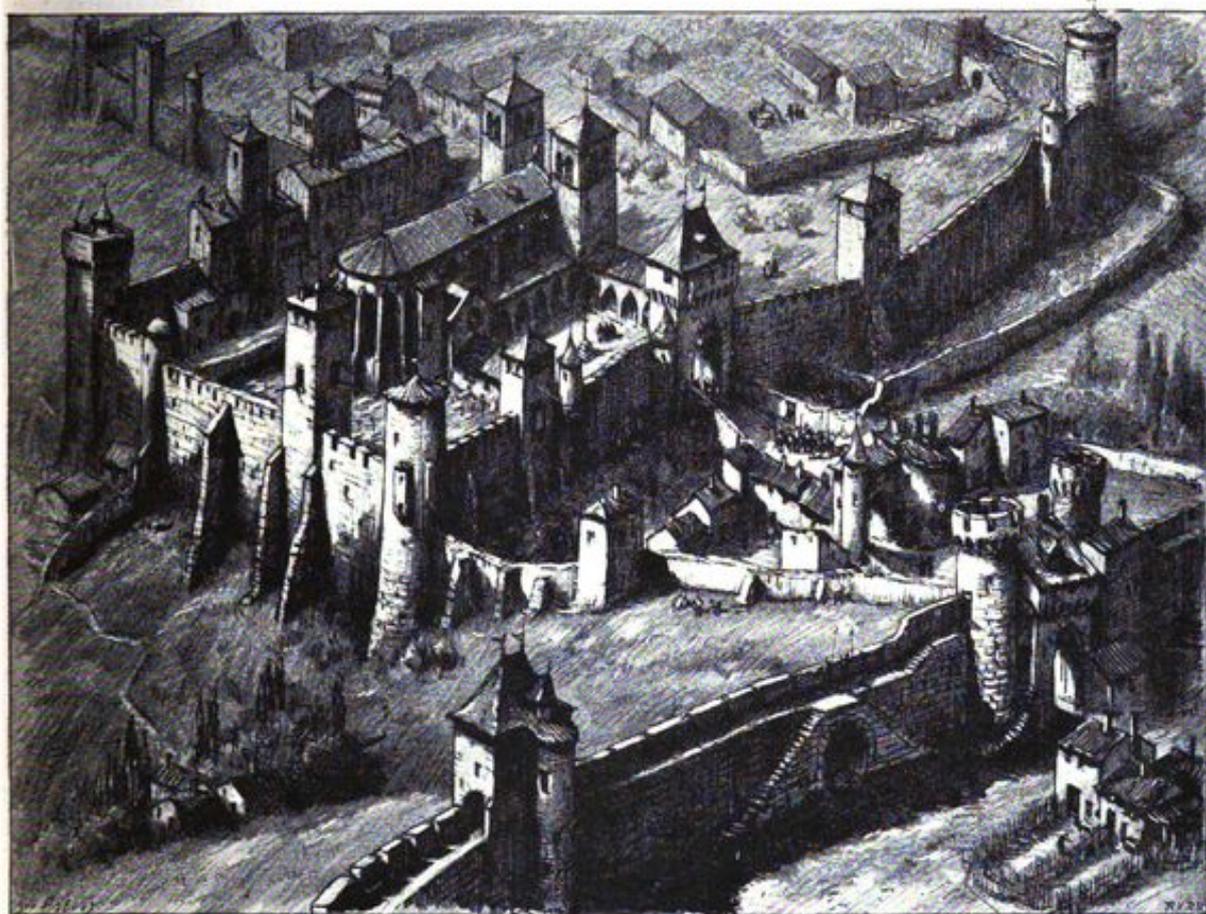
*Thébaïde.* Les chanoines orneront le sanctuaire de bons tableaux du peintre Ruel, et du buste d'Innocent IV, en souvenir des bienfaits de ce pape. En 1700, Jean Delamonce donnera les dessins de la façade; le portail sera décoré d'un cartouche aux armes du Chapitre, supportées par des licornes en marbre. L'église ne sera entièrement achevée qu'en 1747, à peu près telle qu'elle restera. (Les licornes, remarquable morceau de sculpture, seront enlevées en 1791; le jubé sera démoli sous la Restauration.)

Depuis la ruine de leur cloître et la perte de leurs richesses, les chanoines de Saint-Just ont vu s'évanouir une partie de leur ancien prestige; pendant la construction de leur nouvelle église et de leur nouveau cloître, ils ont eu de nombreux différends avec les entrepreneurs, avec les Pères Minimes; ils ont adressé au Consulat, pour en obtenir des subsides, certaines requêtes dans lesquelles ils n'osent plus prendre le titre de barons. Néanmoins, le Chapitre de Saint-Just occupe toujours à Lyon une place considérable. Il se compose de vingt-cinq chanoines, y compris les quatre « dignités », c'est-à-dire l'obéancier, le sacristain, le maître de chœur et le prévôt; il y a, en outre,

douze perpétuels, un curé et douze enfants de chœur. C'est le premier chapitre de Lyon après celui de Saint-Jean; l'obéancier de Saint-Just est l'orateur du clergé de la ville; à sa tête, il porte la parole aux entrées des rois, des princes et des cardinaux. Enfin, le Chapitre a toujours sa justice particulière, et les Minimes ont constamment sous les yeux son pilori, dressé en face de leur porte.

Au haut de la rue des Farges, s'élève la porte qui donna son nom à cette rue et que l'on appelle maintenant la porte de Saint-Just. C'est un énorme bâtiment carré, couronné d'une toiture à quatre pentes, et percé, sur chacune de ses faces, d'une rangée d'ouvertures où les gardes peuvent, en cas d'attaque, braquer sur les assaillants des coulevrines et des arquebuses. Au xvi<sup>e</sup> siècle, cette porte était flanquée, à chaque angle, de tours ou de tourelles percées d'archères. Nous retrouvons, barrant le passage, les uniformes rouge et bleu des Suisses, qui gardent toutes les entrées de la ville.

La vieille et haute muraille de la Retraite, dans laquelle s'ouvre la porte de Saint-Just et qui date du xiv<sup>e</sup> siècle, au temps du roi Charles V, reste encore imposante malgré les dégradations qu'elle a subies. En dedans, et à la hauteur des créneaux qui lui servent d'abri, règne une

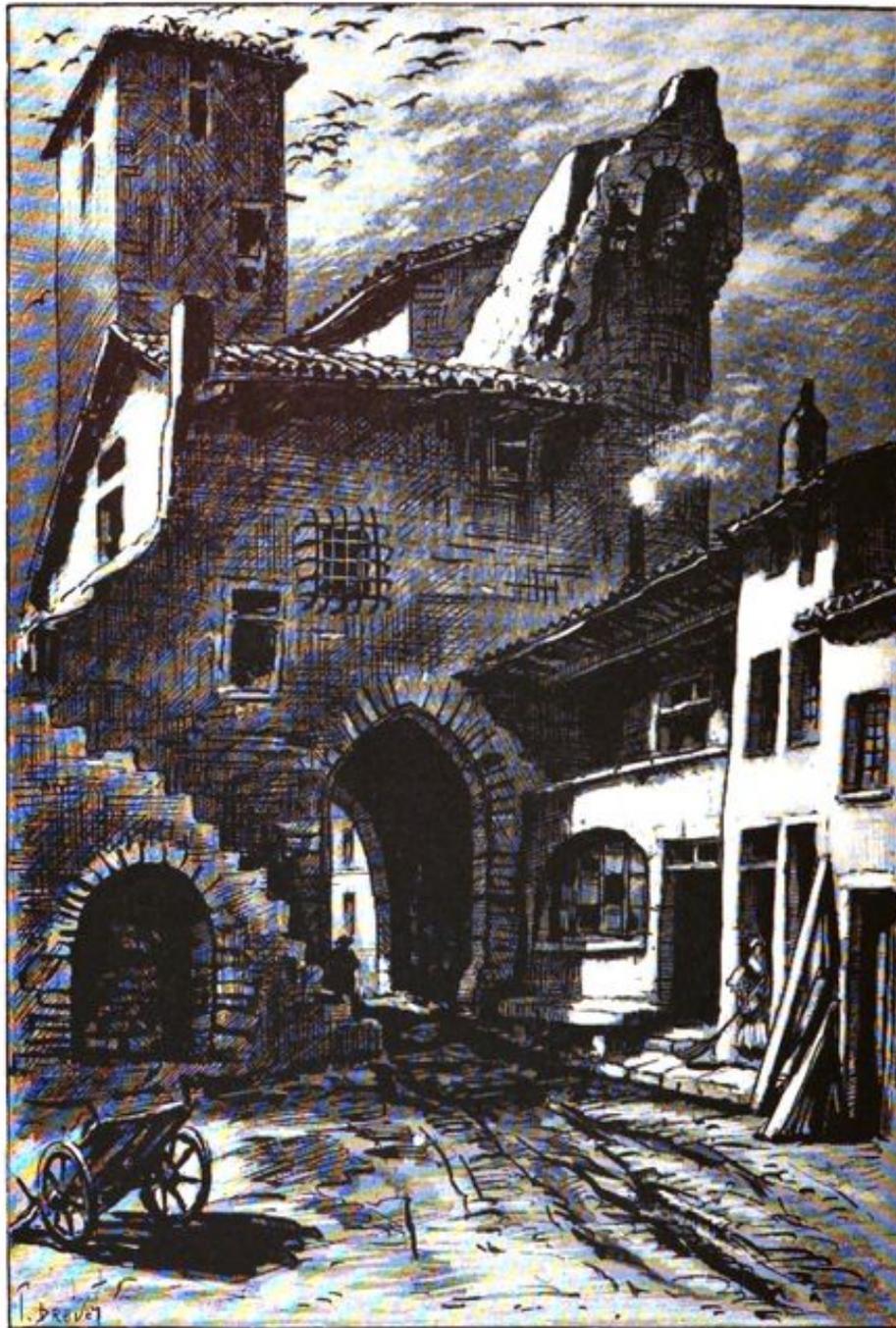


L'ANCIEN CLOÎTRE DE SAINT-JUST AU XV<sup>e</sup> SIÈCLE, VU A VOL D'OISEAU PAR-DESSUS L'ENCRINTE DE LA VILLE, PRÈS DE LA PORTE DES FARGES OU DE SAINT-JUST.

On pénétrait dans le Cloître par la porte du Pont-Levis, située en face de la porte des Farges ou de Saint-Just. — La *fausse braye* était une sorte de corridor, établi à mi-hauteur de l'escarpe et muni d'un mur crénelé, à l'abri duquel le défenseur tirait sur le chemin couvert. — La basilique de Saint-Just s'élevait au-dessus de la rue des Tourelles; le chevet n'était séparé que par un petit chemin de la muraille, dont il reste encore des contreforts, qui forment terrasse, à l'est, sur cette montée. « Elle occupait le plateau — dit M. André Steyerl dans sa *Nouvelle Histoire de Lyon* — en arrière des n<sup>os</sup> 13 et 15 de la rue des Macchabées, qui flanquent deux sortes d'impasses. » — Les pertes résultant de la ruine du Cloître furent évaluées à plus de 450.000 livres tournois, soit environ 2.250.000 francs de notre monnaie, si, avec Vital de Valous, on estime, au xv<sup>e</sup> siècle, la livre tournois à cinq francs.

galerie découverte à laquelle on accède, dans le chemin de ronde, par des escaliers accolés aux parois intérieures de la muraille; c'est sur cette galerie que se plaçaient les hommes d'armes pour défendre la ville assiégée. Les progrès de l'artillerie ont rendu ces ouvrages à peu près inutiles.

Cette enceinte continue, percée d'un nombre infini d'archères, est protégée, de distance



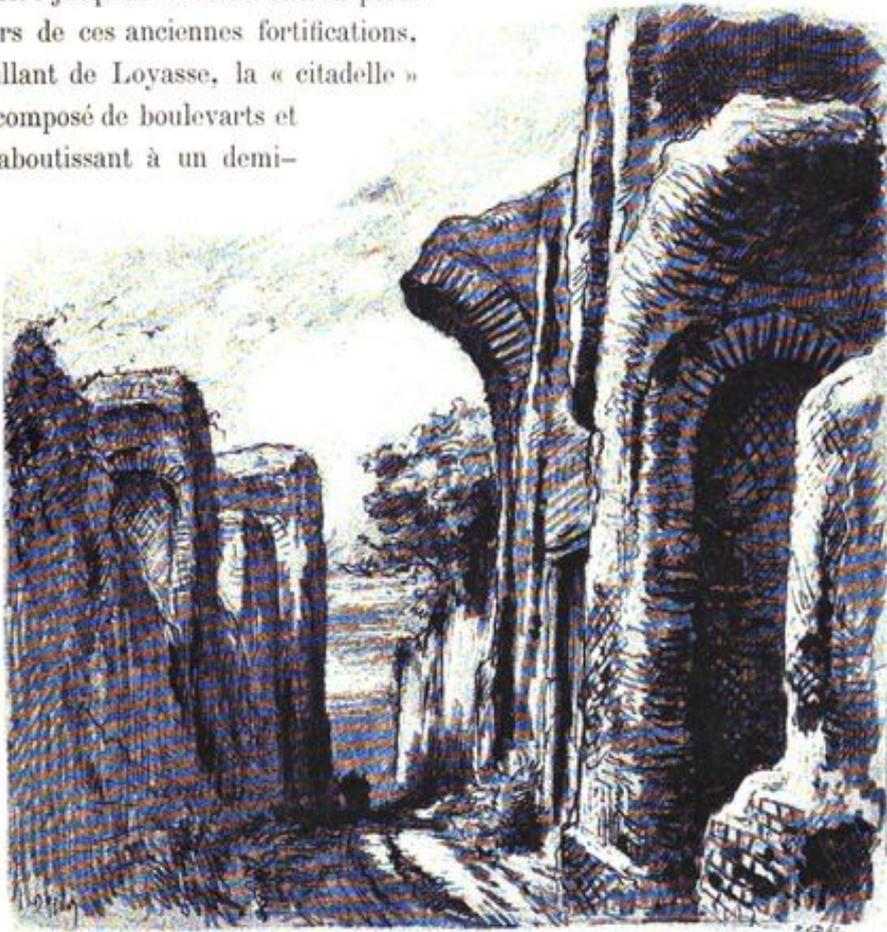
RESTES DU REMPART DE SAINT-IRÉNÉE. (D'après une estampe du XVIII<sup>e</sup> siècle.)

en distance, par des tours, autrefois surmontées de hourds en pierre à machicoulis, et maintenant couronnées de hautes toitures; dans les intervalles des tours, ce sont encore des demi-tours, des échiffes ou des échauguettes, suspendues en encorbellement au flanc extérieur des murailles. Enfin, l'enceinte de la Retraite est défendue, en avant, par un fossé large de neuf toises (dix-huit mètres) et par d'énormes terrassements.

Partant de la porte Saint-George, après laquelle s'élève une tour et une échiffe, la muraille monte, à travers les vignes, sur la pente abrupte, en décrivant un saillant au Puy d'Ainay; là, il y avait autrefois une tour, aujourd'hui remplacée par une échauguette, qui protège un ouvrage avancé ou « boulevard » en terre gazonnée, presque en ruine. De ce point, l'enceinte suit, en ligne brisée, la direction générale de l'est au

nord-ouest et arrive à la tour Breton. Vient ensuite une longue brèche, qu'on a fermée par une palissade. Après la porte de Saint-Just, l'enceinte de la Retraite se prolonge vers l'extrémité du chemin des Arcs (à la jonction de la montée du Télégraphe et de la rue du Juge-de-Paix). Elle est, ici, moins bien protégée par les accidents de terrain : aussi les ingénieurs du moyen âge l'y ont-ils mieux défendue, au moyen d'une tour ronde, deux demi-tours ronds, et une troisième demi-tour, dite « de la Poterelle », où s'ouvre une poterne ; on ne compte pas moins de quarante-huit archères dans cette partie de l'enceinte, qui est, en outre, soutenue, entre sa première et sa troisième tour — la tour Peyrollier — par un grand boulevard en terre, maintenant à demi ruiné.

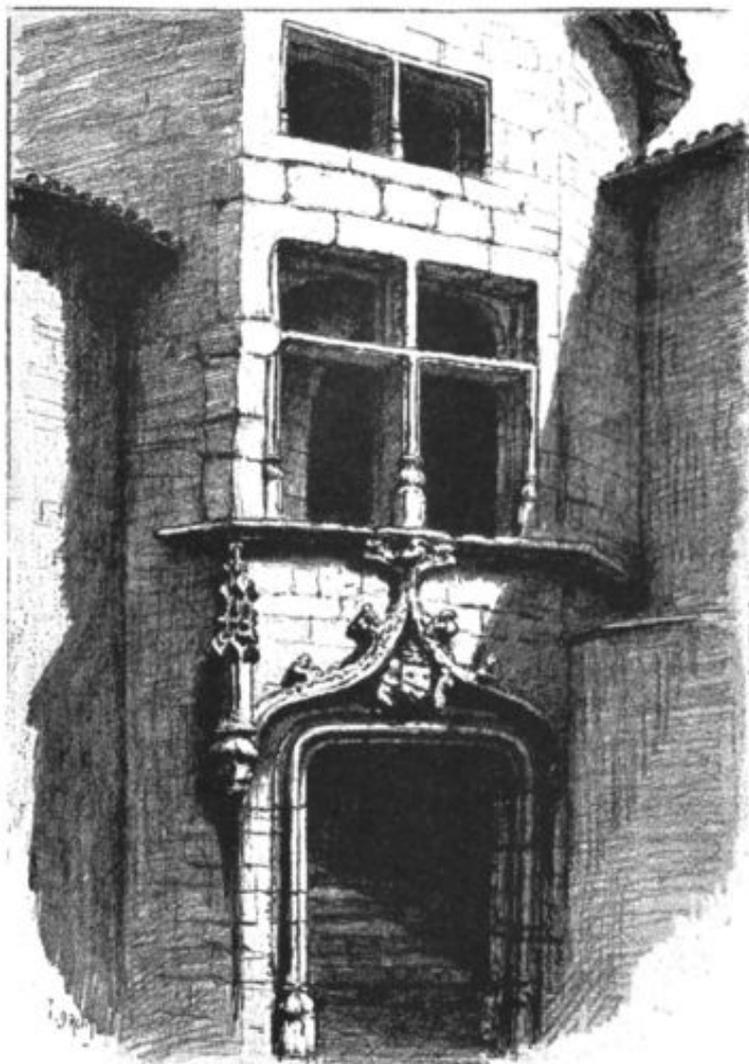
De la tour Peyrollier à la tour Béron, située sur le territoire de Loyasse, la muraille continue, à une petite distance du chemin du Val-de-Trion, avec, sur un court espace, dix-huit archères et deux échiffes percées elles-mêmes de quatorze meurtrières, puis deux demi-tours ronds entre lesquelles sont encore quatre échiffes. Un jeu de mail occupe, depuis la Poterelle, la partie correspondante du chemin de ronde. — Après la tour Béron, les murs de l'enceinte, jalonnés plus loin par les tours flanquantes Bonin, Sainte-Marguerite, Serpollet et Rippan, achèvent l'enveloppement du plateau de Fourvière jusqu'au château et à la porte de Pierre-Scize. En dehors de ces anciennes fortifications, se trouvent, enfin, au saillant de Loyasse, la « citadelle » ou le rempart de la Pye, composé de boulevarts et de courtines en terre, et aboutissant à un demi-bastion placé au-dessus de Vaise, puis un rempart descendant au bastion et à la porte de Vaise. (Voir la note p. 82). Tel est le système de défense de la rive droite de la Saône, ensemble formidable, qui s'étend sur une longueur de sept cent soixante-quatre toises, mais qui n'est déjà plus en rapport avec l'état actuel de l'artillerie, et ne pourra servir, en 1793, dans la lutte de Lyon contre la Convention, qu'après avoir subi des réparations et des transformations considérables.



RESTES DE L'AQUÉDUC ROMAIN, DANS LA RUE DU JUGE-DE-PAIX (ANCIENNEMENT CHEMIN DES ARCS)  
(D'après un dessin de Baron, fait en 1844).

Au bout de ce chemin, du côté de Trion, s'ouvrait, au pied d'une demi-tour, dans la muraille d'enceinte de la ville, la poterne dite de la *Poterelle* ; un peu plus loin, du côté de Loyasse, était la tour Peyrollier.

Au delà de la porte de Saint-Just, nous nous trouvons sur une sorte d'esplanade coupée en terrasse du côté du Rhône. A notre gauche, nous embrassons la face extérieure des fortifications dévalant vers la porte Saint-George et il nous est facile de les reconstituer par l'imagination telles qu'elles devaient être, au moyen âge, dans les temps d'alertes, lorsque, par exemple, Lyon fut menacé par les Grandes Compagnies, qui entouraient la ville. Au long des créneaux, brillent les fers des pertuisanes, l'acier des « salades, voulges et gantelets » ; dans les fossés, les bourgeois de la



TOUR D'ESCALIER DE L'ANCIENNE MAISON BELLÈVRE, AUBERGE DU BœUF COURONNÉ, RUE DES MACCHABÉES. (D'après un dessin de Morel de Voleine, 1863.)

Les armes des Bellèvre, que l'on voit sur l'écusson, étaient d'azur à la fasce d'argent, accompagnée de trois trèfles d'or, et pour tenants deux anges. — A côté de cette maison, se trouve une fontaine sans eau, faite, au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, avec un taurobole, par l'architecte lyonnais Louis-Cécile Flacheron.

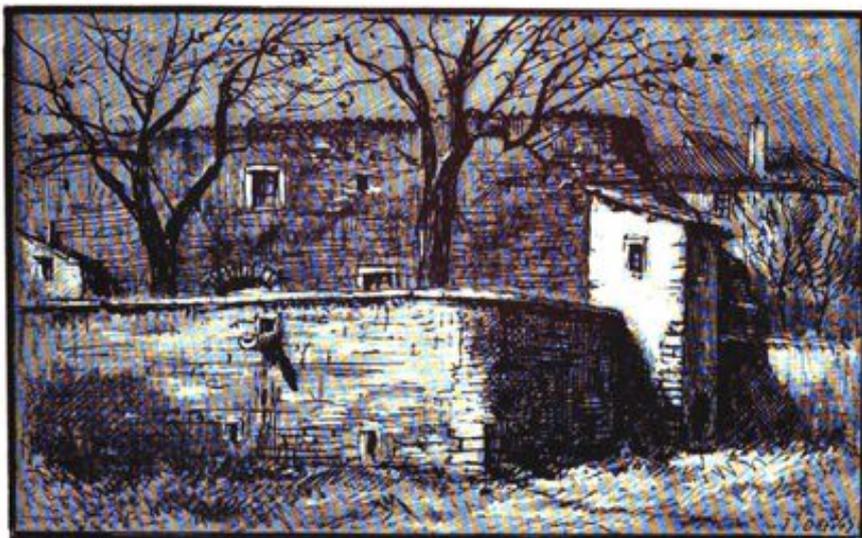
milice s'exercent au maniement des « bastons à feu » ; soldats « tirés des boutiques », ils ont échangé sans désavantage l'aune contre l'arquebuse et, sous les armes, ils ont l'allure vraiment martiale. Aux embrasures des tours, de longues coulevrines sont braquées sur la campagne ; enfin, du haut de leurs *bayettes*, les guetteurs veillent jour et nuit sur les abords des remparts, prêts à donner l'alarme par un appel de la voix, un son de cloche ou de trompe, à l'approche de toute troupe armée ou de tout bruit insolite.

L'endroit même où nous sommes rappelle bien d'autres souvenirs. C'est à cette place que s'élevaient la magnifique église des Macchabées décrite par Sidoine Apollinaire, plus tard la belle basilique du moyen âge et le cloître de Saint-Just, qui reçut tant de papes, de souverains et de personnages illustres, où se déroulèrent tant d'événements et tant de cortèges. De ce cloître célèbre dans le monde entier on cherche maintenant les derniers vestiges, et c'est à peine si l'on en retrouve encore quelques pierres enfoncées sous les ronces ou recouvertes par le gazon.

Véritable citadelle, le cloître de Saint-Just était entouré de remparts épais de quatre pieds et hauts de six toises (douze mètres), et muni de vingt-deux tours placées à quinze pas de distance l'une de l'autre. On y pénétrait par deux portails à fausses braies, fermant avec bonnes portes et chaînes de fer (voir p. 85). Cette enceinte contenait douze grandes maisons canoniales, avec

cours et jardins, un immense réfectoire, des caves, des greniers, la salle d'étude des enfants de chœur, le logis du tire-corde, des prisons, des prétoires pour la justice des chanoines et la prévôté ; vingt-huit petites maisons avec cours intérieures, servant au logement des chanoines, perpétuels et chapelains ; enfin, dominant, au sud-est, les remparts et la pente abrupte du coteau, la superbe basilique, non moins célèbre par sa magnificence que par ses nombreuses reliques de saints évêques et de martyrs (voir le dessin, p. 85).

Le grand portail de cette église s'ouvrait au couchant ; il était décoré de six colonnes et de quatre statues de marbre « à l'antique », datant du XI<sup>e</sup> siècle. Deux grandes tours servant de clochers, et contenant huit cloches, flanquaient la façade et étaient reliées entre elles par une riche galerie voûtée, ornée de colonnes. Cette partie de l'édifice, appartenant à l'architecture ogivale, avait été bâtie au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, après les libéralités du pape Innocent IV, ainsi que cinq petits portails, et deux tours inachevées qui s'élevaient de chaque côté de l'abside. Le vaisseau de la basilique, large de huit toises, possédait trois nefs de vingt-trois toises de long. Rien ne surpassait la richesse de la décoration intérieure : le chœur renfermait quatre-vingt-dix stalles de chêne sculpté, dont les dossiers étaient ornés de bas-reliefs dorés représentant des scènes de l'Écriture sainte. Derrière le grand autel, se dressait, supportée par quatre piliers en marbre de dix pieds de haut, la châsse d'albâtre où reposait le corps de saint Just. Au pourtour de l'église régnaient vingt-quatre chapelles, quelques-unes enrichies de peintures, et la plupart avec des autels de marbre. Le reposoir du Saint-Sacrement, fermant « à gros treillis de fer », était tout décoré de personnages. Dans la crypte, il y avait aussi un autel de marbre, en forme de bachasse, « fait à personnages » et long de six pieds. — Le cimetière, où était une petite église dédiée à saint Nicolas, contenait de superbes tombeaux à piliers de marbre ; dans l'un d'eux avait été inhumé ce duc de Bretagne qui avait trouvé la mort au Gourguillon, sous l'écroulement d'une muraille.

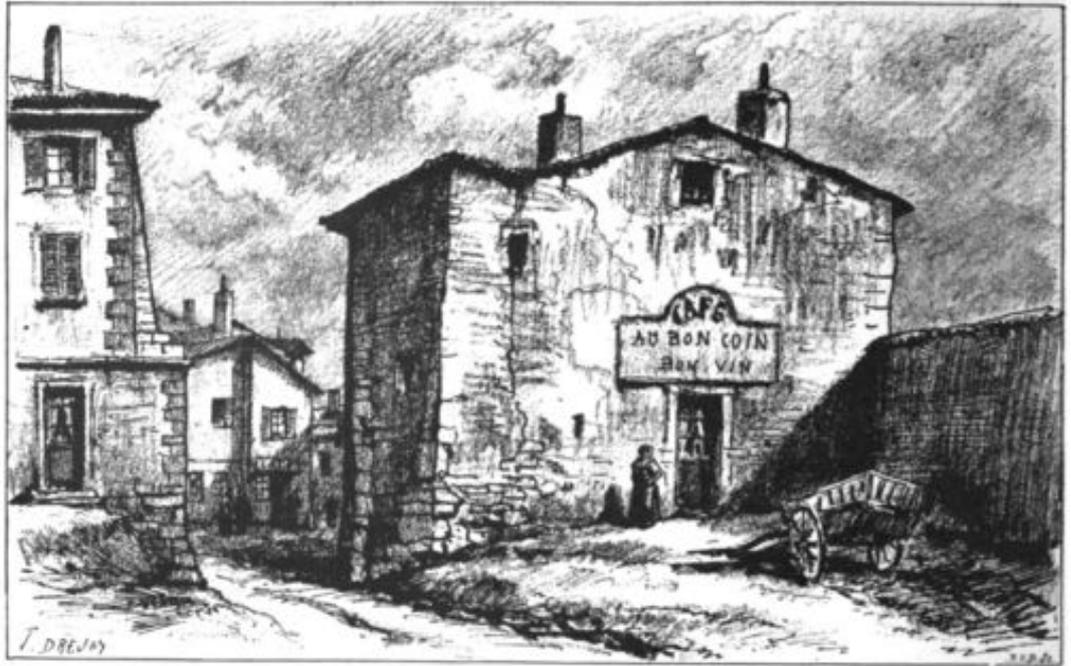


DERNIERS VESTIGES DE LA MURAILLE DU BOURG DE SAINT-IRÉNÉE ET TERRASSE DE L'AUBERGE DU BEUF COURONNÉ. (D'après un croquis de Paul Saint Olive, 1863.)

De tous ces édifices, de toutes ces richesses, il ne reste plus rien. Les pans de murs laissés debout par les démolisseurs furent à leur tour rasés par les catholiques, dans la crainte qu'ils ne protégeassent une attaque des protestants du dehors. Tout a été détruit de fond en comble, et les chanoines de Saint-Just n'exagèrent point en rappelant, à propos de ces ravages, les vers de Virgile sur la ruine de Troie.

De tous ces édifices, de toutes ces richesses, il ne reste plus rien. Les pans de murs laissés debout par les démolisseurs furent à leur tour rasés par les catholiques, dans la crainte qu'ils ne protégeassent une attaque des protestants du dehors. Tout a été détruit de fond en comble, et les chanoines de Saint-Just n'exagèrent point en rappelant, à propos de ces ravages, les vers de Virgile sur la ruine de Troie.

Une croix a été érigée presque en face de la porte de Saint-Just et devant le lieu où s'élevait la basilique. A côté de cette croix, il y a une énorme pierre branlante, que le peuple a respectée, car il y attache une idée superstitieuse, et les bonnes femmes disent que le diable seul a pu l'apporter là. Nous sommes ici dans le bourg de Saint-Irénée, qui a été incorporé à la ville en 1585. Ce vaste plateau est lui-même entouré d'une vieille et forte muraille défendue par des tours, des échiffes et



ENTRÉE DE LA RUE DES CHEVAUCHEURS ET DU QUARTIER SAINT-IRÉNÉE. (D'après un croquis de Paul Saint Olive, 1860.)  
Le nom de cette rue vient apparemment de ce qu'il y eut à cet endroit un relais de poste pour les *chevaucheurs* ou *courriers*, comme ceux que le Consulat établit, pendant la Ligue, dans un grand nombre de localités du Lyonnais.

des fossés; éventrée en maint endroit, envahie par des constructions privées, cette enceinte suit en zigzag, du côté du Rhône, les hauteurs de la colline jusqu'à la porte de Saint-Irénée, et vient, du côté du couchant, se souder à angle droit sur la muraille de la ville, vers la tour Peyrollier. Près de là, et à l'extrémité de la rue des Anges (rue de Trion actuelle), s'ouvre la porte de Trion, protégée par une tour. En dedans de cette porte et du côté occidental de la même rue se trouve un hôpital, comme on en éleva, pendant le moyen âge, à toutes les portes de la ville, et qui reçoit les voyageurs pauvres; sa chapelle est dédiée à saint Michel.

Le bourg de Saint-Irénée se compose de propriétés encloses, avec jardins, verchères et vignes. Les rues sont bordées de simples maisons de village; mais on y rencontre à chaque pas des vestiges romains enchâssés dans les constructions; il y en a aux jambages des portes, à l'entrée des écuries où les courriers ou « *chevaucheurs* » logent leurs chevaux; on en voit dans les murs de clôture, dans les tours d'enceinte, jusqu'aux abreuvoirs des animaux. C'est, de tous les quartiers de Lyon, le plus riche en monuments antiques. « Les pierres parlent — écrira Spon — dans tous les coins des rues, pour nous instruire de ce que cette ville était sous la domination romaine. »

En montant vers le prieuré de Saint-Irénée, nous apercevons une maison du xv<sup>e</sup> siècle, qui

fut la demeure de l'un des premiers Bellièvre établis à Lyon (auberge du *Bœuf Couronné*) ; au fond de la cour et au-dessus de l'élégante porte gothique de la tour d'escalier, est gravé un écusson aux armes de cette famille.

Nous arrivons à l'église. On y accède par un perron assez élevé, soutenu par des pierres de monuments romains. Bâtie sur les tombeaux de saint Epipoy et de saint Alexandre, martyrisés sous l'empire de Marc-Aurèle, cette église fut aussi détruite par les protestants ; on en retrouve des débris dans le cimetière : voici une colonne de jaspe portant une inscription latine ; en voilà une autre, de grande dimension, couverte de caractères antiques ; plus loin, c'est un cippe funéraire qui avait servi de support à un bénitier. Reconstituée en 1584 par le prieur Grollier et le Chapitre, la nouvelle église est beaucoup moins grande que l'ancienne. Le chœur a la forme d'une tour ronde. Autour de l'autel qui en occupe le fond, une inscription en vers latins rappelle le martyre de saint Irénée et de ses compagnons : « En entrant dans ces lieux sacrés, frappez votre poitrine, demandez pardon en gémissant, mêlez vos larmes à vos prières. Ici reposent les compagnons du pontife Irénée, que, par le martyre, cet illustre chef a conduits au ciel... » Un pavé en mosaïque, aujourd'hui presque entièrement usé, retraçait les diverses sciences enseignées dans les écoles épiscopales du moyen âge et représentait des professeurs, dans le costume du temps, debout sous les arcades d'un cloître. Ce sanctuaire possède une partie du chef de saint Irénée, enchâssé dans un grand reliquaire, que l'on expose à la vénération des fidèles pendant le temps pascal et à la fête du saint.

Après l'église haute, on nous fait visiter la crypte ; nous y pénétrons par un escalier et un couloir où se trouvent deux tombeaux contenant des reliques de saints. Rien d'impressionnant comme cette église souterraine, délabrée, humide, à peine éclairée par d'étroites ouvertures, et paraissant plus grande encore dans sa nudité. Trois vieux autels sans ornements ; sur le sol, des débris de mosaïque ; un puits fermé par un simple couvercle de bois, où ont été, dit-on, recueillis les ossements des compagnons de saint Irénée : c'est tout. Telle qu'elle est, cette vénérable crypte a résisté au poids des ruines de l'église supérieure, quoique les démolisseurs aient brisé ses piliers. — Avant sa dévastation, il y avait dans cette église une ancienne confrérie, dite des Dix-neuf mille Martyrs ; le cardinal-archevêque de Richelieu vient de la rétablir, à l'instigation du charmer Guérin ; une chapelle lui sera plus tard consacrée.

En remontant sur la terrasse, nous nous arrêtons au chevet de l'église, à l'endroit où s'élevait jadis la chapelle de Saint-Antoine, brûlée par les calvinistes, et où, à la fin du siècle, on dressera un premier calvaire. De là, nous apercevons la plus grande partie de la ville, le confluent du Rhône et de la Saône, l'immense plaine du Dauphiné et, à l'horizon, suivant l'expression d'un voyageur, « les affreuzes montagnes couvertes de neige, qui la terminent à plus de seize grandes lieues de là ».



LE CHATEAU DE CHOULANS  
(D'après un croquis de Paul Saint Olive, 1837.)

En 1730, l'architecte Toussaint Loyer, appelé de Paris, réparera l'église, et Soufflot, à son retour d'Italie, construira le portail de la cour. Non loin de là, vers l'extrémité méridionale du bourg, se trouve un grand corps de bâtiment servant d'habitation aux chanoines de Saint-Irénée, qui seront remplacés, en 1702, par des chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. La maison du Chapitre sera rebâtie, en 1749, par les libéralités du duc d'Orléans, sur les dessins de Soufflot et sous la conduite de Loyer. Brûlé pendant le siège de 1793, réparé et agrandi en 1814, cet édifice deviendra, sous le nom de Saint-Michel, patron de l'ancien hôpital de Trion, une maison de refuge pour les orphelins et les filles abandonnées.

Le bourg se termine, de ce côté, à la porte de Saint-Irénée, flanquée d'une vieille tour quadrangulaire. Au delà, c'est, au midi, le chemin de Sainte-Foy; au couchant, le chemin d'Auvergne. A ce dernier, viennent aboutir des restes considérables de l'aqueduc romain, qui découpe ses arcs superbes sur l'horizon des montagnes du Lyonnais.

Nous regagnons maintenant la ville basse par un chemin empierré et très raide (montée actuelle des Génovéfains), qui est tracé à travers les vignes. Laissant au nord la ligne des fortifications du bourg de Saint-Irénée, nous parvenons à un escalier qui épargne les lacets du chemin. Là se trouvent la fontaine de Choulans et le vieux château de ce nom, qui montre, au flanc du coteau, ses petites tourelles à toitures coniques. Après avoir descendu les cent quatorze marches de l'escalier et retrouvé le chemin, qui débouche en face du confluent, nous arrivons à l'hôpital Saint-



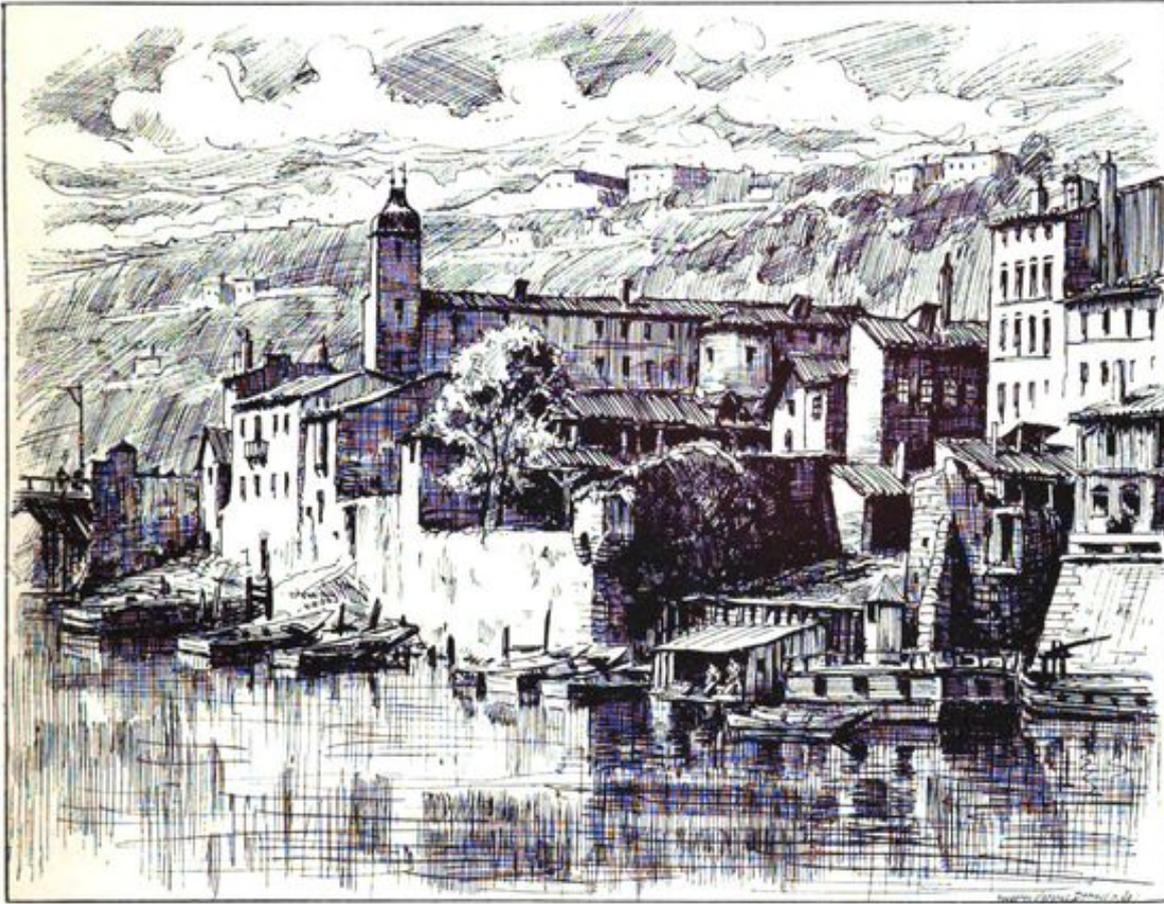
LE CHATEAU DE CHOULANS ET SES DÉPENDANCES. (D'après un dessin de Morel de Voieine, 1831.)

Le château de Choulans figure sur le plan scénographique de 1550. La fontaine y est indiquée, dans le chemin, par deux grands bachelis en pierre, qui étaient probablement d'anciens tombeaux. Plus haut se trouvait le hameau désigné sur le même plan sous le nom de Choulan. — Le château de Choulans, qui appartenait en dernier lieu à la famille de Vanzelle, est occupé, depuis 1899, par des religieuses de Bon-Secours. La propriété se compose de grands jardins potagers, qui s'étendent au-dessous de l'habitation, et de magnifiques ombrages que l'on aperçoit sur la plate-forme naturelle qui domine la Quarantaine. C'est sur cette terrasse que s'élevait la chapelle de Saint-Roch, lieu de pèlerinage très fréquenté.

Laurent, bâti à une petite distance au delà de la porte Saint-George, entre le chemin et la rivière.

Une tour carrée, coiffée d'un toit à lanternon, sert d'entrée à l'enceinte de l'hôpital; nous en franchissons la porte voûtée, et nous nous trouvons dans une grande cour; au milieu, s'élève la vieille chapelle de Saint-Laurent, près de laquelle sont venues peu à peu se grouper les

constructions destinées à recevoir les malades atteints de la peste. Derrière le chœur de la chapelle et sur le bord même de la Saône, s'alignent les plus anciens bâtiments, de dimensions inégales, aménagés



L'ANCIEN LAZARET DIT DE LA QUARANTAINE, VERS 1845.

En 1474, un des riches conseillers de la ville, Jacques Caille, qui, deux ans plus tard, logea le roi Louis XI dans son hôtel de la rue Saint-Jean, avait acheté, de moitié avec sa femme, Huguette Balarin, du prieur de Saint-Irénée, la chapelle de Saint-Laurent-des-Vignes avec les bâtiments et terres qui en dépendaient, afin d'y établir un hospice pour les pestiférés, et il en avait fait la remise à la ville pour qu'il fût réuni au Grand-Hôpital. Quelques années plus tard, le roi Charles VIII, pendant son séjour à Lyon, invitait le Consulat à « trouver un autre lieu que le grand hôpital pour mettre les malades pestilenteux, pour cause du grand et nécessaire passage qui est devant icelui hôpital ». Le 10 juillet 1496, le Consulat adressait un appel aux nombreuses confréries de la ville, pour les exhorter à contribuer de leurs deniers à l'établissement de l'hôpital Saint-Laurent; au printemps de l'année 1498, il écrivait au sénéchal que, « pour obvier à tous maux et toujours complaire au dit seigneur (le roi) », il avait « fait commencer un autre hôpital sur le bord de la rivière, hors la porte de Saint-George » et y faisait « besoigner en toute diligence, auquel lieu on pourra mettre les pestilenteux et non autres. Les malades y seraient conduits par bateaux, d'un côté et d'autre, sans passer au long des rues, ce qui sera chose conservatrice de plusieurs dangers. Icelui lieu est fort plaisant et hors de grand passage. » — Mais cet hôpital fut trop exigu pour contenir les malheureux atteints par le fléau. La confrérie la plus puissante, celle de la Trinité, qui comptait alors environ trois mille cinq cents membres, après avoir consenti une avance, puis abandonné une part de ses revenus sur les granges de la rue Neuve, éleva à ses frais, de 1509 à 1515, à côté de l'hôpital, un corps de bâtiment séparé, pour recevoir les confrères pestiférés. Cette « Maison de la Trinité », réunie plus tard à l'hospice, se composait primitivement de six chambres, chacune garnie d'un fourneau, de trois châlits, table et buffet de sapin; on y ajouta une annexe comprenant une grande cuisine et une grande salle au-dessus, et, avec l'autorisation du Consulat, on y amena l'eau de la fontaine de Choulans.

Ces bâtiments se trouvant encore insuffisants, Thomas de Gadagne fit bâtir à ses frais, sur les plans de l'architecte florentin Salvator Saluatori, un nouveau bâtiment qui fut appelé, de son nom, hospice de Gadagne ou de Saint-Thomas; les travaux de l'hôpital de Gadagne furent conduits par Humbert Paris, voyer de la ville de 1531 à 1544. Gadagne légua, en 1547, mille livres tournois pour les réparations et l'entretien de cet hôpital.

ou construits à neuf dès la fin du xv<sup>e</sup> siècle, et agrandis à mesure que les progrès de la contagion nécessitèrent de plus vastes asiles. Puis, c'est la Maison de la Trinité, fondée pour ses propres membres par la puissante confrérie de ce nom, et réunie plus tard à l'hôpital Saint-Laurent. Enfin, au midi, et à la suite des constructions primitives, s'étend un édifice monumental à deux étages de galeries supportées par des piliers, et qu'un large escalier fait communiquer à la rivière : c'est l'hôpital de

Saint-Thomas, élevé par les soins du richissime banquier florentin Thomas de Gadagne, sieur de Beauregard, à l'instigation du célèbre dominicain Sante Pagnini et sur les plans de l'architecte Salvator Salvatori. Ce dernier bâtiment est précédé d'un cimetière, contigu à la cour de l'hôpital Saint-Laurent et lui-même entouré de murs, au milieu duquel se dresse une grande croix.

C'est dans cette double enceinte que vinrent expirer, au milieu des plus tragiques angoisses, les malheureuses victimes des épidémies de 1564, 1577, 1582, et de celle, plus récente, de

1628 à 1629, qui fut aussi la plus terrible de toutes, puisqu'elle enleva près d'un quart de la population. Les Lyonnais ne peuvent passer près de là sans éprouver encore un sentiment d'effroi au souvenir des maux atroces qui, durant ces années maudites, s'accumulèrent sur ce point de la ville. Depuis le commencement du siècle, la peste avait cessé d'exercer ses ravages; il semblait que Lyon fût enfin délivré du fléau; les recteurs de l'Hôtel-Dieu avaient cru pouvoir

louer l'hôpital Saint-Laurent à la ville, qui y fit renfermer tous les pauvres mendiant par les rues. Quand la terrible épidémie de 1628 vint rendre cet asile à sa destination première, les bâtiments ne purent bientôt plus suffire; on y compta jusqu'à quatre mille, d'autres disent six mille malades, entassés pêle-mêle sur la paille; il y en avait partout, dans les escaliers, les corridors, jusque dans les cours et les jardins. Quand vint l'hiver, des milliers de pestiférés ne savaient plus où s'abriter. Un grand nombre avaient appuyé leurs huttes contre le mur d'une terrasse élevée au pied de la colline: des pluies torrentielles minèrent les fondements de cette muraille, qui ensevelit sous ses



L'ANCIEN LAZARET DIT DE LA QUARANTAINE. (D'après un dessin de Paul Saint Olive, 1855.)

L'état des lieux s'était considérablement modifié depuis le xvii<sup>e</sup> siècle. Les hôpitaux Saint-Laurent et Saint-Thomas furent vendus au roi par le Consulat, le 1<sup>er</sup> juillet 1798, et convertis en Dépôt de mendicité, sous le nom de Bicêtre. C'est sans doute à cette époque que l'on transforma le grand bâtiment, surmonté d'un clocher, que l'on voit sur nos dessins. Plus tard, on y interna aussi les filles de mauvaise vie. Les condamnés aux fers, de passage à Lyon, y furent également déposés, en attendant l'arrivée de la chaîne. Le Dépôt de mendicité ayant été transféré à l'Antiquaille le 2 fructidor 1802, les anciens hôpitaux Saint-Laurent et Saint-Thomas furent aliénés et occupés par diverses industries: fonderies de cloches, teinturerie de soie noire, etc. On les a démolis il y a une quarantaine d'années; il y en a encore quelques vestiges. — Quant à la chapelle de Saint-Laurent, elle fut détruite pendant la Révolution; il n'en reste que le portail, qui, transporté dans la rue de la Quarantaine pour servir d'entrée, a été à demi enterré par l'exhaussement de la voie publique.

ruines une foule de victimes. Et, dans le tumulte et l'infection de cet hospice jonché de morts et de mourants, c'étaient à tout instant de nouveaux convois de pestiférés, couverts d'exanthèmes livides, étouffés par des abcès à la gorge ou expirant dans un accès de délire. Ni les chars, ni les fossoyeurs ne suffisaient. Le bois pour construire les cabanes étant venu à manquer, quel-

ques misérables, à ce qu'on rapporte, dressèrent des cadavres roidis par la mort en les liant entre eux, les couvrirent avec d'autres corps en forme de toit, et rendirent le dernier soupir sous ces hideux abris.

— Cependant, les religieux, capucins et jésuites, les magistrats, « messieurs de la Santé » armés d'un bâton rouge, les médecins et les chirurgiens, des femmes courageuses, allaient de lit en lit, prodiguant des soins et des consolations. Pour se préserver de la contagion, les personnes qui visitaient les pestiférés



MAISONS DU BORD DE L'EAU À LA QUARANTAINE. (D'après un dessin de Gabillot, 1813.)

Le nom de Quarantaine, qui a été donné au tènement des hôpitaux Saint-Laurent et Saint-Thomas, et qui est resté à ce quartier, ne lui était pas appliqué au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle, ni même jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup>. Le plan de C. Jacquemin, publié en 1747, désigne cet emplacement sous le nom de *Maladrerie de Saint-Laurent*. — Il s'est produit plus tard une confusion que nos érudits n'ont pas dissipée. La Quarantaine était, en réalité, beaucoup plus bas, à l'entrée et à l'ouest du chemin des Étroits, au territoire de la Ferratière, dans la maison de la *Fleur-de-Lys*. C'était un ensemble de bâtiments assez considérables, devant lesquels coulait une fontaine. On y logeait, pendant quarante jours, les « quarantains », c'est-à-dire les personnes venant de pays contaminés; ces bâtiments furent aussi consacrés à l'entrepôt des marchandises apportées de lieux suspects, pour les essorer et les éventer. L'emplacement de cette maison de Quarantaine, situé à l'extrémité du chemin de halage et isolé de toute habitation, convenait à merveille à cet établissement de préservation publique.

revêtaient un costume étrange composé d'une longue robe de peau, d'un masque enveloppant complètement la tête, avec un large collet couvrant les épaules, des yeux de verre et un nez en forme de bec d'oiseau, dont la pointe était remplie de drogues aromatiques. Appelés à tout moment pour recueillir les dernières volontés des mourants, les notaires se faisaient conduire par bateau, avec les témoins, en regard d'une terrasse bordant la rive, où les pestiférés venaient dicter leur testament. On prêchait dans les cours; on célébrait la messe à Saint-Laurent et dans le pré d'Ainay sur des autels élevés, d'où le prêtre pouvait être aperçu d'un grand nombre de malades couchés en plein air. Ces malheureux mettaient en Dieu leur suprême espérance.

La contagion ne dura pas moins de huit mois. Elle a reparu en 1631, 1638 et, tout récemment encore, en 1642. Après le vœu solennel des échevins — 12 mars 1643 — la peste cessant d'exercer ses ravages, une partie des bâtiments devenus inutiles sera vendue aux administrateurs de l'Hôtel-Dieu, tandis que le surplus, qui constitue essentiellement les hôpitaux Saint-Laurent et Saint-Thomas, servira d'asile à d'autres fléaux ou à d'autres misères.

Sur la plate-forme naturelle qui domine l'hôpital Saint-Laurent, on aperçoit une chapelle entourée de jeunes tilleuls : elle est dédiée à « Monsieur saint Roch » ; c'est le saint que l'on a coutume d'invoquer pour la préservation ou la guérison des maladies contagieuses. Élevée, en 1581, par le Consulat, à la suite d'un vœu du gouverneur François de Mandelot, cette



MAISONS DE L'ANCIEN LAZARET DIT DE LA QUARANTAINE. (D'après un croquis de Gabilot, 1852.)

chapelle fut solennellement inaugurée par une procession générale à laquelle tout le clergé, tous les ordres religieux, les corps constitués et presque tout le peuple assistèrent. On y accède par un rapide sentier qui se détache du chemin de Choulan, où il est fermé par une barrière de bois, et qui serpente, à travers vignes, entre deux haies vives. Lieu de pèlerinage très fréquenté, ce modeste sanctuaire, que l'on s'occupe d'embellir sur les dessins de Simon Maupin (voir la lettre ornée, p. 22), forme un carré oblong,

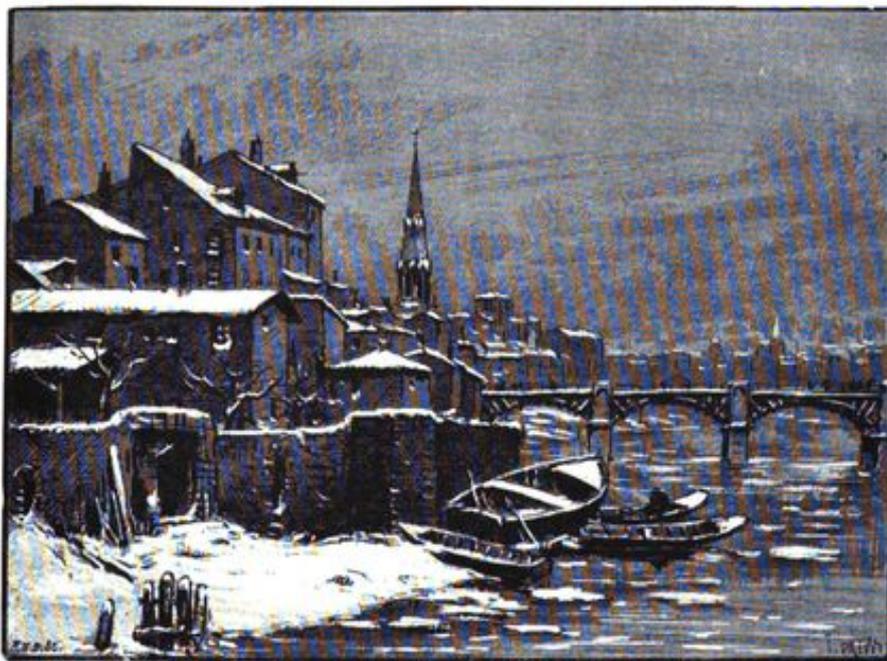
terminé au levant par un chœur en pan coupé, avec un petit porche servant d'entrée au couchant. Quatre fenêtres cintrées éclairent les côtés de la nef; celles du chœur sont ornées de trois vitraux, peints par Bertin Ramus, maître peintre verrier lyonnais, et représentant : celui du milieu, un grand crucifix avec les images de Notre-Dame, de saint Jean et de Marie-Magdeleine; les deux autres, les images de saint Roch et de saint Sébastien, avec les armoiries de l'archevêque Pierre d'Épinac, de François de Mandelot et de la ville. Cette chapelle est confiée à la garde des Pères Minimes, qui la desservent chaque dimanche. A la fête du saint, qui tombe le lendemain de l'Assomption, commence une octave solennelle; on célèbre la grand'messe et les vêpres, puis, au coucher du soleil, la bénédiction du Saint-Sacrement est donnée à la foule agenouillée sur la terrasse. Le premier vendredi après Pâques, a lieu la procession du vœu public à la chapelle de Saint-Roch; les Chapitres, les paroisses, les diverses confréries, le Consulat lui-même y assistent. Ces pieuses coutumes se perpétueront encore pendant cent cinquante ans; la vénération des fidèles pour ce lieu de pèlerinage ne s'affaiblira pas, jusqu'à ce que la Révolution ferme la chapelle, qui ne sera complètement détruite qu'en 1807.

Au delà de l'hôpital Saint-Laurent, c'est la pleine campagne. Le long de la berge escarpée que vient battre le Rhône, court un étroit sentier montant et descendant, unique voie de halage pour les bateaux arrivant du Midi : c'est le chemin des Étroits. A l'entrée, se trouve la maison de

la Fleur-de-Lys ou de la Quarantaine, où les voyageurs et les marchandises arrivant de lieux suspects sont assujettis à faire la quarantaine, avant d'être admis à pénétrer dans la ville. Plus loin, à mi-coteau, bâti sur de belles terrasses, le château des Tournelles montre à travers les arbres ses tourelles carrées, son grand toit à lucarne et œil-de-bœuf, couvert en tuiles vernies, ses fenêtres à croisillons et ses portes à fronton ornées de cartouches. Peu à peu, tout le coteau se couvrira de magnifiques habitations. Ce seront, au xvii<sup>e</sup> siècle : le domaine de Bellevue, à l'échevin Jean Arthaud; la Maison Grise, au sculpteur lyonnais Jean Thierry; l'opulente demeure de Bellerive, qui appartiendra aux Messier, puis aux Périsset, construite sur trois rangs de terrasses soutenues par des arcades, au milieu de jardins plantés, dit-on, par Le Nôtre, et ornée de jets d'eau et de parterres. Au xviii<sup>e</sup> siècle, La Fleurie, avec ses grandes allées de charmille, bâtie sous Louis XV pour M<sup>me</sup> Lobreau, directrice du théâtre de Lyon. Une société brillante fréquentera ces habitations de plaisance. D'épais ombrages couvriront toutes ces pentes aujourd'hui plantées de vignes, et c'est à leur abri que Jean-Jacques Rousseau, adolescent, pauvre et encore inconnu, passera une belle nuit d'été, « couché voluptueusement sur la tablette d'une espèce de niche ou d'arcade enfoncée dans un mur de terrasse ».

Sur le bord même du chemin, se créeront des auberges aux noms pittoresques : la Croix-Blanche, la Fontaine de Jouvence, l'auberge des Quatre-Nations, le logis et le moulin du Luxembourg; c'est au-dessus de ce moulin que les Chevaliers de l'Arquebuse s'installeront, dans la première moitié du xviii<sup>e</sup> siècle, avant de faire construire un hôtel au faubourg de Vaise.

Mais il est temps de revenir à l'entrée de la ville, d'où une bèche nous conduira sur la rive opposée. La porte Saint-George, où vient aboutir la muraille d'enceinte, dresse maintenant devant nous sa construction massive couronnée de mâchicoulis. Du côté de la montagne, elle est précédée d'une tour carrée et d'une échiffe. Une autre tour, baignée par la rivière, est reliée à la porte par un mur, jadis



LE QUARTIER DE LA QUARANTAINE, LA FLÈCHE DE SAINT-GEORGES ET L'ANCIEN PONT D'AINAY  
(D'après un dessin de Baron, 1849).

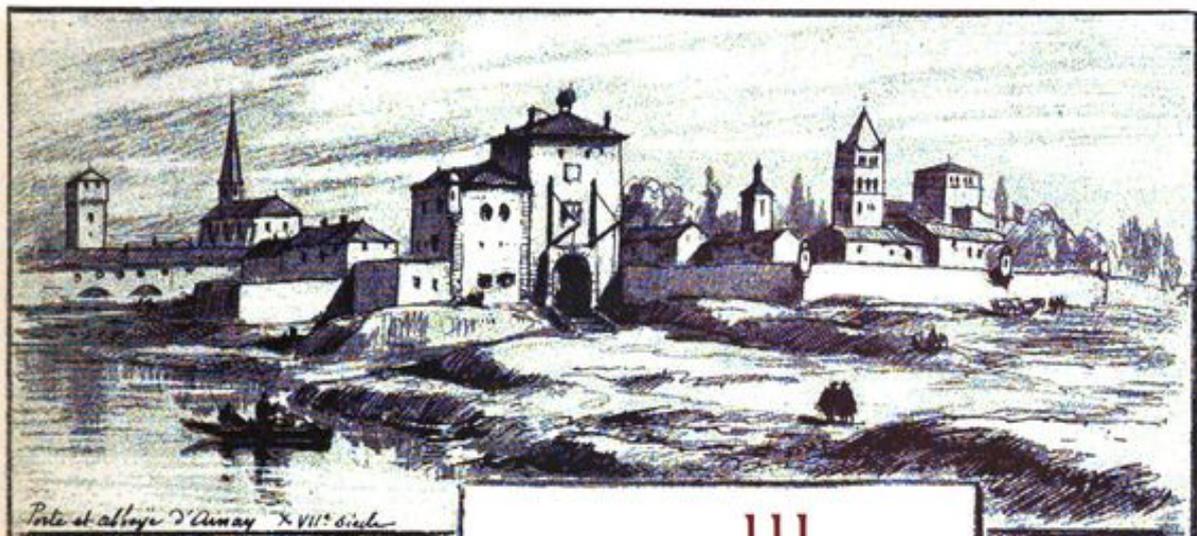
Le premier pont qui rella le quartier Saint-Georges à celui d'Ainay fut le pont de bois de Sainte-Claire ou de Saint-George, construit de 1744 à 1748, aux frais de l'hôpital général de la Charité, sous la direction de l'architecte Antoine Degérando. Il fut détruit en 1793. La porte Saint-George, à l'issue de laquelle il débouchait, était tombée en partie de vétusté le 9 novembre 1781. — Le pont d'Ainay ou de l'Arsenal — que représente notre gravure — avec les piles en pierre et le dessus en bois, fut construit de 1811 à 1820 par l'ingénieur de Latombe. Les Hospices fournirent les fonds, moyennant un droit de péage; la ville racheta la concession en 1865. — A ce deuxième pont, démoli en 1895, a succédé le pont métallique, livré à la circulation en juillet 1899.

crénelé, qui empêche que, par les basses eaux, l'on ne s'introduise clandestinement dans la ville. Cette tour, dite la « tour des Chaines », est munie d'un treuil servant à manœuvrer la chaîne qui barre le passage de la Saône à la « queue d'Ainay ». Une rangée de bateaux, attachés ensemble et placés transversalement, soutient cette chaîne, longue de soixante-dix toises et pesant quatre-vingts quintaux. Aucun bateau ne peut entrer dans la ville ni en sortir, sans un billet d'entrée ou de sortie délivré par les échevins.

A peine sommes-nous descendus au bord de l'eau, que les batelières se disputent l'honneur de nous conduire. Coupant court à leurs querelles, nous sautons dans la première bèche que nous voyons amarrée, et bientôt, au clapotis de l'eau et au léger balancement de la barque, nous nous éloignons des tours de Saint-George, embrassant encore une fois du regard les fortifications qui escaladent la colline et les constructions pressées de l'ancienne ville. Déjà nous approchons de la pointe d'Ainay ; à chaque coup de rame, nous voyons grandir les murailles qui enveloppent la presqu'île, dominées par le clocher de la vieille basilique et ceux des églises voisines. Nous abordons près de la porte d'Ainay.



LA GROTTÉ DE J.-J. ROUSSEAU, AUX ÉTROITS. (D'après un dessin de Morel de Voisine, 1830.)  
Ce motif a inspiré plusieurs artistes : Michel Grobon en a fait un tableau, et Perlet une eau-forte,  
publiée dans *Lyon vu de Fourvière*.

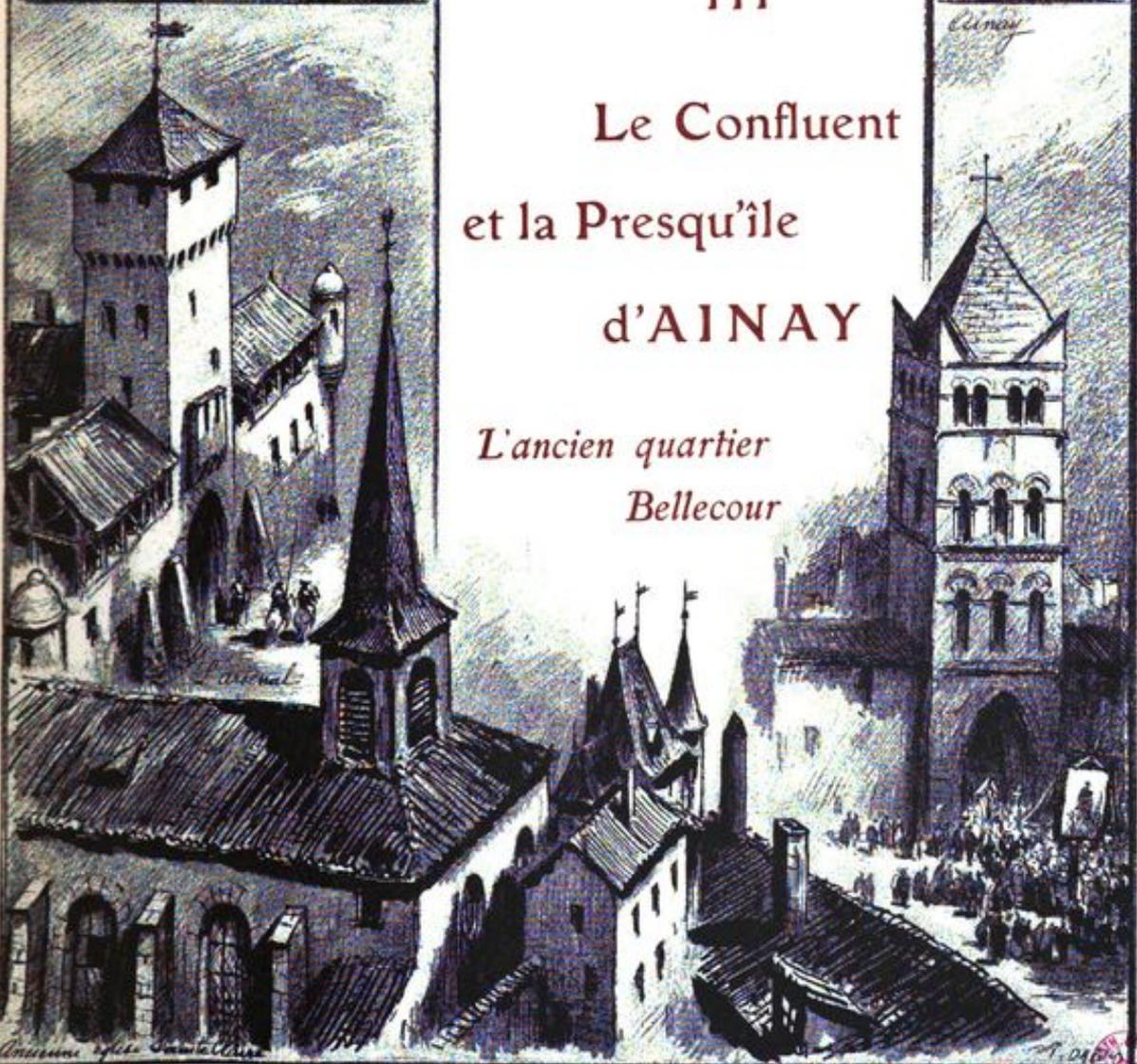


*Porte et abbaye d'Ainay X<sup>VII</sup> siècle*

III

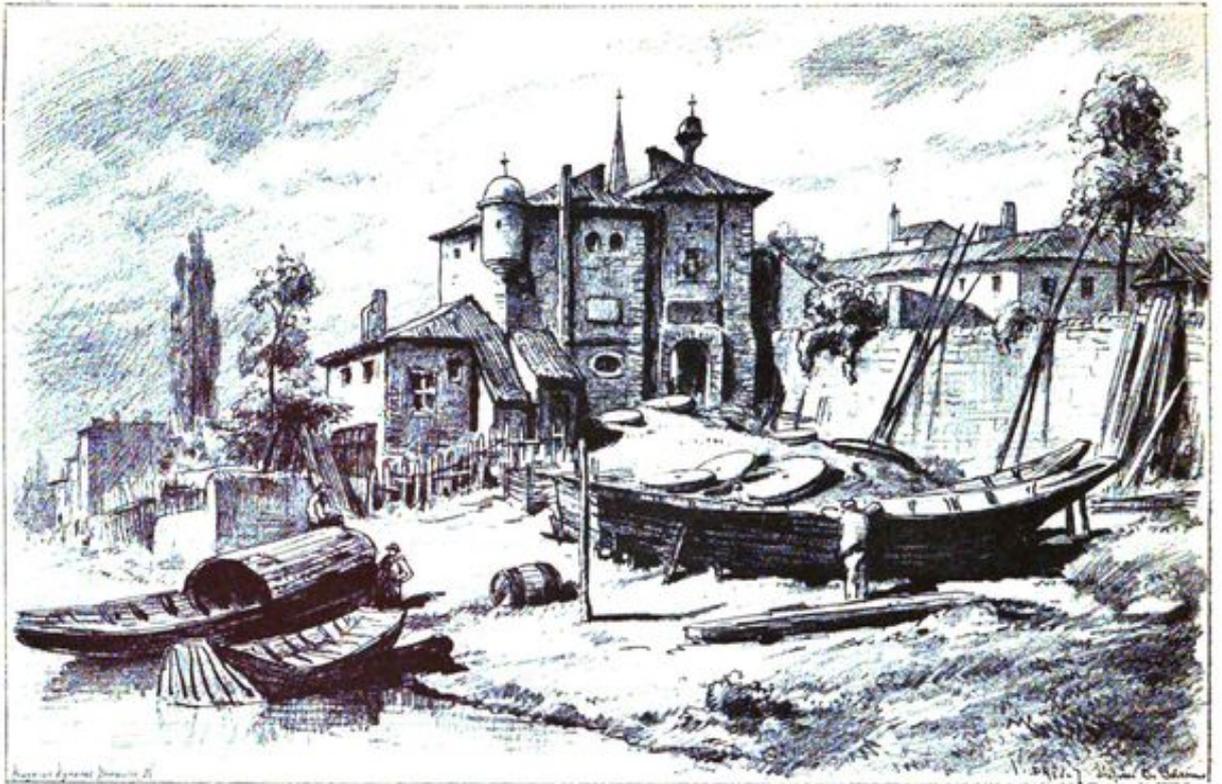
Le Confluent  
et la Presqu'île  
d'AINAY

*L'ancien quartier  
Bellecour*



*Ainay après la démolition*

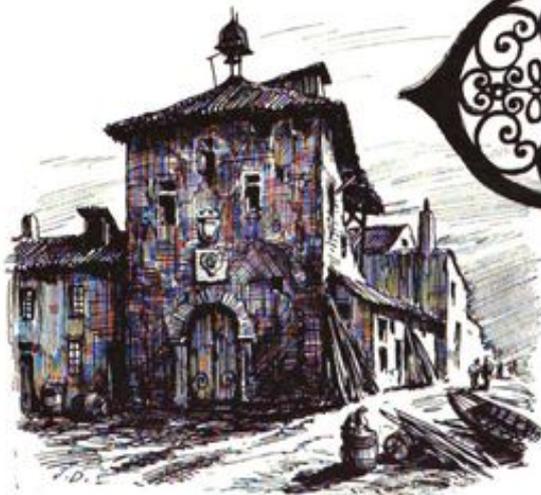
1907



LA PORTE ET LE REMPART D'AINAY. (D'après une eau-forte de J.-J. de Boissieu, exécutée en 1761.)

### III

Le pré d'Ainay et le Confluent. — Le rempart et la porte d'Ainay ou de Neufville. — Le monastère de Sainte-Claire. — Le Claustral et l'Église de l'Abbaye d'Ainay. — La deuxième Académie royale d'équitation. — Le Noviciat des Jésuites de Saint-Joseph. — La Congrégation des « Hommes Mariés » et la Maison des Retraites. — L'ancienne Recluserie de Sainte-Hélène. — Les Chevaliers de l'Arc en main et les Pénitents de Saint-Charles. — L'Église de Saint-Michel. — L'Arsenal de la Rigaudière. — La maison-forte de Villeneuve-le-Plat et la première Académie royale d'équitation. — La Visitation de Sainte-Marie de Bellecour. — Le jeu de Paume de la Sphère. — Les Bénédictines de Blye. — Les Bleues-Célestes. — Les Filles Pénitentes et les Recluses. — Le quartier de Bellecour et la place Louis-le-Grand au dix-huitième siècle.



RESTES DE LA PORTE D'AINAY, VERS 1820.  
(D'après un croquis de Baron.)



ETTE extrémité de la presqu'île, que le peuple appelle vulgairement la « queue d'Ainay », n'est encore qu'une prairie — « le pré d'Esney » — séparée de la ville par le rempart élevé, dans les premières années du règne de Louis XIII, depuis le port des Chaines, près duquel nous venons d'aborder au couchant, jusqu'au pont du Rhône, dont nous revoyons, au nord-est, les arches et la redoute. Un large bras du Rhône, enserrant, au midi, la pointe d'Ainay, vient unir ses flots tumultueux aux eaux tranquilles de la Saône, et le spectacle des deux fleuves roulant de conserve sans confondre leurs nuances différentes retient longuement la curiosité admirative de nos voyageurs, qui évoquent leurs souvenirs mytholo-

giques et ne se lassent pas de contempler le merveilleux tableau formé par ce confluent dans son cadre de collines, de monuments et de verdure. Au delà du bras du Rhône, couvertes d'épaisses vorgines d'où s'élèvent de longs peupliers, une grande île, et deux ou trois plus petites, que la première semble remorquer après elle, font songer aux grands vaisseaux antiques qu'on ornait de branchages pour les fêtes du printemps. Ce sont les broteaux d'Ainay, ces îles Mogniat du XVIII<sup>e</sup> siècle, que les grands travaux de Perrache réuniront plus tard à la presqu'île, en reculant le confluent jusqu'à la Mulatière et détruisant, hélas ! tout le charme de ce paysage.

De lugubres et récents souvenirs se rattachent pourtant à ces lieux. Les seuls habitants qu'ils aient connus, jusqu'ici, furent les pestiférés. Durant la terrible épidémie de 1628, cinq à six charriots et trois barques, toujours en mouvement, apportaient au confluent les malades et les cadavres. Dans ce champ de « la Garenne », où nous sommes en ce moment, derrière le magnifique rempart qui protège l'abbaye d'Ainay, on avait, en 1577 et 1581, construit à grands frais des cabanes. L'île voisine, à l'ouest, en fut aussi couverte. C'est là qu'on soumettait aux épreuves de la quarantaine soit les convalescents, soit les personnes que la fréquentation des pestiférés avait rendus suspects. Dans la ville, on attendait avec impatience les chars funèbres pour y déposer ceux qui venaient d'expirer, et souvent la crainte de manquer l'occasion y fit jeter des moribonds qui luttèrent encore longtemps entre la vie et la mort ; quelques-uns se débattaient sans voix, mais en vain, entre les bras des conducteurs du fatal tombereau. Les religieux en trouvèrent plusieurs, déjà ensevelis, qui respiraient encore, étendant les bras hors du linceul. On vit un de ces malheureux, déposé, le soir, avec un monceau de cadavres, sur le bord de l'immense fosse où la tombée de la nuit avait empêché de le précipiter, se dégager, le matin, du milieu des morts et regagner péniblement son logis. On vit aussi, dans l'exaltation de leur horrible besogne, les convoyeurs amener, au son du hautbois, leurs barques chargées de cadavres ; d'autres entasser, sur la charrette des morts et des malades, des provisions de coqs d'Inde, d'épaules de mouton et de bouteilles de vin. Peut-être, dans le délire qui s'était emparé de tous, s'imaginaient-ils prendre part à l'ancienne mascarade du *Cheval Fol*, dont la pointe d'Ainay garda le nom jusque vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle : c'était, en effet, jadis au confluent que se terminait, le jour de la Pentecôte, cette fête du Cheval Fol, commencée devant la chapelle du Saint-Esprit du pont du Rhône ; c'était là que venait aboutir, aux sons des instruments, le cortège burlesque à la tête duquel cavalcadait, couronne en tête et sceptre en main, le personnage qui figurait le Cheval Fol, le corps passé dans un cheval de carton caparaçonné de toile d'azur semée de fleurs de lis, et que l'on précipitait dans le fleuve un mannequin en paille monté sur un cheval de bois et environné de flammes.

Toutes ces choses ont à jamais disparu ; le confluent et ses îles n'auront plus d'histoire jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. — Effort gigantesque pour la réalisation d'une conception médiocre, l'entreprise de Perrache et de ses successeurs comblera les bras du Rhône, construira des digues, tracera des rues, des places et des avenues sur ces prairies et ces îles verdoyantes. Napoléon I<sup>er</sup>, ce mégalomane de génie, rêvera d'y édifier un palais impérial : on n'y élèvera qu'un hippodrome, sous le règne de Louis-Philippe, un abattoir, des prisons, enfin une gare de chemin de fer, nouvel et malencontreux rempart, qui sacrifiera pour toujours, en l'isolant, le quartier méridional, conquis au prix de tant de peines et de capitaux.

En nous retournant vers le nord, par-dessus le solide rempart sans créneaux, qui se développe en ligne brisée, avec des échauguettes aux angles saillants, nous voyons se dresser le clocher pyramidal de l'église d'Ainay, entourée des bâtiments de l'abbaye. A droite, s'étendent, jusqu'au pont du Rhône, de lourdes masses de verdure : c'est une double rangée de tilleuls plantés sur le cours des remparts, qui fut commencé par M. d'Halincourt, sous la régence de Marie de Médicis, et qui est aujourd'hui complètement achevé.

Cette terrasse forme une délicieuse promenade ; de là, le regard embrasse, d'une part, la plaine dauphinoise et les capricieux détours du fleuve, dont les eaux, s'égarant au milieu des îles, miroitent parmi les bouquets d'arbres ; d'autre part, les coteaux, couverts de vignobles, de Saint-Irénée, de Sainte-Foy et d'Oullins. De là encore, on voit monter en longue file les trains de bateaux, halés sur le chemin des Étroits par de superbes chevaux accouplés. — Les beaux ombrages que l'on aperçoit en arrière du rempart font partie des jardins de l'abbaye d'Ainay. A gauche, tout au bord de la Saône, voilà le bâtiment des chaînes, correspondant à la tour de Saint-George et contigu à la porte d'Ainay. Celle-ci, appelée aussi porte de Neufville, du nom du gouverneur Charles de Neufville de Villeroy, seigneur d'Halincourt, qui l'a fait bâtir en 1611, montre sa lourde construction carrée, précédée d'un fossé et d'un pont-levis, ornée d'écussons et d'inscriptions commémoratives, et surmontée d'un clocheton de bois. Au-dessus, on voit pointer l'élégante flèche du monastère de Sainte-Claire ; plus loin, on distingue le clocher de l'église Saint-Michel et la tour de l'Arsenal.

C'est par la porte d'Ainay que nous rentrons dans la ville. Après l'avoir franchie, nous nous trouvons sur une place, autrefois plantée d'ormes, qui a reçu du couvent voisin son nom actuel de place Sainte-Claire. A gauche, la berge, encombrée de bateaux et de matériaux de toutes sortes, descend en pente vers la Saône. Au nord, cette galerie et ce jardin, donnant sur la rivière, appartiennent au monastère des Clarisses, construit, en 1616, par le président Balthazar de Villars. L'église contiguë, à droite, est bâtie sur les fondations inébranlables de quelque édifice romain et couvre en partie l'emplacement du superbe Jeu de Paume, orné de deux croissants d'argent, que la ville avait élevé, en 1548, sur une grange et un verger dépendant de l'abbaye d'Ainay, pour les plaisirs du roi Henri II, qui vint à cette époque loger au palais abbatial, visita le Jeu de Paume le 26 septembre et s'y exerça durant plusieurs jours. La façade de cette église est très simple, avec sa porte à fronton triangulaire flanquée de deux fenêtres à plein cintre. Les bienfaiteurs du monastère, Balthazar de Villars et sa femme, Louise de Langes, dont les armes sont sculptées au-dessus de cette porte, ont leurs tombeaux dans une chapelle à droite, où l'illustre couple est représenté à genoux, sur une peinture qui en occupe le fond. On remarque, en outre, au grand autel, un beau tableau du peintre Perrier, *Notre-Dame, sainte Claire et saint François*.

Entre la Saône et la rue Sainte-Claire, s'étendent, au nord, le cloître des religieuses avec ses galeries entourant un parterre, les dépendances, et, plus loin, un jardin potager. Les Clarisses occupent ces bâtiments depuis le 7 septembre 1617. Elles y vivaient heureuses, sous la conduite de leur supérieure qui prend le titre d'abbesse et porte la crosse de bois, si, même en cet endroit retiré, elles n'avaient un pénible voisinage : c'est un cabaret, où pend l'enseigne de Saint Louis et qui est enclavé dans leur jardin, tout près du cloître ; les saintes filles se plaignent qu'il s'y commette « des excès, des desbauches et des offenses à Dieu journellement », et elles n'auront d'autre moyen



LE PRÉ D'AINAY ET LE REMPART AU CONFLUENT DU RHÔNE ET DE LA SAÔNE AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE. (D'après les estampes d'Israel Silvestre.)

La pointe d'Aïnay, en dehors des Remparts, suivait une ligne courbe depuis l'extrémité orientale de la rue Sainte-Hélène et s'étendait sur un emplacement qui serait actuellement délimité par l'intersection de la rue Saint-Joseph et de la rue Franklin, celle de la rue Henri IV et de la rue Condé à l'angle N.-O. de la place Carnot, enfin l'extrémité méridionale de la rue Vaubecour, où se trouvait le confluent du Rhône et de la Saône. La place Carnot, ses façades et toute la rue de la Charité depuis la rue des Remparts d'Aïnay — (les n<sup>os</sup> 30 à 38 et 33 à 37, de cette dernière rue ont été bâtis sur l'ancien lit du Rhône), — ne faisaient donc pas partie de la prosquière d'Aïnay.

Quant aux remparts, — qui succédaient aux anciens boulevards et courtines en terre de 1545.

depuis longtemps ruinés — ils venaient, à partir de l'extrémité orientale de la rue Saint-Hélène, former un angle obtus vers l'intersection des rues actuelles de la Charité et des Remparts d'Aïnay, puis à peu près l'alignement de cette dernière jusque vers le milieu de la place Ampère, descendaient au S.-O. jusqu'à l'intersection des rues Franklin et d'Enghien, remontaient vers le N.-O. à la rue Bourgelat, se prolongeaient au couchant et venaient aboutir, sur la rive gauche de la Saône, à la porte d'Aïnay. — Ces remparts restèrent dans le même état jusqu'à l'exécution du projet de Michel-Antoine Perrache ; celui-ci fut autorisé à les démolir, le 13 janvier 1777.

(Voir plus haut, p. 83, la vue d'ensemble de la prosquière, prise de la plate-forme de Saint-Just.)

de faire cesser ce scandale que d'acheter le cabaret. Les religieuses habiteront ce monastère jusqu'à la Révolution. Par une étrange destinée, ce lieu, qui a déjà subi tant de vicissitudes, servira, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, à l'installation d'une fonderie de canons et du nouvel Arsenal.

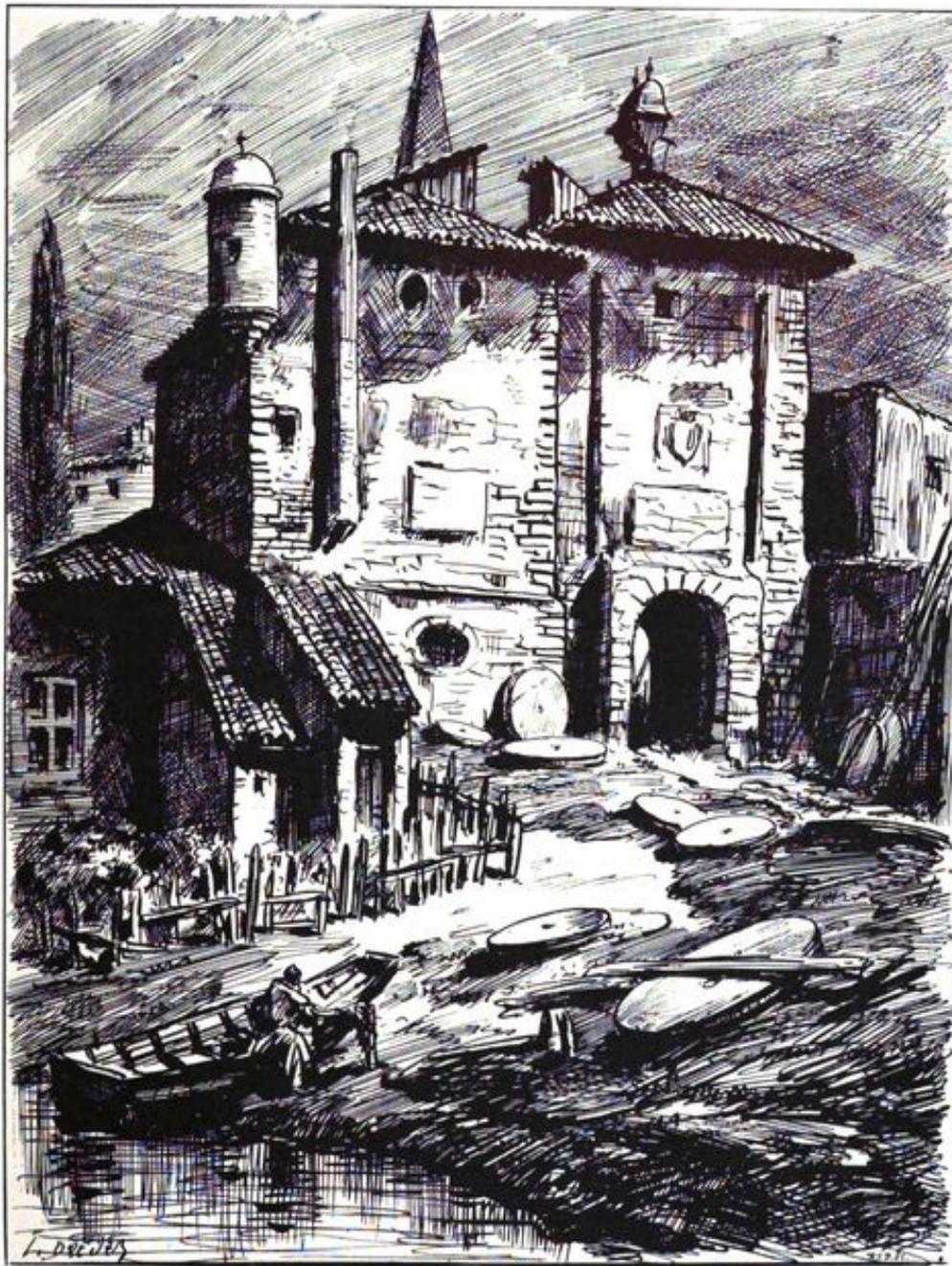
Au levant de la place Sainte-Claire, s'ouvre le portail voûté du claustral d'Ainay, attenant à la maison de la Trésorerie et flanqué d'une grosse tour carrée. La riche abbaye, qui possédait autrefois toute la presqu'île jusqu'à la place Confort, occupe encore tout l'espace compris entre le rempart, au midi, la rue Sainte-Hélène, au nord, l'enclos des Jésuites, à l'est — (côté oriental de la future rue d'Auvergne) — enfin, à l'ouest, la rue Sainte-Claire, seule voie directe conduisant du confluent vers Bellecour.

De la porte du claustral, une rue intérieure, bordée de murs et de divers corps de logis, nous mène droit à la place de l'église (place d'Ainay), au milieu de laquelle est plantée une croix.

La vieille basilique, dédiée à Saint-Martin, dresse devant nous la tour massive de son clocher, qui s'avance en une vigoureuse saillie au-devant de la façade. On distingue, dans le bas, les gros blocs grossièrement façonnés, du temps de la reine Brunehaut, qui, à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, combla l'abbaye de ses bienfaits; plus haut, la construction du XI<sup>e</sup> siècle, avec ses trois rangs d'admirables fenêtres à plein cintre, chacun d'un dessin différent; enfin, au-dessus du troisième étage, sous une parure séculaire de mousse et de végétations pittoresques, la pyramide flanquée de cornes tumulaires, datant des premières années du XII<sup>e</sup> siècle. En arrière, se dessine la robuste tour romane, à doubles baies ajourées et à toiture basse, qui domine la coupole; et, reliant les deux tours, le large vaisseau de l'église, percé d'un triple plan de fenêtres et recouvert d'un toit aplati. Par l'ampleur de ses lignes et la beauté de ses proportions, l'extérieur de l'édifice donne une impression de force et de calme grandeur. — Au-dessus de la porte ogivale, ajoutée vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle, est encastré un petit bas-relief antique, en marbre, représentant les trois figures assises des Mères Augustes, celle du milieu portant trois pommes et une corne d'abondance, les deux autres tenant aussi des pommes sur leurs genoux (actuellement au musée de sculpture); en parcourant l'église et le cloître, il serait aisé de découvrir d'autres vestiges de ces monuments romains que recèle encore à foison le sol de l'ancienne « ile d'Ainay », autrefois habitée par les riches marchands de vins d'Italie et de Narbonnaise. — Traversant le porche, dont l'élégante architecture arrête un instant nos regards, nous pénétrons sous la nef. Dans un demi-jour recueilli, le plein-cintre des arceaux déploie largement ses lignes simples et sévères, qui semblent comme adoucies par l'exquise ornementation des chapiteaux corinthiens surmontant les piliers cylindriques, celle des frises, des pilastres de l'abside, sculptés dans un art d'une suprême noblesse. — Comme nous approchons du chœur, les moines, en robes noires recouvertes de la froche de soie noire, quittent les belles stalles de chêne où ils viennent de réciter leur office, et se dirigent vers la petite porte latérale qui communique, au nord, dans le cloître. — Nous sommes maintenant sous la majestueuse coupole, soutenue par les quatre énormes fûts de granit sur lesquels s'élevaient les Victoires ailées de l'autel de Rome et d'Auguste, dont l'emplacement, au flanc de la colline Saint Sébastien, appartenait aux moines d'Ainay quand ils bâtirent cette église. Le sanctuaire est pavé de riches mosaïques, fort endommagées par l'usure du temps; il était, au dire

de Paradin, « tout de marqueteries et emblèmes à figures d'oiseaux et divers animaux, faits de pièces rapportées de marbre, ophite et porphite de diverses couleurs ». L'une de ces mosaïques représentait les quatorze sybilles avec leurs prophéties ; une autre montre encore l'archevêque Gauderand, en costume pontifical, présentant la nouvelle église, que le pape Pascal II, ainsi que le rappelle une inscription latine, avait lui-même consacrée, le 27 janvier 1106.

Au côté méridional de l'abside, existe une ancienne chapelle, placée depuis le xvi<sup>e</sup> siècle sous le vocable de Sainte-Blandine ; ses murs ne sont pas parallèles à ceux de l'église principale ; elle fut bâtie à une époque fort antérieure, dès le milieu du x<sup>e</sup> siècle, par l'archevêque Amblard pour servir d'église abbatiale, et dédiée à saint Martin. La sévérité de ses lignes architecturales, l'ornementation en briques rouges et blanches que l'on remarque à son chevet, ses



LA PORTE D'AINAY OU DE NEUFVILLE, EN 1760. (D'après un dessin de J.-J. de Boissieu.)

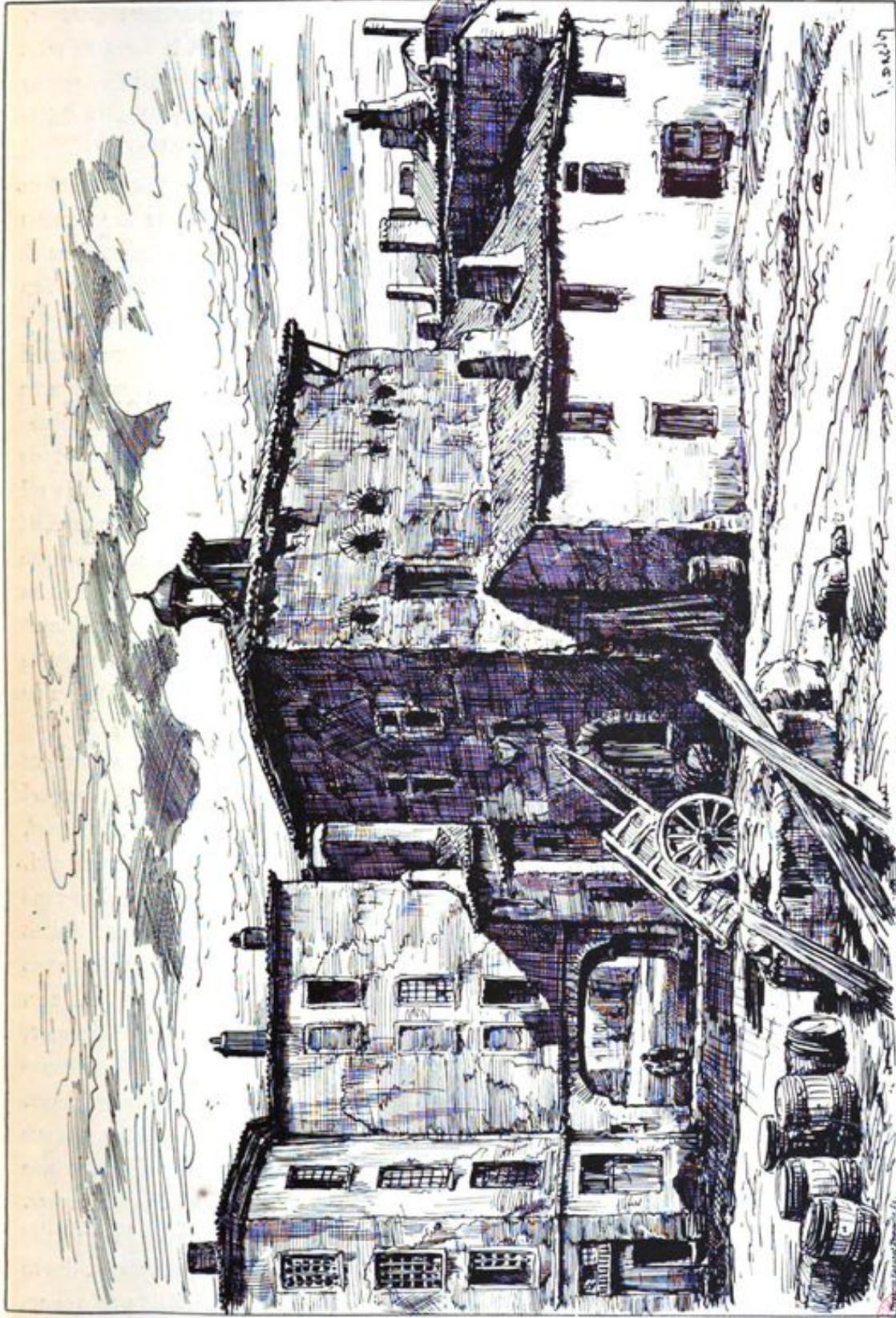
Construite en 1611, au début du règne de Louis XIII, cette porte occupait l'emplacement de la maison carrée située 1, quai d'Occident, à l'angle de la place Sainte-Clair. — La façade ci-dessus, donnant issue au midi, vers le pré d'Ainay, en dehors des remparts, portait, sur une grande plaque de calcaire noir, une inscription en quatre vers latins, écrite dans le style emphatique du temps et suivie des noms des principaux personnages de la ville. Ce monument épigraphique, qui est au musée lapidaire, fut donné à la ville par M. Riboud, constructeur de la maison actuelle (bâtie en 1826) ; celui-ci fit, en outre, reproduire l'inscription sur une plaque de marbre noir, placée au-dessus de l'entrée de son immeuble.

étroites fenêtres qui ne laissent filtrer à travers les vitraux qu'une mystérieuse lumière, enfin le porche de forme antique dont il subsiste une partie, tout révèle l'ancienneté de ce modeste édifice. Le chœur, élevé de plusieurs pieds au-dessus du sol de l'église, communique à la nef par une double rampe de petits escaliers. Quelques degrés conduisent à la crypte, accompagnée de deux caveaux, qui est dédiée à saint Pothin et à ses compagnons.

Au côté nord de l'abside, nous allons ensuite admirer la belle chapelle gothique bâtie dans les dernières années du xv<sup>e</sup> siècle, en l'honneur de l'Immaculée-Conception (aujourd'hui chapelle de saint Michel), dont la dévotion est fort ancienne dans l'église d'Ainay, puisque, le jour de la consécration de l'église, le pape Pascal II déposa des reliques sur un autel érigé sous ce vocable. Un beau fenestrage découpe ses lignes harmonieuses dans la haute baie, qui éclaire la voûte à clef pendante, de belles peintures murales, et des niches merveilleusement ciselées, où étaient des statues de prophètes. Sur le socle d'une de ces niches, on voit les armes d'un généreux bienfaiteur de la chapelle, Guichard de Pavie, prieur de Montrottier, infirmier d'Ainay, fils de Simon de Rovedis, dit de Pavie, médecin de Louis XI. L'autel est orné d'un rétable très ancien et très riche, excellemment peint et doré, dont le tableau, représentant le Christ et la Vierge, passe pour avoir été une des plus belles peintures de France. Dans cette même chapelle, on remarque, enfin, le beau tombeau mutilé d'Étienne de Villeneuve, membre d'une des familles les plus considérables de Lyon, lequel y est figuré dans le costume du xiv<sup>e</sup> siècle.

Au chevet de l'église et dans le cimetière de l'abbaye, se trouve une troisième chapelle, consacrée à saint Pierre; on en fait remonter la fondation à Aurélien, abbé d'Ainay, vers le milieu du ix<sup>e</sup> siècle. L'arcature du chœur est décorée de six colonnettes, quatre jumelées, et toutes ornées de chapiteaux légèrement sculptés. — Plus au nord et parallèlement à la chapelle de l'Immaculée-Conception, une quatrième chapelle et un bâtiment contigu seront affectés aux Pénitents de Saint-Charles, avant que cette confrérie aille occuper, en 1731, près du rempart du Rhône, l'emplacement de l'ancienne recluserie de Sainte-Hélène.

Ce coin de terre, au confluent des deux fleuves, où le pieux solitaire Badulphe vint fonder le premier oratoire, berceau de l'antique abbaye, a subi au cours des âges d'innombrables vicissitudes. Saccagé à chaque invasion des barbares, au viii<sup>e</sup> siècle par les Sarrazins, qui détruisirent ses églises, ses murailles et tout ce qui restait d'édifices romains, au x<sup>e</sup> siècle par les Hongrois, le monastère d'Ainay se releva chaque fois de ses ruines et, chaque fois, reparut plus riche et plus prospère; car c'étaient de puissants seigneurs que ces abbés d'Ainay, hauts justiciers, qui faisaient garder par leurs gens d'armes le cloître et les rives de la presqu'île, qui possédaient tous les terrains compris depuis le confluent jusqu'au-dessus du pont du Rhône, et étendaient leur juridiction sur un nombre considérable de localités. — Depuis le xiii<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du xiv<sup>e</sup>, l'église d'Ainay, dans toute la splendeur de sa jeunesse, voyait se dérouler sous ses arceaux les magnifiques processions de la fête des Merveilles, qui se célébrait au mois de juin. Tout le clergé de Lyon s'y faisait transporter en bateau depuis le faubourg de Vaise, abordait en face de la basilique, traversait processionnellement la nef, et allait, dans le chœur, baiser la pierre, posée sur un pilier, qui, suivant la tradition, aurait servi d'oreiller à saint Pothin pendant les deux jours qu'il avait passés dans la prison où il expira. — En 1562, pendant l'occupation protestante, l'abbaye subissait encore



LA PLACE SAINTE-CLAIRE, LA « VOUTE » ET L'ANGIENNE PORTE D'AINAY. (D'après une estampe de 1818.)

A droite, le bâtiment, désaffecté, de la porte d'Ainay, avec son entrée du côté de la ville; l'issue méridionale vers l'ancien pré d'Ainay est obstruée par les maisons de la rue du Chapitre (aujourd'hui rue Bourgelat), construites sur les terrains de l'abbaye et ceux des ramparts démolis en 1777; à la façade septentrionale, il y avait deux écussons posés l'un au-dessus de l'autre : le plus élevé (aujourd'hui au musée lapidaire) était enlauré du collier de Saint-Michel; le second n'offrait plus, sous la Restauration, aucun vestige d'armoiries. — La place Sainte-Clair, avant le monastère des Clarisses, s'appelait place des Ormes. La maison n° 1 marque l'endroit où furent le Jeu de Paume et, plus tard, l'église. — Le monastère occupait l'emplacement compris entre la place et la rue Sainte-Clair jusqu'au n° 6 de cette rue, et le quai Tilsitt jusqu'au n° 25. (Cf. l'excellente monographie de M. A. SEXTANT, *Les Religieuses de Sainte-Clair à Lyon*, br. in-8, 1900, p. 8.)

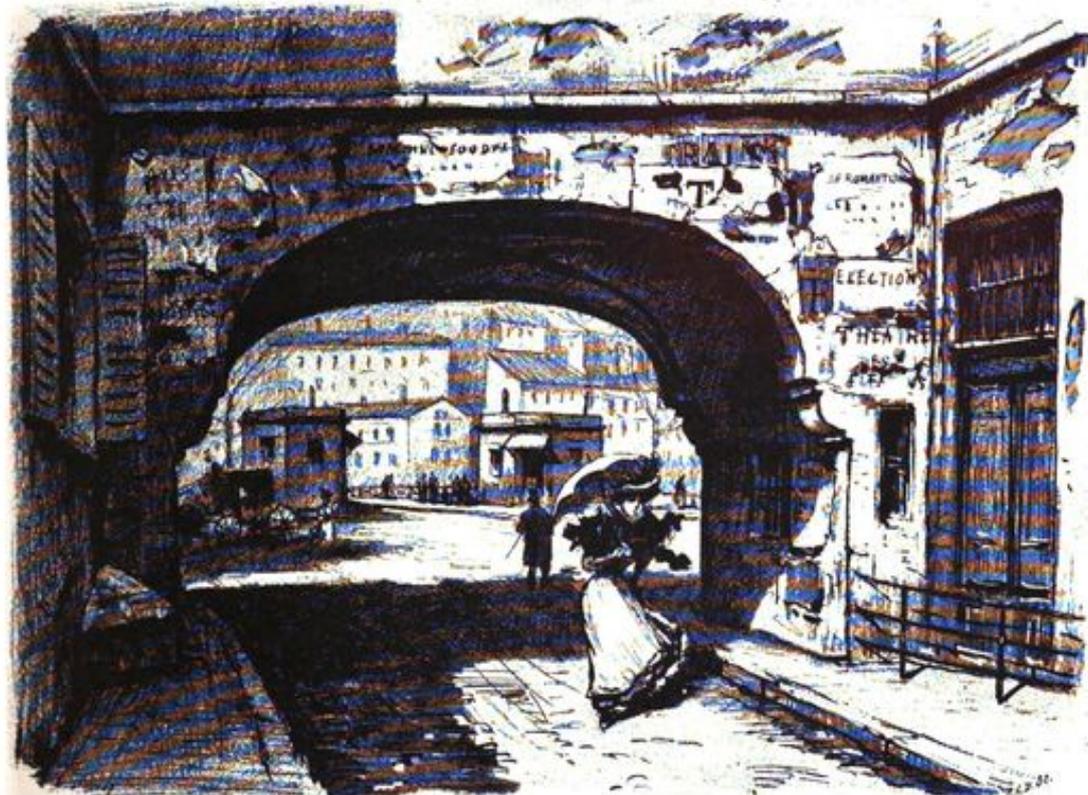
A droite, le bâtiment, désaffecté, de la porte d'Ainay, avec son entrée du côté de la ville; l'issue méridionale vers l'ancien pré d'Ainay est obstruée par les maisons de la rue du Chapitre (aujourd'hui rue Bourgelat), construites sur les terrains de l'abbaye et ceux des ramparts démolis en 1777; à la façade septentrionale, il y avait deux écussons posés l'un au-dessus de l'autre : le plus élevé (aujourd'hui au musée lapidaire) était enlauré du collier de Saint-Michel; le second n'offrait plus,

de cruelles épreuves. Elle voyait renverser son beau cloître, brûler ses glorieuses archives, détruire ses tombeaux. L'autel où étaient déposés le reliquaire de saint Pothin et le corps de saint Badulphe était profané, et les cendres des morts jetées au vent. — Le monastère s'est de nouveau relevé, mais il n'est déjà plus le même. Les pierres sépulcrales éparses sous les voûtes du cloître ne nous révèlent qu'à demi la transformation qui s'est opérée dans les choses comme dans les mœurs. Depuis le commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, l'abbé d'Ainay a cessé d'être élu par les religieux, et sa nomination appartient au roi; dès lors, les abbés commendataires, retenus au-dehors par d'autres fonctions, ont cessé de résider, et, peu à peu, de grandes dérogations se sont introduites dans la règle monastique de ces bénédictins; situé à l'endroit le plus agréable de la ville, le monastère de saint Badulphe s'est changé en maison de plaisance et en hôtellerie royale. François I<sup>er</sup> y logea trois fois; le 25 septembre 1541, il tint, dans la salle basse de l'infirmerie, un Conseil privé, dans lequel fut débattue la question des fortifications — car on redoutait alors que Lyon ne fût attaqué par l'armée de Charles-Quint — et où les conseillers de ville, présentés par le maréchal-gouverneur de Saint-André, trouvèrent réunis les cardinaux de Vendôme, de Ferrare et de Tournon, Monseigneur le Chancelier et Monseigneur l'Amiral. Catherine de Médicis et le roi Henri II séjournèrent au palais abbatial en 1548; Marie de Médicis, en 1622; le roi Louis XIII y est venu prendre logis en 1632, puis en 1639, et au mois de février 1642. A chaque visite royale, les habitants de l'abbaye voient s'avancer, en costumes de cérémonie, messieurs les échevins et messieurs les chanoines-comtes de Saint-Jean, qui viennent haranguer solennellement Leurs Majestés. Pendant le séjour de Louis XIV, en 1658, quand Mazarin ébauchera le projet de mariage avec une princesse de Savoie, ce sera la reine-mère, Anne d'Autriche, qui s'installera au palais abbatial; en 1664, le cardinal Flavio Chigi viendra y prendre gîte.

Mais aucun de ces hôtes illustres ne laissera aux Lyonnais une aussi profonde impression que celle que leur causa le cardinal-duc Armand de Richelieu, le tout-puissant ministre, lorsque, le 6 septembre 1642, il apparut, comme un spectre vivant, trainant derrière lui l'ancien favori, M. le marquis de Cinq-Mars — qu'on appelait « Monsieur le Grand » — et son malheureux ami, M. de Thou, dont le procès allait s'instruire à Lyon. Malade et grelottant de fièvre, Richelieu avait remonté le Rhône, dans un bateau où il avait fait mettre sa chambre portative. Quand il était arrivé au port d'Ainay, la foule, accourue pour contempler les traits du redoutable cardinal, avait vu s'avancer, portée sur les épaules de dix-huit gentilshommes de sa garde, marchant tête nue, une magnifique litière décorée de riches tentures au dehors et au dedans: au fond de cette chambre, sur un lit couvert de drap violet, gisait, le regard brûlant, le visage amaigri et encore allongé par la barbiche, l'homme qui abattait, au gré de sa politique, les têtes des plus hauts seigneurs. A la demande de son maréchal des logis, on avait fait éventrer une fenêtre de l'appartement que Richelieu devait occuper; un large plan incliné fut appliqué contre la façade, et la lourde machine dans laquelle le cardinal était transporté le hissa jusqu'à la brèche, où elle s'engouffra sans secousse. Puis, un silence de mort plana sur l'abbaye. Le Consulat, qui était venu, jusqu'au port, à la rencontre du ministre d'Etat, ayant été averti « qu'il ne se falloit avancer pour lui faire harangue », dut se borner à faire, au passage de la litière, une profonde révérence, où le respect n'était pas exempt de quelque terreur. Richelieu à Lyon, c'était l'arrêt de mort des deux nobles prisonniers. Il

partit, mieux portant, du broteau d'Ainay, par la voie de la Saône, le matin même du jour où allait avoir lieu la double exécution.

Le palais abbatial s'élève au nord, sur le prolongement du parvis de l'église; c'est un vaste édifice, sans luxe d'architecture; le portail seul (actuellement dans la cour du n° 11, rue Vaubecour) se fait remarquer par sa lourde et pompeuse décoration du temps de Louis XIII. Jusqu'à sa mort, arrivée le 16 janvier 1642, le gouverneur Charles de Neufville, seigneur d'Halin-court,

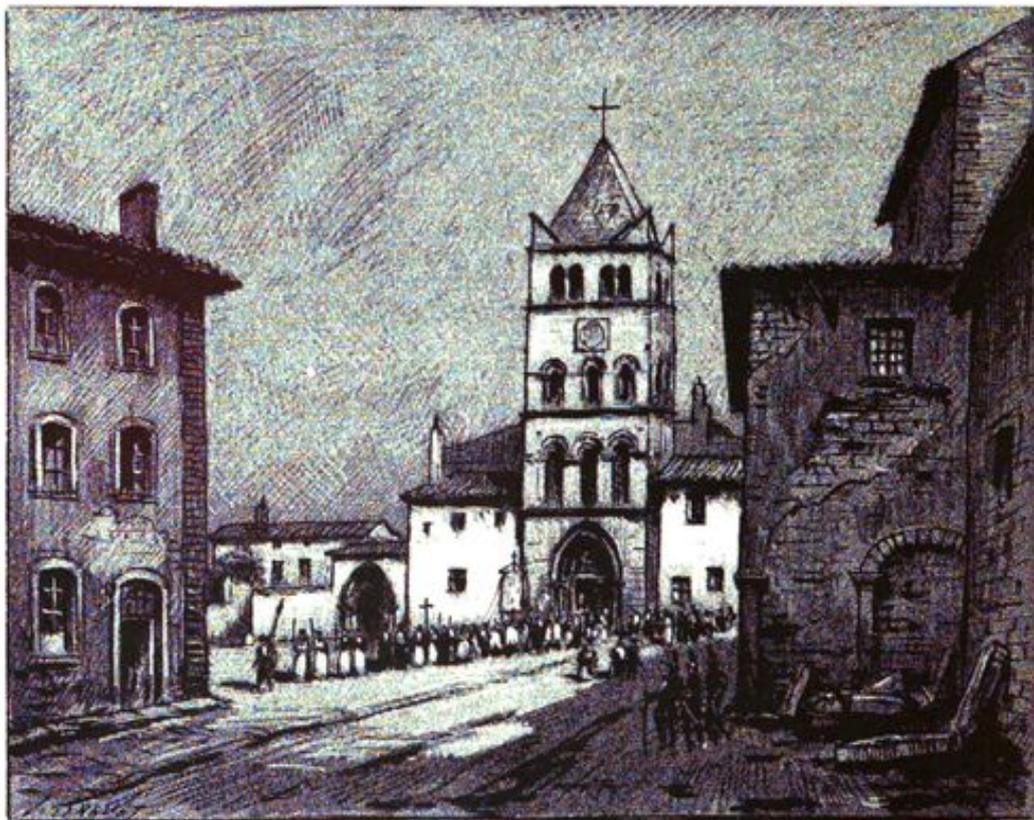


LA VOÛTE D'AINAY. (Dessinée en 1896.)

On voit, au second plan, le deuxième pont d'Ainay, avec ses pavillons de péage. — La voûte d'Ainay, qui fait communiquer la rue Vaubecour à la place Sainte-Claire, occupe l'emplacement de l'ancienne porte voûtée, qui était attenante à la maison de la Trésorerie et qui servait d'entrée à l'abbaye. La construction actuelle fut élevée, au milieu du xviii<sup>e</sup> siècle, par l'architecte Paul Perrache. — De 1723 à 1740, l'abbé d'Ainay vendit les terrains sur lesquels est bâtie la rangée de maisons située entre la rue Sainte-Claire et la rue Vaubecour. Le sol nécessaire à la création de cette dernière rue, cédé à la ville en 1728, fut pris sur les jardins, ce qui explique la largeur, inusitée à cette époque, qui fut donnée à cette voie publique. — Quand les recteurs de la Charité eurent fait construire le pont de bois d'Ainay (1747), on supprima les bateaux qui soutenaient la chaîne tendue entre la porte Saint-George et la porte d'Ainay, et, depuis cette époque jusqu'à sa suppression, la chaîne fut suspendue aux avant-becs du pont.

marquis de Villeroy, a fait ici sa résidence, auprès de son fils Camille de Neufville — le futur archevêque de Lyon — qu'il a eu l'habileté de faire nommer, à l'âge de cinq ans, abbé commendataire d'Ainay, et dont il surveillait les intérêts, tout en s'offrant à lui-même la jouissance d'un logis plus commode que son vieil hôtel de la rue Saint-Jean. M. d'Halin-court a fait relever les murailles du monastère; il a entièrement restauré et même agrandi le palais, où le jeune seigneur abbé, aujourd'hui âgé de trente-six ans, exerce les pouvoirs du gouverneur, au nom de son frère, Nicolas de Neufville, qui réside à la cour. — Des restes de la chapelle abbatiale, érigée au xv<sup>e</sup> siècle par l'oncle de Bayard, Théodore du Terrail, abbé d'Ainay, existent encore près du palais. Vers le couchant, jusqu'à la rue Sainte-Claire, et, à l'extrémité orientale du claustral, entre les vieux

bâtimens conventuels et le mur de séparation (future rue d'Auvergne côté ouest) de la propriété des Pères Jésuites, se trouvent les jardins particuliers de l'abbé. Enfin, au nord des bâtimens conventuels, une porte (façade méridionale de la future rue de Jarente) donne accès dans les jardins de l'abbaye, qui s'étendent jusqu'à la rue Sainte-Hélène. Tous les étrangers visitent ce « très



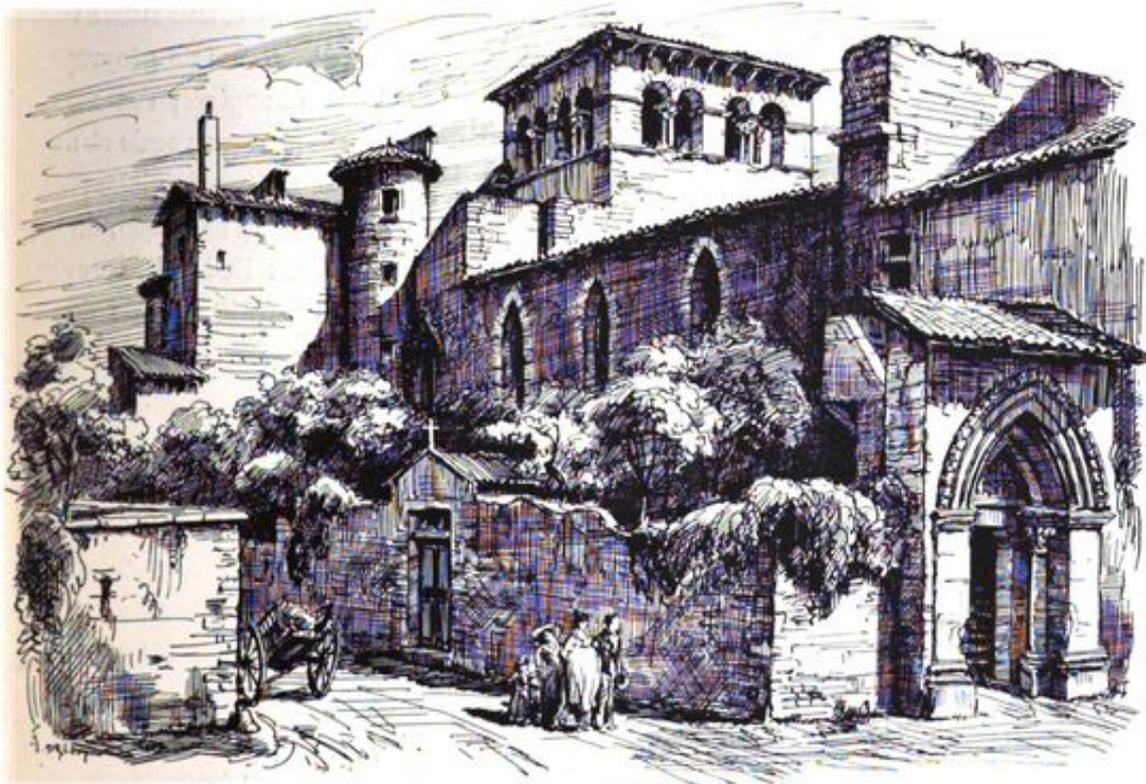
L'ÉGLISE D'AINAY, AU COMMENCEMENT DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE. (D'après un dessin de F. Bourgeot.)

La rue et la place d'Ainay, autrefois renfermées dans le cloître, étaient devenues banales en 1690, quand l'église avait été érigée en paroisse. Notre vue dessinée au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle montre encore, à droite, de vieux bâtimens de l'ancienne abbaye. — Les bas-côtés de la façade de l'église ne furent élevés qu'en 1830, par l'architecte Jean Pollet, à la place des deux petites bâtisses qui figurent sur notre dessin, et furent en partie modifiés depuis. L'une des deux portes latérales de ces bas-côtés est celle qu'on aperçoit à gauche et qui servait d'entrée au cloître; l'autre en est l'exacte reproduction. — Dès l'année 1812, Pollet avait construit la chapelle dédiée à Saint-Martin et formant la basse nef septentrionale; la voûte a été peinte à fresque par Pierre Perlet; l'arcature de l'abside est ornée de six colonnettes provenant, dit-on, de l'église démolie de Saint-Pierre-le-Vieux; le baptistère, situé à l'opposé de l'abside, est décoré d'une superbe porte à pilastres de marbre blanc, d'origine antique, qui appartenait à l'abbaye d'Ainay; les chapiteaux des sept colonnes de ce baptistère, ainsi que ceux de l'entrée, viennent de l'abbaye de l'Île-Barbe. — La chapelle de la Vierge, contiguë à la nef méridionale, a été rebâtie en 1865. — Les architectes Questel et Benoit père et fils ont fait à Ainay d'importantes restaurations; les deux derniers ont construit le presbytère actuel.

charmant et très plaisant jardin, le plus beau — écrit l'Anglais Thomas Coryat — de ceux que j'ai vus dans toute la France, après ceux des Tuileries et de Fontainebleau ». Ici, « des rangées de tilleuls, formant des allées délicieuses, dit à son tour l'Allemand Zinzerling, invitent à venir, au mois de juin, entendre le chant du rossignol et chercher un frais abri contre la chaleur du jour ». Là, ce sont des berceaux de charmilles, des parterres rectilignes, à la française, bordés de buis et flanqués d'ifs taillés de vingt façons ingénieuses, ornés de bassins où vient jaillir en pyramide ou en panache l'eau si fraîche de la fontaine de Choulan, amenée par des canaux établis dans le lit de la Saône : faveur exceptionnelle accordée par le Consulat à cette famille de Villeroy qui ne s'est encore fait

connaître que par des bienfaits. Plus loin, le jardin potager, suivi d'une pépinière, et des arbres de toutes sortes, qui produisent des fruits exquis en abondance. — Une superbe avenue conduit à un portail monumental, qui s'ouvre au nord-ouest des jardins et à l'extrémité de la rue Sainte-Hélène (sur la future place Saint-Michel).

Avant moins d'un siècle, ce qui reste des immenses domaines du monastère d'Ainay sera encore entamé et réduit par des aliénations successives. Quand l'abbaye, régulière jusqu'en 1504, et aujourd'hui commendataire, aura été, à la demande des religieux, sécularisée en 1685 et érigée en chapitre noble, les abbés, pour augmenter leurs revenus, morcelleront ces magnifiques jardins et, afin de rendre plus avantageuse la vente des parcelles, ils y perceront des rues. Le premier, M. d'Haussonville de Vaubecourt, évêque de Montauban, fera ouvrir, en 1728, la large voie — prolongement de la rue de l' Arsenal (rue du Plat actuelle) — qui portera son nom après s'être appelée d'abord rue d'Ainay. Dix ans plus tard, en 1738, le cardinal de la Tour-d'Auvergne, archevêque de Vienne, cèdera, de l'autre côté des jardins de l'abbaye, le terrain de la rue qui, également sous son nom, communiquera, le long de l'enclos des Jésuites, de la rue Sainte-Hélène au rempart. En 1772, l'abbé Victor de Jarente aliénera tout le reste des jardins, en ouvrant, au nord des bâtiments de l'abbaye, une rue transversale allant de la rue de Vaubecourt



LA RUE BAYARD ET LE FLANC SÉPTENTRIONAL DE L'ÉGLISE D'AINAY. (D'après une lithographie de E. Rey.)

La rue Bayard (en 1835, rue Ravez, et aujourd'hui, rue des Remparts-d'Ainay prolongée) fut ouverte en 1793, à travers les emplacements de l'ancien cloître et d'une chapelle (n° 1 et 3), du cimetière (n° 6), de l'Académie royale d'équitation (n° 8, 10 et 12), et du jardin au nord (n° 5, 7 et 9). Elle reçut son nom en mémoire de Bayard et de Théodore du Terrail, son oncle, qui était abbé d'Ainay quand le chevalier sans peur et sans reproche fit à Lyon ses premières armes dans un tournoi célèbre. — La jolie porte romane donnant sur la rue a pour couronnement un débris romain bien conservé, que Pollet a ingénieusement utilisé (1823). — La rue de l'Abbaye, perpendiculaire à la précédente, fut ouverte à la même époque. Son nom lui vient d'une issue qu'y avait l'hôtel abbatial. Il subsiste encore quelques vestiges de cet édifice, une porte ogivale et des meneaux de fenêtres, dans la maison d'école de la rue de l'Abbaye, et un portail assez richement orné, du temps de Louis XIII, dans la cour du n° 15, rue Vaubecourt. Les n° impairs, de 13 à 21 inclus, de cette dernière rue sont bâtis sur le jardin attenant à l'hôtel abbatial. La rue Vaubecourt occupe à peu près l'emplacement de l'ancienne avenue.

à la rue d'Auvergne. Bientôt après se produiront l'extinction du titre de l'abbaye d'Ainay et l'acte d'union de ses biens à l'archevêché de Lyon. Une fois les chanoines dispersés, les immeubles de l'ancien claustral passeront aux mains de locataires laïques ; les maisons canoniales seront vendues ou renversées pour faire place à des rues.

C'est derrière le chevet de l'église d'Ainay, et dans la maison Sardes de Saint-Vérand, tout



L'ÉGLISE D'AINAY. (Vue prise de la rue d'Enghien.)

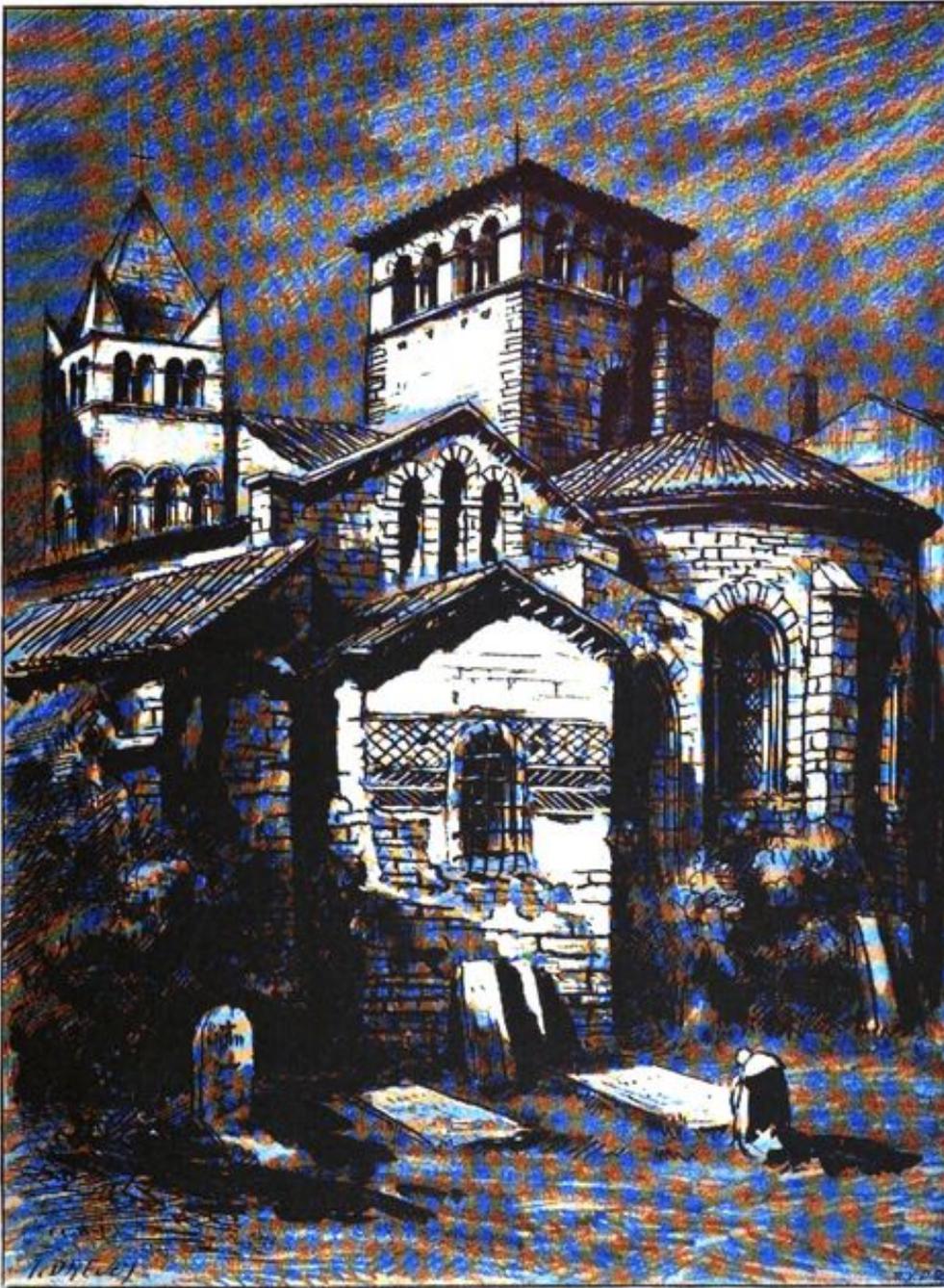
L'emplacement sur lequel Clair Tisseur a bâti l'élégant hôtel de la Compagnie des forges de Bessèges et Terrenoire (aujourd'hui mairie du 2<sup>e</sup> arrondissement) avait été affecté, depuis la démolition des remparts et l'entreprise des travaux Perrache, à l'entrepôt des meules de moulins, qui se trouvait précédemment en dehors de la porte d'Ainay, comme on l'a vu dans les dessins de J.-J. de Boissieu reproduits plus haut (p. 100 et 105). — A l'angle des rues Bourgolat, d'Enghien et Franklin, se trouve la maison de la Providence de Saint-Vincent-de-Paul (Œuvre des Messieurs), édifiée en 1775 sur l'emplacement des remparts et agrandie vers 1860.

proche du rempart (côté occidental de la place Ampère), que l'Académie royale d'équitation, précédemment établie à l'angle de la rue Sala et de la rue de l' Arsenal viendra, en 1717, s'installer aux frais de la ville, sous la direction de l'écuyer du roi, Pavan de Floratis. Deux corps de logis séparés par une grande cour, une chapelle, des écuries pour cinquante chevaux avec remise, un très beau manège, des bâtiments pour le logement de l'écuyer du roi et des élèves : c'est un établissement complet qui se créera pour cette école militaire destinée à l'éducation des gentilshommes. On y enseignera à monter à cheval, à voltiger, à faire des armes, à danser « et tous autres vertueux exercices » ; il y aura, des professeurs de géographie, de mathématiques et de langues étrangères, des maîtres à dessiner et à écrire, un pour la musique vocale et un autre pour le « goût du chant », des maîtres de violon, de flûte et instruments divers, enfin un maître de blason, de sphère,

d'histoire et de fable. Sous la direction de Pavan de Floratis, des deux Budin d'Espreville, et surtout du célèbre Claude Bourgelat, nommé chef de l'Académie en 1740, l'école deviendra très florissante et attirera un grand nombre d'étrangers ; sa renommée s'étendra dans toute l'Europe. Les bâtiments ne suffisant plus à contenir les élèves, la ville fera dresser des plans pour en construire de nouveaux ; mais ce projet n'aboutira pas, et la Révolution, en supprimant la noblesse, tuera cette école exclusivement consacrée à l'usage des gentilshommes.

A la fin du règne de Louis XIII, il n'existe encore, à l'est de l'abbaye d'Ainay, depuis la rue Sainte-Hélène jusqu'à l'extrémité méridionale de l'enceinte fortifiée de la ville, aucune autre voie de communication que le boulevard, planté de plusieurs rangées de tilleuls sur les remparts du Rhône. Les terrains compris dans cet espace forment l'enclos des Pères Jésuites, composé par des acquisitions successives et au moyen des legs de Louis-François de Rhodes et de la dame de la Chassagne. Dès l'année 1605, quelques mois après la réintégration de cet ordre religieux, le Noviciat ou Maison de Probation recevait une installation provisoire dans les bâtiments déjà existant sur ces terrains, et, en 1618, le Père Recteur faisait commencer, le long de la rue Sainte-Hélène, sur les plans du P. Étienne Martellange, la construction des maisons claustrales et de l'église. Celle-ci, consacrée le 15 février 1621 sous le vocable de Saint-Joseph, s'élève au débouché de l'ancienne rue Saint-Jacques, qui lui a emprunté son nouveau nom de rue Saint-Joseph, et qui ne se prolongera

en 1803, vers le midi, qu'en passant sur ses ruines. Cette église est d'une grande simplicité ; elle n'a qu'une seule nef, sans tribunes, éclairée de chaque côté par cinq fenêtres. Le roi Louis XIII et le cardinal de Richelieu ont aidé à son embellissement. On remarque, au grand autel, un tableau d'un peintre flamand, élève de Mutien ; dans la chapelle du Crucifix, fondée par Horace et Jacques Cardon, et où le premier des deux frères s'est fait enterrer, un *Ecce Homo* attribué à Palme le Vieux ; dans celle de la Vierge, une peinture d'Horace Le Blanc ; plus loin, le tombeau de François Clapissou, président des trésoriers de France, et de sa femme, Marguerite d'Ullins, qui contribuèrent généreusement à l'érection de l'é-



LE CIMETIÈRE, LES ABSIDES DE LA CHAPELLE DE SAINTE-BLANDINE ET DE L'ÉGLISE D'AINAY.

L'ouverture, en 1792-1793, de la rue du Puits-d'Ainay (depuis 1855, rue Adélaïde-Perrin) supprima presque entièrement le cimetière, qui occupait, au chevet de l'église, l'emplacement de la chaussée, des n<sup>os</sup> 9, 11, 13 de cette rue, et 6 de la rue des Remparts-d'Ainay. L'antique chapelle de Saint-Pierre fut coupée en deux : il en resta, du côté de l'église, deux pendants de murs, où s'enclava une bicoque (n<sup>o</sup> 4) ; la partie subsistante, au côté oriental (n<sup>o</sup> 9), fut louée à un fondeur d'ornements d'église ; les colonnettes du chœur demeurèrent intactes jusqu'en 1892, époque où l'élargissement de la rue fit disparaître ces précieux vestiges. — La rue du Puits-d'Ainay devait son nom à un puits, remplacé plus tard par une pompe adossée au mur de clôture de l'hospice des Incurables. Les numéros impairs, de 1 à 7, sont sur l'emplacement d'un corps de logis à deux étages, qui servait d'habitation aux chanoines d'Ainay. — L'Académie royale d'équitation, établie près du rempart depuis 1717, s'étendait du n<sup>o</sup> 14 de la rue actuelle d'Auvergne jusqu'à la rue Bourgelat, ouverte en 1777 sur les démolitions du rempart ; les n<sup>os</sup> 15 et 17 et le portail du n<sup>o</sup> 19 de la rue Bourgelat, ainsi que le n<sup>o</sup> 15 de la rue Adélaïde-Perrin, sont des restes de ses dépendances. — Pendant une partie du xviii<sup>e</sup> siècle, le marché aux chevaux, dit Charabarot, se tint sur le rempart, près de l'Académie d'équitation ; il fut transféré place des Minimes en 1781, et ramené plus tard rue Vaubecour.

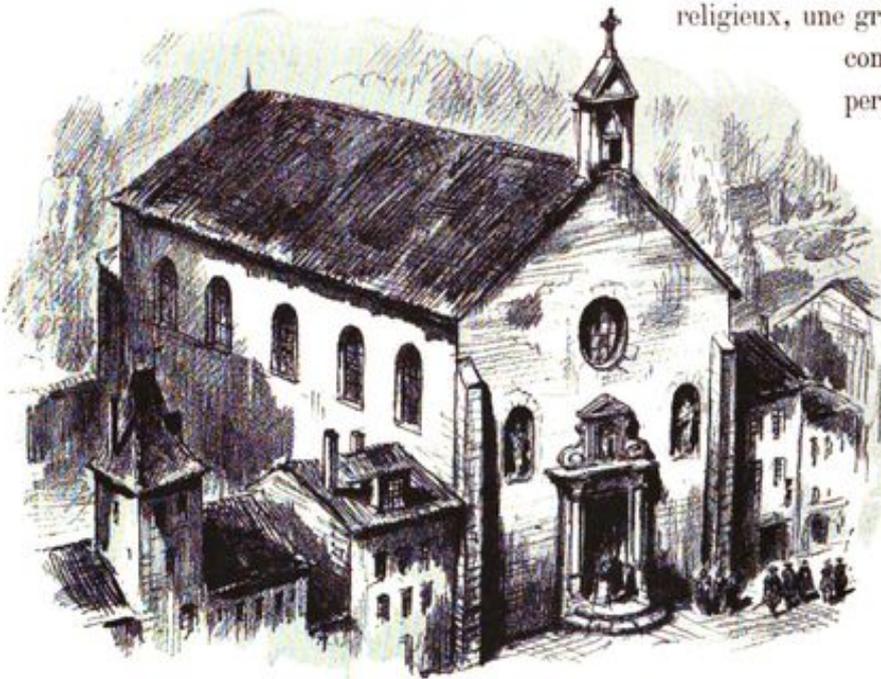
glise. Au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'architecte Beauregard fera, pour le maître autel, un beau retable, doré aux bases, aux chapiteaux des colonnes et aux corniches ; enfin, l'on édifiera dans la nef, sur les dessins de Ferdinand Delamonce, un petit autel dédié au Sacré Cœur de Jésus, dont les connaisseurs apprécieront « la composition nouvelle et ingénieuse ».

Au couchant du Noviciat, et joignant le mur de clôture des jardins d'Ainay (angle de la future rue d'Auvergne et de la rue Sainte-Hélène), une congrégation de laïques, dite « des Hommes Mariés », et placée sous la direction des Pères Jésuites, fait élever à ses frais, dans leur enclos, une maison pour ses réunions et, sous le vocable des épousailles de la sainte Vierge et de saint Joseph, une chapelle, qui sera décorée de belles boiseries, d'ornements de sculpture dorés et bronzés, d'un retable en marbre et à colonnes, enfin de tableaux de Sarrabat. — Outre la Congrégation des Hommes Mariés, un grand nombre de citoyens de la ville et du dehors, qu'aucun lien n'unit entre eux, viennent, à certaines époques de l'année, faire des retraites dans la maison des Pères Jésuites. Le nombre en deviendra si considérable, qu'au moyen de cotisations particulières et d'une subvention du Consulat, on élèvera, en 1726, à l'est de l'église Saint-Joseph, et toujours dans l'enclos des

religieux, une grande construction de cinq étages, contenant des cellules pour soixante personnes et accompagnée d'un jardin au midi : ce bâtiment recevra le nom de Maison des Retraites (28, rue Sainte-Hélène).

L'expulsion des Jésuites, en 1762, changera complètement la destination des lieux qu'ils auront possédés plus d'un siècle et demi. Une partie des bâtiments seront convertis en prison, sous le même nom de Saint-Joseph ; à deux reprises, pendant la Révolution, les portes de cette prison seront forcées par des hommes ivres de sang, et d'odieux massacres seront commis parmi des prisonniers sans défense.

En suivant la rue Sainte-Hélène du côté du Rhône, nous rencontrons, à l'angle méridional, près du boulevard et



L'ÉGLISE DU NOVICIAT DES JÉSUITES DE SAINT-JOSEPH, rue Sainte-Hélène.

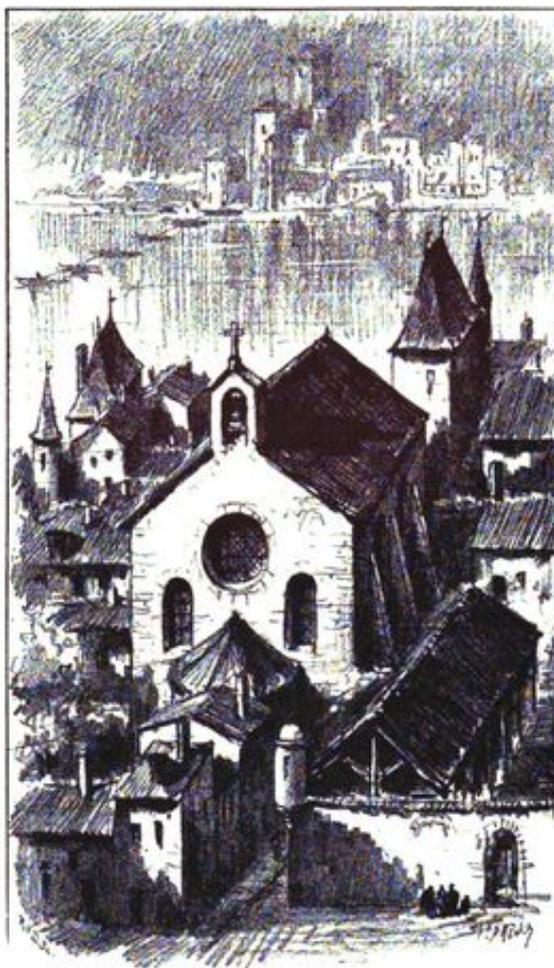
Les Pères Jésuites avaient acquis en trois fois, 1603, 1645 et 1637, les diverses parties de leur enclos. Celui-ci était borné, du côté oriental, par un mur de clôture qui formerait à peu près la limite postérieure des maisons longeant la rue de la Charité, entre la rue Sainte-Hélène et la rue des Remparts-d'Ainay (voir plus haut, p. 112-114). — Après l'expulsion des Jésuites en 1762, une partie de leurs biens fut louée, puis vendue à des particuliers ; les bâtiments du côté de la rue d'Auvergne furent transformés en prison et affectés à cet usage de 1772 à 1831. La maison des Retraites, 28, rue Sainte-Hélène, sert, depuis 1861, de caserne à la gendarmerie à pied. — L'église de Saint-Joseph, bâtie dans l'axe de la rue de ce nom, fut incendiée par accident vers 1780, et démolie pour le prolongement de cette rue, ouvert en 1803 (sous le nom de *rue de Puzos*) dans l'ancien enclos des Jésuites, entre la rue Sainte-Hélène et celle des Remparts-d'Ainay. — La section de la rue de Jarente comprise entre la rue d'Auvergne et la rue Saint-Joseph ne fut percée qu'en 1817, sous le nom de *rue Roger*. — La rue Bourbon (Victor-Hugo) fut percée, la même année, de la place Henri IV à la rue de Jarente, et, en 1832, de la rue de Jarente à la rue Sainte-Hélène. Le dernier tronçon, de la rue François-Dauphin à la place Bellecour, fut achevé en 1844.

en face du corps de garde dit de Sainte-Hélène, les restes de l'ancienne chapelle et recluserie de ce nom (vers les n<sup>os</sup> 34 et 36, entre la place Grolier et la rue de la Charité). On aperçoit encore,

au levant, les petites fenêtres de l'oratoire. Ce lieu, dont il est si souvent parlé dans l'histoire de Lyon et où fut peut-être l'hôpital élevé par le roi Childebert, se trouvait en face du premier pont du Rhône et à l'entrée de l'ancienne voie romaine, devenue la rue actuelle, qui traversait la presqu'île dans toute sa largeur, jusqu'au bourg de Saint-Michel. Le petit tènement de la recluserie est contigu à la propriété des Pères Jésuites et n'en est séparé que par un mur.

Près de cent ans plus tard, en 1731, les Pénitents de Saint-Charles, établis auparavant au nord de l'abside d'Ainay, construiront, sur le sol même de l'ancienne recluserie de Sainte-Hélène, une chapelle « fort simple, au dire de Clapasson, mais bien éclairée »; puis, en 1737, le prolongement de la rue de la Charité jusqu'aux remparts isolera de l'enclos des Jésuites l'endroit où s'élèvera cette chapelle — (dans l'îlot délimité par les rues Sainte-Hélène, de la Charité et de Fleurieu; cette dernière marque la direction de l'ancien rempart, qui couperait la rue de la Charité à l'intersection de la rue Laurencin).

Enfin, un peu plus bas, au midi, le long des remparts et derrière le mur de clôture du Noviciat des Jésuites, se trouve le Jeu-de-l'Arc, c'est-à-dire le champ d'exercice et la loge de la Compagnie royale des Chevaliers de l'Arc en main, fixée là, depuis sa réorganisation en 1619, sur un emplacement concédé par la ville. Quand, en 1687, ils cesseront de tirer le papegai à la Guillotière, dans la prairie située en amont du pont du Rhône, c'est ici, dans ce champ de tir voisin des remparts, que les Chevaliers dresseront leur bigue de bois, remplacée cinquante ans plus tard par une bigue de fer. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le Consulat achètera des Pères Jésuites un espace de terrain pour agrandir le Jeu-de-l'Arc (superficie totale de 1875 mètres, nos 9 à 19, côté nord, de la rue actuelle des Remparts-d'Ainay); on y fera bâtir, en 1730, une maison d'un bel aspect, formant terrasse sur le rempart, et qui recevra le nom d'hôtel de la Flèche; la façade



L'ÉGLISE SAINT-MICHEL AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE.  
(D'après Simon Maupin, 1635.)

L'église Saint-Michel fut paroissiale depuis la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, peu après la suppression du monastère des religieuses par le quatrième concile de Latran (1215). D'après Vermorel, dont les remarquables travaux restés manuscrits nous ont été du plus grand secours, surtout pour cette partie de la ville, l'église occupait à peu près l'emplacement de la maison qui porte les nos 21, quai Tilsitt, 2, rue Martin, et 1, rue Sainte-Colombe. L'îlot de l'ancien monastère comprenait, au nord, l'emplacement des maisons formant le côté septentrional de la rue Martin. Les Frères Prêcheurs s'y établirent quelque temps, avant la construction de leur couvent sur l'emplacement acquis en 1236 des moines d'Ainay (entre Bellecour et la place des Jacobins). En quittant Saint-Michel, ils mirent à leur place des religieuses de leur ordre, qui s'y trouvaient encore lorsque le monastère fut à peu près entièrement démoli, en 1536, pour la construction de l'Arsenal (voir plus loin, p. 118). L'église Saint-Michel, interdite, servit de magasin. Son emplacement et ses dépendances furent adjugés en 1731 pour le compte de la ville, qui se proposait d'y établir une boucherie. — Quant à la place Saint-Michel, elle fut commencée en 1728, lorsqu'on démôlit le grand portail de l'abbaye d'Ainay, pour ouvrir la rue Vaubecour; on voulait y créer un marché (elle ne fut achevée qu'en 1837 avec ses dimensions et sa forme actuelles). On y éleva une fontaine en forme de pyramide triangulaire, « modèle original et caractéristique du XVIII<sup>e</sup> siècle », dit Morel de Volaine, qui l'attribue à Ferrache; cette fontaine, détruite sous l'Empire, a été remplacée par l'affreuse machine en fonte qu'on y voit encore aujourd'hui.

de cet hôtel s'ouvrira sur un jardin; elle sera décorée d'un trophée d'arcs et de carquois, avec un mascarón couronné de plumes. C'est là que, jusqu'à la Révolution, les Chevaliers de l'Arc s'assembleront chaque dimanche, parfois la semaine, et tireront à la butte un prix de trois jetons, au milieu de leurs familles et de leurs invités, qui viendront assister à leurs exercices, se promener dans le jardin et prendre des rafraichissements.

Le côté septentrional de la rue Sainte-Hélène, entre la rue Saint-Joseph, la rue Sala et le rempart au bord du Rhône, n'est encore occupé que par des enclos de jardiniers et quelques rares maisons. C'est chez un jardinier demeurant dans cette rue « près les Jésuites de Saint-Joseph », que le poète-pâtissier Cyprien Ragueneau, qui, sous le nom de l'Estang, aura suivi la troupe de Molière en province, viendra louer une chambre et une galerie, au mois d'octobre 1653, et qu'il mourra l'année suivante. C'est dans le voisinage, peut-être aussi dans la même maison, qu'un logement sera loué, le 1<sup>er</sup> octobre 1652, par un gentilhomme bourguignon, le baron de Digoine, qui, s'étant lié avec Madeleine Béjart et les autres comédiens de la troupe de Molière, les aura suivis à Lyon.

A la différence de la partie méridionale de la presqu'île, celle qui s'étend entre la rue Sainte-Hélène et Bellecour est sillonnée par plusieurs rues, tracées régulièrement du sud au nord et de l'est à l'ouest, mais beaucoup moins larges qu'elles ne le seront au XIX<sup>e</sup> siècle. C'est le quartier de Ville-neuve-le-Plat, créé, au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, — sur des terrains que les abbés d'Ainay avaient abénévisés depuis trois cents ans, — par Jean du Peyrat, lieutenant-général de la Sénéchaussée de Lyon, et par sa veuve, Claudine Laurencin, épouse en secondes noces de François Sala, seigneur de Montjustin. Chacune des rues de ce quartier a reçu le nom ou le prénom d'un membre de cette famille. En suivant le côté nord de la rue Sainte-Hélène à partir du Rhône, nous trouvons d'abord la rue de la Madeleine (de la Charité), ainsi appelée en mémoire de Madeleine, fille de Jean du Peyrat; elle coupe le territoire du Petit-Plat, compris entre les rues Sainte-Hélène, Saint-Joseph, Sala et le rempart du Rhône, où de vastes terrains appartiennent aux descendants de Guillaume Rouville, et se prolonge jusqu'à Bellecour. La rue Saint-Joseph, qui lui est parallèle, et qui a pris son nouveau nom du Noviciat des Jésuites auquel elle aboutit, s'appelait auparavant rue Saint-Jacques, du prénom de Jacques Laurencin, parent de Claudine (*cf.* M. Steyert). Chemin faisant, nous rencontrerons encore d'autres rues dont les noms rappellent des personnages de la même famille. Dans la première partie de la rue Saint-Joseph, et du côté oriental, se trouve une propriété (n<sup>os</sup> 19 et 21) appartenant au maître-imprimeur Julliéron, dont l'aïeul reçut de Henri IV le titre d'imprimeur du roi, pour avoir contribué à faire rentrer la ville de Lyon sous l'obéissance royale, et qui lui-même, présenté à Louis XIII, fut, de sa main, ceint de l'épée et du baudrier, et emmené avec lui dans le Roussillon. — Du côté occidental de cette première partie de la rue Saint-Joseph, s'étend le monastère de la Visitation de Sainte-Marie de Bellecour, qui a sa façade sur la rue Sala. En longeant, dans la rue Sainte-Hélène, le claustral de ce monastère, nous remarquons, à son extrémité, l'humble maisonnette du jardinier, située en dehors de la clôture: c'est ici que, le 28 décembre 1622, est mort saint François de Sales, fondateur, avec M<sup>me</sup> de Chantal, de l'ordre de la Visitation; depuis lors, cette maisonnette est un objet de vénération pour les fidèles, qui

viendront en foule prier dans la chambre du saint, quand celle-ci aura été transformée en oratoire. Une petite rue bordée de murs, dont cette habitation occupe l'angle méridional, communique de la rue Sainte-Hélène à la rue Sala ; appelée rue Saint-Maurice, en mémoire de Maurice du Peyrat, fils de Jean et de Claudine, elle prendra plus tard, du monastère voisin, le nom de Sainte-Marie, et recevra au XVIII<sup>e</sup> siècle celui de Saint-François-de-Sales.

La rue Sainte-Hélène se prolonge entre un enclos au nord et les magnifiques jardins de l'abbaye d'Ainay, jusqu'au portail monumental qui s'ouvre à l'extrémité sud de cette rue, sur une espèce de petite place, et qui donne accès dans ces jardins par une large et ombreuse avenue (située dans le sens et sur l'emplacement de la future rue Vaubecour).

Devant nous, au couchant, apparaissent, par-dessus de vieilles maisons basses, l'abside et le pauvre clocher de l'antique église de Saint-Michel, fondée au V<sup>e</sup> siècle, pour un monastère de filles, par la reine Carétène, mère de Gondebaud, laquelle passa les dernières années de sa vie dans ce couvent, y fit, dit-on, élever la reine Clotilde, et y fut inhumée. L'emplacement de l'ancien bourg de Saint-Michel qui s'était formé peu à peu autour de l'église, et qui ne faisait pas encore partie de la ville en 1388, est étroitement resserré, sur le bord de la Saône, entre le monastère de Sainte-Claire, au midi, et la muraille de l'Arsenal, au nord. Une ruelle conduit au cimetière, situé au chevet de l'église ; celle-ci est entourée de mures, qui forment devant sa façade, au couchant, une sorte de cul-de-sac de dix pieds de largeur, fermé par une porte et communiquant en retour d'équerre à la petite rue de la Colombe (aujourd'hui rue Sainte-Colombe), laquelle, partant de la rue Sainte-Claire, contourne au midi l'agglomération de vieilles bâtisses qui enceignent l'église, et va aboutir, par un étroit passage, au port Saint-Michel, derrière l'enclos du monastère des Clarisses. Enfermée dans cet espace exigu, sans autre accès que le cul-de-sac de sa façade, la vieille église de Saint-Michel, plusieurs fois détruite pendant les invasions des barbares, rebâtie en 1109 par un simple prêtre, est de plus de moitié moins grande que celle d'Ainay ; elle n'est pas voûtée, et se trouve dans un état lamentable de misère et de délabrement ; l'espèce de pignon qui porte le nom de clocher n'abrite qu'une petite cloche de couvent, tout à fait insuffisante pour le service d'une paroisse qui embrasse tout le territoire compris depuis le confluent jusqu'à la place Confort, et qui s'étend même à la Guillotière, où elle a pour annexe la chapelle de la Madeleine. On ne célèbre la messe, à Saint-Michel, que les dimanches et jours de fêtes, et les offices s'y font aux mêmes heures qu'à l'abbaye d'Ainay, afin que les cloches sonnent pour les deux églises à la fois. Beaucoup trop petite pour ce quartier qui va se peupler rapidement, l'église de Saint-Michel sera un peu agrandie, en 1666, par l'addition de petites chapelles latérales, en même temps que l'on voûtera la nef, que l'on fera un clocher et construira une maison curiale. Mais elle est appelée à disparaître pour laisser place à sa puissante voisine du confluent. Dans cinquante ans, après la sécularisation de l'abbaye, le service paroissial sera transféré à Ainay (1690), et l'antique église de la reine Carétène sera supprimée et, bientôt après, démolie. (Voir plus haut la note, p. 115.)

Au nord de l'église Saint-Michel, voici l'Arsenal. Il occupe les terrains de l'ancien fief de la Rigaudière, que Raffec de Balzac, seigneur de Châtillon-d'Azergues, gentilhomme de la chambre du roi, concéda en 1536 à François I<sup>er</sup> pour en faire le dépôt de l'artillerie royale. Les granges de la Trinité, au bord du Rhône, où celle-ci était précédemment installée, n'offrant plus un espace en

rapport avec l'accroissement des armées et le rôle plus considérable du canon dans les batailles et les sièges, le roi avait choisi ce nouvel emplacement, beaucoup plus spacieux que le premier, et non moins commode, grâce au voisinage de la Saône, pour l'embarquement des munitions. Le mur d'enceinte, élevé au commencement du règne de Louis XIII, est muni d'échauguettes aux quatre angles et protégé au nord par une tour carrée surmontée de hourds en pierres ; il forme un immense quadrilatère limité au sud par l'église Saint-Michel, à l'est par la rue de l'Arsenal (rue du Plat actuelle), à l'ouest par la rivière, qui vient battre la muraille, et au nord par une tortueuse ruelle qui, derrière les écuries de la Maison Rouge, fait suite à la rue du Peyrat jusqu'à la Saône. On entre à l'Arsenal par un grand portail, s'ouvrant sur la rue de ce nom, et par plusieurs autres portes. Un jardin en occupe la plus grande partie. Du côté méridional, subsiste encore, englobé dans l'enceinte, un des bâtiments de l'ancien monastère de Saint-Michel, où l'on voit, sur les murs d'une salle remplie d'engins de guerre, des peintures à fresque, décolorées par le temps, qui représentent d'idéales figures de religieuses drapées dans leurs longues robes et levant vers le ciel des regards pleins d'extase. Au fond du jardin, et en face du portail, un vaste bâtiment supporté par des piliers, en forme de halle ouverte, s'allonge parallèlement à la rivière : c'est là que sont rangés les canons posés sur leurs affûts. Au nord et au sud de ce hangar, d'autres constructions renferment le reste du matériel de guerre, la poudrière et une raffinerie de salpêtre. Cette poudrière, placée en pleine ville, constitue pour le quartier de Bellecour un danger permanent, qui deviendra plus redoutable à mesure que les habitations y seront plus nombreuses ; c'est en raison de ce danger que, dans la suite, une partie des poudres sera transportée à la Croix-Rousse et que, au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, une poudrière sera créée à Serin. — Fort négligé après les guerres de Louis XIV, et tombant en ruines, l'Arsenal sera reconstruit, de 1782 à 1787, sous la direction du chevalier de Barberin, officier d'artillerie, sur le même emplacement, agrandi au midi. Quatre grands corps de bâtiments couverts en ardoises, avec des combles à pignons très élevés, serviront au dépôt des armes : aux rez-de-chaussée, les affûts et les caissons ; aux étages, les fusils et les armes de toute espèce. Vers l'extrémité méridionale et en dehors de l'enceinte, on bâtit une caserne pour les canoniers. Ce nouvel Arsenal, qui jouera un rôle important dans les troubles des premières années de la Révolution, sera en partie détruit, pendant le siège, dans la nuit du 25 août 1793, par l'explosion de la poudrière (voir le dessin p. 119). — Plus tard, il servira d'hôtel des Douanes et d'entrepôt pour les denrées coloniales ; puis, on y construira un Grenier à sel ; enfin, tous ces bâtiments disparaîtront, sous le second Empire, pour faire place à des habitations particulières (voir les notes p. 119 et 121).

Nous allons, maintenant, parcourir le quartier de Villeneuve-le-Plat, sillonné, jusqu'à Bellecour, et jusqu'aux remparts du Rhône, par des rues perpendiculaires les unes aux autres. Si elles sont tracées régulièrement, ces rues sont encore très étroites : elles ont à peu près la largeur qui leur fut donnée en 1560 et 1561, lorsque Claudine Laurencin réalisa le projet de lotissement de cet immense territoire, qu'avait conçu son premier mari, Jean du Peyrat, et que la mort ne lui avait pas permis d'entreprendre. La rue Sala — du nom de noble François Sala, second mari de Claudine — n'a que dix-huit pieds de largeur (6<sup>m</sup>17) ; les rues Saint-Joseph, de la Charité, Laurencin (François-Dauphin), Saint-Maurice (Saint-François-de-Sales) n'en ont que quinze à vingt ; la rue



INCENDIE DU DEUXIÈME ARSENAL DE LA RIGAUDIÈRE, DANS LA NUIT DU 25 AOUT 1793.

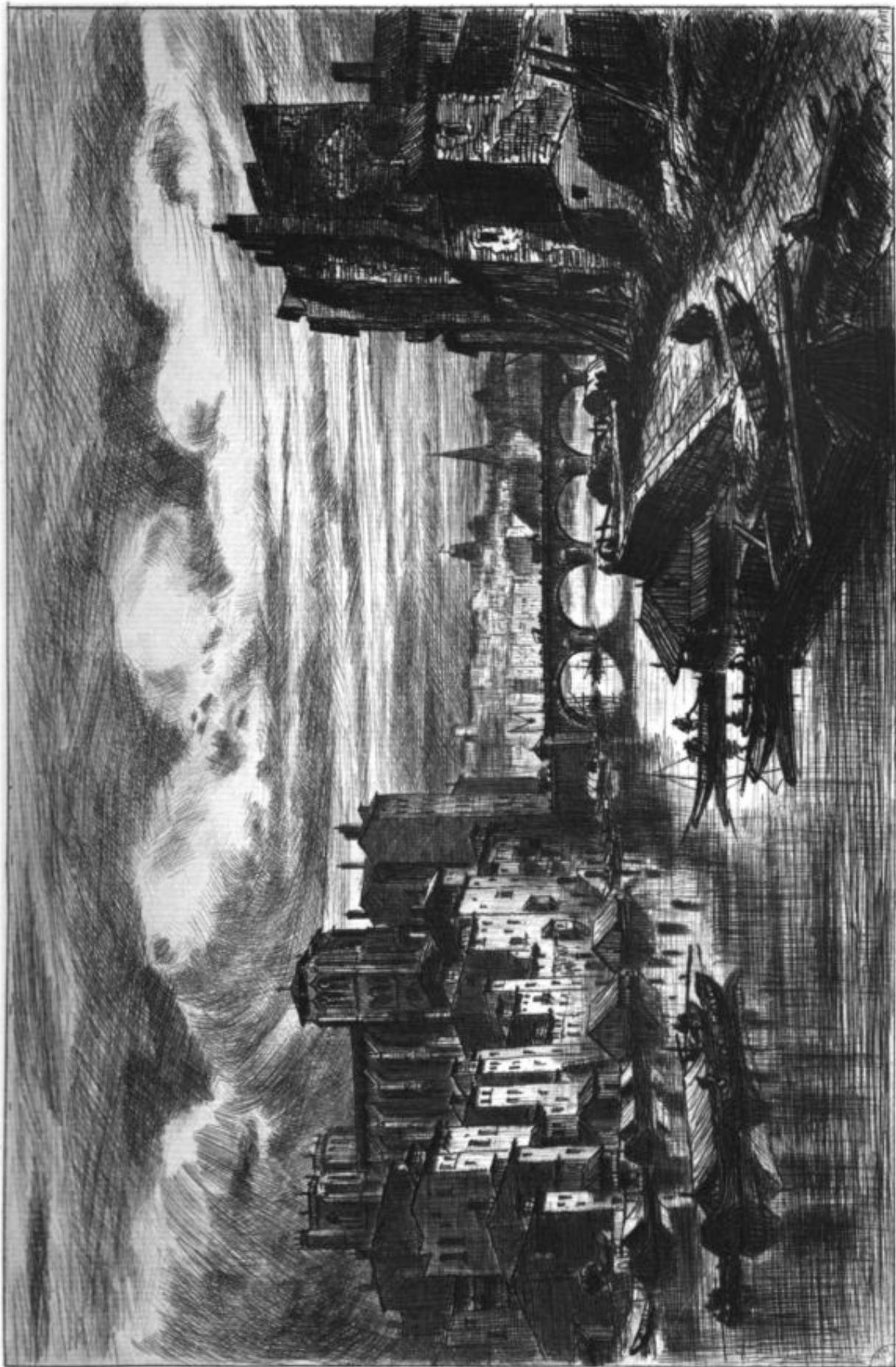
Le deuxième Arsenal de la Rigaudière, qui succéda à celui que François 1<sup>er</sup> avait établi au même lieu, fut commencé, en 1582, sous la direction du chevalier de Barberin, qui, en 1771, avait acheté de l'Aumône générale, pour le roi, les terrains où se trouvaient autrefois l'église Saint-Michel, la maison curiale et le cimetière. Les plans avaient été dressés, dès le 2 mai 1788, par l'architecte-ingénieur Germain Boffrand ; les travaux furent exécutés par Jean Dupoux et Martin. — Ce deuxième Arsenal descendait jusqu'à la place Saint-Michel ; son angle sud-est faisait saillie

sur le renforcement des maisons actuelles n<sup>os</sup> 1 et 2. — Dans la nuit du 25 août 1793, pendant que l'armée conventionnelle bombardait la ville, le feu fut mis à la poudrière par des complices des assiégeants, entre autres par une femme, qui avoua sa trahison et fut fusillée. L'explosion de la poudrière couvrit de ruines les rocs avoisinants ; les habitants s'enfuirent et allèrent camper dans les terrains de l'entreprise Ferrache. — L'Arsenal fut transféré au monastère de Sainte-Claire. Celui de Ferrache ne fut commencé qu'en 1842.

Sainte-Hélène, elle-même, ne dépasse pas quinze pieds. Les besoins de la circulation n'exigent pas encore de plus larges voies, et l'on attendra près d'un demi-siècle avant que les alignements ne fixent une largeur de trente et un pieds (10<sup>m</sup>), qui sera même diminuée sous la Révolution.

A l'angle nord de la rue de l' Arsenal et de la rue Sala, s'élève la maison forte ou maison noble de Villeneuve-le-Plat (n° 21, rue Sala), accompagnée de très vastes jardins qui s'étendent, presque jusqu'à la rue Saint-Joseph, entre la rue Sala et les maisons bâties au midi de la place Bellecour. C'est le domaine, encore très considérable, que Claudine Laurencin s'était réservé, et qui resta la propriété de sa famille jusqu'à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. La maison seigneuriale de Villeneuve-le-Plat, également appelée la maison ou l'hôtel du Plat, fut le théâtre de plusieurs événements. C'est là qu'en 1536 le dauphin François, fils aîné de François I<sup>er</sup>, but, à la suite d'une partie de paume, le verre d'eau glacée que lui présenta Sébastien Montecuculli et qui provoqua la fluxion de poitrine dont il mourut, quatre jours après, à Tournon. C'est là qu'un jour de septembre de l'année 1561 la veuve de Jean du Peyrat reçut l'affreuse nouvelle de la mort de son fils Jean, capitaine d'une compagnie de cheval-légers, fiancé à Clémence de Bourges, qui venait d'être tué par les huguenots au siège de Beaurepaire; et, si l'autre fils de Claudine Laurencin, Maurice du Peyrat, sollicita l'atroce mission d'apporter l'ordre de massacrer les huguenots, le jour des Vêpres lyonnaises, c'est peut-être plus pour venger la mort de son frère que pour faire, comme on l'a dit, sa cour à Charles IX. C'est là aussi que, le 1<sup>er</sup> septembre 1583, la « nation florentine » offrit à Henri III un bal et une collation, « après quoi Sa Majesté alla voir les passe-temps de balle forcée », donnés par cent cinquante jeunes hommes vêtus les uns de satin rose et les autres de satin blanc. — Quelques années plus tard, la maison noble de Villeneuve-le-Plat passait en d'autres mains, et Marie Athiaud, une des femmes les plus distinguées de la société lyonnaise au temps de Henri IV, l'apportait en dot à Pierre de Boissat, vice-bailli de Viennois, fils d'un savant helléniste, lettré lui-même, et père de ce Pierre de Boissat, gentilhomme de Gaston d'Orléans, qui est aujourd'hui membre de l'Académie française. Le domaine appartient encore à cette famille. Mais, le père mort, l'aîné des deux fils survivants, André Athiaud de Boissat, qui revient des armées après avoir combattu sous les ordres de Lesdiguières, fait les campagnes d'Italie et de Catalogne, et qui servira sous Turenne, pendant les troubles de la Fronde, en qualité de lieutenant général de cavalerie, va s'empresse de démembrer la propriété paternelle, et vendra même, en 1619, la maison forte et la rente noble de Villeneuve-le-Plat, à Pierre Perrachon, seigneur de Saint-Maurice, trésorier de France, celui qui se fera bâtir, deux ans après, par Gérard Désargues, le bel hôtel du port du Roi (hôtel de l'Europe).

C'est dans les dépendances de la maison du Plat, qu'après diverses tentatives infructueuses, la première Académie royale d'équitation doit se fonder, en 1645, sous la direction de Duclepier, écuyer de la grande écurie du roi. Elle occupera, à l'angle de la rue Sala, un grand carré dans lequel seront installés un manège, des écuries, des hangars, des remises et des fenils (n°s 11 à 21 de la rue Sala, 27 et 29 de la rue du Plat; la rue Pomme-de-Pin était un passage intérieur de l'Académie). Cette école fera l'admiration de l'enthousiaste Chappuzeau : « Il se trouve au quartier de Bellecour — écrira-t-il — une Académie que la beauté de son manège et les écoliers qui la remplissent rendent un des ornements de la cité. Son écuyer (Jacques Forestier) est un des mieux montés, et a fait dresser des écuries pour cinquante chevaux... C'est là qu'avec celui du cheval, s'apprennent tous



Imp. A. Poncelet, Paris

L'ANCIEN PONT TILSITT, VU D'AINAY (1840)





les nobles exercices que doivent savoir les personnes de naissance, et l'on peut, en un mot, nommer cette Académie l'école de la gentillesse et de la vertu. »

Le quadrilatère situé au midi de la rue Sala, en face de la maison seigneuriale de Villeneuve-le-Plat, ne possède encore qu'une ou deux maisons : Pierre de Sève, seigneur de Laval, conseiller du roi, est propriétaire de la plus grande partie du tènement jusqu'à la rue Sainte-Hélène. Vers le commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, des sœurs Grises ou de la Charité viendront s'y établir, à l'angle de la rue Saint-Maurice (Saint-François-de-Sales) et à l'endroit où les Clarisses s'installeront en 1807. — C'est de l'autre côté de cette dernière rue que s'élève le premier monastère de la Visitation, dit de Sainte-Marie de Bellecour, fondé en 1617 : l'enclos occupe tout ce deuxième îlot jusqu'à la rue Sainte-Hélène et la rue Saint-Joseph. Voici d'abord, le long de la rue Sala, l'église, consacrée sous le vocable de l'Immaculée-Conception. C'est, au dire de M<sup>me</sup> de Montpensier, « la plus belle église de cet ordre qui soit en France ». Par une disposition spéciale venant d'une vision qu'aurait eue la supérieure, M<sup>me</sup> de Blonay, le maître-autel est élevé de quinze marches au-dessus du niveau de l'église ; le peintre angevin, Charles Lagoux, décorera cet autel d'un grand tableau représentant l'histoire de la Visitation de Notre-Dame, et le sculpteur Lamoureux, d'un tabernacle exécuté sur les dessins de Ferdinand Delamonce. Le cœur de saint François de Sales repose dans le reliquaire d'or offert, après la guérison de Louis XIII, par la reine mère Anne d'Autriche ; on l'expose, le jour de la



ENTRÉE DU GRENIER À SEL, QUAI TILSITT (1850).

L'emplacement de l'Arsenal demeura plusieurs années sans emploi. Napoléon ayant rétabli la Douane à Lyon pour percevoir les droits de sortie imposés sur les soies du Piémont, et institué dans cette ville un dépôt pour les marchandises non prohibées et les denrées coloniales mises, à leur débar-

quement, dans l'entrepôt réel de Marseille, une partie de l'Arsenal fut affectée à ces services publics. Le corps de bâtiment qui se trouvait au nord, près de la rue actuelle du Peyrat, devint l'entrepôt des denrées coloniales : d'où le nom de « rue des Colonies », qui fut donné, en 1807, à la petite rue qui allait de la rue du Plat à la Saône (les maisons n<sup>os</sup> 2 et 4 de la rue du Peyrat furent bâties en 1861 sur le terrain de cet ancien entrepôt). — En 1828, on éleva dans l'enceinte de l'Arsenal, sous la direction de l'architecte Louis-Pierre Baltard, un Grenier à sel, « monument lourd et inutile », dit Morel de Voisine, qui fut démoli sous le second Empire. Il fit place à trois hôtels du quai Tilsitt, bâtis en 1857 par Cl.-A. Renoit, et aux maisons n<sup>os</sup> 1 à 9 de la rue Sala, construites de 1861 à 1865. — Les maisons du côté méridional de la rue Sala, n<sup>os</sup> 2 à 8, également sur l'emplacement de l'Arsenal, en face du Grenier à sel, avaient été commencées, dès 1831, sur un plan d'architecture uniforme, par Pitrat — celui de la fameuse tour de ce nom.

fête du saint, sur l'autel qui lui est dédié et dont Thomas Blanchet peindra le tableau. — A la suite de l'église s'étend le cloître, dont les murs et les arcs sont couverts d'inscriptions en français tirées des psaumes. Ce monastère, qui jouit d'une grande réputation, est habité par une cinquantaine de religieuses. M<sup>me</sup> de Sévigné passera chez elles la journée du 10 octobre 1673; en souvenir de sa grand'mère, M<sup>me</sup> de Chantal, fondatrice de la Visitation, la spirituelle marquise ne manquera jamais d'aller voir les Visitandines, quand elle traversera une ville possédant un couvent de cet ordre.

En face du monastère de Sainte-Marie de Bellecour, André Athiaud de Boissat fera ouvrir, en 1645, à travers les jardins de son domaine patrimonial, la rue qui portera simultanément les noms de Boissat et de Sainte-Marie; puis, il aliénera les terrains situés de chaque côté, et bientôt s'y élèveront de beaux hôtels. A l'angle nord-ouest de la nouvelle rue, près des Tilleuls, Barthélemy Loubat-Carlier, trésorier de France, bâtira celui (2 et 4, rue Boissat, et 27, place Bellecour), qui passera plus tard aux Ponsaimpierre, puis aux Regnault de Parcieu, et dont l'architecte P.-J. Thénadey fera, dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, la façade à attique et à balcons en fer forgé. A la suite, sur des terrains vendus à Nicolas Baraillon, seigneur de la Combe, à Laurent de la Veuhe, seigneur de Curys, trésorier de France, et à Claude Chana, entrepreneur de bâtiments, ce dernier construira deux maisons : l'une (n<sup>o</sup> 6), que Daniel Sarrabat décorera plus tard de très belles peintures mythologiques en camaïeu, appartiendra à Claret de Fleurieu, qui y recevra Voltaire, puis à son fils, Claret de la Tourrette, qui y donnera plusieurs fois l'hospitalité à Jean-Jacques Rousseau; l'autre (n<sup>o</sup> 8) deviendra la propriété des Charrier de la Roche, puis celle des Monspey (les n<sup>os</sup> 6 et 8 réunis sont aujourd'hui le pensionnat des Dames du Sacré-Cœur). — En face, Marguerite Michel, veuve de François Chapuys, fera bâtir des maisons à l'angle nord-est (n<sup>os</sup> 1, 3 et 5), et à côté (n<sup>o</sup> 7), son fils, conseiller du roi en la sénéchaussée et siège présidial de Lyon, entreprendra, en 1648, la construction d'un jeu de paume, avec un grand balcon donnant sur la rue Boissat, un perron en saillie et, pour enseigne, une sphère, rappelant la dénomination (*sphæristerium*) par laquelle les Romains désignaient le local où ils pratiquaient ce même jeu. C'est sans doute, nous l'avons dit, dans cette salle, située à proximité de la Maison Rouge, où il logera, que le jeune Louis XIV viendra s'exercer, durant son séjour à Lyon en 1658. L'enseigne de la *Sphère* donnera son nom à la rue Laurencin, ouverte par la veuve de Jean du Peyrat (rue François-Dauphin), et qui, partant du rempart du Rhône, vient se terminer en cul-de-sac au nord de l'emplacement du futur jeu de paume (Démoli en 1843 pour l'ouverture de la rue Bourbon).

André de Boissat, — qui s'est endetté aux armées, — après avoir vendu à Pierre Perrachon de Saint-Maurice la plus grande partie de ses immeubles, se réservera néanmoins, au sud-est de la rue qu'il aura créée (n<sup>os</sup> 9 et 11, rue Boissac) et le long de la rue Sala (jusqu'au n<sup>o</sup> 31 inclus) un espace de terrain sur lequel il se fera bâtir, en 1650, une habitation personnelle, dont la façade orientale s'ouvrira sur un jardin (c'est l'hôtel du Quartier général). Mais ce gentilhomme, inhabile aux spéculations, sera bien vite aux prises avec de nouveaux embarras financiers, qui l'obligeront à abandonner ce dernier reste de son bel héritage. L'acquéreur du petit hôtel, noble Pierre-Joseph Giono, seigneur de la Haye, conseiller du roi, s'y installera au mois de décembre 1655; il y ajoutera une aile au nord, et fera élever, à la suite, des dépendances considérables, écuries, remises, fenières (n<sup>o</sup> 9, rue Boissat, 10 à 12 rue Victor-Hugo, et au delà, du côté

oriental), qui serviront, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, au casernement et aux écuries de la compagnie du guet, puis, de 1802 à 1843, à la poste aux chevaux. — Peu après l'acquisition de l'hôtel de Boissat, Giono, l'ayant somptueusement meublé, au point d'exciter l'admiration de la Grande Mademoiselle, le prêtera, durant le séjour de la Cour, à Monsieur, frère du roi; et, dans les salons de nos futurs gouverneurs militaires, ce prince donnera, le jour des Rois, en présence de Louis XIV, de toute la Cour et de la société lyonnaise, une fête splendide, — souper et bal masqué — avec un ballet réglé par le célèbre Lulli, bientôt surintendant de la musique du



PONT SUR UNE ANCIENNE LÔNE, A PERRACHE. (D'après un croquis de Baron fait en 1807.)

Le projet avait été souvent agité, dès le commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'agrandir la ville en réunissant les îles Mogniat au continent. C'est dans ce but que le Consulat avait acquis la grande île (1735) et deux autres, à l'est et au sud, provenant aussi de Mogniat. « On voulait, dit Clapasson, se servir de cet espace pour y placer les chantiers de bois, les ouvriers en suifs, ceux qui apprêtaient les peaux et tous les autres de cette espèce qui incommode et embarrassent le reste de la ville. » Mais on perdit de vue ce projet. Perrache ne présenta son plan que trente ans plus tard, en 1766, et fut autorisé en 1770 à constituer une société. Les travaux commencèrent activement dès 1773, quatre ans avant la démolition des remparts. Ils furent interrompus par la Révolution.

roi. — Dans les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'hôtel deviendra la propriété de M. de la Frasse de Seynas, seigneur de Saint-Bonnet, conseiller à la Cour des Monnaies, dont le fils, Christophe de la Frasse, sera lieutenant général de police. Décorée, à l'extérieur, de peintures faites sur les dessins de Thomas Blanchet par un de ses élèves, cette habitation sera citée parmi les plus élégantes de la ville : au plafond du salon donnant sur la terrasse, on admirera des peintures de Blanchet lui-même, représentant les quatre éléments par des sujets tirés de la Fable, et, tout autour de la pièce, les portraits des plus belles dames de Lyon, dus en partie au pinceau du même artiste; dans le vestibule, des statues; enfin, au plafond de l'escalier, une curieuse perspective exécutée par le fameux Domenico Borbonio, de Bologne.

A l'angle de la rue Sala (n° 33) et de la rue Saint-Joseph, c'est la maison Saulnier, dont le jardin touche, à l'ouest, celui du futur hôtel d'André de Boissat; elle appartiendra en 1652 à Jean Verdan, trésorier de France, et plus tard, à Claude de la Frasse. C'est là que s'élèvera, au XVIII<sup>e</sup> siècle, sur les plans de Soufflot, l'hôtel des Bona de Perex, puis des Sabot de Pizeys, qui le décoreront de tableaux de Van der Kabel et de Thomas Blanchet. (Entre la place Saint-François et la rue Victor-Hugo.)

Au delà de la rue Laurencin, et à l'angle nord-ouest de la rue Saint-Joseph (n° pairs 2 à 8) et de la rue du Peyrat (place Bellecour), se trouve l'enclos des Bénédictines de Blie. Ces reli-

gieuses, retirées à Lyon depuis 1637, ont conservé le nom de leur ancien prieuré de Bresse. Logées provisoirement dans le quartier Saint-George, elles ont récemment acquis ces terrains au long de la place Bellecour, pour y bâtir leur couvent et leur église. Celle-ci, placée sous le vocable de Notre-Dame des Anges, aura sa façade, un peu en retrait de la rue du Peyrat, vis-à-vis des Tilleuls (à l'entrée et dans l'axe de la rue Victor-Hugo); le principal ornement de cette église sera le tableau du grand autel, *les Bergers à la Crèche*, d'André Camassei, élève de l'Albane. Les Bénédictines de Blie seront toujours fort peu nombreuses; leur monastère sera supprimé en 1750. Huit ans après, à l'angle de la rue Saint-Joseph, Toussaint-Noël Loyer, élève de Soufflot, construira l'hôtel Dervieu de Varey, remarquable par la correction de son style et l'harmonie de ses proportions.

Du côté oriental de la rue Saint-Joseph, ce terrain clos de murs, avec une grande maison au centre, situé entre la rue Sala, la rue Laurencin et celle de la Charité, appartient à Charles Dumoulin, seigneur de la Bouthière. C'est là que se créeront, côte à côte, la maison des Filles-Pénitentes et celle des Recluses, fondées en 1654 par une association de notables citoyens, sous le patronage d'Antoine de Neufville, abbé de Saint-Just, vicaire général de l'archevêque. La maison des Filles-Pénitentes ou Repenties, administrée par des directeurs séculiers et gouvernée par des religieuses de la Visitation de Sainte-Marie, recevra, moyennant une dot, les filles de famille d'une conduite légère. Les bâtiments occuperont le côté de la rue Laurencin. (Ils existent encore sur la rue François-Dauphin, avec la belle porte d'entrée flanquée de deux colonnes surmontées de cariatides; le réfectoire fait partie du presbytère de Saint-François, 11, rue Saint-Joseph). —



LE PONT DE BOIS DE LA MULATIÈRE EN 1810.

Le hameau de la Mulatière avait pris le nom d'une propriété que Clément Mulat, docteur à lois, possédait à cet endroit vers la fin du xv<sup>e</sup> siècle. — Ferrache construisit la chaussée de deux kilomètres qui rejeta le Rhône sur la gauche des îles du confluent et permit de remblayer les bras du fleuve. Cette chaussée fut plantée d'une allée de peupliers.

La Maison de Force ou des Recluses, contiguë à la précédente, du côté de la rue Sala, sera destinée à la correction des filles et femmes de mauvaise vie, sous la direction de sœurs de Saint-Joseph. — On construira en 1688, sous le vocable de sainte Marie-Magdeleine, une chapelle, commune aux deux établissements, qui deviendra, après le Concordat, le berceau de la paroisse de Saint-François. — Convertie, pendant la Révolution, en salles d'arrêts et en cachots, la prison des Recluses recevra les « suspects » et enfermera jusqu'à douze cents Lyonnais arrêtés après le siège. Sous le Consulat, elle sera affectée au Pénitencier militaire.

A l'angle nord-est de la rue Saint-

Joseph (n° 9) et de la rue Laurencin, est la maison où les religieuses de l'Annonciade, appelées les « Bleues-Célestes » à cause du scapulaire bleu qu'elles portent sur leur habit blanc, vinrent s'établir en premier lieu, dès l'année 1624, à la demande de Gabrielle de Gadagne. Ce tènement

passera en 1669, dans les mains de Dru, riche conseiller au Parlement de Dombes, qui y fera construire (rue Saint-Joseph, 7 et 9, et 5 et 7, rue François-Dauphin) une superbe habitation, composée de deux grands corps de logis, avec de vastes dépendances, un jardin, et une allée



LE PONT DE BOIS DE LA MULATIÈRE, COMMENCÉ EN JUIN 1789 ET ACHÉVÉ EN 1792.

Un premier pont, en pierre, construit en 1770 par J.-F. Lallié, ingénieur de la Généralité de Lyon, et achevé en 1782, s'était écroulé dans une crue de la Saône quelques mois après sa construction, le 15 janvier 1783. La Compagnie Perrache remplaça le pont détruit par le pont de bois ci-dessus, et obtint à son profit la concession d'un droit de passage. Ce nouveau pont était achevé depuis peu de temps, lorsque éclata le siège de Lyon : il fut coupé, les garde-fous arrachés et les ferrures enlevées. De grands dégâts furent commis dans la presqu'île ; d'immenses plantations d'arbres, que la Compagnie Perrache y avait faites, furent complètement rasées. — L'État se mit en possession du pont de bois de la Mulatière, en 1809, contre une indemnité de 515.000 francs. — Le pont actuel fut achevé en 1846 par l'ingénieur Joly.

de marronniers faisant une belle avenue du côté de Bellecour. C'est cette opulente demeure, d'abord prise à bail, puis acquise de Jacques-Annibal Claret de Fleurieu pour le compte de la ville, et magnifiquement décorée de peintures, de boiseries et de glaces, ornée de fontaines et de statues dans le jardin, qui deviendra, au XVIII<sup>e</sup> siècle, la résidence des Intendants de la Généralité de Lyon.

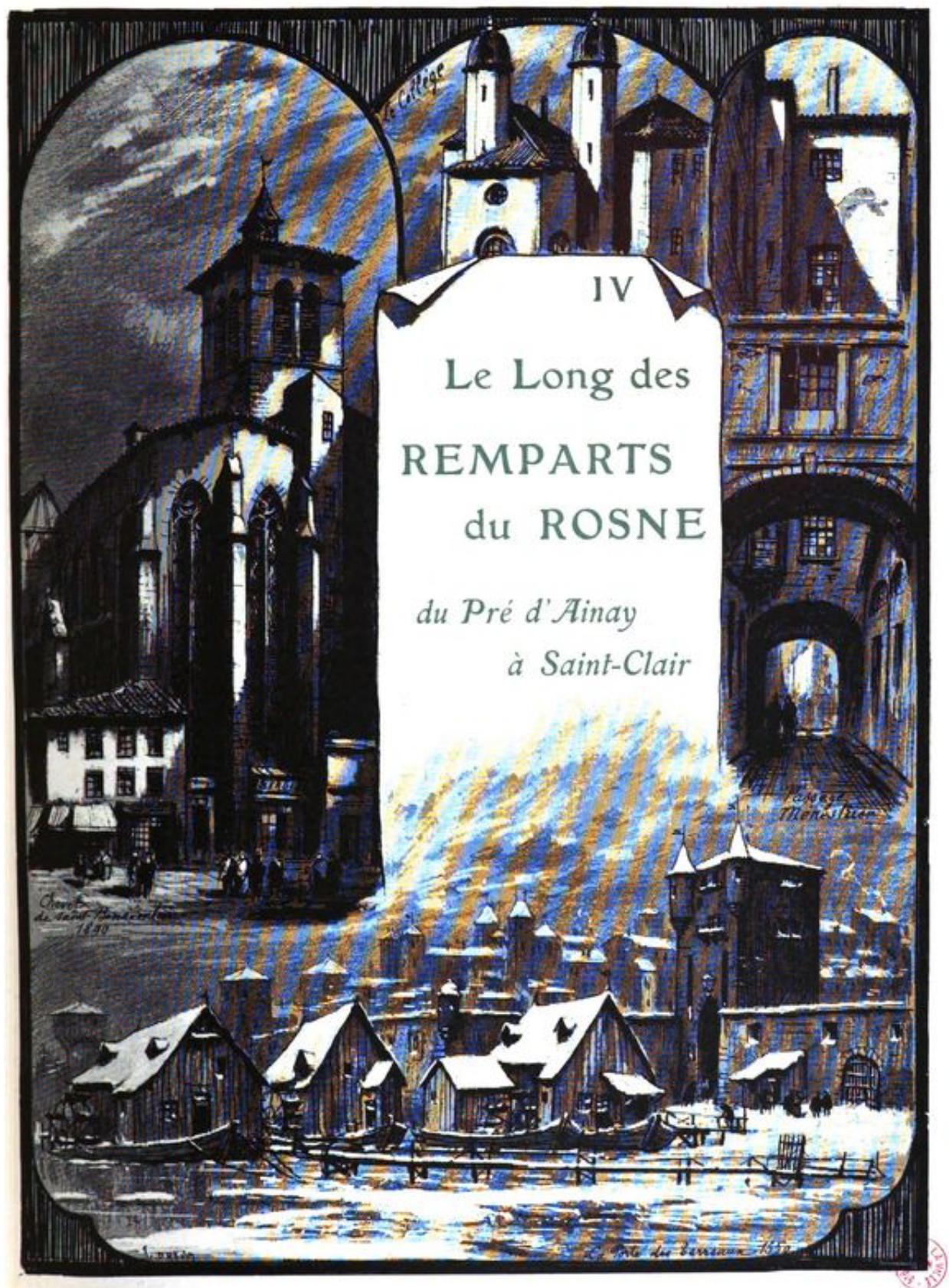
Avant moins de cent ans, ce quartier aura subi une complète transformation. La place Bellecour sera devenue la place Louis-le-Grand. Sur son piédestal en marbre blanc de Gênes, orné de trophées et flanquée des deux grandes figures en bronze des frères Coustou — le Rhône et la Saône, — se dressera la statue équestre de Louis XIV, œuvre de Martin Desjardins. De chaque côté, des boulingrins, parterres de gazon traversés par des allées diagonales ; des fontaines jaillissantes, ornées de petits génies en plomb doré. Au midi, les Tilleuls, formant un large rideau de verdure prolongé jusqu'au Rhône. Enfin, régularisant la place à l'est et à l'ouest, les deux groupes de maisons monumentales bâties sur les dessins de Robert de Cotte, avec leurs façades uniformes à trois étages, une balustrade courant au-dessus de la corniche, l'avant-corps décoré de pilastres ioniques et surmonté d'un énorme fronton triangulaire.

La magnificence de Bellecour, l'air, l'espace, la salubrité, les agréments qu'offriront les nouveaux quartiers, le goût du confortable et des habitations spacieuses, secondé par des architectes de grand talent, toutes ces causes réunies détermineront l'émigration de la noblesse, des gens de robe et de finances, qui abandonneront leurs vieux quartiers pour se porter sur les territoires de Bellecour et du Plat. Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, ces territoires seront déjà aux trois quarts couverts d'habitations. Rue de l'Arsenal, s'élèvera l'hôtel de Jouys, avec ses salles peintes par Bidault, ses sculptures de Julien et ses admirables boiseries (25, rue du Plat, Université catholique). Rue Sainte-Hélène (n<sup>o</sup> 30), l'hôtel Denis de Cuzieu; contigu à ce dernier, celui de Lacroix-Laval, bâti d'après les plans de Soufflot, sur la partie de la rue de la Charité que l'on viendra d'ouvrir jusqu'au rempart (1737-1738). A l'angle de cette rue (n<sup>o</sup> 34) et du cours ombragé de tilleuls, dans une situation charmante, Claude Bertaud de la Vaure, voyer de la ville et capitaine du Jeu de l'Arc en main, se construira la superbe demeure décorée avec goût (belles boiseries au rez-de-chaussée), qui deviendra l'hôtel du Gouvernement ou hôtel de Villeroy, et plus tard l'hôtel de la Monnaie (depuis 1872, l'École supérieure de Commerce). En face de l'hôtel de Lacroix-Laval et contigu à la chapelle des Pénitents de Saint-Charles, l'hôtel de Nervo, terminé par une terrasse triangulaire, et dont les salons, ornés d'élégants trumeaux, auront vue (rue actuelle de Fleurieu), par-dessus le rempart, sur le cours du Rhône... Bref, à la veille de la Révolution, les résidences du gouverneur, du commandant de la ville, de l'intendant, des principaux magistrats et de la plupart des familles nobles se trouveront réunies dans le quartier de Bellecour.



LA PLACE LOUIS-LE-GRAND AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE. (D'après un dessin de Lallemand, 1787.)

La place avait été d'abord régularisée du côté oriental par la plantation, en 1704, d'un immense carré de marronniers — origine de la rue de ce nom — sur l'emplacement duquel fut élevée la façade côté Rhône. La statue de Louis XIV, commandée en 1688, fut amenée par eau à Lyon le 13 juillet 1701, érigée sur son piédestal le 27 décembre 1713, et renversée le 28 août 1792. Jules-Hardouin Mansart, premier architecte du roi, avait fait les dessins du monument. — C'est le 9 janvier 1714 que le Consulat décida que la place Bellecour serait appelée *place Louis-le-Grand*. — Les façades furent bâties, de 1717 à 1725, par Robert de Cotte, beau-frère de Jules-Hardouin Mansart et son successeur dans la charge de surintendant des bâtiments du roi.



IV

Le Long des  
REMPARTS  
du ROSNE

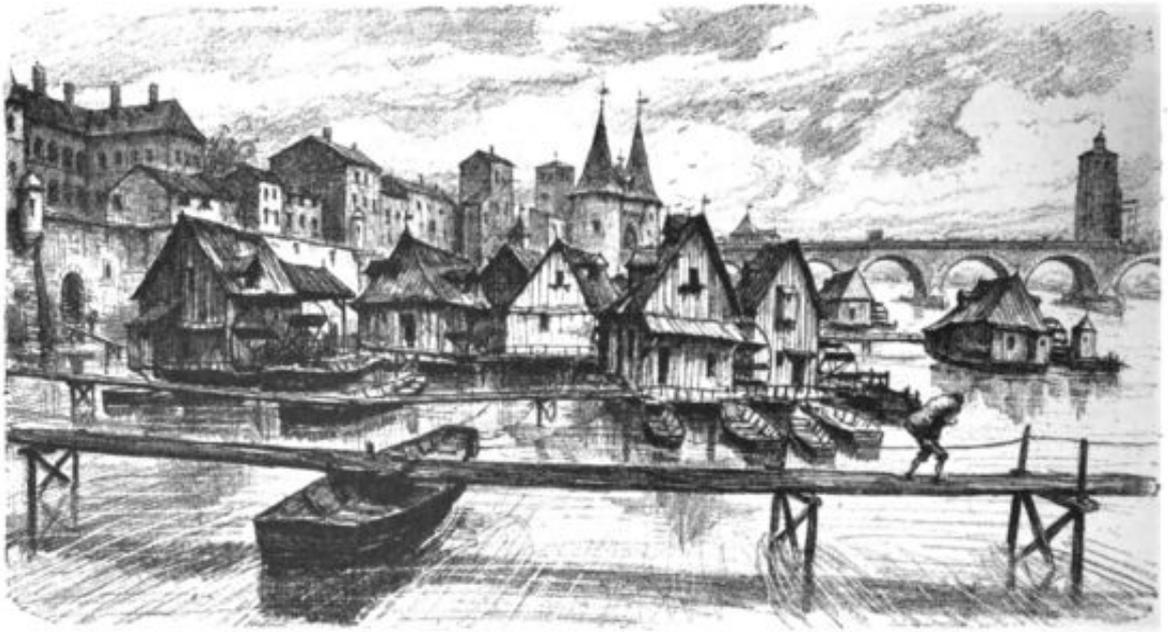
*du Pré d'Ainay  
à Saint-Clair*

*Église  
de Saint-André  
1830*

*Le long des  
Remparts*

*Pré d'Ainay  
1830*





LES MOULINS DEVANT L'HÔPITAL GÉNÉRAL DE NOTRE-DAME DE LA CHARITÉ, EN 1625.

#### IV

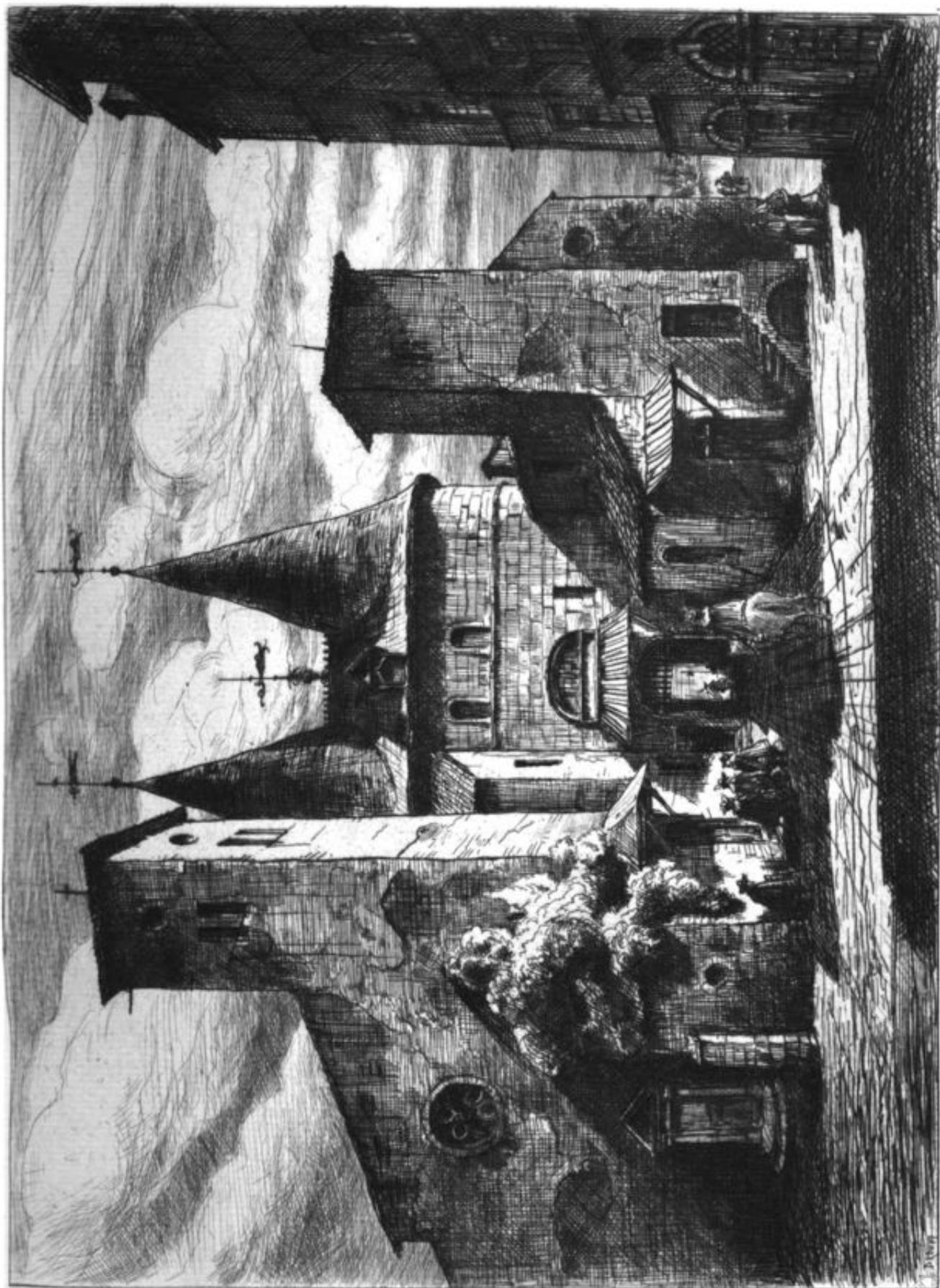
Les moulins en aval du pont du Rhône. — Le monastère de Sainte-Elisabeth. — L'Hôpital général de N.-D. de la Charité. — Les Pénitents Bleus de N.-D. de Lorette. — Le Grand Hôtel-Dieu du pont du Rhône. — La Boucherie de l'Hôpital. — Les courtines du Rhône. — La Grande-rue de l'Hôpital et la rue du Puits-Pelu; les rues de Grôlée ou de la Blancherie, Noire, Thésé, Plat-d'Argent, Port-Charlet, Bon-Rencontre, Bonnevaux, des Générales, des Besiccles, Pattier, Tupin-Romp, Gaudinière. — La chapelle de N.-D. de Bon-Rencontre et la chapelle royale des Pénitents blancs du Confalon. — Le monastère, l'église et la place des Cordeliers. — Les rues Buisson, Gentil, Méné. — Le Grand-Collège de la Trinité. — Le vieux rempart du Rhône. — La rue Neuve et la rue Mulet; la rue Pet-Etroit; les rues Henri, Basse-Ville, du Garet, Pizay, de l'Arbre-Sec et des Basse-Esclousons. — Le couvent des Bernardines et les Missionnaires de Saint-Joseph. — La salle de spectacle. — Le jardin de la Butte. — La Tour des Serpents et la porte des Terreaux. — Le monastère des Feuillants. — Le port Notre-Dame. — La chapelle de Saint-Clair et le bastion Saint-Clair.



LE MONASTÈRE DE SAINTE-ELISABETH.  
(D'après le plan de Simon Maupin, 1625.)

Les bâtiments du monastère étaient obscurs et mal distribués. En 1745, la communauté fut transférée dans le 2<sup>e</sup> couvent du même ordre, Sainte-Elisabeth des Deux-Amants, à l'Observance, et le monastère ci-dessus remis aux recteurs de la Charité, pour y recevoir les pauvres. — Le tronçon oriental de la rue Laurencin ou de la Sphère (rue François-Dauphin) avait été supprimé dès 1725 et le terrain cédé à la Charité.

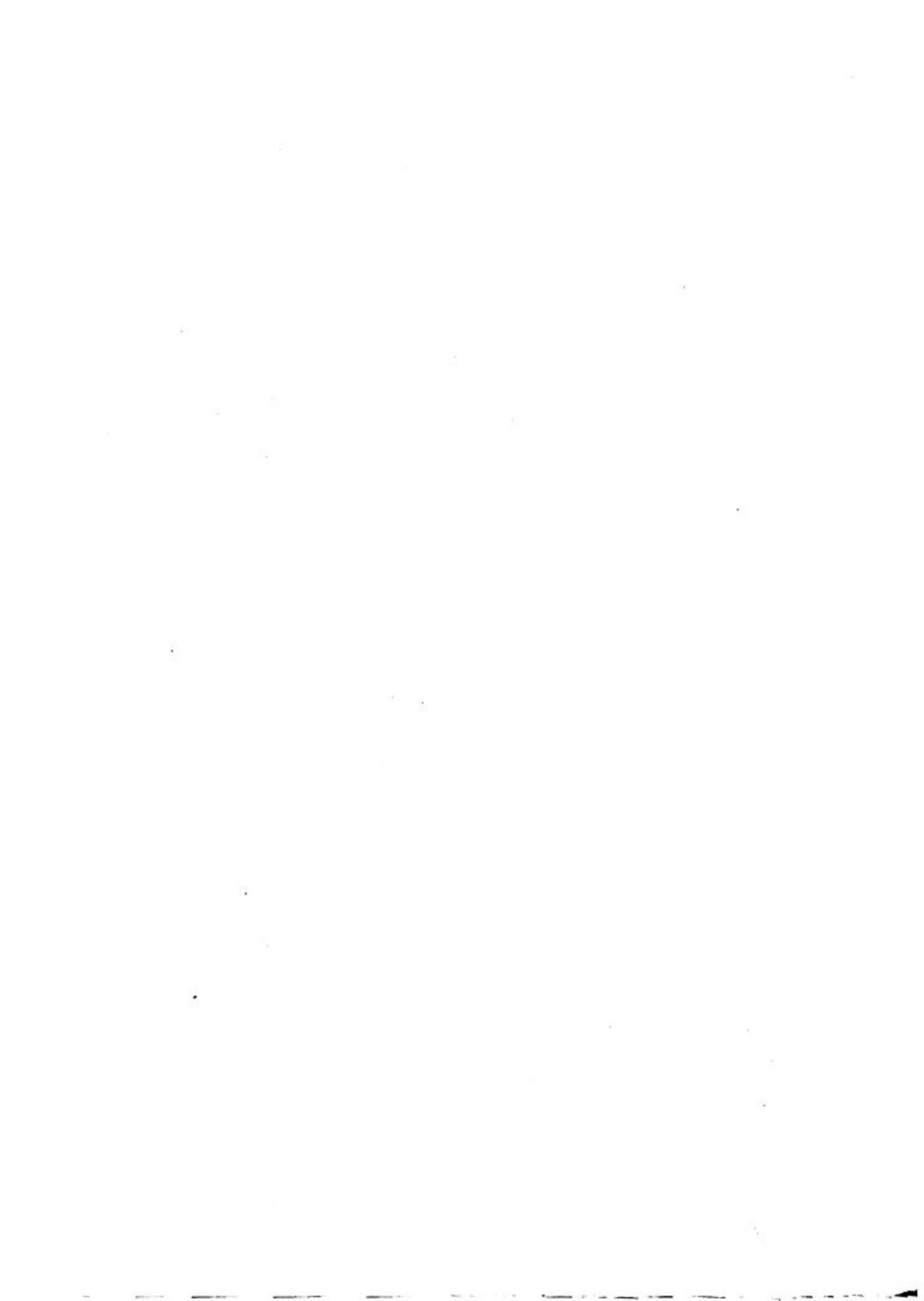
DEPUIS l'extrémité de la rue Sainte-Hélène, où le rempart forme un angle saillant pour incliner brusquement vers le nord-est, la muraille d'enceinte plonge directement dans le lit du Rhône. Sans cesse battue par la violence des eaux, elle avait subi de graves avaries, lorsque, en 1610, on entreprit de la restaurer. Une inscription placée sur la porte du rempart, à l'issue de la rue Sala, nous apprend que, sous le règne de Louis XIII et par les soins de messire Charles de Neufville, seigneur d'Halincourt, marquis de Villeroy, « ceste ville du tout ouverte depuis la rivière de Saône jusques icy, a esté fermée par ceste closture et fortification, achevée en 1622 ». De distance en distance, des échauguettes protègent le rempart, et des portes voûtées, percées au niveau du fleuve, donnent accès au bord de l'eau. C'est par ces portes que l'on descend vers les passerelles de bois qui relient les moulins à



Imp. Bourgeois, Paris

LA CHAPELLE DU ST ESPRIT ET LA PORTE DU PONT DU ROSNE AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE



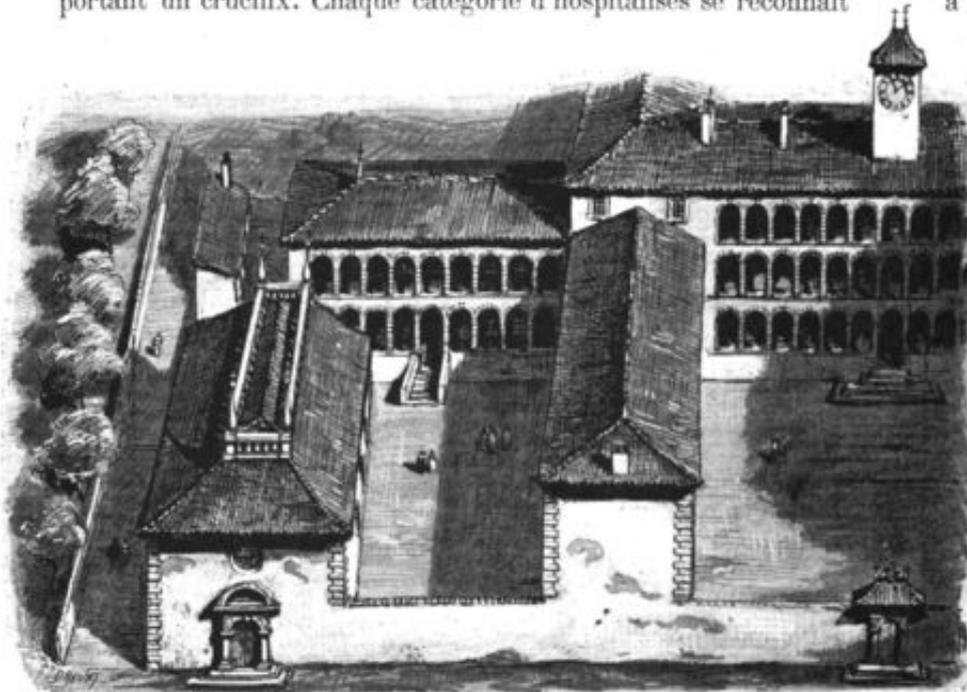


la rive. En aval du pont du Rhône, dont nous retrouvons les arches séculaires et les tours aux fières silhouettes, il y a presque toujours dix ou douze de ces grands moulins en activité; c'est un des points les plus pittoresques et les plus animés de la ville; le joyeux murmure de leurs roues à aubes, indice d'abondance et de prospérité, se mêle au grondement du fleuve, et c'est, tout le long du jour, sur les passerelles de planches, un continuel va-et-vient d'affaneurs et de gagne-deniers, ployant sous le poids des sacs de grains ou de farine.

Derrière le cours du rempart, qui se prolonge jusqu'au pont du Rhône, on aperçoit l'enclos planté d'arbres et le clocher polygonal, terminé en flèche, du premier monastère des religieuses de Sainte-Elisabeth, franciscaines du tiers ordre. C'est la communauté la plus nombreuse de la ville; elle comptera, en 1668, cent deux religieuses. Fondé en 1617 par Marguerite d'Ullins, femme de Pierre Clapissou, président des trésoriers de France à Lyon, et par deux filles du baron de Vaux, ce couvent occupe tout le tènement compris entre la rue de la Charité, où il a son entrée, la rue Laurencin au nord, qui le sépare de l'hospice, et la rue Sala au midi. L'église est assez belle; le retable de bois doré qui en garnit tout le fond, décoré de colonnes et de pilastres corinthiens avec des niches entre deux, est une œuvre de très bon goût, exécutée [sur les dessins de Jacques Stella. Les deux tableaux que renferme ce retable sont de ce peintre célèbre, qui y a déployé une harmonie de couleurs, une vérité dans les attitudes et une habileté dans les draperies, dont les connaisseurs font le plus vif éloge : le plus grand, qui n'a pas moins de quinze pieds de haut, représente sainte Elisabeth de Hongrie accompagnée de saint Jean l'Évangéliste et de saint François d'Assise, et, dans une gloire, la Vierge tenant l'Enfant Jésus; le plus petit, placé dans l'attique, montre le Père éternel dans une gloire. La sacristie de cette église est une des plus riches de la ville en argenterie et en ornements de toutes sortes; le jour de la fête de sainte Elisabeth, on expose un parement d'autel fait à l'aiguille, qui est un véritable travail de fée.

Au nord, s'élèvent, dans toute leur jeunesse, les bâtiments, achevés depuis quelques années seulement, de l'Aumône générale ou Hôpital général de Notre-Dame de la Charité. Les étrangers, qui n'ont vu dans aucune autre ville un si grandiose édifice consacré aux malheureux, ne se lassent pas d'admirer les heureuses dispositions et les excellentes conditions de salubrité que présente cet immense claustral formé de quatorze corps de logis groupés en croix autour d'une cour centrale et longés à tous les étages par un portique ouvert. Leur admiration est plus grande encore, lorsqu'ils apprennent que cette œuvre colossale est entièrement due à la générosité des Lyonnais, que tous ces bâtiments ont été construits, grâce aux libéralités du gouverneur, des familles, des particuliers, des corporations de la ville; les drapiers, qui constituent la première communauté des marchands des arts et métiers de Lyon, sont les fondateurs du corps de bâtiment perpendiculaire au chevet de l'église; pour celle-ci, l'archevêque et le Chapitre payèrent la moitié de la dépense. C'est ainsi qu'en moins de six années trois grands corps de logis et huit moyens y aboutissant, purent être achevés, garnis de meubles et occupés par douze à treize cents pauvres; — il y en a maintenant environ quinze cents. Peu de temps après, on installait la paneterie, les fours, des granges à bois, une lavanderie, des maisons et boutiques pour les tailleurs d'habits, cordonniers, tisserands, charpentiers, maçons, benniers; des maisonnettes pour loger les pauvres qui ne peuvent supporter la vie commune; d'autres pour isoler ceux que l'on

croit atteints d'une maladie contagieuse. Enfin, depuis peu de temps, on a bâti, à proximité des deux moulins appartenant à l'Aumône générale, ces superbes greniers à blé, « des plus beaux de la France », qui développent, du côté du Rhône, une façade percée de quinze fenêtres de front (environ 40 mètres de long), et auxquels on arrive, de l'intérieur du claustral, par un perron à quatre rampes. Dans cet immense asile, les recteurs de Notre-Dame de la Charité ont pu, à côté des pauvres, recueillir successivement, en 1629, les orphelines légitimes de la ville, élevées auparavant à l'hôpital de Sainte-Catherine, et en 1639, les orphelins légitimes, précédemment enfermés à celui de la Chana, — qui deviennent les uns et les autres les enfants adoptifs de l'Aumône ; puis, les enfants trouvés, les petits bâtards, et les Thérèses ou orphelines illégitimes. — A la procession des pauvres, le troisième dimanche de la foire de Pâques, tous ces enfants marchent deux à deux, dans l'interminable file, — qui part de la grande cour de la Charité et traverse toute la ville pour se rendre à la Cathédrale, — suivie des recteurs de l'Aumône et de l'Hôtel-Dieu avec leurs officiers, des ordres mendiants, de l'archevêque, du gouverneur, des magistrats et des échevins ; c'est un émouvant spectacle que cet étrange défilé, précédé des crieurs des confréries sonnantes leurs clochettes et d'un vieux pauvre en longue chemise blanche, tête et pieds nus, portant un crucifix. Chaque catégorie d'hospitalisés se reconnaît à son costume distinct : les



L'HÔPITAL GÉNÉRAL DE NOTRE-DAME DE LA CHARITÉ, VERS 1645.

Les bâtiments de la Charité furent construits sous la direction d'un des recteurs, nommé Picquet, qui, vraisemblablement, s'aïda d'un projet présenté (1616) par le P. Etienne Martellange. La première pierre du claustral fut posée le 16 janvier 1617 par l'archevêque de Marquemont et par le Consulat ; le 3 décembre suivant, fut posée la première pierre de l'église, bénie en 1626. Au mois de juin 1622, les pauvres qui étaient enfermés à l'hôpital Saint-Laurent furent amenés à Notre-Dame de la Charité. — Le bâtiment qui ferme le claustral au nord, sur la place de la Charité, et où se trouva plus tard l'Hôtel de Provence, ne fut construit qu'au xviii<sup>e</sup> siècle.

Sur l'emplacement du monastère de Sainte-Elisabeth, un Bicêtre ou dépôt de mendicité fut élevé en 1753. Supprimé par un arrêt du Conseil du 9 septembre 1783 et réuni au dépôt royal que le roi avait créé en 1768 dans les hôpitaux Saint-Laurent et Saint-Thomas, le Bicêtre de l'Hôpital-Général de la Charité fit place à l'hôtel des Fermes, bâti en 1789 par l'architecte Jean Dupoux, et où fut transférée la Douane, qui était précédemment sur la rive droite de la Saône. — Après le siège de 1793, l'hôtel de la Nouvelle-Douane servit d'abord de caserne ; puis, en 1831, il fut affecté à l'Hôpital militaire — aujourd'hui Hôpital Desgenettes — lequel fut complété, en 1836, par la construction de la chapelle actuelle et de diverses dépendances.

enfants adoptifs de la Chana sont en bonnet gris, casaque et chemisette bleues ; les Catherines, tout en bleu avec la chemisette blanche à liséré rouge, et la tête couverte d'un voile blanc ; les grandes filles de la Charité, l'une d'elles portant la croix, en robe de drap vigan ; les petites, en couleur sombre de racine ; les femmes, en laine couleur minime, toutes également voilées ; les hommes, le bonnet gris à la main, en casaque de vigan tannay, haut et bas de chausse de toile.



L'ANCIEN REMPART DU RHÔNE DEVANT L'HÔPITAL DE LA CHARITÉ.  
(D'après le plan de Philippe Le Beau, 1697).

Le quai de la Charité, depuis la place de ce nom, conquis sur le lit du fleuve, à l'exception d'une faible partie saillante du rempart, devant la Charité, ne fut commencé qu'en 1773; quatre ans plus tard, la chaussée Perrache était achevée jusqu'à la Mulatière. En même temps, la Compagnie ouvrait, sur des terrains concédés par la Ville, la place Grolhier et les rues de Fleurieu et Perrache (rue Laurentin actuelle), qui prenaient les noms de trois de ses principaux actionnaires. Perrache construisit pour son compte la maison n° 4, place Grolhier, qu'il vendit deux ans après. La partie du quai de la Charité comprise entre la place de ce nom et le pont de la Guillotière avait été exécutée la première, de 1772 à 1774, par l'ingénieur Lallié, aux frais de Rigod de Terrebasse, trésorier de France, à qui le Consulat avait cédé, en 1767, 15.000 pieds de terrains entre la place de la Charité et la rue de la Barre, pour y élever de belles maisons avec façades uniformes (n° 3 à 11 sur la place de la Charité et 1 à 5 sur le quai).

— Il nous reste à visiter l'église, dont l'entrée fait face à la maison Lumagne. Elle n'a pas encore de clocher, mais un fort élégant portail, que son successeur fera regretter. De simples montants entre de doubles arcades séparent la nef des ailes de l'édifice, les arcades supérieures formant de grandes tribunes où les pauvres viennent assister aux offices. Derrière le maître-autel, au milieu d'un énorme retable en bois, est encadré un des meilleurs tableaux d'Horace Le Blanc : La Vierge tenant l'Enfant Jésus, dans une gloire, et plusieurs saints au-dessous ; du même peintre, sont représentés : le Mystère de la Sainte-Trinité, dans le tableau de l'attique ; les Vertus théologiques, dans la chapelle du côté de l'épître ; et quatre petites toiles, dans le sanctuaire. Déjà sont érigés, autour de la nef, des inscriptions, des mausolées rappelant la mémoire des principaux bienfaiteurs. C'est dans la chapelle de la Vierge, à gauche du grand autel, que sera inhumé le cardinal archevêque de Richelieu. Né pauvre, voué à la pauvreté — comme le dira l'épithaphe latine composée par lui-même —, il mourra pauvre et voudra reposer parmi les pauvres, après avoir comblé leur maison de ses bienfaits. Quelques années plus tard, Nicolas Bidau fera le buste et Jacques Mimerel le cénotaphe en marbre noir de ce Jacques Moyron, baron de Saint-Trivier, fils d'un pauvre fripier, qui est devenu un grand magistrat et qui laissera à l'Aumône la plus grosse part de l'immense fortune des Cléberg. Enfin, au XVIII<sup>e</sup> siècle, des mausolées exécutés par les Perrache conserveront le souvenir de Panissot, trésorier de France, et de Jean-Pierre Giraud et Mathieu Chabert, qui auront institué pour héritiers les pauvres de cet hospice.

Au chevet de l'église, les cours de la Charité ne sont encore séparées que par un simple mur de la double rangée de tilleuls où se trouve l'extrémité du jeu de mail (place de la Charité). Des jardins clos et des maisons basses ferment toute issue du côté du Rhône. Il s'écoulera encore une soixantaine d'années avant que la percée ne soit faite jusqu'au bastion Villeroy, en avant de la Charité, sur le rempart du Rhône. Un peu plus loin, nous retrouvons la ruelle des Basses-Brayes, communiquant de la place Bellecour au rempart (4, quai de la Charité), puis les pittoresques masures qui obstruent, au midi, les abords de la porte du Rhône, la chapelle du Saint-Esprit, et les courtines fortifiées à la moderne — comme la presqu'île d'Ainay — jusqu'aux Cordeliers. On montre, près de la chapelle du Saint-Esprit, une ouverture pratiquée dans la muraille pour descendre au fleuve, et par laquelle, dit-on, les corps des protestants massacrés en 1572 auraient

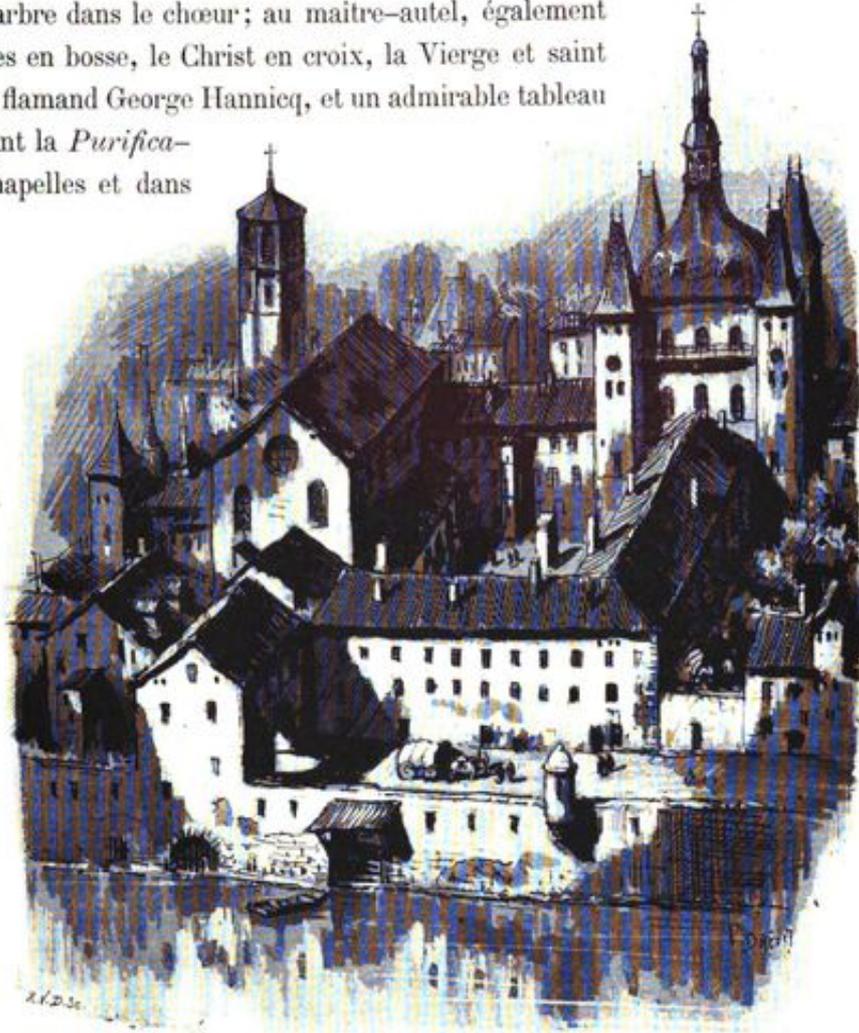
été jetés dans le courant. Le souvenir de la fête du Cheval fol qui commençait à cet endroit et la foire qui s'y perpétue chaque année à la Pentecôte nous ramènent à des idées moins lugubres.

Toute cette rive, depuis le pont du Rhône jusqu'au port Charlet, forme un quartier bas, humide, aux rues sales et puantes, fréquemment inondé, et habité par une population misérable.

Entre les courtines et la rue Bourgchanin (rue de la Barre et rue Belle-Cordière), sauf à la descente du pont, ce ne sont guère que de chétives masures à demi enterrées du côté du rempart par l'exhaussement du sol, avec des courtils sur le derrière, et servant d'auberges pour les muletiers ou de logements à des artisans. Il y avait là, autrefois, un lieu mal famé, les étuves de la Chèvre, qui a disparu depuis plus d'un siècle. La confrérie des épiciers et apothicaires possède cette maison portant l'enseigne de *la Magdeleine*, du nom de cette confrérie, établie de toute ancienneté dans l'église de l'Hôtel-Dieu; le jardin de cette maison sera, en 1672, converti en un cimetière dit de Lorette, pour servir à l'inhumation des pauvres. — Une étroite et très ancienne rue limite ce tènement au flanc méridional de l'église du Grand Hôpital : c'est la rue de la Serpillière ou des Tripiers, premier tronçon de la *via mercatoria* du moyen âge, qui se continue vers la place de Confort et la rue Mercière. Après avoir traversé en biais la presqu'île, cette rue venait aboutir, au bord du Rhône, à un port, où se trouvait un bac, et servait ainsi d'entrée à la ville. C'est entre la rue de la Serpillière et la chapelle du Saint-Esprit, que la confrérie des Pénitents Bleus de Notre-Dame de Lorette fera construire, en 1658, son premier oratoire, acquis en 1716, avec les terrains contigus, par l'administration hospitalière quand celle-ci voudra élever de nouveaux bâtiments au midi et créer le long du Rhône sa façade monumentale.

Le « Grand Hostel-Dieu de Nostre-Dame-de-Pitié du pont du Rhosne », — qui rappelle aux étrangers le souvenir de François Rabelais, son médecin de joyeuse mémoire, — vient de subir une transformation presque complète. On a pris pour modèle l'hôpital de Milan. Les constructions nouvelles ont la forme d'une croix grecque, de cinq cent soixante pieds de longueur, contenant quatre immenses salles, deux pour les hommes, deux pour les femmes, et dans chacune desquelles s'alignent trois rangées de lits. Au centre de la croisée, s'élève un dôme de trente-six pieds de diamètre (le Petit Dôme actuel), recouvert en plomb et flanqué de quatre élégantes tourelles. Sous la coupole de ce dôme, où viennent converger les salles et qui leur sert de ventilateur, est dressé un autel, qui peut être vu des rangs les plus éloignés. Il y a, en outre, un quartier pour les enfants exposés, un autre pour les adoptifs, et, le long de la courtine du Rhône, un bâtiment pour les convalescents. Au couchant, un cloître à galerie ouverte, entourant la cour d'entrée, qui s'ouvre sur la Grande-Rue de l'Hôpital, donne accès aux différents services : économat, pharmacie, archives, logement des prêtres et du chirurgien, greniers, caves, entrée latérale de la nouvelle église. — Celle-ci remplace la chapelle de la Résurrection, devenue insuffisante, qui avait existé plus de deux cents ans; elle s'élève au midi, le long de la rue de la Serpillière, sur l'emplacement de l'hôpital primitif. Mais elle est encore inachevée; le cardinal-archevêque Alphonse de Richelieu en a posé la première pierre le 13 décembre 1637, et la construction se poursuit lentement, sous la direction de l'architecte Guillaume Ducellet. Le chœur et les deux premières chapelles de la nef sont entièrement terminés; les six autres chapelles s'élèvent peu à peu, grâce aux libéralités des marchands drapiers, de la confrérie de Notre-Dame-de-Pitié et d'un grand nombre

de citoyens, au premier rang desquels on cite le recteur Antoine Mey, le président Pierre Sève et M. de Murard. Cette église, d'une lourde et excessive richesse d'ornementation, restera comme un curieux type de l'architecture religieuse au xvii<sup>e</sup> siècle. Ce seront, à l'intérieur, des pilastres corinthiens ; des colonnes de marbre dans le chœur ; au maître-autel, également en marbre, trois figures relevées en bosse, le Christ en croix, la Vierge et saint Jean l'Évangéliste, du sculpteur flamand George Hannicq, et un admirable tableau de Charles Le Brun, représentant la *Purification de la Vierge*. Dans les chapelles et dans la nef, une des meilleures peintures de Cretet, la *Vierge dans une gloire* ; un *Christ mort dans les bras de sa mère*, de Blanchet ; un *Saint-Sébastien*, de Squoniam ; plus tard, la *Vierge à l'Enfant Jésus*, du sculpteur Jacques Mimerel, placée en premier lieu dans l'édicule du pont de Saône. Enfin, au portail de la façade, sous de grands et de petits pilastres ioniques et des frontons enfermés les uns dans les autres, un groupe de figures en relief, *Notre-Dame-de-Pitié, Saint-Jean l'Évangéliste et la Magdeleine*, œuvre de George Hannicq ou de Jacques Mimerel.



LE GRAND-HÔPITAL DE NOTRE-DAME DE PITIÉ DU PONT DU RHÔNE.  
(D'après le plan de Simon Maupin, 1635).

L'église de l'Hôtel-Dieu, bénite le 6 janvier 1645, ne fut achevée qu'en 1650. L'année précédente, l'inscription portant LE GRAND HÔPITAL-DIEU fut gravée en lettres d'or au-dessus du grand portail. Les deux tours des clochers n'étaient pas terminées en 1653. — En 1706, Jean Delamonce fit les nouveaux bâtiments de l'entrée, avec portail dorique, surmonté d'un grand attique à pilastres orné

d'un bas-relief de Simon : Jésus-Christ guérissant les malades. A cette époque, les constructions de 1623 étant devenues elles-mêmes insuffisantes, les recteurs projetèrent d'élever, le long des courtines, un vaste monument « tant pour l'agrandissement de l'Hôpital que pour la décoration publique ». Ils achetèrent, en 1716, l'emplacement de la chapelle et de la maison des Pénitents de Lorette, et de 1733 à 1737, d'autres terrains et maisons pour étendre le claustral au delà de la rue Serpillière, qui allait, par suite, être supprimée. Mais ils ne pouvaient commencer aucune construction avant l'achèvement de la partie du quai projeté contiguë à l'Hôtel-Dieu, puisque la hauteur du quai devait déterminer l'élévation des constructions à faire, et, d'autre part, le Consulat n'avait pas de fonds disponibles pour entreprendre ces travaux. Par suite d'un traité intervenu en 1737, entre la Ville et les recteurs, ceux-ci, avançant toutes les sommes nécessaires, firent construire, par l'ingénieur André-Nicolas de Ville et sous l'inspection de Bertaud, intendant des fortifications, la portion du quai depuis le pont de la Guillotière jusqu'à la rue de la Blancherie. Le Consulat, par délibération du 1<sup>er</sup> septembre 1740, imposa au quai le nom de *quai de Retz*, en l'honneur du gouverneur L.-F.-A. de Neuville, duc de Villeroi, appelé aussi duc de Retz.

En 1741, on posa la première pierre de la nouvelle façade bâtie sur les plans de Soufflot. La partie centrale était achevée en 1748. Le Grand-Dôme, nécessaire à l'aération des nouvelles salles, fut élevé sous la direction de l'architecte Loyer, qui modifia fâcheusement les dessins de Soufflot en donnant à cette partie de l'édifice un aspect plus écrasé : achevé en 1761, il fut surmonté plus tard d'une croix de bronze soutenue par deux anges. Au fronton de la façade, on plaça quatre statues, emblèmes des vertus qui avaient inspiré les bienfaiteurs, et deux autres, représentant les fondateurs ; ces statues furent détruites pendant la Révolution. — De 1828 à 1839, Dubuisson de Christot termina la façade. Enfin, l'architecte Pascalou, en 1891, a très heureusement complété l'œuvre de Soufflot, en ajoutant l'aile qui fait retour rue de la Barre, construction d'un goût sobre et distingué, dominée par un troisième dôme.

personnel, la lingerie, la boulangerie, des entrepôts et divers ateliers. Au milieu de ces dernières bâtisses, il y a encore des cours; une partie de jardin est réservée aux apothicaires pour la culture des simples destinés au service de la pharmacie; quelques toises carrées de terrain sont consacrées, ici, à la sépulture des pauvres — charnier infect qui sera prochainement supprimé, — et plus loin, au cimetière des protestants; rien de plus lugubre que l'inhumation des réformés : sous l'es-



LE PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU (entrée occidentale) en 1860, avant l'ouverture de la rue Childebert.

Le passage de l'Hôtel-Dieu fut exécuté sous la direction de l'architecte H.-P. Dubuisson de Christol, sur l'emplacement précis de l'ancienne Boucherie de l'Hôpital, supprimée en 1810. Cette boucherie avait été construite sur l'initiative de François de Mandelot, gouverneur de Lyon, et au moyen de souscriptions privées provoquées, en 1578, par l'imprimeur Guillaume Rouville pendant son troisième Consulat, ainsi que le rappelle une inscription placée l'année suivante dans la façade d'une maison de la Grande-Rue de l'Hôpital. Étendue en 1680 jusqu'aux courtines du Rhône, où il y avait déjà des triperies appartenant à la Ville, la Boucherie de l'Hôpital comprenait quarante et une boutiques en 1779 (voir l'excellente étude de M. Justin Godart : *La Boucherie lyonnaise sous l'ancien régime*, hr. in-8, 1900). — Avant 1680, la Boucherie de l'Hôpital avait, à l'est, une porte s'ouvrant sur la rue Blancherie ou Grôlée, d'où l'on communiquait aux courtines par une ruelle (partie orientale de la rue Childebert). Quand la Boucherie eut été prolongée jusqu'aux courtines, cette ruelle s'appela *rue de la Boucherie de l'Hospice*, puis *rue de l'Attache-aux-Bœufs*, parce que le mur extérieur de la Boucherie, qui la bordait au midi, était scellé de gros anneaux de fer où l'on attachait les bœufs amenés pour être abattus. — La *Grande-Rue de l'Hôpital*, où débouchait, à l'ouest, le passage de la Boucherie, se prolongeait en diagonale sur l'emplacement de la place actuelle de la République et de la rue Palais-Grillet, était continuée par la *rue du Palais-Pela*, entre les rues Thomassin et Ferrandière, par la *rue Palais-Grillet* jusqu'à la rue Tupin, enfin la *rue du Charbon-Blanc* jusqu'à la rue Grenette.

vicissitudes, tour à tour sous la direction des Frères pontifes, des religieux de Hautecombe, puis de ceux de Chassagne! Près d'un siècle et demi après que l'administration de cet établissement charitable eût été séparée de l'entreprise du pont, qui absorbait la plus grande partie des libéralités, l'Hôpital de Notre-Dame-de-Pitié ne comprenait encore qu'un bâtiment délabré, pour les malheureux, une chapelle, et une maison pour les religieux, avec un courtil; deux religieux et quelques servants composaient tout le personnel. Ce fut la terrible peste de 1478 qui décida le Consulat à prendre en mains la gestion de cette œuvre si importante d'utilité publique. Peu à peu, avec le produit des quêtes et des aumônes, on put réparer les bâtiments; les échevins organisèrent un service et des salles pour les malades. Les dons se multipliant et l'administration du bien des pauvres exigeant plus de soins, le Consulat créa l'institution des recteurs, choisis par lui, d'abord au nombre de six,

corte de soldats du guet, les corps des défunts sont apportés de nuit, introduits par une porte qui s'ouvre sur la Grande-Rue de l'Hôpital, et enterrés à la lueur des flambeaux. — Enfin, contiguë à l'enceinte de l'Hôtel-Dieu, s'étend la Boucherie fermée de l'Hôpital, dont les recteurs sont propriétaires et perçoivent les loyers, et qui a été construite au moyen de souscriptions particulières fournies par des citoyens notables, même par les Allemands et les Suisses résidant à Lyon. C'est une double rangée de boutiques, renfermant les tueries et les étaux, et séparées par un passage, véritable cloaque où coulent des ruisseaux de sang. A l'arc de chaque boutique figurent les armes du donateur; on voit l'aigle impériale sur la troisième du côté nord, et l'ours de Saint-Gall sur la quatrième. C'est cette boucherie qui approvisionne toute la partie méridionale de la presqu'île.

Tel que le voilà, combien notre vieil Hôpital n'est-il pas déjà différent de ce qu'il fut au moyen âge, lorsque, lié à l'œuvre du pont du Rhône, il dut en subir toutes les

puis de neuf, parmi les plus notables bourgeois et marchands de la ville, et renouvelés tous les ans par moitié après deux années de charge.

Cependant, avec les épidémies et la misère, le nombre des malades s'était prodigieusement accru, et l'Hôpital était devenu tout à fait insuffisant. Les salles présentaient un aspect lamentable; on était contraint « de mettre quatre ou cinq malheureux dans un lit, desquels souvent un se trouvoit mort au milieu, un autre à l'agonie, et les autres fort malades : chose pitoyable à voir et capable d'émouvoir à compassion et commisération les cœurs les plus endurcis ». Ainsi entassés, les pauvres êtres ne respiraient qu'une atmosphère pestilentielle, provenant de l'émanation des charniers et des cloaques voisins. Une telle détresse ne pouvait se prolonger davantage. Dès l'année 1608, les recteurs avaient résolu d'agrandir le claustral; ils achetèrent dans ce but quelques mesures sur les courtines du Rhône, un petit jardin sur la Grande-Rue de l'Hôpital, quatre maisons et un jardin rue de la Blancherie (rue Grôlée). Mais les ressources manquaient pour construire : les recteurs s'adressèrent au gouverneur (1619) et le supplièrent de convoquer les notables, afin de mettre sous leurs yeux l'état déplorable du Grand-Hôpital. Dans cette ville où tant de générosité s'était déjà manifestée, où depuis dix ou douze ans les libéralités des citoyens avaient permis d'élever plusieurs églises ou monastères, et surtout le magnifique hôpital de la Charité, il était impossible qu'un pressant appel ne fût pas entendu. On se mit à l'œuvre. Un recteur, César Laure, issu d'une famille milanaise établie à Lyon depuis un siècle, fit un projet d'agrandissement,

qui était une œuvre de génie; les constructions, autorisées par le Consulat en 1622, l'année même où les pauvres étaient installés à la Charité, furent commencées l'année suivante, au moyen d'une avance de 300 livres consentie par chacun des recteurs en exercice, qui en firent l'abandon à leur sortie de charge, exemple suivi par leurs successeurs. Puis, on eut recours à des quêtes, on alla frapper à toutes les portes, pour trouver les fonds nécessaires au paiement des matériaux et des ouvriers. Bientôt, les dons affluèrent; plusieurs particuliers, anciens recteurs, négociants ou magistrats, tels que Pierre Charrier, trésorier général de France, le trésorier de Saint-André, les recteurs Lentillon, Claude Pellet, seigneur Dupordany, et son fils, seigneur du Sandars,



LE QUAI BON-RENCONTRE, après les Journées d'avril 1831.  
(D'après un croquis publié par un journal du temps).

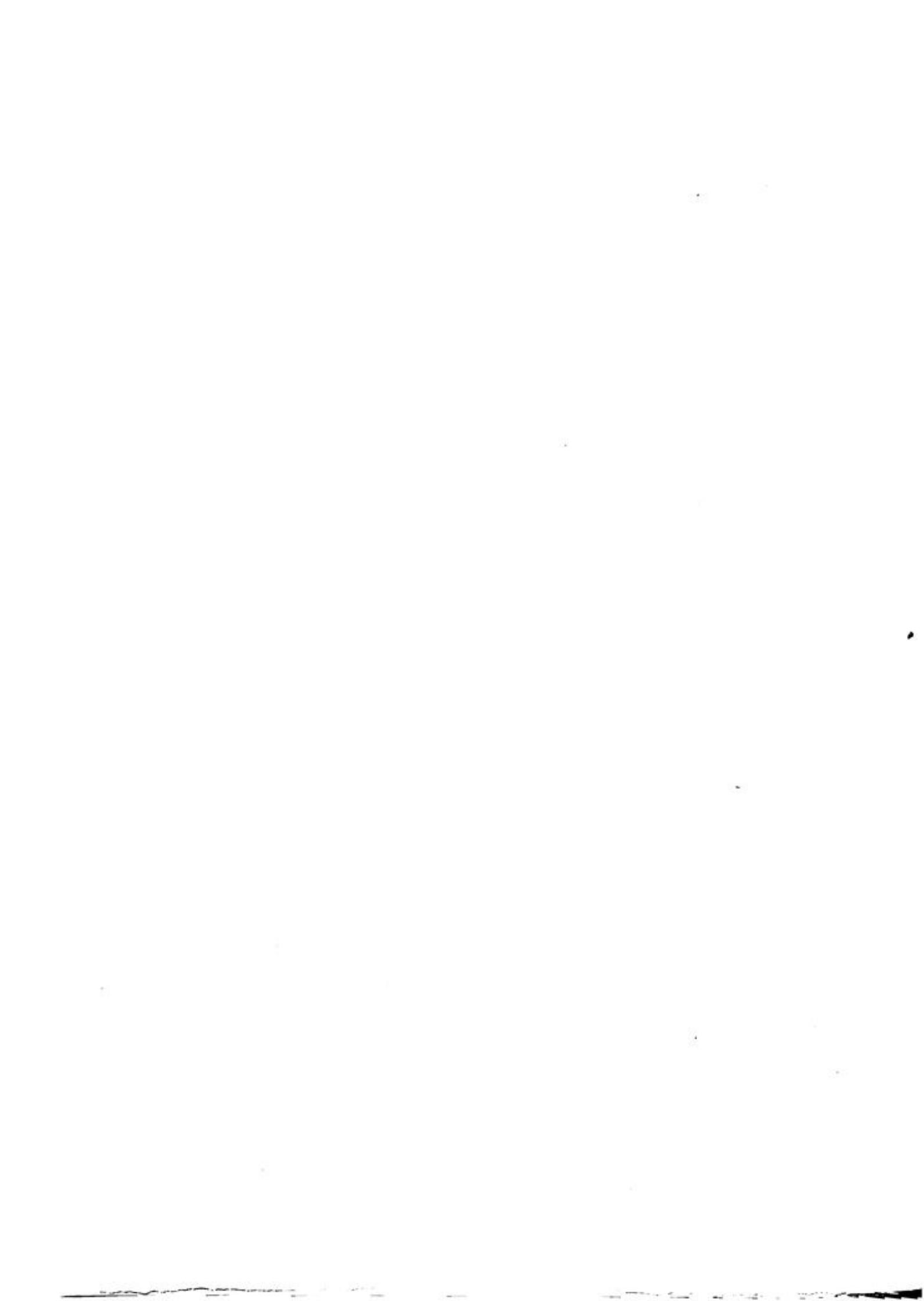
Le premier quai, dit de Retz, construit, de 1737 à 1745, par André-Nicolas de Ville et son fils Nicolas-François, à la place des vieilles murailles et de l'ancien chemin des courtines, ne formait pas, comme aujourd'hui, une longue chaussée continue; il était coupé en trois endroits, pour donner accès, par de larges escaliers, aux ports de l'Hôpital, des Cordeliers, des Jésuites (devant le Collège) et de Saint-Clair. Le port de l'Hôpital ou port du Tibre (entre les rues Childebert et Stella), construit par Ferd. Delamonce, sur le modèle du port Ripète à Rome, formait un demi-ovale en saillie, accompagné de deux rampes insensibles, en fer à cheval, aboutissant à un abreuvoir, et au delà desquelles, à droite et à gauche, la descente se composait de six groupes de marches ondulées et d'autant de repos. — Il n'y avait au XVIII<sup>e</sup> siècle, avant la construction du pont Morand (1774), que des bacs à traîlle, établis par les recteurs de l'Hôtel-Dieu, qui en avaient obtenu le monopole (1740) : le 1<sup>er</sup> aux Cordeliers, le 2<sup>e</sup> à la hauteur des Terreaux, le 3<sup>e</sup> au port Saint-Clair. — Le quai Bon-Rencontre, figuré, en 1831, dans le dessin ci-dessus (voir plus loin l'origine de ce nom), faisait alors suite au quai de l'Hôpital, depuis la rue de l'Attache-aux-Bœufs. — Le pont de l'Hôtel-Dieu fut construit peu de temps après, par la Compagnie Morand.

conseiller du roi et trésorier de France en la généralité de Lyon, prirent à leur compte telle ou telle partie de l'édifice, où leur action généreuse est rappelée par leurs armoiries gravées sur la muraille ou peintes sur les vitrages. D'autres fondèrent plusieurs lits. En 1626, le dôme était déjà élevé; et, chose admirable, la construction des quatre corps de bâtiment et des galeries se poursuivait au milieu des fléaux qui frappaient à coups redoublés : les guerres, qui faisaient affluer à l'Hôtel-Dieu — devenu en réalité « l'Hôpital de l'armée du Roi » — des soldats revenant des champs de bataille avec des plaies affreuses; et surtout la peste, qui régna dans ce lieu du 7 août 1628 au 2 novembre 1631, encombrant le cimetière de cadavres et emplissant d'orphelins un des corps de logis à peine achevé.

Pour subvenir aux soins des malades, il n'y a qu'un médecin et un chirurgien, nommés par les recteurs, un apothicaire, et un petit nombre de serviteurs et de sœurs servantes. Le chirurgien est secondé par des compagnons ou élèves en chirurgie; après six années d'exercice, il est admis à la maîtrise et a le droit de prendre une boutique en face de l'Hôtel-Dieu et d'y accrocher un bassin. Avant la reconstruction du claustral, la « boutique d'apothicairerie » était installée rue Bourchanin, dans la maison de *la Magdeleine*. Désormais, la pharmacie est dans le claustral avec tous les autres services; c'est là que la fameuse « thériaque », composée de plus de cinq cents ingrédients bizarres, est solennellement préparée dans un monumental vase d'étain ciselé, en présence des recteurs, sous les yeux des délégués du collège de médecine et de ceux des apothicaires; là aussi, que, dans la suite, se fabriqueront de l'eau-de-roses, de l'eau de fleurs d'oranger, de l'eau de Hongrie très réputées. — Quant aux sœurs-servantes, si elles ne sont plus, comme à l'origine, des filles repenties, ce ne sont pas davantage des religieuses; simples « chambrières » laïques qui promettent de se consacrer au service des pauvres, elles ne font aucun vœu et ne dépendent d'aucun ordre; il n'est même pas rare de les voir quitter l'Hôtel-Dieu pour se marier; elles reçoivent alors une petite dot en récompense de leurs services. Elles portent la robe grise, avec le tablier de toile et la coiffe non empesée, à l'instar des femmes simples de la ville, — sur laquelle se pose un voile blanc quand elles assistent aux offices et aux enterrements des notables ou vont donner leurs soins à des dames de qualité. Ce costume n'a pour but que d'établir entre elles une égalité décente; elles ne peuvent recevoir leur habit que des mains des recteurs.

Chaque jour, dès les heures matinales, tandis que les médecins, chirurgiens, sœurs servantes s'empressent vers le chevet des malades, une vie intense règne autour de l'Hôtel-Dieu. Aux sonneries du lever et de la prière, se mêlent les cris stridents des martinets, qui volent éperdument au ras du dôme, éclairé par les premiers rayons du soleil. Puis, de la Grande Boucherie voisine montent les beuglements des bestiaux amenés à l'abatage, les aboiements des chiens de garde, les jurons des conducteurs et des bouchers. Bientôt, la Grande-Rue de l'Hôpital s'emplit de gagne-deniers et de ménagères. — C'est une des principales artères de la ville. Amorcée à l'étroit carrefour de l'Hôtel-Dieu, où aboutissent au midi la rue Bourchanin et à l'ouest la rue « tirant à Notre-Dame de Confort », la Grande-Rue de l'Hôpital se dirige vers le nord-ouest, coupant en diagonale le réseau des petites rues qui sillonnent le centre de la presqu'île. Des deux côtés, sous les auvents, s'ouvrent des boutiques aux arcs inégaux, surmontées de pittoresques enseignes peintes, ballant au bout de leurs potences de fer. Voici la maison que la célèbre Louise Labé a léguée à l'Aumône





générale. A droite, sont les restes d'un vieil hôtel que les abbés d'Ambronay possédaient, avec un jardin, « juxte l'hôtel de Jean Grolier ». Plus loin, la maison de la Grande-Cour, appartenant au fameux Lazare Meyssonier, médecin du roi. A la rue Thomassin, la Grande-rue de l'Hôpital devient la rue du Puits-Pelu : un vieux puits moussu, qui se trouvait au débouché de la rue Ferrandière, et dont une enseigne conserve le souvenir, a donné son nom à ce tronçon de rue. On y voit pendre la « TRUYE QUI FILE ». Près de là, « AU DAUPHIN ROYAL », l'imprimeur Jean-Aimé Candy vend la *Gazette de France*, de Théophraste Renaudot, et publie, chaque semaine, depuis deux ans, sous le titre de *Nouvelles ordinaires*, la première gazette lyonnaise, un tout petit journal de deux ou quatre feuillets, mais déjà si recherché que les échevins et officiers de ville, moyennant 120 livres par an, s'en sont assuré le service à domicile, « avant toute distribution au public ». La rue du Puits-Pelu est continuée, depuis la rue Ferrandière, par celle du Palais-Grillet — il y avait là jadis un « puits Grilhet », — enfin, de la rue Tupin à la rue de Basse-Grenette, par celle du Charbon-Blanc, dont le nom est emprunté à l'enseigne d'un cabaret, peut-être celui que fréquenta Rabelais et où Bonaventure des Périers a placé une scène de son *Cymbalum Mundi*.

De cette voie principale, plusieurs petites rues obscures, mal bâties et d'aspect repoussant, tendent, à l'est, vers les courtines du Rhône. Elles sont traversées, du sud au nord, par la rue Grôlée ou de la Blancherie, qui, partant de la porte orientale de la Boucherie, est prolongée par la rue de Bon-Rencontre jusqu'à la place des Cordeliers. Entre la Grande-rue de l'Hôpital et la rue Grôlée, voici d'abord la rue Noire (rue Stella), puis la rue Thézé (rue de Jussieu), qui prendra bientôt d'une enseigne le nom de rue du Petit-Soulier; voilà plus loin, sur le prolongement oriental de la rue Thomassin, la rue de la Rôtisserie ou du Plat-d'Argent; enfin, la rue Port-Charlet, qui fait suite à la rue Ferrandière, pour aller aboutir sur les courtines, à l'endroit où se trouvaient, avant la reconstruction des remparts, la porte et le port Charlet. — Outre cette dernière rue, trois étroites ruelles, aux rez-de-chaussée malsains et bâtis sur un sol fréquemment inondé, communiquent de la rue Grôlée aux courtines : ce sont la ruelle Pattier ou Mouricaud, prolongement de la rue Thézé (rue de Jussieu), la rue du Tupin-Rompu, dont le nom vient de quelque enseigne ou rappelle le jeu des *tupineis* jadis en usage à Lyon, et la rue Gaudinière, qui continue jusqu'au Rhône la rue du Plat-d'Argent (rue Thomassin).

Tout ce quartier appartenait jadis à la famille de ce Jean de Grôlée qui, en 1360, fut envoyé en Angleterre pour traiter de la liberté du roi Jean, et dont les succes-



LE MONASTÈRE DES CORDELIERS  
Les chapelles de N.-D. de Bon-Rencontre et de N.-D. du Confalon, en 1635.  
(D'après le plan de Simon Maupin.)

A gauche, la rue du Port-Charlet. Le portail de Port-Charlet, qui s'ouvrait autrefois dans l'ancienne muraille, au débouché de cette rue, n'existait plus depuis la reconstruction du rempart sous Louis XIII. A l'angle de la rue du Port-Charlet et de la rue Bon-Rencontre, on aperçoit la chapelle de Notre-Dame de Bon-Rencontre, fondée le 13 juin 1588. Celle de Notre-Dame du Confalon est plus en avant, au chevet de l'église, sur l'emplacement de l'ancienne église de Saint-François et du premier tombeau de saint Bonaventure. La première pierre de cette chapelle fut posée le 29 décembre 1631, par le gouverneur Charles de Neufville; la consécration fut faite le 21 décembre 1634, par le cardinal archevêque Alphonse de Richelieu; l'édifice ne fut complètement achevé qu'en 1637. Confalon est une altération du mot *gonfalon*, qui désignait la bannière, ornée de l'image de la Vierge et enrichie d'or et de pierreries, que les Pénitents blancs de Notre-Dame portaient, à Rome, dans les processions. — Les maisons qui faisaient l'angle du quai, et qui avaient leurs façades au midi de la place des Cordeliers, avant la transformation du quartier Grôlée, dataient de la fin du xviii<sup>e</sup> siècle. Les maisons contiguës au monastère, côté levant, en avaient été distraites en 1691. Le bâtiment qui s'étendait le long du quai ne fut élevé qu'en 1735.

seurs se signalèrent en d'importantes fonctions et par nombre d'exploits. Au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, le riche et puissant sénéchal Jacques de Grôleé possédait sur la rive droite du Rhône d'immenses jardins qui s'étendaient jusqu'à la rue Grenette. Quand les Frères Mineurs vinrent, en 1220, s'établir à Lyon, il leur céda un hôtel et une partie des terrains situés au nord du Port-Charlet. Les Grôleé habitèrent la maison de la Blancherie (angle nord-ouest des rues Grôleé et Stella), ainsi appelée de ce qu'il y avait là des tanneries où l'on blanchissait le cuir, et qui a donné son nom à la rue voisine. C'est au midi de cet hôtel que la rue Noire fut ouverte à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Ce quartier, dont l'aspect contraste si complètement aujourd'hui avec celui de Bellecour, ne se composait alors que de petites maisons et de grands jardins. Cent ans après, des imprimeurs y avaient leurs ateliers; dans un vaste enclos de la rue de la Blancherie, se trouvait un jeu de l'arbalète; plus loin, dans la même rue, un jeu de paume et jeu de billard; un autre jeu de paume au Puits Pelu; rue de la Rôtisserie, des étuves étaient jointes à un troisième jeu de paume; avec la rue Gaudinière, qui lui fait suite du côté du Rhône, cette sordide ruelle servait de repaire aux coquins, aux filles, aux diseuses de bonne fortune; à quelques pas de là, rue de la Blancherie, une grande mesure, appartenant aux Grôleé, était occupée par un « cureur de socenaires » (vidangeur), qui y logeait « ceux qui se méloient des basses œuvres ». — A présent, il ne reste plus trace des jardins qui égayaient de leurs verdure ces constructions maussades; on a utilisé les moindres places, entassé étage sur étage, si bien que ces méchantes ruelles sont devenues plus sombres, plus humides et plus nauséabondes que jamais. En vain les ordonnances de voirie prescrivent-elles de remplacer les chanées de bois par des canaux de fer-blanc prolongés jusqu'au niveau du sol : il est impossible de s'aventurer par là, quand il pleut, sans s'exposer à être trempé jusqu'aux os. Quant à la chaussée, elle est impraticable, même en temps de sécheresse; les boues y croupissent à l'ombre, sans que personne ait l'idée de les enlever, car jamais aucun cortège ne passe dans ces cloaques. Les habitants, logés à l'étroit dans leurs sombres taudis, ont pris l'habitude de considérer la rue comme une dépendance de leur boutique; ils y laissent des charrettes, y installent leur ouvrier; souvent même, on y dépose des tas de fumiers. Les échevins ont dû faire graver, par le sculpteur Bernard Sibrecq, ces mots : RUE PUBLIQUE, au coin de certaines rues « que aucuns particuliers se vouloient approprier ».

La plus grande partie de ce quartier est habitée par une population « des plus mécaniques » et misérable : affaneurs et pauvres gens de rivière, la plupart originaires de la Savoie, « auriens » ou orpailleurs, qui, pendant les basses eaux, exploitent péniblement les sables du Rhône pour en retirer quelques paillettes d'or. Il y a toujours aussi, par là, un certain nombre d'imprimeurs. C'est dans la rue Noire, à l'enseigne du « LION D'OR » que se trouve l'atelier de maître Claude Cayne, auteur d'un recueil d'odes publié sous le titre de *l'Apparition de Théophile à un poète de ce temps*, dans cette même rue, à l'image de Saint-François, que Jean Bruyset imprimera, cinquante ans plus tard, *l'Histoire* du P. Menestrier.

Au nord de la rue du Port-Charlet, nous voyons se dresser, au-dessus d'un fouillis de maisons basses, la haute tour carrée de l'église des Cordeliers de Saint-Bonaventure. C'est là, entre le Rhône et la rue de la Blancherie, que le sénéchal Jacques de Grôleé installa les Frères Mineurs

et fit élever à ses frais, sous le vocable de Saint-François-d'Assise, leur première petite église, où fut inhumé saint Bonaventure, décédé dans ce couvent pendant la tenue du Concile oecuménique, auquel il était venu assister. Le claustral n'a plus la même étendue qu'autrefois; le cimetière commun des religieux allait jusqu'à l'entrée de la rue Grenette, où se trouvait le portail du

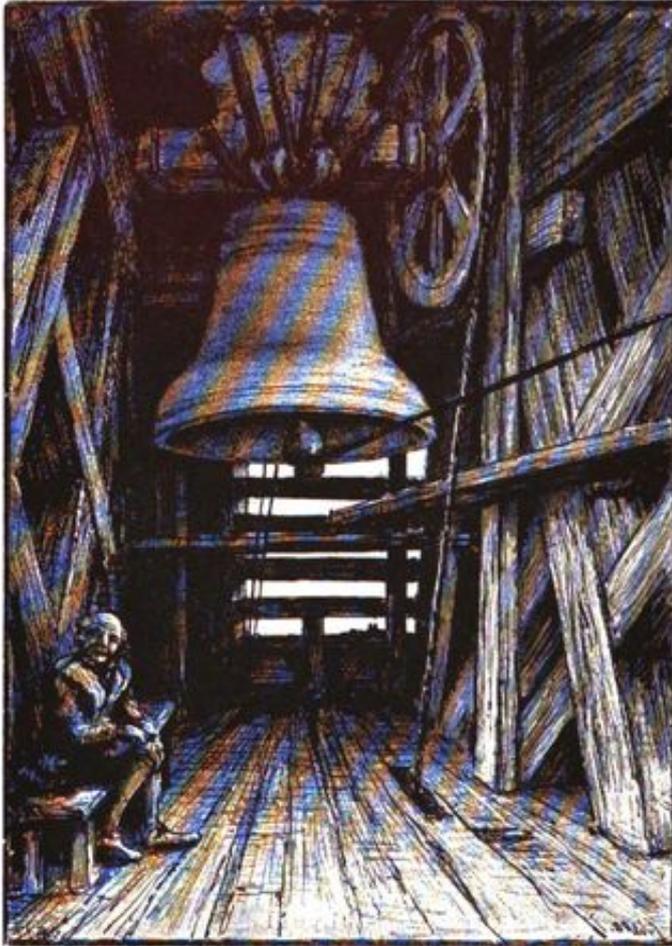


LA RUE DU PORT-CHARLET (RUE FERRANDIÈRE) PENDANT L'INONDATION DE 1840.

Toute cette rive était restée très basse, malgré les exhaussements successifs qu'on lui avait fait subir. En 1840, le débordement des eaux fut si violent, que les ossements de l'ancien cimetière des Cordeliers furent déterrés et entraînés. Aux siècles précédents, surtout avant la construction du quai, les crues du Rhône venaient périodiquement ravager les parties basses de la ville. — Le nom de *Port-Charlet* serait, suivant les uns, celui d'un propriétaire; d'autres pensent que le port se serait appelé *Dauphin* et que le nom de *Charlet* pourrait être, dans ce cas, un diminutif — comme le peuple en employait volontiers — de Charles, un des rois de France. Le plan de Delamonce dit : *rue du Port Charles*. — Notre dessin montre à droite, l'ancienne Halle-aux-Grains. En vertu d'un décret du 11 avril 1805, la municipalité acheta la chapelle des Pénitents du Confalon et celle de Notre-Dame de Bon-Rencontre qui lui était contigue et sur leur emplacement elle fit élever, d'après les dessins de l'architecte Gay, un bâtiment composé d'une halle pour la vente des grains au rez-de-chaussée et d'un magasin d'entrepôt au-dessus. La première pierre en fut posée le 5 juin 1811. Plus tard, le Mont-de-Piété, qui fonctionna depuis 1811, d'abord dans le claustral des Jacobins, puis dans la nouvelle Manécanterie ou maison des comtes de Saint-Jean, fut installé dans la partie méridionale de la Halle aux Grains et finit par occuper le bâtiment tout entier. Ce bâtiment disparut, le premier, au mois de septembre 1890, dans les démolitions de l'ancien quartier Grêlée.

monastère : il a été, en 1557, cédé à la ville et converti en place publique. — Au midi, du côté de la rue du Port-Charlet, une portion du couvent est envahie par des ateliers de teinturiers; bientôt, les Cordeliers loueront sept arcs et demi de leur cloître à des libraires, qui se succéderont là pendant plus de cent ans. — Au chevet de l'église, sur des terrains détachés du monastère, s'abritent deux chapelles desservies par les Frères Mineurs. La plus ancienne, Notre-Dame de Bon-Rencontre, affectée à une confrérie de bourgeois et d'artisans du quartier, montre son petit clocher à l'angle de la rue qui a pris son nom et de celle du Port-Charlet. La plus récente, la chapelle

de la Confrérie royale des Pénitents blancs de Notre-Dame du Confalon, construite sur l'emplacement de l'ancienne église du XIII<sup>e</sup> siècle, où ceux-ci tinrent longtemps leurs réunions, est adossée aux bâtiments du cloître. Fondée, si l'on en croit la tradition, par saint Bonaventure lui-même, la Confrérie des Pénitents du Confalon fut, après les troubles de la Réforme, agrégée à l'Archiconfrérie romaine, et prit, dès lors, une grande extension. Henri III, durant le séjour qu'il fit en cette ville à son retour de Reims, assista plusieurs fois à ses offices et à ses processions publiques, en habit de pénitent, longue robe de toile blanche en forme de sac, avec deux trous à l'endroit des yeux, des manches longues, un capuchon pointu, et une discipline pendant à la ceinture.



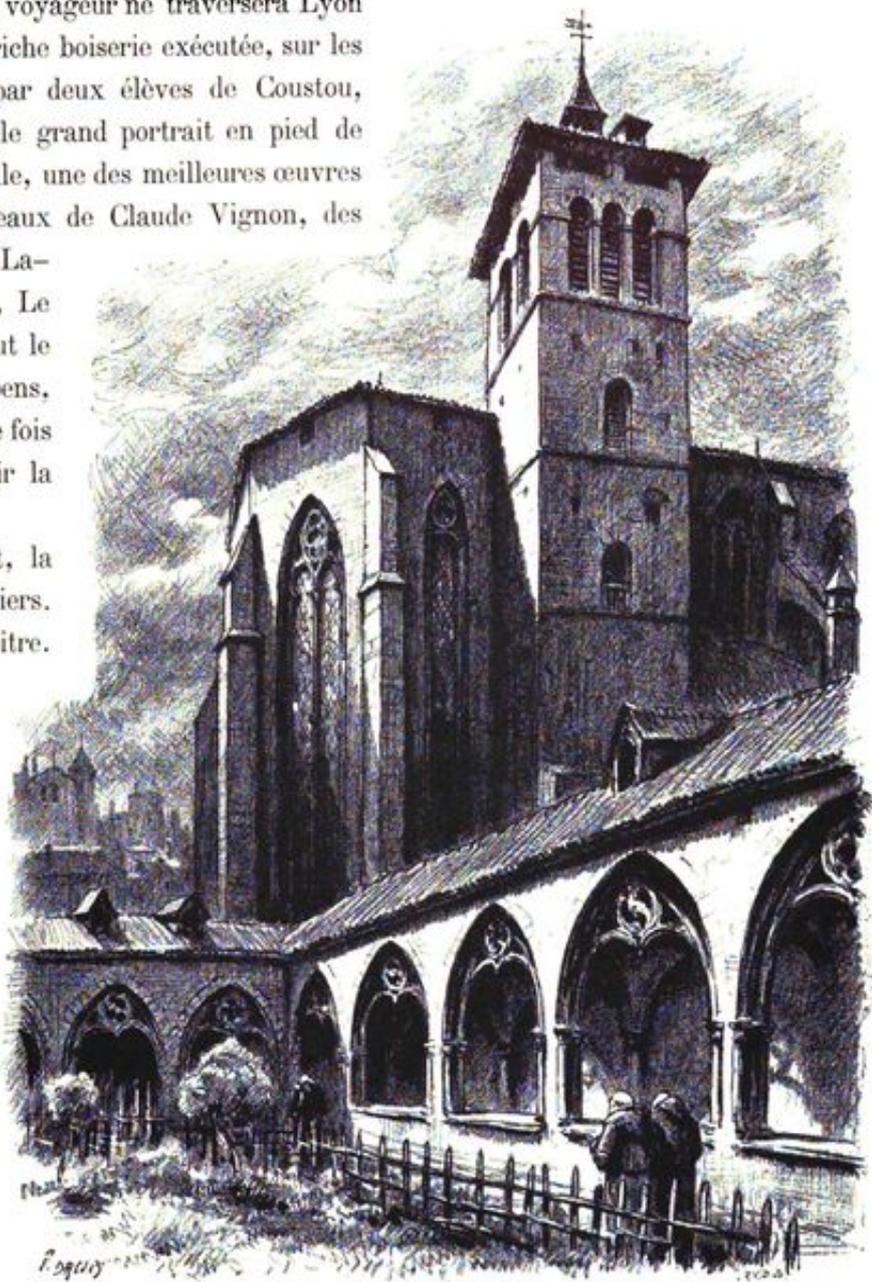
INTÉRIEUR DU CLOCHER DE L'ÉGLISE DES CORDELIERS.

A son exemple, plusieurs seigneurs de la cour étaient reçus dans cette pieuse association, dont les hommes les plus distingués de la ville se font honneur de faire partie. Par lettres patentes du mois de décembre 1583, Henri III décernait à la Confrérie le titre de *Royale Compagnie des Pénitents*, et faisait suspendre dans la nef deux couronnes royales, celle des Jagellons et celle de saint Louis, qui sont aujourd'hui dans la nouvelle chapelle. — Celle-ci, l'une des plus spacieuses de toute la ville, ne mesure pas moins de 106 pieds de longueur sur 33 de largeur. Elle a son entrée sur la rue de Bon-Rencontre. Au fronton du portail, en marbre rouge, se lit une inscription à la mémoire de M. d'Halincourt, bienfaiteur et membre lui-même de la Confrérie, qui posa la première pierre de l'édifice. Quatre degrés nous conduisent sous le péristyle ; puis s'ouvre un vestibule, dont la voûte est soutenue par deux colonnes de marbre de Seyssel, et qui donne accès dans la nef, où sont dressées trois tribunes. La déco-

ration intérieure n'offre encore de remarquables que les dorures de la voûte et quelques bons tableaux. Mais grâce au zèle du recteur, Guillaume d'Albon, comte de Lyon, la Confrérie vient de prendre un nouveau développement : des chanoines de Saint-Jean, toute la noblesse, les présidents et conseillers des cours et juridictions de la ville, le prévôt des marchands et les échevins ont revêtu l'habit des Pénitents. Plusieurs fois dans l'année, de magnifiques cérémonies sont célébrées à Notre-Dame du Confalon. Il y a un maître de chapelle : c'était, il y a peu de temps encore, le fameux Jean Clément, qui prenait le titre de « Maître de musique de la ville et en la chapelle

des Pénitents de Nostre-Dame du Confallon ». A la fête de la Confrérie, sa « musique », dont elle est très fière, — car les autres chapelles n'en ont pas, — marche en tête du cortège, précédant les porteurs du pain béni. Elle accompagne les Pénitents, quand ils vont processionnellement ouïr la messe en quelque lieu de pèlerinage. Bientôt, l'accroissement des ressources permettra de décorer splendidement la chapelle et d'y accumuler une grande quantité d'œuvres d'art, qui feront l'admiration des connaisseurs. Pas un voyageur ne traversera Lyon sans visiter, aux Confalons, la riche boiserie exécutée, sur les dessins de Jean Delamonce, par deux élèves de Coustou, Claude Lamoureux et Simon, le grand portrait en pied de l'archevêque Camille de Neufville, une des meilleures œuvres de Thomas Blanchet, les tableaux de Claude Vignon, des frères Corneille, de Le Blanc, Lafosse, Daniel Sarrabat, Cretet, Le Beau, La Trémolière, et surtout le célèbre *Christ mourant*, de Rubens, dont l'étranger offrira plus d'une fois des sommes considérables (voir la note, p. 137).

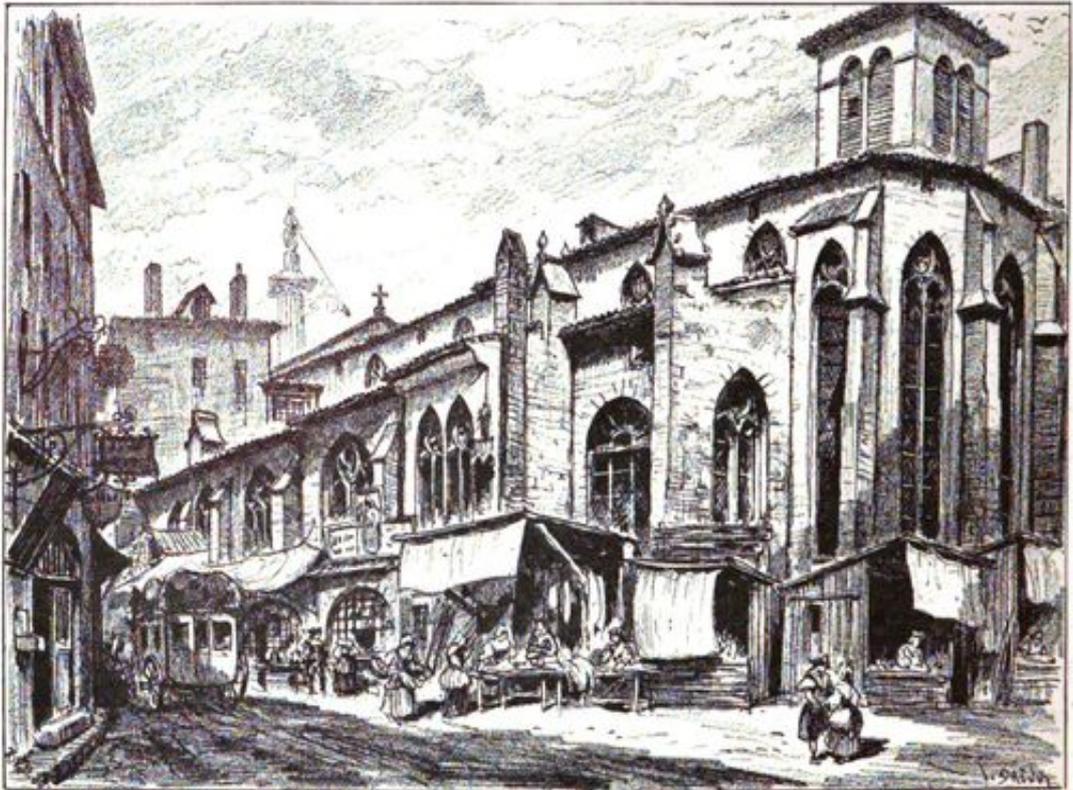
Franchissons, maintenant, la porte du monastère des Cordeliers. On nous introduit dans le cloître. Sous les arceaux gothiques, qui s'ouvrent sur un préau et qu'un moine de ce couvent a décorés de curieuses perspectives, nous rencontrons des religieux, vêtus de la robe et du chaperon de gros drap noir, la ceinture de corde nouée à trois nœuds, et les pieds chaussés de sandales. Le long de la muraille, voici le tombeau du sénéchal Jacques de Grôle, avec son effigie en relief sur la pierre et, tout autour, des restes d'anciennes peintures ; dans un caveau voisin, reposent trois autres membres de cette illustre famille. Plus loin, on nous



LE CLOÎTRE ET L'ÉGLISE DES CORDELIERS AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE.

La chambre dite de Saint-Bonaventure, entièrement reconstruite en 1735, se trouvait dans le bâtiment à arcades qui datait de cette époque et avait sa façade sur le quai. — Sous la Terreur, l'église des Cordeliers et la chapelle des Confalons furent saccagées et leurs œuvres d'art détruites ou enlevées. Le 16 fructidor an IV (3 septembre 1796), les propriétés comprises dans la masse claustrale furent vendues, et, bientôt, sur leur emplacement, on perça des voies nouvelles : rue de Pavie, rue Champier, rue Meyssonier, rue Saint-Bonaventure, rue et place des Confalons.

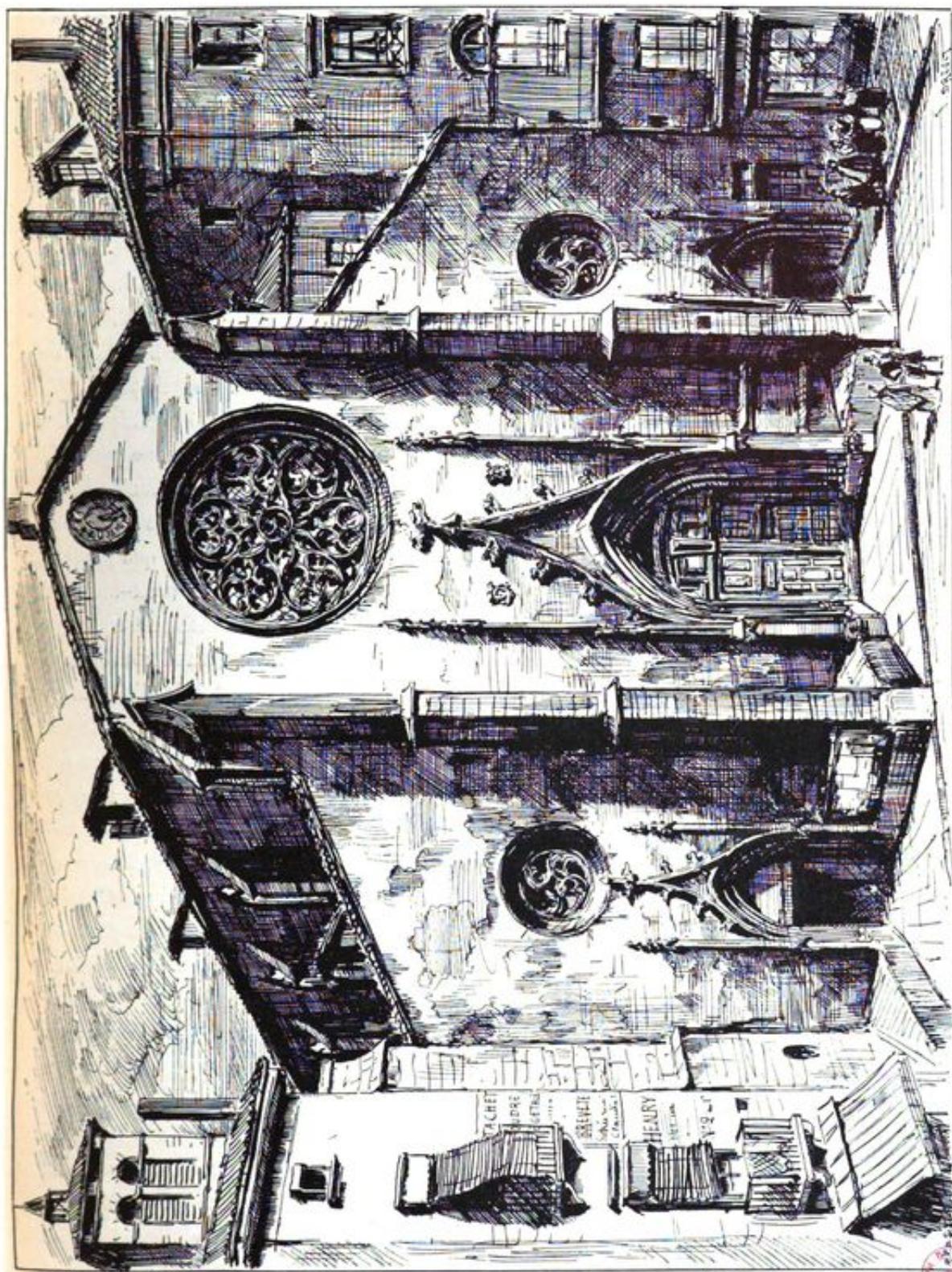
montre le tombeau de la femme et de la fille du médecin Lazare Meyssonnier, qui s'y est lui-même réservé sa sépulture. C'est dans ce cloître que le roi Henri IV se promenait, un jour de l'année 1600, quand le maréchal de Biron, qui l'avait trahi pour se jeter dans les projets du duc de Savoie et de l'espagnol comte de Fuentès, vint protester de son repentir, et que le roi, trop confiant, comme allait le prouver la nouvelle trahison de son ancien compagnon d'armes, lui répondit : « Bien !



L'ÉGLISE DES CORDELIERS ET LA RUE DE BON-RENCONTRE A LA FIN DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

La rue Bon-Rencontre avait, à cette époque, repris l'ancien nom de rue Blancherie. On aperçoit, adossés au flanc de l'église, les échoppes des savetiers, construites en 1649, refaites en 1732. En face de la petite porte, se trouvait la rue *des Besicles* (partie orientale de la rue Tupin), qui devait son nom à une enseigne, comme la rue du Plat-d'Argent, que nous avons rencontrée plus haut. Cette rue des Besicles aboutissait à la rue *Bonnevaux*, qui s'étendait (sur l'emplacement de la rue de la République) jusqu'à la rue Port-Charlot (rue Ferrandière), au midi; au nord, la rue *des Générales* continuait la rue Bonnevaux jusqu'à l'entrée actuelle de la rue Grenette.

Maréchal, ne te souviens de Bourg, et ne me souviendrais du passé. » De là, nous allons admirer les belles boiseries de la salle du Chapitre; la voûte de la sacristie, où François Stella a peint sa fresque des Sept Sacrements, qui passe pour son chef-d'œuvre; puis le réfectoire, également décoré par cet excellent peintre. Au-dessus, se trouvent les cellules des religieux. A l'extrémité de ce bâtiment, du côté du Rhône, on nous fait visiter la cellule où saint Bonaventure vint loger, pour assister aux séances du Concile, et où il mourut, après avoir reçu les derniers sacrements de la main du pape Grégoire X. Notre guide ne se fait pas faute de nous rappeler les magnifiques funérailles qui furent faites au glorieux fils de saint François et de nous décrire son convoi funèbre suivi par les cardinaux, les cinq cents évêques, les ambassadeurs des puissances chrétiennes venus au Concile, et toute la population en larmes. La cellule de saint Bonaventure, transformée en oratoire, est aussi décorée de belles fresques de François Stella. Durant l'octave qui précède le



LA FAÇADE DE L'ÉGLISE DES CORDIERS DE SAINT-DENIS, AVANT 1856.

L'église des Cordeliers, telle qu'elle fut bâtie, de 1227 à 1227, par Jacques de Grèlée, petit-fils du premier bienfaiteur du monastère, ne s'étendait que jusqu'à un septième arcade. La façade primitive terminait d'un côté la chapelle de Saint-Antoine de Paloue; de l'autre, celle de Saint-Bernardin; seuls, les murs extérieurs étaient prolongés, sans voûte, ni toiture, jusqu'à la place de la façade actuelle et formaient ce qu'on appelait l'Auditoire ou le Prédicatoire. L'église fut achevée de 1468 à 1471, aux frais de Simon de Roveclis, dit de Pavie. Ce monument était regardé comme un type, unique en France, des églises des Frères-Mineurs. La nouvelle façade était d'une grande simplicité, comme on peut en juger par le dessin ci-dessus. Mais, en 1856, on s'avisait de l'embellir, en la surchargeant d'ornements tout à fait déplacés et en la surmontant d'un pigeon aigle, « aussi disgracieux qu'incorrect », observe très justement M. Stoyert.

L'église des Cordeliers, telle qu'elle fut bâtie, de 1227 à 1227, par Jacques de Grèlée, petit-fils du premier bienfaiteur du monastère, ne s'étendait que jusqu'à un septième arcade. La façade primitive terminait d'un côté la chapelle de Saint-Antoine de Paloue; de l'autre, celle de Saint-Bernardin; seuls, les murs extérieurs étaient prolongés, sans voûte, ni toiture, jusqu'à la place de la façade actuelle et formaient ce qu'on appelait l'Auditoire ou le Prédicatoire. L'église fut achevée de 1468 à 1471, aux frais de Simon de Roveclis, dit de Pavie. Ce monument était regardé comme un type, unique en France, des églises des Frères-Mineurs. La nouvelle façade était d'une grande simplicité, comme on peut en juger par le dessin ci-dessus. Mais, en 1856, on s'avisait de l'embellir, en la surchargeant d'ornements tout à fait déplacés et en la surmontant d'un pigeon aigle, « aussi disgracieux qu'incorrect », observe très justement M. Stoyert.

14 juillet, on y vient en pèlerinage; les mères amènent leurs enfants malades ou infirmes et implorent le secours du saint, qui a été choisi comme patron des enfants de Lyon. — Au midi, s'élèvent encore d'autres bâtiments, avec l'ancien dortoir, l'ancienne salle de conférence, de sorte que le claustral renferme pour ainsi dire deux couvents. Un beau jardin, un verger plein d'arbres à fruits rompent la sévérité des constructions monacales. Il n'y a peut-être pas, dans toute la ville, d'habitation plus spacieuse ni plus agréable. C'est là qu'un lieutenant de François I<sup>er</sup>, Jean-Jacques Trivulce, voulut fixer sa résidence. Les notables bourgeois y tinrent d'importantes réunions. Maintes fois, les Cordeliers firent représenter dans leur cloître les « beaux mystères » de la Passion et de la Conception de Notre-Dame. Quand la terrible famine de 1531 fit affluer dans les murs de Lyon, « en grandes troupes et à pleins bateaux », les misérables habitants des campagnes, décharnés et « comme de pures anatomies vivantes », ce fut aux Cordeliers que s'organisèrent les secours; sept ou huit mille pauvres y reçurent la première distribution de pain et un jeton qui leur donnait entrée dans l'un des cinq hôpitaux de la ville. Quand, plus tard, avec le reliquat des fonds recueillis pour le soulagement de ces malheureux, la charité ingénieuse des Lyonnais créa un service régulier d'assistance, ce fut dans ce couvent même que l'Aumône générale



LA PETITE PORTE DE L'ÉGLISE DES CORDELIERS.

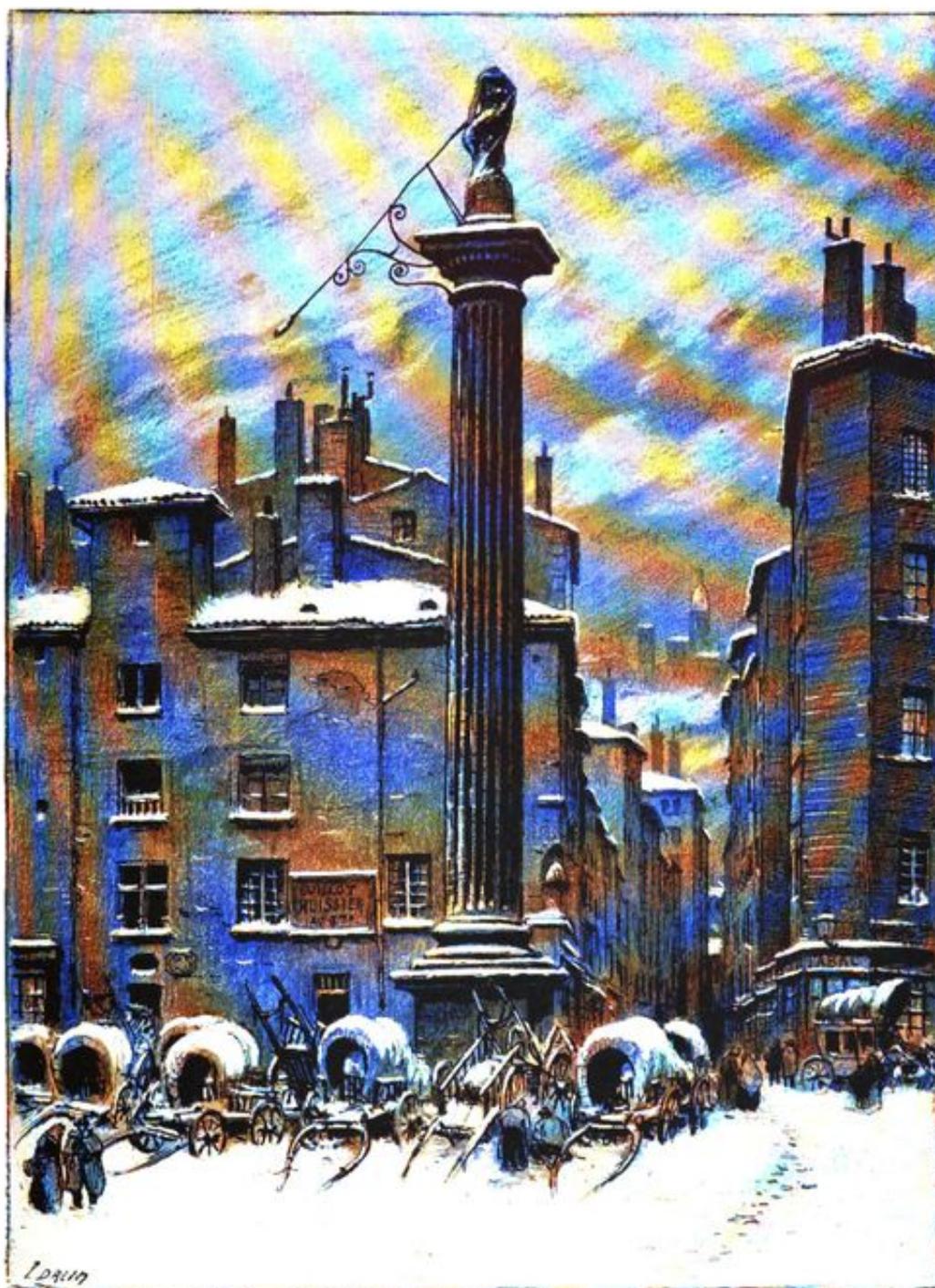
Cette petite porte fut ouverte en 1617. Au dessus, les religieux firent graver une inscription latine, tirée des Paralipomènes, et dont voici le sens : « Mes regards seront ouverts et mes oreilles attentives à la voix de celui qui priera dans ce lieu, dit le Seigneur ».

fit bâtir son premier bureau, ses greniers, sa boulangerie, et un petit cloître pour y entendre les requêtes des indigents. C'est d'ici, avant la construction de la Charité, que partait, chaque année, la procession des pauvres. Et ceux-ci n'ont pas oublié le chemin du monastère; au moment où nous sortons du cloître, nous en apercevons un grand nombre qui se pressent à la porte, afin de prendre part à la distribution de la soupe et des restes du réfectoire.

L'instant d'après, nous nous trouvons sur la place des Cordeliers, devant la façade de l'église. Elle est fort simple : au grand portail, des feuillages délicatement sculptés ; au-dessus, une rosace aux élégantes nervures ; puis, les armes de Simon de Rovedis, dit de Pavie, qui fut médecin de Charles VII et de Louis XI, et, entre le grand portail et la porte de la nef occidentale, une longue inscription rimée, en lettres gothiques, et datée de 1470, rappelant que cette façade et les trois dernières travées de l'église furent élevées aux frais de ce pieux personnage. L'intérieur de l'église — qui est, après la Cathédrale, la plus vaste de Lyon — a la sévère simplicité des églises des Frères Mineurs. Voûte à croisée d'ogive, portant à la clef les armes des bienfaiteurs, entre autres celles de

Jacques II de Grölée, qui fonda l'église, et la croix blanche de Savoie ; piliers flanqués de pilastres à angles abattus, avec des chapiteaux sans sculptures : c'est toute l'austérité du cloître. Mais les grandes fenêtres élancées du chœur, les vitraux richement colorés, la décoration des chapelles et des autels adossés autour de chaque pilier, les tableaux accrochés de toutes parts font oublier la

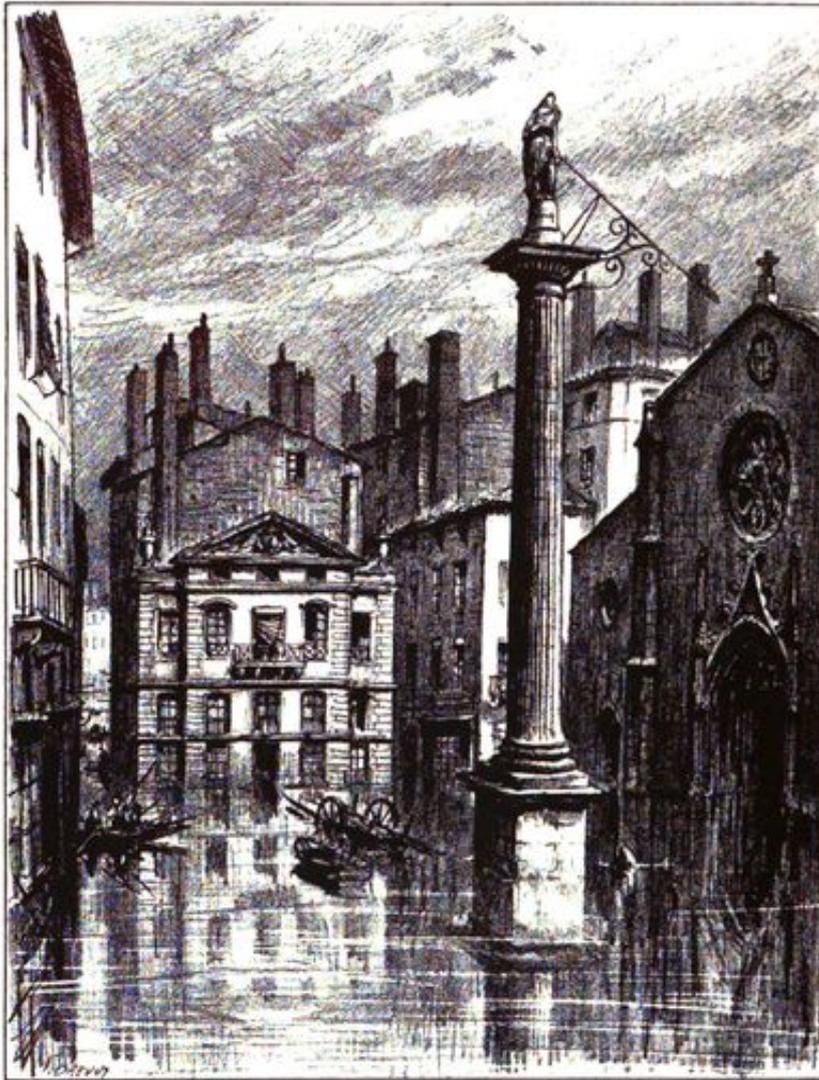
froideur de l'édifice et lui donnent un grand caractère de vitalité religieuse, et même de beauté artistique. — Dans la nef droite, voici, en entrant, la chapelle de Sainte-Genève, patronne des ciriers et des confituriers; une peinture de Lucio Massari représente la sainte debout, un ange à son côté, et au-dessous un démon. La deuxième a été érigée à saint Mathieu par les tondeurs de draps, dont les armoiries — des ciseaux à tondre en chevron — sont sculptées à l'entrée. La troisième, celle des corroyeurs, où sont les tombes des Colombier, est consacrée à saint Jude et saint Simon. A la suite, saint Antoine de Padoue, patron des



LA PLACE DES CORDELIERS, LA COLONNE DU MÉRIDIEN ET L'ENTRÉE DE LA RUE GRENETTE, EN 1850.

La place des Cordeliers avait été créée en 1557, sur le cimetière commun des religieux. Le claustral des Frères Mineurs s'étendait, auparavant, jusqu'à l'entrée de la rue Grenette; il y avait, à cet endroit, un grand portail, d'où une large allée conduisait à la grande porte de l'église. — Après la vente de la place à la ville, les religieux furent enterrés dans l'église. Une très ancienne croix gothique s'élevait au milieu de cette place; une autre croix fut érigée, en 1748, aux frais du Consulat. — On y substitua, en 1765, la Colonne du Méridien. Le méridien servait à régler les horloges au temps vrai; ce n'est qu'en 1816, que l'on a commencé à régler au temps moyen. Le cadran solaire de la colonne fut tracé en 1763, par l'architecte Terrier. La colonne avait été faite sur les dessins de l'architecte Pierre-Gabriel Bugniet; aux deux principales faces, des bassins recevaient les eaux qui coulaient par les tuyaux d'une pompe à deux corps. Le fût de la colonne était d'ordre dorique et haut de 21<sup>m</sup> 66. La statue d'Uranie, qui la surmontait, était l'œuvre du sculpteur Clément Jayet; la tête de cette statue se détacha longtemps avant la destruction de la colonne, qui eut lieu en 1858. — Notre dessin montre la maison Champier avec sa tour.

hôteliers et taverniers; saint Jean-Baptiste; saint François d'Assise, avec un tableau du saint par Horace Le Blanc. Au contrefort extérieur de la septième chapelle, saint Philippe et saint Jacques, sont gravées les armoiries des maîtres-tailleurs d'habits : une paire de grands ciseaux ouverte en sautoir et surmontée d'une coquille. A côté, c'est la chapelle de saint Fortunat, fondée au XIV<sup>e</sup> siècle par les marchands de Troyes résidant à Lyon, jolie construction gothique ornée de piédestaux aux dais dentelés et de huit niches couronnées en pyramide ajourée, qui contenaient autrefois des statues de marbre. Enfin, la chapelle de Notre-Dame, où repose son fondateur, Jean Ogier. — Derrière



LA PLACE DES CORDELIERS ET LA MAISON DU CONCERT, PENDANT L'INONDATION DE 1840.

La Maison du Concert, qui servait de lieu de réunion à une société d'amateurs ou Académie libre de musique, fut bâtie sur un terrain aliéné par les Cordeliers, en 1724. Frédéric Pietra-Santa, ingénieur de la ville de Milan, en avait fourni les plans (*Juvent. Chappe*). Robert de Cotte aurait donné les dessins de la façade, qui était élégamment décorée, mais surchargée d'ornements. — Démolie en 1858, en même temps que la Colonne du Méridien, pour dégager les abords du Palais du commerce, bâti de 1856 à 1862. — La Maison du Concert formait, du côté du Rhône, une place carrée, dont elle occupait la façade occidentale, et, à ses côtés, deux petites rues : au nord, la rue Stella, ainsi appelée, en souvenir des peintres célèbres de ce nom qui avaient leur tombeau dans l'église des Cordeliers, et, au midi, la rue Claudia, du nom de Claudia Bouzounet, nièce, par sa mère, de Jacques Stella, et qui, comme ses sœurs Françoise et Antoinette, s'était illustrée dans l'art de la gravure. — Le premier pont Lafayette, d'abord pont Charles X, puis pont du Concert, ne fut construit que de 1826 à 1828.

une balustrade en marbre, décorée de lions de marbre aux deux extrémités, s'alignent, de chaque côté du chœur, vingt et une stalles, ornées d'écussons; une riche boiserie recouvre toute l'enceinte jusqu'aux corniches des piliers. Sous les dalles, se trouvent le tombeau de Jacques II de Grèce et celui du peintre François Stella, qui a tant contribué à la décoration du monastère et de l'église. Au milieu du sanctuaire s'élève, sur quatre gradins, un colossal maître-autel en bois doré, soutenu par six grosses colonnes torses; de chaque côté, un petit autel et des anges agenouillés; au-dessus, une immense toile de François Perrier, l'*Adoration des Mages*, surmontée d'un dais terminé en forme de couronne et entouré de draperies de soie. — Cette pompeuse décoration est de date assez récente. L'église et le couvent des Cordeliers n'avaient pas échappé à la dévastation pendant les troubles de la Réforme; les autels avaient été

dépouillés, les ossements de saint Bonaventure brûlés sur la place publique et leurs cendres jetées dans le Rhône; seul fut sauvé le reliquaire d'argent renfermant le chef du saint. Quelques années plus tard, après avoir vu commencer dans leur cloître et sous leurs yeux l'effroyable



LA PORTE DES CORDELIERS (ANCIENNEMENT PORTAIL VIEIL DES FRÈRES MINEURS) ET LE REMPART DU ROSNE  
entre les Cordeliers et l'ancien fossé des Terreaux. (D'après le plan de Simon Maupin. 1625).

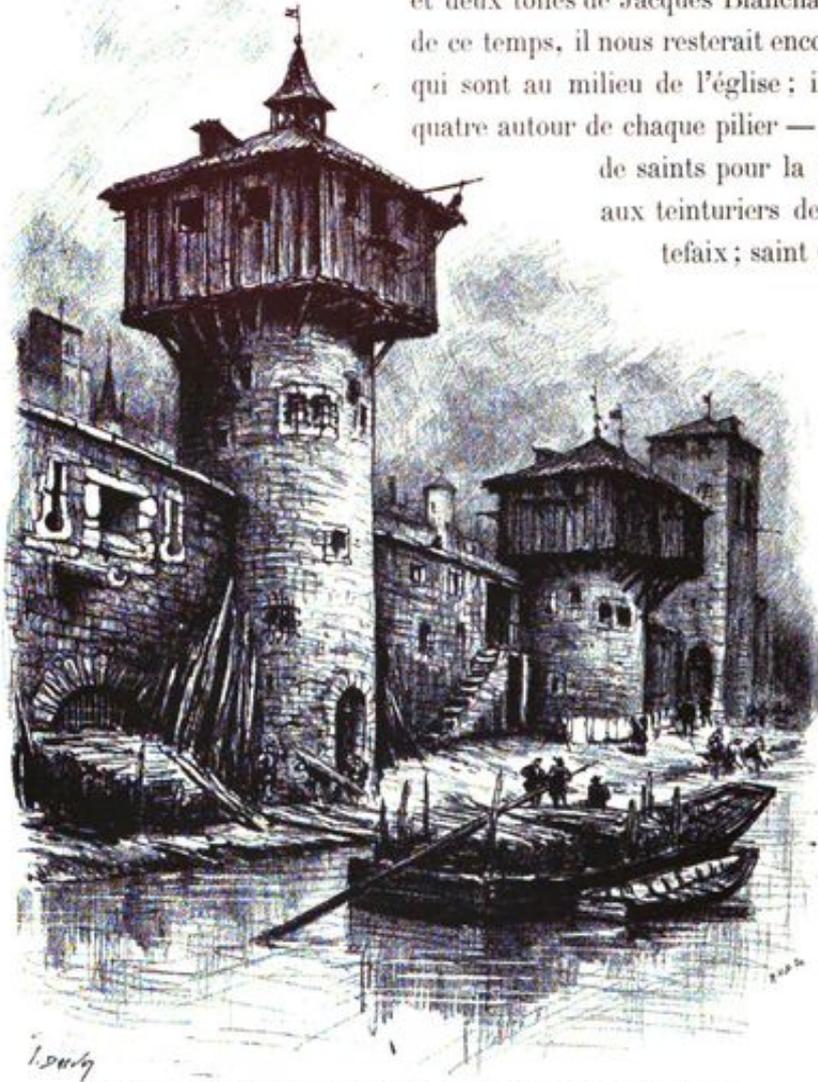
C'est l'emplacement du quai de Retz actuel. Dans les basses eaux, la rive, un peu plus élevée à cet endroit, servait d'entrepôt pour les bois amenés par bateaux. Malgré des défenses réitérées, on avait pris l'habitude de déposer aussi des bois le long de la courtine, en dedans du rempart, — ce qui fit donner le nom de rue de la *Fusterie* à la partie du chemin des courtines située entre la place des Cordeliers et la rue Neuve.

carnage des Vêpres lyonnaises, les religieux s'occupèrent de réparer leurs ruines. Des dons généreux leur permirent d'installer de nouvelles orgues et de se procurer de nouvelles cloches; leur sonnerie est aujourd'hui réputée la plus belle de tous les couvents de leur ordre. Quant au chœur de l'église, il a été entièrement reconstruit grâce à la munificence du roi Henri IV et des officiers, magistrats, consuls et citoyens de Lyon; nous en lisons le témoignage sur une plaque de marbre placée dans la chapelle de saint Bonaventure, au-dessus de la porte qui communique dans le cloître. Cette chapelle, située sous le clocher, est la première à gauche du chœur; Hugues et Amédée de Roussillon, ses fondateurs, y ont leur tombeau; des peintures ornent la voûte, quatre statues décorent les niches élevées autour de l'autel, et sur le mur est un beau tableau du saint. — En redescendant le long de la nef orientale, nous trouvons, dans la chapelle de Notre-Dame de l'Assomption, aux ouvriers en soie, une précieuse peinture sur bois, de François Stella, *l'Assomption de la Vierge*; au fond de cette chapelle, on aperçoit, à travers une petite fenêtre grillée, un oratoire que Charles VIII fit élever au bas de l'escalier conduisant aux cellules; c'est là qu'est déposée la châsse renfermant les reliques

de saint Bonaventure. Viennent ensuite les chapelles de saint Nicolas, patron des bateliers, et de saint Bernardin, patron des bouchers; puis, celle autrefois dédiée à l'Annonciation et qui est devenue, sous le vocable de saint Luc et saint Clair, la chapelle des peintres et des vitriers; on y remarque le tombeau de Simon de Pavie, avec son épitaphe versifiée, en caractères gothiques, et, en face de l'autel, un petit tableau d'une grâce exquise, que l'on donne pour le chef-d'œuvre de Jacques Stella : *Jésus Enfant adoré par les Anges* (au Musée); enfin, dans les dernières travées, saint Michel, aux fromagiers et aux poulaillers, et saint Hubert, aux fondeurs. — Quand nous aurons admiré l'*Ascension*, de Guillaume Perrier, la *Vierge dans une gloire*, d'Horace Le Blanc,

et deux toiles de Jacques Blanchard, le plus habile coloriste parisien de ce temps, il nous resterait encore à visiter les autels de confréries, qui sont au milieu de l'église; il n'y en a pas moins de trente — quatre autour de chaque pilier —, tous ornés de tableaux, de statues de saints pour la plupart en marbre. Saint Maurice, aux teinturiers de draps; saint Christophe, aux portefaix; saint Claude, aux tourneurs et aux marchands de bois; saint Crépin, aux cordonniers; saint Eloi, aux maréchaux, charretiers et voituriers par terre; saint Jean Porte-Latine, aux compagnons imprimeurs... Chacune de ces confréries a sa fête particulière. Mais, c'est aux fêtes de l'octave de saint Bonaventure, qu'il faut voir l'église tendue de tapisseries, les autels parés et étincelants de lumière, les bannières déployées alentour; puis, la procession des reliques, à laquelle assistent les échevins, au milieu d'un immense concours de peuple, les salves d'artillerie exécutées par les bourgeois sur la place des Cordeliers, et, la nuit venue, les illuminations.

En sortant de l'église, nous

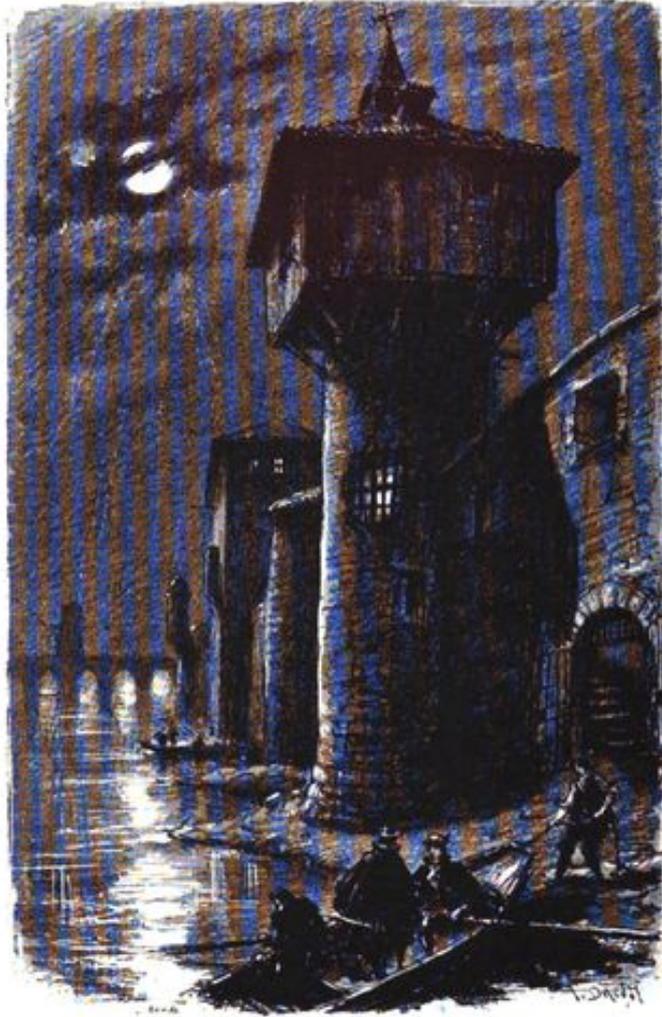


LE REMPART DU ROSNE ENTRE LA PORTE DES CORDELIERS ET LA PORTE DE RUE NEUVE, EN 1625. Devant le Grand Collège de la Trinité.

remarquons, à notre gauche, au milieu de la place des Cordeliers, la vieille croix gothique où, pendant la peste de 1581 et 1582, le Chapitre de Saint-Nizier vint faire sa procession du dimanche des Rameaux. Dans la partie qui fait retour, au midi, vers la rue des Besicles et la rue de Bon-Rencontre, c'est un encombrement de charrettes, sous leurs bâches de toile

blanche, amenées par les voituriers suisses et franc-comtois. Au couchant, près de l'entrée de la rue de Basse-Grenette, où se trouvait l'ancienne place du Vin, voici la maison du célèbre Symphorien Champier, qui fut saccagée par la populace en fureur, pendant la fameuse *Rebeyne* de 1529, et qui portait, à sa tour, les armes des Bayard et du royaume de Jérusalem et, à sa façade, les statues de Jésus, saint Pierre et saint Paul, de Pythagore, Démocrite et Hippocrate. Derrière cette maison, dans la courte rue des Générales, aboutissant à la rue de Basse-Grenette, et sur l'emplacement de l'ancien immeuble des moines de Bonnevaux, est situé l'hôtel de Milan ou de la Générale, un des plus spacieux et des plus beaux de la ville, bâti à la fin du règne de Louis XII, et habité d'abord par Maximilien Sforza, duc de Milan, puis par Claude de Bourges, général des finances du Piémont, par sa veuve, Françoise Mornay, la « générale », et leur fille, Clémence de Bourges, « la perle des demoiselles lyonnoises ». C'est dans ce même hôtel qu'en 1561 les Protestants établirent en premier lieu leur prêche, au milieu de la vaste cour qu'ils couvrirent de tentes, leur arsenal et le logement de leurs ministres.

Mais nous retrouverons plus tard le quartier de la Grenette. Laissons également, au nord-ouest, la rue de la Gerbe, qui se dirige en biais vers Saint-Nizier, et acheminons-nous vers le Grand-Collège de la Trinité. Deux voies y conduisent. En face de l'église des Cordeliers, c'est l'étroite rue Buisson, aux angles de laquelle se voient une statue de saint Bonaventure et une Vierge à l'Enfant; elle nous mène à la rue Gentil — ancienne rue de Montribloud — qui, par la ruelle Ménié, plus tard rue Treize-Pas, communique à la rue Henri (rue de la Bourse), au croisement de la rue Neuve. Du côté du Rhône, c'est le chemin des courtines, appelé dans cet endroit rue de la Fusterie, à cause des bois de construction qu'au mépris des arrêtés on a pris l'habitude d'entreposer le long du rempart.



LES COURTINES DU ROSNE EN AMONT DES CORDELIERS.

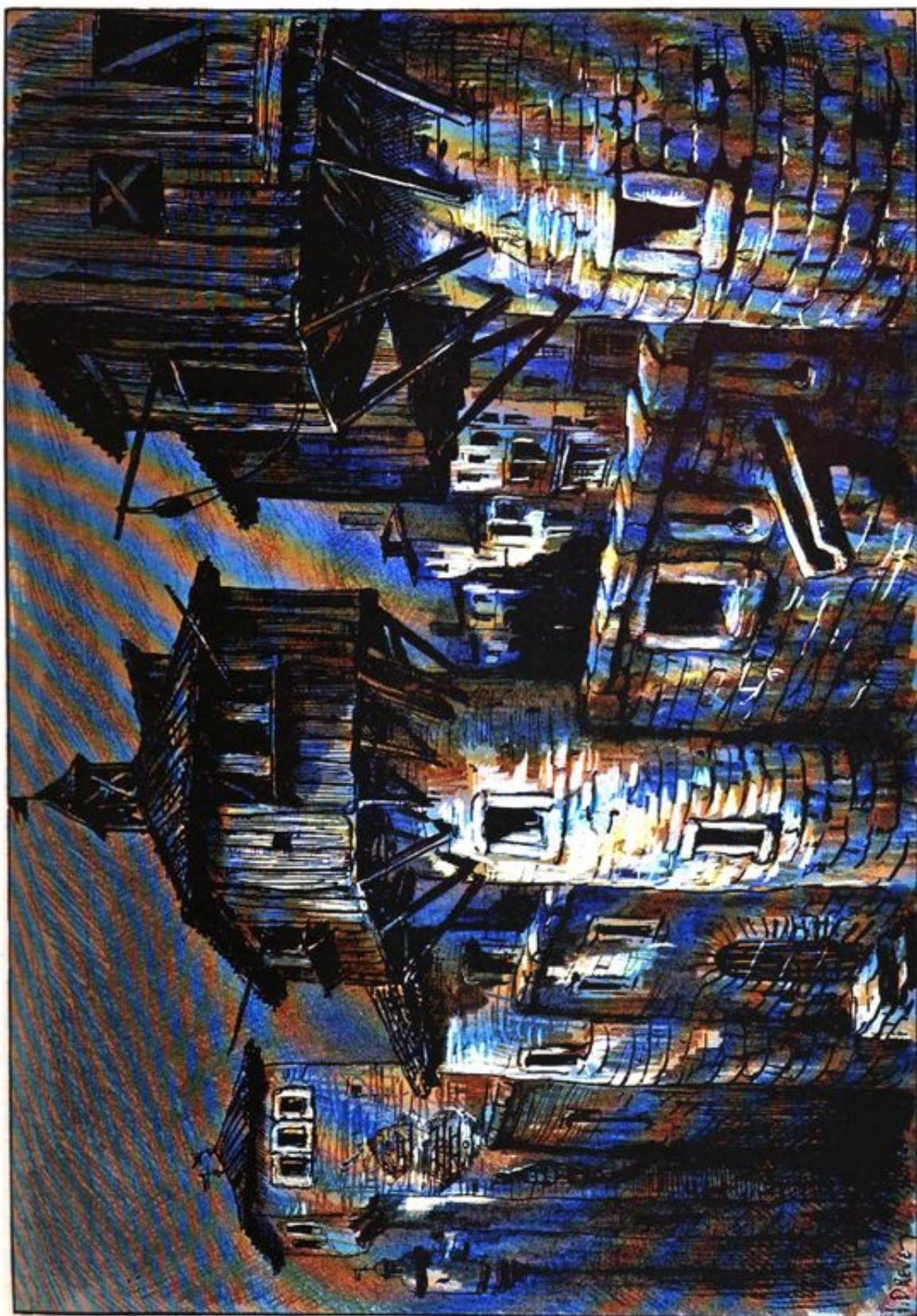
Une courtine est un ouvrage de fortification servant à relier deux tours. Ce terme s'applique non seulement à la muraille, mais encore, par extension, au terre-plein situé derrière la muraille. C'est ainsi que le chemin qui longeait l'intérieur du rempart était désigné le *Chemin des Courtines* ou *les Courtines* tout court.

Le rempart construit sous Louis XIII s'arrête aux Cordeliers, pour reprendre à la hauteur de l'ancien fossé des Terreaux. Des Cordeliers au fossé des Terreaux, c'est encore l'ancienne

courtine, à peine restaurée par places, qui se dresse au bord du fleuve avec ses grandes meurtrières et ses gargouilles, ses grosses tours bâties en pierres presque brutes et toutes noircies par le temps. Au bout de la place des Cordeliers, cette tour carrée, surmontée de mâchicoulis en pierre et d'une rangée d'ouvertures, où l'on braquait des coulevrines, c'est la Porte des Cordeliers, anciennement appelée le Portail vieil des Frères Mineurs; un escalier intérieur conduit au pied de la tour et communique par des portes latérales à l'ancien port des Cordeliers; là se trouve un chantier où l'on décharge les bois de construction et les bois à brûler, amenés du haut Rhône; en face, sur le courant, tournent les grandes roues de sept ou huit gros moulins, réunis côte à côte, comme ceux que nous avons rencontrés en aval du pont. A la suite de la porte des Cordeliers, viennent trois tours rondes, la première couverte d'une bizarre toiture en tuiles à une seule pente, et les deux autres surmontées d'énormes hourds en bois, dont les ais vermoulus gémissent et grincent au souffle du vent. C'est ensuite la Porte de rue Neuve, ancien Portail de rue Neuve, située au débouché de cette rue et donnant accès au port de ce nom. Toute cette partie du vieux rempart est extrêmement pittoresque. Au bout de la rue du Pet-Etroit (aujourd'hui rue Bât-d'Argent) il y a encore une porte, plus petite, le portail Figuet; et plus loin, quatre ou cinq bâtisses, qui ont envahi la muraille et formé sur la courtine un commencement de rue.

C'est derrière ce vieux rempart, entre la rue Neuve et la rue Mulet, dans les granges et les terrains de la Confrérie de la Trinité, loués par le domaine royal, que se trouvait, au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, le dépôt de l'artillerie et la fonderie de canons. La forte muraille munie de tours préservait cet arsenal de toute surprise; la porte et le port de rue Neuve facilitaient l'entrée des matériaux employés dans cet atelier de construction et l'embarquement des munitions destinées aux armées du roi. A cette époque, la menace de l'invasion des troupes de Charles-Quint nécessitait des armements considérables pour la défense de la ville; les Suisses, disait-on, se vantaient de venir à Lyon avec une armée de douze mille hommes. On dut recruter des soldats, acheter des corselets et des morions blancs à Brescia et à Milan, des arquebuses et des fers de pique à Saint-Étienne, et commander de grandes coulevrines. Puis, ce furent les lansquenets venant de l'armée d'Italie, qui voulurent de force loger en ville: des canons furent braqués sur le pont du Rhône et la milice occupa les tours des remparts. En 1535, le passage de l'artillerie sur le pont du Rhône fut si considérable que deux arches en furent ébranlées. Les granges de la Trinité étaient devenues insuffisantes; il avait fallu, pour abriter les canons, louer un emplacement et construire un hangar dans le voisinage du couvent des Jacobins. Ce fut alors que François I<sup>er</sup> résolut de transférer l'Arsenal dans les terrains plus spacieux de la Rigaudière.

C'est à côté de l'ancien Arsenal que prit naissance le Collège de la Trinité; il eut les plus humbles commencements. La Confrérie de la Trinité, qui possédait entre la rue Neuve et la rue Mulet (alors prolongée jusqu'aux courtines) un grand tènement de maisons, granges et jardins, y avait établi, vers l'année 1519, un petit collège ou plutôt un externat, confié à des maîtres séculiers, où chacun de ses nombreux associés pouvait, moyennant deux sols six deniers par mois, envoyer ses enfants acquérir un peu de science élémentaire. L'installation laissait beaucoup à désirer: les écoliers étaient assis par terre, sur de la paille; il pleuvait dans les classes; en hiver, on y gelait de froid; enfin, il était impossible de s'entendre, à côté des ateliers de l'ar-



ASPECT DU REMPART DU ROSSNE, AVEC SES TOURS ET SES COURTINES, EN AMONT DES CORDELIERS.

tillerie du roi, où retentissait un continuel vacarme d'enclumes et de canons. — Cependant, la ville de Lyon, devenue l'un des foyers les plus actifs de la Renaissance, ne pouvait se passer plus longtemps d'un enseignement public. A l'instigation de l'archevêque François de Rohan, de Claude de Bellièvre et du savant Symphorien Champier, le Consulat décida la Confrérie de la Trinité à lui céder son embryon de collège; c'était en 1527. On planchéia les classes avec du bois qui restait des fortifications; les échevins appelèrent de toutes parts, pour remplir les fonctions de régents, des hommes distingués, tels que Jean Canape, plus tard médecin de François I<sup>er</sup>, le Lyonnais Guillaume Durand, Gilbert Ducher, Loys du Vergier, l'infortuné Barthélemy Aneau, massacré par la populace, qui le soupçonnait d'incliner au calvinisme; et, peu à peu, au milieu d'embarras et de calamités de toutes sortes, absence des régents, guerre, famine, peste, on parvint à élever

quelques constructions et à constituer l'enseignement. — Toutefois, le défaut

d'esprit de suite et l'instabilité qui résultaient du manque de hiérarchie entre les régents, soumis à

la seule surveillance municipale, mettaient un grand obstacle au développement de

l'institution. Après les troubles de la Réforme, ces vices d'organisation apparurent

avec plus de net-

teté aux yeux du

Consulat; sous

l'influence du P.

Edmond Auger,

prédicateur popu-

laire et entraîneur

de foules, il con-

sentait à confier

le Collège de la

Trinité aux Jésui-

tes, et, au bout

de deux années

d'essai, un traité

en date du 14 sep-

tembre 1567 liait

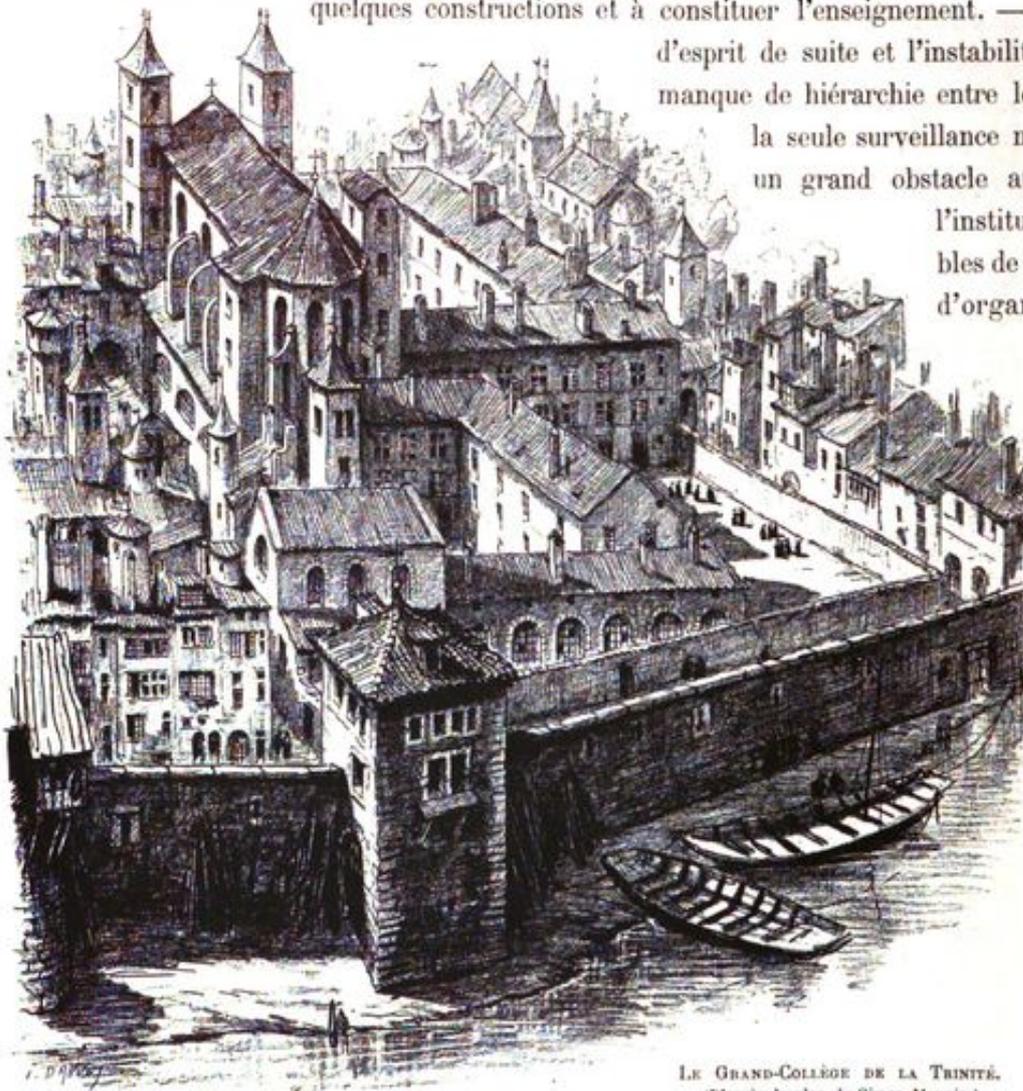
la ville avec cet

ordre religieux. —

Les bâtiments

avaient alors leur

entrée dans la rue

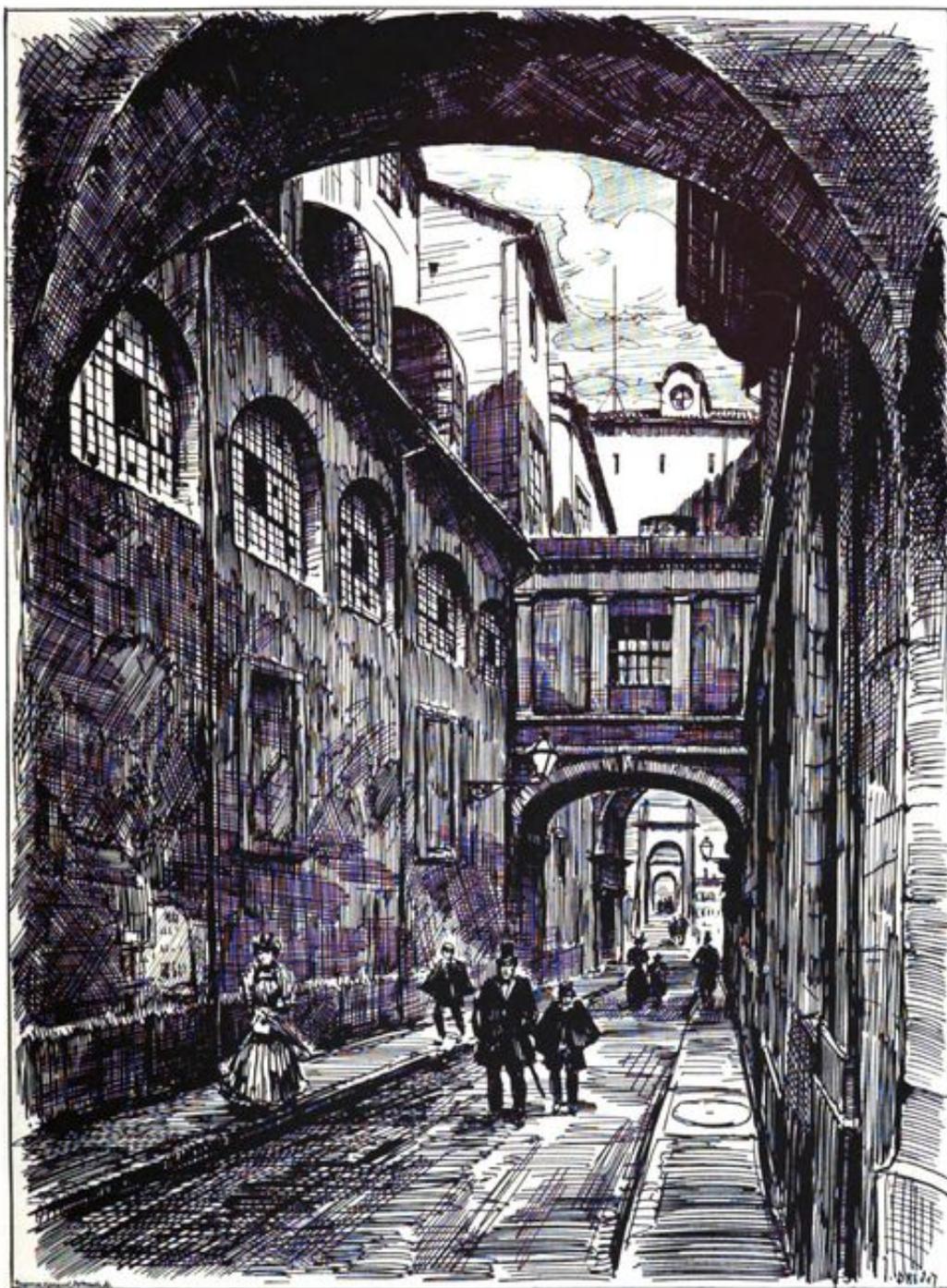


LE GRAND-COLLÈGE DE LA TRINITÉ.  
(D'après le plan de Simon Maupin.)

On voit, au premier plan, à droite, la porte de rue Neuve, et, derrière, la rue Neuve (aujourd'hui passage ou rue Menestrier), qui limitait le Grand-Collège au midi. A l'angle sud-est, la chapelle des Messieurs, sur laquelle on éleva la première moitié de la Bibliothèque. Au midi de la rue Neuve et vis-à-vis du chevet de l'église, on aperçoit la première église du Collège, devenue la chapelle des Petits-Artisans. — A gauche, sur la rue Pot-Etroit, l'aile nord n'est pas construite.

Neuve. Il n'y eut d'abord que douze pères et un nombre à peu près égal de pensionnaires; la

plupart des écoliers étaient encore des externes, surnommés « les martinets » à cause des cris aigus qu'ils poussaient à la sortie des classes. Chaque chambre des religieux contenait une bibliothèque d'une forme particulière qui permettait d'y placer une table et où l'on s'enfermait pour travailler à l'abri des vents coulis, car on ne faisait pas de feu. Cinq salles étaient affectées aux classes; il y avait, en outre, une grande salle à manger, avec la cave au-dessous, la cuisine et l'office, « trois pièces fort vastes et fort belles », enfin deux cours, dans l'une desquelles se trouvait un puits. Des chambres, et même de la cour orientale — sans doute élevée en terrasse —, on dominait, par-dessus le rempart, le large fleuve, où l'on voyait descendre les bateaux, et l'immense plaine verdoyante qui

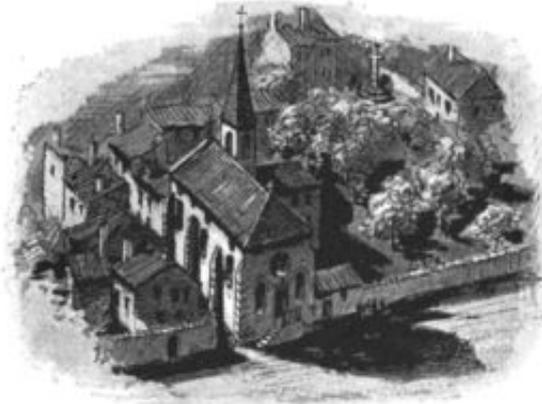


LA RUE MENESTRIER, ANGIENNEMENT RUE NEUVE (1898).

A gauche, l'église. Trois voûtes jetées sur la rue Neuve ont permis de faire communiquer les anciens bâtiments situés au nord de cette rue, avec les nouveaux, élevés au midi. En 1731, dix maisons furent acquises, entre la rue Neuve et la rue Gentil, pour construire un pensionnat. L'infirmerie alla occuper quatre petites maisons au sud de la rue Gentil, qu'on traversait également par une voûte. — A l'extrémité nord-est, on voit la porte de la chapelle des Messieurs (Salle de gymnastique), dont Labbé décora la voûte et Blanchet les tribunes. — A droite, est la chapelle des Petits-Artisans (Réfectoire du Lycée); Morand, dans la 2<sup>e</sup> moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, a peint en perspective tout le côté de l'autel. — Enfin, à l'extrémité sud-est, la chapelle des Grands-Artisans.

s'étend jusqu'à la chaîne des Alpes. Du sommet d'une tour très élevée, qui se dressait en tête d'un grand bâtiment, on découvrait, en outre, toutes les maisons et les rues de la ville.

Le Collège devint bientôt si prospère qu'il fallut songer à l'agrandir. Renvoyés, en 1595, par



L'ÉGLISE DES FEUILLANTS. (D'après Simon Maupin.)

Cette église s'élevait à l'angle de la Petite rue et de la Grande rue des Feuillants. En 1740, les religieux cédèrent une partie de leur jardin à un entrepreneur pour y construire les maisons qui bordent la Grande-Rue des Feuillants. Les religieux se réservèrent une entrée (n° 8). Sur les fondations mêmes de l'église, l'architecte François Hotelard construisit, au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, la première maison à gauche en venant de la place Tolozan. (Voir plus loin, p. 158.)

suite d'un arrêt du Parlement de Paris, les Jésuites s'occupèrent, dès leur réintégration, en 1604, de le reconstruire, d'après les plans du P. Etienne Martellange. Le Consulat y participa pour 6000 livres. On supprima le prolongement de la rue Mulet, et l'on acquit divers immeubles jusqu'à la rue Pet-Etroit. La première pierre du nouveau Collège était posée en 1607. L'église, commencée dix ans plus tard, était consacrée en 1622, et François de Sales y prêchait la même année, peu de jours avant sa mort. Flanquée de quatre grosses tours, celles de la façade formant avant-corps, elle se détache en silhouette le long de la Neuve, au midi de la première cour. A la suite, sur la rue Henri (rue de la Bourse), s'ouvre la porte du Collège, ayant au fronton cette inscription, datée de 1619 : *Collegium Trinitati sacrum...*

et les armoiries de la ville. — Entrons dans l'église. L'intérieur est encore très simple; la voûte en arêtes est dessinée par des arcs-doubleaux reposant sur de gros pilastres toscans couronnés de six arcades à plein cintre; dans le renfoncement de ces pilastres, s'alignent douze chapelles fondées par de pieux citoyens : Jérôme de Cotton, Henri Forendal, Jean Sageot de Chavagneux et sa femme Suzanne Cléberg, Lucas et Philippe de Sève; plusieurs sont ornées de retables à quatre colonnes

corinthiennes en pierre rouge; dans l'une d'elles, dédiée à saint Louis, roi de France, on remarque un tableau du saint, par Horace Le Blanc. Enfin, l'église possède des orgues. — Deux Jésuites, Antoine Virys et le frère Labbé, peindront à la voûte des figures symboliques représentant des vertus théologiques, cardinales ou intellectuelles : « l'Obéissance, comme aveugle, conduite par un Ange vestu en Amour; la Mortification, la discipline en main... », et tout autour de l'église, les instruments des sacrifices anciens, portés par des Amours, des flambeaux allumés, des trompettes, des vases, etc. A cette étrange décoration viendront plus tard s'ajouter une chaire, avec bas-relief de Claude Lamoureux, faite sur les dessins de Jean Delamonce, ainsi qu'une tribune



LA CHAPELLE DE SAINT-CLAIR AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

Cette chapelle, reconstruite en 1656, se trouvait à l'extrémité nord de la place Saint-Clair actuelle et au pied de la montée des Fantaisies. — Le boulevard de Saint-Clair, qui y conduisait, le long du rempart du Rhône, occupait l'emplacement de la rue d'Alsace. (Voir plus loin, pages 155 et 159). — La chapelle n'existait plus au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle.

en demi-cercle près de l'entrée; les retables de huit chapelles, exécutés par Claude Virignin, dit Laplante, et Jean Richeran, sous la direction de Beauregard, élève de Thomas Blanchet; puis, un nouveau maître-autel, de petites colonnes en style Palladio à l'entrée des chapelles,



LE QUARTIER SAINT-CLAIR, VERS LA FIN DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE. (D'après une aquarelle de X. Bidault.)

Le Consulat voulant faire disparaître le bras du Rhône qui faisait un demi-cercle le long de la terrasse des Feuillants et du jardin du Grand-Séminaire, et créer un nouveau quartier sur les terrains d'alluvion, traita, en 1769, pour cette entreprise, avec Soufflot, Munet et Millanois. En 1761, un port de 580 toises de longueur s'étendait de la partie cintrée du quai de Retz à l'angle de l'épaulement du bastion Saint-Clair, et bientôt les entrepreneurs traçaient des rues et construisaient de belles maisons sur les terrains conquis aux dépens du fleuve (52.000 mètres de superficie) : les places Tolozan et Saint-Clair, et l'îlot compris entre la rue d'Alsace et le quai actuel. — On voit ci-dessus, au premier plan, à droite, le bastion Saint-Clair, qui va être démoli; puis, les grandes maisons de la place Saint-Clair, récemment bâties, à l'angle de la montée actuelle des Fantassques. A gauche, la chapelle des Pénitents-de-la-Croix (1681). Au-dessus, la terrasse et l'église du Séminaire de Saint-Irénée, fondé en 1659, par l'archevêque Camille de Neuville. Enfin, en arrière, sur le coteau, à droite, le monastère des religieuses de Sainte-Elisabeth, dites les « Colinettes », fondé en 1665 par la marquise de Coligny (Hôpital militaire Villemanzy).

et un revêtement en marbres polychromes dans le chœur, par le sculpteur Michel Perrache — père de celui qui donnera son nom à la presqu'île —, d'après les plans de Ferdinand Delamonce.

Au chevet de l'église, l'aile méridionale est déjà prolongée jusqu'aux courtines; l'aile septentrionale est en construction, et la cour située du côté du Rhône n'est encore fermée, sur la plus grande partie de son étendue, que par un simple mur, de sorte que, des fenêtres donnant sur cette cour, on jouit encore de la vue du fleuve et de la plaine (voir le dessin, p. 152). Au sud-est du quadrilatère, à l'angle des courtines et de la rue Neuve, nous voyons une chapelle : c'est celle de la congrégation des Messieurs, une de ces associations pieuses de laïcs que les Pères Jésuites ont coutume d'organiser auprès de leurs établissements, et comme nous en avons déjà remarqué autour de leur Noviciat de la rue Sainte-Hélène. Au-dessus de cette chapelle s'élève la première moitié de la Bibliothèque, à la construction de laquelle la congrégation des Messieurs a contribué de ses deniers. Du côté sud de la rue Neuve et vis-à-vis du chevet de l'église, se trouve l'ancienne église du Collège, qui sert de chapelle à la congrégation des Petits-Artisans ou Affaneurs, hommes de rivière et portefaix. En 1673, quand l'importance croissante du Collège décidera les

Jésuites à s'étendre au midi, une autre congrégation, celle des Grands-Artisans, bâtera, à l'est de celle-ci, une chapelle qui fera pendant à celle des Messieurs et sur laquelle s'élèvera la seconde moitié de la Bibliothèque. — Les Pères Jésuites nous accueillent avec affabilité; ils nous font visiter leur bibliothèque, dont ils étalent les trésors sous nos yeux, leur belle salle de la classe



LA PORTE SAINT-CLAIR ET LE PORT NOTRE-DAME VERS 1650. (D'après Israël Silvestre.)

Au fond à droite, la flèche du monastère des Feuillants. A gauche, le bâtiment de la « pompe du Rhône », qui servait à alimenter les fontaines du nouvel Hôtel de Ville. La porte Saint-Clair était sur l'emplacement de l'îlot de maisons aujourd'hui situé au nord-ouest de la rue Dauphine. C'était une fausse porte, qui ne menait qu'au port. En arrière, et sur le tracé de la rue d'Alsace, le boulevard se prolongeait jusqu'au bastion. (V. p. 158.)

de grammaire, décorée de peintures et d'ornements accompagnés de devises grecques, leur cloître où sont peintes six figures d'apôtres; puis, de l'autre côté de la rue Pet-Estroit, relié au Collège par une voûte, la grande salle des « déclamations et actions sublimes », où, chaque année, le Consulat, la noblesse et l'élite de la ville viennent assister à la distribution des prix, qui est toujours précédée d'une tragédie et même d'un ballet composés par les Pères et joués par leurs élèves. Une fois, en présence d'Anne d'Autriche et de Marie de Médicis, fut

représenté le ballet d'*Aurore et Céphale*; l'année suivante, devant Louis XIII, une tragédie, *Philippe-Auguste à Bouvines*, et une pastorale, *la Pucelle d'Orléans*. — Après l'incendie de 1644, qui causera de grands dommages aux bâtiments du Collège, les largesses de la reine mère permettront de décorer la grande cour des classes de peintures murales, exécutées par Blanchet et Dupuy, d'après les indications du P. Ménestrier : sur les diverses faces, quatre ordres d'architecture, sept grandes montres solaires, des allégories retraçant à la fois un tableau des lettres, des sciences et de l'histoire de la ville; un lion au milieu des génies, un camaïeu représentant la visite de Louis XIV et de sa mère, et une profusion d'inscriptions latines. Enfin, au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, un observatoire s'élèvera au-dessus de la façade de l'église.

De l'entrée du Collège, la rue Henri conduit à un petit carrefour, où il y a un puits et d'où rayonnent la rue Basse-Ville, la plus ancienne du quartier, la rue du Garet, la Petite rue du Pizay et celle de l'Arbre-Sec. Plusieurs de ces noms de rues sont ceux des propriétaires qui firent ouvrir sur leurs terrains ces voies de communication : Henri Guillermet, habitué de l'église de

Saint-Paul, Guillaume du Garet, Jérôme Ménécié. Mais le populaire, amoureux de pittoresque, se plaît aux dénominations tirées de singularités frappantes ou d'objets qu'il a constamment sous les yeux : c'est ainsi que la rue Henri prendra le nom de rue du « Verd-Galant », d'une enseigne à calembour représentant un jeune et beau cavalier en justaucorps vert, et tenant un verre à la main. De son côté, à ce que l'on assure, la rue de l'Arbre-Sec devrait son nom, qui date au moins du xiv<sup>e</sup> siècle, à ce que l'on voyait jadis, vers l'une de ses extrémités, un arbre mort ; plus tard, une enseigne, s'emparant de cette particularité connue de toute la ville, aura figuré l'arbre sec, surmonté de deux étoiles, qui perpétue le nom de cette ancienne rue.

A l'est de la rue du Garet et au midi de la rue des Ecoissons (rue Lafont), dans un vaste emplacement où les Médicis eurent un hôtel au xv<sup>e</sup> siècle, nous trouvons le couvent des religieuses Bernardines, fondé en 1641. — Lorsque, vingt ans plus tard, celles-ci abandonneront la rue du Garet pour aller s'établir sur la côte Saint-Sébastien, elles y seront remplacées par la communauté des Missionnaires de Saint-Joseph, formée par le chirurgien lyonnais Jacques Cretenet pour faire des missions dans les campagnes. L'église de ces missionnaires, construite par le marquis et la marquise de Coligny, qui s'y feront enterrer, s'élèvera à l'angle de la rue des Ecoissons, en face du Jardin de la Butte, qui sert aux exercices des arquebusiers de la ville, et qui sera devenu le jardin du nouvel Hôtel de Ville (emplacement du Grand-Théâtre et de la place de la Comédie); le sanctuaire sera décoré sur les dessins de Blanchet, qui y peindra cinq tableaux, dont l'un, *l'Adoration des Mages*, comptera parmi ses meilleures œuvres.

C'est à côté de la maison des Missionnaires de Saint-Joseph, et dans cette même rue du Garet, que l'on créera bientôt la première salle permanente de théâtre, mais d'une manière si défectueuse qu'elle sera incendiée trois fois et qu'après le troisième sinistre les Missionnaires obtiendront l'éloignement d'un voisin si dangereux. Transférée à Bellecour, d'où elle sera chassée par l'inondation de 1711, installée en 1713 sur la place du Gouvernement, où elle sera encore à deux reprises dévorée par les flammes, la salle de spectacle reviendra, en 1728, à son point de départ et sera reconstruite, à quelques pas de la



LE BASTION SAINT-CLAIR, EN 1760. (D'après une estampe à l'eau-forte de J.-J. de Boissieu.)

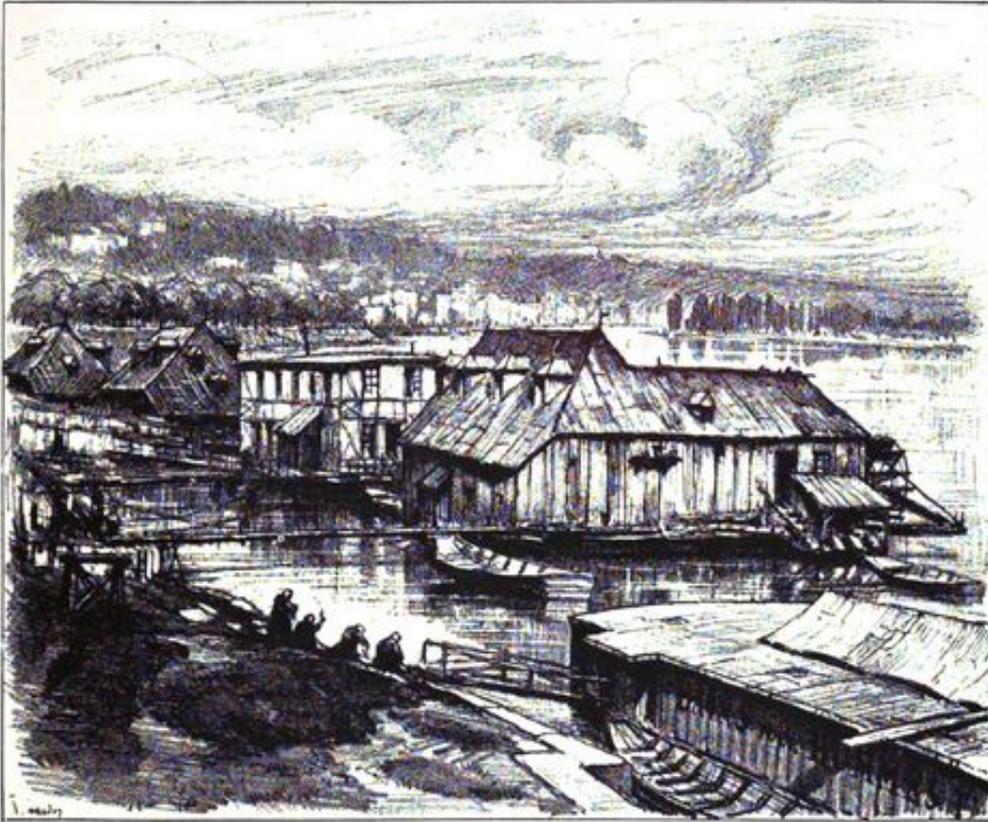
Le bastion Saint-Clair était au pied de l'actuelle montée Bonafous. Après sa démolition, l'on établit sur son emplacement une grille en fer avec des piliers, que Chinard décora de deux lions en pierre. — Avant la construction du pont Saint-Clair ou pont Morand, inauguré en 1775 par le comte de Provence et livré à la circulation en 1776, il y avait un bac au même endroit, en amont de la maison Auriol, qui est figurée sur ce dessin et qui existe encore aujourd'hui.

rue du Garet, sur les courtines du Rhône, dans l'emplacement d'un jeu de paume situé derrière le jardin de l'Hôtel de Ville. Mais, après un quart de siècle, cet édifice sera réduit à un tel état de ruine, que le Consulat en vendra le terrain pour en affecter le prix à la construction d'un nouveau théâtre, celui de Soufflot.

A l'extrémité orientale de la rue des Ecoisons, qui autrefois longeait intérieurement le rempart de la Lanterne, élevé au bord méridional des anciens fossés des Terreaux, on remarque, parmi les bâtisses édifiées sur les courtines, les vestiges d'une vieille tour appelée la Tourette, laquelle formait, vers le Rhône, la tête de l'enceinte fortifiée. Nous retrouvons, à partir d'ici, les nouveaux remparts construits en zigzags et flanqués d'échauguettes. Au débouché de la rue basse et bourbeuse (plus tard rue Puits-Gaillot) qui vient de la place des Terreaux et longe, au nord, le Jardin de la Butte, s'ouvre, dans un redan de la muraille, la porte des Terreaux ou de l'abreuvoir du Rhône (voir le dessin, p. 127). C'est près de là que se trouvait la Tour des Serpents, qui se dressait à l'angle nord-est des anciens fossés. — Continuant notre route vers le nord, nous côtoyons au couchant quelques jolies maisons récemment bâties, avec des enclos de jardins, et nous arrivons au « quay des Feuillants », planté d'une double rangée d'arbres et dominant un éperon d'énormes rochers (partie nord de la place Tolozan), sur lequel est assis le rempart, formant à cet endroit une vigoureuse saillie. Devant cet éperon, une grande île de gravier et de vorgines enserre un bras du Rhône, où tournent encore les roues de quelques moulins; c'est au pied de ces rochers, qu'on établira, dans peu d'années, la pompe qui alimentera les fontaines de l'Hôtel de Ville. En amont, dans le redan du rempart, c'est le port Notre-Dame; on y descend par une porte monumentale, ornée de sculptures dans le goût de Louis XIII (Voir le dessin ci-dessus, p. 156.)

C'est derrière cette partie du rempart que se trouvent l'église et l'enclos des Feuillants, religieux réformés de l'ordre de Cîteaux, établis là en 1620. L'église, élevée par les libéralités de l'abbé d'Ainay, Charles de Neufville, et dédiée à son patron, saint Charles Borromée, n'est achevée que depuis très peu de temps; elle ne sera solennellement consacrée qu'en 1659, l'année même où Camille de Neufville fondera, au-dessus de la place Croix-Pâquet, le Séminaire de Saint-Irénée. Cette église est d'une extrême simplicité. Quatre tableaux d'Horace Le Blanc, représentant des saints à demi-corps, ornent la portion de la nef réservée au public. Au-dessus du grand-autel, sur une toile du même peintre, figurent saint Charles Borromée, Notre-Dame et saint Bernard. Le chœur des religieux est derrière cet autel. A droite, une chapelle, dédiée à saint Irénée, a été fondée par les Scarron, qui l'ont fait magnifiquement décorer par Horace Le Blanc: à la voûte, est peinte la Gloire du Paradis, et sur les parois latérales, l'histoire des Martyrs de Lyon; le tableau de l'autel montre le martyr de saint Irénée. C'est à l'entrée de cette élégante chapelle, dans un tombeau placé près du maître-autel de l'église, que repose depuis quelques mois le corps de l'infortuné Cinq-Mars, exécuté sur la place des Terreaux avec son ami de Thou, l'un et l'autre victimes de la haine de Richelieu. (V. ci-dessus le dessin, p. 154.) — Le claustral n'est pas encore construit; la première pierre n'en sera posée qu'en 1662; bientôt après, s'élèveront des bâtiments considérables, desservis par un escalier monumental, carré, à dix-sept rampes, la première conduisant dans la cour du cloître et les autres aux différents étages (l'escalier et treize arcades existent encore). Le Consulat acceptera le titre de fondateur et

de protecteur du monastère et choisira les Pères Feuillants comme aumôniers de sa chapelle. A l'angle de la rue qui longe au midi l'église des Feuillants, pour aller aboutir à la chapelle de Saint-Claude et au quartier du Griffon, nous apercevons la belle maison Desvignes et son jardin (emplacement de la maison Tolozan); Martin Hendriey fera pour cette maison une statue de la Vierge, en même temps qu'il exécutera, au-devant, une fontaine. — Après les Feuillants, nous laissons à gauche la montée qui va de la porte Saint-Clair à la Croix-Pâquet, et nous longeons de grands terrains bordés de murs, qui s'étendent au penchant du coteau jusqu'au chemin des Fantâsques, ainsi désigné, si l'on en croit Guillaume Paradin, de ce que, jadis, des brigands et larrons se cachaient en ce lieu pour détrousser et assassiner les voyageurs arrivant par la route



LES MOULINS DEVANT LE COURS D'HERBOUVILLE, EN 1865.

La nouvelle route de Bresse, que la démolition du Bastion Saint-Clair permettait d'ouvrir au bas de la colline, fut approuvée, dès 1799, par un arrêt du Conseil; on fit d'abord une simple tranchée dans la balme. Ce ne fut qu'en 1807, sous l'administration du préfet d'Herbouville, que fut établie une large chaussée munie de glacis, conduisant de la porte Saint-Clair au faubourg de Bresse. Mais cette chaussée, achevée en 1819, était beaucoup trop basse, comme le démontra la grande inondation de 1856; on la reconstruisit en 1864, en lui donnant 30 mètres de largeur, et l'on y planta plusieurs rangées de platanes.

de Bresse. Dans tout ce tènement, il n'y a encore qu'une seule habitation de quelque importance : celle du trésorier Guillaume Deschamps, située à mi-hauteur, où le jeune sculpteur Nicolas Bidau a son atelier, et où il mourra, à l'âge de soixante-dix ans, après y avoir exécuté des chefs-d'œuvre. — C'est sur la partie méridionale de ce domaine, que s'élèvera le Séminaire de Saint-Irénée. Près du Rhône, et plus au nord, les Pénitents violets de la Croix bâtiront, en 1681, leur chapelle dans les jardins des Dames de Saint-Pierre.

Vers l'extrémité de la ville, nous voyons, dans le mur qui borde la déclivité du coteau, surgir l'humble sanctuaire dont le nom, donné au rempart voisin, s'étendra successivement à toutes les parties d'un immense quartier : c'est la chapelle de Saint-Clair (voir le dessin, p. 154), ancienne recluserie de Saint-Irénée, puis de Saint-Clair, qui dépend de l'abbaye royale de Saint-Pierre-les-Nonains. De la maisonnette du reclus il ne subsiste plus rien; mais il y a

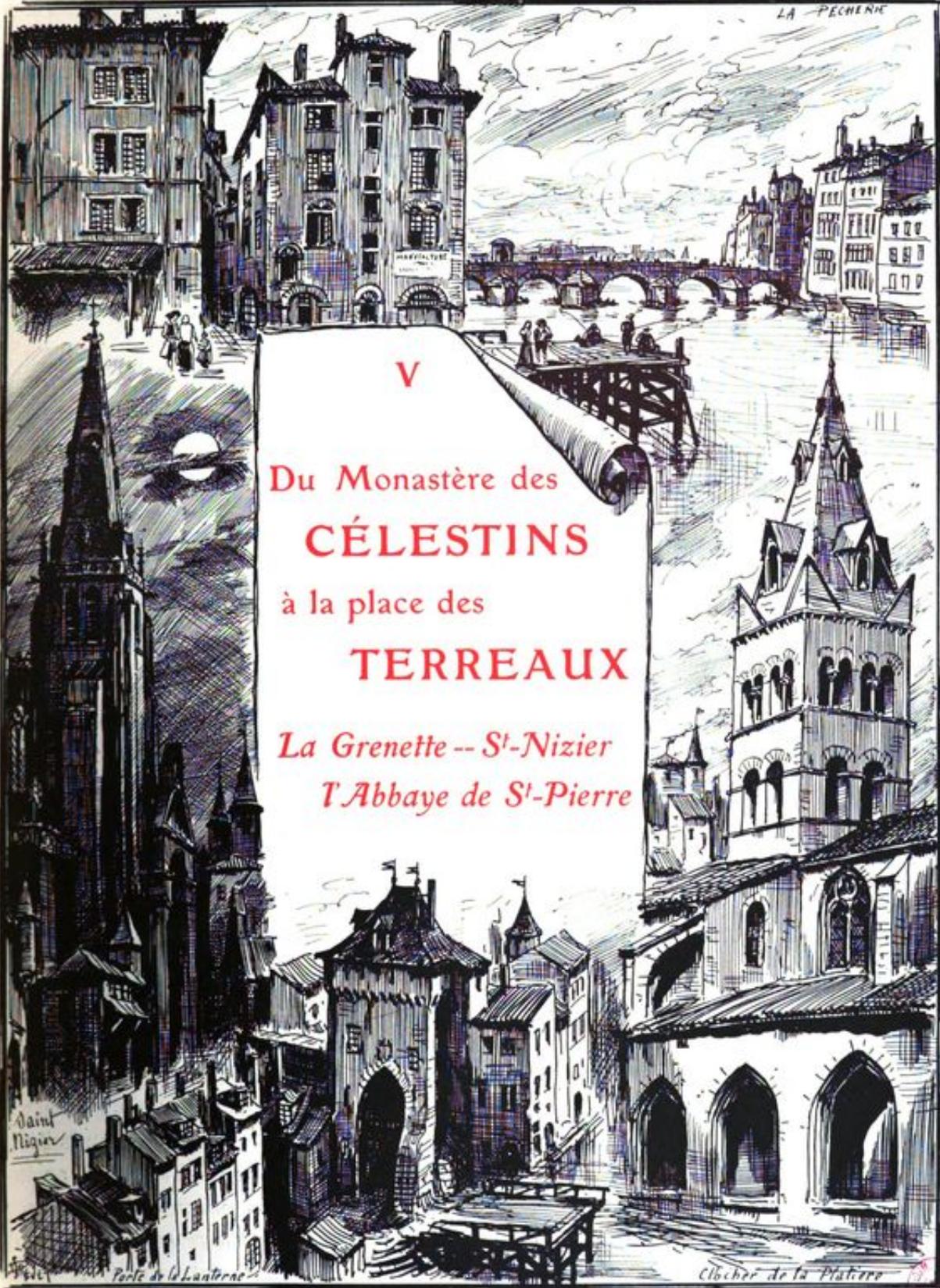
encore la petite vigne attenante, dont le faible produit est réservé au prêtre desservant. Cette chapelle est tenue en grande vénération; saint Clair n'est pas seulement le patron des quincailliers et des verriers, des tailleurs d'habits et des couturières, on l'invoque aussi contre les maux d'yeux, et les mères viennent le prier pour leurs jeunes enfants malades ou rachitiques.

Nous touchons enfin au bastion de Saint-Clair (voir plus haut les dessins, p. 155 et 157). Cette masse énorme de maçonnerie, en forme de pyramide tronquée, plongeant dans le fleuve et faisant, à l'aide de deux ressauts, une puissante saillie sur la ligne de défense, est d'un aspect formidable. Sur sa large plate-forme, un petit bâtiment sans étage sert de corps-de-garde. Au-dessus du courant, est suspendue, sentinelle avancée, une grande échauguette en pierre, communiquant à la galerie intérieure, qu'un escalier relie au terre-plein; à côté de cette guérite, un petit édicule abrite la cloche d'alarme. Placé à l'angle de l'enceinte fortifiée, le bastion de Saint-Clair ferme toute issue au bord du Rhône. Pour sortir de la ville du côté de la Bresse, il faut, du point où nous sommes, monter à la Croix-Pâquet, gravir la côte Saint-Sébastien, chemin roide et raboteux, bordé de jardins et de vignes, qui ne sera pavé que dans vingt ans, tourner devant la chapelle Saint-Sébastien près du bastion de ce nom et atteindre, un peu plus haut, la porte Saint-Sébastien, vers laquelle grimpe le rempart, d'abord en forme d'immense escalier, puis en mur droit, coupé de distance en distance par d'autres gigantesques bastions.



LE DERNIER MOULIN DU RHÔNE, DÉTRUIT EN 1894.

« Délabrés, branlants, croulants, crevassés, étayés, rapiécés, depuis les roues moussues jusqu'aux tavelles gondolées de la toiture. » (Des Essarts.) — Tels étaient les derniers moulins que les Lyonnais ont encore connus dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle.



V

Du Monastère des  
**CÉLESTINS**  
 à la place des  
**TERREAUX**

*La Grenette -- St-Nizier*  
*L'Abbaye de St-Pierre*

Saint Nizier

Porte de la Lanterne

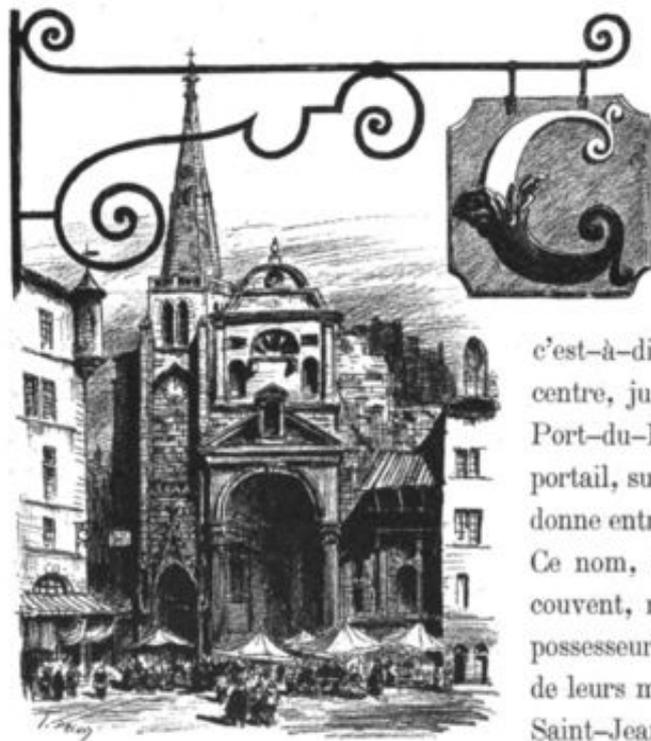
Chœur de la Platière



DÉMOLITION DE L'ÉGLISE DES JACOBINS, AU MIDI DE LA PLACE DE CE NOM, EN 1817-1818.

V

Le monastère et l'église des Célestins. — Le port du Temple. — La rue Ecorche-Bœuf et l'Hôtel de la Monnoye. — Les Pères de Saint-Antoine. — La place de Confort. — Les rues Notre-Dame de Confort, de la Belle-Cordière, Paradis, du Raisin. — La Grande rue Mercière. — Les rues Thomassin, Grenouille, Ferrandière, des Chapeliers, des Établieries, Tupin, du Charbon-Blanc. — La Halle aux bleds. — Les rues de Haute et de Basse-Grenette, de l'Aumône, du Bois et Chalamont, des Fripiers, de la Draperie, Vandran ou de la Poulallerie. — L'Hôtel de Ville. — La place et l'église de Saint-Nizier; la chapelle Saint-Jacques; la Fromagerie. — Les rues des Forces, de la Gerbe, des Prêtres et de Villars, de la Seraine, du Roland; rues Longue, Saint-Cosme et Mal-Pertuis. — La place Saint-Pierre et la rue de l'Âne. — Saint-Pierre et Saint-Saturnin. — L'abbaye royale des Dames Bénédictines de Saint-Pierre. — Les rues du Plâtre, de Mal-Conseil et de Clermont. — Les rues des Ecoisons et du Bessard. — La Boucherie des Terreaux. — Le port de la Feuillée. — La rue de la Lanterne. — Notre-Dame de la Piatière. — Les rues de l'Enfant-qui-pisse, de la Teste-de-Mort, de la Vieille-Boucherie. — La Pescherie et l'Herberie. — La petite rue Mercière.



L'ÉGLISE ET LA PLACE SAINT-NIZIER AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

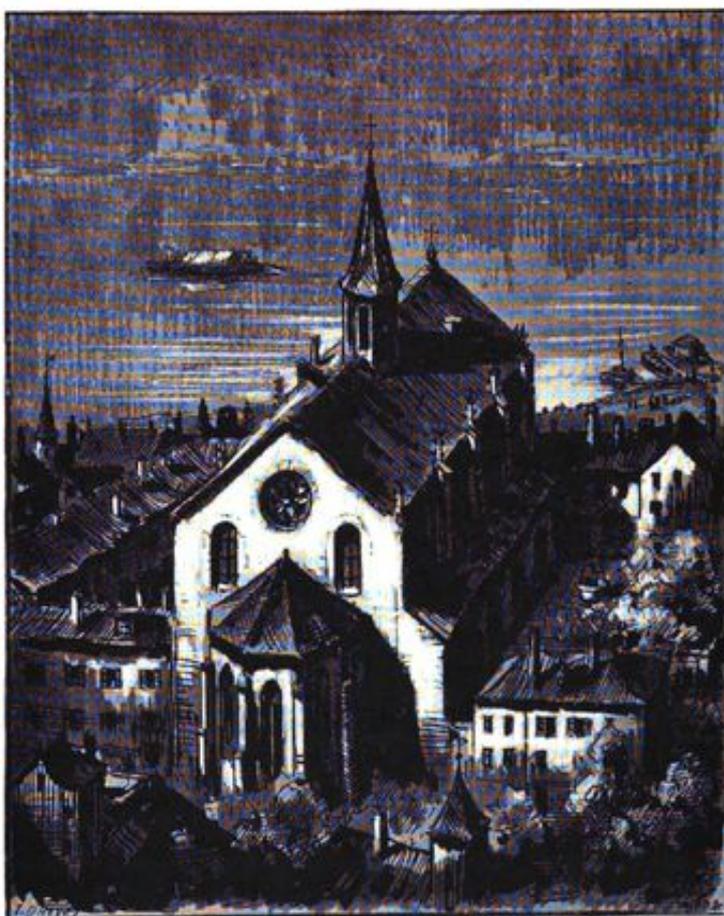
'EST au Port-du-Roi, à la descente du Pont-de-Bois de Bellecour, que nous reprenons notre promenade, pour parcourir la partie de la presqu'île qui nous reste à visiter,

c'est-à-dire la rive gauche de la Saône et les rues du centre, jusqu'à la place des Terreaux. Au nord-est du Port-du-Roi, se trouve le monastère des Célestins. Un portail, surmonté d'une statue de saint Pierre-Célestin, donne entrée sous un bâtiment dit la « Porte du Temple ». Ce nom, et celui du port situé à l'autre extrémité du couvent, rappellent le souvenir des Templiers, anciens possesseurs de ce domaine. La maison du Temple passa de leurs mains dans celles des Chevaliers hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem et devint ensuite l'hôtel des Comtes de Savoie; ce fut Amédée VIII, dit le Pacifique,

premier duc de Savoie, qui, désirant « échanger des biens terrestres et périssables contre des biens célestes et éternels » — et réalisant ce qui avait été, si l'on en croit la tradition, révélé en songe, plus d'un siècle auparavant, à Pierre de Mouron, fondateur de l'ordre des Célestins, une nuit où il avait reçu l'hospitalité des Templiers de Lyon —, donna tout ce tènement aux disciples de ce dernier, pour y créer un monastère et construire une église qui serait dédiée à la Vierge sous le vocable de l'Annonciation : c'est pourquoi l'église des Célestins est consacrée à « Notre-Dame de Bonnes-Nouvelles ». Peu de temps après la fondation du monastère, dont le P. Jean Gerson fut le premier prieur et où son frère, le pieux chancelier de l'Université de Paris, vint chercher un asile à sa rentrée en France, ce sanctuaire devint un lieu très fréquenté de pèlerinage ; un grand nombre de guérisons sont encore attribuées à la Vierge de Bonnes-Nouvelles.

Ayant franchi le portail du Temple, nous nous trouvons dans un large promenoir, qui conduit, à gauche, vers les bâtiments du monastère ; devant nous, de magnifiques jardins, coupés de grandes avenues, s'étendent entre les enclos de Bellecour et les parterres des maisons, encore peu nombreuses, bâties sur des terrains qui faisaient autrefois partie du claustral des Jacobins et qu'ils ont aliénés depuis l'ouverture, par le baron des Adrets, de la rue tendant de Bellecour à la place Confort (rue Saint-Dominique, place des Jacobins) ; au nord, les jardins des Célestins enveloppent l'église, les dépendances du monastère, et sont limités par les cours des maisons qui donnent sur la rue Ecorche-Bœuf et sur le Port-du-Temple.

Les bâtiments s'élèvent du côté de la Saône, laissant, au long de la rivière, un quai qui va s'élargissant jusqu'en face des escaliers du Port. Ce sont, d'abord, ceux de la façade, dont il n'existe encore qu'une première partie, construite en 1636 ; puis, le cloître, reconstruit à la suite d'un incendie, au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, par le cardinal d'Amboise, dans le goût italien de la Renaissance, dont l'illustre prélat fut en France le premier initiateur, et achevé après sa mort par Claude Laurencin. Sous les arceaux des galeries, parmi d'autres religieux vêtus de



L'ÉGLISE ET LE CLOÎTRE DES CÉLESTINS. (D'après Simon Maupin.)

La nef occupait l'emplacement de l'îlot de maisons situé entre les rues d'Égypte et de Savoie ; les chapelles, au nord, étaient sur le sol de cette dernière rue. — En 1721, les Célestins firent construire sur le quai une façade monumentale de 300 pieds de longueur, avec toiture à la mansard. En partie détruite en 1744 par deux incendies, elle fut refaite par l'architecte Marion et achevée en 1749. Les quatre bâtiments principaux du quai des Célestins, ornés d'attiques et de frontons, sont des parties conservées de cette façade.

robe blanche, scapulaire et chaperon noir, nous attend le savant historiographe du monastère, le P. Benoit Gonon, auteur de *Histoire et Miracles de Notre-Dame de Bonnes-Nouvelles*; guidés par lui, nous gagnons, au nord, une porte latérale de l'église; celle-ci, dont la façade regarde la Saône, est un édifice gothique, d'assez médiocre architecture, élevé, en 1450, par Louis I<sup>er</sup>, second duc de Savoie, qui avait hérité des sentiments de son père, Amédée le Pacifique, pour les Célestins de Lyon; ce prince vint mourir à Saint-Jean, le 29 janvier 1465, dans la maison de Sibylle Cadière, veuve d'un riche négociant, et son cœur fut inhumé dans le mausolée en marbre blanc que nous voyons à droite de l'entrée du sanctuaire; l'építaphe et les armoiries ont été enlevées par ordre de Henri IV : irrité contre le duc de Savoie, le roi voulut effacer ces insignes, qui rappelaient, dans son propre royaume, les ennemis de sa maison. En face de ce monument, le P. Benoit Gonon nous montre, à l'entrée des chapelles situées au nord de la nef, une table de marbre, où nous lisons : *Icy est le cueur de très illustre George d'Amboise, Légat perpétuel en France et en Avignon, Archevesque de Rouen, insigne bienfaicteur de ce monastère, où il décéda le XXV may M. D. X.* Le grand ministre de Louis XII logeait au couvent des Célestins chaque fois qu'il séjournait à Lyon; il était revenu, accompagnant le roi, au printemps de l'année 1510, quand il tomba gravement malade au monastère et y succomba; Louis XII le pleura et lui fit de superbes funérailles. Le buste du cardinal d'Amboise, placé jadis au-dessus de l'inscription que nous venons de lire, fut détruit par les protestants. — Quand les soldats du baron des Adrets pénétrèrent dans la ville, ce fut le couvent des Célestins qui eut le triste privilège d'être, le premier, envahi et mis à sac; ils s'y retranchèrent comme dans une citadelle, y placèrent leurs canons, et ce fut d'ici qu'ils foudroyèrent les murailles du cloître de Saint-Jean; le trésor, tous les objets d'or et d'argent furent enlevés, et le mobilier des religieux vendu à l'encan devant leur porte. Les magnifiques vitraux de l'église, représentant les grandes scènes de la Passion, la Magdeleine au Jardin, l'Arbre de Jessé, offerts par le duc Louis, le roi Louis XI, Charles VIII et Anne de Bretagne, Philippe de Savoie et Marguerite de Bourbon, Louis d'Amboise évêque d'Albi, subirent eux-mêmes les outrages des envahisseurs.

Cependant, les désastres réparés, l'église des Célestins s'est enrichie de nouvelles œuvres d'art. Le retable du grand autel renferme une admirable *Descente de Croix*, de François Stella, qui s'y est peint lui-même. Parmi les autres tableaux du chœur, nous admirons la *Procession de saint Grégoire*, un des meilleurs ouvrages d'Horace Le Blanc, qui a fait aussi les tableaux de la Vierge et de l'autel privilégié, ainsi qu'une *Descente du Saint-Esprit*. Plus tard, ce seront encore deux figures à mi-corps, de l'habile coloriste flamand Squoniam, représentant, l'une la *Femme adultère*, l'autre, le *Reniement de saint Pierre*, et quatre beaux paysages de Verdier. La sacristie est elle-même toute tapissée de peintures et d'ex-voto. — Sur les dalles de la nef, parmi les noms des personnages qui y sont inhumés, on lit ceux du fameux libraire Guillaume Rouville et de l'imprimeur Jean Pillehotte. Dans une des chapelles situées au côté nord du chœur sont inhumés François Guerrier, seigneur de Combelande et de Jons, noble Jean-Baptiste de Sarda, trésorier de France, Claude de Tourvéon, lieutenant-général du Gouvernement de Lyon, et M. de Tourvéon, grand obéancier de Saint-Just, lequel eut, en 1595, l'honneur de haranguer Henri IV au nom du clergé de Lyon. A côté, se trouve la chapelle de Saint-Pierre-de-Luxem-

bourg, entreprise par un sieur de Viry, achevée par Jean Cœur, archevêque de Bourges, fils du célèbre argentier de Charles VII, et réunie plus tard à celle de la Grande-Notre-Dame; elle deviendra le lieu de réunion de la confrérie des marchands libraires et imprimeurs. Dans la chapelle dite de la Comtesse, sont inhumés le comte de Chissy et sa femme Jeanne de Bligny. Ça et là, nous rencontrons encore sur les dalles les noms d'illustres familles consulaires lyonnaises : de la Porte, Cousin, du Peyrat, Baglion, Thomassin, de Lure, voisinant dans l'égalité de la mort avec de pauvres bateliers du Port-du-Temple. Ces derniers ont une chapelle pour leur confrérie : c'est celle de Saint-Nicolas. Sur les vitraux de la chapelle des Onze mille Vierges, sont peintes les images de saint Jean et de saint Maurice : une confrérie de marchands drapiers se réunit dans cette chapelle, et lui a fait don d'un tableau représentant le martyre des Onze mille Vierges ;

elle y avait fait placer, autrefois, une châsse d'argent dans laquelle était renfermé le chef de saint Acace, capitaine des Dix mille Martyrs, et qui disparut pendant l'occupation protestante. — A la fin du siècle, une autre chapelle sera concédée aux marchands guimpiers. L'église s'enrichira de deux orgues; le grand, exécuté par Mollard, avec une tribune dessinée par Blanchet et décorée d'excellentes sculptures en pierre, de Jacques Mimerel, sera réputé pour ses jeux de voix humaines. On placera, au-dessus du grand portail, une *Annonciation*, avec les armes d'Amédée VIII soutenues par deux anges, et, à côté, des statues de saint Pierre-Célestin et de saint Benoit, œuvres de Jacques Mimerel. Plus tard, le vieux monastère tombant en ruines, les religieux le feront rebâtir et élèveront une façade monumentale de trois cents pieds de longueur. (Voir ci-dessus la note, p. 163.)

Devant l'église des Célestins, s'ouvre le port du Temple, encombré de bateaux et de marchandises, avec son continuel mouvement de portefaix, de porteurs de charbons, de peseurs de foin, de mesureurs. Plus haut, avant le Pont de Pierre, c'est le Port Chalamont. Toute cette partie de la rive gauche de la Saône présente un spectacle extrêmement animé. Aussi, tout le long du jour, y a-t-il une foule d'oisifs et de curieux, qui échantent des quolibets avec les batelières et les affaneurs. — En face



L'IMPASSE DE SAVOIE. (Dessinée en 1855.)

Après la suppression du monastère des Célestins (1778) et sa prise de possession par le roi de Sardaigne, en vertu de la clause insérée dans la donation d'Amédée le Pacifique, le claustral fut aliéné (1785) à un sieur Devonges, qui le revendit en détail à des spéculateurs, et, au travers des bâtiments, furent tracées les rues des *Célestins*, d'*Amboise*, des *Templiers*, de *Saint-Louis*, *Amédée* (plus tard d'*Egypte*), de *Savoie* et de *Pozzi*. — L'ancienne chapelle des Templiers était dans l'impasse de Savoie; on y établit l'atelier de l'Argue.

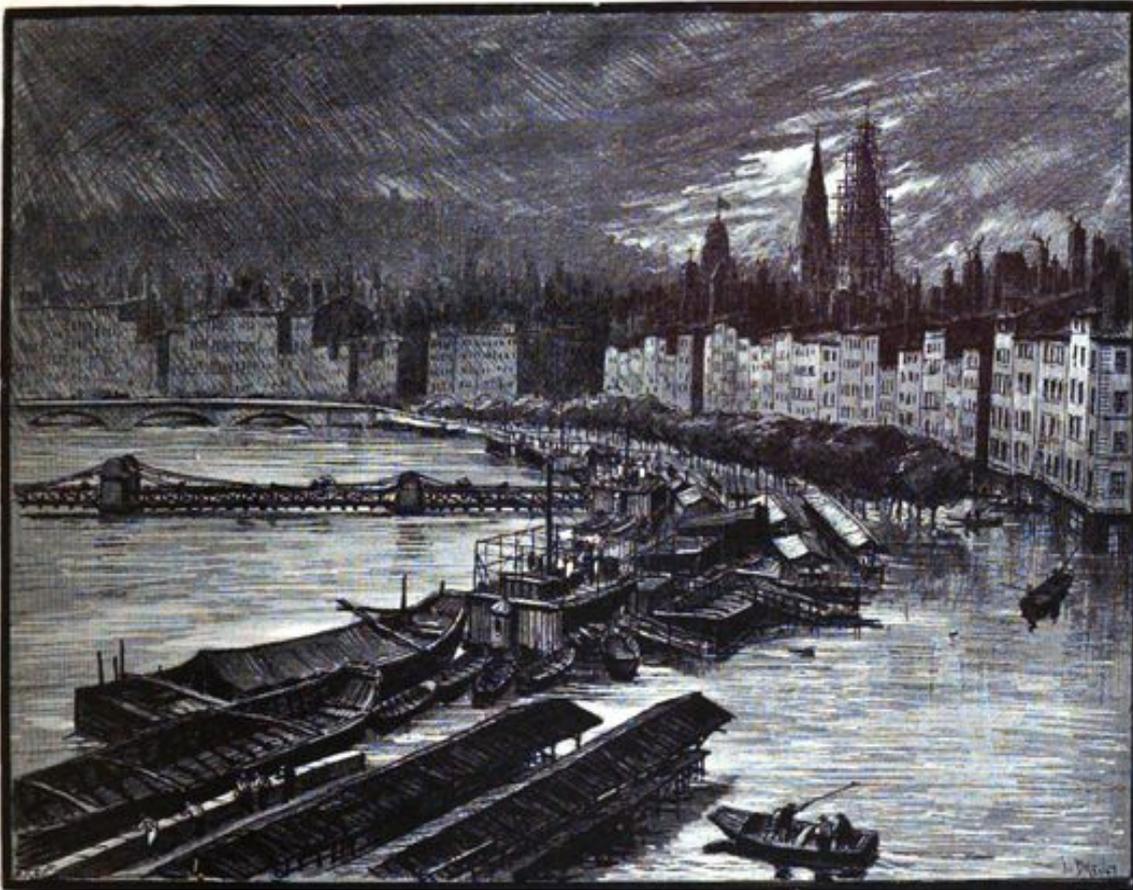
du port du Temple, l'Hôtel de la Monnoye, établi précédemment dans la rue du Bœuf, est installé, depuis l'année 1600, dans un immeuble qui appartenait à Antoine Grollier de Servièrre, et qui fait l'angle de la rue de la Monnoye et de la rue Ecorche-Bœuf; on frappe, dans cet important atelier monétaire, de toutes les espèces qui ont cours en France.

Plus loin, en remontant le long du port, après la rue Saint-Antoine (rue Petit-David) se trouvent l'église et le monastère des Antonins, dont l'entrée regarde la Saône. Voilà justement deux religieux qui viennent à nous, portant, sur leur robe noire, le manteau noir marqué à la poitrine de la croix bleue en forme de T, figurant la béquille sur laquelle se soutiennent les malades. Cette maison était autrefois un hôpital spécialement réservé aux malheureux estropiés par des contractions nerveuses, maladie très fréquente au moyen âge; c'est pourquoi on la nommait « l'hôpital de la Contracterie ». A la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, l'archevêque Aymar de Roussillon remit la maison aux religieux hospitaliers de Saint-Antoine de Viennois, qui en firent une Commanderie de leur ordre, à la condition de recevoir les malades pauvres. Mais le mal appelé « feu de Saint-Antoine » a disparu, et les Antonins ne reçoivent plus de malades; ce ne sont plus que des chanoines réguliers; ils ont subi une réforme sous Louis XIII. Il en est une que leurs voisins ont vainement appelée de leurs vœux et qui se fera longtemps attendre : les Antonins jouissent du singulier privilège de laisser leurs pourceaux, avec une clochette au cou et la marque de Saint-Antoine, vaguer par la ville et s'engraisser dans les boues des rues; ces animaux répandent l'infection dans tout le quartier; plus d'une fois, le Consulat menaça de les faire tuer par l'exécuteur des hautes-œuvres; mais il s'écoulera encore près d'un siècle avant que le rachat du privilège délivre les habitants de ces désagréables promeneurs. — La vieille petite église des Antonins, avec son abside basse, percée de cinq baies étroites, la rosace flanquée de deux fenêtres qui éclairent le haut de la nef, et son clocher trapu, qui ne dépasse pas les tourelles des maisons environnantes, n'a rien qui attire la curiosité; elle possède, du moins, de nombreuses reliques, et l'on y compte jusqu'à onze corps de saints. Quand Jacques Mimerel l'aura reconstruite sur des plans apportés de Rome, l'église de Saint-Antoine sera une des plus jolies et des mieux décorées de la ville. Dans le cloître, est une chapelle dédiée à sainte Agathe : à la suite d'un grand incendie qui, en 1668, consumera plusieurs maisons, le Consulat mettra la ville sous la protection de saint Antoine et de sainte Agathe, et, dès lors, chaque année, à la fête de la sainte, il assistera en robe noire à une messe célébrée dans l'église des Antonins et offrira à la chapelle de sainte Agathe un cierge et un cœur de cire blanche.

Par la sombre rue Ecorche-Bœuf, dirigeons-nous maintenant vers la place de Confort. Cette ruelle, anciennement dénommée rue du Temple, rappelle la mémoire de Claude Corneille de la Haye, le célèbre portraitiste, devant qui avaient posé, comme le dit Brantôme, tous les grands personnages de son temps, entre autres Henri II, François II, Charles IX et la reine Catherine de Médicis, qu'il peignit en pied au milieu de ses trois filles. Claude Corneille s'était retiré à Lyon et avait acheté trois maisons dans cette petite rue du Temple; c'est là qu'il passa les trente dernières années de sa vie, entouré de sa femme et de sa fille, laquelle aussi, d'après le témoignage d'Antoine du Verdier, « peignoit divinement bien ». — A l'extrémité orientale de la rue Ecorche-Bœuf, sur la façade de la maison de la Tour de l'Ange, qui fait le coin de la place de Confort, une inscription conserve le souvenir d'une des plus terribles inondations dont la ville de Lyon ait souffert : « L'an

*1570 et le dimanche troisième jour de décembre, environ onze heures du soir, le Rosne et la Saosne se sont assemblez en la place Confort, au coin de la maison appelée la Tour, et l'onzième jour dudict mois le Rosne est remonté audict coing. »*

La place de Confort dessine un triangle : tout le côté méridional est occupé par le flanc nord de



LE QUAI SAINT-ANTOINE PENDANT LA TERRIBLE INONDATION DE 1856.

Il n'y avait, à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, qu'un chemin très étroit devant le couvent des Célestins; il fut successivement élargi à diverses époques. Le port du Temple avait été commencé en 1507; le port Chalamont, qui était situé au débouché de la rue de ce nom (aujourd'hui rue Dubois), figure sur le plan scénographique de 1550; le port Saint-Antoine ne fut construit qu'en 1631. Ces petits ports se succédaient et n'en formaient pour ainsi dire qu'un seul. — Enfin, le quai de Villeroy, qui se terminait au Pont de Pierre, datait du commencement du xviii<sup>e</sup> siècle (1711-1719).

l'église des Jacobins; au couchant, c'est la rangée de maisons qui s'étend de la rue Ecorche-Bœuf à l'entrée de la Grande-rue Mercière; enfin, le prolongement de la rue de Notre-Dame-de-Confort, — laquelle part de la rue de la Serpillière, située près des courtines du Rhône et de l'église de l'Hôtel-Dieu — décrit, du sud-est au nord-ouest, un arc de cercle qui va lui-même aboutir à la Grande rue Mercière, sans autre interruption que le débouché de la rue Paradis et celui de la rue du Raisin (rue Jean-de-Tournes). Au milieu de la place, s'élève la belle pyramide du sculpteur Lalyame, érigée en l'honneur de la sainte Trinité et du roi Henri IV; elle est couverte d'inscriptions en lettres d'or, avec le nom de Dieu gravé en vingt-quatre langues. Un peu plus loin, se trouve un puits. Tout autour de la place, s'alignent des appentis, des échoppes en plein vent, d'où se dégagent d'âcres odeurs de fricassées. Là-bas, derrière le chevet de l'église et à l'issue de la

rue de Notre-Dame de Confort, la foule se presse devant le tréteau d'un charlatan superbement empanaché. Le bateleur se démène, gesticule avec mille contorsions grotesques, à la manière des baladins d'outre-monts, et, d'une voix glapissante, débite un extraordinaire boniment. Approchons-nous. Palsambleu! c'est le signor Giacomo de Gorla, « premier opérateur du Roy », s'il vous



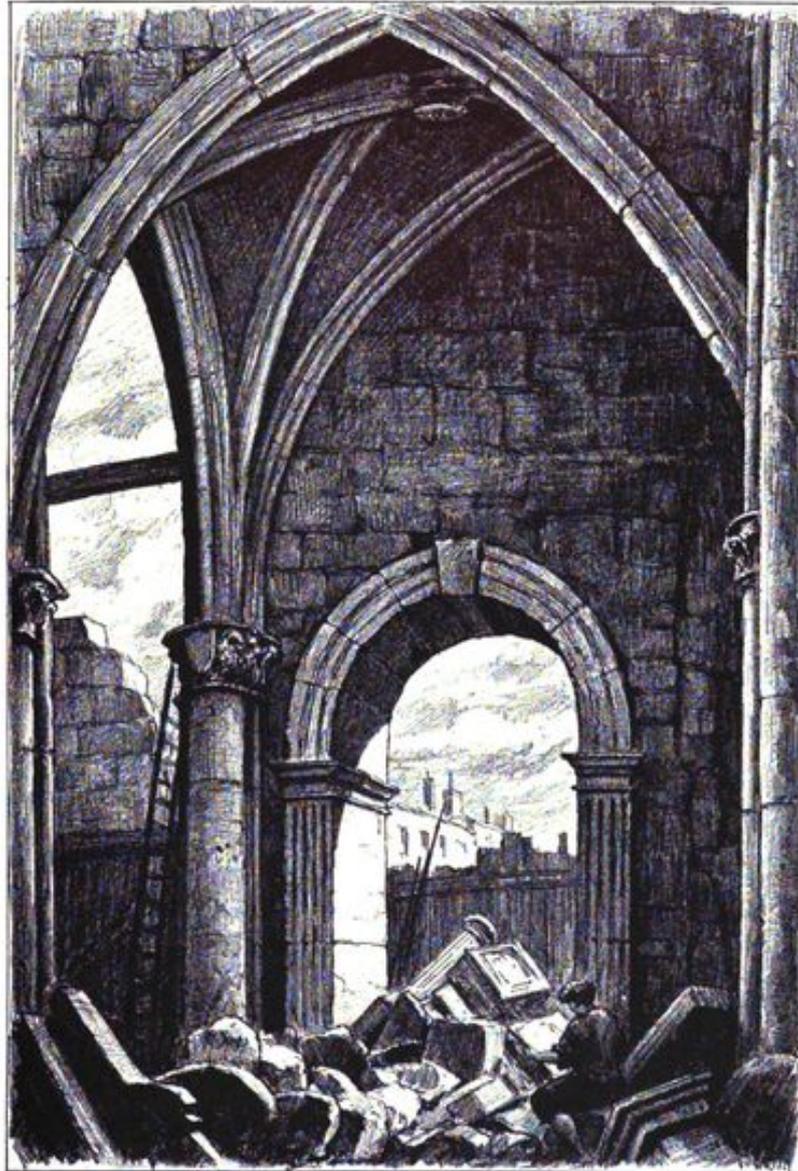
LA PLACE DE CONFORT ET L'ÉGLISE DES JACOBINS. (D'après une estampe de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle.)

La place Confort était de moitié plus petite qu'aujourd'hui : elle avait en moins, d'une part, tout l'emplacement situé au nord d'une diagonale que l'on tracerait de l'extrémité de la rue Confort à l'entrée de la rue Mercière; d'autre part, la partie occupée par le flanc nord de l'église, dont l'axe était presque sur l'alignement du côté sud de la place actuelle. Jusqu'en 1557, la place était même comprise dans les murailles du monastère, qui étaient enveloppées par des rues. — Notre dessin est postérieur à l'état des lieux tel qu'il est décrit dans le texte. Les maisons adossées à l'église ne furent bâties par les Jacobins qu'en 1654; celle de droite, à l'angle de la rue Saint-Dominique, s'appela la maison des Deux Anges Tutélaires. Le portail monumental et de style prétentieux, qui remplace ci-dessus les deux anciennes petites portes gothiques, fut exécuté, de 1657 à 1675, sur les plans d'Antoine Lepautre. La pyramide de 1609, remaniée en 1710, fut renversée le 9 mars 1793. Quant à la fontaine surmontée d'un groupe de sculpture, œuvre d'Antoine-Michel Perrache, elle datait de 1760. — La place Confort conserva sa forme triangulaire jusqu'en 1860.

plait, qui vend ses drogues et arrache les dents avec sa dextérité sans rivale. Mais il s'est tu, et à côté de lui s'est avancée une enfant vêtue d'oripeaux; la petite est d'une grande beauté; elle fait sa révérence, posément, à la façon des grandes dames, puis elle commence à danser, et ses pas ont tant de légèreté, son maintien tant de noblesse, que le public applaudit avec fureur et laisse tomber dans la sébille une pluie de menue monnaie. Dix ans

plus tard, Marquise-Thérèse de Gorla épousera, dans l'église Sainte-Croix, René Berthelot, dit Duparc, et deviendra bientôt la plus célèbre comédienne de la troupe de Molière. — Tout à coup, un son de trompe retentit à l'autre bout du carrefour, et aussitôt les gens de courir pour entendre publier une ordonnance de Messieurs les échevins, que le trompette de la ville ira « crier » de nouveau à la Grenette, à l'Herberie, aux deux descentes du pont de Saône et sur la place du Change. — Cette petite place de Confort était déjà, au temps de Rabelais, le lieu de rendez-vous des désœuvrés et des curieux de nouvelles; à cette époque, elle était encore comprise dans le claustral des Jacobins, dont le grand portail s'ouvrait en face de la Grande rue Mercière. Les « bavards de Confort » se réunissaient, près de la croix, sur la calade de l'église, ou à l'entrée de la rue du Raisin (rue Jean-de-Tournes) — qui va aboutir à la Grande rue de l'Hôpital — devant la boutique à l'enseigne d'ICARE, où François Juste imprimait *la Vie inestimable du Grand Gargantua et la grand Nef des Folz*. C'est là, au centre du quartier de l'imprimerie et de la librairie, que venaient,

l'après-midi, le poète Clément Marot, Etienne Dolet, Symphorien Champier, le bibliophile Jean Grollier; et les langues, spirituelles ou savantes, faisaient entendre ces « paroles dégélées » que les Sébastien Gryphe, les Claude Nourry, les Jacques Moderne, lançaient aux quatre vents de la renommée. A deux pas de ce carrefour, dans la rue du Raisin, Jean de Tournes avait son atelier à l'enseigne AUX DEUX VIPÈRES, que l'on voit encore sur la belle maison reconstruite par les Julliéron, ses successeurs, et il y imprimait les œuvres de Clément Marot et de Louise Labé. Celle-ci, la célèbre « Belle Cordière », demeurait non loin de là, dans la jolie maison de son mari, le maître cordier Ennemond Perrin, à l'angle sud-est de la rue de Notre-Dame de Confort, et de celle qui déjà portait son nom (rue Belle-Cordière, aujourd'hui rue de la République). Nous apercevons d'ici la façade, du côté de l'Hôtel-Dieu; le principal corps de logis a deux étages, et chacun d'eux, trois fenêtres. Au rez-de-chaussée, deux arcs de boutique: là se trouvait l'ouvroir du cordier. Profession lucrative, que celle d'Ennemond Perrin; il fournissait, chaque année, à la battellerie, des lieues de cordages à hisser les voiles, et de ces gros câbles à remorquer les équipages et à amarrer les moulins, comme ceux dont les serviteurs de Pantagruel se servaient pour le lier dans son berceau. Derrière la maison, s'étend, au midi, le jardin que le poète Olivier de Magny a chanté, cet asile préféré des Muses, que la dame de céans avait semé de fleurettes au suave parfum, orné « de maints arceaux couverts de coudriers, et d'un bocage fait de cent arbres divers ».



RUINES DE L'ÉGLISE DES JACOBINS. (D'après une lithographie de Guindrand, 1823.)

Affectée en septembre 1791 au culte constitutionnel (paroisse de Saint-Pothin), l'église des Jacobins fut, plus tard, transformée en remise, puis vendue, et le chœur démoli. En 1818, on installa la Préfecture dans le cloître des Jacobins; le reste de l'église fut démoli à son tour. Les pilastres et la frise du portail étaient en marbre rouge; Mimerel avait taillé les chapiteaux et sculpté, au fronton, les armes de l'archevêque; la statue de la Vierge était de Nicolas Bôdau; Guillaume Simon avait fait le saint Jean-Baptiste et le saint Dominique des niches latérales (v. la note, p. 168). Il ne reste de cette église qu'un arc de la chapelle de Gadagne, au n° 8 de la rue de Sully.

Il y a aussi des jardins au milieu de l'îlot entouré de constructions, qui est formé par la rue de Notre-Dame de Confort, la Grande rue de l'Hôpital et la rue Paradis. — Au côté occidental de la rue de la Belle-Cordière (rue de la République) et au midi de la rue de Notre-Dame de Confort, c'est une rangée continue de maisons, accompagnées de parterres au couchant. Tout le reste du tènement, jusqu'aux enclos des beaux hôtels de Bellecour (à peu près jusqu'à la rue Simon-Maupin), est la propriété, déjà beaucoup moins vaste qu'elle ne l'était autrefois, des Jacobins ou Frères-Prêcheurs.

Leur église, Notre-Dame de Confort, s'étend, régulièrement orientée, au long de la petite place, avec ses contreforts, la tour carrée de son clocher aux grandes baies élancées et surmontée d'une élégante galerie à jour. Deux portails bas, en ogive, placés côte à côte, s'ouvrent à l'extrémité occidentale, dans la partie conservée de la vieille église du XIII<sup>e</sup> siècle, à quelques pas de l'entrée du monastère, qui est située sur la rue tendant à Bellecour (rue Saint-Dominique), encore presque entièrement dépourvue de constructions. Pénétrons dans cette basse église, qui sert de vestibule à la grande. Elle est fort obscure, et nous ne distinguons qu'à grand'peine deux tableaux que l'on dit remarquables : l'un est une *Assomption*, de Simon Vouet ; l'autre, placé en face de la porte, représente la Vierge et l'Enfant-Jésus dans une gloire et, au bas, les Rois Mages et plusieurs

saints de l'ordre de Saint-Dominique : il est de Théodore van Tulden, un des meilleurs élèves de Rubens. Sous une voûte, deux lignes gravées dans la pierre nous apprennent que là se trouve le tombeau des comtes d'Albon, qui ont donné à la cité des archevêques et des gouverneurs ; à côté, sont les épitaphes et les armoiries de François

Rubys, bourgeois et marchand de Lyon, et de son fils, l'historien Claude Rubys, avec cette devise : LA VRAY AMOVR EST TOVIOVRS VIVE — ET NE MEVRT POINT PAR LE TRESPAS. Sous cette même voûte, on lit, sur un tombeau recouvert d'une pierre carrée : CY

EST LA SÉPULTURE DES ALLEMANS IMPERIAVLX. Depuis plus de deux cents ans, les Allemands qui meurent à Lyon se font inhumer dans l'église des Frères-Prêcheurs ; il en est de même en Italie, à Bologne et à Sienne, où les Allemands qui succombent en voyage sont enterrés dans les églises de Dominicains. Une aigle de bronze, insigne de l'Empire, qui ornait ce monument, a été enlevée par une main sacrilège. Plusieurs Médicis avaient aussi leur sépulture dans cette basse église ; il ne subsiste que celle de Marie de Médicis, femme de Lyonnet Rossi ; les autres furent détruites par le baron des Adrets, lorsque, pour élargir l'ancien passage dont il a fait une rue, le chef calviniste fit démolir deux chapelles, « dont l'une estoit le cueur devant Notre-Dame de Confort, bâti d'ouvrage excellent par les seigneurs de Médicis ». — Au fond de cette petite église, c'est-à-dire au midi,



TÊTE DE GOLIATH. (Fragment de l'enseigne AU PETIT-DAVID.)  
(Sculptée par Nicolas Bidau).

Cette jolie enseigne représentait le jeune David appuyé sur une épée et tenant sous ses pieds la tête du géant. Elle fut placée, en 1600, sur la porte de la maison Bouchard, à côté de l'église de Saint-Antoine et dans la rue de ce nom, qui s'appela depuis lors rue du *Petit-David*.

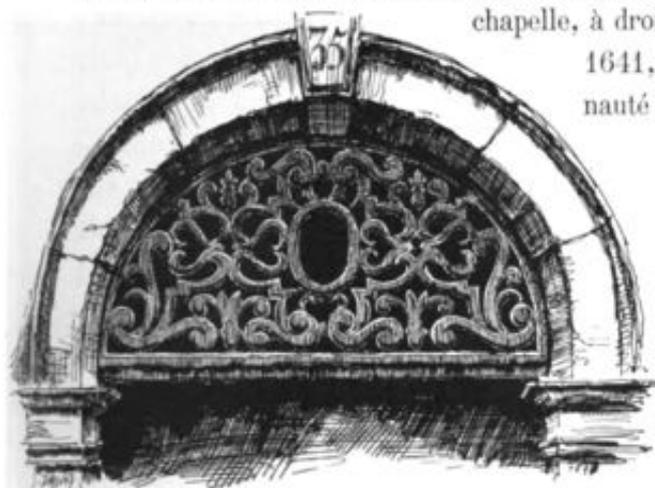
une chapelle a été récemment cédée à la confrérie des maîtres teinturiers.

La grande église, bâtie vers la fin du xv<sup>e</sup> siècle, en même temps que le cloître, par les soins de la « Nation florentine », est une gothique étroite et longue, avec des bas-côtés. La première chapelle, à droite en entrant, est celle de l'Assomption, édiflée en

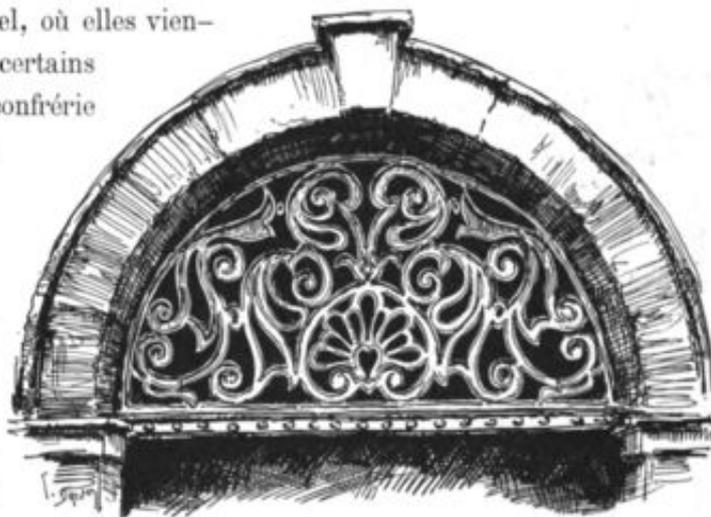
1641, et décorée dans le style corinthien, par la communauté de la Grande Fabrique d'étoffes d'or, d'argent et de soie, qui l'ornera plus tard d'un grand retable doré renfermant une *Assomption*, de Thomas Blanchet. — La troisième chapelle est celle des Gadagne, cette illustre famille florentine dont la richesse est proverbiale. C'est Thomas de Gadagne qui l'a fait bâtir et l'a placée sous le vocable de son patron; elle est décorée de six grosses colonnes d'ordre composite en marbre gris brun, les pilastres supportant des entablements à ressauts, et les quatre arcs soutenant une voûte en coupole et à

compartiments. A l'autel, on nous fait admirer un tableau du peintre florentin Francesco Rossi de Salviati, *l'Incrédulité de saint Thomas*, pièce unique, apportée d'Italie par Gadagne lui-même (au Musée du Louvre); en face, le monument, assez médiocre, du seigneur de Gadagne et de sa femme, avec leurs statues qui les représentent à genoux; là aussi fut inhumé, en 1601, Guillaume de Gadagne, seigneur de Bothéon, ancien sénéchal de Lyon et lieutenant général de la province. — Dans la chapelle suivante, appartenant à la confrérie des batteurs et tireurs d'or, une charmante peinture de Jacques Stella montre saint Éloi assis et entouré de petits anges; le bon évêque de Noyon, qui fut un merveilleux orfèvre, est devenu à juste titre le patron des ouvriers qui travaillent l'or, et en même temps celui des coffretiers et bahutiers. — Un grand nombre d'autres confréries ont

ici leur chapelle, plusieurs même un simple autel, où elles viennent, une fois l'an, fêter leur patron et, à certains jours, prier auprès de la bannière. Ce sont: la confrérie du Crucifix, dans la chapelle de ce nom, fondée par Jean du Peyrat et appartenant aux Camus; celle du Rosaire, aussi ancienne que l'ordre des Frères-Prêcheurs; celle de Saint-Roch et Saint-Sébastien. Puis des confréries de métiers: libraires, relieurs de livres et imagers, patron saint Jean Porte-Latine; imprimeurs; péroliers ou chaudronniers, dans la chapelle Sainte-Anne; balanciers, forgers et tailleurs... Les chirurgiens, sous le patronage de saint Cosme et saint Damien; les notaires, sous celui de saint Yves; les « paulmiers », et jusqu'aux canonniers de l'Arsenal... Souvent, les membres de ces confréries viennent reposer, dans la mort, près de l'autel où ils ont tant de fois prié.

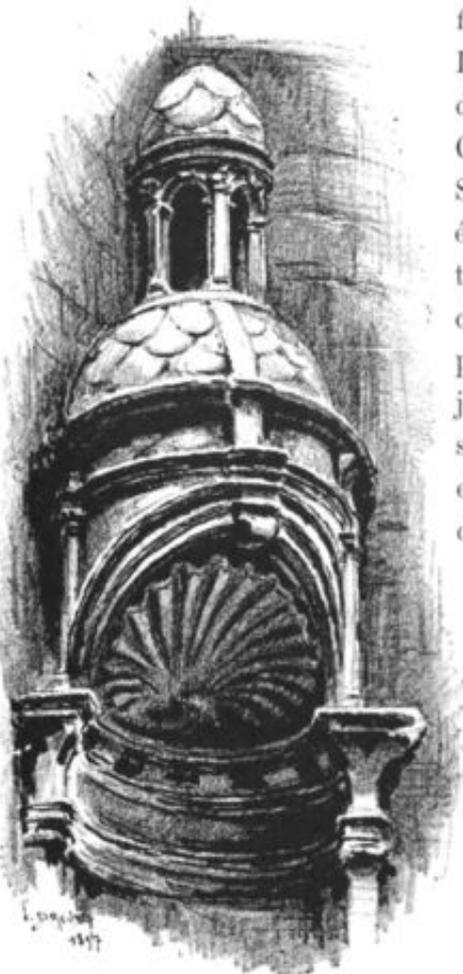


IMPOSTE DE BOIS SCULPTÉ, 35 RUE MERCIÈRE (maison démolie en 1896).



IMPOSTE EN BRONZE, RUE MERCIÈRE (maison démolie en 1890.)

Mais, parmi ces tombes de marchands et d'artisans, combien de noms illustres sont gravés sur les dalles de l'église et des chapelles ! Voilà l'épithaphe du libraire florentin Jacques de Juncte, inhumé par les soins de ses filles, Jeanne et Jacqueline, dont les figures apparaissent de profil au-dessous de l'inscription ; plus loin, ce sont les Gondi et les Strozzi ; les Capponi, qui, dès 1492,



DÔME AVEC LANTERON, DU PUIT D'UNE MAISON  
DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE, 58, RUE MERCIÈRE.

firent à leurs frais, dans cette église, un chœur et un autel ; nobles David et Louis-Claude de Cléberg, baron de Saint-Trivier ; Antoine du Verdier, les Chaponay, les d'Anthon, les Varey, les Mitte de Chevières. Les La Poype ont des tombeaux dans la chapelle de Saint-Hyacinthe et dans celle de Sainte-Barbe. Cette singulière épithaphe latine, toute en macabres jeux de mots, que nous rencontrons devant la chapelle de Saint-Pierre, est celle des Mory. Là, c'est le tombeau du célèbre médecin Jacques Daleschamps, qui se promet l'immortalité dans la prosopopée en quatre vers phaléuces joints à son épithaphe. — Le chœur où chantent les religieux est séparé de la nef et des bas-côtés par une clôture de petites colonnes en différents marbres ; à l'entrée, s'élèvent deux grandes colonnes de marbre blanc veiné, supportant un attique dans lequel sont les armes d'Alexandre Orlandini — le riche préteur de Henri IV — qui fit à ses frais cette décoration, peu en harmonie avec le style de l'édifice, ainsi que les ornements du grand autel et les stalles, également en marbre. Le tableau du maître-autel, peint par Le Juste, peintre du grand-duc de Florence, représente saint Jean baptisant Jésus ; l'église est, en effet, dédiée à la fois à saint Jean-Baptiste, patron de Florence, et à saint Dominique, patron des Frères-Prêcheurs. — Dans ce chœur est inhumé le savant dominicain Sante Pagnini, dont la voix, dit-on, retentissait comme une trompette quand il prêchait contre les réformés, celui qui avait suggéré à Gadagne la fondation de l'hôpital Saint-Thomas, et dont les funérailles furent

un si grand deuil public qu'on vit plus de trois cents flambeaux derrière son cercueil. Au fond, sous une arcade, on lit l'épithaphe de Jacques de Bourbon, comte de la Marche, et de son fils, morts des blessures qu'ils avaient reçues à la bataille de Brignais, livrée en 1362 contre les Tard-Venus.

Protégée et décorée avec prédilection par les Florentins, qui avaient acheté des orgues et entretenaient le maître de chapelle, l'église des Jacobins était une des plus riches de la ville, quand elle eut à subir, comme la plupart des autres, les ravages des calvinistes et que, du sanctuaire mutilé, le baron des Adrets fit une écurie pour ses chevaux. Mais ce ne fut qu'un accident douloureux dans l'histoire de ce célèbre monastère, où le pape Jean XXII fut élevé au souverain pontificat, où le dernier Dauphin, Humbert de la Tour, prit l'habit de Saint-Dominique, après y avoir donné l'investiture du Dauphiné à Charles de France, duc de Normandie, fils du roi Jean ; où séjourna Charles VIII ; où le cardinal d'Amboise donna le bonnet de cardinal à René de Brie,

évêque de Bayeux ; où enseignèrent les Jean Faber et les Jacques Périer, où brillèrent d'un si vif éclat les Jean Batalier, les Hugues de Saint-Cher, les Pierre de Bollo. Nous venons de voir l'église richement décorée ; le monastère aussi a réparé ses ruines. Traversons la grande cour pavée du cloître : la galerie de l'entrée, les deux salles attenantes, le réfectoire des malades sont ornés de peintures ; ici, deux tableaux représentent le commencement de la vie de saint Thomas d'Aquin ; là, c'est une suite d'« histoires » tirées de la vie de saint Dominique et peintes, il y a vingt-cinq ans, par Jacques Mory. La salle de Saint-Thomas a été entièrement restaurée. Là-bas, enfin, dans les jardins qui s'étendent jusqu'aux dépendances des hôtels de la place Bellecour, ce sont des parterres cultivés avec soin, des treilles de vigne, toutes sortes d'arbres fruitiers, et de larges allées de tilleuls et d'aubépines, sous lesquelles apparaît, çà et là, dans une coulée de soleil, la robe de laine blanche d'un père dominicain.

Quittons à présent la place Confort, pour nous engager dans la plus longue, la plus marchande et la plus fréquentée de toutes les rues de la ville : la Grande rue Mercière, continuée, après la rue Chalamont (rue Dubois), par la Petite rue Mercière.

Reliée par les rues Thomassin, Ferrandière et Tupin, à la Grande rue de l'Hôpital et à celles qui lui font suite jusqu'à la Grenette, la Grande rue Mercière, en dépit de son étroitesse et de la hauteur excessive de ses maisons, demeure encore ce qu'elle était en plein moyen âge, le centre de l'activité commerciale, la *via mercatoria* par excellence. On y trouve tout ce qui est susceptible de constituer un commerce. Des deux côtés, sous de larges auvents de bois, s'alignent les arceaux béants des boutiques de mercerie et de « clinquaille », auxquels sont appendus des objets de toute espèce interceptant le peu de jour qui pénètre à l'intérieur. Ici, des bas de chausses, des camisoles, des bonnets et des cha-



ENTRÉE ACTUELLE DE LA RUE MERCIÈRE, DU CÔTÉ DE LA PLACE DES JACOBINS (1895).

peaux ; là, des pelleteries, des passements et des dentelles, des rubans, des plumes, des miroirs, des objets de toilette ; plus loin, des crucifix, des chapelets, toute sorte de « patenostre » ; des ciseaux

et des couteaux, des épées et des poignards, des fers et des mors de chevaux. Les boutiques des merciers renferment toutes les marchandises d'utilité courante, et même celles de luxe, les bijoux, l'orfèvrerie. Et, tout le long de la rue, c'est la curieuse perspective des enseignes accrochées à leurs potences de fer et arrêtant, à chaque pas, le regard par la variété de leurs sujets, de leurs formes et de leurs couleurs; ce sont les sollicitations des marchands, les invites de jolies boutiquières : « Vous faut-il des éperons, monsieur? Peut-être un porte-épée? Ou bien une écritoire, des boîtes, des étuis? »



MAISONS DE LA RUE GRENETTE (NOS 27 ET 29), DÉMOLIES EN 1896.  
Remarquables par les « arcs à pénétration » des portes et des boutiques.

écritoire, des boîtes, des étuis? »

Mais le plus important commerce de la rue Mercière est celui des livres et des images; il n'a son égal en aucune autre ville. Pas une de ces maisons qui ne soit ou n'ait été occupée par une imprimerie ou une librairie. A l'angle de la rue Thomassin, que venait d'ouvrir Claude Thomassin, conservateur des privilèges des foires, demeurait, au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, le fameux Sébastien Gryphe, qui avait fait sculpter sur la porte sa marque d'imprimeur : un griffon sur un cube, lié par une chaîne à un globe ailé, avec la devise *Virtute duce, comite Fortunâ*. A un angle de la rue Ferrandière, voici, à l'enseigne du NOM DE JÉSUS, la boutique de librairie de Jean Caffin et François Plaignard, successeurs de Jean Pillehotte, le riche seigneur de la Pape et de Crépieu; à l'autre angle et à l'enseigne du NOM DE LA TRINITÉ, c'est l'atelier de l'imprimeur-libraire Antoine Pillehotte. De l'autre côté, à l'an-

gle sud-ouest de la rue Mercière (n° 68) et de la rue de la Monnoye, cette opulente demeure, d'architecture massive et bien lyonnaise, avec ses belles croisées à meneaux, sa cour à galeries et les curieuses dispositions de son escalier, était celle du célèbre libraire Horace Cardon, mort en 1641; elle fut construite, il y a juste cent ans, sur l'emplacement de la « cave » ou cellier de l'abbé d'Ainay, par le grand imprimeur Hugues de la Porte, dont nous apercevons les armes à la clef d'un arc donnant sur la petite rue de la Monnoye. — Après le couvent des Antonins,

nous visitons (n° 58) une superbe habitation à deux corps de logis, séparés par une vaste cour, avec deux escaliers s'enroulant dans des « advis » ou tourelles, l'une ronde, l'autre à six pans, éclairées par des fenêtres géminées, et, au pied de l'escalier du couchant, un puits couronné d'un petit dôme à lanternon. C'est ensuite le passage (Allée Marchand) où Etienne Dolet eut son atelier; puis, la maison de l'ANGE (n° 54), — remarquable par sa voûte à nervures et son escalier à arcs rampants — où Guillaume Rouville avait son commerce de librairie et qu'il a léguée aux recteurs de l'Hôtel-Dieu, à la condition que le revenu en fût appliqué à perpétuité aux plus pauvres de ses descendants. Rouville possédait dans la rue Mercière trois autres maisons : celle de l'ÉCU DE VENISE, réservée à son propre domicile, celle du PHÉNIX, où sont les presses de Nicolas Gay, et celle de la TOISON D'OR, où les imprimeurs en taille douce Claude Savary et Barthélemy Gaultier ont publié l'admirable plan de Lyon, dessiné en perspective par le voyer de la ville, Simon Maupin. Jean Neumeister, l'un des compagnons de Guttemberg, avait installé son atelier dans cette autre maison (n° 48), successivement habitée par les imprimeurs Jehan de Vingles et Jehan Fabri. — Dans la Petite rue Mercière, qui fait suite à la Grande rue, de nombreux détails d'architecture témoignent encore du goût et de la culture artistique des bour-



LA MAISON A LA CAGE DE FER, DANS LA RUE GRENETTE.

D'après une tradition, la cage de fer placée devant la fenêtre d'une maison du xv<sup>e</sup> siècle aurait servi jadis à l'exposition publique des banqueroutiers. Le patient, coiffé d'un bonnet vert, comme les forçats, restait toute une journée enfermé derrière la « grille », à la vue des passants et de ses créanciers, qui l'accablaient de malédictions. Notre dessin reproduit cette scène curieuse. Mais la tradition s'est trompée en prenant pour la grille du pilori, qui était devant le bâtiment de la Grenette, cette cage de fer placée au premier étage d'une maison particulière — très probablement — et qui servait, selon toute apparence, de grille de sûreté, et peut-être, en même temps, d'enseigne à la maison.

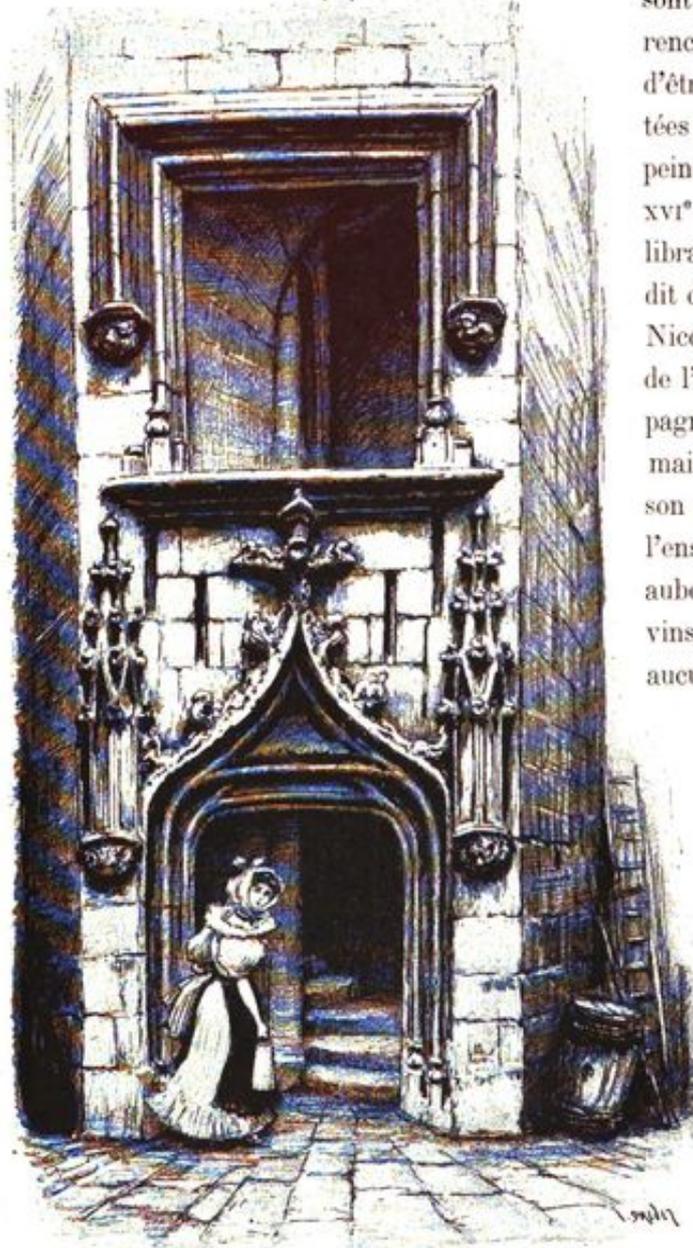
geois qui ont élevé plusieurs de ces hôtels : ce sont de beaux escaliers à arcs rampants, des puits Renaissance, des tourelles d'un bel effet décoratif, des impostes merveilleusement ouvragées

(n<sup>os</sup> 4, 6, 14, 20). Au bout de cette rue, près de l'hôtel de la Rose — où le Consulat tint ses assemblées, de 1459 à 1461 — et dans l'avant-dernière maison du côté oriental, se trouvaient, au milieu du xv<sup>e</sup> siècle, les comptoirs de Jacques Cœur, le célèbre argentier de Charles VII, avec sa devise sur la façade : *A vaillans rien impossible*. Lyon était le centre des immenses relations commerciales que ce grand négociant entretenait avec toutes les parties du monde.

Les petites rues transversales qui vont de la Grande rue Mercière à la Grande rue de l'Hôpital

sont si étroites et si boueuses, qu'une chaise n'y rencontre pas une charrette sans courir le risque d'être renversée. Pourtant, ces ruelles furent habitées par des hommes illustres. La rue Thomassin, à peine ouverte, voyait, dès les premières années du xvi<sup>e</sup> siècle, s'établir dans ses maisons neuves le libraire Jacques de Junete, les peintres Jehan Perréal dit de Paris, Liévin Vandemère, Daniel de Crüe, Nicolas de Bavière, près de l'hôtellerie à l'enseigne de l'AUTRUCHE et d'un beau jeu de paume accompagné d'un jardin. Quatre-vingts ans plus tard, la maison du Flamand Vandemère était habitée par son gendre François Stella. Saluons, en passant, l'enseigne AUX TROIS PANIERS ; c'est celle d'une auberge renommée pour la bonne chère et les bons vins. Au surplus, la rue Thomassin n'abdique aucune de ses gloires ; il s'y trouve encore des imprimeurs, des libraires ; le jeune graveur Germain Audran viendra y demeurer, et plusieurs enfants de cette famille d'artistes y recevront le jour.

Au côté nord de la rue Thomassin, débouche la petite rue Grenouille (tronçon méridional de la rue Quatre-Chapeaux), parallèle à la Grande rue de l'Hôpital et aboutissant à la rue Ferrandière. Sur la façade de cette habitation apparemment construite par un Italien, voilà un grand bas-relief représentant la maison de la Vierge à Lorette, avec cette inscription : *Figura della casa santa di Loreto*. — A la rue Grenouille fait suite l'ancienne ruelle des Estableries,



TOURELLE D'ESCALIER DE LA MAISON DU « CHEVAL BLANC ».  
Bel édifice du xv<sup>e</sup> siècle, dans la rue Grenette, démoli en 1886.

aujourd'hui rue des Chapeliers (rue Quatre-Chapeaux), qui aboutit à la rue Tupin ; comme son nom l'indique, elle est occupée par un certain nombre de boutiques de chapeliers, autrefois établies dans la

première partie de la Grande rue Mercière, du côté de Confort. — Au couchant de cette rue des Chapeliers, un grand tènement de jardins et de bâtiments à demi-ruinés, appelé Paradis, s'étend de la rue Ferrandière à la rue Tupin; c'était là que Jacques Cœur avait l'important dépôt de ses marchandises. Depuis quatre-vingts ans, ces terrains sont la propriété des protestants; le maréchal de Vieilleville les leur assigna pour y bâtir un de leurs temples, et c'est en effet sur cet emplacement qu'ils firent élever par le peintre Jean Perrissin leur « Temple de Paradis », qui fut saccagé par les Lyonnais le 29 septembre 1567. Cet édifice, de forme ovale, aujourd'hui à l'état de ruine, était orné de galeries circulaires, la chaire du ministre se dressant au milieu de l'enceinte, et prenait jour par des vitraux peints aux armes du roi et à celles de la ville. « La structure, — au dire de Rubys, l'ardent ligueur — en estoit de fort bonne grâce et sembloit un vray théâtre pour jouer moralitez et comedies. » (Les maisons n<sup>os</sup> 55 et 56 de la rue de l'Hôtel-de-Ville occupent une partie du tènement de Paradis.)

Nous sommes arrivés à la rue Tupin, ou rue Pépin, à cause d'une vieille enseigne à l'image du roi Pépin, qui figure sur une maison. Laissons à droite le vilain carre-

four, dit « trêve de la Croisette », où viennent se croiser la rue du Palais-Grillet, la sale ruelle des Fanges (tronçon de la rue Tupin), et la rue du Charbon-Blanc (tronçon nord de la rue Palais-Grillet), dont le nom rappelle, nous l'avons déjà vu, le cabaret fameux où, en un de ses dialogues, Bonaventure des Périers conduit le messenger des dieux, cette « vineuse taverne » où Rabelais



LES HALLES DE LA GRENETTE. (D'après un dessin d'Alexis, du milieu du xix<sup>e</sup> siècle).

La rue de la Haute-Grenette — actuelle rue Grenette — était fermée, au couchant, par une maison traversant dans la rue Mercière, qui avait appartenu, au xv<sup>e</sup> siècle, à la famille Pape, et dans laquelle le célèbre jurisconsulte Guy Pape était né. La rue Grenette ne dépassait donc pas la rue Centrale actuelle; mais, à cet endroit, elle faisait un coude et se prolongeait au nord, sous le nom de rue de la Basse-Grenette (sur l'emplacement de la rue Centrale), jusqu'à la rue Dubois. De là jusqu'à Saint-Nizier, c'était la rue de la Draperie, appelée plus tard des Trois-Carreaux — du nom d'une enseigne, datant de la seconde moitié du xvii<sup>e</sup> siècle et que l'on aperçoit encore aujourd'hui à la façade du n<sup>o</sup> 7, rue Centrale.

introduit Pantagruel, et composa peut-être les plus joyeuses pages de ses précieux almanachs dédiés à « l'inclyte et famosissime urbe de Lugdune ».

La courte ruelle qui fait suite à la rue des Chapeliers et débouche dans la rue de Haute-Grenette a conservé l'ancien nom de rue des Estableries (au nord de la rue Quatre-Chapeaux); on



PORTAIL SEPTENTRIONAL DE LA FAÇADE DE L'ÉGLISE SAINT-NIZIER, AU XV<sup>e</sup> SIÈCLE.

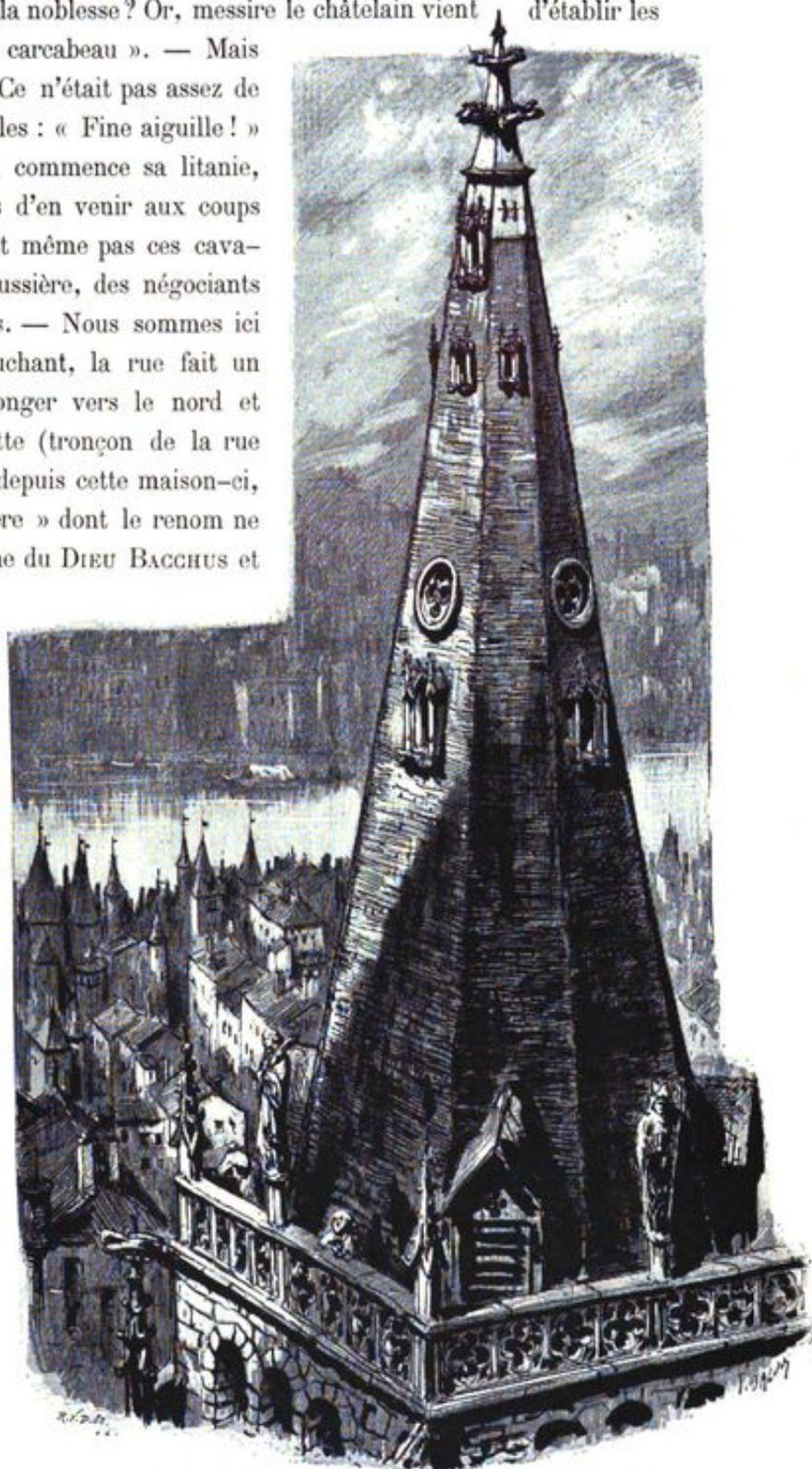
y trouve encore les écuries de quelques hôtelleries de la rue Grenette. — Celle-ci est la plus large et une des plus passantes de la ville. Les auberges y furent, dès l'origine, si nombreuses que, jusqu'à l'établissement de la Halle aux bleds, elle s'appela rue des Albergeries. Voilà les hôtelleries de la POMME, de la TESTE D'OR et de NAPLES, contiguës aux halles, avec issue sur la rue Tupin, comme la plupart de celles que nous allons rencontrer. Le bâtiment de la Grenette, au couchant de la rue des Estableries, étend ses arcades entre la rue Tupin et la rue de Haute-Grenette. Le long des piliers des halles, c'est une affluence de marchands, d'a-

cheteurs, de gagne-deniers ployant sous le poids des sacs. Quel est cet homme qui écarte la foule avec un geste de commandement, et s'avance, une pancarte à la main ? C'est un gros personnage, seigneur de céans, le « châtelain de la Grenette » — ne voyez-vous pas, au sommet de la

toiture, se dresser cette tour, apanage de la noblesse ? Or, messire le châtelain vient d'établir les prix des blés et va faire placarder le « carcabeau ». — Mais quel vacarme et quels cris discordants ! Ce n'était pas assez de ce porteur de balle qui glapit à nos oreilles : « Fine aiguille ! » Voilà le crieur des animaux perdus qui commence sa litanie, au milieu d'un groupe de paysans près d'en venir aux coups pour un marché d'avoine. Ils n'entendent même pas ces cavaliers arrivant au galop, couverts de poussière, des négociants étrangers sans doute en quête d'un logis. — Nous sommes ici au cœur et au centre de Lyon. Au couchant, la rue fait un coude en face des halles, pour se prolonger vers le nord et prendre le nom de rue de Basse-Grenette (tronçon de la rue Centrale). Le « carré de la Grenette », depuis cette maison-ci, jadis habitée par certaine « belle barbière » dont le renom ne s'est point encore perdu, jusqu'à l'enseigne du DIEU BACCHUS et

à celle du SAUVAGE, au coin de la rue de l'Aumône (tronçon de la rue de l'Hôtel-de-Ville), a été le théâtre d'une foule de spectacles, les uns joyeux, les autres lugubres. — Pendant les séjours de Charles VIII et de Louis XII, les gentilshommes y donnèrent des joutes, de brillants tournois, et ce n'était, aux alentours, « que behourdis, que merveilleux passe-tems ». Mais les fêtes avaient souvent de tragiques lendemains. Quand survenait la disette ou quelque impôt trop lourd, c'était au carré de la Grenette que commençaient à gronder les fureurs populaires. La rebeyne comprimée, on s'emparait des principaux mutins, on plantait des potences aux quatre coins du carrefour, et la foule ne tardait pas à voir les cadavres des « bélitres » se balancer entre ciel et terre.

La hideuse estrapade, cet instrument de supplice importé d'outre-monts, était là, dressée en permanence, comme une perpétuelle menace pour les criminels, les ferrailleurs et autres perturbateurs du



LE CLOCHER DE SAINT-NIZIER ET SA GRANDE FLÈCHE DE BRIQUES, AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

repos public. L'exécuteur de la haute justice, le sinistre bourreau, fustigeait à l'envi, rouait, pendait, écartelait. Un jour, le roi François I<sup>er</sup>, en personne, fut au rang des spectateurs, avec la



LA PLACE SAINT-NIZIER, AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE.

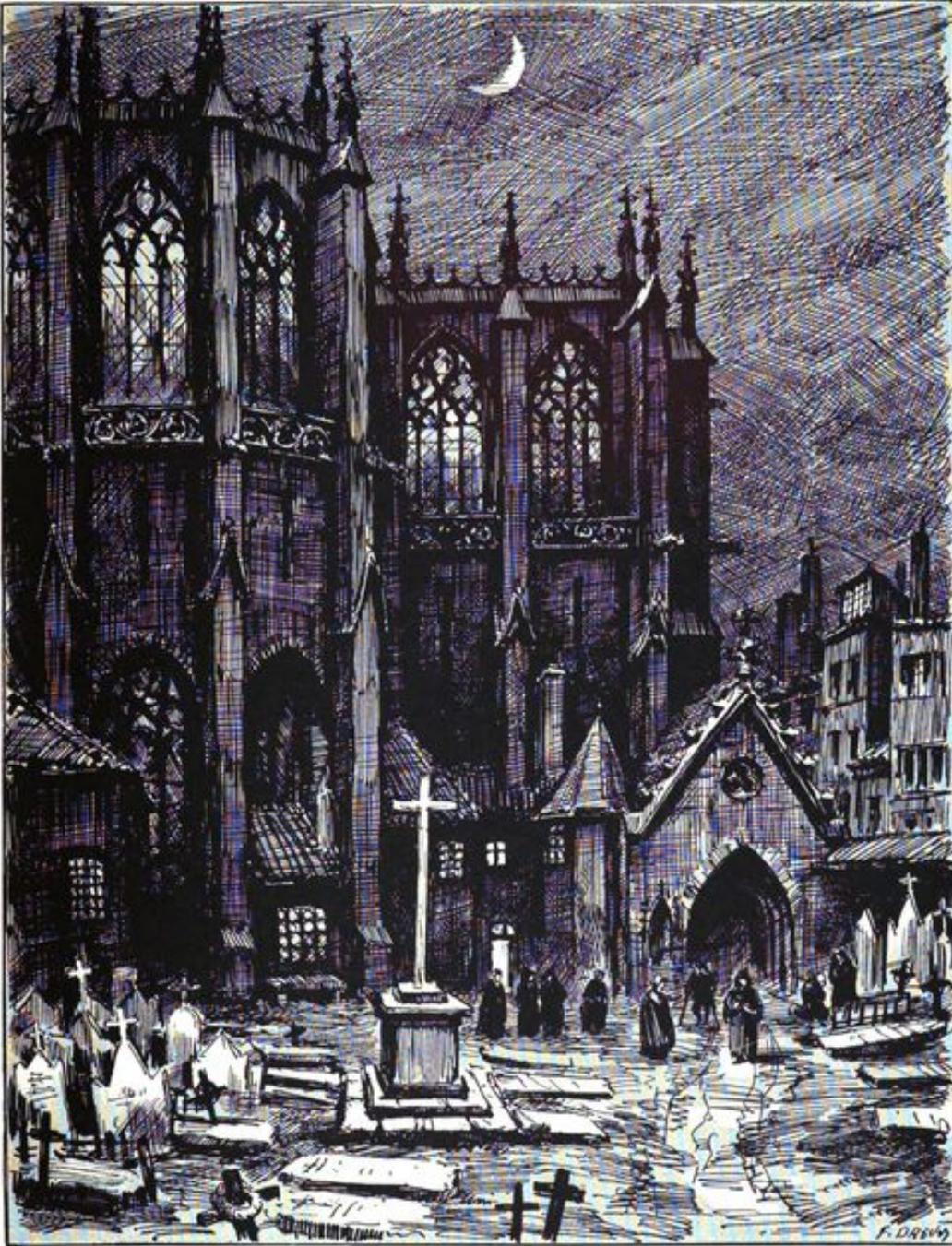
A gauche, l'entrée de la rue de la Fromagerie ou place du Fromage. — Au fond, côté sud de la place, la chapelle Saint-Jacques ou Saint-Jacques. — En face de Saint-Nizier et au couchant, est l'entrée de la rue des Bouquetiers, dissimulée dans notre dessin par la Maison des Quatre-Tournelles. Cette maison occupait la partie nord de la place, mais ne joignait pas l'angle; elle en était séparée par la ruelle, en équerre, de la Limace, où se trouvait une ancienne hôtellerie à l'enseigne de la *Limace*.

reine de Navarre, sa cour et les seigneurs étrangers qui leur faisaient cortège : on exécutait le comte de Montécuculli, condamné à être « tiré et desmembré à quatre chevaux, et après, les quatre quartiers de son corps pendus aux quatre portes de la ville, et la teste fichée au bout d'une lance qui seroit posée sur le pont du Rosne ».

Combien d'événements se sont déroulés dans ce cadre restreint ! Il n'en reste plus d'autres témoins que ces belles demeures du xv<sup>e</sup> et du xvi<sup>e</sup> siècle, presque toutes à deux corps de logis, avec galeries en pierre et tourelles ; leurs élégantes fenêtres à croisillons diraient bien des choses émouvantes, si elles pouvaient parler. Voici les enseignes du LION D'OR, du CHAPEAU BLANC, du MOUTON ; plus loin, pend celle des QUATRE ROIS. Ce sont des hôtelleries. En voilà une autre : le GRAND CHEVAL BLANC, avec son joli groupe en haut relief, peint et doré, représentant un cheval sellé et caparaçonné, que conduit un valet ou un page costumé à la mode de Louis XII ; ce fut l'hôtel de Pomponne Trivulce, lieutenant du gouverneur, au temps de la terrible rebeayne de 1529 : traqué par la populace, Pomponne s'enfuit par les toits, gagna le monastère des Jacobins, puis celui des Célestins et, traversant la Saône, alla chercher un refuge derrière les murailles du cloître de Saint-Jean. — Aux rez-de-chaussée des maisons, ce sont des boutiques et des ouvroirs de tourneurs : A L'ÉCLAPPE, A SAINT-CLAUDE. C'est ici, peut-être, que Rabelais remarqua

ces boules de bois dur, « aussi grosses chacune qu'est le moule d'un bonnet », qu'il transforme, dans les mains de Gargantua, en « pastenostres de Sainct-Claude ». Enfin, le long des cadettes, s'alignent les échoppes branlantes des cordonniers, qui ont vainement, jusqu'ici, tenté d'obtenir droit de cité aux abords de l'église Saint-Bonaventure.

De la Grenette, deux rues conduisent au quartier Saint-Nizier; ce sont, d'un côté, la rue de l'Aumône, continuée par la rue des Fripiers (rue de l'Hôtel-de-Ville); de l'autre, la rue de Basse-Grenette, continuée par la rue de la Draperie (rue Centrale). — Nous entrons ici dans la cité primitive des bourgeois, qui avait pour limite, au midi, une muraille et un fossé, dont la rue Grenette



LE CIMETIÈRE DE SAINT-NIZIER, AU MILIEU DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE.

Le cimetière paroissial de Saint-Nizier se trouvait derrière le chevet de l'église; il était enveloppé, à l'est, par la rue des Forces. Il fut démoli pendant l'occupation protestante, pour former la place de la Fromagerie, en même temps que six maisons devant l'église pour former la place Saint-Nizier; ainsi disparut la petite chapelle, située au nord-est de l'abside, et qui avait servi de lieu de réunion à la Confrérie de la Trinité, puis, de 1486 à 1502, à celle des Vignerons; l'oratoire de Notre-Dame de rue Neuve (en face de la rue de ce nom) fut démoli à la même époque. Le cimetière de Saint-Nizier, rétabli sur un espace plus restreint, subsista jusqu'en 1800. Ce carrefour de la Fromagerie, relié aux Cordeliers par la rue des Forces et celle de la Gerbe, au Rhône par les rues Neuve et Gentil, aux Terreaux par la rue de la Sirène, était un des points les plus encombrés de la ville.

occupe l'emplacement. Aussi, ces ruelles sont-elles plus étroites, plus tortueuses, plus irrégulières encore, s'il est possible, que celles que nous venons de parcourir; elles ne sont ni plus propres, ni mieux pavées. La rue de l'Aumône aboutit à la rue du Bois; son nom appartenait jadis à la partie de cette dernière rue qui touche à la rue de la Draperie (rue Centrale) et où, dit-on, l'on faisait aux pauvres la distribution de l'argent et des denrées léguées par les paroissiens de Saint-Nizier. — La rue du Bois proprement dite, ancienne place du Bois, qui conduit, au levant, à la rue de la Gerbe, et où nous voyons la vieille enseigne du CHEVAL BARDÉ, servait



LA RUE DE LA FROMAGERIE ET LE TRANSEPT NORD DE SAINT-NIZIER (1850).

La rue de la Fromagerie, ancienne place du Fromaige, allait en s'élargissant du côté oriental, vers la rue de la Sirène, appelée de la *Sereyne* ou *Seratne* (1042). La place Saint-Nizier n'avait pas d'issue à l'endroit où débouche la rue Paul-Chenavard; c'était par la petite rue Longue (rue Pléney) et la rue de la Sirène (rue de l'Hôtel-de-Ville) que l'on gagnait le quartier Saint-Pierre et les Terreaux.

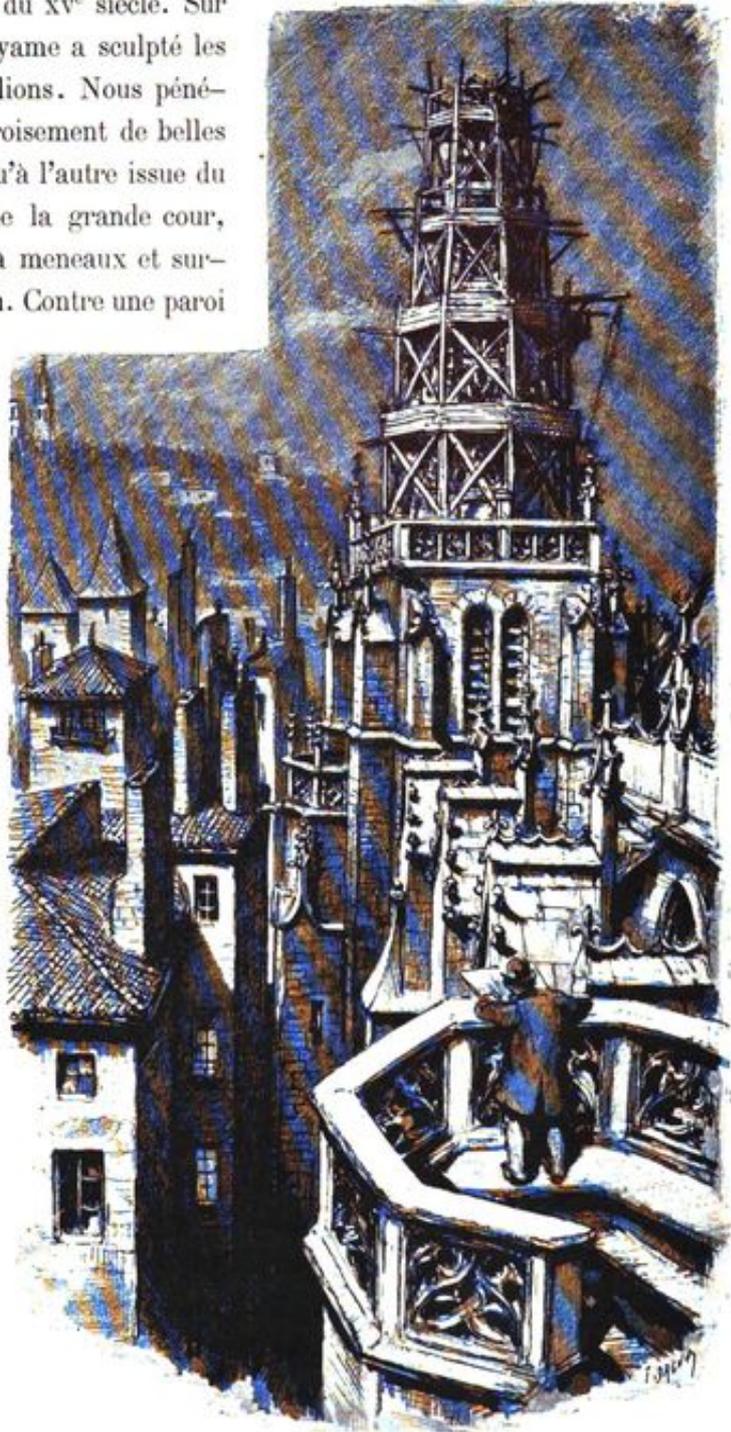
autrefois au marché de la « cuiraterie ». Rabelais dut loger dans le voisinage, car il faisait partie du pennonage de la rue du Bois, et Dieu sait si les bons marchands du quartier devaient se gaudir, quand ils l'avaient pour compagnon de garde! — La rue des Fripiers (rue de l'Hôtel-de-Ville) fait suite à la rue de l'Aumône, au nord de la rue du Bois; comme son nom l'indique, c'est le quartier général de la friperie; l'étalage se fait en plein air sur des bancs; c'est à peine si l'on peut circuler au milieu de ces amas de vieux habits, de loques informes et de guenilles sordides jetés pêle-mêle avec des meubles boiteux et toutes sortes d'objets hors d'usage. — Au débouché de la rue des Fripiers, c'est la rue Vandran (rue Poulaillerie), dont le nom rappelle une famille notable, qui y demeurait au XIV<sup>e</sup> siècle. Le marché de la volaille s'y tenait encore il y a peu de

temps; on l'a transféré dans une ruelle voisine, à cause de l'encombrement qu'il produisait aux

abords de l'Hôtel de Ville. Celui-ci est à notre droite. Le Consulat est venu, il y a une quarantaine d'années, s'installer dans cette « maison de la Couronne » (13, rue Poulallerie), curieux spécimen de l'architecture privée à la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Sur le tympan du portail ogival, Philippe Lalyame a sculpté les armoiries de la ville soutenues par deux lions. Nous pénétrons sous la voûte, décorée d'un entre-croisement de belles nervures, et prolongée sous la galerie jusqu'à l'autre issue du côté de la rue des Forces. A un angle de la grande cour, s'élève une tour éclairée par des fenêtres à meneaux et surmontée d'une toiture polygonale à clocheton. Contre une paroi

de la muraille, une grande table de pierre noire de Saint-Cyr forme un attique soutenu par deux lions rampants et couronné d'un fronton brisé, dont les rampants portent les figures du Rhône et de la Saône, entre lesquelles est placé sur un piédestal le buste en bronze de Henri IV ; ce monument est aussi l'œuvre du sculpteur Lalyame. Une inscription latine apprend que le Consulat est venu tenir ses assemblées dans cette maison le 3 décembre 1604 ; au-dessous, sont fixées les deux tables d'airain reproduisant le discours de l'empereur Claude au Sénat romain, ces précieuses tables découvertes en 1528, par le marchand Roland Gribaud, dans une vigne du coteau Saint-Sébastien, et montrées, dès lors, par les échevins comme un glorieux titre de noblesse. Plus haut, des galeries ouvertes, supportées par deux arcs, donnent accès dans les salles où ont lieu soit les assemblées ordinaires du Consulat, soit les assemblées extraordinaires auxquelles sont appelés les notables et les maîtres de métiers, quand il y a de graves délibérations à prendre. Les échevins vont entrer en séance ; déjà sont arrivés

MM. Guillaume le Maistre, Jean Pillehotte, Louis Chappuys et Janton Boniel, chacun escorté d'un mandeur en livrée violette et l'épée au côté ; on n'attend plus que M. Alexandre Mascrani,

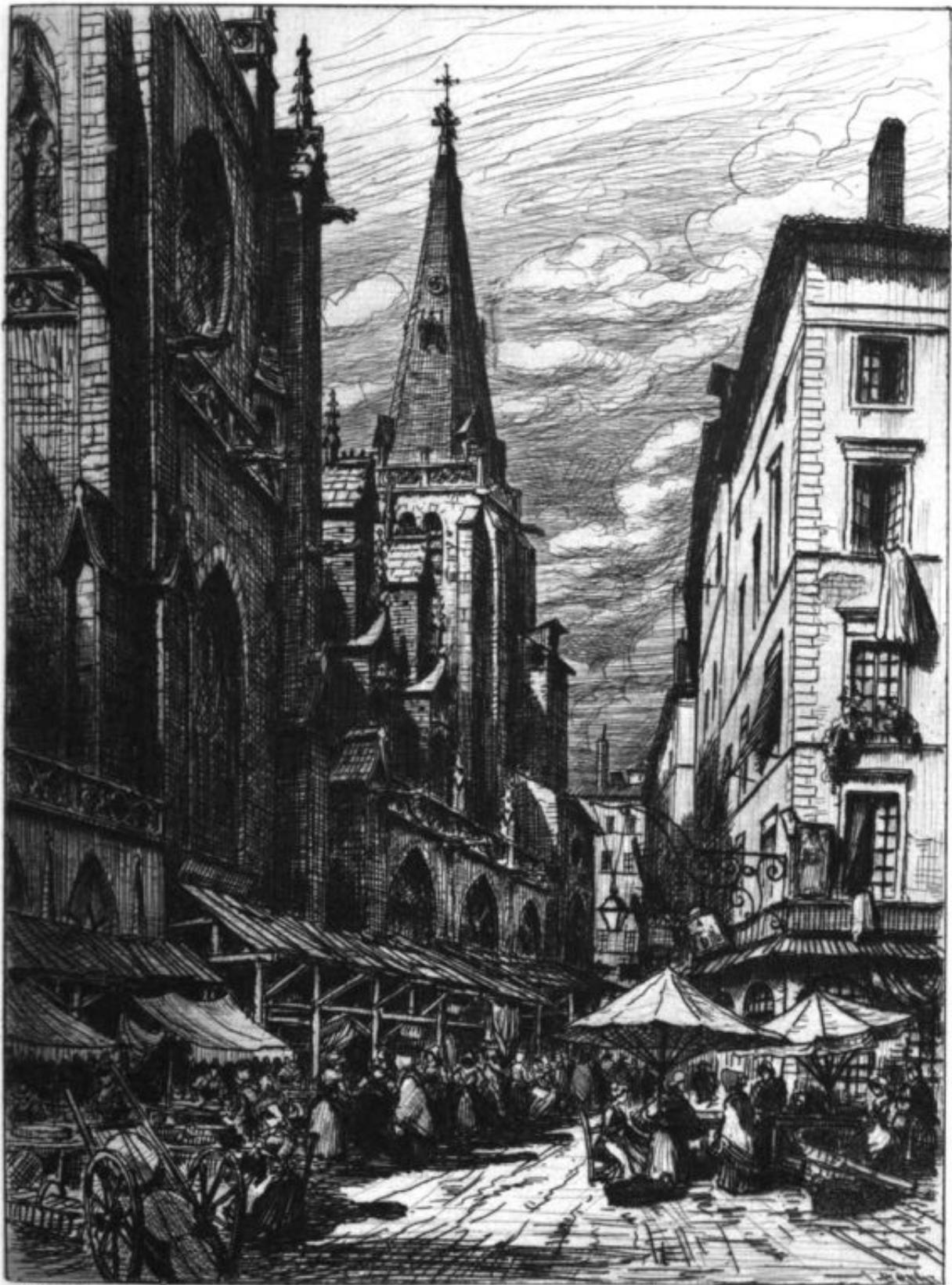


CONSTRUCTION DE LA SECONDE FLÈCHE DE SAINT-NIZIER, par l'Architecte Benoit, achevée en 1857. — Sommet de la tourelle du transept méridional.

qui, en sa qualité de prévôt des marchands, ne se rend à la Maison de Ville que sous l'escorte de deux mandeurs. Ces consuls sont des personnages considérables ; sur leur passage, les gens se découvrent et saluent très bas. Mais, pour bien juger de leur importance et surtout de leur faste, il faut voir les magistrats de la ville dans les cérémonies publiques. En tête, le bâton d'argent à la main, marchent les mandeurs en robes de drap violet, grandes manches d'écarlate brodées de fleurons d'argent avec le grand écusson aux armes de la ville, et leurs coadjuteurs vêtus de même et portant à la manche le petit écusson. Puis, précédés par le capitaine de la ville, qui se tient un peu sur la gauche, s'avancent le prévôt des marchands, en robe de satin violet doublée de même couleur, et le cordon d'or au chapeau ; les échevins, deux à deux, en leurs robes consulaires de damas violet doublées de velours de même couleur ; le procureur général, flanqué des deux officiers du corps, tous trois vêtus comme les échevins ; ensuite, marchant aussi deux à deux, les ex-consuls, en robes noires de drap d'Espagne ou de gros de Naples. Enfin, de chaque côté du cortège, filent un à un, le long des rangs, les arquebusiers commandés pour l'escorte, les lieutenants, enseignes ou sergents suivis par les soldats de la compagnie, tous habillés de violet, « armés de cuirasses et de hallebardes ». Tel est l'appareil du Consulat, quand il se montre dans les cérémonies publiques. Des deux cents arquebusiers qui composent sa garde particulière et celle de la ville, cinquante font un service continuel ; les autres fournissent, chaque soir, le nombre d'hommes nécessaire pour faire des patrouilles et garder le poste de l'Hôtel de Ville avec la compagnie de cinquante hommes à pied du guet. Tous les ans, les deux sergents des arquebusiers plantent un « mai » devant la Maison commune, ainsi que devant l'hôtel du prévôt des marchands et ceux du gouverneur et de l'intendant. Le modeste Hôtel de Ville de la rue Vandran ne verra plus cette curieuse coutume se reproduire qu'un petit nombre de fois. Le Consulat s'y trouve trop à l'étroit et juge cette vieille demeure « gothique » indigne de son faste et de ses prétentions aristocratiques. Depuis longtemps, il a formé le projet de faire élever sur la place des Terreaux un vaste et magnifique hôtel, dont l'aspect excitera l'admiration et attestera aux étrangers que Lyon est bien la seconde ville du Royaume.

Il nous reste à visiter la partie occidentale de la rue Vandran (rue Poulailherie) ; elle fut habitée, à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, par Pierre de Vaud ou Valdo, chef de la secte des Vaudois ou Pauvres de Lyon, et c'est pour cela qu'elle reçut le nom de « rue Maudicte », qu'elle portait encore au XVI<sup>e</sup> siècle. Nous voilà dans la rue de la Draperie (voir ci-dessus la note, p. 177). Là-bas, à l'angle occidental de la rue de Basse-Grenette et de la rue Chalamont (partie occidentale de la rue Dubois), nous apercevons la belle maison des TROIS PIGEONS avec ses quatre grandes portes sur la façade. Autour de nous, ce ne sont, jusqu'à Saint-Nizier, que boutiques de drapiers drapant ; ce commerce, autrefois si prospère à Lyon, commence à diminuer au profit des villes du Midi, depuis le rétablissement, en 1627, de la douane de Valence ; mais c'est encore dans la draperie que se font les plus nombreuses et les plus solides fortunes lyonnaises.

Depuis un instant, nous voyons se dresser, svelte et grise dans la brume légère, la haute flèche de Saint-Nizier, autour de laquelle se presse la ville des bourgeois et des marchands. La belle église gothique apparaît, à notre droite, dans son imposante harmonie. En face de nous, et devant le portail septentrional de Saint-Nizier, une construction occupe la partie nord de la place :



J. Drevet sc.

Imp. A. Poiré, Paris

LA FROMAGERIE en 1840





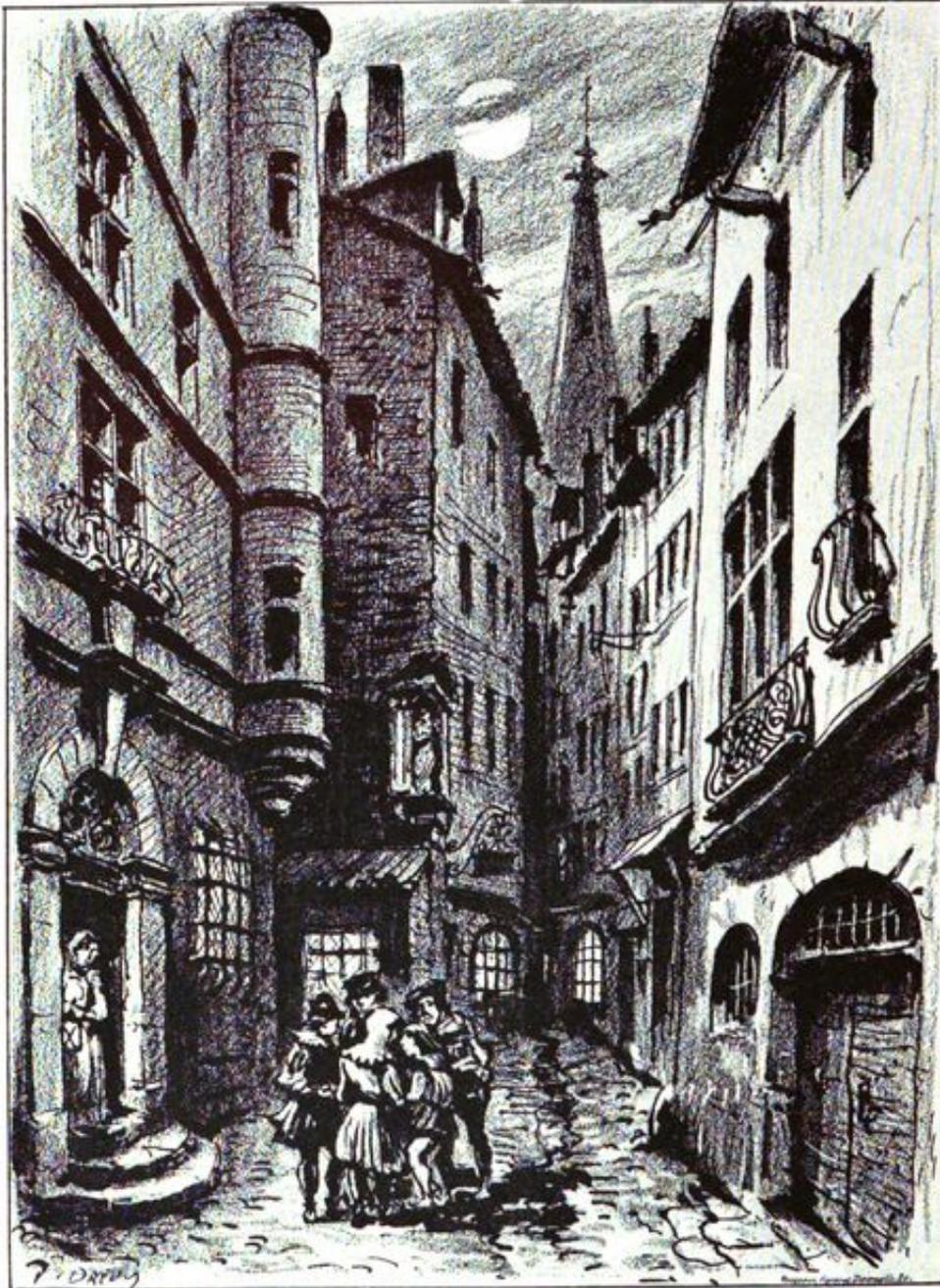
c'est la maison des Quatre-Tournelles — l'ancienne Maison Ronde, qui appartient à Jacques Cœur et aux Civrieu — flanquée aux quatre coins de jolies tourelles en encorbellement, isolée de toutes parts, et contournée en équerre, du nord au couchant, par la ruelle de la Limace, où se trouve, à l'enseigne de ce nom, une vieille hôtellerie renommée pour son excellente cuisine (voir plus haut le dessin, p. 180). — Au couchant, un étroit défilé mène à la petite rue des Orangères, à l'Herberie et au Pont de Saône, dont il laisse entrevoir d'ici la curieuse perspective. — Enfin, sur le côté méridional et à l'angle sud-ouest de la place, s'allonge la vieille chapelle de Saint-Jacques ou Saint-Jacques, où se tinrent durant plus d'un siècle les assemblées consulaires. Masquée au couchant par la maison de Chaponay, englobée au midi et au levant par des habitations particulières, encombrée d'échoppes le long de sa seule façade libre, — au-devant de laquelle se tient à présent le marché aux légumes, — la chapelle de Saint-Jacques montre ses quatre contreforts surmontés de clochetons, son élégante balustrade « en créneaux de broderie » couronnant la muraille et due à la générosité de Jean de Chaponay; au milieu de la façade, son portail du xv<sup>e</sup> siècle avec quatre colonnettes à chapiteaux décorés de coquilles, et deux arcs concentriques, qui abritaient jadis une statue; une fenêtre au-dessus, de même style, divisée par un meneau en deux baies de vitraux peints, représentant, le premier, un saint Jacques et les armes de la ville, le deuxième, le blason de la confrérie de saint Jacques et, tout en haut dans le tympan, les armes de France; à droite de la principale entrée, une autre porte, surmontée d'une Vierge; du côté oriental de la façade, une autre fenêtre, éclairant le maître-autel, et, au-dessus de l'abside, une rosace



LE PASSAGE SAINT-NIZIER OU ALLÉE DES MORTS (1895).

Il communiquait de la rue de la Draperie au cimetière. Le petit portail latéral de l'église fut édifié sous Louis XIII. Voir l'excellente étude de M. Bleton, *Lyon pittoresque*, ch. v.

ornée d'un vitrail portant un écusson aux armes des Pupil, d'azur à trois lames d'argent; enfin, en guise de clocher, un petit mur à deux arcades avec faitage de fer-blanc, façonné en coquilles et en



LA RUE ROLAND OU DU ROLAND, AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE (tronçon septentrional de la rue Fléney).

La rue Roland faisait suite à la Petite rue Longue (voir le dessin de la page suiv.), dont elle était séparée par la rue Longue, laquelle occupe encore son ancien emplacement, mais a été coupée en deux par la rue Saint-Pierre (1849) et complètement transformée dans sa partie orientale. — La rue Roland, moins étroite que la Petite rue Longue, était d'une irrégularité remarquable, même en un temps où l'alignement n'était guère observé. Au lieu de déboucher directement sur la rue du Plâtre, elle tournait au couchant, pour se terminer à l'entrée de la rue Saint-Côme, qui commençait au coin de la place Saint-Pierre. Tout ou partie de la rue Roland fut aussi appelé, au XVIII<sup>e</sup> siècle, rue des Boitiers,

et abritant une seule cloche. — A l'intérieur, l'unique nef, voûtée et divisée en trois travées, se termine au levant par une abside basse en cul-de-four qui forme le chœur réservé aux pèlerins, derrière le maître-autel. Dans la deuxième travée, est adossé au mur méridional, en face de la grande porte, l'autel placé sous le vocable de Notre-Dame-de-Montserrat. A la fête de leur patron, aux processions et aux inhumations de leurs confrères, qui se font dans cette chapelle, les pèlerins de Saint-Jacques revêtent leurs insignes, c'est-à-dire le bourdon, la gibecière, une longue robe, la ceinture et le rosaire, le chapeau à larges

bords et le mantelet orné de coquillages. Au premier dimanche d'août, la confrérie fait sa procession

solennelle, « où l'on voit figurer, dans leur costume traditionnel, les douze apôtres, les trois Rois, et notre Sauveur monté sur une ânesse ». — Dans la troisième travée de l'édifice, il y a une tribune fermée n'ayant vue sur la nef que par une fenêtre : c'est l'oratoire particulier de la famille de Chaponay, propriétaire de la maison contiguë, dont l'allée communique à la chapelle par une petite porte au couchant. — Cet antique sanctuaire de Saint-Jacques a été mutilé par les calvinistes, dépouillé de ses statues, de ses verrières de Jean de Juys et de Janin Sacquerel : il n'en est pas moins intéressant en raison de la place qu'il occupe dans l'histoire municipale de Lyon. Sans gêner le service religieux de chaque jour, le Consulat y tint pendant plus de cent ans ses séances ordinaires, les assemblées des maîtres des corporations et des notables. Sur les murs de cette chapelle, longtemps même après qu'il eut cessé de s'y réunir, étaient affichés le grand tableau des privilèges, celui du barrage du Pont du Rhône, les carcabeaux ou mercuriales de la boulangerie, à côté d'un calendrier et du tableau des Évangiles. — Aujourd'hui encore, le Consulat vient, chaque année, à la chapelle Saint-Jacques, assister à la messe du Saint-Esprit, qui est célébrée le dimanche avant la fête de saint Thomas, jour de la proclamation du corps consulaire, et c'est toujours dans cette enceinte exiguë que l'on procède aux assemblées électorales, — de même que c'est à Saint-Nizier, le 21 décembre, jour de la Saint-Thomas, que se fait la proclamation solennelle des échevins nommés le dimanche précédent, et que l'orateur désigné par le Consulat prononce l'oraison doctorale. Comme autrefois, l'horloge de Saint-Nizier règle les heures des délibérations. La grosse cloche de l'église, qui continue à tinter le « séral » chaque soir et à sonner l'alarme en cas d' « effroi », sert toujours à convoquer aux séances de conseil et aux réunions de métiers ; la rue Vandran n'est qu'à deux pas. Jusqu'à présent, dans le choix des hôtels successivement affectés aux services municipaux, les échevins ont eu soin de ne jamais s'éloigner du clocher de leur église ; s'ils allèrent une fois jusqu'à la rue Grenette, dans l'immeuble qui sert aujourd'hui de « halle aux bleds », ce fut pour revenir, au plus tôt, s'abriter à l'ombre de Saint-Nizier. — Cette église, que tant de générations de bourgeois, depuis Jean de Marines jusqu'à Pierre Renouard et ses successeurs, ont patiemment élevée, de la fin du xiv<sup>e</sup> siècle au xvii<sup>e</sup>, sur le sol sanctifié par le tombeau de Saint-Pothin et sur les fondations de l'ancienne basilique des « Saints-Apôtres », puis des « Quarante-Huit Martyrs » — première cathédrale détruite par les Sarrasins et relevée par Leidrat —, cette église, renfermant dans sa crypte les cendres des anciens évêques, n'est pas seulement chère aux Lyonnais à cause de ces vénérables souvenirs, qui commencent à se perdre dans



LA PETITE RUE LONGUE

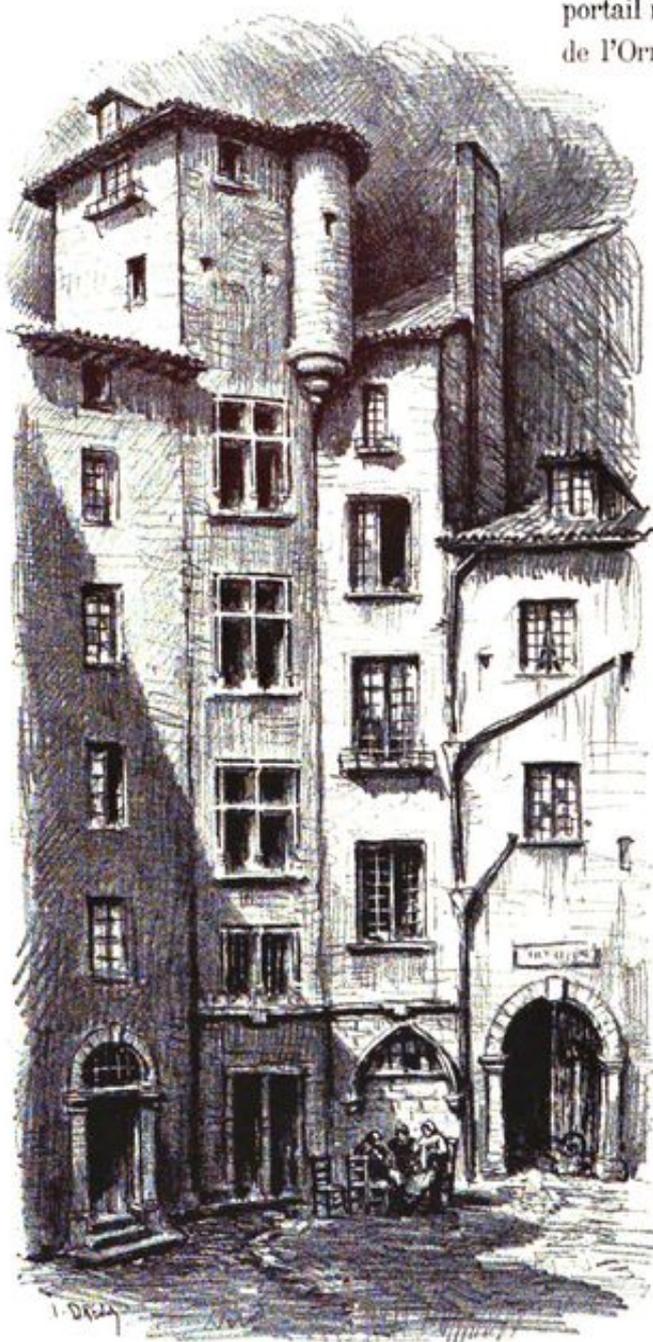
(Tronçon méridional de la rue Pléney).

A gauche, l'ancien Hôtel de Ville de la rue Longue, occupé par le Consulat de 1462 à 1604. Au fond, l'église de Saint-Nizier et la Promagerie. — Voir plus loin le texte à la page 190.

la nuit des temps. Ils aiment surtout Saint-Nizier parce que ce fut le berceau de leurs libertés municipales : c'est, à leurs yeux, comme une sorte de cathédrale civile, rivale de la cathédrale ecclésiastique. Ce monument, aux lignes harmonieuses et d'une admirable unité, en dépit de son

portail renaissance commencé sur les plans de Philibert de l'Orme ; ce clocher dont la flèche s'élance hardiment

dans le ciel et dont le sommet domine la ville entière ; ces puissants contreforts, ces arcs-boutants et ces gargouilles, cette charmante tourelle du transept nord, où jadis veillait le guetteur de nuit, et jusqu'à ces balustrades finement découpées, sortes de remparts aériens, — placés sous la garde du vieil évêque dont l'effigie surmonte le pignon de la façade, — tout, dans cet édifice religieux où se perpétuent les cérémonies solennelles de la vie de la cité, tout cela, aux regards des citoyens de Lyon, est comme le palladium de ce qui leur reste encore de leurs anciennes libertés. — L'intérieur de l'église est d'une extrême richesse ; à la voûte en arc surbaissé de la grande nef, ce sont les capricieuses évolutions des nervures ; aux chapiteaux, des feuillages sculptés mêlés de quelques animaux ; sous les tribunes, aux élégants profils, des culs-de-lampe à figures humaines ou monstrueuses ; et, à la voûte, aux arcs, partout, une multitude d'écussons coloriés aux armes des archevêques et des familles bourgeoises qui contribuèrent à l'érection des diverses parties de l'édifice. Le long des bas-côtés, règne une double rangée de chapelles : à droite, en entrant, voici celle de Sainte-Anne et Saint-Eustache (aujourd'hui Sainte-Catherine), fondée au xv<sup>e</sup> siècle par Pierre de Beaujeu ; puis celle dédiée à l'Assomption de la Vierge et au Saint-Esprit (Saint-Joseph), appartenant aux cordonniers ; Sainte-Marie du Christ (Sainte-Élisabeth), aux merciers ; dans le transept méridional, l'autel de Saint-Maurice (aujourd'hui de la Vierge), aux teinturiers, avec une belle *Descente de Croix*, d'Horace Le Blanc. A l'extrémité du collatéral se trouve la chapelle

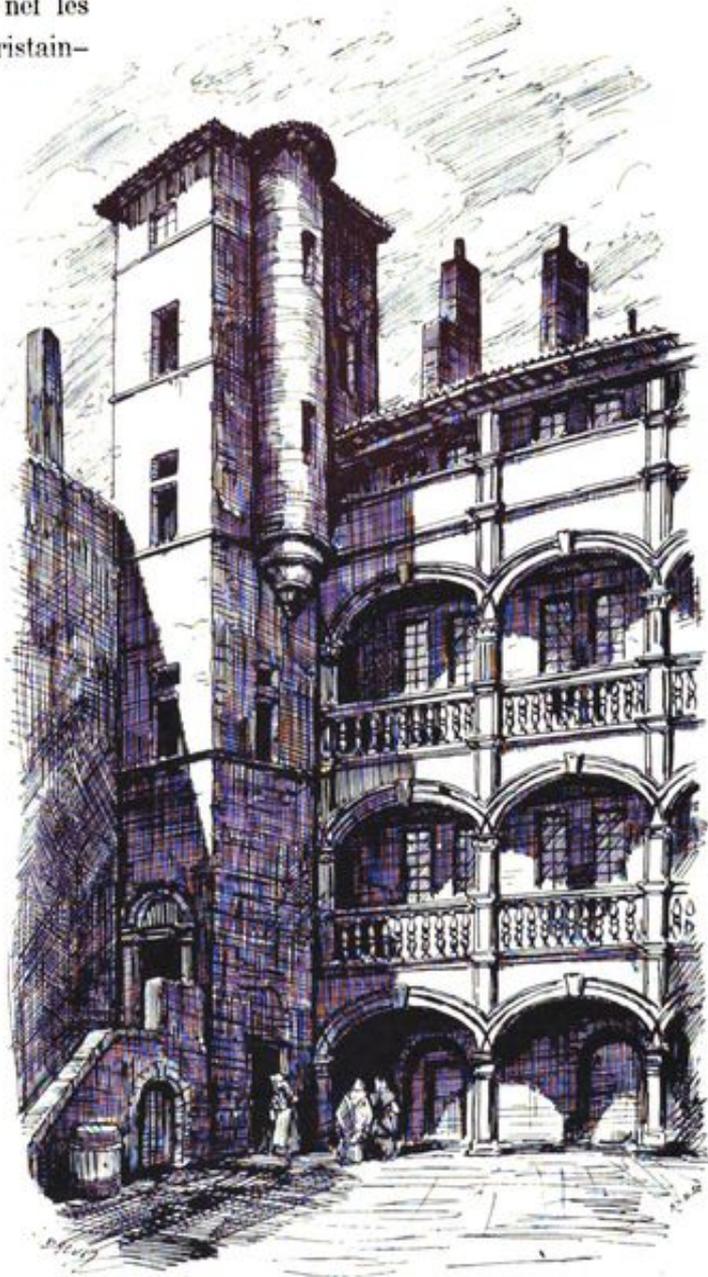


ANCIENNE MAISON DE LA RUE DU PLÂTRE (démolie en 1850).

L'ancienne habitation de Jean Kléberger occupait l'emplacement de la belle maison des héritiers de Louis Tolozan de Montfort (A. Péricaud). La maison du passage entre la rue Longue et la rue du Plâtre fut élevée, en 1740, par Ferdinand Delamonce. — *Plâtre* ou *Plâtre* vient du bas-latin *plastrum*, place.

avec une belle *Descente de Croix*, d'Horace Le Blanc. A l'extrémité du collatéral se trouve la chapelle

de la Magdeleine, dite du Collecteur, fondée en 1401 par le sacristain Jean Jollys, collecteur du pape à Lyon et l'un des principaux bienfaiteurs de Saint-Nizier ; c'est là que se réunit la Confrérie des Vignerons et des Jardiniers. — Les protestants ont détruit le jubé qui fermait l'entrée du chœur ; une simple balustrade sépare de la nef les stalles des vingt chanoines y compris le sacristain-curé, les sièges des huit perpétuels, des quatorze prêtres habitués, des cinq vicaires, et les bancs des clercs et des clergeons, environ soixante personnes affectées au service de la collégiale et de la paroisse. Derrière le maître-autel, est placé celui de Notre-Dame-de-Grâce, où était jadis exposée l'« Image de la Vierge » apportée, suivant la tradition, par saint Pothin à son arrivée en Gaule, et qui a disparu pendant l'occupation protestante. Dans le collatéral nord, est l'autel du Saint-Sacrement ; du même côté, dans le transept, les veloutiers se réunissent devant l'autel de Saint-Sicaire et de Notre-Dame de Septembre, leur patronne (aujourd'hui chapelle de Saint-Pothin) ; à la suite, c'est la chapelle de l'importante Confrérie de la Trinité, qui occupe deux arceaux ; à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, les confrères l'avaient ornée de retables et de confessionnaux sculptés, de verrières imagées et de tableaux historiés : toutes ces œuvres d'art, ainsi que les vitraux de l'église, furent anéantis en 1562 ; on ne les a pas remplacés ; du moins, la riche Confrérie a fait exécuter à ses frais, en 1614, la belle porte à deux vantaux, du grand portail de la façade. Après la chapelle de la Trinité, vient celle de Saint-Barthélemy (Saint-François de Sales), érigée par les héritiers de ce Barthélemy Buyer, dont le nom rappelle les glorieux débuts de l'imprimerie à Lyon ; on y lit une longue inscription en caractères gothiques. A un autel adossé contre un pilier, près de la chaire, nous remarquons une peinture de Palme-le-Jeune, la *Flagellation du Sauveur* (au Musée de Lyon). Enfin, sous le



COUR D'UNE MAISON DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE, RUE LONGUE, 19 (démolie en 1868).

Le dessin de cette maison remarquable a été gravé par Martin et par Tournier. Le n<sup>o</sup> 23, également démoli, datait de la même époque. — La rue de la *Sereyne*, puis *Servaine*, enfin de la *Sirdae* — absorbée plus tard par la rue de l'Hôtel-de-Ville — allait de la place de la Fromagerie à la place du Plâtre, sur laquelle débouchait, du côté oriental, la rue Bât-d'Argent ; celle-ci s'appelait encore rue de *Petestroit*, en 1550.

clocher, se trouve la chapelle des Villars (Fonts baptismaux), construite en l'honneur de leurs saints patrons par Pierre et Jérôme de Villars, qui furent, l'un après l'autre, archevêques de Vienne ; sur un monument funéraire placé en face de l'autel, on lit une épitaphe à la mémoire de François de Villars, père des fondateurs, décédé en 1582.

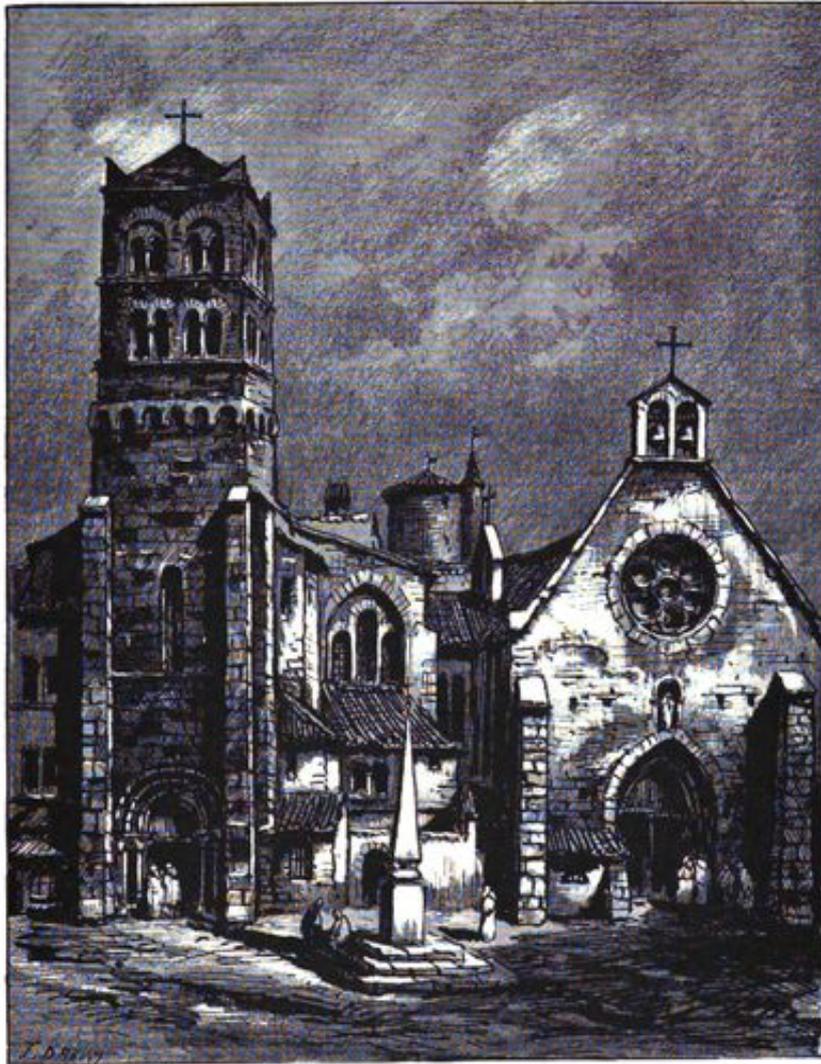
Si nous faisons le tour de l'édifice, nous trouvons, au nord, la rue et la place de la Fromagerie ; des échoppes et des bancs obstruent tout le côté de l'église. La grande maison d'en face, qui fait le coin de la Petite rue Longue, et qui communique par une allée de traverse à la rue Longue, est l'ancien Hôtel de Ville : le Consulat y tint ses délibérations pendant cent quarante et un ans, avant de s'installer, en 1604, dans la rue Vandran, à l'hôtel de la Couronne. Aucun luxe ne distinguait cette demeure de celles des simples particuliers ; la grande salle était décorée de verrières avec écussons armoriés, peints à la fin du xv<sup>e</sup> siècle par Pierre d'Aubenas, et, vers la fin du xvi<sup>e</sup>, par Bertin Ramus et Nicolas Durand, maître-verrier de la Cathédrale ; les croisées des autres salles étaient encore garnies de papier. Des banquettes couvertes de drap vert servaient de siège aux échevins ; depuis que le roi Henri IV a réduit leur nombre à cinq, ils siègent sur des fauteuils de velours violet. Sur la muraille, au fond de la cour, on voyait une inscription, avec les Tables de Claude. Mais, si l'ancienne Maison de Ville était d'une extrême simplicité, le Consulat ne négligeait rien pour la mettre à l'abri d'un coup de main ; il y avait installé un véritable arsenal, et les canons, les « fauconneaux », étaient rangés en face, le long du mur de l'église. Néanmoins, quand les calvinistes surprirent Lyon, dans la nuit du 30 avril 1562, et s'emparèrent de l'église Saint-Nizier, Maurice du Peyrat et ses arquebusiers, dits les « Soldats du Purgatoire », combattirent vainement pour défendre l'Hôtel de Ville : criblés de coups de mousquets tirés du haut de la tourelle qui surplombe la Fromagerie, ils furent contraints de se rendre prisonniers. — Cette maison appartient encore à la ville ; mais elle est devenue la boutique d'un marchand. — Derrière le chevet de l'église, est situé le cimetière paroissial, où se trouvait l'ancien oratoire de la Confrérie des Vignerons, démoli, ainsi que la muraille d'enceinte, par le baron des Adrets. Ce cimetière, beaucoup moins étendu qu'autrefois, laisse un peu plus de dégagement à la petite place de la Fromagerie (voir plus haut la note p. 181).

Il est bordé, au levant, par la rue des Forces, que la rue de la Gerbe relie aux Cordeliers, et qui a pris son nom de sa première maison, à l'angle de la rue Gentil, où l'on voit pour enseigne des forces à tondre les draps. Entre la rue des Forces et la rue Buisson, les petites ruelles des Prestres et de Villars forment un dédale de cloaques infects et d'obscurs culs-de-sac ; — c'est au fond de l'impasse de Villars que l'abbé Charles Démia fondera, en 1670, le Séminaire Saint-Charles ou des Petites-Écoles (emplacement de la Banque de France). — Outre les débouchés de la rue des Forces et de la rue Gentil, la place de la Fromagerie reçoit celui de la rue Neuve et celui de la rue Seraine (rue de l'Hôtel-de-Ville ; voir la note p. 189), qui conduit à la place du Plâtre ; et toutes ces voies sont extrêmement resserrées ; aussi, ce carrefour biscornu est-il fréquemment encombré et même dangereux. C'était bien encore autre chose, lorsqu'il n'y avait qu'un étroit défilé entre la chapelle des Vignerons et l'oratoire de Notre-Dame de rue Neuve, qui était situé vis-à-vis de cette rue et que les réformés ont également fait disparaître. Au levant de la rue Seraine, nous rencontrons, quelques pas après la rue Neuve, l'issue de la rue Mulet, autrefois rue de Montribloud ; pendant le moyen âge,

il y avait là, au « carro de Montriblo », une place Maubert; c'était un des quartiers de mendiants et de vagabonds, ainsi que l'anguleuse, difforme et impraticable rue Roland, qui relie, au couchant, la Petite rue Longue à la rue Saint-Cosme (voir ci-dessus p. 186).

Mais la Renaissance vit s'élever entre la rue Longue et le « Plâtre du Saint-Esprit », aujourd'hui rue du Plâtre, de fort beaux hôtels, dont les propriétaires s'appelaient Humbert de Montconil, Hugues de la Porte, François Fournier, procureur général de la Commune. La grande maison de

François Fournier, à l'enseigne de SAINT-AMBROISE, précédemment habitée par un hôtelier, du nom de Milanais, fut ensuite acquise par Jean Kléberger, dit le « Bon Allemand », qui vint y fixer sa demeure et y mourut le 6 septembre 1546. Cette habitation se compose de trois corps de bâtiment, communiquant de la rue Longue à celle du Plâtre, avec des écuries, une grande cour et un jardin au milieu. Plusieurs autres appartiennent aussi à la belle architecture du XVI<sup>e</sup> siècle; les tours d'escalier, éclairées par de larges fenêtres à meneaux, sont flanquées d'une jolie tourelle en encorbellement; nous remarquons surtout un type achevé de la Renaissance dans cet intérieur de cour où se superposent trois galeries à arcades, celles des étages décorées de riches balustrades en pierre ajourées, plus un demi-étage, également à galerie, sous la toiture (voir plus haut p. 188 et 189). La rue Longue, où se trouve, comme nous l'avons vu tout à l'heure, l'ancien Hôtel de Ville, posséda aussi le premier temple des protestants. Ceux-ci avaient d'abord prêché, en 1560, dans la cour d'une maison de la rue



LES ÉGLISES DE SAINT-PIERRE ET DE SAINT-SATURNIN AVANT 1562.

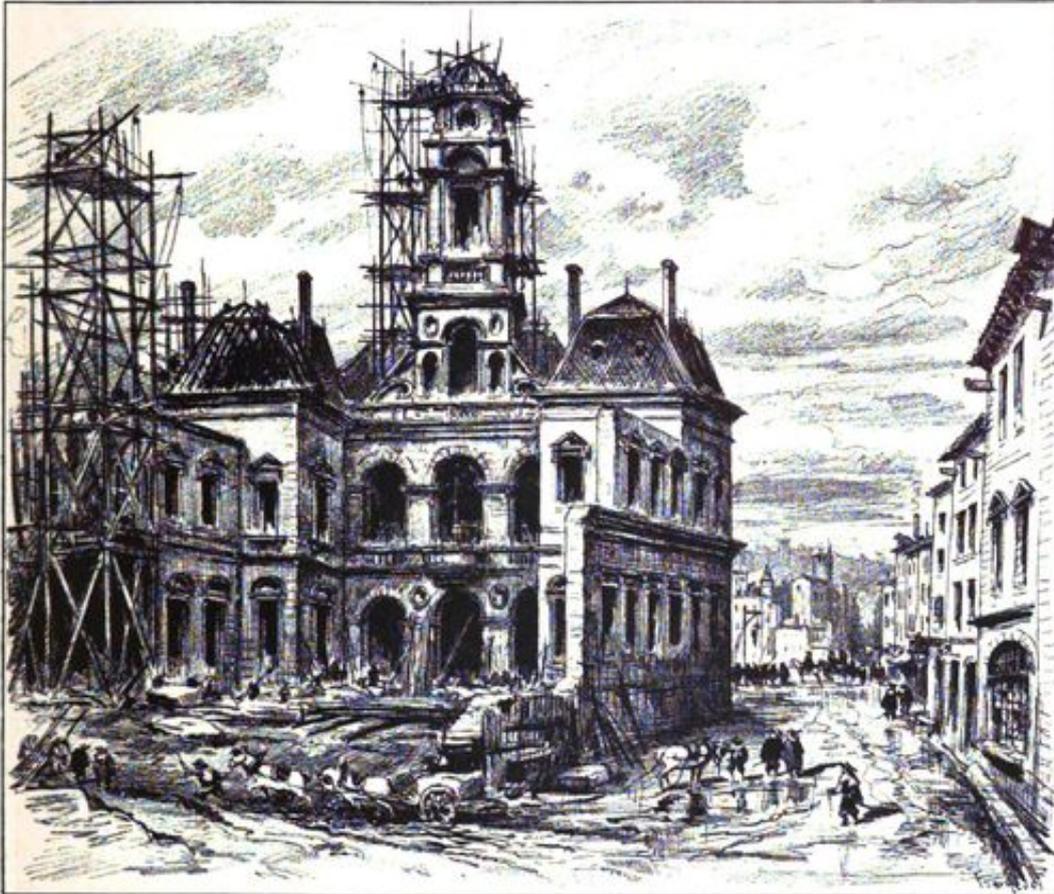
L'église de Saint-Saturnin, accolée à celle de Saint-Pierre, avait été démolie par le baron des Adrets. Quand les catholiques eurent repris l'administration de la ville, le Consulat permit, en 1577, aux paroissiens de réédifier cette église, avec un reculement d'un mètre, car la rue du Plâtre n'avait que 3 m. 60 de largeur. — Vendue comme bien national pendant la Révolution, l'église Saint-Saturnin a été remplacée par les n<sup>os</sup> 1 et 2 de la rue du Plâtre. Le major Martin y avait été baptisé. — Quant au beau clocher qui surmontait la façade de Saint-Pierre, ce furent les religieuses elles-mêmes qui le firent tomber, en 1738, sous prétexte qu'il menaçait ruine. Leur église avait reçu, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, de belles décorations exécutées par Nicolas Bodau sur les dessins de Th. Blanchet. En 1746, Antoine Degérando fut chargé de l'accommoder à la moderne, avec la richesse et le mauvais goût de cette époque.

Saint-Cosme, chez un coreligionnaire, l'épicier Jean Archimbaud, puis au cimetière de Saint-Pierre-les-Nonnains, qui était alors clos de murailles ; à la fin de la même année, ils transportèrent leur prêche dans les dépendances d'un logis de la rue Longue, où pendait l'enseigne de SAINT-MARTIN et qui appartenait à l'Allemand Martin Ponthus : c'est pourquoi le temple qu'ils édifièrent sur ce terrain fut appelé le « Temple Martin ».

La place du Plâtre s'appelait jadis « Plastre du Saint-Esprit », parce que la confrérie du Saint-Esprit, érigée dans l'église de Saint-Pierre, possédait là une grange, au-devant du « puits de Mal-Conseil ». Chaque année, depuis des siècles, le jour de la fête de saint Pierre, des réjouissances avaient lieu sur la place du Plâtre, en souvenir de la réunion des Grecs et des Latins au deuxième Concile général de Lyon ; à présent, c'est sur la place Saint-Pierre que l'on danse ce jour-là. — Laissons à notre droite la rue du Bât-d'Argent et la bonne hôtellerie où pend l'enseigne de ce nom. Une petite rue mène directement aux Terreaux ; jusqu'en 1562, elle n'aboutissait qu'à l'extrémité occidentale de la rue du Pizay et s'appelait rue de Mal-Conseil ; c'est le baron des Adrets qui l'a ouverte jusqu'au bout, à travers les jardins de l'abbaye de Saint-Pierre, lesquels s'étendaient beaucoup plus loin au levant. Le prolongement de cette rue s'appelle aujourd'hui rue Clermont, en l'honneur de très haute dame Françoise de Clermont, abbesse de Saint-Pierre (fille de Jeanne de Poitiers, sœur de la duchesse de Valentinois), qui pourtant multiplia, mais en vain, les démarches pour obtenir la restitution des terrains enlevés au monastère.

Par la rue du Plâtre, en longeant les dépendances de l'abbaye, nous arrivons à la place Saint-Pierre. Au milieu, se dresse une croix ; au levant, s'élèvent les églises contiguës de Saint-Pierre et de Saint-Saturnin, vulgairement Saint-Sorlin, celle-ci à l'angle même de la rue du Plâtre. Au midi, nous apercevons la tortueuse et sordide rue Roland, débouchant sur l'ancienne place du Chanvre, en face de la rue Saint-Cosme, qui forme, dans la direction du couchant, un contour en sens inverse. Vers le milieu de cette dernière, une vieille chapelle décorée de colonnes et de chapiteaux en marbre : c'est la chapelle de Saint-Cosme et Saint-Damien, ancienne rectorerie de la dépendance de l'église de Saint-Pierre, affectée plus tard à la confrérie des barbiers-chirurgiens, dont saint Cosme est le patron, et servant encore de titre à une bonne prébende (N° 1 de la rue actuelle ; voir la note p. 186). — Sur la place Saint-Pierre, se trouvent le Poids de la ville, la maison à l'enseigne de l'OYSEAU DU PARADIS (n° 2), où habitait, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, le peintre dauphinois Estienne de Martellange, père du frère jésuite, architecte du Grand-Collège de la Trinité ; au sud-ouest, la rue du Puits-Ranco ou de la Palme, conduisant à la Platière et au coin de laquelle est une effigie de Louis XIII sculptée par Gérard Sibrecq ; au fond, la petite ruelle de l'Asne, communiquant à la rue de la Luyzerne ; enfin, au nord, l'étroit défilé de la rue Saint-Pierre. — Le cimetière de Saint-Saturnin occupait autrefois la plus grande partie de cette place ; c'est ici que les protestants chantèrent pour la première fois les psaumes de Clément Marot. Deux ans plus tard, pendant les troubles de 1562, ils rasèrent les murs du cimetière et démolirent l'ancienne église de Saint-Saturnin, où se faisaient les fonctions curiales (voir la note p. 191). Les paroissiens ont fait rebâtir leur église et, comme au temps passé, le « curé de Saint-Pierre et Saint-Saturnin » y baptise, marie et célèbre les offices paroissiaux. Saint-Pierre est proprement l'église de l'abbaye des Bénédictines, l'un des plus anciens

des monastères de la ville. Fondée, dit-on, par Godégisèle, roi des Burgondes, vers la fin du v<sup>e</sup> siècle, et dès lors très richement dotée, l'abbaye de Saint-Pierre devint l'asile ouvert aux filles des plus nobles familles. Détruite par les Sarrasins et relevée par Leidrat, l'église fut reconstruite telle que nous la voyons encore, ainsi que l'ancienne église de Saint-Saturnin, par l'abbesse Rollinde, à la fin du xii<sup>e</sup> siècle, au temps de l'archevêque Guichard; elle est donc contemporaine



VUE ET PERSPECTIVE DE LA MAISON DE VILLE, DU CÔTÉ DU JARDIN. (D'après Israël Silvestre.)

La construction de l'Hôtel de Ville aux Terreaux, sur l'emplacement de l'ancien temple protestant, fut décidée le 4 janvier 1656; Simon Maupin, voyer de la ville, en dressa les plans. Gamille de Neuville, abbé d'Ainay, lieutenant général pour le roi, posa la première pierre, le 5 septembre suivant, à l'angle nord de la place des Terreaux. En mars 1659, étaient construits la façade principale, les deux pavillons en retour et une partie des ailes faisant face l'une sur la rue des Ecoles (rue La Font), et l'autre sur la rue tendant de la place des Terreaux à la porte de l'abreuvoir du Rhône (rue Puits-Gaillot). La vue est prise du côté du Jardin de la Butte, qui devenait le jardin de l'Hôtel de Ville (emplacements du Grand-Théâtre et de la place de la Comédie). — Au fond, dans la perspective de la rue Puits-Gaillot, que l'artiste a élargie, on voit la place des Terreaux, avec un gibet et un homme qu'on vient de pendre.

de celle d'Ainay. La tour du clocher, qui servait de défense et renfermait le trésor, est surmontée de trois étages, percés de deux fenêtres sur chaque face; des arcatures aveugles décorent latéralement le mur inférieur. Remarquons, en entrant, la pureté de ce porche cintré à voussures et la beauté des chapiteaux ornés de feuillages, de figures d'anges et d'êtres fantastiques. L'unique nef est étroite et de la plus austère simplicité; voûtée d'abord en plein cintre, puis en ogive, elle est fermée d'une abside basse en cinq pans; au-dessus de l'arcade qui ouvre le sanctuaire, une rosace et deux fenêtres. Sur le flanc méridional de cette nef, la chapelle de la Vierge (la dernière à droite en entrant) forme elle-même comme une petite église, avec son abside circulaire (qui existe encore),

orientée comme celle de la grande, et son petit clocheton à l'opposite. Il y a deux autres chapelles à droite et trois à gauche, dédiées au saint Sauveur, à saint André, sainte Agnès et sainte Catherine; une d'elles appartient aux « Enfants du Plastre » et une autre aux « Maîtres fute-niers ». Le chœur des religieuses, communiquant de plain-pied aux bâtiments du monastère, occupe le dessus des premières travées à partir du clocher. Cette église paraît en grande partie construite de pierres provenant des piédestaux de statues romaines qui abondaient au moyen âge dans l'espace compris entre le pied de la colline Saint-Sébastien et l'église de Saint-Nizier. Nous rencontrons deux inscriptions antiques près du maître-autel; plus loin, la pierre tombale de l'abbesse Guillemette d'Albon et de son frère Robinet d'Albon; puis, une épitaphe plus moderne en latin; il s'agit d'un jeune homme de la Bohême, Jean de Wettengell de Newenberg, enlevé par un mal soudain, au moment où, après avoir parcouru la France et l'Angleterre, il se disposait à partir pour l'Italie; des vers latins disent la cruauté de la mort qui n'épargne pas les jeunes ans.

Au nord du clocher se trouve l'hôtel abbatial et, sur la même ligne, parallèlement à l'église, jusqu'à la rue Clermont, une série de maisons habitées par les prieures et un certain nombre de révérendes dames. Ces petits hôtels, construits par les religieuses qui ont assez de fortune pour posséder une habitation particulière, sont, au décès de chaque occupante, attribués par l'abbesse à une autre, qui est appelée « dame hôtelière ». Autour de l'église, le long de la place du Plâtre et de la rue Clermont, sont disposés le cloître, le chapitre, le dortoir, le réfectoire, en un mot la communauté. Sur la rue Saint-Pierre s'ouvre la porte du « charroir », où les religieuses vendaient jadis elles-mêmes leur vin, et qui conduit aux caves profondes renfermant les récoltes de leurs beaux vignobles de Morancé. Enfin, du côté des Terreaux, s'étendent les jardins, remplis de tonnelles et de berceaux de verdure. — Ce vieux monastère tombe en ruine et devient inhabitable. Mais, en attendant que les revenus de l'abbaye permettent d'élever un véritable palais, les Dames de Saint-Pierre, sous l'autorité un peu mondaine de très haute et très puissante Élisabeth d'Épinac, abbesse « par la grâce de Dieu », se gardent d'oublier l'illustration de cette maison, où l'on n'est admise qu'en faisant la preuve de quatre degrés de noblesse du côté paternel. Qu'elles entrent au chœur, avec la longue traine « détroussée », ou qu'elles se présentent au parloir, le voile d'étamine abaissé sur la guimpe de toile blanche, la tunique de drap blanc et la robe de serge noire à manches larges recouvertes du scapulaire de même étoffe descendant jusqu'aux pieds, leur port et leur démarche accusent la distinction de race, doublée du sentiment profond de la dignité hiérarchique. La grande prieure et la mère sous-prieure, madame la présidente, et même la crossière ou la chapelaine qui accompagne l'abbesse à l'église, sont de fort grandes dames que l'on salue très bas et dont l'opinion compte dans la ville. Point trop rigides, elles ne se privent pas des divertissements permis; presque toutes raffolent de musique, et quand d'Assoucy rendra visite à « Madame de Saint-Pierre », il n'y aura « pas une de ces filles dévotes qui n'eust déjà une copie de son *Ovide en belle humeur* ».

---

En sortant du défilé de la rue Saint-Pierre, nous nous trouvons sur la place des Terreaux; c'est le nom que l'on donne, en plusieurs autres villes, aux fossés des fortifications; cette place occupe, en effet, l'emplacement des anciens fossés de la Lanterne. L'ancienne muraille de la ville, devenue inutile et démolie après la reconstruction des antiques remparts de la colline Saint-Sébas-



PERSPECTIVE DE LA PLACE DES TERREAUX EN 1653. — L'HÔTEL DE VILLE ET LE JARDIN DES DAMES DE SAINT-PIERRE.

(D'après l'estampe publiée par Robert Pigout, imprimeur libraire en rue Thomassin.)

Au fond, entre la rue Puits-Gaillot et la rue des Écloisons, l'Hôtel de Ville complètement achevé. Dès 1651, on avait commencé à y tenir les séances consulaires; en 1655, le jour de la Saint-Thomas, on avait, pour la première fois, publié dans la grande salle l'acte de nomination du prévôt des marchands et des échevins, cérémonie qui s'était toujours faite à Saint-Nizier. — A droite, le jardin du monastère des Dames de Saint-Pierre, et l'extrémité de la rue de Clermont. La première pierre des constructions monumentales élevées par ces religieuses, sur les plans de François de Royers de la Valfenière, fut posée le 18 mai 1650. On mit dix ans pour terminer la façade et les deux pavillons, et plus d'un quart de siècle pour achever l'édifice (V. la substantielle étude de M. L. Charvet sur *François de Royers de la Valfenière*). — Au milieu de la place, la pyramide carrée surmontée d'une croix et décorée en 1618 par Martin Hendricy; on y substitua, en 1660, une fontaine à trois bassins; plus tard, on ne conserva que le grand bassin; celui-ci fut supprimé à son tour et remplacé par deux petites fontaines placées, en 1730, aux coins de la façade de l'Hôtel de Ville.

tien, s'étendait du Rhône à la Saône, longeant la face nord du mur de l'abbaye de Saint-Pierre, et ne laissant entre les deux qu'une ruelle de dix pieds de largeur, encore appelée rue des Écloisons (rue Lafont). Fort épaisse, crénelée, la muraille était flanquée de dix tours rondes et de contreforts, et percée de deux portes à pont-levis, celle de la Pescherie ou de Chenevier et celle de la Lanterne, situées, l'une au bord de la Saône, à l'entrée de la rue de la Pescherie, l'autre en face de la rue de la Lanterne. En dehors de cette grande muraille, se trouvait un large terre-plein ou bas-port, qui servait de lieu d'exercice à la Compagnie des arbalétriers et à celle des arquebusiers, chacune d'elles ayant sa loge construite à demeure, la première du côté de la Saône, la deuxième du côté du Rhône. Au pied de la « douve », c'est-à-dire du mur de ce bas-port, était le canal, alimenté par les fontaines de Neyron, dans lequel coulait, de l'est à l'ouest, l'eau qui permettait de remplir le fossé en cas d'alarme. Enfin, les fossés étaient traversés, d'une tour à l'autre, par des écluses ou « esclaisons » : de là le nom donné à la portion de l'ancienne ruelle qui touche au Rhône, et celui de rue des Basses-Écloisons (rue Constantine), attribué à la portion voisine de la Saône, où se déversaient les eaux du canal.

Les vieux fossés des Terreaux, remis par le roi aux échevins en échange des terrains qu'ils avaient achetés pour élever les fortifications de la colline Saint-Sébastien, furent comblés d'abord, de 1538 à 1540, du côté de la Saône, afin d'y établir la Boucherie de la Lanterne, puis, vers 1556, sur l'emplacement du massif de maisons qui forme la façade occidentale de la place, entre la rue



LA PLACE DES TERREAUX ET LE THÉÂTRE PROVISOIRE EN 1828. (D'après un dessin de l'époque.)

A gauche, l'Hôtel de Ville. Au fond, la rue Clermont et le Palais Saint-Pierre. — Le théâtre provisoire des Terreaux fut construit en 1828, par Vincent Farge et Falconnet, pour permettre la démolition du théâtre de Soufflot et Morand, trop petit et trop bas pour les exigences de l'opéra moderne, et la construction (1829-1830) du Grand-Théâtre actuel, sur les dessins de Chenavard et Pollet. — Au milieu de la place, le pilori.

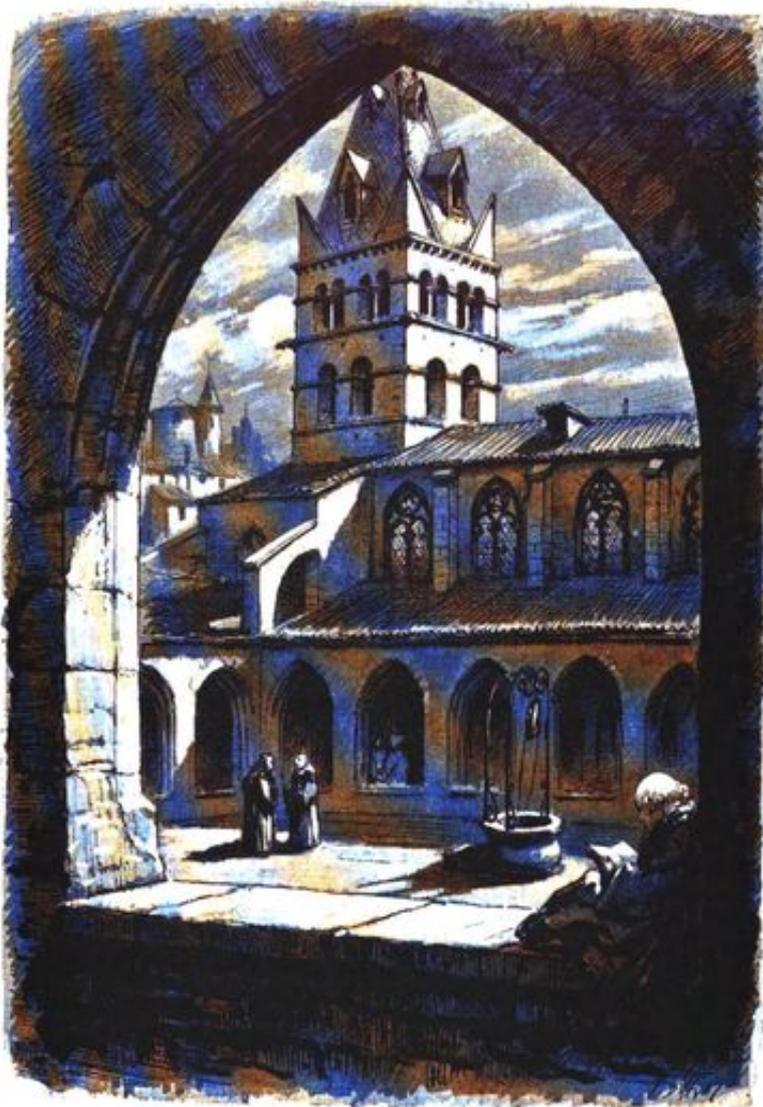
des Basses-Écloisons et celle (rue d'Algérie) qui, au nord, mène à la Boucherie. La place même des Terreaux fut remblayée en 1578. Quant à la partie orientale, située entre la rue des Écloisons et celle « tendant à la porte de l'abreuvoir du Rhône » (rue Puits-Gaillot), elle fut comblée en 1564, par les protestants, après l'édit de pacification ; ceux-ci ne pouvant plus avoir de temple dans l'intérieur de la ville, le maréchal de Vieilleville leur assigna cet endroit pour établir leur prêche. Ils se mirent à l'œuvre avec une extra-

ordinaire ardeur ; grands et petits, hommes et femmes, au nombre de deux ou trois cents, portaient la terre pour combler les fossés, « et faisoit bon voir — dit Rubys — les damoyelles deux à deux, retroussées jusques à my jambe, monstrant la grève, et la chausse bien tirée, portant le benot par les manilles, chantants leurs chansons de Marot et de Beze, à gorge desployée, et se faisoient maintes collations ès jardins de là environ, non sans beaucoup de commodité pour les amoureux ». La construction s'éleva rapidement ; un cimetière y attenait, le tout clos de murs. Mais, au mois de septembre 1567, après la découverte du projet que les huguenots avaient formé de s'emparer de Lyon par surprise, il se produisit une vive émotion populaire ; les temples des protestants furent fermés ; celui des Terreaux et celui de la Fleur-de-Lys, à Bourgneuf, furent saccagés et ruinés ; les échevins se saisirent des terrains. Après avoir, en 1581, concédé à titre précaire le cimetière et le bâtiment dévasté du temple des Terreaux aux recteurs de l'Aumône générale, qui se proposaient d'édifier sur cet emplacement un hôpital pour les mendiants, le Consulat en a repris possession depuis que cet hôpital a été élevé à Bellecour, et bientôt il fera bâtir à cet endroit un hôtel de ville monumental, qui fera l'admiration des étrangers (voir plus haut, p. 193 et 195).

Derrière les constructions assises au levant de la place, on aperçoit, près de la rue des

Écloisons, une vieille tour noircie par le temps, l'unique tour qui subsiste des anciens remparts : elle sert de poudrière à la ville, depuis qu'en 1581 une autre tour voisine, affectée à cet usage, fut foudroyée et causa la ruine de plusieurs maisons. Plus loin, à l'est, sur une partie des anciens fossés comblée seulement en 1617, c'est le Jardin de la Butte, où les arquebusiers de la ville font à présent leurs exercices, et qui deviendra bientôt le jardin de l'Hôtel de Ville.

Au côté nord de la place des Terreaux, est une rangée de maisons, coupée au levant par l'ancienne rue du Griffon (rue Romarin), et au couchant par la rue Sainte-Marie, que le Consulat vient de faire ouvrir et qui aboutit aux Capucins du Petit-Forest et à la chapelle des Pénitents de Saint-Marcel ; au nord-ouest se trouve la chapelle de Sainte-Catherine, et, en arrière, le couvent des Grands-Carmes, puis la chapelle des Pénitents noirs de la Miséricorde. — La place elle-même est absolument nue ; le sol n'est pas nivelé ; quand il pleut, c'est un véritable marécage où l'on enfonce jusqu'à la cheville ; si bien que, pour obvier à cette incommodité, le Consulat y a fait poser récemment un pavé en croix « par où l'on peut aller et venir ». C'est ici que, plusieurs jours par semaine, se tient le marché aux pourceaux. Là aussi, depuis le comblement des fossés, ont lieu les exécutions capitales. Voyez-vous ce sinistre gibet, au milieu de cette populace avide de brutales émotions ? Tout à l'heure on va pendre un criminel ; il en faut si peu, à la vérité, pour mériter la corde ! — Naguère, jusqu'en l'année 1625, les corps des suppliciés étaient enterrés par le bourreau à l'endroit même où se tient le marché aux pores, et ces animaux, en fouillant le sol, déterraient souvent les cadavres nus et à demi putréfiés, qui demeuraient parfois, à moitié dévorés, sous les regards des passants. Afin de faire cesser cette



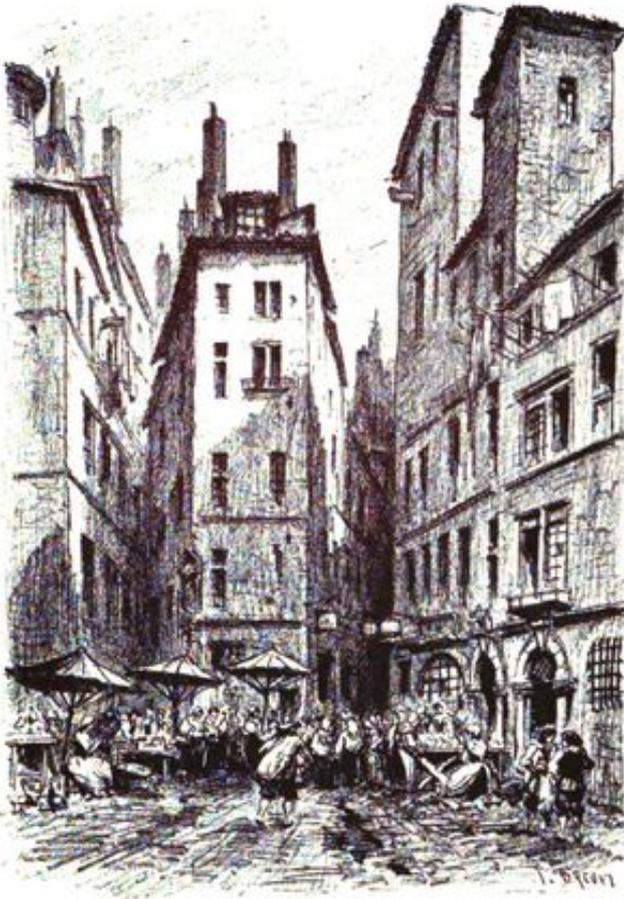
LE CLOÎTRE ET L'ANCIENNE ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE LA PLATIERRE.

L'église de la Platière occupait l'emplacement de l'hôtel actuel de l'Écu de France. Le cloître était contigu, du côté du nord. Les dernières traces de l'église ne disparurent qu'en 1809, par suite de la démolition de l'abside, que l'on voyait jusqu'à cette époque, vers l'angle des rues Lanterne et de la Platière ; cette vieille abside, de forme demi-circulaire, avait de petites ouvertures à plein cintre. Aujourd'hui encore, il ne serait pas tout à fait exact de dire, comme Cochard en 1817, qu'« il ne reste plus aucun vestige de ce prieuré », car on aperçoit encore, du côté du cloître, une tour et des restes des anciens bâtiments. (Voir plus loin le texte, pages 204 et suiv.)

scandaleuse profanation, des notables, sur l'initiative d'un homme de grand cœur, César Laure — celui-là même qui s'improvisa l'architecte de l'Hôtel-Dieu — ont formé une association pieuse sous le nom de Pénitents de la Miséricorde, bâti à leurs frais la chapelle située près des Grands-Carmes,

et, dans les caveaux de cette chapelle, donnent la sépulture aux suppliciés.

De toutes les exécutions capitales qui eurent lieu jusqu'à présent sur la place des Terreaux, la plus mémorable et celle qui a laissé les plus poignants souvenirs, c'est celle de M. de Cinq-Mars et de M. de Thou. Il n'y a pas encore un an : c'était le 12 septembre 1642. Quatre compagnies des pennonages — le Gourguillon, capitaine Meyssonnier, le Port-du-Temple, capitaine Spinacci, Bellecour, capitaine de Pomey, et la Poulaillerie-Saint-Paul, capitaine Manin — étaient venues se ranger en armes et formaient un carré de quatre-vingts pas de côté. Au milieu, se dressait un échafaud de sept pieds de hauteur, dont la face principale regardait la Boucherie. Sur la plate-forme étaient fixés un poteau et un billot ; l'échelle se trouvait du côté des Dames de Saint-Pierre. Toutes les maisons, toutes les fenêtres, les murs, les toits, les échafaudages, tous les points élevés d'où l'on pouvait voir sur la place, même à une grande distance, étaient chargés de gens de toutes



ANCIEN QUARTIER DE LA PLATIERE.

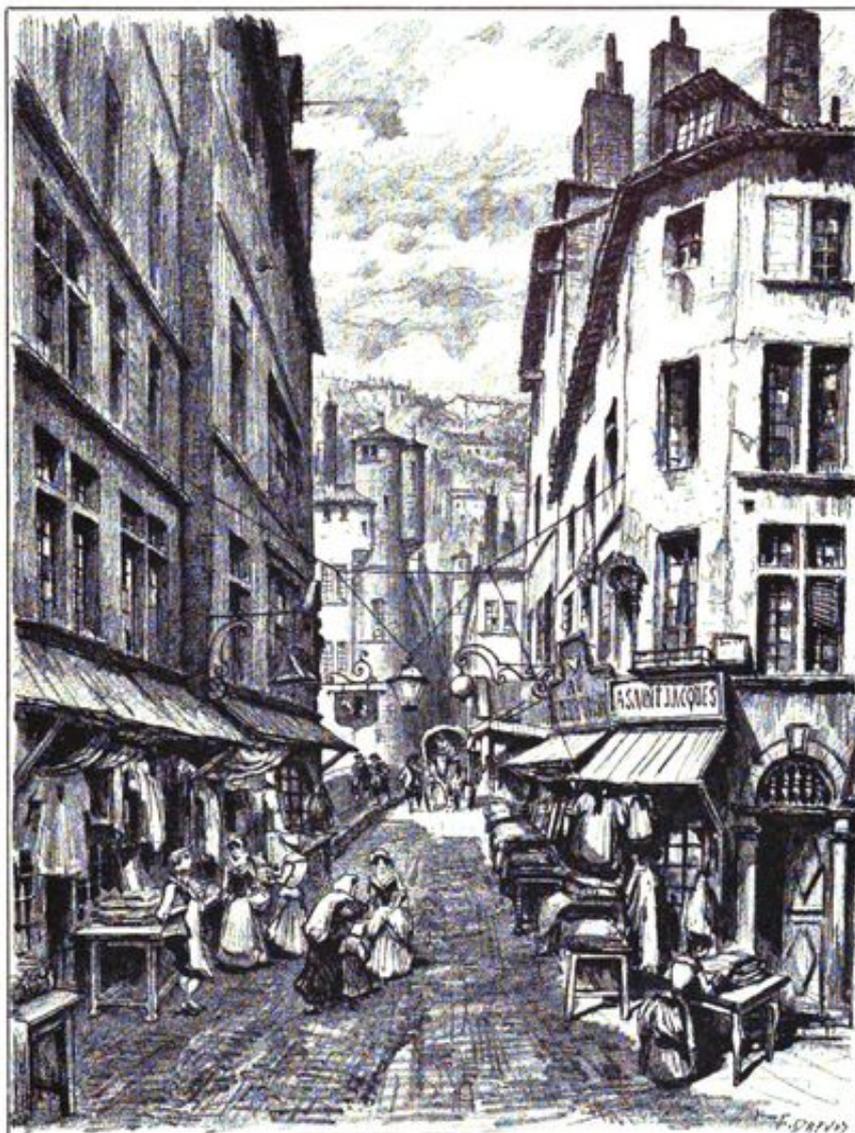
conditions, de tout âge et de tout sexe. Messieurs du Consulat s'étaient installés aux fenêtres de cette maison devant laquelle pend l'enseigne du CAILLOU ; à la porte étaient cinquante arquebusiers. Vers cinq heures du soir, parurent M. Thomé, prévôt général des maréchaux de Lyonnais, suivi des archers de robe-courte, et le chevalier du guet avec sa compagnie, escortant le carrosse dans lequel on conduisait à la mort Messires Henry d'Effiat de Cinq-Mars, grand-écuyer de France — « Monsieur le Grand » — et François-Auguste de Thou, conseiller du Roy en son Conseil d'Etat, âgés l'un de vingt-deux ans, l'autre de trente-cinq. A chacune des portières se tenaient les confesseurs des condamnés, le P. Malavalette et le P. Mambrun, avec leurs compagnons. L'exécuteur suivait à pied. Comme le bourreau s'était cassé la jambe, on avait pris qui l'on avait trouvé pour cette horrible besogne. C'était un vieux gagne-deniers, « fort mal fait, vêtu comme un manoeuvre qui sert les massons, et qui n'avoit jamais fait aucune exécution sinon de donner la gesne ». — Le carrosse s'arrêta au pied de l'échafaud. M. de Cinq-Mars en descendit le premier, la tête droite et le visage souriant. Il était fort élégamment vêtu : habit de drap brun de Hollande, couvert de

larges dentelles d'or, manteau écarlate, chapeau noir retroussé à la catalane, bas de soie verts et, par-dessus, un bas de soie blanc garni de dentelles. Il fit un compliment au prévôt et au greffier, qui détournèrent aussitôt leurs regards. Un archer voulut se saisir de son manteau; M. de Cinq-Mars le donna au frère jésuite qui accompagnait son confesseur, en lui disant de faire prier Dieu pour lui. Après les trois sons de trompette ordinaires, M. Palerne, greffier-criminel du Présidial de Lyon, à cheval près l'échafaud, lut l'arrêt de condamnation; puis M. de Cinq-Mars se couvrit et monta gaiement l'échelle.

Au deuxième échelon, un autre archer s'avança, à cheval, et lui ôta, par derrière, son chapeau, dont le cordon était garni de pierrieres; s'arrêtant court et se retournant: « — Eh! laissez-moi mon chapeau! » dit M. le Grand. Le prévôt le lui ayant fait rendre, il se couvrit et acheva de monter, « avec une adresse et une gaieté majestueuses, faisant plutôt paroître qu'il alloit faire une action de joie que de tristesse ».

On le vit arriver sur l'échafaud, « semblable à un acteur dans une tragédie », « ouvrant les bras et accommodant son collet avec un beau maintien »; il fit un tour, « en saluant de tous côtés le peuple fort profondément et avec des sourires et une douceur charmante », et « se mit en une fort belle posture, ayant avancé un pied et mis la main au côté ». Son confesseur étant monté

auprès de lui, M. de Cinq-Mars l'embrassa étroitement et demeura longtemps ainsi, les yeux au ciel et le visage toujours riant. Puis il prit le crucifix que le Père lui présentait, le baisa « avec une dou-



L'ENTRÉE DU PONT DE SAÔNE DU CÔTÉ DE SAINT-NIZIER.

Il y avait des maisons de chaque côté de la descente du pont, et jusque sur le pont lui-même. Il y en avait aussi le long de la Saône, sur toute la chaussée actuelle du quai de la Pêcherie, qui n'était qu'une étroite ruelle. Après la descente du pont, et à l'endroit où se trouve le spectateur, commençait la petite place de l'Herberie. Mais, là encore, l'espace occupé par la place d'Albon fut, jusque vers 1823, obstrué par un îlot de sept maisons, circonscrit par des ruelles qui portèrent les noms de rue des Orfèvres et de rue des Harengères — parce que des harengères y avaient leurs bancs — par corruption, des Orangères ou de l'Orangerie.

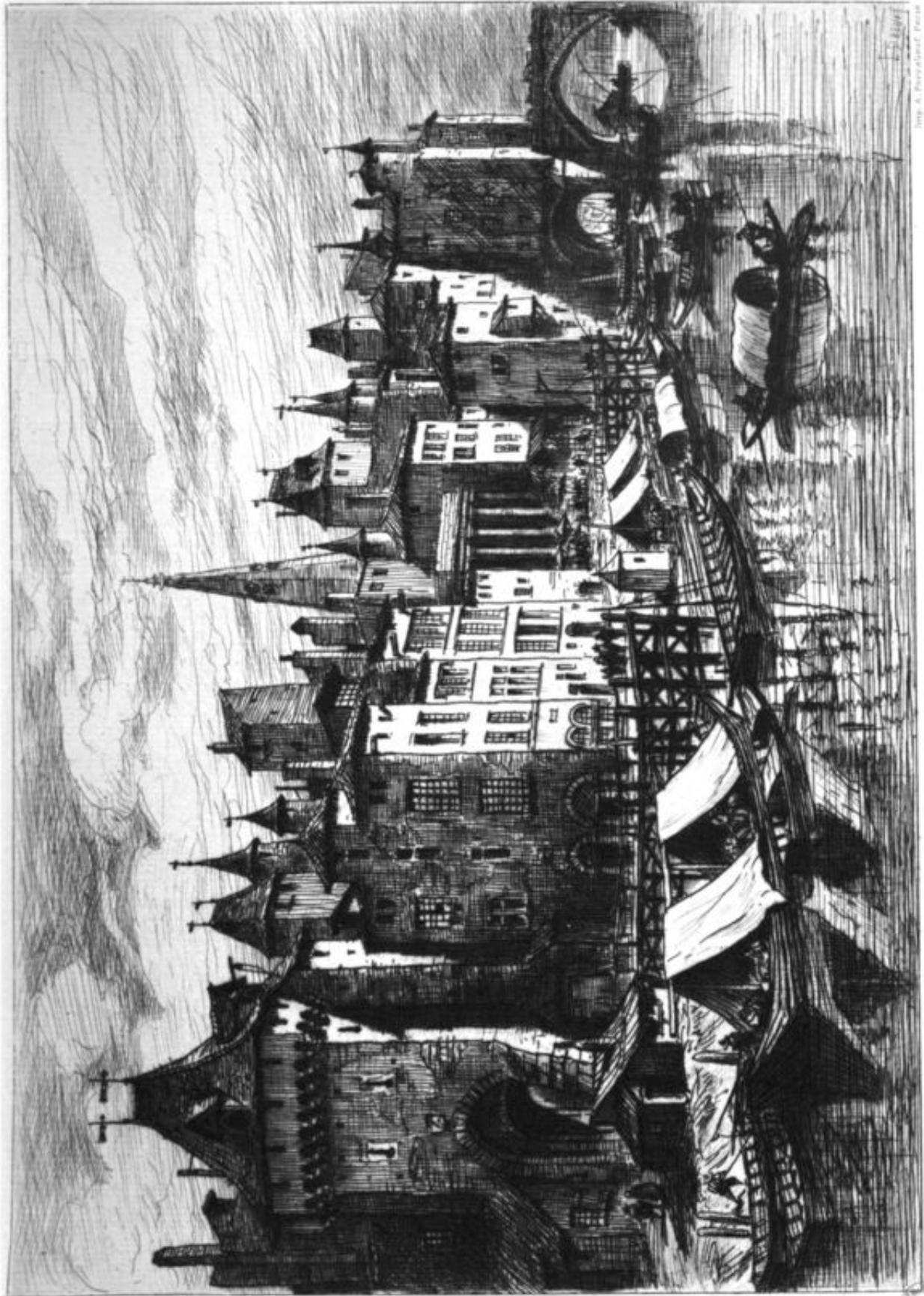
ceur inconcevable, et le rendit au religieux, qui dit au peuple de prier Dieu pour lui; et M. le Grand, ouvrant les bras, puis joignant les mains, fit la même demande ». Il se mit à genoux et reçut très dévotement l'absolution. S'étant relevé, il alla se mesurer au poteau, se dépouilla lui-même de son pourpoint, sans quitter ses gants, baisa encore le crucifix, et, s'allant jeter à genoux sur le billot, consulta son confesseur sur la posture en laquelle il se devait tenir. Tirant une boîte couverte de diamants, il supplia le P. Malavalette de brûler le portrait qui était dedans et de faire des œuvres de charité avec le produit de la boîte et celui d'une bague qu'il lui remit en même temps. — Cependant, le bourreau s'approchait avec les ciseaux; M. de Cinq-Mars les lui prit doucement des mains, se coupa la moustache, puis le frère jésuite vint lui couper les cheveux. « — Ah! mon Dieu! dit M. le Grand, qu'est-ce que de ce monde! » Quand ses longs cheveux bouclés furent tombés, il porta les deux mains à sa tête comme pour accommoder ce qui en restait, écarta deux ou trois fois d'un geste de la main le bourreau qui s'appropriait à découdre son collet, que le vent faisait voltiger, et s'étant derechef agenouillé, les mains jointes sur le poteau, il fit à haute voix une fervente prière, offrant sa mort et son sang pour l'expiation de ses fautes. Alors, il se tourna résolument vers l'exécuteur, qui était là, debout, et n'avait pas encore tiré son couperet d'un méchant sac qu'il avait apporté sur l'échafaud, et il lui dit : « — Que fais-tu là? Qu'attends-tu? ». — Et rappelant son confesseur, il pria encore avec lui. Dès qu'il vit l'exécuteur s'avancer avec le couperet : « — Allons! s'écria-t-il, il faut mourir; mon Dieu, ayez pitié de moi! » — Puis, « sans être bandé, ni lié », il posa la tête sur le poteau, qu'il tenait fortement embrassé, ferma les yeux et attendit le coup. Le bourreau vint le donner pesamment et lentement. Quand le peuple vit lever le couperet, rompant soudain le profond silence qu'il avait gardé jusqu'à ce moment, il fit entendre un gémissement effroyable, mêlé de pleurs et de sanglots. La tête n'étant pas entièrement séparée du corps, l'exécuteur la prit par les cheveux, scia la trachée artère et la peau du cou; après quoi, il jeta cette tête sur l'échafaud, d'où elle bondit sur le sol, le visage tourné vers le jardin des Dames de Saint-Pierre et les yeux ouverts, « aussi beaux que lorsqu'ils étaient animés ». — Pendant que l'exécuteur ôtait les gants du supplicé pour voir s'il n'avait pas de bagues aux doigts, dépouillait le corps, ne lui laissant que sa chemise, le couvrait d'un drap et jetait son manteau par-dessus, après avoir mis tous les vêtements dans son sac, on levait la portière du carrosse, où M. de Thou était demeuré avec son confesseur....

... Mais voilà



TOURELLES D'ESCALIER DES MAISONS DE LA PETITE RUE MERCIER.  
Côté de la Saône. Maisons du xv<sup>e</sup> et du xvi<sup>e</sup> siècle, vues du quai Saint-Antoine actuel.

que les gens de justice amènent le condamné. Dérobons-nous au répugnant spectacle de cette pendaison, et, par le quartier de la Lanterne et de la Platière, hâtons-nous de gagner le vieux « Pont de Saône ».

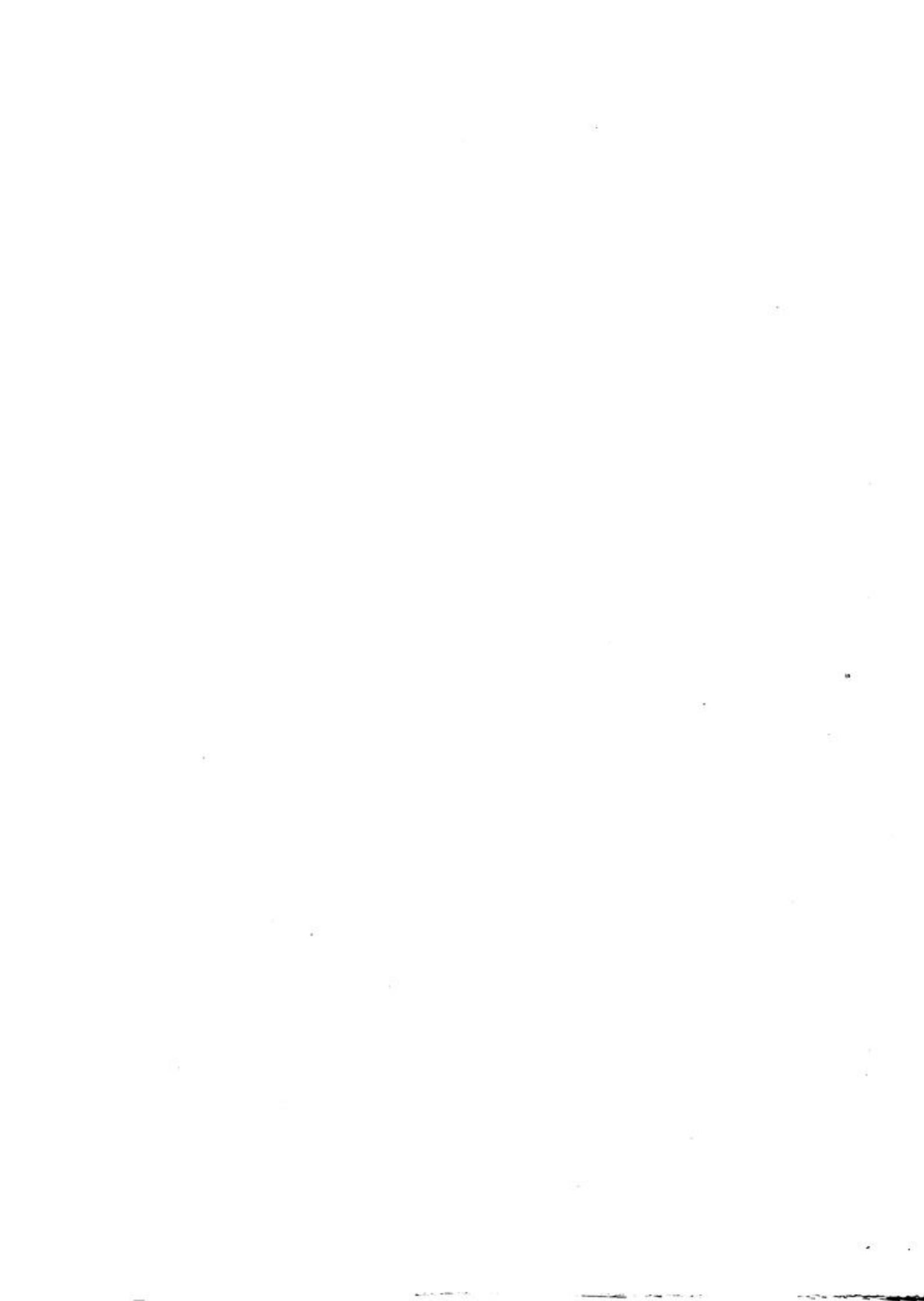


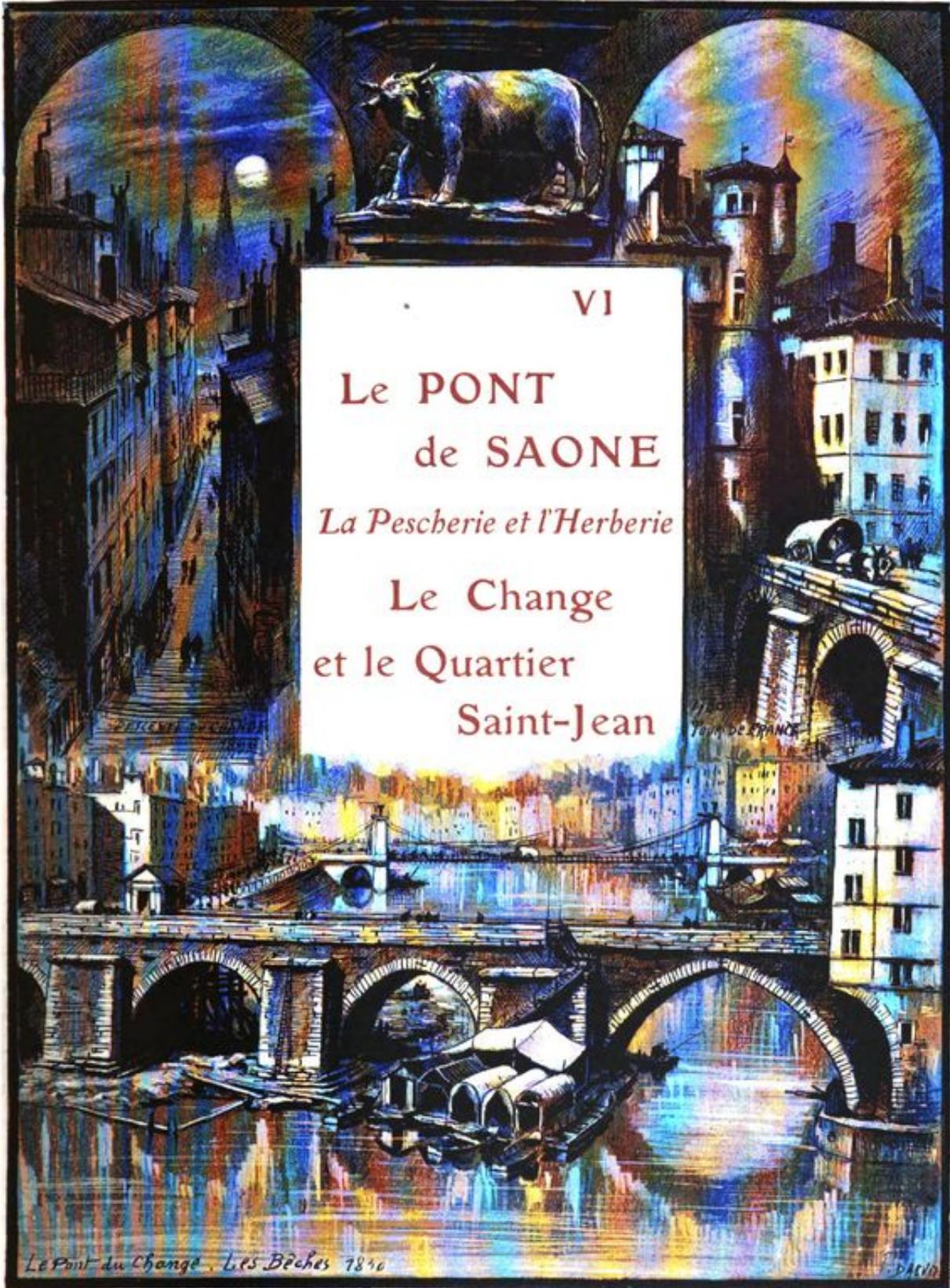
VUE IDEALE DE L'ANCIENNE RIVE DE LA PESCHERIE



Delépine del. et sc.

J. A. P. 1848





VI

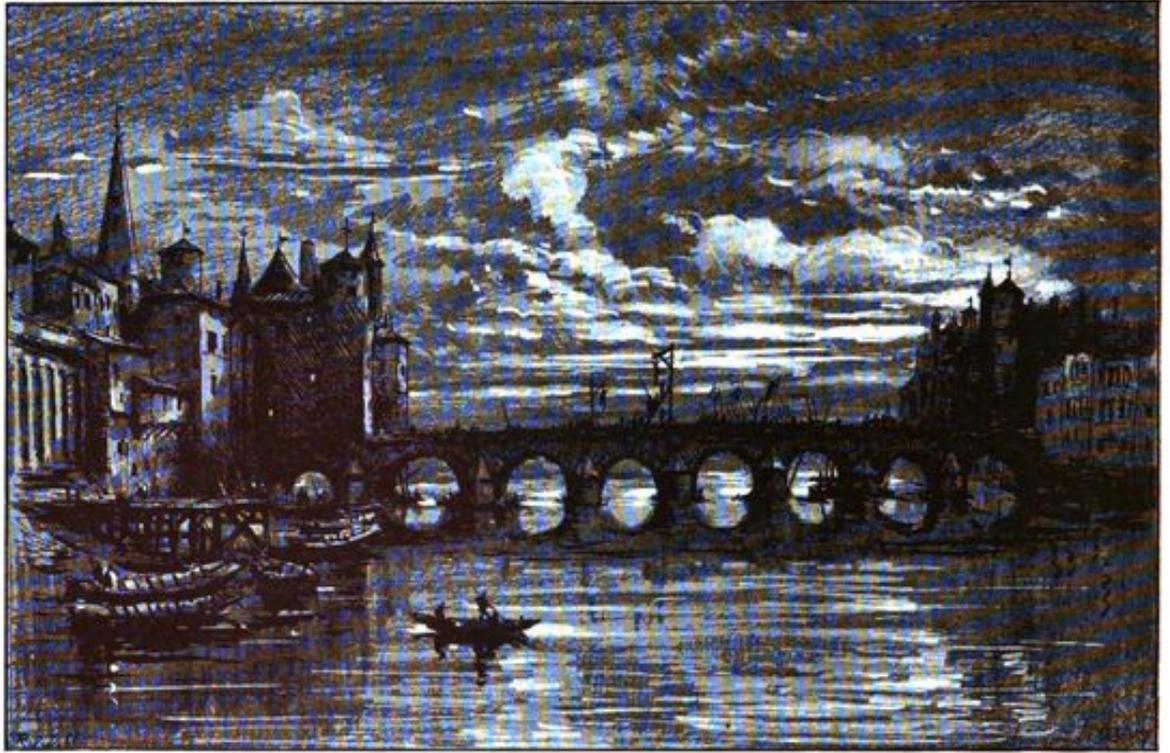
Le PONT  
de SAONE

*La Pescherie et l'Herberie*

Le Change  
et le Quartier  
Saint-Jean

*Le Pont du Change - Les Bèches 7840*

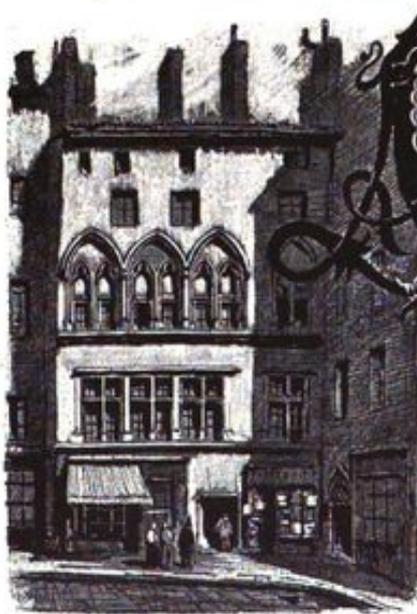




VUE IDÉALE DE L'ANCIEN PONT DE SAÔNE, AVEC LA « TOUR D'EMPIRE » ET LA « TOUR DE FRANCE » AUX DEUX EXTRÉMITÉS.

## VI

La rive gauche en amont du Pont de Saône (fin). — La Grande-Boucherie et la Poissonnerie de la Feuillée. — La rue de la Pescherie et le quartier de la Platière. — Les rues de la Lanterne et de l'Enfant-qui-pisse ; de la Teste de Mort et de la Vieille-Boucherie. — L'Herberie ou Marché aux herbes ; les rues des Harengères et des Orfèvres. — Le Pont de Saône. — La place du Change et la Loge des Marchands. — La rue Saint-Jean. — La place du Petit-Palais et l'hôtel du Gouverneur. — La rue du Ganyvet ou des Trois-Maries. — La rue et le port de la Baleyne. — Le Palais, la Prison et le Port de Roanne. — L'hôtel de Fléchères et la chapelle de Saint-Alban. — La rue des Fouettés. — Les rues Porte-Froc et de la Bombarde, le Chemin-Neuf et les degrés de Tirecul. — La rue Tramassac ou du Bouef et la place Neuve. — Les Petits-Jésuites. — La montée du Garillan. — La rue de la Fronde. — L'hôtel et la rue de Gadagne.

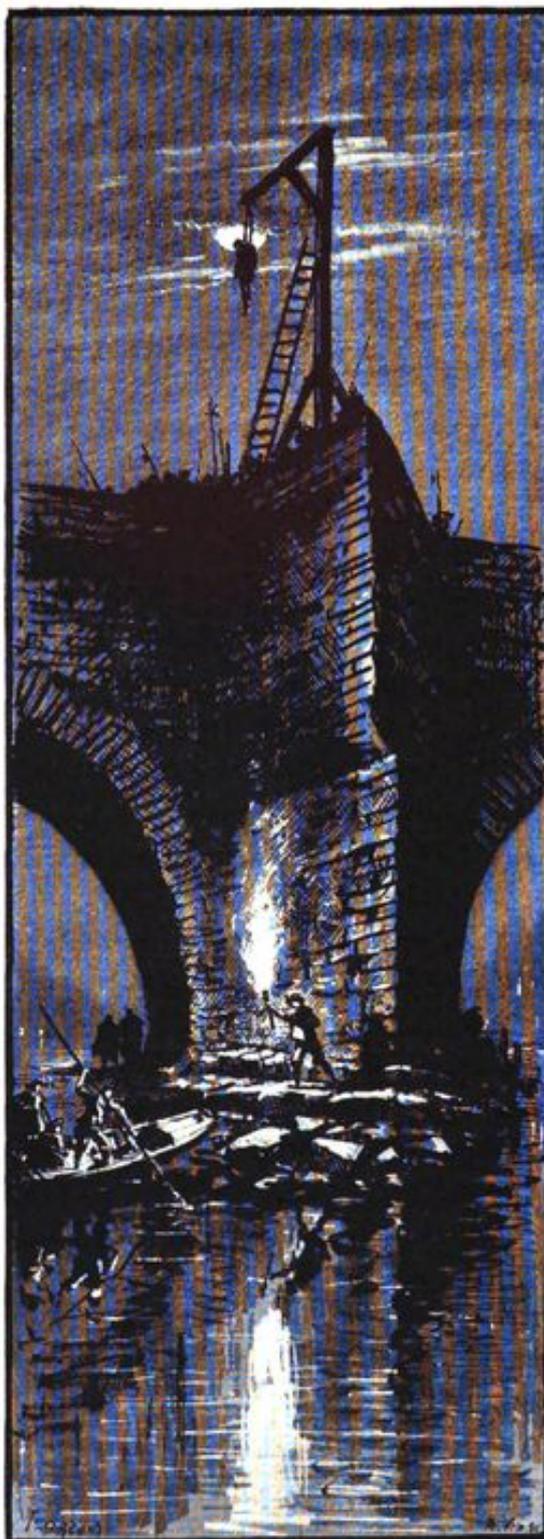


MAISON GOTHIQUE, PLACE DU CHANGE, N° 2.

**A**VANT de visiter, au delà des Terreaux, la partie septentrionale de la ville et de gravir les pentes escarpées de la colline Saint-Sébastien, acheminons-nous d'abord vers le Pont de Saône, en suivant les petites rues qui sillonnent le bord de la rivière depuis le quartier de la Lanterne jusqu'à l'Herberie, et regagnons ensuite le « côté de Fourvière », que nous parcourrons depuis Porte-Froc jusqu'à Vaise.

Par la rue des Basses-Écloisons (tronçon oriental de la rue Constantine), où l'on rencontre le logis de la CAGE, dont cette rue prendra le nom, — et qui longe au midi le massif de maisons situé au couchant de la place des Terreaux, — nous arrivons, derrière cet îlot, à une petite place boueuse et sale. Là se trouvent les maisons bâties sous François I<sup>er</sup> pour l'installation de la manufacture de velours d'Étienne

Turquet et Nariz. Là aussi, est l'entrée de la Grande-Boucherie, construite sur l'emplacement des anciens fossés de la Lanterne, entre la rue de la Boucherie, au nord, et la ruelle du Bessard, au midi (tronçon occidental de la rue Constantine). C'est une boucherie fermée, composée de deux corps de bâtiments parallèles, avec un passage au milieu et, de chaque côté, une rangée d'étaux et de boutiques ; on y fait les tueries et la vente au détail. Ce n'est plus la première boucherie de la Lanterne bâtie il y a cent ans : celle-ci fut, en 1614, complètement dévorée par un incendie. Les bouchers l'ont fait reconstruire à leurs frais, telle que nous la voyons encore, avec des boutiques en bois ; la ville, qui en est propriétaire, met en adjudication, tous les trois ans, la ferme de ces boutiques. Il n'y a pas, à Lyon, d'endroit plus grouillant, plus malpropre et même plus dangereux, que la Grande-Boucherie des Terreaux et ses abords. Aux jours de marché, aux veilles de fêtes, bourgeoises et femmes du peuple, hôteliers, pâtisseries, des quartiers des Cordeliers et de la Grenette, de Saint-Nizier et des Terreaux, viennent en foule s'approvisionner de viande. Les jours précédents, c'est l'arrivée des bestiaux, qu'on amène en troupeaux, et qui parfois, s'échappant furieux, vont jeter la terreur dans les ruelles avoisinantes ; ce sont les vociférations sauvages des bouchers, les aboiements féroces de leurs dogues. En tout temps, des ruisseaux de sang, des mares stagnantes de débris corrompus et d'immondices répandent aux alentours une effroyable puanteur. De la ruelle du Bessard, au midi, tortueux boyau de neuf pieds de largeur, passage mal famé, jadis adossé à la paroi intérieure de la muraille d'enceinte, se dégagent des odeurs de triperie qui achèvent d'infecter l'air. — Derrière la Boucherie et sur son prolongement du côté de la Saône, la Poissonnerie, construite en 1618, d'après les plans de Zanobis de Quibly, regarde la place et le port de la Feuillée, d'où l'on aperçoit, en amont, l'église et le couvent des Grands-Augustins et, un peu plus haut, le pont de bois de



UN GIBET SUR LE PONT DE SAÔNE.

Saint-Vincent, couvert de petites boutiques.



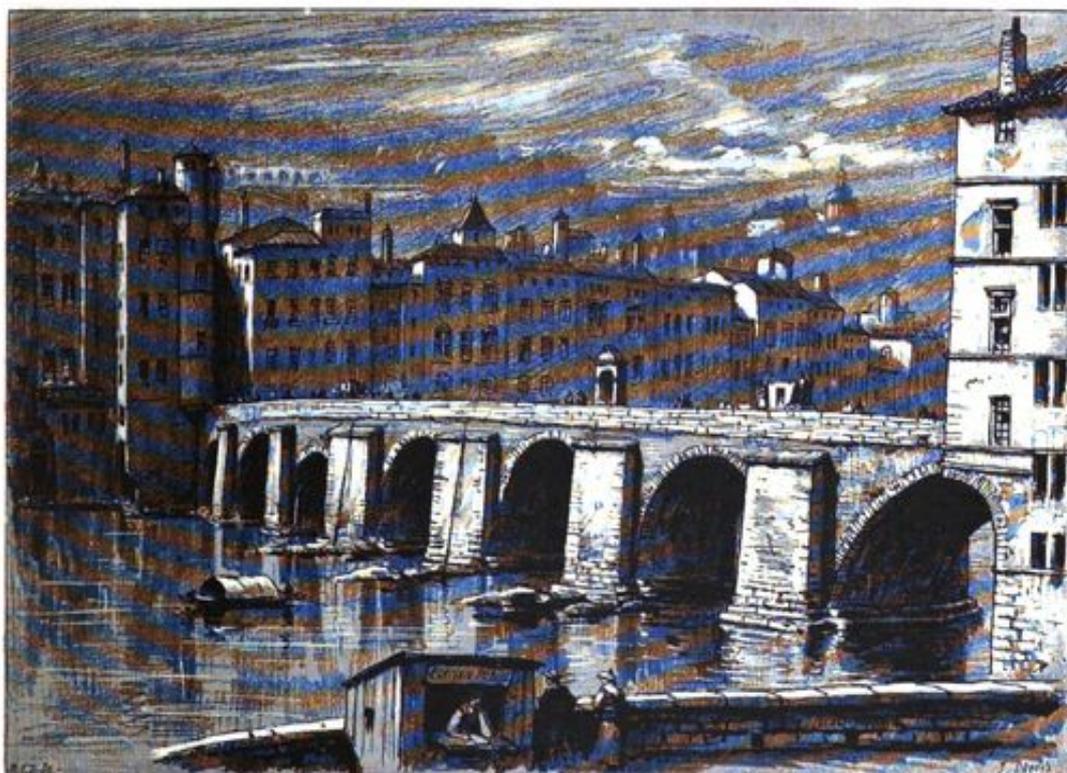
LA RIVE DROITE DE LA SAÔNE, LE PORT DE LA BALEINE ET LE QUANTIER DU CHANGE avant la création de l'ancien quai de la Baleine. A droite, le pont de Pierre. A gauche, le port de la Baleine, appelé, sur le plan de 1550, « la Coste de la Balleyne ». Le quai de la Baleine (partie septentrionale du quai de l'Archevêché, entre le Palais de Justice et le pont du Change) fut projeté dès 1573, pour décharger la circulation de la rue Saint-Jean. On y travailla en différents temps, à partir du midi. Mais, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, il ne dépassait pas encore le débouché de la rue de la Baleine (n<sup>o</sup> 14 du quai) et il ne fut achevé qu'en 1803. Ce quai n'avait pas plus de douze mètres de largeur.

Les mesureurs de blé avaient naguère établi, au port de la Feuillée, un « couvert d'ais » et de branches revêtues de leur feuillage, sous lequel ils s'abritaient du soleil, ainsi que les affaneurs, les bateliers et autres gens de rivière ; mais comme ce réduit servait d'asile aux fainéants, qui s'y livraient à la dissipation et à la débauche, les échevins ne permettent plus aux mesureurs de blé d'élever ces sortes d'abri qu'à l'époque de leur fête et pour une durée de huit jours.

Au midi du port de la Feuillée, à l'endroit même où s'ouvrait jadis la fausse porte Chenevier démolie en 1559, commence la rue de la Pescherie, affreux couloir descendant le long de la Saône. Toute la rangée de maisons située au couchant baigne dans la rivière ; elle est coupée, de distance en distance, par d'étroites ruelles et un passage voûté, conduisant au bord de l'eau, où s'alignent les « vaisseaux » (bachuts) dans lesquels on conserve les poissons : ce qui avait fait donner à cette partie de la rue le nom de rue de la « Veyssellerie » ou de la « Tonnellerie ». Plusieurs ateliers de teinturiers occupent les rez-de-chaussée des constructions qui bordent la rivière. Il y avait là, autrefois, des étuves, que l'on fit fermer vers 1535, avec toutes celles qui pullulaient dans les mauvaises rues, à cause des scandales dont se plaignaient les voisins. La rue de la Pescherie était d'ailleurs habitée, vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, par un certain nombre de libraires et d'imprimeurs. Molière y logera, en 1657, dans la maison de la FLEUR DE LYS, avec Joany Le Masson dit Lombard, comédien du Roy, et il tiendra sur les fonts, en l'église de Notre-Dame de la Platière, un enfant de son camarade, à qui la comédienne Marie Aubert servira de marraine.

L'église de la Platière est au levant, sur la petite place toute biscornue qui porte ce nom ; son entrée est vis-à-vis du débouché communiquant à la rue de la Pescherie. Au-dessus du chœur, près de l'angle de la rue de la Lanterne, où l'on voit l'abside en demi-hexagone, éclairée par trois fenêtres égales, s'élève le clocher carré, à deux étages, percé sur chaque face de cinq ouvertures, et surmonté d'un faitage pyramidal flanqué de quatre cornes tumulaires, comme celui d'Ainay (voir plus haut, p. 197). Cette petite église, à une seule nef, fut en effet reconstruite, vers la fin du XI<sup>e</sup> siècle, sur l'emplacement de l'antique chapelle de Sainte-Marie-aux-Bois, laquelle datait,

suivant la tradition, du temps de saint Eucher, et que Leidrat avait réédifiée. Conçédée, vers l'an 1080, par l'archevêque Gébuin aux chanoines réguliers de Saint-Ruf, de Valence, elle devenait dès lors un prieuré de cet ordre, et bientôt, à la fois, église paroissiale. Après le Concile général de 1245, Notre-Dame de la Platière fut choisie pour la célébration annuelle de la fête de la Nativité de la Vierge; le pape Innocent IV fit l'inauguration de cette fête, au milieu des cardinaux revêtus pour la première fois de la pourpre, qui avait été jusqu'alors le vêtement des chanoines-comtes de Saint-Jean; et depuis cette époque, chaque année, au 10 décembre, cet anniversaire a été célébré en grande pompe. La Confrérie de la Nativité, qui a son siège dans l'église de la Platière, y possède la chapelle de Notre-Dame de Lorette, fondée il y a deux ou trois ans, par le prieur commendataire, Terme de Villars; l'autel est orné d'une très belle peinture d'Albert Dürer: *la Nativité de la sainte Vierge*. Une autre chapelle, celle de Sainte-Anne, appartient depuis peu de temps aux maîtres gantiers et parfumeurs; les maîtres mouliniers de soie auront aussi la leur, dans la seconde moitié du siècle. La famille de Masso a fondé la chapelle du Saint-Esprit, pour y établir la sépulture de



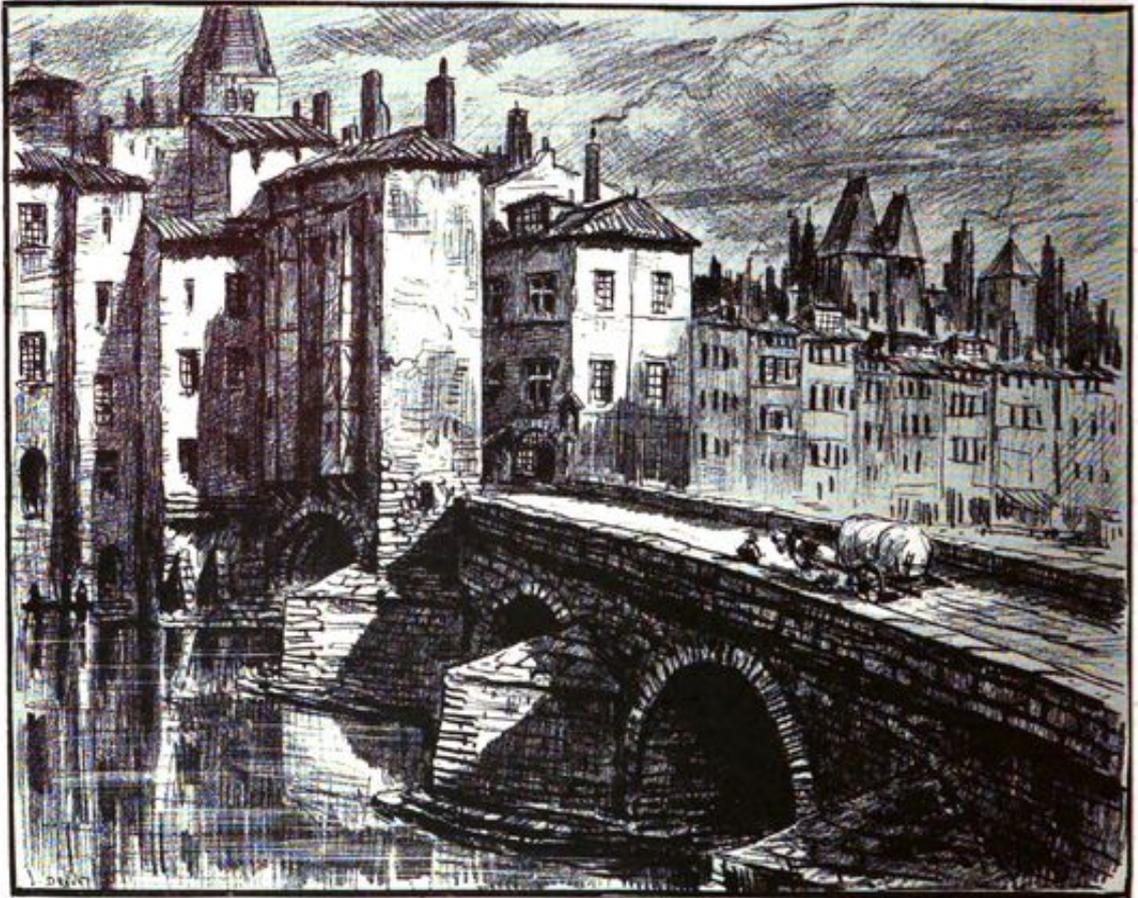
LE PONT DU CHANGE EN 1780 ET LE MONUMENT VOTIF DES ÉCHEVINS. (D'après J.-J. de Boissieu).

L'édicule que l'on aperçoit au milieu du pont, sur une pile du côté nord, fut érigé par les soins du Consulat, en 1659, pour l'accomplissement du vœu qu'il avait fait, le 12 mars 1613, de mettre la ville sous la protection de la Vierge. Simon Maupin avait donné le plan de la niche en pierre de Seyssel, formant une arcade d'ordonnance corinthienne avec fronton circulaire, que le sculpteur Jacques Mimerel avait exécutée, ainsi qu'une statue en marbre blanc, de la Vierge avec l'Enfant Jésus, haute de plus de cinq pieds, qui fut placée en 1663. Cette statue fut enlevée, au plus tard, en 1694, à la suite d'une mutilation accidentelle, et transportée dans l'église de l'Hôtel-Dieu. L'édicule perdit dès lors son caractère religieux, et servit à placer les artifices du feu de joie qui se tirait, tous les ans, la veille de la Saint-Jean-Baptiste. En 1816, cette niche fut remplacée par un corps de garde de sapeurs-pompiers et placée, en 1820, au-dessus de la fontaine qui est au pied du Chemin-Neuf. — Réduit de proportions, dépouillé des consoles latérales, des têtes d'anges et des armes de la ville, refait avec sculptures, bases, chapiteaux, frises et médaillons nouveaux, ce petit monument a perdu presque toute valeur archéologique (Cf. M. D. Mounenoux, *Annales de la Société académique d'architecture de Lyon*, t. XI).

ses membres. Il y a, enfin, dans le voisinage du cloître, un élégant oratoire, celui du prieur, qui l'a fait peindre à fresque par François Perrier. Le portail du prieuré s'ouvre au nord de la place,

près de celui de l'église; il donne accès dans une grande cour; celle du cloître ou « grand cimetière » est située au flanc nord de l'église; tout autour sont groupées les maisons canoniales.

Derrière les dépendances du prieuré, au levant, c'est la rue de la Lanterne; elle commence à la rencontre des rues des Basses-Écloisons et du Bessard et à l'endroit même où s'élevait la fausse porte de la Lanterne, démolie en 1559 (angle de la rue Constantine). Il y avait sur la plate-forme de

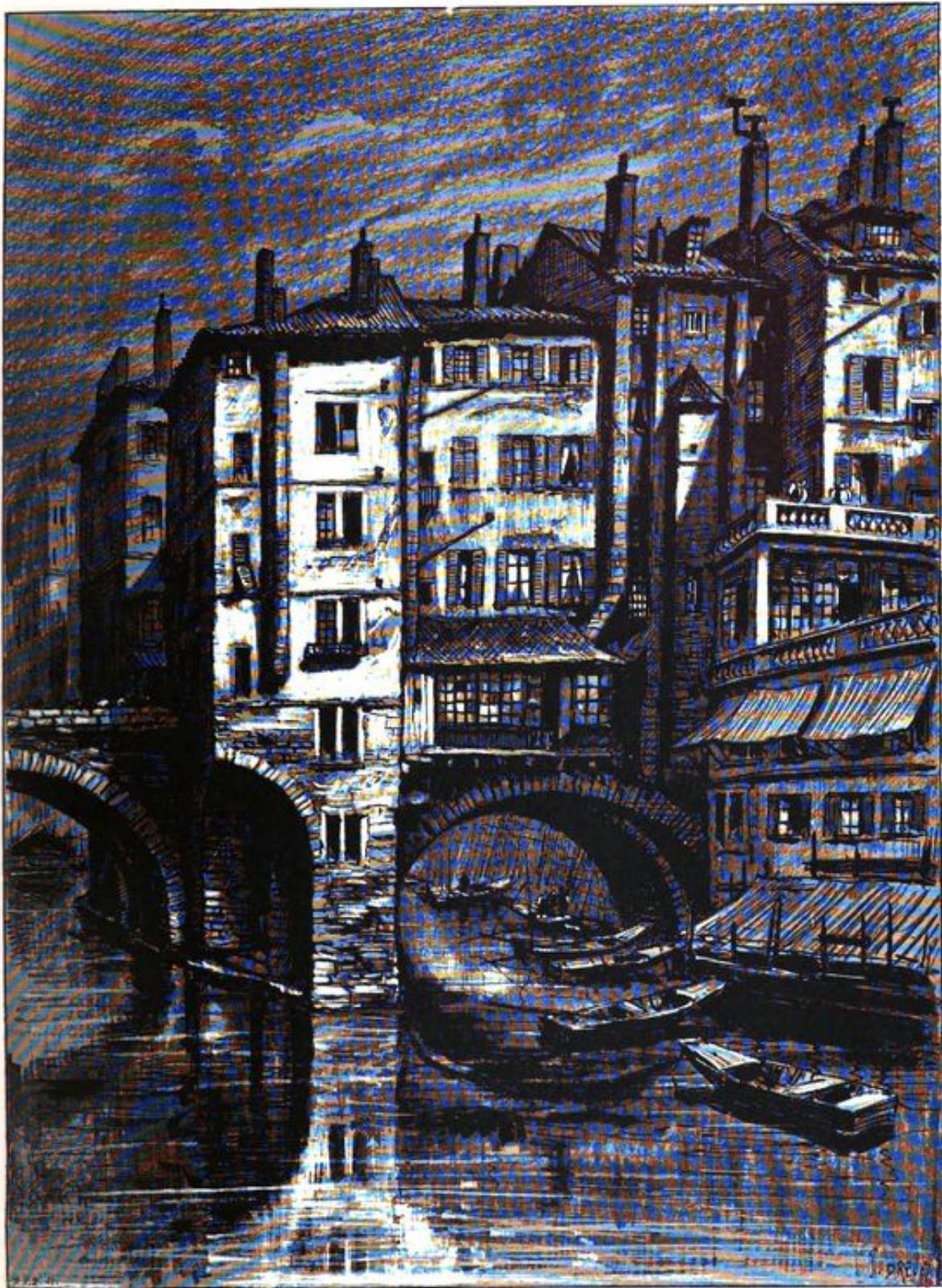


LE PONT DU CHANGE ET LES MAISONS DE LA DESCENTE DU CÔTÉ DE SAINT-NIZIER, AU COMMENCEMENT DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE.

Au milieu du dessin, les maisons bâties sur le pont. A gauche, celles du côté occidental de la rue de la Pêcherie, qui étaient assises sur la chaussée du quai actuel, ne laissant guère à la rue que la largeur du trottoir de ce quai. — En 1670, comme la Poissonnerie de la Feuillée tombait en ruine, le Consulat avait fait bâtir, à l'angle sud des rues de la Pêcherie et Tête-de-Mort (aujourd'hui rue Longue), une halle aux poissons, que l'on ouvrit en 1672 et qui ne fut démolie (1839) qu'après la construction du quai, autorisée par une ordonnance royale du 21 août 1822. La ville acquit, de 1823 à 1826, toute la rangée de vieilles constructions qui baignaient dans la Saône, depuis le port de la Feuillée, et, de 1827 à 1836, six autres maisons qui obstruaient, du côté d'amont, la descente du pont, et dont notre dessin montre la face occidentale. (Voir plus loin le texte des pages 208 et suiv. Cf. un article très détaillé de M. Félix Desverny, *Prog.* II, 25 juin 1899).

la plus haute tour de cette porte, un belvédère, une « lanterne » dans laquelle, au moyen âge, se tenait la sentinelle chargée de donner l'alarme en cas de danger et d'annoncer, par un son de cloche, la fermeture des portes : telle est l'origine du nom que cette rue a conservé. Comme toutes celles qui avoisinaient les portes de la ville, la rue de la Lanterne comptait de nombreuses hôtelleries. La plus considérable existe encore à l'entrée, du côté du couchant : c'est une grande maison, composée de plusieurs corps de bâtiments et traversant en la ruelle du Bessard; elle a pour enseigne l'ÉCU DE FRANCE. Le parti royaliste essayant, en 1588, de renverser, à Lyon, celui de la Ligue, avait fait secrètement provision d'armes, corselets, piques et arquebuses, que l'on cacha dans ce logis, fré-

## LE LYON DE NOS PÈRES



LE PONT DU CHANGE, EN 1840. — L'ARCHE MERVEILLEUSE, LA MORT-QUI-TROMPE ET LE CAFÉ NEPTUNE.

La maison en saillie surplombant le courant et supportée par une trompe d'une grande hardiesse, avait été construite par Gérard Désargues, au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, ainsi qu'une autre toute pareille à l'autre extrémité du pont. La première arche à droite, du côté de Saint-Nizier, est l'Arche Merveilleuse ou des Merveilles. En avant, le remous de la Mort-qui-trompe, sur la droite, le Café Neptune et des bains.

quenté surtout par la noblesse; mais il fut trahi, et le Consulat s'empara de ce dépôt d'armes, qu'il fit transporter à l'Hôtel de Ville. C'est ensuite l'hôtellerie des TROIS MORES (ancien n° 11); puis, celle du LION D'OR, où descendirent, en 1630, Abraham Golnitz et ses compagnons, et où leur serviteur fut poignardé pendant son sommeil, par un inconnu couché dans le même lit. — Au XVI<sup>e</sup> siècle, plusieurs fourbisseurs habitaient dans cette rue. — Quelques maisons à noter en passant : une de la

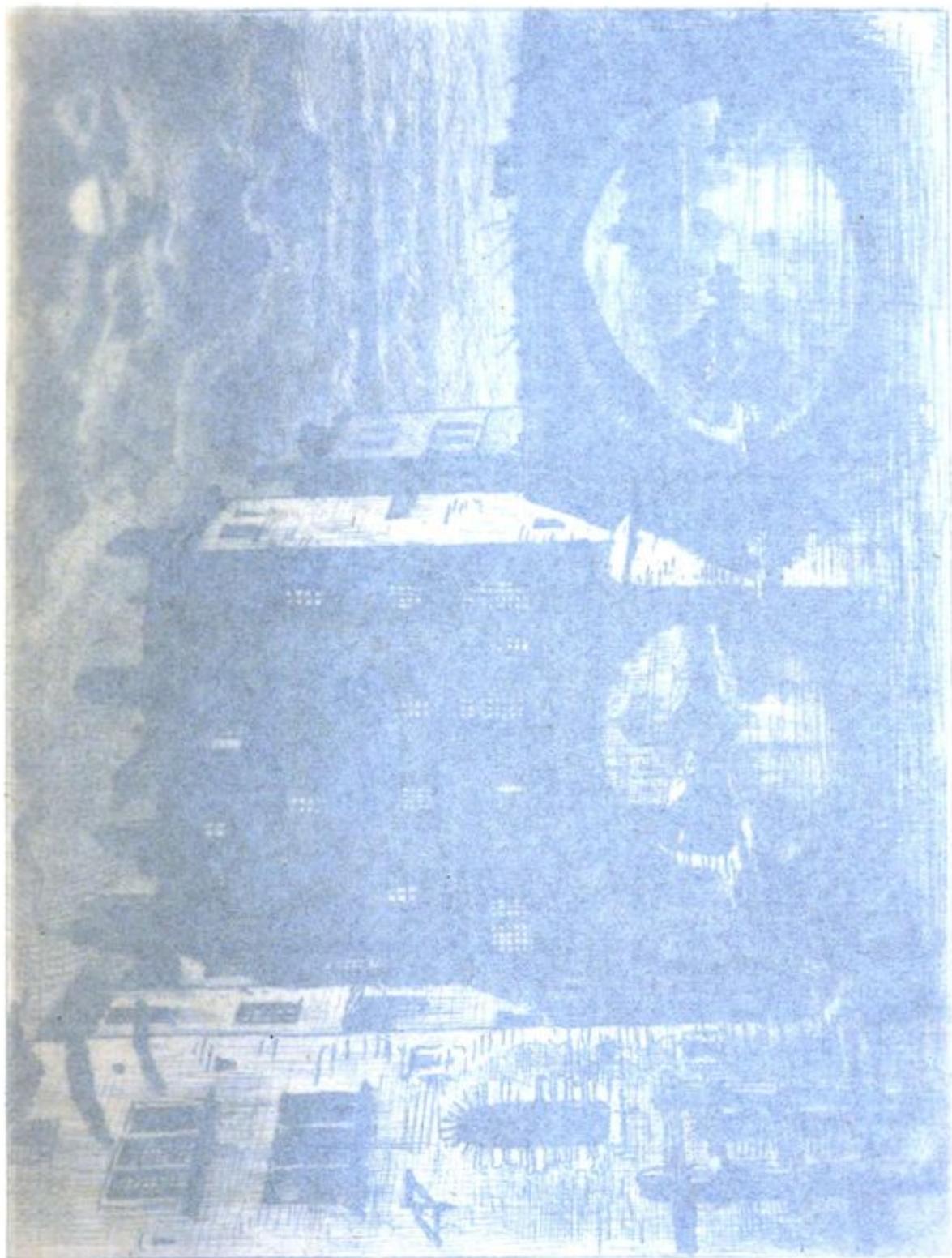


LA PREMIÈRE ARCHE DU NOUVEAU PONT DE NEMOURS, incendiée par un bateau de foin, dans la soirée du 24 août 1845.

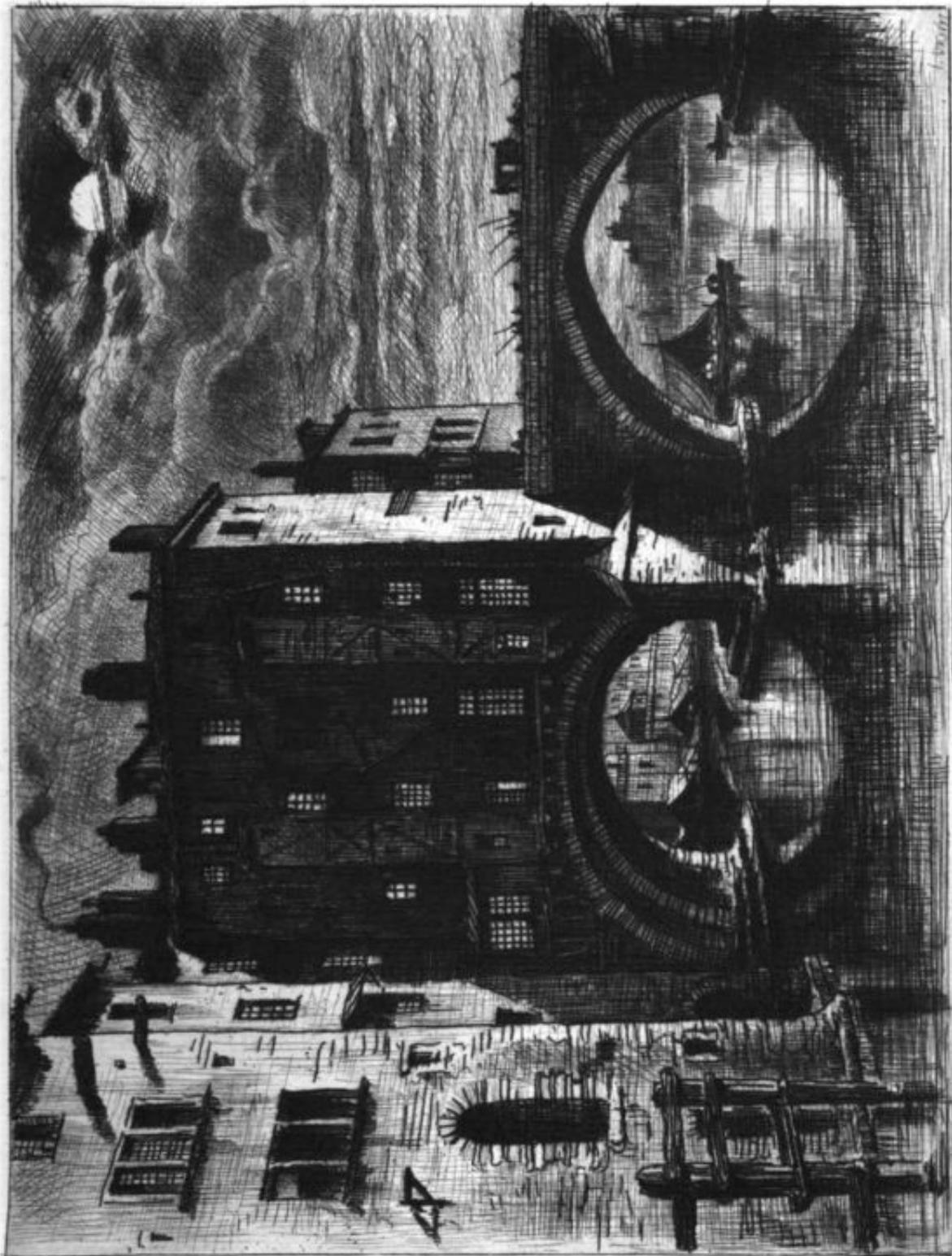
Renaissance, à l'enseigne de LA COQUILLE; une autre, ornée d'une belle statue de la Vierge, avec la date de 1540, et portant l'enseigne-rébus du SIGNE DE LA CROIX, un cygne tournant son cou autour d'une croix (anc. n° 14); près de là, l'hôtel récemment édifié par Humbert-Louis du Pujet, prieur de la Platière.

Traversant la place de la Platière et laissant à gauche la rue du Puits-Ranco, qui aboutit à la place Saint-Pierre, nous trouvons la rue de l'Enfant-qui-pisse, autrefois Grande rue de la Platière (tronçon méridional de la rue Lanterne), dont le nom bizarre, rimant avec épice — c'est la rue des épiciers et des apothicaires — vient de cette curieuse statue servant d'enseigne à une maison et représentant un enfant dans la position décrite. Au fond d'une des

officines d'apothicaires qui occupent la plupart de ces boutiques aux enseignes figurées d'animaux fantastiques, est né en 1631 celui qui deviendra l'illustre historien de Lyon, le P. Menestrier. — A l'extrémité de la rue de l'Enfant-qui-pisse, et sur le prolongement occidental de la rue Longue jusqu'à la rue de la Pescherie, se trouve la petite rue de la Teste-de-Mort ou de More, anciennement rue de Villars, qui a reçu son nom actuel de l'enseigne sculptée que l'on voit à la maison Rollin et Jean Faure; à son angle sud-ouest, et au coin de la rue de la Pescherie, le Consulat fera bâtir, en 1670,





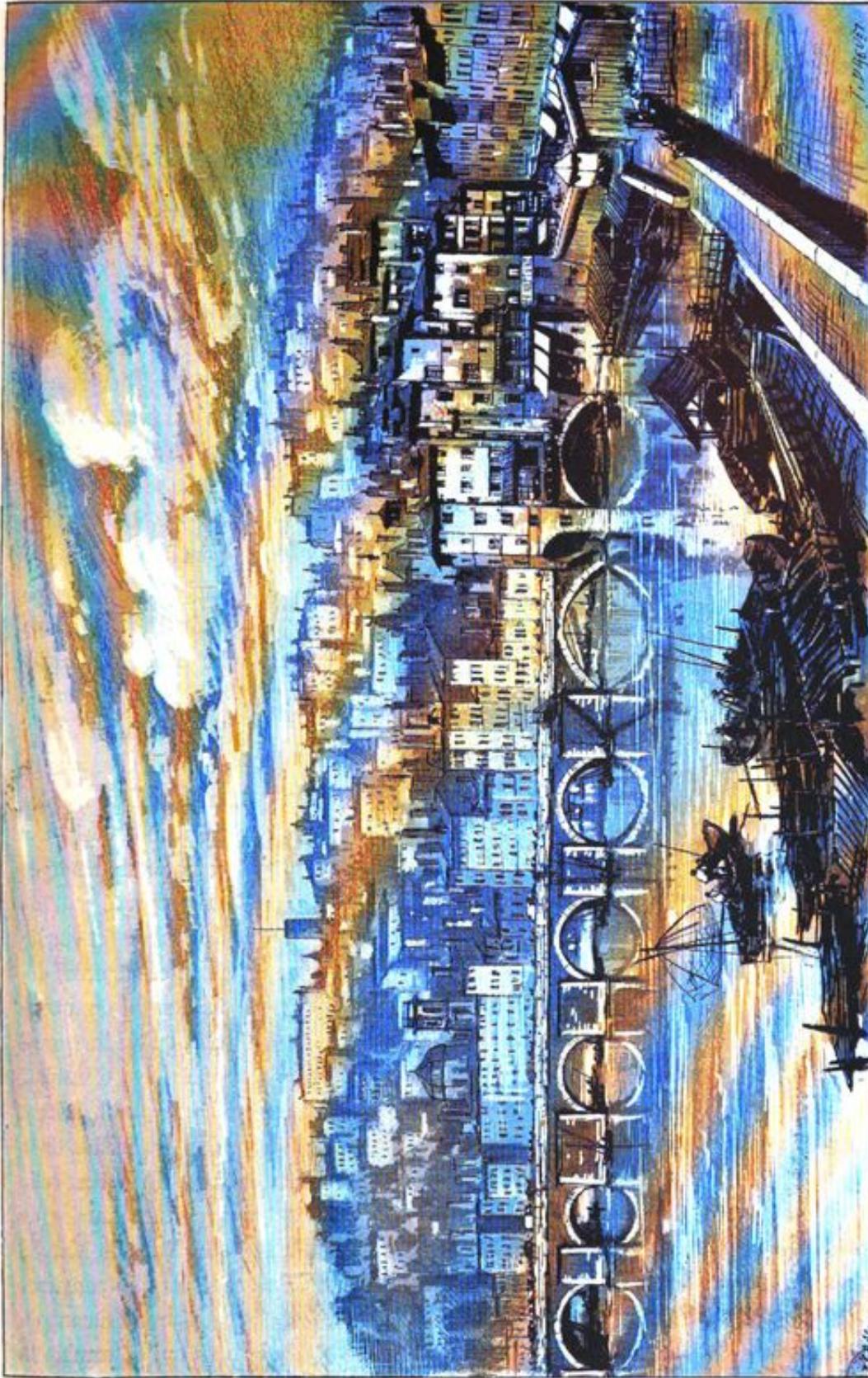


L. Vivier  
Imp. Pichard, Paris

LE PONT DU CHANGE CÔTÉ DE LA PESCHERIE XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE





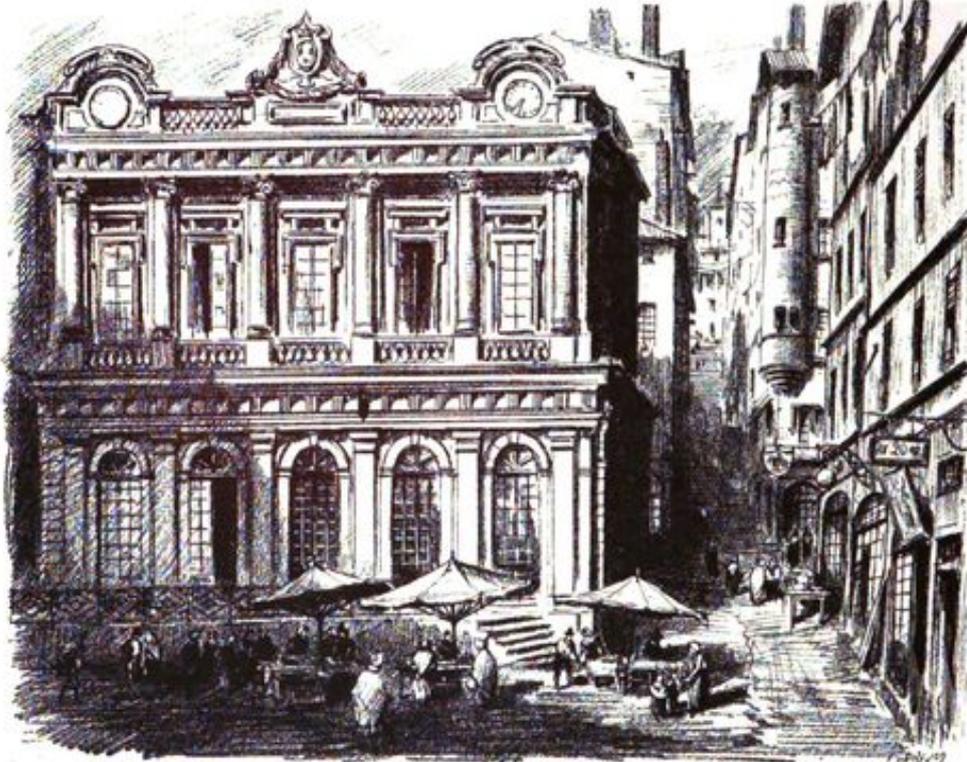


LE PONT DU CHANGE, LE QUAI DE VILLEROI ET L'AMPHITHÉÂTRE DE LA SAÔNE DU CÔTÉ DE LA CROIX-ROUSSE, EN 1842.

Le Pont de Saône fut appelé *pont de Pierre*, après la construction du pont de bois de Bellecour (1637) et celle du pont de bois de Saint-Vincent (1614), pour le distinguer de ces derniers. Il fut officiellement nommé *pont du Change*, après la reconstruction de la Loge du Change, par Soufflot, en 1746. Il se composait de neuf arches : la dernière, du côté du Change, fut supprimée — ainsi que la trompe qui faisait pendant à celle de la rive gauche — quand on fit les deux parties du quai adjacentes. — Ce vieux pont fut remplacé par le *pont de Nemours* (pont actuel du Change) construit à côté et en amont du premier, par l'ingénieur J.-F.-A. Jordan; la première

pièce fut posée, le 24 septembre 1813, par le duc de Nemours, et l'œuvre terminée en 1842. L'arche des Merveilles, qui était demeurée, en aval, accolée à la première arche du nouveau pont, ne fut démolie que le 27 août 1837. — Le *quai Villeroi* (partie nord du quai Saint-Antoine) avait été construit de 1711 à 1719; par la démolition d'une maison, l'on avait enfin créé un passage direct entre le pont et le port Chalamont. De 1816 à 1818, le quai Villeroi fut étendu de 45 mètres sur le lit de la Saône — Celui de la Pêcheurie, au moment de sa création, reçut d'abord le nom de quai *du Duc de Bordeaux*; après 1830, celui du quai *d'Orléans*. (Voir ci-dessus, note p. 306.)

une nouvelle Halle aux poissons. — Au levant, la rue de l'Enfant-qui-pisse communique par un coude au dangereux tournant de la rue Malpertuis — mauvais trou, — qui fait suite à la rue Saint-Cosme et débouche dans celle de la Vieille-Boucherie (partie méridionale de la rue Saint-Côme). C'est dans cet espace si exigü que se trouvait, jusqu'en 1538, la plus ancienne boucherie de Lyon,



LA PLACE DU CHANGE ET LA LOGE DE SOUFFLOT, EN 1845. (D'après Leymarie.)

Ce ne fut pas Soufflot qui éleva le premier édifice spécialement consacré aux opérations des changes. Dès le milieu du *xvi<sup>e</sup>* siècle, Sébastien Serlio, architecte bolonais, avait fait le projet d'une Loge aux changes. En 1631, le Consulat fit venir de Paris l'architecte Simon Gourdet, dit Girard, pour faire le dessin de la perspective du bâtiment de la Loge des marchands; ce projet fut approuvé et exécuté; l'édifice était entièrement achevé en 1653. Au siècle suivant, cette loge étant insuffisante et en mauvais état, on résolut de la reconstruire. L'architecte italien Fontana dressa quatre plans divers; Robert de Cotte fit aussi plusieurs projets. Le Consulat se décida enfin, en 1748, à accepter les plans de Soufflot; Jean-Baptiste Roche dirigea les travaux, qui furent achevés en 1750. M. Charvet, d'après les documents, estime que ce ne fut qu'une sorte d'embellissement ou de reconstruction de la loge qui existait déjà et à laquelle on aurait ajouté une arcade (elle n'en avait que quatre, selon le plan de Lyon de 1658 (Cf. COCHARD, *Descript. des curiosités de Lyon.*) L'inscription placée sur la façade, en 1749, dit : « réédifiée ». — En 1756, Ant.-M. Perrache la décora des statues de l'Europe et de l'Asie; Marc II Chabry fit les ornements de l'édifice et une statue. — On sait que, le 3 novembre 1803, la ville céda la Loge du Change aux protestants pour en faire leur temple. On y établit le culte l'année suivante.

dite Boucherie de Saint-Nizier, bâtiment isolé, en forme de rectangle, avec de larges ouvertures cintrées; la tuerie des bêtes et l'écorcherie se faisaient dans la partie méridionale de la rue de la Pescherie qui portait alors le nom de rue d'Escorchebœuf; la triperie était dans la rue de la Teste-de-Mort. Cette boucherie, située au centre de la ville et aux abords du passage le plus fréquenté, était une cause permanente de malpropreté et d'infection; ce fut sur les plaintes réitérées des habitants du quartier, qu'on la trans-

porta sur les fossés de la Lanterne, quand le roi François I<sup>er</sup> les eut cédés au Consulat.

Néanmoins, les approches du vieux « Pont de Saône » sont encore prodigieusement obstruées. A l'issue de la rue de la Vieille-Boucherie, c'est la « Maison Ronde en l'Herberie » (au milieu de la place d'Albon), agglomération de constructions entourée d'étroites ruelles, celle des Orfèvres, celle des Harengères ou des Orangères; comme au moyen âge, il y a des bancs de marchandes de harengs, qui sont demeurées là malgré le transfert de la poissonnerie à la Feuillée. Puis, le Marché aux herbes et aux hortolages, le plus important de la ville, attire ici, deux fois par semaine, quantité de mulets et de charrettes. C'est aussi le corps de garde, installé dans un bâtiment de la Maison Ronde, et autour duquel se livra, certain jour de février 1594, la lutte qui détermina le retour de Lyon à l'unité nationale. Toute la vie de la cité vient converger sur ce point. Les publi-

cations à son de trompe se font à chacune des deux descentes du pont. Pas un étranger ne traverse la ville sans franchir le Pont de Saône ; c'est la voie que l'on suit depuis des siècles pour aller du



IMPOSTE LOUIS XV EN FER FORGÉ, place du Change, n° 5.

« côté de Saint-Nizier » au « côté de Fourvière », de « la part de l'Empire » à « la part du Royaume ». Elle n'est pourtant pas large : dix-huit à dix-neuf pieds. En amont, des constructions obstruent l'issue de la rue de la Pescherie, qui fait un coude pour aboutir à l'Herberie ; en aval, aucun passage ne communique vers le port Chalamont ; pour y arriver, il faut prendre par la Petite rue Mercière. A droite et à gauche, les maisons s'avancent jusque sur le pont, où elles forment comme un commencement de rue. L'espace est si parcimonieusement

ancienne partie de la ville, qu'il a été question, à diverses reprises, d'élever des édifices publics au milieu même de la rivière, sur les roches qui servent de fondations à ces neuf arches inégales et plusieurs fois centenaires.

Au coin de la descente, une jolie niche abrite une Vierge à l'Enfant, foulant aux pieds un serpent ; le sculpteur, Bernard Sibrecq, a su donner à son œuvre une grâce et une naïveté charmantes. Du reste, il y a ainsi, dans tout le voisinage, aux angles des rues même les plus sordides et devant un grand nombre de maisons, des statues du Christ, de la Vierge ou des saints. On en rencontre non seulement aux alentours de Saint-Nizier, mais dans toutes les rues de la presqu'île, depuis Bellecour jusqu'aux Terreaux, et, si nous ne les avons que rarement notées au passage, c'est parce qu'il était impossible de nous arrêter à chacune de ces pieuses effigies : ici le Bon Pasteur, là une Annonciation ou une Notre-Dame de Pitié ; la Vierge tenant l'Enfant Jésus se retrouve presque à chaque pas. Ce sont aussi les saints les plus vénérés et les plus populaires : saint Pierre, saint Étienne, saint Jean-Baptiste, saint François, saint Nicolas, saint Hubert. Beaucoup de ces statues, toutes récentes et encore blanches, furent exécutées par de bons sculpteurs lorrains ou flamands, George Wallon, George Imbert, Bernard Sibrecq, Martin Hendricy ; le goût et variété de leur décoration contribuent



COUR AVEC GALERIE ET PETITE TOURELLE, place du Change, n° 2. Maison des Thomassin, bâtie vers le milieu du xv<sup>e</sup> siècle.

singulièrement à l'embellissement des rues ; c'est une des particularités qui, dans cette ville sombre aux voies étroites et aux maisons démesurément hautes, séduisent le plus les étrangers.

Essayons maintenant de nous frayer un chemin au milieu de l'affluence des piétons, des cavaliers, des charrettes, qui se croisent sans cesse dans le couloir que forme l'entrée du pont et qui, à tout moment, interceptent le passage. En tout temps, le Pont de Saône est fort encombré ; depuis la construction des ponts de bois de Bellecour et de Saint-Vincent, il a simplement changé de nom : on l'appelle le « Pont de Pierre » pour le distinguer des deux autres ; mais c'est toujours la principale voie de communication entre les deux rives, et la traversée en est toujours difficile, souvent dange-

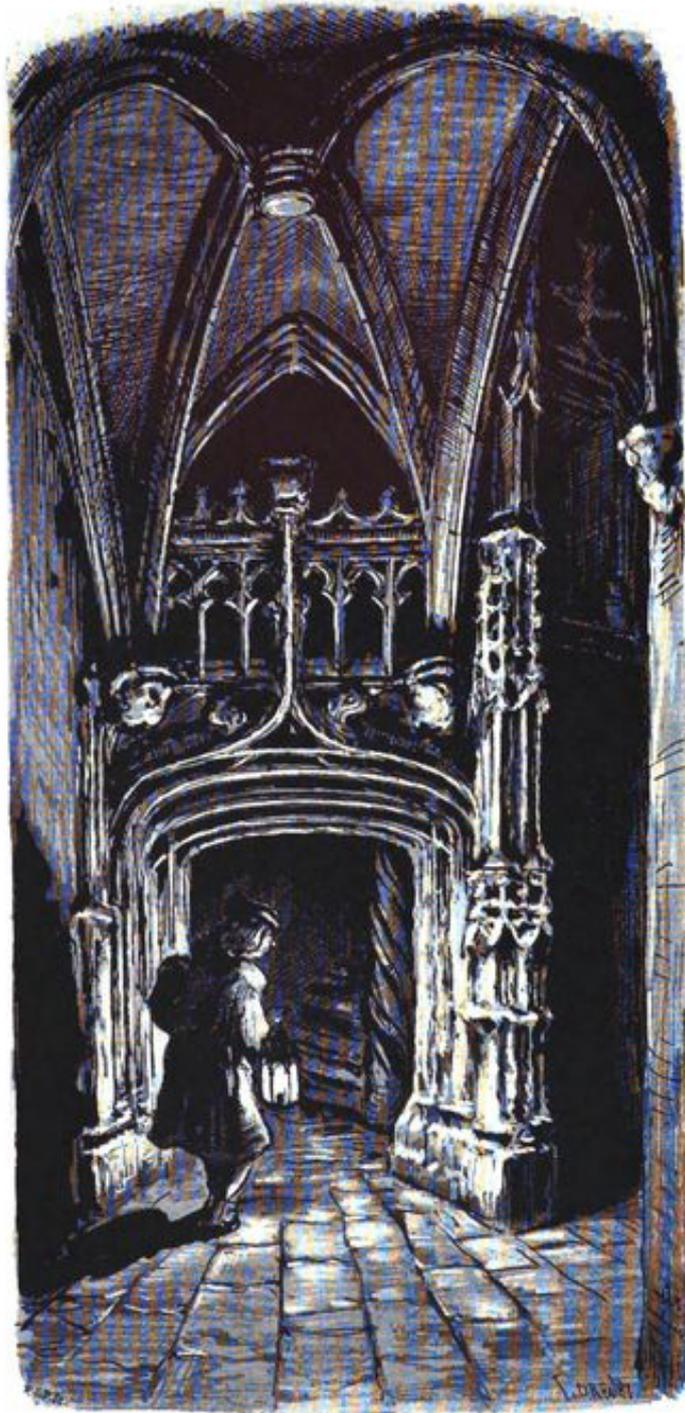


MAISON DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE, N<sup>o</sup> 7, RUE SAINT-JEAN. (Dessinée en 1898).

reuse, surtout — comme à présent — aux époques des foires. De chaque côté et d'une descente à l'autre, ce ne sont que marchands et marchandises : depuis les merciers et les savetiers jusqu'aux vendeurs de « vieux ferrements », tous les petits commerces sont représentés ici ; les étalages accaparent les parapets et la moitié de la chaussée. C'est en vain que le Consulat a rendu ordonnance sur ordonnance pour enjoindre au voyer de la ville de « faire vuidier de dessus le pont » ces marchands encombrants ; ceux-ci n'abandonnent la place que pour la reprendre le lendemain. C'est une tradition plusieurs fois séculaire ; les défenses des échevins n'ont pas plus de résultat que n'en avaient jadis celles de l'archevêque. L'endroit est, du reste, un des meilleurs de la ville, et l'on annonce que les sieurs Dubois et de Bellefonds viennent d'obtenir, à la barbe de messieurs du Consulat, un brevet du roi qui les autorise à faire poser des boutiques portatives sur le Pont de Pierre, à l'Herberie et à Saint-Nizier, même aux Cordeliers et aux Terreaux, pour y faire vendre par les marchands toutes sortes de denrées, à la condition toutefois — et c'est ici que le voyer n'aura que trop souvent motif d'intervenir — que ces échoppes ne gênent pas la circulation sur la voie publique. — Prenons

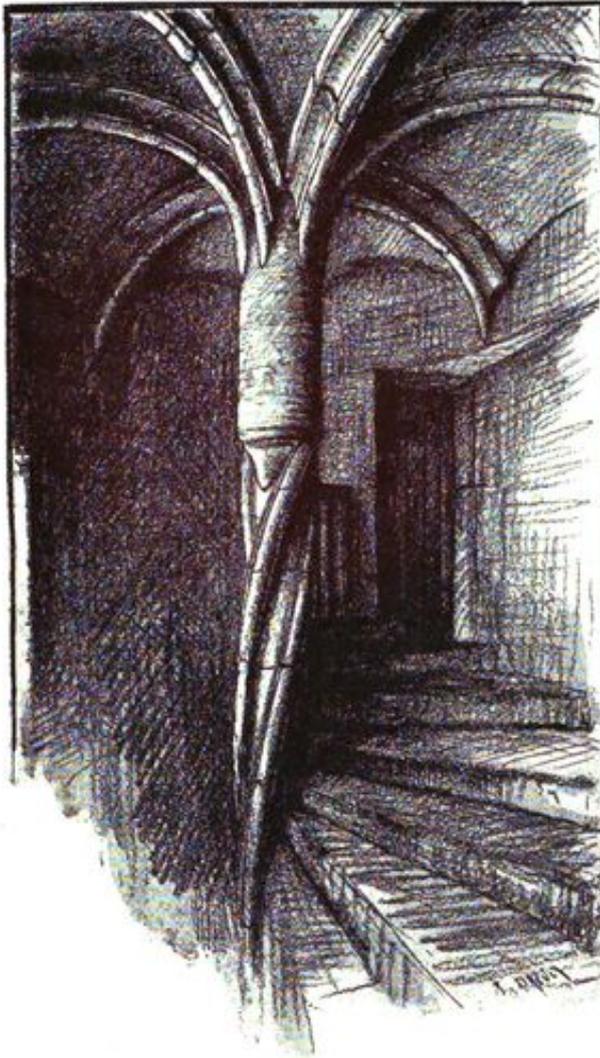
garde à ces roussins crottés jusqu'aux sangles, que leurs butors de cavaliers font trotter, au risque de renverser le pauvre monde. Qu'est-ce que débite ce bonhomme, avec sa voix criarde ? C'est un

vendeur de petits livrets imprimés sur du papier à chandelles, illustrés de grossières figures sur bois : les *Histoires des Quatre fils Aymon*, les *Aventures de Tiel l'Espiègle*... Il y en a pour tous les goûts. Mais laissons les merciers et les libraires. Écoutons ces chanteurs qui s'accompagnent sur la harpe ; ce sont des Allemands, venus à la suite des gros marchands d'outre-Rhin, et qui profitent de la foire à leur manière. Là-bas, les passants se pressent autour de charlatans italiens qui vendent leur baume et jouent des farces ; plus loin, c'est un banquiste, qui fait des tours de gobelets ; et voilà deux bons marchands en train d'acheter de belles poupées, qu'ils rapporteront à leurs enfants quand ils retourneront dans leur pays. — Nos compagnons s'amuse à la spectacle si animé que présente cette foule bruyante où se coudoient des gens de toutes les nations, vêtus des costumes les plus variés, et parlant toutes sortes de langues. Ils admirent le coup d'œil de la Saône et de ses rives, où les perspectives se déploient en courbes harmonieuses ; penchés sur le parefou, ils contemplent avec curiosité les piles massives, dont les matériaux, comme ceux du Pont du Rhône, proviennent, pour la plupart, de monuments romains et sont revêtus d'inscriptions antiques ; ils comptent les arches — il y en a neuf — jetées tantôt sur un gouffre, tantôt sur des écueils de granit ; elles ont toute leur histoire, ces arches vénérables, entreprises comme œuvres pies, bâties à grands frais et à de longs intervalles, celles-ci, dit-on, par l'archevêque Humbert I<sup>er</sup> au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, celle-là par le grand-custode Tédin, cette autre par Aldegarde, mère du doyen Duranus ; mais cette histoire lointaine, peut-être enfouie quelque part dans la poussière des archives, s'est effacée de la mémoire des hommes. Une seule de ces antiques arcades conserve une illustration presque légendaire : c'est la première du côté de Saint-Nizier,



ALLÉE ET ESCALIER D'UNE MAISON DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE, N° 11, RUE SAINT-JEAN

l' « Arche Merveilleuse » ou « Arc des Merveilles », qui enjambe si hardiment l'endroit le plus profond de la rivière. Chaque année, au mois de juin, pendant près de trois siècles, elle vit passer le

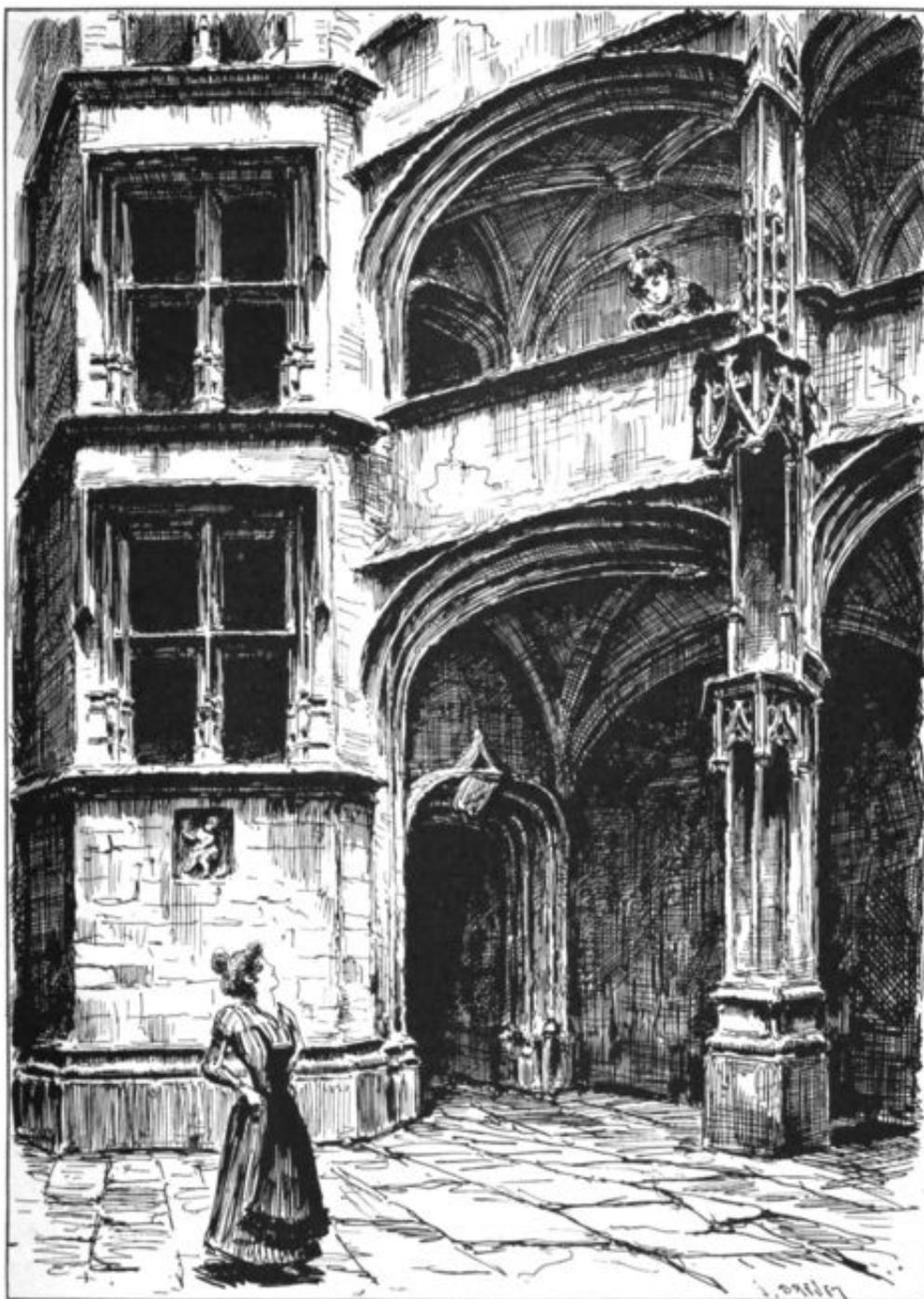


SOMMET DE L'ESCALIER DE LA MAISON N° 9, RUE SAINT-JEAN.

cortège nautique de la fête qui lui donna son nom, « feste de grande réjouissance », annoncée à cris et à sons de trompe dans la ville et les campagnes environnantes, et qui attirait une multitude d'étrangers. Tandis que sonnaient les cloches de toutes les églises, le Chapitre et les prêtres de la Cathédrale, le clergé de Saint-Paul, celui de Saint-Just, les moines de l'Île-Barbe et d'Ainay, montés dans des bateaux décorés de feuillages, de banderoles et de riches draperies, descendaient lentement, depuis Vaise, le cours de la Saône, en chantant des psaumes ; c'étaient ensuite une flottille d'embarcations ornées d'oriflammes et portant les magistrats en costume d'apparat, les représentants des églises, les ordres religieux, les corporations avec leurs emblèmes ; enfin, sur le *Bucentaure*, énorme bateau équipé par « les plus apparens de la cité » et armé pour un combat nautique, se pressaient des musiciens, des acteurs séculiers, mêlant leurs joies profanes à l'allégresse des cantiques. Après une halte à Pierre-Scize, la procession arrivait au Pont de Saône ; prenant la tête du cortège, le bateau d'Ainay passait sous l'Arc Merveilleux, suivi de celui de l'Île-Barbe, puis de ceux de Saint-Paul, de Saint-Just, de Saint-Jean ; les autres barques défil-

laient à leur tour, et la procession poursuivait sa route jusqu'au port d'Ainay, où les églises débarquaient, aux sons des cloches lancées à toute volée, pour se rendre à l'église abbatiale et, de là, à l'église de Saint-Nizier. Après la fête religieuse, le reste du jour se passait en joyeux « esbattemens ». On amenait des taureaux sur le Pont de Saône ; par la porte placée au-dessus de l'Arc Merveilleux, on les précipitait dans la rivière, et des marinières à la nage ou montés sur des barques se mettaient à leur poursuite, sous les yeux du peuple avide de spectacle, et les ramenaient sur la rive, où on les abattait et les dépeçait pour les faire servir aux festins du jour. — Déjà en ce temps-là, il y avait des constructions sur le Pont de Saône ; ce fut en 1309 que le chevalier Henri d'Albon, propriétaire de plusieurs maisons voisines de l'Arc Merveilleux, obtint des échevins et conseillers de ville la permission d'appuyer ces bâtiments par des piliers et des arcs-boutants de maçonnerie posés sur l'arche même, à la condition qu'il répondrait de tous les

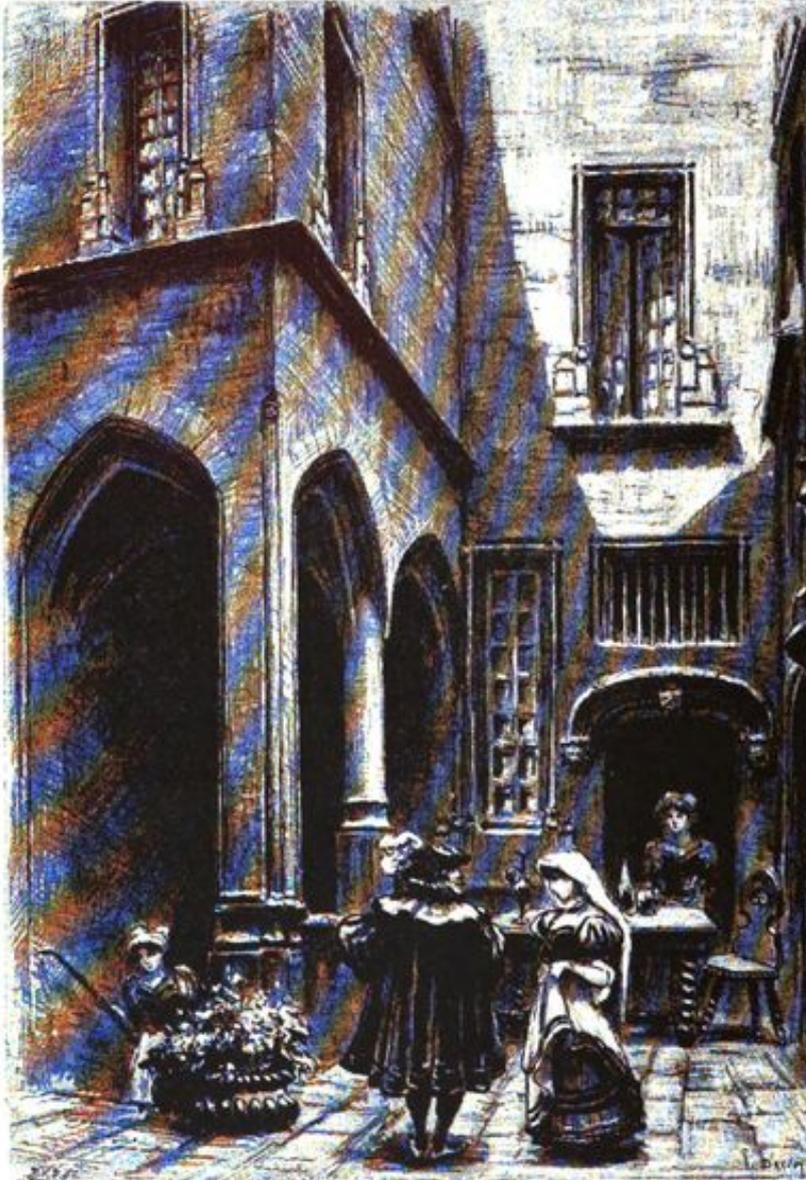
dommages qui en pourraient résulter. Peu à peu, les maisons d'alentour se surchargèrent de galeries et de passages en bois, qui servaient d'entrepôts et d'où la vue s'étendait sur la rivière; mais ces constructions parasites offraient un danger permanent d'incendie; le roi Louis XII, pendant son séjour à Lyon, et plus tard le Consulat en ordonnèrent la démolition; ce qui n'empêcha pas que, dans la nuit du 5 septembre 1632, la veille du jour où Louis XIII et la reine devaient faire leur entrée, tout un groupe de maisons situées à la descente du pont fut dévoré par les flammes, si bien que les échevins ne purent se présenter chez la reine qu'à midi, « à cause — dit la relation — des grands soins qu'ils avaient contribuez tant pour faire éteindre ledit feu qui menaçoit de ruines tout ce quartier,



COUR D'UNE MAISON DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE, N° 9, RUE SAINT-JEAN. (Dessinée en 1898).

que pour le décombrement du passage, entièrement bouché par les ruines desdites maisons brûlées, très incommode en cette occurrence de l'arrivée du Roy ». — Deux tours défendaient jadis chaque entrée du pont : c'étaient la « Tour d'Empire » et la « Tour de France ». Une autre s'élevait

sur la pile septentrionale du milieu, à l'endroit où se dresse aujourd'hui une croix, posée vers 1582, et où les échevins, pour conjurer le retour de la peste, ont fait le vœu d'édifier une grande niche en pierre qui abritera une statue de la Vierge. — C'est dans la tour de l'Arc Merveilleux qu'était le beffroi ou cloche d'alarme, dont la possession appartient aux citoyens pendant le jour et aux chanoines pendant la nuit, jusqu'à l'époque où les bourgeois le firent transporter, pour en être



INTÉRIEUR DE L'ANCIEN HÔTEL DU GOUVERNEMENT, PLACE DU GOUVERNEMENT, N° 2.

exclusivement les maîtres, dans le clocher de Saint-Nizier. Tant que durèrent les démêlés avec le Chapitre, le Pont de Saône fut maintes fois le théâtre de luttes sanglantes; au premier coup de beffroi, les citoyens prenaient les armes et couraient aux tours, qu'il s'agissait avant tout d'occuper en force afin de mettre la ville à l'abri d'un coup de main et de se ménager le passage libre sur le quartier de l'ennemi. — Ces temps héroïques étaient bien oubliés lorsque, en 1560, le maréchal de Saint-André voulut faire construire au milieu du pont « un portereau pour y asseoir garde de jour et de nuit ». Mais « le tout resta sans effet, dit un contemporain, tant par faute de moyens, comme aussi parce que les habitants de Lyon ne pouvoient goûter ce portereau », qui eût fait d'une seule ville deux grands villages dont les populations auraient pu, avec le temps, se séparer de sentiments

et devenir hostiles l'une à l'autre, « comme l'eussent été les Guelfes et les Gibelins ». — Plus d'une fois il fut aussi question d'élever des constructions en se servant de l'assise naturelle que présentent les roches de la Saône; au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, on conçut un projet encore plus fâcheux que celui du maréchal de Saint-André : c'était de bâtir là un hôtel de ville; les actes consulaires mentionnent la somme de quatre-vingt-quinze livres douze sols et neuf deniers qui fut comptée au maître char-

pentier de la ville pour avoir dressé le plan et fait le modèle de l'édifice. Il y a peu d'années, M. d'Halincourt, pour faire sa cour au souverain et se procurer en même temps de nouvelles ressources, avait imaginé de créer au milieu du pont une place circulaire entourée de bâtiments uniformes et d'y élever une statue équestre de Louis XIII. L'exécution de ces projets dut être abandonnée, en raison du péril que l'on eût fait courir à la ville en obstruant ainsi le lit de la rivière et embarrassant l'écoulement des eaux, qui, aux époques des grandes crues, occasionnent déjà de si terribles ravages.

A défaut d'un palais ou de l'effigie du roi, le vieux Pont de Saône vit longtemps se dresser le gibet. A la suite des rebeynes populaires, les séditieux, arrêtés et jugés, étaient fustigés, pilorisés, pendus; les chefs avaient « les testes tranchées », et ces têtes sanglantes, fichées sur le Pont de Saône, restaient exposées aux regards terrifiés du peuple. Mais pareil spectacle se renouvela bien souvent à l'occasion de crimes de droit commun. Certain jour, un marchand de draps fut percé de coups par trois misérables; un des assassins eut le poing coupé et fut pendu, un autre eut les os brisés à coups de marteau de fer et fut attaché à la roue, le troisième fut décapité après avoir eu les poings coupés. Ces supplices atroces eurent lieu un jour de marché, au milieu d'une foule immense, et les têtes des criminels furent suspendues sur le pont. Durant la terrible peste de 1628, il régnait dans la ville un tel désordre, que les autorités avaient fait dresser deux piloris avec leurs carcans, l'un au milieu de la place des Orangères, l'autre sur la place du Change, tandis qu'une estrapade s'élevait sur le Pont de Saône; et, sous peine de mort, il était défendu à quiconque de toucher à ces instruments de supplice. — Il n'y a plus maintenant que la croix. Elle rappelle un autre drame qui eut lieu à peu près vers la même époque. Un calviniste allemand, nommé Thomas Aldendorf, ayant brisé le crucifix de cette croix, fut arrêté par le peuple et conduit en prison; déclaré coupable de lèse-majesté divine, il fut condamné à être pendu et brûlé à l'endroit même où il avait commis l'attentat; on l'exécuta le lendemain. A cette même place, soixante années auparavant, le Père Gaïete, gardien du monastère des Cordeliers, trainé vers la prison de Roanne par les soldats du baron des Adrets, avec un officier catholique nommé Béguin, avait été, ainsi que son compagnon, frappé par ses gardiens de cinq coups de hallebarde, et leurs cadavres précipités dans la Saône.

Mais laissons ces lugubres souvenirs. Si toute la vie de la cité afflue au Pont de Pierre, il est aussi un lieu de réjouissances publiques. Chaque année, la veille de la Saint-Jean, aussitôt après



COIN DE LA COUR DE L'ANCIEN HÔTEL DU GOUVERNEMENT.  
(Dessiné en 1828).

le feu de joie que les chanoines allument sur la place Saint-Jean, le feu de la ville est allumé au milieu du Pont de Saône par les soins de maître Pierre Bergeret, ingénieur « ez artifices et poudres de feux de joye de la Ville ». Précédés de leurs mandeurs, les échevins, revêtus de leur robe violette, et les ex-consuls, en robe noire, vont prendre en son hôtel le seigneur abbé Camille de Neufville, lieutenant pour le roi de son frère le gouverneur, et lui font escorte; la compagnie du guet forme la haie à l'entrée du pont; celle des arquebusiers de la ville, depuis



COUR ET ESCALIER DE LA MAISON DU GRAND-PALAIS N° 24, RUE SAINT-JEAN (1898).

l'entrée du pont jusqu'au pied de la « machine de bois ». A l'arrivée du cortège, le sieur Simon Maupin, voyer de la ville, présente des flambeaux de cire blanche à M. Camille de Neufville, à M. l'intendant, aux échevins et aux trois officiers du Consulat; puis, M. le lieutenant du roi commence les trois tours accoutumés autour de la machine, et y met le feu; après lui, marchent M. l'intendant, M. Alexandre Mascrani, prévôt des marchands, les échevins, les officiers; enfin, chacun d'eux allume un bout de mèche disposé de telle sorte qu'avant l'embrasement de l'artifice ils aient le temps de se rendre, par la rue Saint-Jean, à l'hôtel du gouverneur, et de prendre place sur un balcon, d'où ils jouissent à leur aise du spectacle des artifices illuminant les eaux et les rives, et assistent aux

manifestations de la joie populaire. — Le feu de joie sur le Pont de Saône est, d'ailleurs, l'accompagnement traditionnel de tout heureux événement. Le matin, on chante un *Te Deum* à la Cathédrale; le soir, des feux s'allument dans tous les pennonages, et au milieu du pont s'embrase la machine aux artifices. Il en fut ainsi le 13 septembre 1638, à la nouvelle de la naissance du Dauphin; M. d'Halincourt présidait à la fête.

Sans les artifices de maître Bergeret, et en plein jour, la vue du bassin de la Saône retient longtemps l'admiration de nos voyageurs. A gauche, le port Chalamont, autrefois fangeux, aujourd'hui pavé, et muni de degrés pour approcher de la berge ; plus loin, l'église des Célestins, le port du Roi, le pont de bois de Bellecour et sa curieuse perspective, les tours de Saint-Jean et les petites églises de Saint-Etienne et de Sainte-Croix ; puis, en remontant la rive droite, le port de Roanne, le vieux Palais, la pittoresque rangée de maisons bâties au bord de la rivière, qui viennent se souder, en aval du pont, à la descente du Change ; et plus haut, le coteau verdoyant de Fourvière, parsemé de couvents et de riches habitations. Ça et là, le long des rives, les bateaux à laver, les « plattes », que le petit tailleur Benoit Besson obtint la permission d'établir, en récompense du service qu'il prétendait avoir rendu à la ville de faire fondre les glaces amoncelées près de Pierre-Scize. En amont, c'est tout le mouvement de la grosse batellerie, autour des ports de Saint-Eloi et de Saint-Paul, et plus loin, s'élève le double amphithéâtre de Pierre-Scize et de Saint-Sébastien.

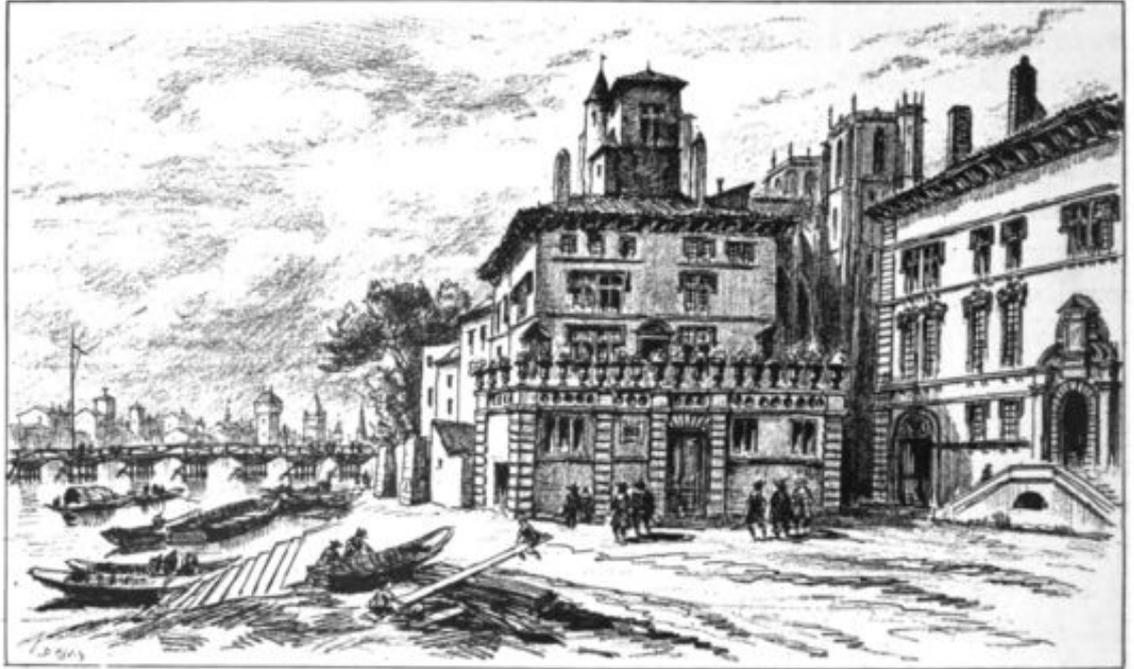
A la descente du Change, la circulation est devenue presque impossible. Dans l'étroit passage laissé entre les deux rangées de maisons, il y avait déjà des bancs de changeurs au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle et peut-être plus anciennement encore. Il y a maintenant plusieurs boutiques de joailliers, d'horlogers, et celle du « parfumeur du Roy » que le savant numismate Peiresc, conseiller au Parlement de Provence, mentionne, ainsi que les orfèvres Jacquemin et Guainier, de la rue Saint-Jean, parmi les Lyonnais curieux d'antiquités avec lesquels il fut en relations.

Nous entrons dans la vieille ville. Ici, plus encore que sur la rive gauche de la Saône, les habitations se pressent les unes contre les autres, se disputent le moindre espace, s'avancent jusqu'au bord de la rive et jusque sur le courant. A voir, sur le coteau, s'étager à l'aise les jardins et de vastes demeures, on se prend à partager l'étonnement manifesté par le chancelier de l'Hospital, dans son récit en vers latins du voyage qu'il fit en 1559, lorsqu'il accompagnait Marguerite de Valois, sœur de Henri II, et l'on constate avec lui que, pour avoir préféré le brouillard de la Saône à l'air pur des hauteurs, la vieille ville s'est resserrée dans un espace si étroit « qu'elle



PORTAIL RENAISSANCE EN BOIS SCULPTÉ, N° 1, PLACE DE LA BALEINE.  
(Dessiné en 1898).

ne pourrait contenir tant de milliers d'hommes s'ils ne donnaient à leurs habitations une hauteur démesurée, en élevant, pour ainsi dire, trois maisons les unes sur les autres ». — Après la descente du Change, deux courants se forment dans la foule compacte des étrangers qui viennent de

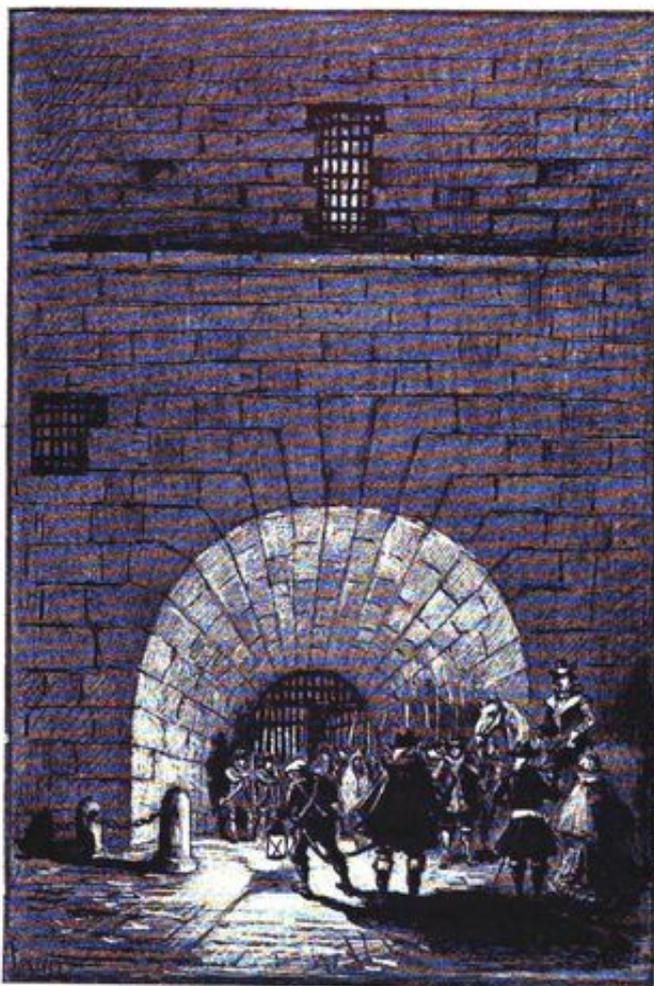


VUE DU PALAIS ET DU PORT ROYAL DE LYON, EN 1652. (D'après Israël Silvestre.)

La vue est prise du port et de la place de Roanne, en amont du pont de bois de Bellecour. On voit, à droite, le Palais de Roanne, qui portait aussi le nom de Palais Royal, depuis qu'il avait été cédé au roi de France et que le siège de la justice royale y avait été établi. — En arrière, les tours de la façade de la Cathédrale. — Au milieu, l'hôtel de Fléchères, ancienne maison du prieuré de Saint-Alban, qui venait d'être reconstruite depuis peu d'années, par Pierre de Sève, baron de Fléchères, dans les mains duquel avaient passé la maison et la chapelle de Saint-Alban (située derrière, au couchant). Acquis au nom du roi, en 1765, l'hôtel de Fléchères, qui avait été employé depuis 1731, à l'installation d'une bibliothèque publique, fut utilisé pour les services de la justice. On le démolit en 1806, et l'on éleva à sa place (1808-1810) un autre palais (architecte Hotelard, sous la direction de Flachéron), destiné à recevoir la Cour royale, mais qu'on jugea bientôt trop exigu et qui ne fut pas achevé. — Enfin, en 1835, on commença les travaux du Palais de Justice actuel, sur les plans de Louis-Pierre Baltard. Au périmètre des anciens bâtiments de Roanne et de la prison bâtie par Bugnet (voir la pag. suiv.) on ajouta l'emplacement de l'hôtel de Fléchères, inutilement reconstruit en 1810, ainsi que les périmètres de la rue du Palais, de la place Saint-Alban (la chapelle avait été démolie en 1754), et des diverses maisons sises sur l'espace limité au midi par la rue Porte-Froc et à l'ouest par la rue Saint-Jean.

traverser le pont : l'un prend, à droite, la direction de la rue de Flandres, l'autre se dirige, à gauche, vers la rue Saint-Jean. Mais un grand nombre de marchands s'arrêtent sur la place du Change, où leurs affaires les appellent. Rien de plus curieux que l'aspect de cette petite place, aux époques des foires. C'est un perpétuel remous d'êtres humains aux costumes les plus divers, depuis le trafiquant levantin vêtu d'étoffes voyantes, jusqu'au négociant de Hambourg ou des Flandres, en habits de drap sombre bordés de fourrures. Toutes les langues, tous les dialectes se croisent, se confondent, en une incroyable cacophonie. Ce sont des cris gutturaux, des exclamations stridentes, des appels chantants et cadencés. Allemands, Suisses, Italiens, Espagnols se mêlent, s'apostrophent, discutent, avec de grands gestes, comme des histrions sur leurs tréteaux. Puis, d'une main rapide, ils tracent des signes sur un livret, et se séparent pour aller recommencer un peu plus loin le même inintelligible manège. Le perron de la Loge aux Changes est encore plus inabordable que la place. Sous les quatre arcades du modeste édifice élevé d'après les plans de l'architecte parisien Simon Gourdet, et qui n'est pas encore entièrement achevé (voir la note page 210), c'est, chaque

matin, de dix heures à onze heures et demie, dans le temps des paiements, un indescriptible brouhaha et une plaisante bousculade. Ces gens-là sont les plus gros négociants des cinq nations marchandes, Florentins, Génois, Lucquois, Milanais, Suisses et Allemands, les plus grands banquiers de Lyon et les plus habiles « courtiers » cosmopolites; ces derniers pullulent dans cette ville, grâce à la résistance que le Consulat, jaloux de ses privilèges, a toujours opposée au pouvoir royal, quand celui-ci voulut transformer en titres d'offices les commissions délivrées à ces agents. Lyon donne la loi à toutes les places de l'Europe, et l'on se demande comment tout ce monde pouvait tenir sur cette petite place, autrefois de la Draperie, avant que Henri III l'eût fait agrandir par la démolition de la « Maison Ronde » — agglomération de sept maisons qui en occupaient le milieu, et dont deux, entre autres, appartenaient à Claude et à Pompone de Bellièvre, le futur archevêque et le futur chancelier de France. A l'origine de la « Bourse de Lyon », qui est la plus ancienne de France et qui fut établie dès l'année 1506, les marchands et les banquiers étaient obligés de louer, aux alentours, des maisons pour s'assembler; et comme, en temps de foire, ce carrefour était constamment traversé par des chevaux et des charrettes, — il en est encore de même aujourd'hui — les marchands florentins avaient fait daller le devant de leur loge, pour amortir le bruit, et placer des barrières, qui furent remplacées plus tard par des chaînes de fer fixées à des poteaux. A aucun prix ils n'eussent renoncé à un endroit si bien situé pour le négoce, grâce au voisinage du Pont de Saône, du port Saint-Eloi, de la Douane, des habitations occupées par les riches banquiers italiens, et des grandes hôtelleries du quartier de Saint-Paul, où ils avaient l'habitude de prendre gîte et où descendent encore la plupart des étrangers. — Aussi la place du Change est-elle non seulement le lieu de rendez-vous habituel des grands négociants d'outre-monts, qui viennent y flâner en s'entretenant de leurs affaires, mais encore, pour ainsi dire, le centre d'une ville toute italienne, où ils ont importé, avec l'architecture de leur pays, leurs usages, leurs mœurs et leurs passe-



PORTE DE LA PRISON DE ROANNE CONSTRUITE A LA FIN DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

Cette prison était située, comme la précédente, au nord de l'ancien Palais. Le Palais figuré dans la gravure d'Israël Silvestre et l'ancienne prison n'occupaient guère, en façade, que la moitié septentrionale du Palais de Justice actuel. En 1781, l'architecte Gabriel Bugniet fut chargé de reconstruire la prison; on lui adjoignit Thibière et Benoit Degérando. Bugniet sut donner à la porte de cet édifice un aspect sinistre, qui était bien dans le caractère de sa destination. C'est de là, comme le rappelle M. Steyert, que vient la locution restée proverbiale à Lyon : « Triste comme la porte de Roanne ». — La prison de Bugniet fut démolie en 1837, pour faire place au Palais de Justice actuel (voir la note de la page précéd.).

temps. Ce sont eux qui ont introduit à Lyon la « blanque », cette funeste loterie dont le tirage se fait au moyen de deux roues, l'une portant les numéros, l'autre l'indication des prix ou « blancs » ; quand le « maistre de la blanque » fait placarder au Change l'affiche annonçant les conditions de la loterie et la date du tirage, on voit accourir les bourgeois lyonnais, qui, après avoir d'abord stigmatisé ces spéculations, n'ont pas tardé à y prendre goût. C'est encore sur la place du Change que s'installent, le plus souvent, les charlatans et les bouffons italiens ; au mois de



PARTIE MÉRIDIIONALE DE LA RUE SAINT-JEAN, DERRIÈRE LE PALAIS DE JUSTICE.  
GROUPE DE MAISONS DES XV<sup>e</sup> ET XVI<sup>e</sup> SIÈCLES.

juin 1604, ce fut la fameuse troupe d'Isabelle Andreini, qui attira toute la ville ; et Braguette, l'impresario, « attrapait beaucoup d'argent en vendant ses drogues avec ses bouffonneries ». Quelques années plus tard, en 1615, ce fut le charlatan Joseph Balsamo, de Messine, lequel débitait certaine huile de sa composition, dont la vertu était infallible dans le traitement de toutes sortes de maladies, ainsi qu'en témoignait un certificat à lui délivré par MM. les échevins. Il n'y a pas de foire sans qu'une nuée d'histrions, de saltim-

banques et de guérisseurs ne s'abatte sur la ville, et le Change est toujours leur lieu de prédilection. Parfois, des marchands de tableaux, italiens ou hollandais, viennent exposer des toiles sous les arcades de la Loge ou bien dans une boutique du voisinage. — Deux jours par semaine, un marché se tient sur cette place. Enfin, le pennonage du quartier du Change y a son corps de garde.

Avant de nous éloigner, donnons un coup d'œil aux maisons qui nous entourent : ici, c'est une Trinité en bas-relief, délicate sculpture du XVI<sup>e</sup> siècle, les trois têtes soutenues par deux anges ; là, de jolies impostes en fer forgé. Remarquons surtout, en face de la Loge, cette belle demeure du milieu du XV<sup>e</sup> siècle, qui a sur sa façade quatre arcades ogivales à fenêtres trilobées ; elle appartenait jusqu'à ces dernières années aux Thomassin, cette vieille famille bourgeoise, enrichie par le commerce de la draperie et qui a fourni, de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle à la fin du XVI<sup>e</sup>, quatre conseillers de ville et un prévôt des marchands. Une cour spacieuse, élevée de plusieurs degrés au-dessus du sol, donne accès à un vestibule formé par une grande arcade, à la retombée de laquelle sont les armes des Thomassin ; un escalier « advis » dans une tour à pans dessert les différents étages ; du côté de la Saône, de grandes fenêtres à croisillons s'ouvrent au-dessus d'une large terrasse baignée par la rivière. C'est dame Catherine de Thomassin, comtesse de Belin,

qui, la dernière de sa famille, a possédé cette élégante et commode habitation (voir plus haut les dessins des pages 202 et 211).



L'ENSEIGNE DE LA BOMBARDE, SUR UNE MAISON DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE, N<sup>o</sup> 10, RUE DE LA BOMBARDE.

Cette enseigne succédait à une autre beaucoup plus ancienne, qui servait à désigner un logis au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle. Plus anciennement encore, il y avait, à l'extrémité occidentale de la rue actuelle de ce nom, une vigne de la Bombarde, dépendant d'une grande maison attenante, qui appartenait à l'abbé et au monastère de Cluny. (Voir p. 233.)

Tout à côté, commence la rue Saint-Jean, qu'on appelait autrefois la Grande-Rue, parce qu'elle est une des plus larges et des plus droites de la ville, et, plus anciennement encore, rue du Palais — *vicus Palatix* — parce qu'elle passait devant le « Grand Palais ». Pendant des siècles, ces vieux hôtels, habités par la noblesse de robe et dont nous allons admirer la riche ornementation, furent témoins de merveilleux spectacles : cortèges royaux, processions religieuses, défilés de toutes sortes ; « eschaffauds » dressés à tous les carrefours, et devant lesquels s'arrêtaient les souverains pour ouïr quelque ingénieuse « ystoire » préparée en leur honneur ; brillants tournois, comme à la Grenette et à la rue de la Juifverie ; et chaque jour, et à toute heure, depuis l'ouverture jusqu'à la fermeture des portes de la ville, un passage continuel de gens d'église, d'officiers de justice, de hauts personnages, arrivant à cheval, et se rendant les uns à l'hôtel du Gouverneur

ou au Palais de Roanne, les autres au cloître de Saint-Jean. — Le long des façades, ces figures d'animaux sculptées (n<sup>o</sup> 3), ces grotesques placés aux corbeaux soutenant les retombées des arcs en accolade (n<sup>o</sup> 7, dessin p. 212), semblent figés dans la contemplation de toutes les merveilles qui ont passé devant leurs yeux de pierre.

— Entrons dans une de ces charmantes demeures du xv<sup>e</sup> siècle (n<sup>o</sup> 9, voir les dessins, p. 214 et 215) : de larges galeries à double arcature reposent sur un léger fuseau central, avec des culs-de-lampe délicatement sculptés aux retombées des archivoltes ; ici un animal fantastique, là une sirène, un singe ; les nervures des voûtes, les moulures des piliers et des portes palières, les fenêtres à doubles meneaux, la tour d'escalier à noyau central terminé en



L'ANCIEN HÔTEL DE LA BOMBARDE, qui était adossé à la muraille intérieure de l'ancien cloître de Saint-Jean et qu'on a démoli en 1897.

On y parvenait par la petite rue d'Antonin, nom moderne qui vient de ce qu'on s'était imaginé que, sur cet emplacement, il avait existé, dans le ii<sup>e</sup> siècle, un temple élevé à l'empereur Antonin le Pieux.

palmier, tout cela forme un ensemble de lignes exquises de proportions et d'harmonie, qui font de cette demeure un des plus admirables édifices privés que l'on puisse voir. Comme la plupart des habitations du côté oriental de la rue Saint-Jean, celle-ci communique, par un passage, à la berge de la Saône. — L'hôtel qui lui est contigu au midi (n° 11, voir le dessin, p. 213) est aussi un



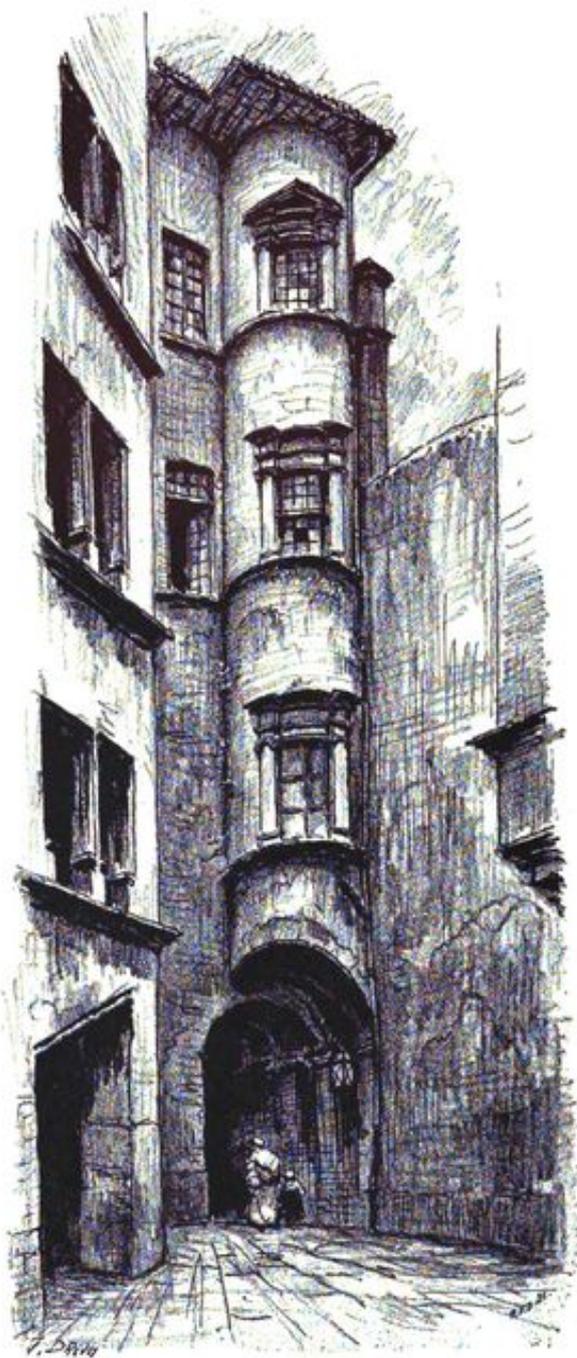
CUL-DE-LAMPE D'UNE TOURELLE RECTANGULAIRE ENCORBELLÉE,  
dans la cour d'une maison du xv<sup>e</sup> siècle,  
n° 19, rue du Boeuf, à l'enseigne de l'Outarde d'Or.

des types les plus complets de ces belles maisons bourgeoises de la fin du xv<sup>e</sup> siècle, dont nous avons déjà rencontré plus d'un modèle. L'entrée de l'escalier, en gothique fleuri, est flanquée d'un gracieux contrefort formé d'une suite de clochetons ; un dessin de charmantes ajourations, véritable broderie de pierre, surmonte l'accolade fleuronnée ; puis, ce sont les fleurons des fenêtres, les feuilles de chou des moulures, les figures des animaux apocalyptiques aux retombées des nervures du premier étage : une œuvre d'art, en un mot, que le ciseau d'un sculpteur inconnu a fouillée avec amour, comme il eût fait d'une chapelle.

La maison qui « fait front à la place du Petit Palais » (place du Gouvernement), ne se distingue guère que par ses vastes dimensions, mais il s'y rattache d'importants souvenirs historiques : on l'appela, par un jeu de mots, la « maison des Cailles », et le nom lui en était resté, bien qu'une alliance l'eût, depuis longtemps, fait passer des mains de la famille Caille dans celles de la famille d'Aurillac. Elle appartenait, dans la seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle, à ce riche et généreux Jacques Caille, conseiller de ville, qui fut le premier fondateur de l'hôpital Saint-Laurent ; et ce fut chez lui, dans cette maison, que le roi Louis XI vint prendre logis le 24 mars 1476. Il s'y trouva bien, y demeura trois mois et demi, et ne quitta Lyon que le 10 juillet, pour se rendre à Notre-Dame du Puy. C'est ici que le seigneur de Comtay vint informer officiellement le roi de la défaite de Charles

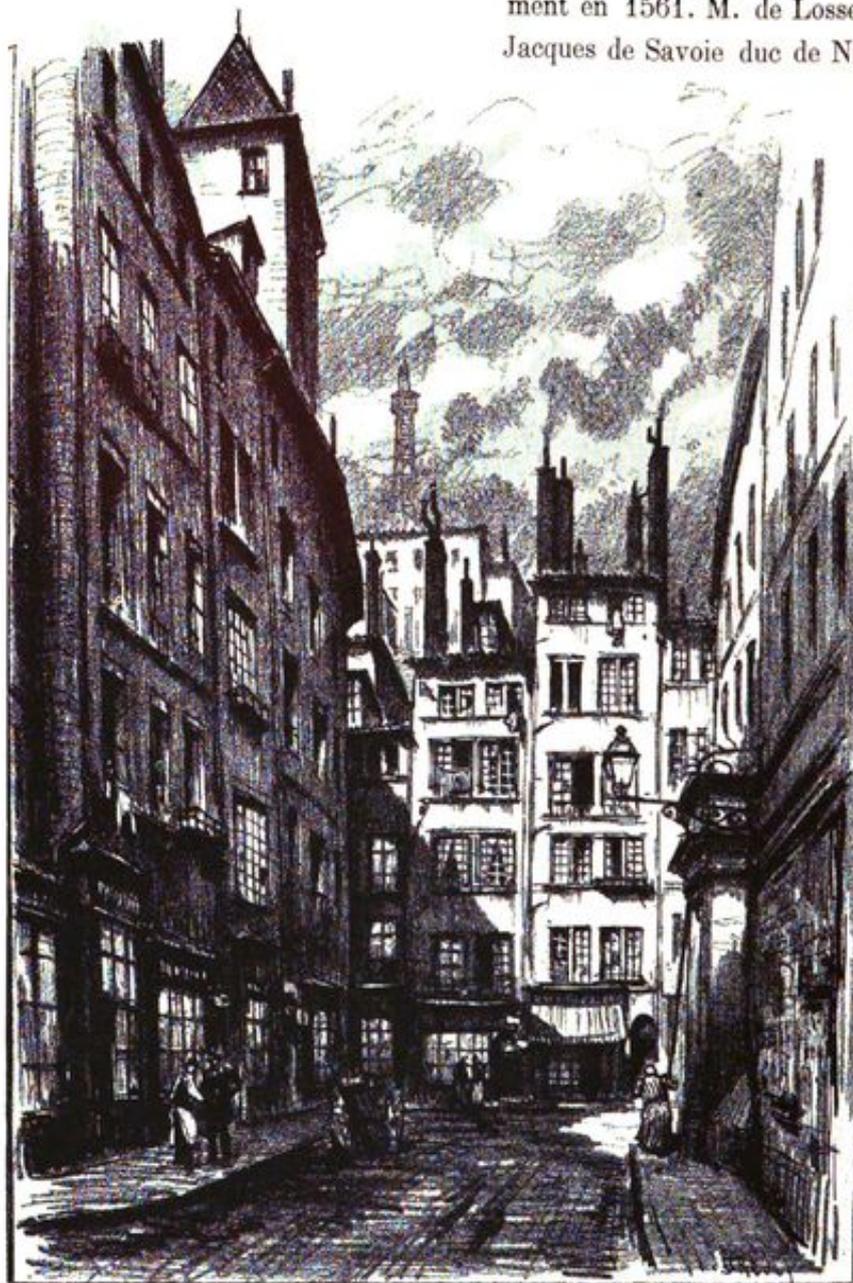
le Téméraire par les Suisses, près de Granson ; Louis XI ordonna que l'on fit faire bonne chère à ce seigneur, « qui ne faisait pas semblant d'ouïr le peuple de Lyon chantant par les rues la honte et la ruine de cette journée, le courage des Suisses et la témérité des Bourguignons ; car, en ce tems là, il n'y avoit point de bataille qui tout aussitôt n'eût sa chanson et son *vers de ville* ». — Quelques jours après, le 17 avril, les conseillers « furent mandés en l'hostel et logis du roi » ;

Louis XI leur déclara « qu'il avoit et tenoit pour prisonnier au chasteau de Pierre-Scize le duc de Nemours » ; or, « il vouloit et entendoit que ledit duc fût bien gardé par les habitans de la ville, et le leur bailloit en garde sur leurs vies, comme avoit fait le duc de Bourgogne à ceux de Mons au sujet du connestable, et qu'ils y avisassent et s'y missent ensemble pour délibérer et adviser. Après quoy les conseillers, et avec eux noble Ymbert de Varey, maistre d'hostel du roy, et Jean de Villeneuve, courrier de la ville, se tirèrent à part et arrestèrent que, pour bien délibérer en une affaire de cette importance, il falloit convoquer demain matin tous les notables de la ville jusqu'à deux cens. En effet, le lendemain, se trouvèrent lesdits notables en grand nombre à l'hostel de ville, et il y fut délibéré de répondre audit seigneur roy que un chacun étoit prest d'exposer corps et biens au bon plaisir et commandement dudit seigneur, et que pour sûrement garder ledit seigneur de Nemours, la geve ou gabie (cage) qu'il a plu ordonner pour lui fût apportée en l'hostel de la ville, dedans laquelle il seroit mis ; avec la garde que l'on y fera en bon nombre de gens, tant de jour que de nuit, il y seroit plus sûrement gardé que autre part. » Au fond, les conseillers ne se souciaient point d'avoir la garde du prisonnier ; ils essayèrent d'alléguer les grandes charges de la ville, que les habitans étoient « presque tous gens de telle condition qu'ils ne peuvent vivre sans gagner leur vie de jour à autre », et ils finirent par déclarer que « le déchargement de la garde du sieur de Nemours leur seroit plus avantageux, offrant toujours d'estre prests... », etc. Ne voit-on pas la scène ? Mais Louis XI ordonna que Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, qui s'étoit allié aux ennemis de la France, resterait au château de Pierre-Scize, que le Consulat ferait construire la cage de fer et veillerait à la garde du prisonnier. Il n'y avait plus qu'à exécuter l'ordre du roi. Rassuré du côté de son ennemi, l'hôte de Jacques Caille, sans perdre de vue ses projets politiques, reçut la visite de son oncle le roi René, et se plut à lui faire admirer le spectacle des grandes foires lyonnaises, dont la prospérité étoit son œuvre. — Cette « maison des Cailles » ou d'Aurillac étoit destinée à devenir un logis officiel, comme le montrent les verrières des fenêtres, peintes et décorées, par Lancelot Bonardet, d'écussons aux armes du roi. Après la mort



COUR D'UNE MAISON DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE  
A l'enseigne de l'Outarde d'Or, n° 19, rue du Bouf.

de Pomponne Trivulce, qui habitait son hôtel du CHEVAL BLANC, dans la rue Grenette, la ville loua l'ancienne maison Caille, appartenant alors à Clémence Caille, veuve d'Aurillac, pour en faire l'hôtel de ses gouverneurs. François d'Agout, comte de Sault, lieutenant du roi, y avait son logement en 1561. M. de Losses, lieutenant en l'absence de Jacques de Savoie duc de Nemours, habita cette maison,



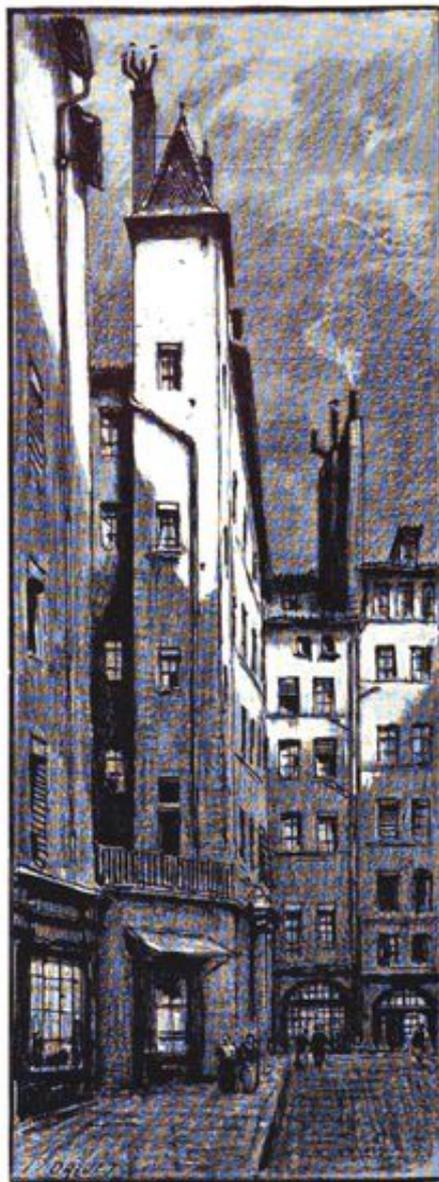
LA PLACE NEUVE-SAINT-JEAN, créée au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, sur l'emplacement de l'ancienne ruelle Chalan ou Chollet, par la démolition d'une maison appartenant aux Chaponay. (Dessinée en 1897.)

que le Consulat fit meubler par Guillaume Chazotte. Le maréchal de Vieilleville y était installé, quand le roi Charles IX vint y souper le 10 juin 1564 et y coucher le lendemain soir, l'avant-veille de son entrée solennelle. François de Mandelot dut faire là quelque temps sa résidence, et peut-être y reçut-il Henri III à l'un des séjours que ce roi fit à Lyon au mois d'août des années 1582, 1583 et 1584. Cet hôtel fut aussi habité par Charles-Emmanuel de Savoie, duc de Nemours, et par Philibert de la Guiche. — Quant à M. d'Halincourt, il acheta pour son propre compte l'hôtel contigu, sur la même place du Petit-Palais, et vint l'occuper en 1618. Le 1<sup>er</sup> février de l'année suivante, les princes de Savoie faisaient à Lyon leur entrée solennelle et venaient descendre de cheval à « l'Hostel de

Monseigneur le Gouverneur ». Cependant, la petite place, encore plus exigüe qu'elle ne l'est aujourd'hui, ne convenait guère aux cortèges et aux grandes assemblées. M. d'Halincourt obtint du Consulat la démolition de la maison Louis Baudrand, située en face de son logis. En 1641, toujours à sa requête — et bien qu'à cette époque il habitât, avec son plus jeune fils, l'hôtel abbatial

d'Ainay — le Consulat faisait reconstruire le port de la Baleyne, qui tombait en ruine, et qui était « le seul lieu propice pour abreuver les chevaux de tout le quartier, l'un des principaux de la ville, dans lequel — font observer les actes consulaires — est l'hostel dudit seigneur, comme sont les escuyries où il tient ses chevaux ». M. d'Halincourt mourait l'année suivante; son fils, Nicolas de Neufville, qui lui a succédé dans les fonctions de gouverneur des trois provinces de Lyonnais, Forez et Beaujolais, est en même temps le gouverneur du jeune roi Louis XIV et un zélé courtisan; il réside peu à Lyon. Néanmoins, il agrandira son hôtel, en 1655, par l'acquisition de la vieille « maison des Cailles », appartenant à M. Falques d'Aurillac, président au Parlement de Grenoble; le Logis du Gouverneur, ainsi étendu, deviendra la résidence habituelle de Camille de Neufville, lorsque ce dernier, investi des pouvoirs du gouverneur son frère, et bientôt élu archevêque de Lyon, à la mort du cardinal-archevêque Alphonse-Louis du Plessis de Richelieu, réunira dans ses mains la double autorité spirituelle et temporelle. Aussi cette demeure officielle, que le prélat ne quittera guère durant cinquante ans, jusqu'à la fin de sa vie, que pour aller se reposer dans son château d'Ombreval, à Vimy (Neufville-sur-Saône), retrouvera-t-elle avec lui son animation d'autrefois. Christine, reine de Suède, y descendra en 1656. Le maréchal de Villeroy installera dans son hôtel un théâtre, sur lequel Molière jouera, le 15 février 1657, au profit des pauvres malades de l'Hôtel-Dieu; l'année suivante, au mois de décembre 1658, pendant le séjour de Louis XIV et de la cour, les comédiens de Mademoiselle y donneront une série de représentations, devant le roi, Monsieur, Mademoiselle de Mancini et Mademoiselle de Montpensier. Plus tard, ce sera en grande partie afin d'agrandir la salle de spectacle, que François de Neufville, duc de Villeroy, achètera et fera rebâtir la maison de Pramiral, située au midi de la place, au coin de la rue Saint-Jean et de la place de la Baleyne. Après les revers de la fin du règne de Louis XIV, le funeste maréchal, vieilli, tombé en disgrâce, exilé dans son Gouvernement, paraîtra une dernière fois, avant sa mort, dans cet hôtel, que son fils, le duc de Retz, s'empressera de vendre au Consulat.

Nous sommes arrivés à l'étroite et longue place autrefois appelée du Grand-Palais, aujourd'hui place de la Baleyne; elle communique au port du même nom. Devant une maison de la façade septentrionale, nous remarquons une superbe porte Renaissance, sculptée avec un art exquis (n° 1, dessin p. 219). Du côté de la rue Saint-Jean, une ancienne et vaste demeure du xv<sup>e</sup> siècle (n° 24,



LA PLACE NEUVE-SAINT-JEAN. Vue de la partie orientale aboutissant à la rue Saint-Jean (1897).

dessin p. 218) fait face à la place ; sa large allée à voûte d'arête conduit dans une cour spacieuse,

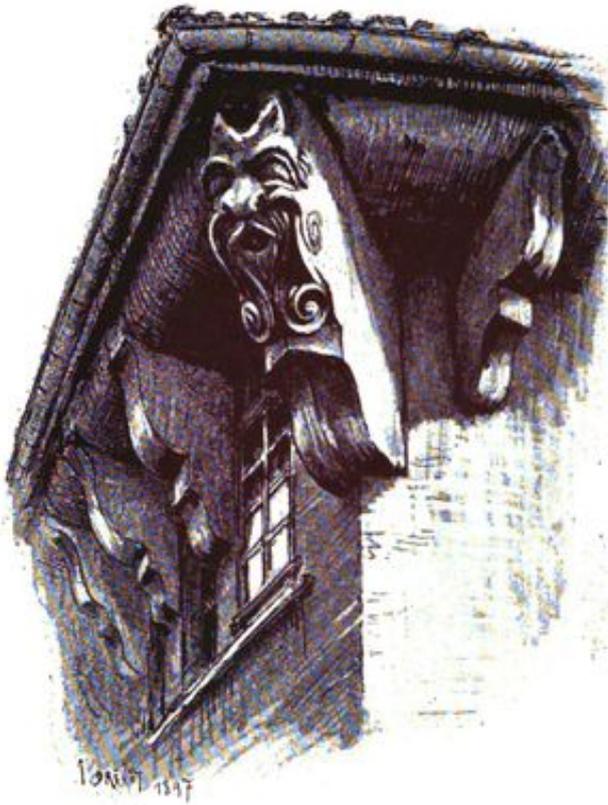
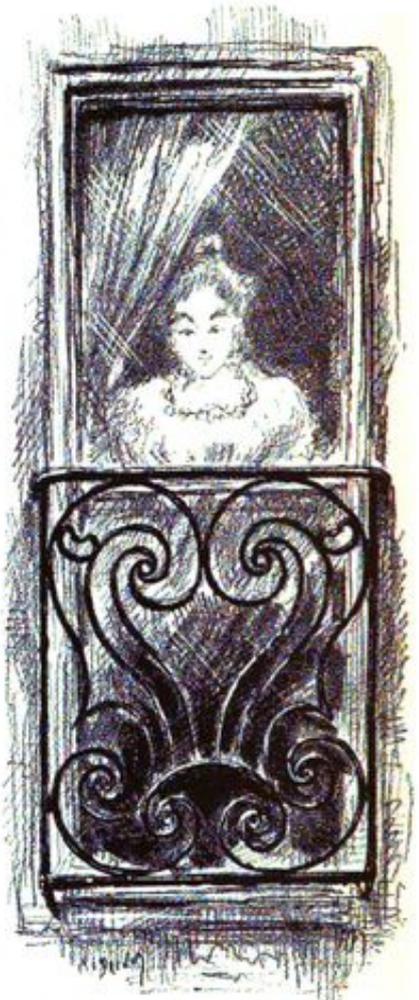


FIGURE GROTESQUE sur la console d'angle de la maison à l'enseigne du Bœuf, située au coin de la rue du Bœuf et de la place Neuve-Saint-Jean. En 1586, au médecin Thorel.

sur laquelle donnent de belles fenêtres doubles, encadrées de moulures à pénétration ; la tour d'escalier à pans, avec croisées à meneaux, est surmontée de créneaux. Cette maison communique à la rue du Bœuf. C'est, en tout ou en partie, celle qui porta longtemps le nom de Palais ou *Grand-Palais*, et ce fut sans doute, au moyen âge, une habitation très importante, puisque son nom fut donné à la place qui s'ouvre au devant, et même à la rue Saint-Jean, laquelle est plus d'une fois désignée « entre les deux palais », c'est-à-dire celui-là et celui de Roanne. De toute ancienneté, il y eut, comme à présent, à l'angle de la ruelle Berthet (Petite rue Tramassac), une statue de la Vierge, qui était en grande vénération, et qui portait le nom de « Nostre-Dame du Palais ». Qui donc habita cet hôtel ? Le duc de Bourbon y logeait en 1447. Vers la fin du siècle, la maison appartenait à messire François le Bourcier, bailli de Viennois peut-être l'oncle, ou du moins un parent de la fameuse *Passefilon*, fille du marchand Antoine Bourcier, l'une des deux bourgeoises dont Louis XI s'éprit pendant son séjour à Lyon et qu'il emmena plus tard avec lui ; la « maison des Cailles » est, en effet, très proche du Grand-Palais, et la similitude des noms permet de faire la vraisemblable supposition que des relations de voisinage furent pour quelque chose dans la passion que la belle Lyonnaise sut inspirer à ce roi de cinquante-quatre ans. A la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, l'hôtel du Grand-Palais, était à Claude Laurencin, seigneur de Taluyers ; en 1601, la ville le loua pour le service de M. du Refuge. Il appartient aujourd'hui à Léonore de Villars. Claude Bellièvre, premier président au Parlement de Grenoble, possédait une maison faisant le coin de la place de la Baleyne, au nord-ouest. Celle contiguë au Grand-Palais, dans la rue Saint-Jean, au midi, est aussi du xv<sup>e</sup> siècle ; on voit un vieux puits sculpté, dans un angle de la cour, et une galerie sur voûte à nervures. La suivante (n<sup>o</sup> 28) a de grandes arcatures



Petit balcon Louis XV d'une maison de la place Neuve-Saint-Jean.

en voûte d'arête; un blason surmonte la porte d'escalier. Sur la même rangée, ce sont, ici une voûte d'escalier en arc rampant (n° 32), là une tourelle éclairée par de belles fenêtres à meneaux (n° 36). Du côté oriental, presque vis-à-vis du débouché de la place Neuve, nous remarquons une élégante façade Renaissance (n° 27), décorée de pilastres et de grandes moulures s'élevant jusque sous les combles; dans la cour, un escalier à jour, des galeries et une jolie tourelle ronde. A la façade voisine (n° 29), où se reconnaît l'influence allemande, courent autour des fenêtres d'épais cordons de pierre, aux retombées desquels se trouvent des pommes de pin. — Après la place Neuve, c'est un groupe de maisons des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, bâties sur des plans différents, et agréables à voir avec leurs larges fenêtres à meneaux (n° 42 à 52, dessin p. 222); une jolie construction Renaissance (n° 46) attire surtout notre attention par les belles proportions de son entrée, de sa tour d'escaliers, de sa galerie, et son petit puits surmonté d'une niche à coquille. Plus loin (n° 60), à l'endroit où fut le logis de la CROIX-D'OR, une vaste habitation du xvi<sup>e</sup> siècle, avec une cour à portiques. — La plupart de ces vieilles demeures ont appartenu à d'illustres familles, les Grolier, les Bullioud, les de Langes, les Laurencin, et tant d'autres, qui occupèrent des fonctions consulaires et brillèrent dans les plus hautes charges de la magistrature.

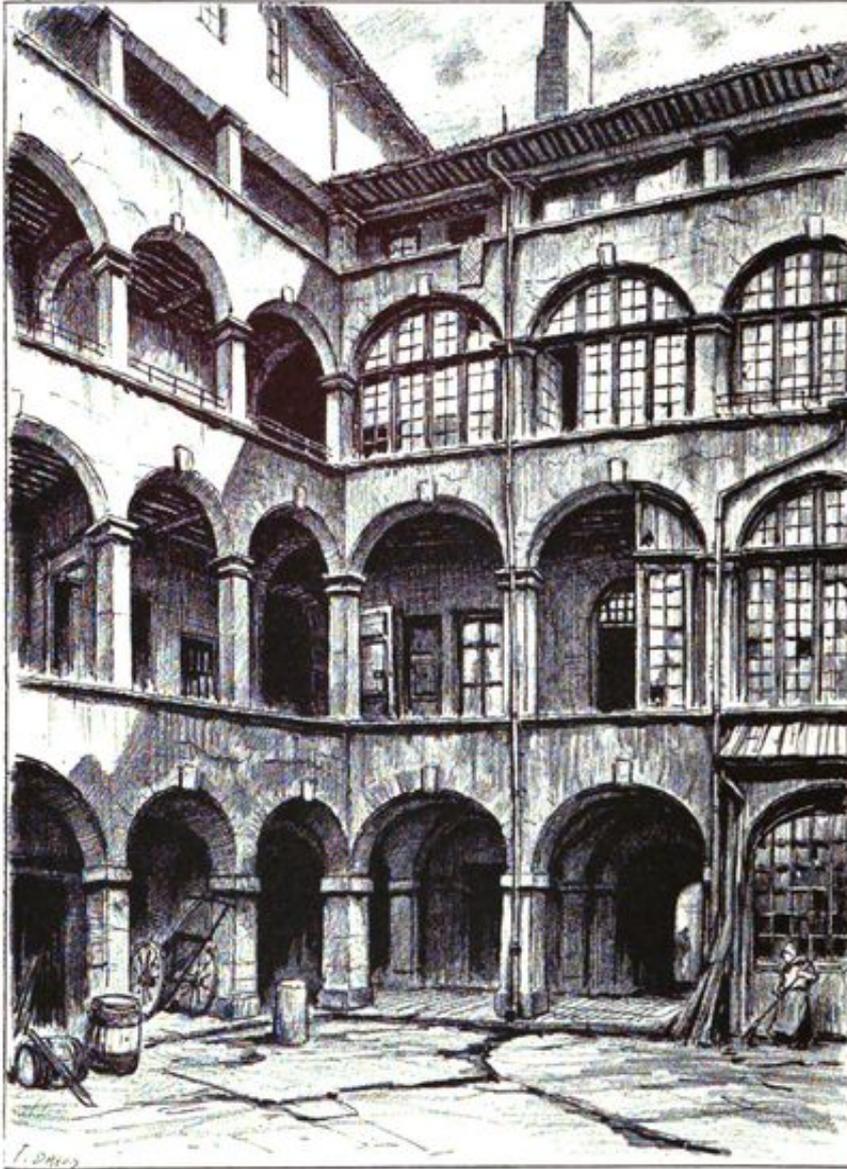
Pour nous rendre de la rue Saint-Jean au Palais de Roanne, nous pouvons regagner la place de la Baleyne et prendre la rue des Trois-Maries, qui aboutit à la place de



LA RUE DU BOUF. — PERSPECTIVE DE LA PARTIE MÉRIDIIONALE. (Dessinée en 1871.)

Roanne. Cette petite rue porte le nom d'une enseigne de maison représentant un groupe, en bas relief, des trois saintes Maries. Elle s'était appelée Tres-Monnoye — *Retro Monetam*, derrière la Monnaie — parce que l'atelier monétaire avait été d'abord établi au Palais de Roanne; ensuite, rue des Étuves, parce qu'il s'y trouvait des étuves, dans la maison d'Aynard de Villeneuve; puis, rue « du Ganyvet », lorsque Antoine Ganivet devint propriétaire de cette maison;

le peuple en fit un jeu de mots, par allusion au petit instrument dont se servent les scribes des procureurs. Les étuves ont depuis longtemps disparu, mais il existe encore un jeu de paume dans la maison des Quatre-Vents. D'ailleurs, cette rue possède aussi plusieurs belles maisons (notamment les n<sup>os</sup> 3, 5 et 7), qui, dans le cours du xvi<sup>e</sup> siècle, appartenaient à de gros personnages, tels que le



COUR D'UNE MAISON DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE, N<sup>o</sup> 6, RUE DU BœUF. (Dessinée en 1896.)

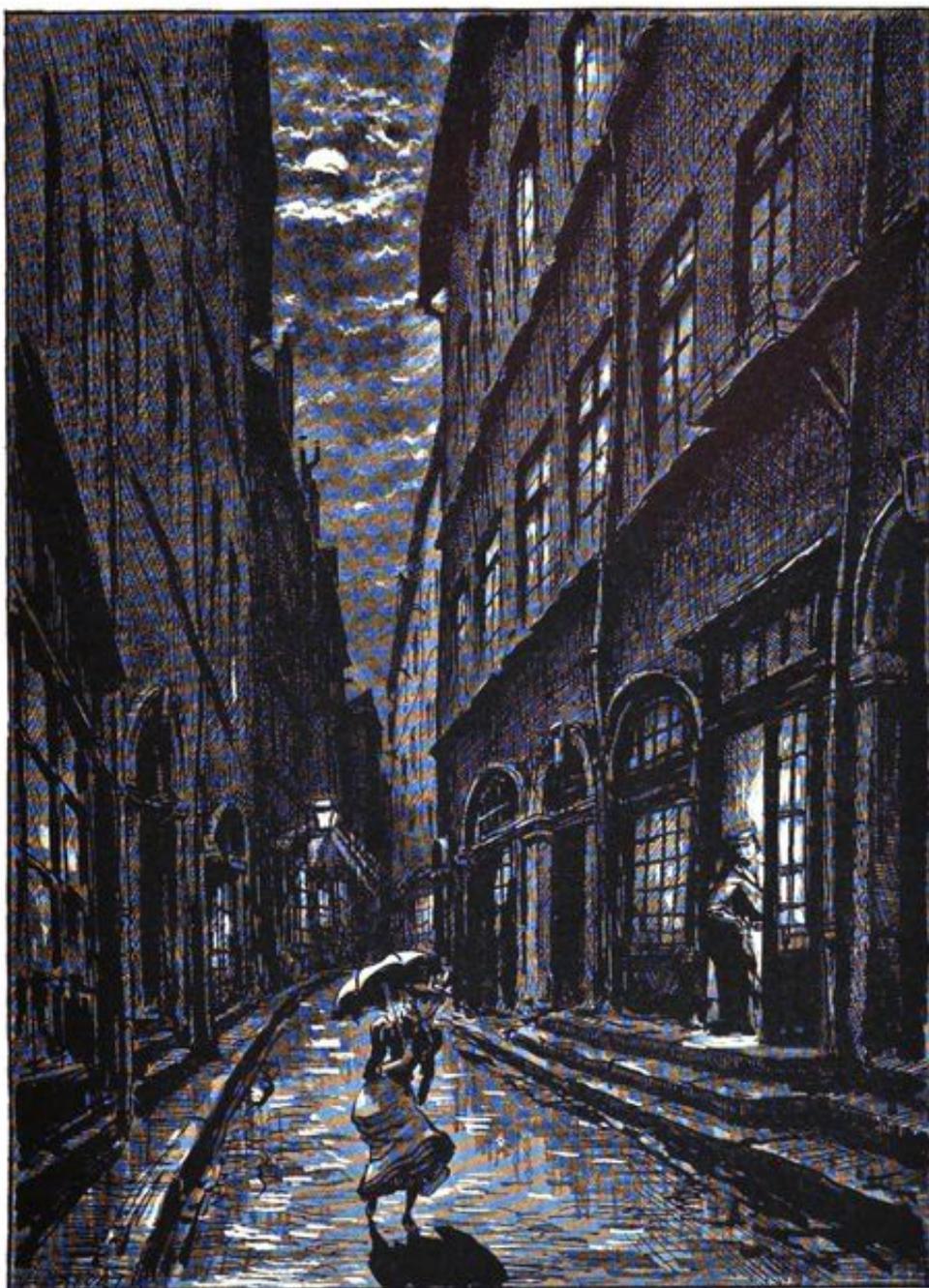
président Paterin et M. de Sennecey, Jean de Buirin, conseiller en la sénéchaussée, Pomponne de Bellièvre, Henri du Fay, seigneur de la Duchère, Nicolas de Varenano, « maître des courriers ». Comme toutes celles avoisinant le Palais de Roanne, elle est habitée par des magistrats, des avocats et des procureurs. — Une étroite ruelle, qui longe le Palais au midi (dans l'axe du pont actuel du Palais de Justice), communique directement de la rue Saint-Jean à la place de Roanne; on l'appelle rue des Fouettés, un nom qui sent terriblement le voisinage de la justice : c'est, en effet, dans cette ruelle que l'on commence à fustiger les malheureux qui se sont rendus coupables d'un crime emportant la marque.

Nous voici devant ce redoutable Palais de

Roanne, siège de la justice royale, devenue toute-puissante à Lyon depuis que, à la mort du cardinal de Tournon, elle a absorbé la juridiction ordinaire et séculière des archevêques. La façade regarde la place et le port créés par François I<sup>er</sup> sur l'emplacement de l'ancien jardin du Palais (voir dessins et notes, p. 220-221). L'édifice, de médiocre étendue, a perdu, au moins à l'extérieur, l'aspect féodal qu'il avait encore au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, et l'on n'y aperçoit plus les menaçants créneaux que les gardiateurs de la ville ou les lieutenants du

sénéchal avaient dressés au front de l'ancien hôtel des chanoines Giraud et Guillaume de Roanne. Un perron à double rampe conduit au grand portail d'entrée, surmonté d'un écusson aux armes du roi. Le rez-

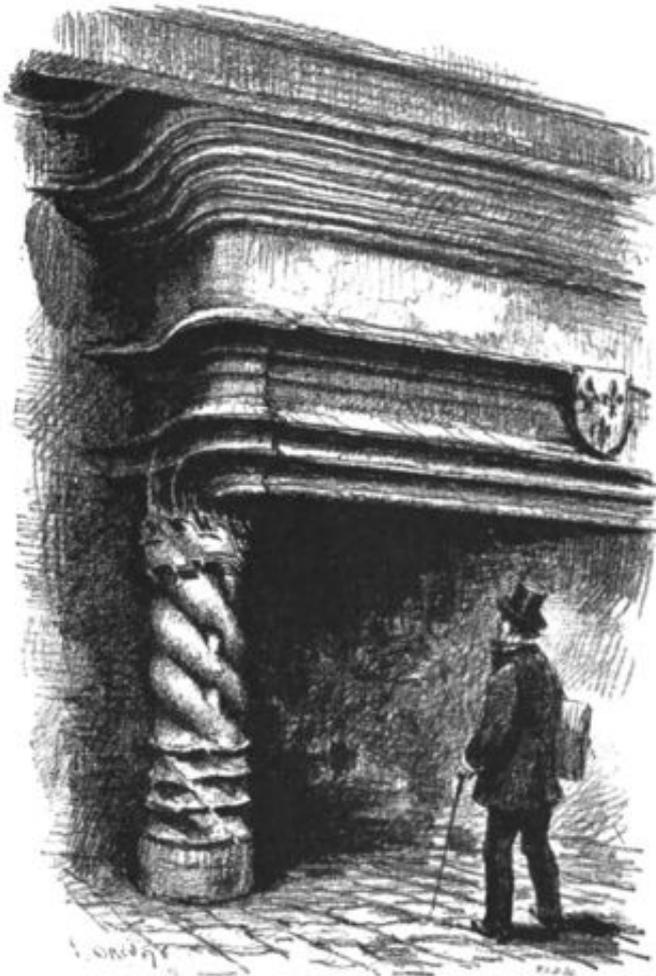
de-chaussée est occupé par les greffes de la Sénéchaussée et du Présidial; il y en a plusieurs, tous érigés en offices : le greffe manualiste ou « de l'hôtel » (du lieutenant-général de la Sénéchaussée), le greffe des rapports d'experts ou « de l'écritoire » celui de l'audience, celui de la Chambre, enfin le greffe criminel. Au premier étage se trouve la grande salle des audiences, d'une longueur considérable, et éclairée d'un seul côté par d'immenses fenêtres. Ce sont ensuite d'autres salles. Les Grandes Archives occupent l'étage supérieur. Enfin, un très vieux et



LA RUE DU BœUF, PARTIE SEPTENTRIONALE. VUE PRISE À L'ENTRÉE DE LA RUE, PRÈS DE LA PLACE DU PETIT-COLLÈGE. A droite, la maison n° 6, dont le dessin précédent représente l'intérieur de cour.

sombre bâtiment, situé au nord, est contigu au Palais, dans l'enfoncement vers le débouché de la rue des Trois-Maries : c'est la prison. — Au Palais de Roanne siègent la Sénéchaussée, qui est la plus ancienne juridiction royale et dont le ressort s'étend sur celles du Forez et du Beaujolais; le Présidial, créé et réuni à la Sénéchaussée par le roi Henri II; puis, le tribunal de l'Élection, le

parlement de Dombes... L'ensemble de cette magistrature constitue un corps des plus imposants. Il faut voir, aux entrées solennelles, le tribunal de l'Élection, précédé de ses sergents à cheval; les sergents royaux de la Sénéchaussée, également à cheval; les huissiers audienciers en robe, à cheval en housse, et leur baguette à la main; puis, le receveur des consignations et le greffier de l'audience, les commissaires enquêteurs, l'avocat du Roy et lieutenant de robe courte; Messieurs les conseillers de la Sénéchaussée; enfin, revêtus de la robe écarlate, M. le Président et M. le Lieutenant général en la Sénéchaussée et Siège présidial de Lyon, M. le lieutenant particulier, civil et criminel. Ce grand corps judiciaire, fier à juste titre de ses prérogatives, mais plein de hauteur et de morgue, se pose en autorité rivale de celle du Consulat; ce sont, entre eux, de fréquents

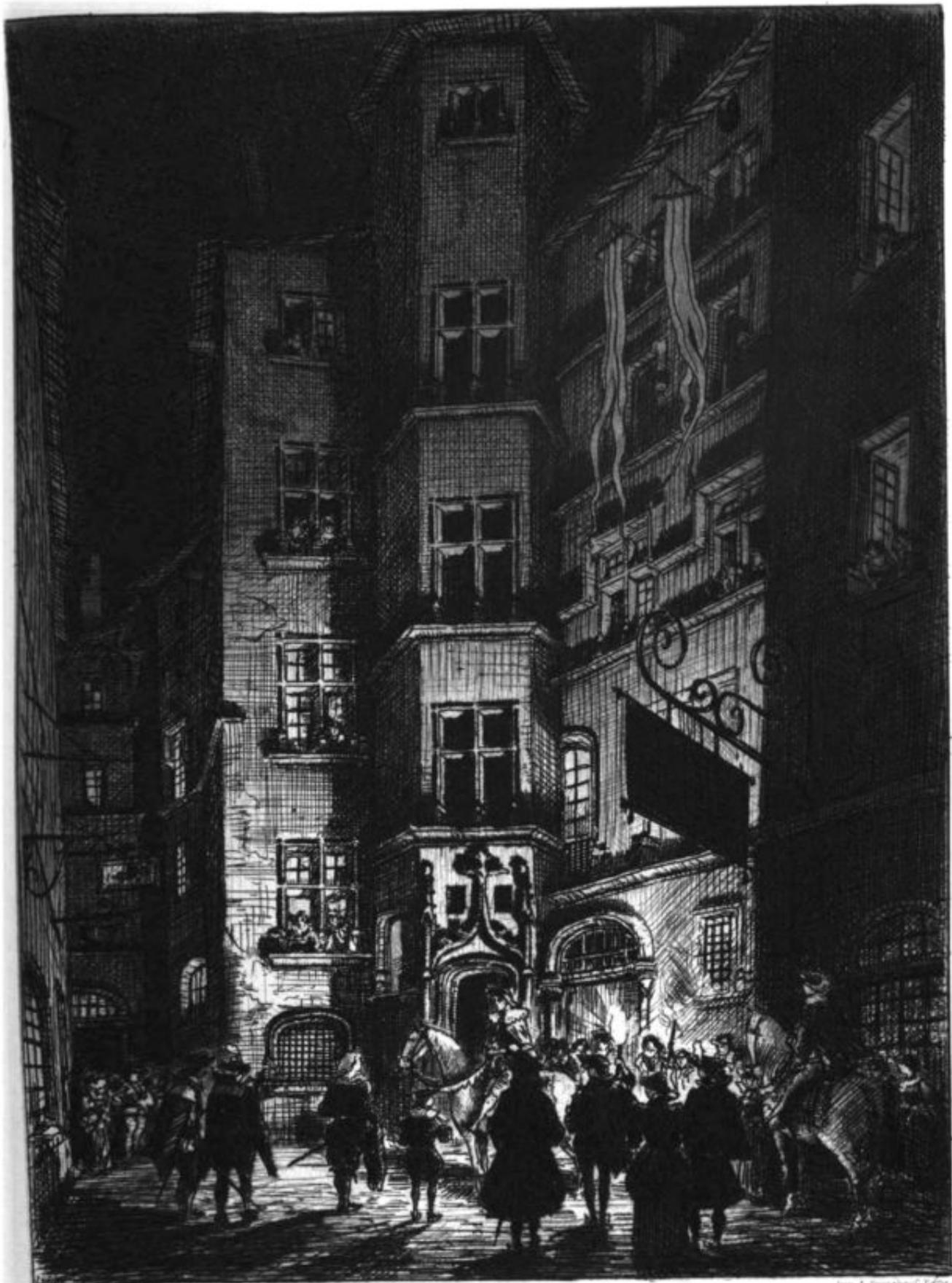


UN PILASTRE A CRÉNEAUX DE LA CHEMINÉE DE LA GRANDE SALLE DE L'HÔTEL DE GADAGNE. (Dessiné en 1898).

démêlés, des querelles de préséance, qui exigent parfois l'intervention de la force armée, en attendant que vienne s'interposer la volonté royale. — Autour du Palais s'agite le monde de la chicane. Procureurs, en robe et bonnet carré; avocats, en robe à manches vêtues, avec le bonnet carré, le chapeau fourré ou la cornette; huissiers et sergents, soldats du guet, scribes et saute-ruisseaux, plaideurs, curieux et désœuvrés, montent et descendent ou stationnent sur les degrés, discutant un point de droit ou commentant un arrêt. — Le 12 septembre 1642, vers les trois heures de l'après-midi, une foule silencieuse et morne se pressait sur la place de Roanne, lorsque parurent au haut du perron MM. de Cinq-Mars et de Thou, qui venaient de s'entendre condamner à mort par Messieurs les commissaires députés par le roi, sur le rapport de M. de Laubardemont, conseiller d'État. Ils saluèrent le peuple, avec tant de douceur et de bonne grâce, que tous les yeux s'emplirent de larmes. Voyant qu'on allait les faire monter en carrosse, M. de Cinq-Mars dit à M. le prévôt : « — Quoi! Monsieur, va-t-on comme cela en Paradis?... Ces Messieurs nous traitent avec une grande civilité de ne nous point lier, et de nous mener en

carrosso. » Et comme il y entra, il reprit, s'adressant à deux soldats : « — Voyez, mes amis, on nous mène au ciel en carrosse. »

Au midi de la place de Roanne s'élève une grande et belle habitation, précédée d'un avant-corps décoré de bossages et formant une large terrasse bordée de pots de fleurs. C'est l'hôtel de M. Pierre de Sève, baron de Fléchères, lieutenant général en la Sénéchaussée et Siège présidial, premier président du parlement de Dombes, gendre de feu le président Balthazard de Villars. Ce



J. Drouot del. et sc.

Imp. A. Poncelet. T. 1.

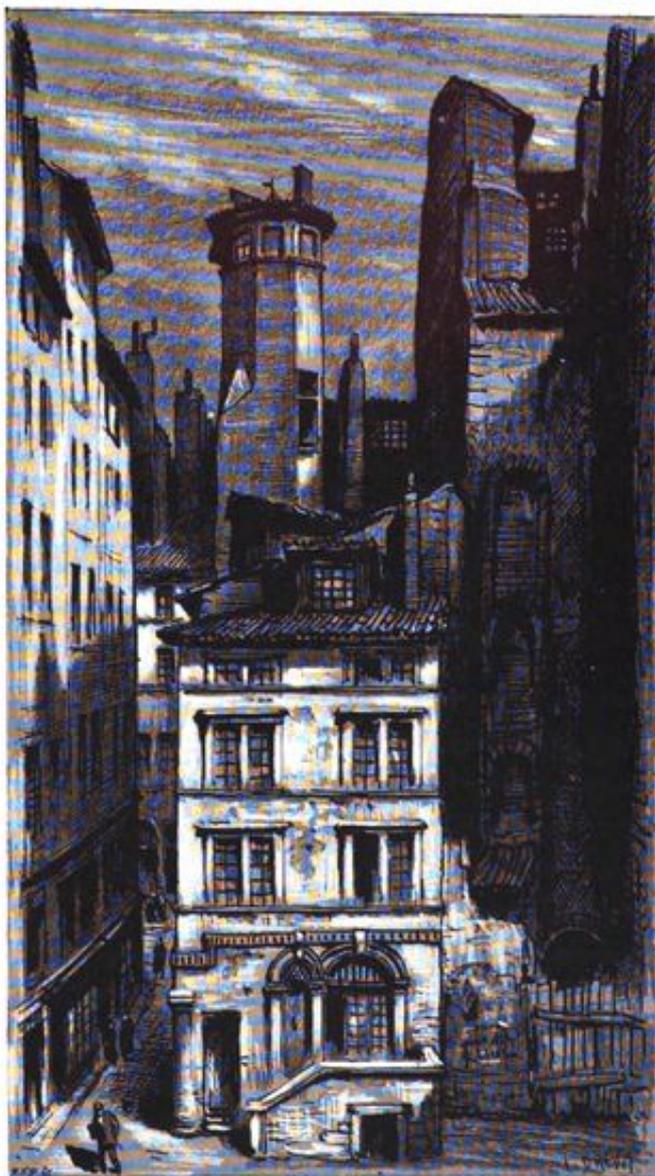
L'HÔTEL DE GADAGNE au XVII<sup>e</sup> SIÈCLE





haut magistrat a fait, depuis peu de temps, reconstruire cette demeure, qui est l'ancienne maison du prieuré de Saint-Alban. Ce prieuré dépendait de l'abbaye de Saint-Claude; il fut aliéné vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, et la maison ainsi que la petite église sont devenues la propriété de la famille de Sève. La petite église de Saint-Alban montre la pointe effilée de son mince clocher prismatique, derrière l'hôtel de Fléchères, au couchant, entre la rue des Fouettés et celle de Porte-Froc (rue actuelle de la Bombarde). C'est un très ancien sanctuaire, qui avait été donné, vers l'an 1137, sous la réserve de dix sols de cens, par l'archevêque Pierre, à Odon I, abbé de Saint-Claude. Chaque année, à la Saint-Yves, qui tombe le 19 mai, la corporation des notaires y fait célébrer une grand'messe, à laquelle tous les membres sont tenus d'assister; le dimanche qui suit le décès de l'un d'eux, une messe est célébrée dans la même chapelle à la mémoire du défunt.

Parvenus à la rue de Porte-Froc, nous laissons au midi le cloître de Saint-Jean, que nous avons visité, et nous montons par la rue de la Bombarde. Le sieur Jean Bérodat, maître du logis où pend l'enseigne de ce nom, est sur le seuil de sa porte; il nous invite à nous rafraîchir. Le bonhomme est très loquace. Entrons donc; il nous contera peut-être des choses intéressantes. Tout de suite, en effet, maître Bérodat nous apprend tout ce qu'il sait sur l'ancien état des lieux qui avoisinent son logis. — « Autrefois, nous dit-il, sur l'emplacement du Chemin-Neuf, ouvert par le baron des Adrets, les abbés de Cluny possédaient un vaste tènement de vignes et de jardins, — le tènement de la Bombarde, limité au nord par la ruelle de Tire-Cul (montée des Chaux) — avec une grande maison au bas,



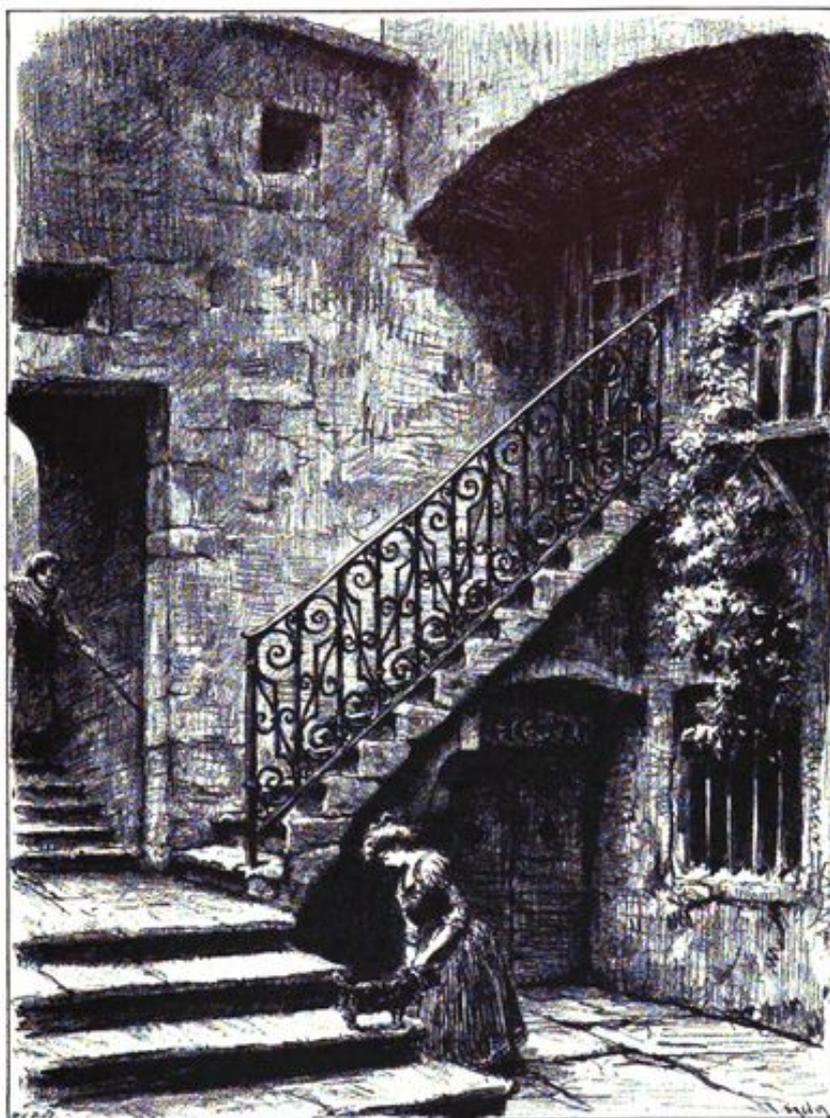
MAISON RENAISSANCE, A L'ANGLE DE LA RUE DE LA FRONDE  
ET DE LA PLACE DU PETIT-COLLÈGE. (Démolie en 1887.)

sur la rue Tramassac, qui commençait à la Brèche du cloître de Saint-Jean et se prolongeait par la rue appelée aujourd'hui du Bœuf. Quand l'ouverture du Chemin-Neuf eut divisé leur domaine, les abbés de Cluny le vendirent, ainsi que leur maison située au midi de ce chemin. Quelques années plus tard, un avocat, nommé Lambert Pinet, fit bâtir de l'autre côté du Chemin-Neuf, cette maison, à l'enseigne de l'AUBE

DU JOUR, qui est accompagnée d'un jardin en terrasse. Quant à la ruelle de Tire-Cul, si bien nommée, — continue notre homme en nous faisant verser à boire — on l'appelait anciennement chemin de Fonturbane, ensuite du Ruer, c'est-à-dire du ruisseau, et il y avait, au-dessus, une porte qui fermait la ville de ce côté et qu'on nommait la porte du Ruer. Il paraît qu'il existait des degrés pour faciliter la montée; il n'en reste plus trace; mais un de messieurs nos échevins, M. Ph. Gueston, se propose d'en faire bâtir en pierre de taille, à ses frais, tout le long du côté nord, depuis la rue du Bœuf jusqu'au sommet de Tire-Cul. Tous ces terrains situés au nord appartiennent, depuis le bas jusqu'en haut, à la famille de l'illustre Balthazard de Villars, seigneur de Laval et du Roquet, président et lieutenant général en la Sénéchaussée et Présidial, premier président au Parlement de Dombes, et trois fois prévôt des marchands, qui était le beau-père de M. Pierre de Sève, seigneur de Fléchères, dont vous avez remarqué le bel hôtel à côté du Palais de Roanne. Vous verrez, plus haut, les tourelles de la maison paternelle des Villars; elle porte le nom de Beaulieu. Le chancelier Pomponne de Bellièvre y vint loger en 1600. C'était là-haut, tout au bout d'une galerie, que le président avait installé son cabinet de médailles. Au-dessous de la maison de Beaulieu, des jardins et des terrasses communiquent, le long du coteau, jusqu'aux habitations de la rue du Bœuf; car le tènement est considérable; plusieurs maisons de la rue du Bœuf appartiennent aux héritiers de Villars. La veuve du président Balthazard, dame Louise de Langes, qui lui avait donné seize enfants, dont treize furent, hélas! enlevés « en leur plus tendre fleur », y habitait, quand elle est morte; elle possédait aussi, au coin de Tire-Cul, la maison appelée « de la Chainne », parce que la chainne qui fermait autrefois le passage était fixée au mur de cette maison. — Maître Bérodat ne tarit point; il connaît sur le bout du doigt l'histoire de son quartier. L'écuier nous verse une seconde rasade d'un petit vin de Millery et notre hôte reprend : — « Presque toutes les maisons de la rue du Bœuf, du côté de la montagne, ont des écuries sur le derrière. Elles ont toutes des terrasses et des jardins. Jadis, il y avait là un certain nombre de jeux de paume, appartenant à des seigneurs, qui les louaient aux paumiers; il en reste encore deux ou trois, mais qui ne sont plus aussi fréquentés.... Là aussi, du côté du couchant, se trouvait, dès la fin du xv<sup>e</sup> siècle, l'hôtel de la Monnoye; c'est de cet atelier que sont sorties les deux premières médailles portant l'effigie de nos rois : l'une en 1491, à l'occasion du mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne, l'autre, en 1499, en l'honneur de Louis XII. L'hôtel de la Monnoye passa dans les mains d'Antoine de Roncheval, seigneur de Pramenoux, puis dans celles de Pierre Orlandini, marchand florentin, qui avait acheté des héritiers de Jean Caille, derrière cet hôtel, un grand jardin donnant sur la rue Saint-Barthélemy; dans la seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, la maison de la Monnoye appartenait par indivis au conseiller Guillien, auditeur de camp, et à Guillien de Sala. — C'est vers cette époque, en 1586, que le médecin Louis Thorel possédait, au coin de l'ancienne ruelle Chalan ou Chollet, — aujourd'hui place Neuve — la maison ayant pour enseigne le joli bœuf en pierre, qui a donné son nom à cette partie de l'ancienne rue Tramassac. Depuis lors, la démolition d'une grande maison appelée de Chaponay, dans laquelle avait habité l'archevêque Pierre de Savoie, a fait succéder la place Neuve à l'ancienne ruelle, qui était la seule voie de communication de la rue du Bœuf à la rue Saint-Jean. — Vous verrez, Messieurs, la curieuse figure grotesque et les chevrons ouvragés qui soutiennent la toiture de la maison du BŒUF. Plus loin, visitez, en passant, la cour de la maison

Bullioud, que vous reconnaîtrez à son portail en bossages et à son fronton orné d'une Nativité en bas-relief (n° 16), et quelques pas après, dans la maison Croppet (n° 12), le puits sur lequel le Chapitre de Saint-Jean a fait élever une pyramide, en souvenir du service rendu en 1562 par Jean et André Croppet, qui y cachèrent les archives sauvées des mains des calvinistes. Mais auparavant, arrêtez-vous à la maison de l'OUTARDE D'OR (n° 19); c'est une des plus belles de notre vieille rue du Bœuf. »

Nous prenons congé de l'obligeant hôtelier de la Bombarde, après l'avoir vivement remercié de toutes ses politesses et en laissant dix sols de pourboire dans la main de l'écuier. A peine engagés dans la rue du Bœuf, nous apercevons, à notre droite, l'enseigne de l'OUTARDE sculptée sur l'imposte. Porte à clous et à compartiments, marteau moderne (Louis XIII), large allée sous voûte d'arête à nervures, jolie cour à trois tourelles de formes différentes, dont une carrée avec d'élégantes fenêtres ornées de pilastres et de chapiteaux, et une autre ronde avec pilastres et frontons; cage d'escalier à pans, avec fenêtres à moulures gothiques : c'est une charmante construction Renaissance de la fin xvi<sup>e</sup> siècle (dessins, p. 224 et 225). Au coin de la place Neuve (dessins, p. 226 et 227), nous trouvons le bœuf-enseigne et la console à figure grotesque de l'habitation du médecin Louis Thorel (dessin, p. 228). Dans la maison gothique qui lui fait face, au nord (n° 11), est un petit puits sous une fenêtre ogivale à travers laquelle on peut puiser sans sortir. Mais voilà, du côté gauche, le beau portail de l'hôtel Bullioud. C'est une vaste et opulente demeure : larges fenêtres, cour très spacieuse, où s'élève une grande tour d'escalier surmontée de mâchicoulis; et derrière,



ARRIÈRE-COUR, RUE DE GADAGNE, N° 8.

Arrière-cour, rue de Gadagne, n° 8.

des terrasses, puis des jardins. Pierre Bullioud, qui habita cet hôtel, fut non seulement un personnage, procureur du roi au Siège présidial, procureur général au Parlement de Dombes, mais en même temps un érudit, comme les du Choul, les de Langes et les Bellièvre ; il recevait la visite de la plupart des hommes distingués qui s'arrêtaient à Lyon ; au temps de la Ligue, il eut un jour à sa table les cardinaux Cajetan et Bellarmin, le célèbre Genebrard, archevêque d'Aix, le grand prédicateur italien Panigarole, Mathieu de Vauzelles, enfin le Père Castor, recteur du Collège de la Trinité ; — ce repas, nous dit-on, est demeuré célèbre sous le nom de festin des Sept Sages. — Après le puits et la pyramide commémorative de la maison Croppet, nous remarquons, toujours du côté de la colline, une vaste et agréable habitation dont la cour est décorée de larges portiques et de deux étages de galeries à l'italienne (n° 6, dessins, p. 230 et 231).

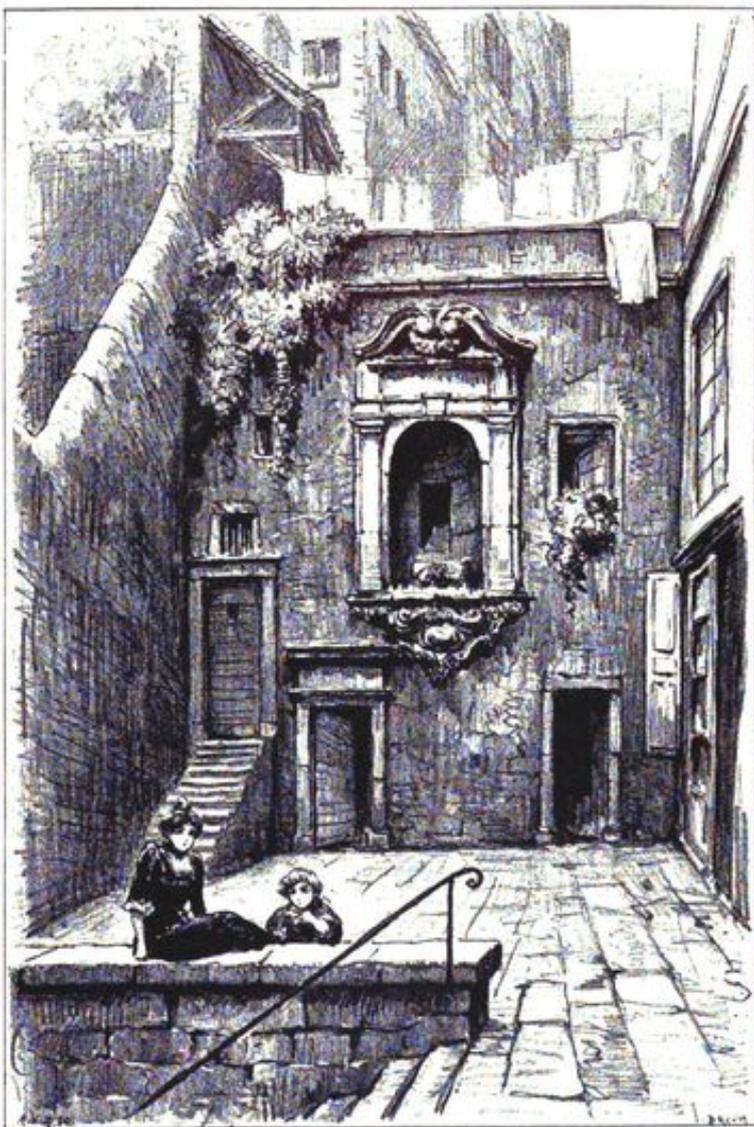
Quelques pas plus loin, c'est le Collège de Notre-Dame de Bon-Secours, dirigé par les Jésuites, créé en 1630, grâce à la libéralité de Gabrielle de Gadagne, femme de Jacques Mitte de Chevrières, comte de Miolans, marquis de Saint-Chamond, lieutenant du roi au gouvernement de Lyon. — Ce second collège, qui est un externat, est installé dans une maison particulière, fort ancienne, mais assez vaste, qui fut acquise de Barthélemy Loubat-Carles, trésorier de France. En donnant aux Jésuites du Collège de la Trinité une somme de 24.000 livres pour fonder « du côté de Fourvière » ce nouveau collège, la généreuse fondatrice voulut enlever aux enfants de ce quartier l'incommodité de traverser, quatre fois par jour, la ville dans toute son étendue, et l'étroit Pont de Saône, si dangereux par l'encombrement qu'on y trouve toujours. Toutefois, le Consulat ne donna son approbation qu'à la condition « qu'il n'y aurait jamais que trois classes pour les petits enfants, jusqu'à ce qu'ils fussent capables d'aller aux hautes classes du Collège de la Trinité, et qu'on ne pourrait y construire que ces trois classes, une chapelle, et le logement pour les Pères et les régents ». Mais, comme le Petit Collège n'a cessé de prospérer depuis douze ans, le Consulat permit, en 1647, qu'on y ajoute deux autres classes, et, en 1650, une sixième classe, toutefois avec défense d'y lire la théologie et la philosophie. Le roi Louis XIII, quelques mois avant sa mort, avait accordé à cet établissement une pension annuelle de deux mille livres. Plus tard, et à diverses reprises, la ville donnera quelques subsides pour les réparations urgentes des bâtiments, « par pure charité, vu le besoin et le danger ». (Ils seront entièrement reconstruits de 1726 à 1734). — Vers ce temps-là, en 1668, le Père de la Chaize, futur confesseur de Louis XIV, sera le recteur du Petit Collège de Notre-Dame de Bon-Secours, avant d'exercer la même fonction au Grand Collège de la Trinité. — Une église « très petite et incommode », et une chapelle sous l'invocation de saint Ignace et de saint François-Xavier, sont jointes à la maison. C'est là que repose, dans un tombeau neuf, Gabrielle de Gadagne, la généreuse fondatrice du Petit Collège, des Minimés de Saint-Chamond, et du premier monastère des religieuses Annonciades Célestes de Lyon. La veuve de Jacques de Chevrières, marquis de Saint-Chamond, est morte en 1635 ; elle n'a pas eu la douleur de connaître la fin tragique de son fils unique Jean-François, emporté, dans la fleur de l'âge, par un coup de mine au siège de Turin, en présence de Louis XIII, « qui ne put, dit-on, s'empêcher de témoigner le déplaisir qu'il eut de cette perte ».

En face du Petit Collège, débouche la rue dite « vis-à-vis les Petits Jésuites », ancienne ruelle Berthet (Petite rue Tramassac). Jusqu'au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, il n'y avait pas de passage plus

direct pour aller de la rue Tramassac, aujourd'hui du Bœuf, dans le quartier du Change; ce fut en 1562, que l'on ouvrit une rue pour communiquer de la rue Tramassac à celle du Garillan, et un peu après, que l'on perça l'extrémité sud de la rue appelée aujourd'hui rue de Gadagne.

Devant le Petit-Collège, il n'y a pas encore de place; ce sera quelques années plus tard que, par la démolition successive de divers bâtiments — entre autres cette grande maison ci appartenant à M. Pierre de Sève —, on en créera une qui prendra le nom de place « des Petits-Jésuites ».

Nous arrivons ensuite à la rue (montée) du Garillan, grim pant en zigzag sur le flanc du coteau. Elle fut ouverte en 1502, par noble Jacques de Bletterens de Rivoire, seigneur de Romagny, depuis la rue (montée) Saint-Barthélemy, jusqu'à la rue Saint-Jean, où elle débouchait sous une voûte — le tronçon oriental, aujourd'hui rue de la Fronde, a pris ce nom de l'enseigne d'une auberge —; la rue du Garillan traverse ainsi toute la longueur des terrains dont se composaient les jardins et la maison du Plat « sise en la Grande Cour » à l'extrémité méridionale de la rue du Puits-de-la-Porcherie (rue de Gadagne). Appelée d'abord ruelle de Romagny, du nom du propriétaire du sol, la nouvelle voie reçut ensuite celui de rue du Capitaine Ymbaud, et enfin celui de rue du Garillan, prénom et surnom du capitaine Ymbaud de Rivoire, — fils de Jacques, et dit « le Garillan » — qui, paraît-il, s'était illustré, en 1503, aux côtés de Bayard, dans l'héroïque défense du pont du Gari-



COUR DITE « DE LA VOUTE DE GADAGNE », RUE DE GADAGNE, N° 8.  
Dans le mur du fond est encastrée une niche de l'époque de la Renaissance.

gliano. Cette rue, si abrupte dans sa partie occidentale, n'avait pas encore de degrés, vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle; le Consulat, désirant la rendre accessible, suivant le commandement de monseigneur le duc de Nemours, ordonna, en 1593, qu'elle serait « réparée de telle façon que l'on pût y aller à cheval de fond en cime, et ce, aux dépens des propriétaires » riverains. La rue du Garillan fut pourtant habitée au xvi<sup>e</sup> siècle par les plus opulentes familles d'origine italienne, les Pierrevive, les

Gondi, les Gadagne, les Laurent Capponi, les Ballini; là demeuraient aussi des orfèvres, des artistes, tels qu'Antoine de Lesguille et Jacques Gauvain, graveur de monnaies et médailleur; les Florentins y eurent même leur loge, à l'une des maisons d'angle.

C'est dans ce vaste tènement situé au nord de la rue du Garillan, que se trouvent les hôtels construits, ou habités jadis par les Pierrevive, les Gondi et les Gadagne. En 1493, un négociant d'origine piémontaise, Aimé de Pierrevive possédait au pied de la côte, et à l'extrémité du cul-de-



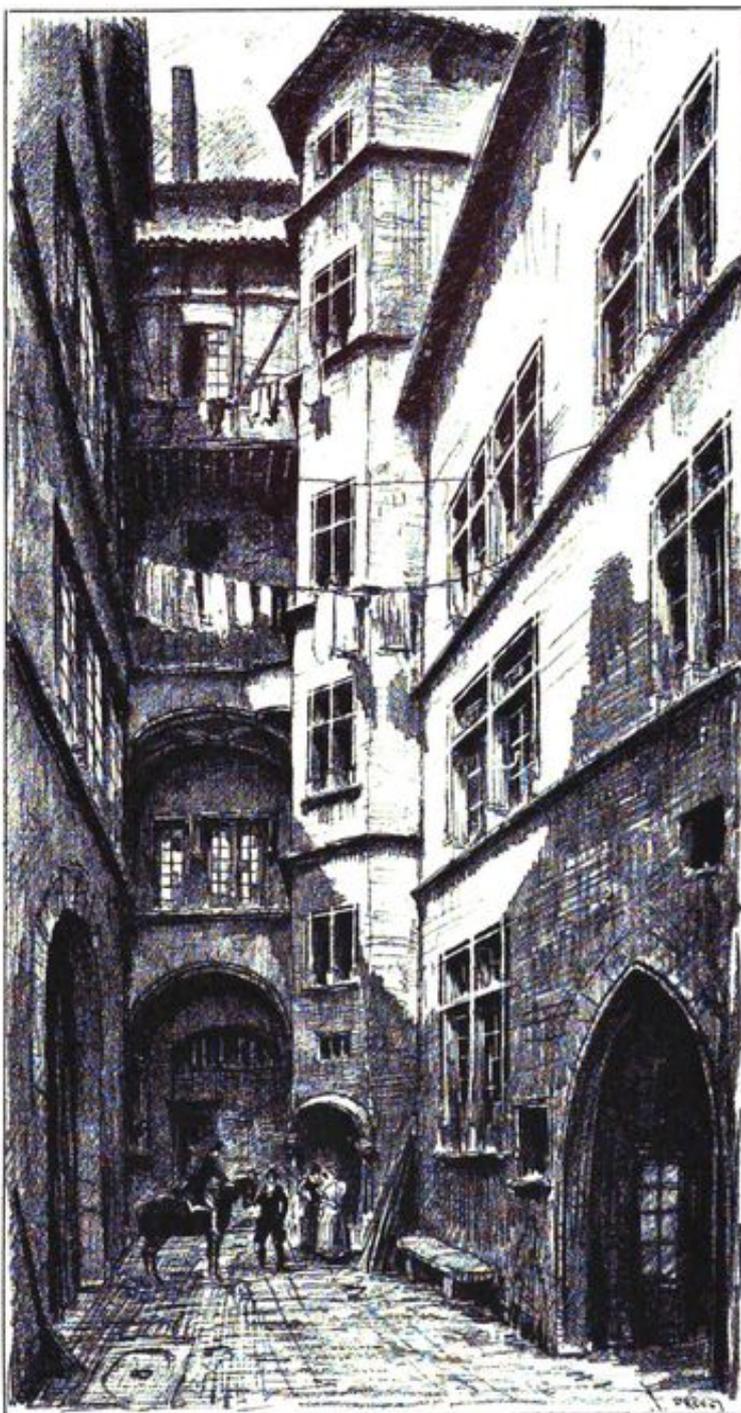
CÔTÉ SUD DE LA RUE JUIVERIE,  
A SON DÉBOUCHÉ DANS LA RUE DE LA LOGE (1898).

A gauche se trouve la maison des Lions, sur l'emplacement de celle de Claude Guerrier, bourgeois de Lyon, qu'Antoine Gondi habitait en 1517. A droite, la maison à tourelle appartenait à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, à Jacques Baronat.

sac que formait alors, au midi, la rue du Puits-de-la-Porcherie, une maison contenant de grands tènements et des jardins contigus à la propriété de Jacques de Bletterens de Rivoyre, et s'étendant comme elle jusqu'à la rue Saint-Barthélemy. Venu à Lyon depuis une vingtaine d'années, avec ses frères Nicolas et André, Aimé de Pierrevive s'était rapidement enrichi dans le commerce de l'épicerie et de la droguerie; il exerçait la profession toute nouvelle et fort lucrative de libraire, et bientôt, devenait receveur du domaine ordinaire de Lyonnais. Entre temps, la maison s'était agrandie de plusieurs corps de bâtiment (nos 6, place du Petit-Collège, 14, 12 et 10 rue de Gadagne). Nicolas avait un fils, et une fille qui y était née. Ayant succédé à son frère dans l'office de receveur du domaine, il était nommé, six ans après, conseiller de ville; ayant ainsi la fortune et la noblesse, il pouvait prétendre à un brillant mariage pour sa fille, la belle et intelligente Marie-Catherine; il mourut, laissant à sa veuve, Jane Thurin, le soin de réaliser ce vœu. Marie-Catherine épousa, le 20 janvier 1516, Antoine Gondi, originaire de Florence et quinzième enfant d'une de ces puissantes familles de banquiers toscans qui disputaient le pas à la plus haute noblesse d'Europe. Antoine Gondi était riche;

dans le commerce des épices, qu'il faisait à Lyon depuis quelques années, il avait gagné assez d'argent pour acquérir les domaines du Perron et d'Yvours, sans compter deux immeubles en ville. Au retour de leur voyage de noces à Florence, les époux vinrent habiter d'abord la « grand maison, haute, moyenne et basse » (n° 14), où la jeune femme était née — maison joignant, au nord, avec entrée et cour communes, celle des autres héritiers de Pierrevive; puis, celle de

Claude Guerrier, près de la place du Change, où Antoine Gondi avait son commerce, à l'angle sud-est de la rue de la Juiverie (v. dessin, p. 238). Celui-ci exerçait la profession de banquier, lorsque, passant par Lyon en 1530, Catherine de Médicis, qui aimait à s'entourer de compatriotes, prit à son service Marie-Catherine de Pierrevive, en qualité de gouvernante des enfants de France, puis attacha bientôt son mari, en qualité de maître d'hôtel, au service du duc d'Orléans, qui allait régner sous le nom de Henri II. Ce fut vers ce temps-là que « noble Antoine de Gondi, seigneur du Perron, conseiller de ville », puis receveur du domaine du Roi à Lyon, fit bâtir, sur un terrain acquis de son beau-frère Charles de Pierrevive, la maison que l'on aperçoit là-haut à l'angle des rues du Garillan et de Saint-Barthélemy (nos 19 et 21), et qui deviendra, en 1683, le Séminaire de la Propagation de la Foi ou des Nouvelles Catholiques. — Son fils aîné, Albert, devait élever encore plus haut la fortune des Gondi; successivement pair et maréchal de France, premier duc de Retz, terre que lui avait apportée sa femme, Catherine de Clermont, veuve du baron de Retz, Albert de Gondi fut un des premiers personnages de son époque. Brave, mais dépourvu de scrupules, il fut l'un des plus actifs instigateurs de la Saint-Barthélemy; puis, faisant une soudaine volte-face, il conseilla ouvertement à Henri III de se rapprocher du roi de Navarre, s'attacha résolument à celui-ci et devint l'un de ses principaux conseillers. Pendant ce temps, son frère Pierre, né à Lyon, dans la demeure paternelle, était évêque-duc de Langres, puis évêque de Paris, confesseur de Charles IX



COUR D'UNE MAISON DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE, MONTÉE DU CHANGE, N<sup>o</sup> 3 (1898).

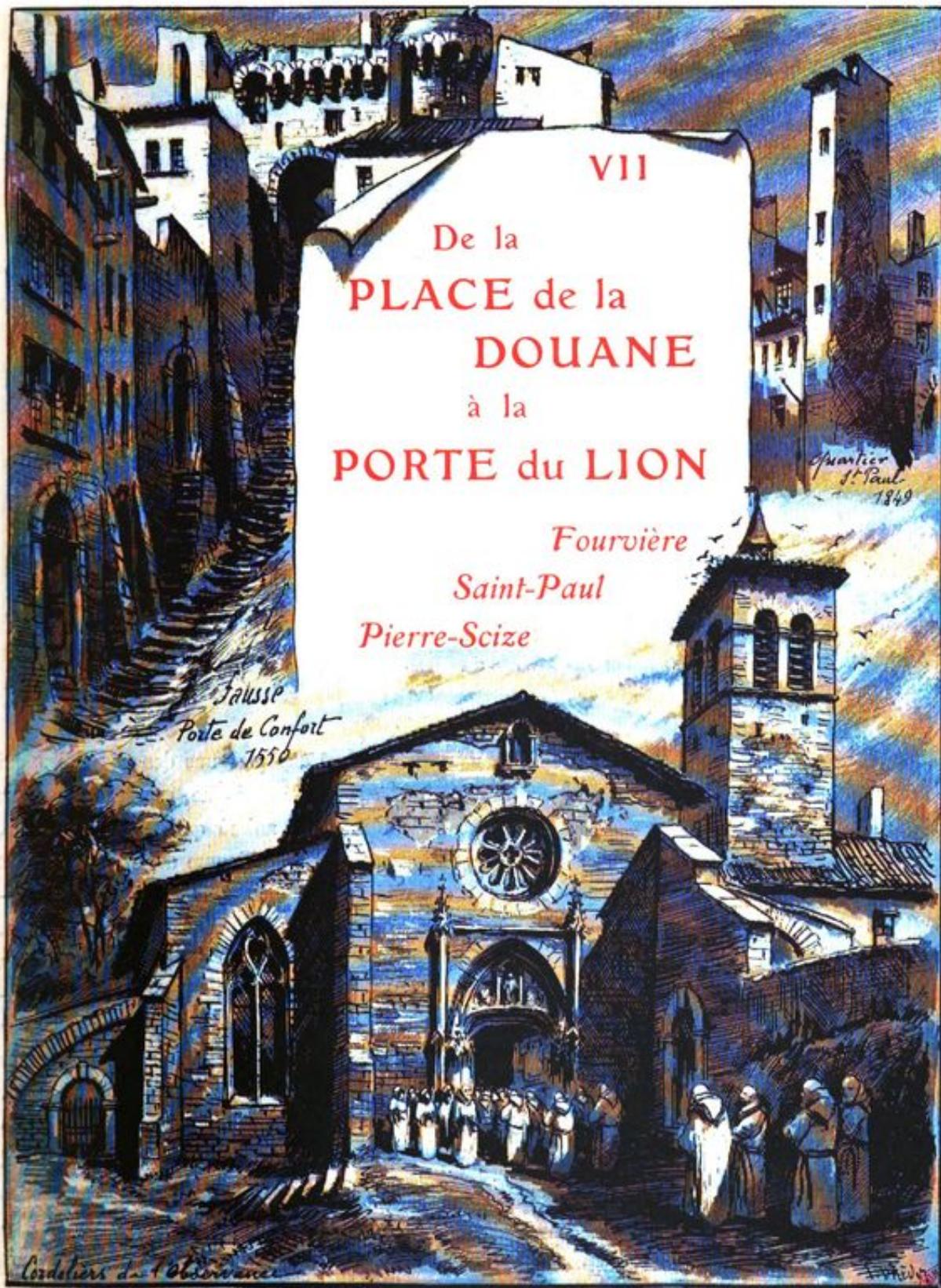
à Henri III de se rapprocher du roi de Navarre, s'attacha résolument à celui-ci et devint l'un de ses principaux conseillers. Pendant ce temps, son frère Pierre, né à Lyon, dans la demeure paternelle, était évêque-duc de Langres, puis évêque de Paris, confesseur de Charles IX

et cardinal. Deux de ses neveux, fils d'Albert, lui succédèrent l'un après l'autre sur le siège de Paris : Henry devenait cardinal comme son oncle ; Jean-François, encore vivant, est le premier archevêque de Paris. Quant au troisième fils du maréchal de Retz, Philippe-Emmanuel de Gondi, comte de Joigny, marquis de Belle-Isle, général des galères du Roi, également né à Lyon, en 1581, il se distingua dans un combat contre les Turcs et au siège de la Rochelle ; après la mort de sa femme, il a étonné la cour par sa sortie du monde et son entrée à l'Oratoire. C'est, d'ailleurs, Vincent de Paul qui a été le précepteur de ses enfants : Pierre, duc de Retz, soldat d'une extrême bravoure ; Henri, mort tragiquement d'un accident de cheval ; enfin, François-Paul, chanoine de Notre-Dame, que son oncle l'archevêque vient d'obtenir pour son coadjuteur, et qui sera si fameux sous le nom de cardinal de Retz.

Il était dans la destinée de ce coin de terre, d'appartenir simultanément aux deux familles italiennes qui, à cette époque de transition, étaient parvenues à la plus rapide fortune et la plus prodigieuse élévation. En 1545, un des frères de Marie-Catherine de Gondi, Antoine de Pierrevive, seigneur et baron de Vaux, maître d'hôtel du Roi, vendait sa part du domaine paternel aux deux jeunes frères Gadagne, Thomas, troisième du nom, seigneur de Beauregard, et Guillaume, sieur de Saint-Victor, seigneur de Bouthéon. Ceux-ci firent reconstruire ou transformer la maison contiguë à celle des Gondi, dans la rue du Puits-de-la-Porcherie, (nos 12 et 10, rue de Gadagne) ; puis ils firent élever, au-dessus des jardins et des terrasses (n° 17, montée Saint-Barthélemy), une autre habitation flanquée de deux tourelles, qui joignait au midi la nouvelle construction de leurs voisins ; on l'appela « Beauregard », du nom du château que les Gadagne possédaient à Saint-Genis et où ils reçurent, en 1564, Catherine de Médicis, Charles IX, le duc d'Anjou et le prince de Navarre.



CHEMINÉE DE LA GRANDE SALLE DE L'HÔTEL DE GADAGNE, AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE.



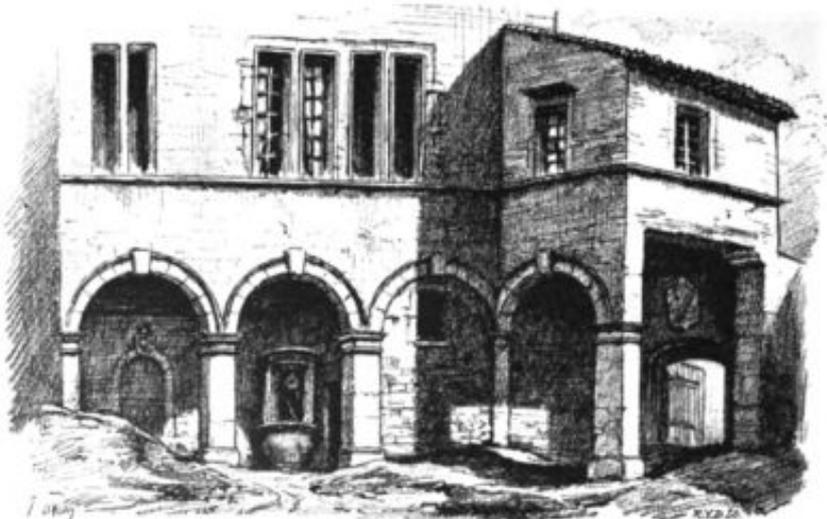
VII  
De la  
**PLACE de la  
DOUANE**  
à la  
**PORTE du LION**  
Fourvière  
Saint-Paul  
Pierre-Scize

Jausse  
Porte de Confort  
1556

Quartier  
St-Paul  
1849

Cordeliers de l'Observance





LA COUR DE LA MAISON MASCRANI, au-dessus de la montée des Carmes.  
(D'après un croquis de Morel de Voleine, daté de 1861.)

## VII

La rue de Flandres. — Le port Saint-Eloi et la place de la Douane. — Les rues de la Saônerie et des Hébergeries. — Les rues de l'Angèle, de l'Arbalète, de l'Asnerie, de la Juifverie, de la Poulillerie Saint-Paul. — Les ruelles Punaise et Misère et l'impasse Matafeion. — La chapelle et la rue Saint-Barthélemy. — Le logis de Bréda. — Le monastère des Bénédictines de Chazaux. — La Visitation de l'Antiquaille. — L'église de Fourvière. — L'Angélique. — La maison Mascrani. — Les Carmes-Deschaussés et les Grands-Capucins. — Au quartier Saint-Paul : rues de la Boucherie, de l'Ours, de la Poterie. — Les églises Saint-Paul et Saint-Laurent. — Les rues de la Peyrollerie, du Puits-du-Sel, de Bourgneuf. — La fausse-porte de Bourgneuf. — Le port et la place de la Roche. — La chapelle de la Chana. — La porte de Vaise et le château de Pierre-Scize. — Les Cordeliers de l'Observance. — Le tombeau des Deux-Amants. — La porte du Lion. — Le four à chaux. — Le faubourg de Vaise. — L'église Saint-Pierre-ès-Liens.



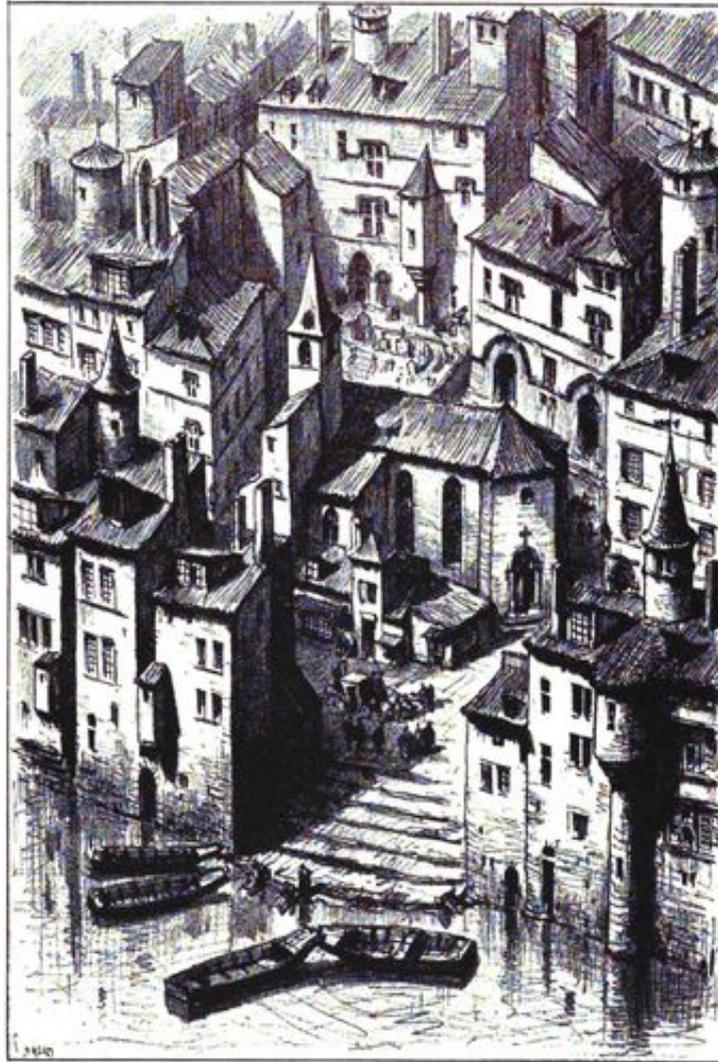
TOURELLE D'UNE MAISON DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE,  
RUE SAINT-PAUL, 14, démolie en 1873.  
(D'après un croquis de Morel de Voleine, daté de 1869.)



POUR évoquer encore quelques-uns des souvenirs qui se rattachent à la rue de Gadagne, représentons-nous l'aspect singulièrement animé qu'elle devait offrir, certains jours, lorsque Guillaume de Gadagne y eut établi sa résidence, en qualité de sénéchal et lieutenant au gouvernement de la ville et sénéchaussée de Lyon. Le nouveau sénéchal avait débuté à dix-huit ans dans la carrière militaire, sous les ordres de Jacques d'Albon, maréchal de Saint-André. Les Lyonnais accueillirent avec joie ce jeune compatriote dont l'épée s'était déjà illustrée sur les champs de bataille. Guillaume de Gadagne faisait son entrée, le 17 décembre 1554, accompagné depuis la porte de Vaise par toutes les autorités et les enfants de la ville à cheval, qui l'amenaient en grand cortège jusqu'en son logis « près des Changes ». L'année suivante, le cardinal de Lorraine, se rendant à Rome, s'arrêtait à Lyon le 13 octobre et prenait son logement chez le sénéchal. Peu de temps après, c'était le maréchal de Saint-André qui descendait chez son ancien

compagnon d'armes. A cette époque il y avait souvent des fêtes à l'hôtel de Gadagne. Là, sans doute, naquirent plusieurs des dix-neuf enfants de Thomas et de Guillaume ; ce dernier était le père de Gabrielle, la fondatrice du Petit-Collège et du monastère de l'Annonciade. Le sénéchal survécut à son frère et à son fils aîné, Gaspard, tué dans une embuscade, par les religionnaires, près de Verdun-sur-Saône ; il mourut en 1600, comblé d'honneurs par Henri IV, qui lui avait conféré le collier de l'ordre du Saint-Esprit et le titre de comte de Verdun, pour le récompenser de sa fidélité à le servir et le consoler de la mort de son fils. Nous avons vu son tombeau dans l'église des Jacobins. — Les vieux hôtels des Pierre-vive, des Gondi et des Gadagne, depuis longtemps passés en d'autres mains, conservent de beaux restes de leur ancienne splendeur. Voici la tour d'escalier et la porte gothique, la fameuse grille, curieux « chef-d'œuvre » de serrurerie, la jolie tourelle polygonale qui relie, dans la cour, deux corps de bâtiment ; au premier étage (n° 10), la cheminée monumentale écussonnée aux armes de France, avec son vaste manteau sillonné de moulures et ses pilastres à grosses torsades couronnées de créneaux ; enfin, le plafond de menuiserie, enrichi de sculptures et de peintures. L'échevin Philippe Gueston est aujourd'hui possesseur des trois corps de logis. La maison de la terrasse supérieure a été reconstruite depuis peu ; elle a perdu ses tourelles ; mais, exposée au levant, desservie par un large escalier orné de clef pendante et de balustres de bois, elle fait toujours une fort agréable demeure.

A la suite de l'hôtel de Gadagne, se trouve une propriété (n° 8, rue de Gadagne, et 15 bis, montée Saint-Barthélemy) que l'on appelait, à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, la *Pollade* ; elle appartint à la belle Sibille Cadière, veuve de Catherin Stuart, à sa fille Jacqueline, femme de George Grolier, trésorier de Crémone, et, en dernier lieu, à Anne de Bonvoisin, veuve de Pomponne de la Fay, seigneur de l'Aubespain. Des escaliers conduisent, sous un passage voûté, à la cour

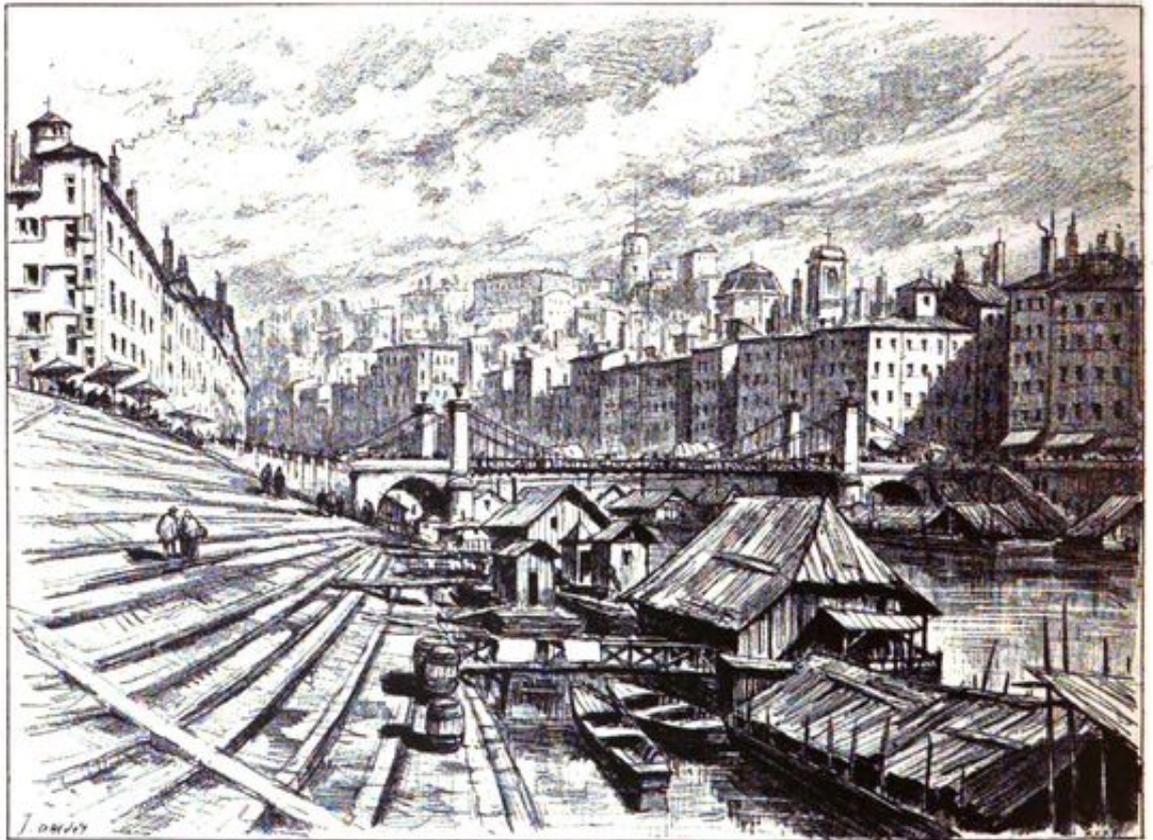


LE PORT SAINT-ÉLOI, LA RUE DE FLANDRES, LA CHAPELLE DE SAINT-ÉLOI ET LA DOUANE, au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle. (D'après le plan scénographique de 1550.)

La chapelle de Saint-Éloi fut démolie en 1562, avec les petites constructions environnantes ; ainsi fut créé la place de la Douane. Les bâtiments de la Douane sont au fond, du côté du couchant. Ils furent affectés à cet usage jusqu'en 1790 (Voir plus loin, p. 248 et suiv., et consulter le savant mémoire de M.-C. GUIGOU sur *Notre-Dame de Lyon*).

en terrasse, où l'on voit une élégante niche renaissance (v. dessins p. 235-237), et plus haut, à des jardins. Une voûte, qui traverse la rue, communique à la partie orientale de l'habitation (emplacement de la rue Soufflot). C'est de ce côté que le Piémontais Barthélemy Naris, le réorganisateur, avec Etienne Turquet, de la fabrique des étoffes d'or, d'argent et de soie, était venu, en 1528, occuper deux arcs de boutique.

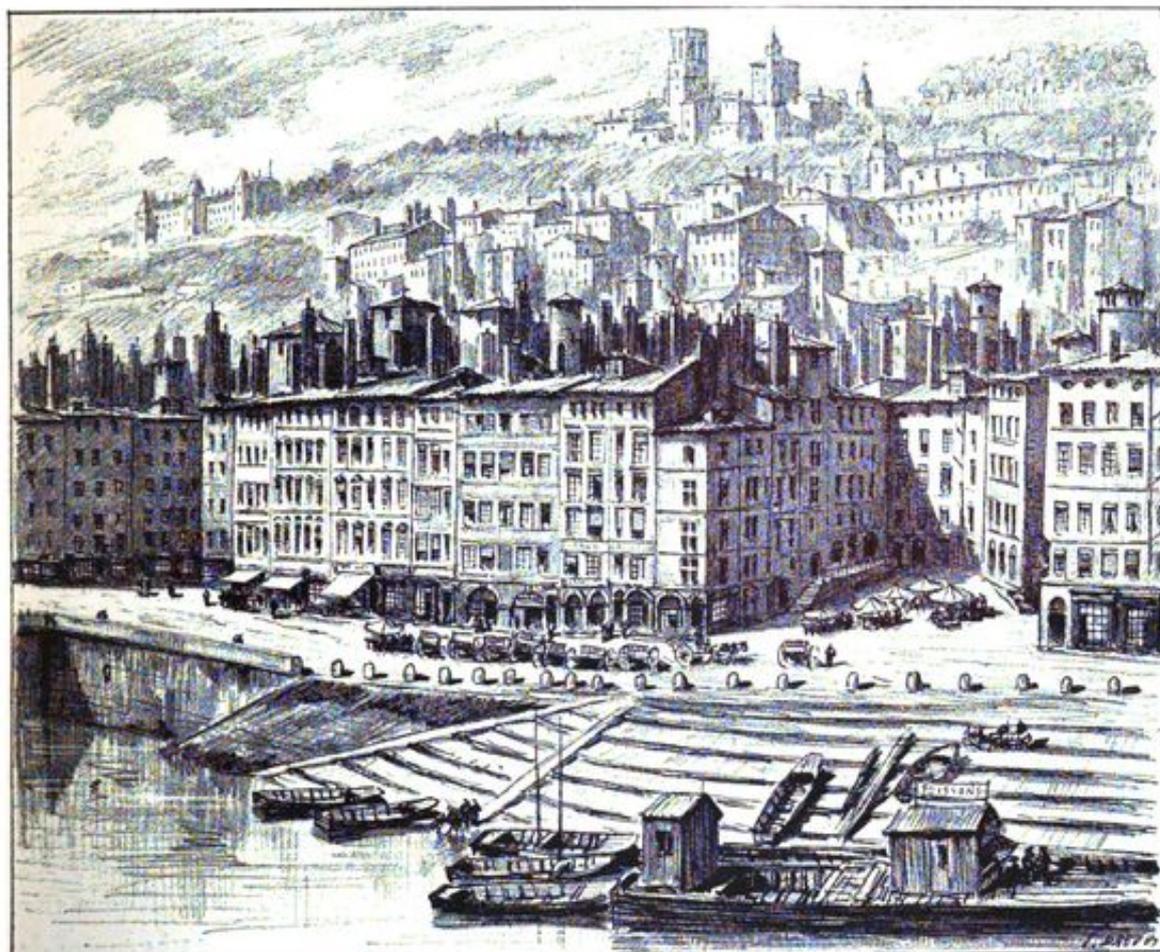
Nous arrivons ainsi aux « Degrez du Change ». Des deux côtés de cette montée, aussi raide que pittoresque, sont situés de fort jolis hôtels; ils appartenaient, à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, à plusieurs membres d'une famille distinguée, originaire d'Annonay, celle des Baronat, qui vivaient ainsi côte à côte dans une douce intimité et pouvaient se visiter pour ainsi dire sans sortir de chez eux. Au bas de la montée, à gauche (n<sup>o</sup> 3, dessin p. 239), la maison de Jean Baronat, « bourgeois de Lyon », ne manque pas de caractère, avec sa porte gothique, ses larges fenêtres à meneaux, sa belle tour d'escalier et ses petites galeries voûtées à nervures. Guillaume Baronat possédait la partie supérieure, sur les terrasses, jusqu'à la rue Saint-Barthélemy. Jacques avait la charmante maison à tourelle encor-



LES DEGRÉS DE L'ANCIEN QUAI DE BONDY ET LE PONT DE LA FEUILLÉE, EN 1843.

Les quais de Bondy et de Pierre-Scize occupent l'emplacement d'une longue rue, dont un côté baignait dans la Saône et dont les tronçons portaient les noms de rue de *Flandres*, rue de la *Saônerie*, rue des *Albergeries* ou *Hébergeries*, rue de la *Peyrollerie*, rue du *Puits-du-Sel* et rue de *Bourgneuf*. — Après le siège de Lyon, en 1793, et à la suite de la résolution prise par la Convention de « détruire la ville rebelle », les représentants du peuple firent commencer, en même temps que celle des façades de Bellecour, la démolition des vieilles maisons qui bordaient la Saône jusqu'au faubourg de Vaise (Voir la note page suiv.). — A l'époque où se place notre dessin, le pont suspendu de la Feuillée venait d'être construit (1837) aux frais d'une compagnie d'actionnaires. Il eut, en 1840, son tablier tordu par la violence des eaux et ses chaînes fort endommagées.

bellée, qui fait l'angle de la montée du Change et de la rue de la Juifverie (n<sup>o</sup> 22, dessin p. 238); c'est encore un beau spécimen de l'architecture bourgeoise lyonnaise à la fin du xv<sup>e</sup> siècle et au



LE QUAI DE BONDY, LE PORT ET LA PLAGE DE L'ANCIENNE DOUANE, EN 1843.

Les quais de Bondy et de Pierre-Scize furent construits, comme on vient de le voir, sur l'emplacement d'une ancienne rue. Une rangée de cent quarante-cinq maisons bordait la rive droite de la Saône, depuis le Pont de Pierre jusqu'à la porte de Vaise. Saint-Olive nous apprend qu'elles ne furent pas toutes démolies pendant la Révolution et que, dans les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle, il en subsistait quelques-unes, qui constituaient encore un tronçon de rue. — La partie du quai qui succédait à la rue de Flandres fut construite la première et reçut le nom du comte de Bondy : c'est sous l'administration de ce préfet qu'elle fut exécutée et revêtue d'un port et d'un glacis. Sous la Restauration, le nom de quai de Bondy fut remplacé par celui de *quai de Flandres*, rappelant l'ancienne rue, mais rétabli sous Louis-Philippe et maintenu depuis.

commencement du XVI<sup>e</sup> siècle : les figures grotesques aux retombées des fenêtres de la façade, la proportion des lignes et la délicatesse des moulures, du côté de la cour, enfin les grandes arcatures donnant sur les degrés du Change et qui s'écrasent progressivement du premier étage au dernier, tout révèle un constructeur artiste autant qu'habile. En face, et à l'angle sud-est de la rue de la Juifverie, se trouve une vaste demeure aux larges fenêtres et dont la façade est décorée de bossages et de têtes de lions répétées de distance en distance; cette maison date de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle; elle a succédé à celle qui appartenait en 1517 à Claude Guerrier et qui était, à cette époque, habitée par Antoine Gondi. La suivante, et une autre plus loin, au couchant, étaient encore aux Baronat.

Nous sommes ici dans le quartier le plus riche et le plus fréquenté. Les rues de la Juifverie et de l'Asnerie (Lainerie) sont celles qui renferment les plus beaux hôtels. La première est de beaucoup la plus large de toute la ville; les Lyonnais sont fiers de leur rue de la Juifverie et se plaisent à la montrer aux étrangers. C'est là aussi que l'on rencontre les plus belles boutiques et les mieux acha-

landées. Voyez comme on s'y presse. Le spectacle de cette foule bigarrée qui se croise en deux courants opposés, l'un montant vers Saint-Paul et l'autre descendant, n'est pas moins divertissant que celui de la place du Change et du Pont de Saône. Qui se douterait, aujourd'hui, que cette partie de la ville fut autrefois la plus misérable et la plus sordide ? Au commencement du xiv<sup>e</sup> siècle, le marché aux pores était établi à l'endroit où nous sommes, dans la rue « de la Porcherie », et le



NICHE RENAISSANCE, A L'ANGLE NORD  
DE LA PLACE DE L'ANCIENNE DOUANE ET  
DU QUAI DE BONDY.  
(Maison démolie en 1901.)

marché aux bœufs, aux vaches et autre bétail se tenait dans les ruelles avoisinantes, qui portaient les noms de l'Asnerie, de la Chevrerie, de la Triperie, de la Boucherie Saint-Paul, de la Lapinerie, de la Poulaille, dont quelques-uns se sont conservés jusqu'à ce jour. Vers la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, ce quartier était peuplé de juifs et de pauvres gens. Ce ne fut qu'en 1490 que des lettres patentes de Charles VIII ordonnèrent la translation du marché des bœufs, des vaches et des porcs à la Croix de Colle, devant le monastère actuel des Minimes ; le marché aux pores fut ensuite installé sur les fossés de la Lanterne, où il se trouve encore pour peu de temps. Dans la seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle, ces ruelles s'étaient complètement transformées. Elles étaient, dès lors, habitées par « plusieurs honorables et notables personnes qui avaient fait édifier plusieurs grandes et belles maisons », et par un grand nombre de « marchands natifs de Milan », et d'autres villes d'Italie, « qui étaient venus y loger, eux, leurs marchandises et boutiques ». Il n'y avait plus aucune raison de maintenir le marché aux bestiaux dans le centre de ce quartier riche, et l'éloignement de cet incommode voisinage allait accroître encore sa prospérité pendant le cours du xvi<sup>e</sup> siècle. Il suffisait d'y maintenir une boucherie, indispensable à l'approvisionnement de cette partie de la rive gauche de la Saône, ainsi que le marché aux légumes et celui de la poulaille. Nous les rencontrerons tout à l'heure. Mais, avant de nous engager dans ce labyrinthe de petites rues, traversons encore une fois la place du Change et revenons à notre point de départ.

A la descente du Pont de Pierre s'amorce, au nord, l'interminable rue qui conduit à la porte de Vaise ; elle longe le bord de la Saône et en dessine les sinuosités ; toute la rangée des maisons, du côté oriental, baigne dans la rivière. De distance en distance, s'ouvrent des ports, qui servent de points de démarcation entre les divers tronçons de cette voie publique. Du Pont de Pierre au port Saint-Eloi, situé devant la place de la Douane, c'est la rue de Flandres ; du port Saint-Eloi au débouché de la rue de l'Angile, c'est la rue de la Saônerie ; de la rue de l'Angile jusqu'au port Saint-Paul et au Pont de bois de Saint-Vincent, la rue des Hébergeries ou Albergeries, toute bordée

d'hôtelleries et d'auberges. Du Pont de Saint-Vincent à l'entrée de la rue de l'Épine, c'est la rue de la Peyrollerie, habitée par de nombreux peyrolliers ou chaudronniers; de là jusqu'à la place de la Roche, la rue Puits-du-Sel, où se trouve le grenier à sel; ensuite, la rue de Bourgneuf, jusqu'à la Chana, et enfin, la rue de Pierre-Scize, jusqu'à la Porte de Vaise, bâtie au pied du château-fort.

La ligne des maisons qui plongent dans l'eau, présente, du côté de la rivière, l'aspect le plus pittoresque. Les unes s'avancent en saillie, surplombant le courant; aux autres sont accolés des réduits, des tourelles. Plusieurs sont très élevées: il y en a de quatre, cinq, six étages; et leur hauteur paraît d'autant plus grande qu'elles ont, pour la plupart, fort peu de largeur. Beaucoup d'entre elles sont très anciennes, et en partie construites, dans les étages supérieurs, avec des pans de bois apparents, curieusement combinés. Presque toutes ces maisons communiquent à la Saône par des allées de traverse, et quelques-unes par des ruelles voûtées, qui sont ouvertes au public pendant le jour. Le premier de ces passages voûtés que nous rencontrons après la descente du pont, dont la maison d'angle appartenait aux Thomassin, se trouve au-dessous des deux plus importantes constructions de cette partie de la rue de Flandres; celles-ci étaient, à la fin du xv<sup>e</sup> siècle,



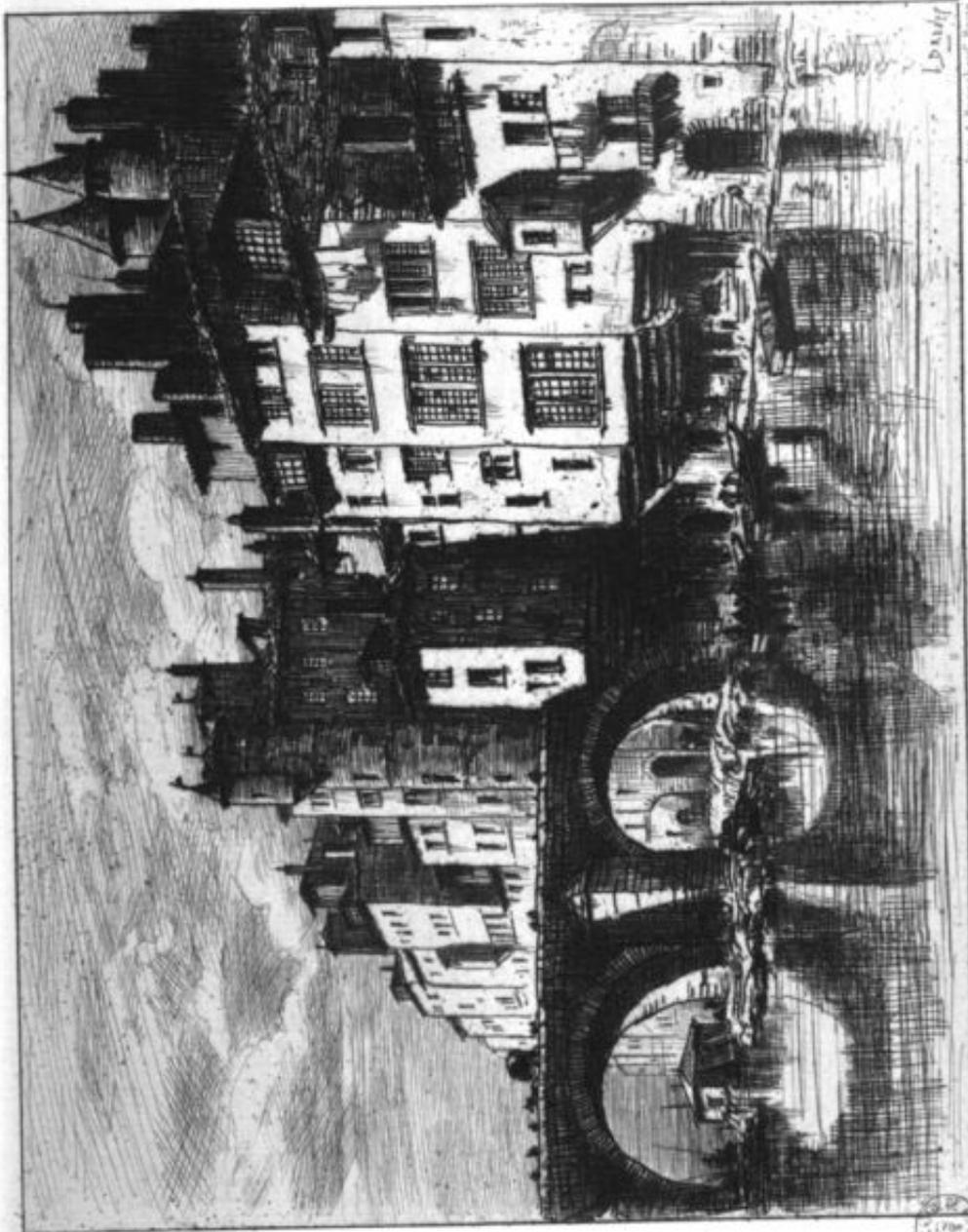
LE PASSAGE DE LA DOUANE, ENTRE LA RUE DE L'ANGILE ET LA PLACE DE L'ANCIENNE-DOUANE.  
(Dessiné en 1897).

aux Pocolot et aux Guerrier; Claude Guerrier, propriétaire de la maison située à l'angle sud-est de la rue de la Juifverie, fut le premier des douze échevins de 1495 à profiter des lettres patentes par lesquelles Charles VIII anoblit à perpétuité les échevins de Lyon; il était l'aïeul de François, seigneur de Combelande et baron de Jons, chevalier de Saint-Michel, qui se distingua, en 1557, à l'attaque de Bourg-en-Bresse. — En suivant la rue de Flandres, parmi les étrangers qui nous coudoient, au milieu des étoffes, des marchandises de toutes sortes, étalées devant les arcs des bou-

tiques et jusqu'au milieu de l'étroite chaussée, nous rencontrons des convois de mulets chargés de ballots et marchant à la file, avec des frontières et des œillères de cuivre marquées aux armes royales, d'où pend un morceau de drap rouge garni de longues franges et de glands; la musette d'osier suspendue sous les naseaux, ces mulets viennent de loin; ils apportent des marchandises à la Douane de Lyon. — Celle-ci est située en face du port Saint-Eloi, qui s'ouvre à notre droite, dans l'échancrure de la rue; quelques degrés conduisent à la rivière; là, sont amarrés de lourds bateaux, « savoyardos », sislandes; et, des bateaux à la rive, par la passerelle de planches, vont et viennent, au milieu des marchands affairés, affaneurs, portefaix, gagne-deniers, courbés sous le poids des lourds ballots. Toutes ces marchandises vont passer à la Douane, ou être mises en vente dans les boutiques du voisinage : boutiques des rez-de-chaussées des maisons, ornées de pimpantes et amusantes enseignes; boutiques provisoires en bois ou simples bancs en plein air, échelonnés le long des rues et tout autour de la place de la Douane, pendant la durée de la foire. Ce petit port Saint-Eloi, qui a été réparé en 1621 — car il était tellement dégradé, qu'« il s'y perdoit bien souvent des personnes et des chevaux » — est un des principaux ports de la navigation marchande. — L'Hôtel de la Douane est tout au fond de la place de ce nom (n° 3 et 4). Il se compose de deux grands corps de bâtiment : au rez-de-chaussée, à gauche, s'ouvrent plusieurs arcs de boutique; contre le milieu de la façade est accolée une sorte de tourelle carrée et encorbellée, en forme de guérite, avec une toiture à quatre pentes; devant le bâtiment de droite, s'avance une petite construction à large porche, servant de vestibule pour l'entrée des marchandises. La Douane de Lyon est connue dans le monde entier; toutes les marchandises importées du Levant, celles venant d'Angleterre et d'Allemagne à destination de l'Italie et des côtes d'Espagne, même celles expédiées des provinces françaises pour l'exportation, excepté les denrées alimentaires, sont tenues d'aborder à Lyon et d'y acquitter les droits. Seuls, les négociants des treize cantons helvétiques en sont exemptés pour leurs produits nationaux et ceux des villes libres impériales, en récompense des services que les régiments suisses rendirent pendant les guerres à François I<sup>er</sup>. — Les entraves créées par cette douane suscitent des plaintes incessantes. En 1632, il y eut une émeute à l'occasion de l'augmentation des droits; le peuple pillait l'Hôtel de la Douane, s'empara des papiers et des registres et les brûla sur la



place. La sédition fut apaisée par les magistrats et par le cardinal de Lyon, qui firent la promesse que les droits ne seraient pas augmentés. En même temps, le Consulat et l'archevêque intercédèrent auprès du roi pour obtenir qu'il fût indulgent envers les émeutiers. Mais le roi voulut faire un exemple; quatre régiments furent envoyés à Lyon et logés chez les habitants. On arrêta quelques pauvres diables; un maître des requêtes fut délégué pour faire leur procès. Cinq d'entre eux subirent la peine de mort.



MAISONS en AMONT du PONT de SAÔNE ( XVIII<sup>e</sup> SIECLE )  
*( Côte orientale de la Rue de Flandres )*

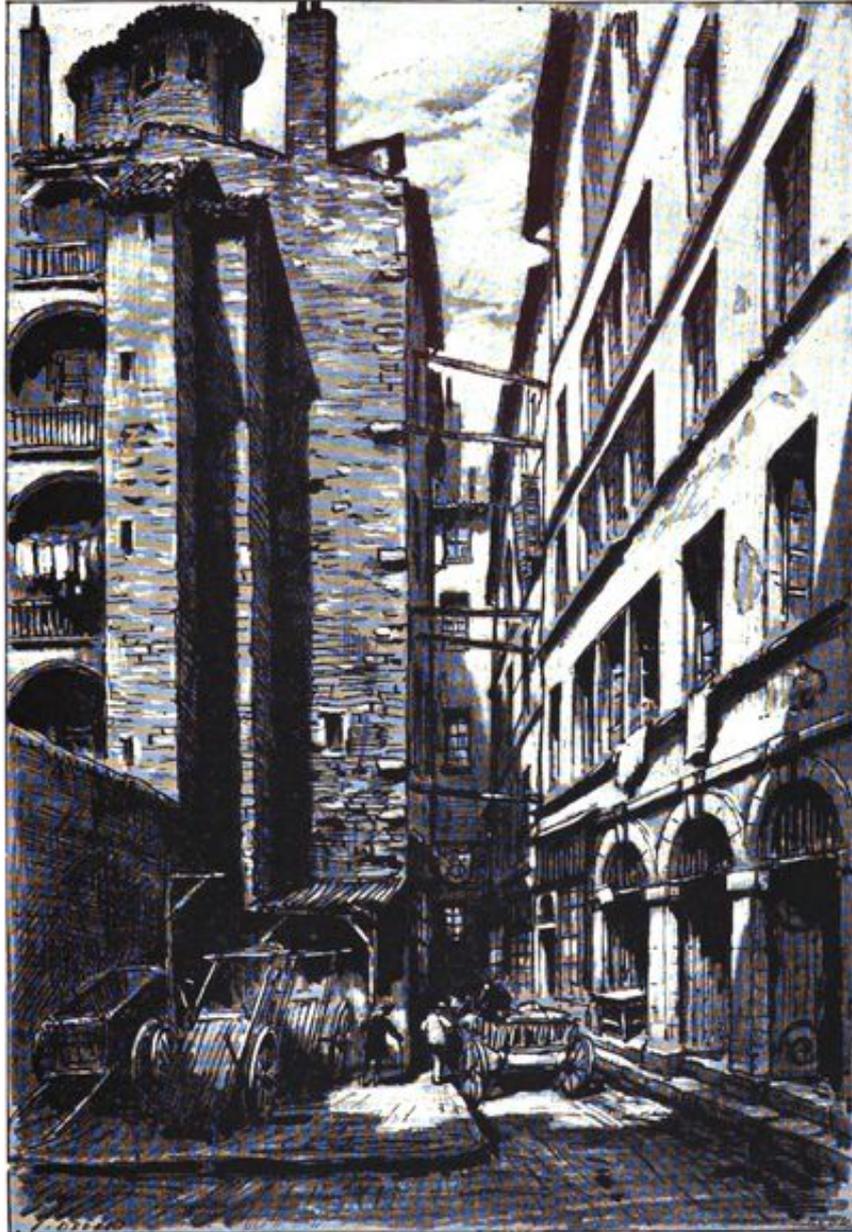
1789  
1790  
1791  
1792  
1793  
1794  
1795  
1796  
1797  
1798  
1799  
1800

J. Brevet del et sc.

Dep. A. Percebois? Paris



Plusieurs siècles avant l'établissement de la Douane, cette place était occupée par une église, appelée Notre-Dame de Lyon, puis Notre-Dame du Pont, de la Saunerie, de la Graneterie, enfin de Saint-Eloi. Déjà réputée extrêmement ancienne au moyen âge, cette église jouissait de prérogatives exceptionnelles et, dès le commencement du XII<sup>e</sup> siècle, ses desservants prétendaient marcher au moins de pair avec les chanoines de Saint-Paul. Elle s'étendait dans la largeur de la place actuelle ; son petit clocher carré, contenant plusieurs cloches, s'élevait au sud-ouest ; le chœur, de forme polygonale, était au nord-est, empiétant sur la rue, et, au long de la nef, étaient accolées cinq chapelles, basses et irrégulières, dédiées en l'honneur de la Sainte Vierge, de saint Eloi, de saint André, du Saint-Sépulcre et de saint Bernard. Cette église jouissait de tous les droits curiaux. Chaque dimanche, on y bénissait l'eau et le pain ; il y avait, comme dans toutes les paroisses, une croix élevée sur une haute haste, et une bannière sur laquelle était représentée la Vierge portant l'Enfant-Jésus ; dans les processions, cette bannière suivait celle de Saint-George et précédait celles de Saint-Alban, de Saint-



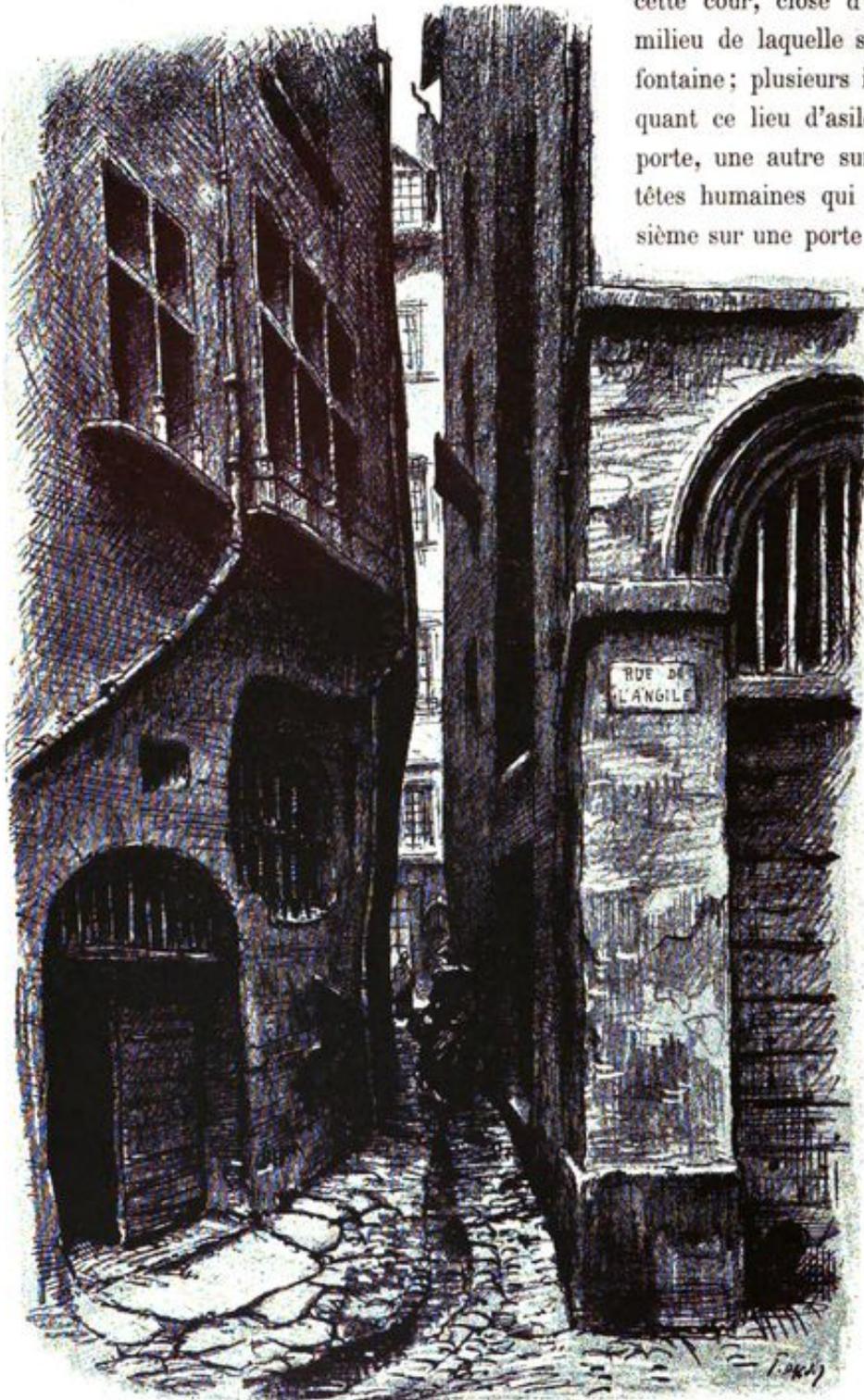
ENTRÉE DE LA RUE DE L'ARBALÈTE DU CÔTÉ DE LA RUE DES TREIZE-CANTONS. (Dessinée en 1896.)

Vincent, Saint-Nizier et Saint-Just. Un cimetière attenait à l'église et un hôpital en dépendait : celui-ci était situé au côté nord de la place, un peu en retrait derrière les maisons qui ont leur façade au coin de la rue de la Saonerie. Enfin, non seulement l'oratoire, l'hôpital et le cimetière, mais encore la place au devant étaient lieux d'asile inviolables, pour toute personne poursuivie qui

venait y chercher refuge en criant : « Franchise ! » On voit encore l'enceinte de l'ancien asile, dans

cette cour, close d'une barrière en fer, au milieu de laquelle sont une pyramide et une fontaine ; plusieurs inscriptions latines, indiquant ce lieu d'asile, se lisent, l'une sur la porte, une autre sur le mur à côté de trois têtes humaines qui y sont fixées, une troisième sur une porte surmontée d'une colonne

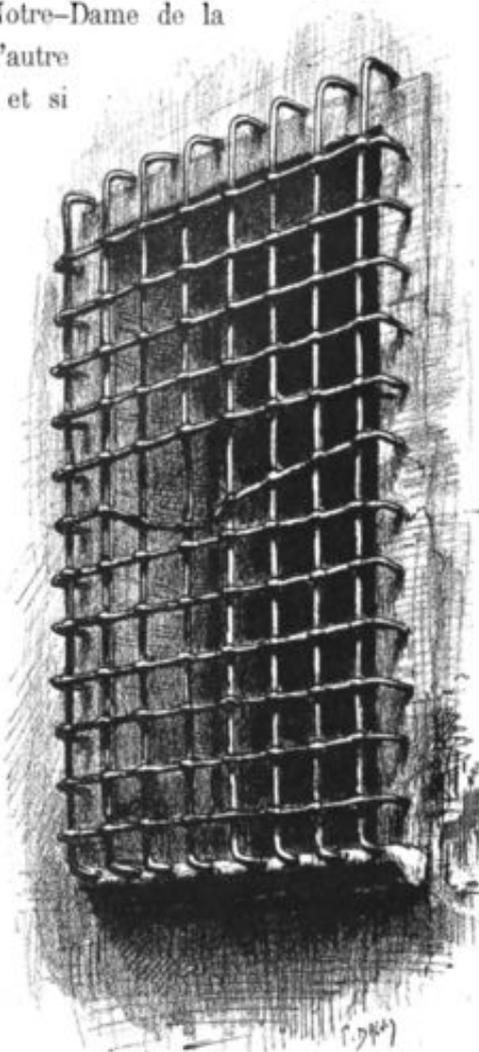
carrée. *Hic itur ad securitatem... Adhæ-  
rere Deo bonum est...*, etc. — Primitivement desservie par un collège de clercs qui se recrutaient eux-mêmes, l'église de Notre-Dame fut soumise hiérarchiquement à celle de Saint-Paul, en 1110, après que cette dernière, d'abbatiale qu'elle était, fut devenue à la fois paroissiale et collégiale ; puis, en 1197, l'archevêque Renaud de Forez fit donation de l'église, de l'hôpital et de ses dotations au Chapitre de Saint-Paul, en le chargeant d'administrer suivant les intentions des donateurs, et les chanoines formèrent une obédience, qu'ils appelèrent *de la Saunerie*, nom que l'on donnait à Notre-



LA RUE DE L'ARBALÈTE DÉBOUCHANT SUR LA RUE LAINERIE. (À droite, l'entrée de la rue de l'Angile.)

Dame à cause de sa situation. Vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, les revenus de cette obédience

étaient assignés sur une quarantaine de maisons en ville et, au dehors sur des fonds sis dans quatorze paroisses. — Mais, l'administration des chanoines de Saint-Paul fut si négligente, que les legs pieux devinrent de plus en plus rares et que l'hôpital perdit peu à peu de son importance. Dès le commencement du siècle suivant, des maisons particulières envahissaient le cimetière, et jusqu'à la cour de l'hôpital. Vers le milieu du xv<sup>e</sup>, le nom de Saint-Eloi, qui ne s'appliquait d'abord qu'à une simple chapelle, se substituait à celui de Notre-Dame de la Saunerie, et bientôt l'hôpital et l'église n'avaient plus d'autre vocable. Cet établissement hospitalier était tellement déchu et si profondément ignoré, à la fin du même siècle, que le Consulat résolut d'y faire placer « un escriteau, pour remonstrer qu'il y a hospital pour les pauvres ». L'hôpital devait, en effet, recevoir tous les voyageurs pauvres ou malades, les pauvres pèlerins allant à Saint-Jacques de Compostelle « et aultres » ; desservi, à cette époque, par un homme et une femme mariés, qui y avaient leur « demeure », il était installé dans une vieille maison, réduite à l'état deasure humide, enclavée, malsaine, qui se composait d'une salle basse et d'une salle haute, avec un certain nombre de chalits de sapin, disposés sur trois rangs et « garnis de quelques paillasses et aultres meubles ». L'autorité diocésaine en autorisa la suppression, quand les chanoines de Saint-Paul, ayant cédé au roi l'hôpital des Deux-Amants, à Vaise, pour la construction du monastère des Cordeliers de l'Observance, durent transférer ce dernier hôpital à la Chana, près de Pierre-Scize. En 1499, les bâtiments de l'antique maison de charité de Notre-Dame de Lyon étaient vendus en plusieurs lots à des particuliers. — La vieille église de Saint-Eloi, lézardée de toutes parts et menaçant ruine, était encore debout, mais ne servait plus à rien, lorsque le baron des Adrets s'empara de la ville. Un des chefs catholiques, Claude de Fenoyl, y établit un poste de vingt-cinq hommes et y soutint un véritable siège dans la nuit du 30 avril au 1<sup>er</sup> mai 1562. Jusqu'au jour, il résista bravement aux assauts des soldats calvinistes ; ceux-ci durent amener du canon pour le réduire. Bientôt les vieux murs s'écroulèrent, et Fenoyl fut obligé de se rendre ; du moins, il ne voulut sortir qu'avec les honneurs de la guerre, « le tambourin battant et l'enseigne desployée ». Les vainqueurs lui firent payer cher sa résistance ; enfermé au château de Pierre-Scize, il subit une longue captivité et refusa de recouvrer sa liberté au prix du serment de ne jamais porter les armes contre les religionnaires.



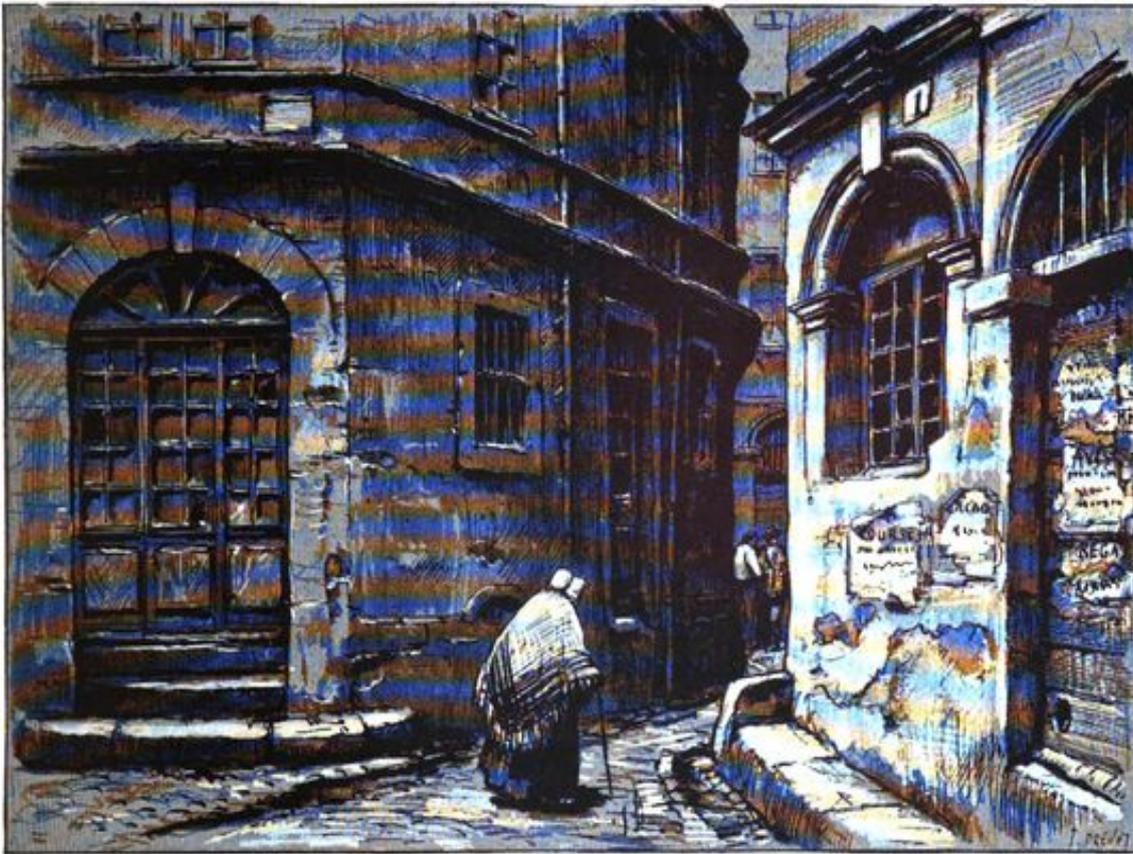
FENÊTRE GRILLÉE, au rez-de-chaussée d'une maison de la rue Saint-Eloi (démolie en 1896).

Après la place de la Douane, nous trouvons, à l'angle du port Saint-Éloi et de la rue de la Saonerie, un grand logis où pend l'enseigne du DAUPHIN. Du côté opposé de la rue, c'est,

quelques pas plus loin, l'hôtellerie du PORCELLET, ayant pour enseigne un porc sellé. Cette maison, qui joint, au midi, les dépendances de l'ancien hôpital, communique par derrière à la rue de l'Angile; elle est contiguë, au nord, à un bâtiment de six étages, qui fait l'angle de cette rue. C'est dans cette hôtellerie du PORCELLET, qu'une nuit, en 1541, l'effondrement d'un plancher causa la mort d'une vingtaine de voyageurs. Parmi les victimes de cette catastrophe, se trouvaient trois jeunes gentilshommes bourguignons, Claude de Bauffremont-Senecé, Philibert de Villars-Sercy et Jacques Bouton de Corberon; ce dernier était fiancé; il était venu à Lyon pour acheter les cadeaux de la corbeille de noces. Les trois jeunes gens se trouvaient couchés dans le même lit, comme cela se présente fréquemment quand les auberges sont pleines, et l'un d'eux s'amusait à lire des vers français à ses compagnons, lorsque, vers minuit, le plafond s'effondra sur eux et les écrasa. C'est dans ce même tripot que fut formé le complot d'abattre la Citadelle de Lyon, rasée en 1585, et c'est pour-quoi les partisans de cette démolition furent surnommés les « Pourcelets ligueurs de Lyon ».

En face du débouché de la rue de l'Angile, quelques maisons du bord de la Saône disparaîtront en 1662, pour l'ouverture d'un nouveau port, qui sera dédié au Dauphin, né le 1<sup>er</sup> novembre 1661, et recevra le nom de Port-Dauphin.

Nous entrons maintenant dans la rue des Hébergeries ou des Albergeries. A droite et à gauche, ce ne sont plus, en effet, à chaque maison, que des enseignes d'hôtelleries. Du côté de la Saône, LA CLOCHE, A SAINT-ÉLOY — encore une maison de six étages — LA POMME, au coin d'une ruelle de ce nom, qui conduit au bord de l'eau. A gauche, c'est LA TESTE NOIRE, à l'angle nord de la rue de l'Angile. A la suite, LES TROIS ROIS, la plus belle, la plus fréquentée de toutes les auberges de la ville, et celle où descendent la plupart des personnes de qualité. Le prince de Condé, à son retour d'Italie, y coucha le 2 mars 1623; le comte d'Essex y a séjourné avec sa suite; en 1608, l'Anglais Thomas Coryat y rencontra le comte de Brèves, qui se rendait à Rome en qualité d'ambassadeur de France. Il s'y trouvait aussi le lieutenant-général de Provence, fils du duc de Guise; ce prince, raconte le voyageur anglais, eut à son souper d'excellente musique; ensuite, les gentilshommes qui l'accompagnaient dansèrent, dans la grande cour, des voltes et des courantes. Nous voilà dans cette cour; en ce moment, elle est pleine de « courretiers » et de marchands étrangers; pendant les foires, on traite volontiers les affaires dans les cours des hôtelleries, où l'on est plus à l'aise que dans la rue ou sur la place du Change. A ce propos, une vieille servante des *Trois Rois* nous raconte un dramatique événement qui eut lieu en 1582 : plusieurs marchands de Paris, qui y étaient descendus, furent attaqués à main armée par des courtiers lucquois, aidés d'une troupe de soldats qu'ils avaient recrutés dans la Citadelle de Saint-Sébastien. — La tourelle d'escalier à pans coupés, les galeries ouvertes qui relient les corps de logis sont d'une élégante architecture de la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Sur le mur, près de l'entrée de la grande salle, nous lisons cette inscription plaisante : ON NE LOGE CÉANS A CRÉDIT, CAR IL EST MORT, LES MAUVAIS PAYEURS L'ONT TUÉ. Palsambleu ! l'hôtelier des TROIS ROIS est homme d'esprit ! Mais où donc se trouve la curieuse peinture signalée par Thomas Coryat dans ses *Crudités* ? La voilà dans cette autre cour : cela représente un porteur de balle qui s'est endormi en chemin et qu'une troupe de singes a dévalisé; l'un s'est emparé d'une paire de besicles, un autre d'un collier; ceux-ci ont dérobé des lanternes et des écritaires, ceux-là des croix, des encensoirs, des cartes; et, munis de ces objets hétéroclites, les singes ont grimpé aux arbres et contemplent



CARREFOUR DES RUES DE L'ARBALÈTE ET DE SAINT-ÉLOI. (Dessiné en 1897.)

avec force grimaces la petite malle vide, tandis que l'un d'eux, poussant un peu loin l'audace et l'ironie, a déculotté le dormeur et lui baise le derrière. L'Anglais Coryat chercha vainement « quel sens moral on peut tirer » de cette peinture; s'il eût remarqué la présence de tous les marchands qui fréquentent l'auberge, il eût aussitôt compris la naïve allégorie. — A la suite des *Trois Rois*, on aperçoit l'enseigne du *Chapeau Rouge*, puis celle du *Chapeau Couronné*, avec de grandes cours sur lesquelles plongent, au couchant, les fenêtres de toutes ces hôtelleries. Ce sont encore le logis de *Paris*, celui du *Lion d'Or*, où est la poste pour le roi; ceux du *Pin* et de *L'Aigle d'Argent*, et au coin du port Saint-Paul, celui où pend pour enseigne *Le Heaume*; cette dernière maison, qui était possédée, en 1520, par un florentin du nom de Barthélemy Poggi ou de Poges, appartenait encore en 1621, c'est-à-dire cent un an plus tard, à un membre de la même famille, qui s'appelait également Barthélemy de Poges; il acquit de la ville une partie du port Saint-Paul pour agrandir la maison qu'il avait fait bâtir à côté. — Cette rue des Hébergeries est une des plus pittoresques, et assurément des plus amusantes, que nous ayons traversées. On nous apprend que cette maison qui a pour enseigne *La Porte du Roy* appartenait au *xvi<sup>e</sup>* siècle à Pierre de Bourgogne; ces deux autres, à « Madame l'Argentière Pernette de Bourges », et celle-ci à un maître armurier nommé Gabriel de Russy. Mais ce qui captive notre curiosité, ce sont tous ces étrangers de tous costumes et de tous langages, arrivant les uns à cheval, les autres par la voie d'eau; ce sont les airs effarés des hôteliers, de leurs écuyers et de leurs valets, qui ne savent à qui entendre et, le

bonnet à la main, courent à droite et à gauche, des écuries aux cuisines, et de la salle à la cave. Les écuries sont pleines; on ne sait plus où mettre les chevaux des nouveaux arrivants. Vers les cuisines, les servantes rubicondes, le teint brûlé par la flamme, se trémoussent de la marmite au tourne-broche et du puits au poulailler; le long des landiers, des chiens flairent le fumet des rôts, leurs maîtres allongent les jambes vers la braise pour faire sécher leurs bottes. Et de tous côtés, retentissent des appels, des cris, des jurons. Les chambrières dégringolent l'escalier : « — Il n'y a plus de lit pour ces gentilshommes; quatre marchands de Bâle ont pris le dernier. S'il n'y en a pas à la TESTE NOIRE ou au CHAPEAU ROUGE, on dressera une paillasse dans la salle, à moins que ces gentilshommes ne préfèrent aller jusqu'à l'ESTOILE ou à la BOMBARDE, dans le quartier de Saint-Jean, ou encore à l'ÉCU DE FRANCE, en rue Lanterne... » Dans la salle, des marchands sont attablés, et boivent, et fument la pipe; ils n'ont cure de l'ordonnance du Consulat qui interdit aux hôteliers de tenir en leur logis aucune « académie de tabac à la pipe », à cause des « insolences et mauvaises actions qui s'ensuivent et dont on entend tous les jours diverses plaintes ». Leurs affaires terminées, les marchands ne pensent plus qu'à se divertir et faire bombance pendant le reste de la foire. Ils savent, par expérience, qu'en aucune autre ville on ne vit mieux qu'à Lyon. D'ailleurs, à considérer la quantité prodigieuse de victuailles qui s'amoncellent sur les tables des cuisines aux heures des repas, à voir les superbes et appétissantes brochées de viande, quartiers de bœuf et de mouton, poulets, chapons, dindons, qui rôtissent à grand feu sous le manteau des cheminées, on a la preuve que la réputation de bonne et copieuse chère, que s'est acquise l'hospitalité lyonnaise, est loin d'être usurpée. Un voyageur a écrit qu'en passant par Lyon, en 1636, il avait admiré deux choses : « l'une, un grand luxe aux habits, et une grande profusion aux festins et aux jeux ; l'autre, une grande charité dans les deux hôpitaux des malades et nécessiteux ». Ce voyageur avait observé juste ; nous avons admiré nous-mêmes la bonne tenue des hôpitaux créés et entretenus par les seules ressources de la générosité privée ; à chaque pas, nous avons remarqué la richesse des vêtements portés par de simples bourgeois ; quant à la profusion aux festins, nous en pouvons juger par les tables d'auberges, où tous ces gros marchands s'éternisent à manger et à boire.

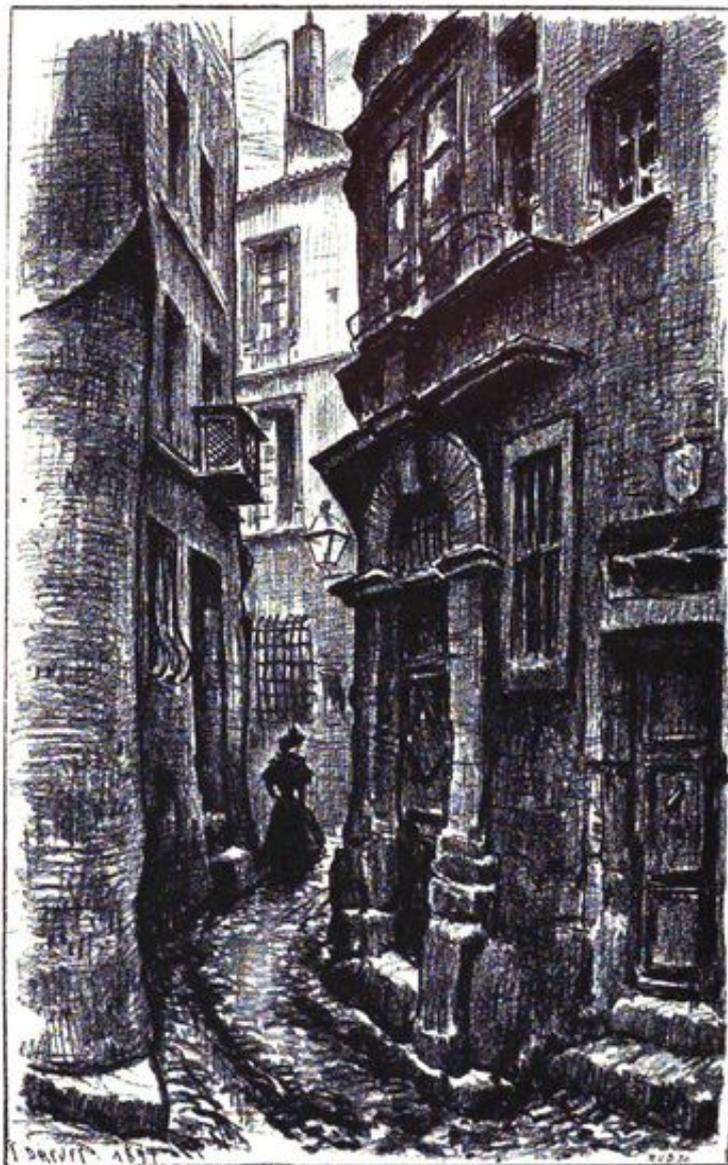
---

Pénétrons, à présent, dans le dédale de ces petites rues si étroites, si enchevêtrées, inextricable fouillis de couloirs et de culs-de-sac. Dans les plus larges de ces ruelles, il ne tombe jamais qu'une lumière avare ; le soleil n'éclaire qu'au milieu du jour les étages supérieurs ; ceux du bas n'en reçoivent, du côté de la rue, qu'un oblique reflet. A certains endroits, les hautes maisons aux ventres rebondis se serrent de si près, laissent entre elles si peu d'espace, qu'on pourrait se toucher la main d'une fenêtre à l'autre. Quant une charrette s'aventure par là, elle heurte des deux côtés les boute-roues ; s'il pleut averse, le ruisseau qui coule au milieu de la chaussée la transforme aussitôt en torrent et, les passants, mouillés jusqu'aux jarrets, reçoivent, en outre, sur le dos toute l'eau des toits canalisée dans les chanées. S'il fait du vent, on risque d'être assommé net par la chute des « quaiesses de fleurs et autres jardins pensilles (suspendus) » que les habitants mettent à leurs fenêtres malgré les défenses réitérées du Consulat.

Dans les plus obscures de ces ruelles, il y a pourtant de somptueuses habitations, occupées

par des familles fort riches, appartenant pour la plupart à la noblesse d'échevinage et à la grande bourgeoisie. En entrant dans la rue de l'Angile, nous rencontrons, à notre droite, une maison du xv<sup>e</sup> siècle, contiguë à celle de la TESTE NOIRE et faisant face au PORCELLET : c'est la maison de l'ANGELO ou de l'ANGELLE, qui a donné son nom à cette rue. Deux pas plus loin, toujours à droite, voici l'ancien hôtel de la célèbre banque Médicis. Dès le milieu du xv<sup>e</sup> siècle, Cosme de Médicis avait établi un comptoir à Lyon : en 1475,

Laurent y avait pour facteur Lionnet Rossi. Les Médicis occupaient, en 1493, une maison louée de Thomas Basto, dans la rue de la Juifverie, et la même année, Laurent Spinelli, « facteur de la banque de Médicis et Cosme », tenait « le derrière de la maison de Jean Palmier, visiteur du sel, donnant sur la rue de l'Angile ». C'est l'hôtel de la rue de l'Angile. Une grande cour communique, au couchant, dans la rue Noviale ou de la Boucherie Saint-Paul, où la maison de Jean Palmier joignait des bancs de triperie et de boucherie que possédait le notaire Louis Vitton. A cette époque, la banque Médicis prêta cent écus d'or au Chapitre de Saint-Jean, et l'on raconte que Charles VIII se saisit de ses valeurs, en partant pour son expédition de Naples. En face de l'ancienne banque Médicis et derrière le logis du PORCELLET, se trouve, au deuxième étage, un vaste jeu de paume occupant toute la profondeur de la maison, entre la cour et la rue de l'Angile ; ce jeu de paume, situé près des hôtelleries et du Change, au milieu du quartier le plus fréquenté par les marchands étrangers, sert aussi de salle de spectacle pour les troupes de comédiens ambulants ; Molière y jouera sans doute plus d'une fois, et y donnera peut-être, en janvier 1653, la première représentation de *l'Etourdi*. C'est dans un logis du voisinage, ayant issue sur le bord de la Saône, que Coyseau d'Assoucy, le poète burlesque, auteur de *l'Ovide en belle humeur*, viendra prendre gîte et séjournera quelque temps avant de suivre la troupe



LA RUE DE L'ARBALÈTE, EN 1897. (Au fond la rue Saint-Eloi.)

de Molière en Avignon. — Continuant dans la rue de l'Angile, nous rencontrons les maisons de LA VIERGE, de LA MITRE, des TROIS MAILLETS, plus loin, celle où pend pour enseigne LE GENTILHOMME FRANÇOIS; au-dessus de la porte, un curieux bas-relief représente une bacchanale et une danse de petits enfants. — Laissons à gauche la ruelle Saint-Eloi et ses fenêtres défendues par de solides grilles contre les entreprises des voleurs. Voici la rue de l'Arbalète et l'enseigne qui lui a donné son nom : un homme tirant de l'arbalète. C'était autrefois la rue appelée de la Chèvrerie, ainsi que la rue de l'Angile, à cause du marché aux chèvres. Au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, Etienne Turquet occupait, à l'angle des rues de la Saônerie et de la Chèvrerie, deux maisons appartenant aux du Peyrat, où il vendait d'un côté de la draperie, et de l'autre des harengs. Depuis quelque temps une société de frères tailleurs, vivant sous une règle religieuse, s'est établie dans cette rue de l'Arbalète. Près de là, se trouvent une belle porte sculptée

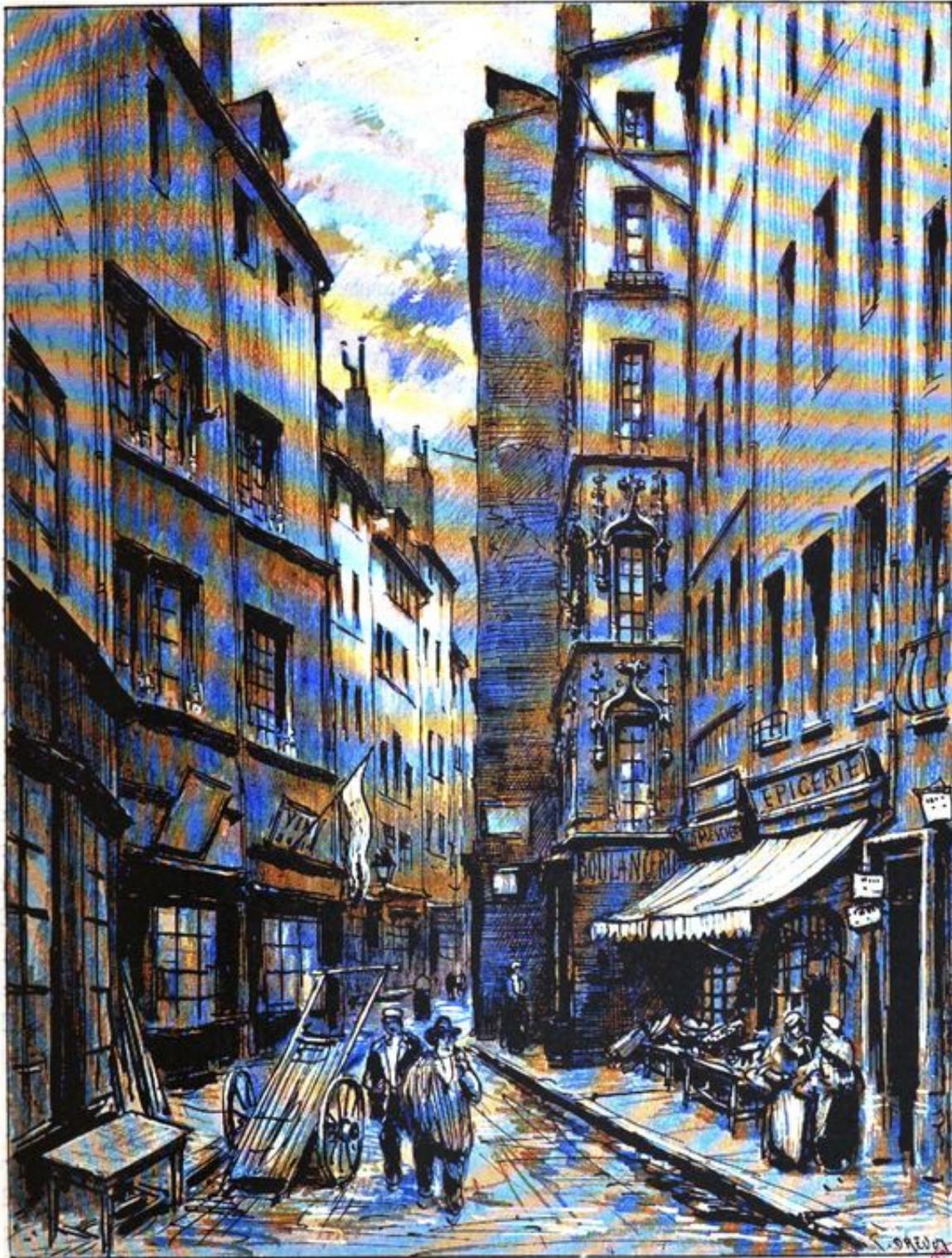


PUITS SURMONTÉ D'UN DÔME À ÉCAILLES EN DEMI-CERCLE, dans la cour d'une maison du xvi<sup>e</sup> siècle, rue Lainerie, 11. (Dessiné en 1896.)

(9, rue de l'Arbalète), représentant un combat de Tritons, une charmante maison de la Renaissance avec un puits et d'élégantes galeries (4, rue des Treize-Cantons), puis l'hôtellerie, si fréquentée par les marchands suisses, qui a pour enseigne les armoiries des treize cantons helvétiques, avec l'aigle noir à deux têtes portant la couronne du Saint-Empire, et tenant le globe et l'épée haute.

De la rue de l'Arbalète, nous arrivons à la rue de l'Asnerie (Lainerie); débouchant, à gauche, sur la place du Change, elle est continuée à droite, par la rue de la Poulailerie Saint-Paul, puis la rue Noviale ou de la Boucherie Saint-Paul. C'est une des plus larges et des plus intéressantes de ce quartier, si riche en belle architecture et en coins pittoresques. A l'angle de la rue de l'Arbalète (5, rue Lainerie), une jolie maison gothique, à deux étages, est décorée de figures grotesques aux retombées des moulures encadrant les fenêtres. Du même côté (n<sup>o</sup> 11), remarquons cette façade à grands cordons de pierre, la porte gothique, l'allée à hautes arcatures et voûtes d'arête, l'entrée de l'escalier avec ses moulures à pénétration, et au-dessus, ce fier blason sculpté sur cuir enroulé, montrant un casque à lambrequins dans un encadre-

ment de pilastres; enfin, le puits avec son dôme à écaille (dessin, p. 256), les fenêtres à meneaux; tout cela nous indique une opulente demeure seigneuriale. N'était-ce pas, au temps de Louis XII, une des maisons que possédait, derrière la Douane, François Dupré, vicomte de Bayeux, baron de Bourgoin, seigneur de Champagneux, du Chatelard de Rosselin? Ici, la rue de la Poulailerie Saint-Paul forme une petite place, par une suite de redans qui varient la perspective et animent agréablement le tableau. D'ailleurs, toutes ces habitations présentent quelque motif architectural



LA RUE LAINERIE, APPELÉE AUTREFOIS RUE DE L'ASNERIE, PUIS DE LASNERIE, DE LA LASNERIE, ENFIN DE LA LAINERIE.  
Vue prise en venant de Saint-Paul. A droite, l'élégante maison en gothique fleuri, n° 14. (Dessinée en 1899.)

digne de retenir l'attention. Là, c'est une porte à grosses moulures et un curieux escalier à noyau évidé (10, rue Lainerie). Plus loin, c'est une exquise construction gothique de la seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle, bâtie par un Mayet de Beauvoir : fenêtres couronnées d'arcades accolées, surmontées de fleurons, ornées de choux frisés, au milieu desquels sont sculptés des médaillons à portraits ; pinacles et moulures à arêtes vives décorant les intervalles des baies, ravissante petite niche découpée dans l'angle des deux façades, tout cela en un calcaire blanc rosé, du plus harmonieux effet (14, rue Lainerie). Un peu après, on aperçoit dans une allée (18, rue Lainerie), une voûte à nervures entrecroisées, avec des animaux symboliques aux retombées ; dans la tourelle à pans, un superbe escalier à vis, reposant par un angle sur un pilier ; aux tournants, des figures sculptées d'anges, de dragons, et, à chaque étage, une petite arcature formant une élégante loggia, ornée d'un



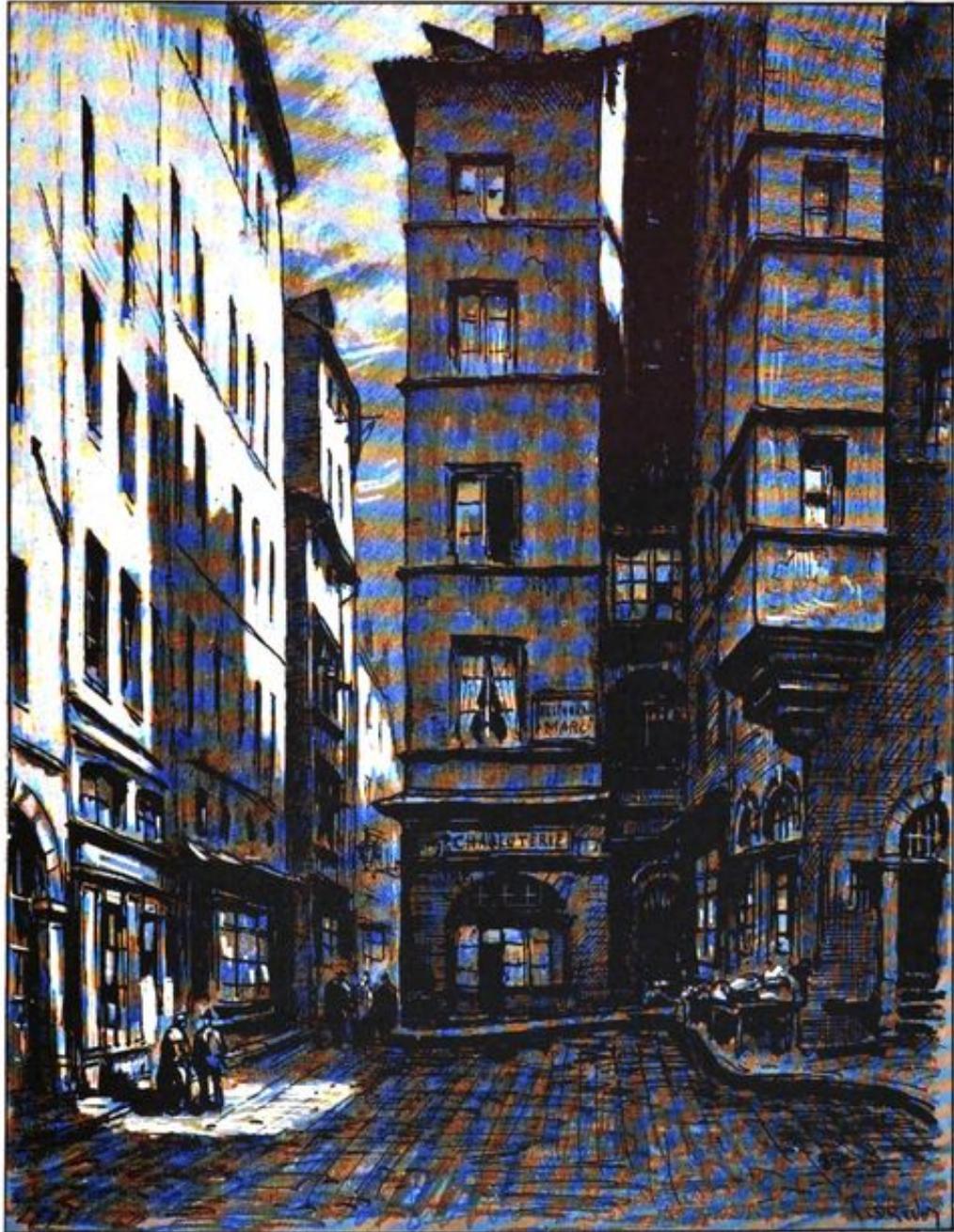
PARTIE SEPTENTRIONALE DE LA RUE LAINERIE,  
DÉBOUCHANT SUR LA PLACE SAINT-PAUL. (Dessiné en 1893.)

blason au croisement des nervures. — Nous voilà sur la place de la Poulallerie Saint-Paul. A la vérité, est-ce bien une place, que cet étroit carrefour resserré entre le massif de constructions qui s'étend au nord du côté de Saint-Paul, la rue qui monte, au couchant, vers les Grands-Capucins, et la rue Noviale ou de la Boucherie, qui se dirige au nord-est ? Mais, si exigüe que soit cette placette, elle n'en est pas moins un des endroits les plus curieux du vieux Lyon. Voilà, par exemple, du côté du couchant (3, place Saint-Paul, voir dessins p. 258 et 259), au flanc d'une maison du xvi<sup>e</sup> siècle, une jolie tourelle carrée, posée en encorbellement, et continuant l'intéressante perspective en ressauts, que nous admirions tout à l'heure ; en face (5, place Saint-Paul), c'est un remarquable intérieur de cour avec des balustres en pierre à chaque étage, puis une vaste arrière-cour avec paliers à grandes arcatures d'aspect sévère, sous lesquelles s'encadre l'escalier en demi-cercle.

Au nord-est de la place de la Poulallerie, la rue de la Boucherie Saint-Paul ou rue Noviale (Nouailles) s'étend jusqu'au Puits-d'Amour, d'où la rue du Charbon-Blanc (de l'Ours) communique à celle des Hébergeries un peu en amont de la rue de l'Angile. La boucherie est établie dans cette rue au moins depuis le commencement du xiv<sup>e</sup> siècle ; elle comprenait, au xv<sup>e</sup>, plus de cinquante bancs ou boutiques. En 1508, on avait fait mettre des portes aux deux extrémités, « à cause des maraulx et coquins qui alloient eulx retirer esdites boucheries, aussi, plusieurs ribleurs et mauvais garçons bateurs de gens ». Pendant l'occupation protestante, la boucherie Saint-Paul, réputée lieu infect, fut entièrement démolie ; mais il n'y en avait pas d'autre dans le voisinage ; les particuliers qui tiraient un revenu de la location des

étaux obtinrent peu à peu l'autorisation de les relever. Ce n'est point une boucherie fermée; toutefois, comme pour celle de Saint-George, qui est aussi, nous l'avons vu déjà, une boucherie ouverte, les arrêtés consulaires ont fixé des limites dont les bouchers ne peuvent s'écarter et dans lesquelles on les force à rentrer quand ils en sont sortis.

Ce coin sordide et nauséabond, qui subsistera encore près de deux siècles, — jusqu'en 1826 — comme un dernier vestige de l'ancien quartier de la Porcherie, fait un violent contraste avec les rues de l'Asnerie et de la Juifverrie, bordées de charmants hôtels et habitées par les premières familles de la ville. Nous n'avons visité que la partie méridionale de la rue de la Juifverrie; il nous reste à voir la partie située du côté de Saint-Paul, après la « ruelle Punaise » ou le « Rieu », couloir



ANCIENNE PLACE DE LA POULLAILLERIE SAINT-PAUL. A droite, une tourrelle carrée en encorbellement, à l'angle d'une maison du xvi<sup>e</sup> siècle. (Dessinée en 1899.)

malpropre descendant de la rue Saint-Barthélemy (entre les n<sup>os</sup> 18 et 16). Deux habitations, contiguës l'une à l'autre, sont particulièrement remarquables. La première (n<sup>o</sup> 10), ornée d'une imposte en bronze à entrelacs, a sur son portail les armoiries d'Antoine Bonyn de Servières,

contrôleur général des finances de Lyon, qui maria en 1566 sa fille Philiberte à Antoine Grollier, secrétaire du roi et conseiller de ville. Devenu possesseur de cet hôtel, Antoine Grollier fit à



## La Ruelle Punaise

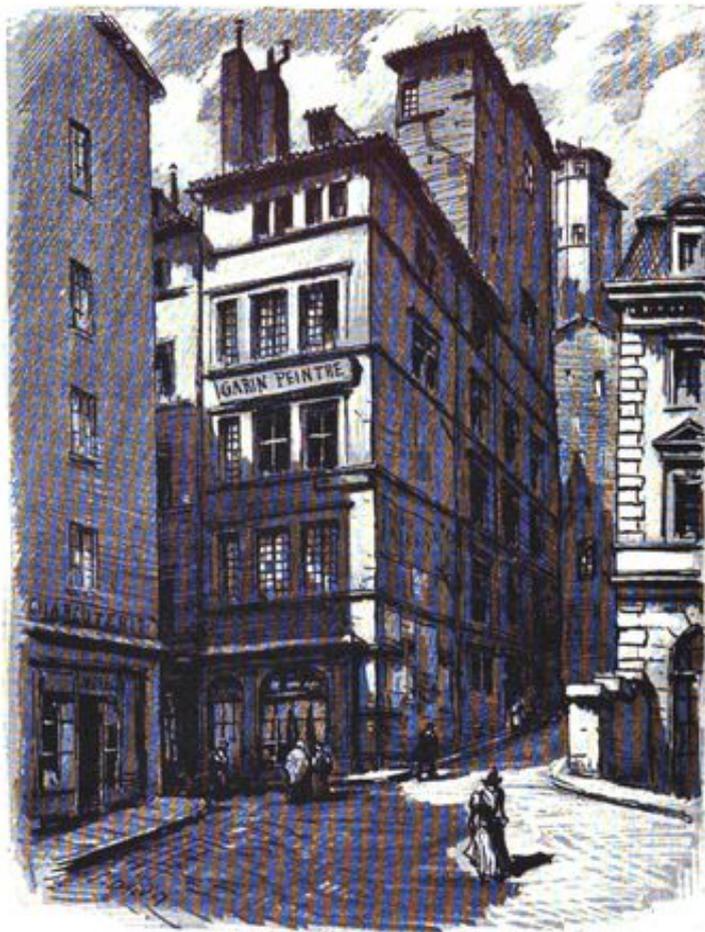
Passage fermé par une porte à claire-voie et communiquant de la rue Juiverie à la montée Saint-Barthélemy.

l'intérieur de superbes décorations. Les salles, avec leurs riches boiseries, leurs plafonds aux poutrelles peintes et rehaussées de dorures, comptaient certainement parmi les plus vastes et les plus belles que l'on pût rencontrer dans les demeures particulières de la ville, lorsqu'en 1582, Henri III reçut une collation et un grand bal « chez M. de Servières ». — A côté (n° 8), se trouve la fameuse maison d'Antoine Bullioud, l'un des quatre trésoriers de l'épargne, ou général des finances pour les provinces de Bretagne. Ce fut pour lui que Philibert de l'Orme fit exécuter, en 1536, à son retour de Rome, cette admirable galerie, flanquée de deux pavillons demi-circulaires et soutenue par deux trompes, que le grand architecte mentionne dans ses œuvres et qu'il n'estimait pas inférieure à la trompe oncée du château d'Anet. — Plus loin (n° 7), on aperçoit, sous une accolade avec un blason, une imposte grillée se démontant comme celle de l'hôtel de Gadagne; puis, la jolie « maison peinte », de Jacques Stella, qui a peint à fresque, sur la façade, des scènes mythologiques, avec un Neptune, des chevaux marins, et des enroulements de feuilles d'acanthe de la plus grande richesse. — Comme celles de la rue du Bœuf, toutes les maisons de la rue Juiverie situées du côté de la colline donnent, au couchant, sur des terrasses et des jardins, et reçoivent une abondante lumière. Aux fenêtres ornées de fines moulures, on s'attend volontiers à voir apparaître le délicat profil d'une grande dame, d'une gentille damoiselle aux yeux bleus frangés d'or. Dans la rue, ce sont les merveilleux tournois du temps de Charles VIII et de Louis XII, les brillants costumes des princes et des gentilshommes de la suite royale, les « eschaffauds » parés de draps de soie, d'or et d'argent, sur lesquels a pris place la fleur de la bourgeoisie lyonnaise, revêtue de ses plus riches atours; et, le soir, toute cette jeunesse, ardente aux plaisirs, courant « danser et baller » avec les dames « belles et de bonne grâce ». — Vision rapide, aussitôt

évanouie. La réalité d'aujourd'hui, c'est l'affluence non moins pittoresque des étrangers montant vers Saint-Paul ou descendant vers la Loge aux Changes. Une caravane de marchands, arrivant à cheval, du côté de la porte de Vaise, s'arrête devant l'hôtellerie à l'enseigne de *SAINTE-CATHERINE*, qui s'étend par derrière jusqu'à la rue Saint-Barthélemy, et dont les tours élancées dominent toutes les constructions environnantes.

Nous voici à l'extrémité septentrionale de la rue de la Juiverie. Une Vierge à l'Enfant, placée dans une élégante niche renaissance, décore la maison d'angle, vaste construction de la fin du *xvi<sup>e</sup>* siècle, décorée de galeries à grandes arcatures. En poursuivant au nord, nous trouverons la rue Misère et les autres ruelles qui entourent l'église Saint-Paul. Mais nous devons auparavant gravir la rue Saint-Barthélemy et monter à l'église de Fourvière.

Le commencement de la montée, extrêmement raide, est resserré entre deux rangées de maisons. A gauche, un magnifique hôtel, bâti au temps de Henri IV, montre de larges galeries et un escalier aux courbes élégantes (n° 1, montée Saint-Barthélemy). Devant nous et au-dessus du coude formé par la rue Saint-Barthélemy, se dressent, à l'angle méridional de la montée des Capucins, les hautes tourelles de l'hôtel ou « Château Milan » (n° 2 démoli; voir dessins p. 262-263), ainsi appelé, dit-on, de ce qu'il aurait été la demeure de Claude Patérin, vice-chancelier du duché de Milan pour le roi Louis XII; — il y a, d'ailleurs, un grand nombre de Milanais établis dans ce quartier. Cet hôtel, dont on remarque les belles portes sculptées, appartient aujourd'hui à Guillaume et François Gelas, fils de Claude Gelas, et parents de feu Claude de Gelas, évêque d'Agen, conseiller-clerc au Parlement de Paris et conseiller d'État, mort en 1630.



ENTRÉE DE LA MONTÉE SAINT-BARTHÉLEMY, AU SUD-OUEST  
DE LA PLACE SAINT-PAUL.

La maison d'angle a été démolie en 1898, pour la création de la gare Saint-Paul-Fourvière-Loyasse. A gauche, l'entrée de la rue Juiverie. Au fond, la maison dite *Château Milan*. Sur le sol de la place Saint-Paul actuelle, se trouvait un îlot de maisons entouré par la rue *Misère* (au couchant, devant la gare de Montbrison, sur le prolongement de la rue Juiverie), la rue *Noviate* (plus tard *Nouailles*) ou de la *Boucherie Saint-Paul*, au levant, et la rue et place de l'*Ours*, au nord (voir plus loin, p. 274). L'ouverture, en 1861, de la rue Octavio-Mey actuelle, jusqu'au quai, à travers le massif de constructions qui était situé entre la rue de l'Angile et la rue de Nouailles, et les travaux exécutés de 1872 à 1874, pour la construction de la gare de Montbrison, transformèrent considérablement toute la partie de ce quartier qui avoisine l'église de Saint-Paul. La percée que l'on entreprend, de la place du Petit-Change à la place Saint-Paul, achèvera d'enlever sa physionomie pittoresque à la partie méridionale et, pour le triomphe de la ligne droite, fera impitoyablement disparaître ce qui subsistait des admirables demeures des *xv<sup>e</sup>* et *xvi<sup>e</sup>* siècles. — (Cf. BLATON, *Lyon pittoresque*).

Cette famille est originaire du Forez et alliée aux Villars ; on voit ses armes encastrées dans la



LA RUELLE OU IMPASSE MATAFELON, AU BAS DE LA MONTÉE SAINT-BARTHÉLEMY, ET LA MAISON A TOURELLES DITE « CHATEAU MILAN » (démolie en 1898).

A gauche, l'entrée principale de l'ancienne maison Mey, dite *Pilata*, du nom de Guillaume Pilata, gendre d'Ottavio Mey, aujourd'hui occupée par la maison-mère des Pères Maristes. — Le troisième monastère des Ursulines de Lyon, établi en 1651 et dédié à saint Augustin, avait son église sur l'emplacement de la maison qui, avant les démolitions causées par les travaux du funiculaire de Fourvière, portait le n° 6 de la montée Saint-Barthélemy. Ce couvent fut, sous l'archevêque Claude de Saint-George (1693-1714), réuni à celui de la rue Vieille-Monnaie ; toutefois, sa chapelle subsistait encore à la fin de la Révolution. — Au XVIII<sup>e</sup> siècle, après la ruine de Guillaume Pilata, la maison Mey passa dans les mains du sculpteur Marc Chabry, puis dans celles de la famille Lortet, qui en resta propriétaire jusqu'en 1837, date de l'établissement des Maristes. Avant la Révolution, il y eut dans cette maison un temple maçonnique.

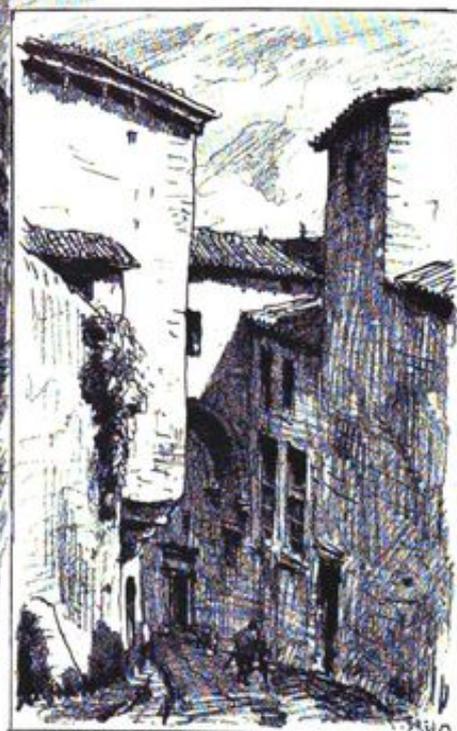
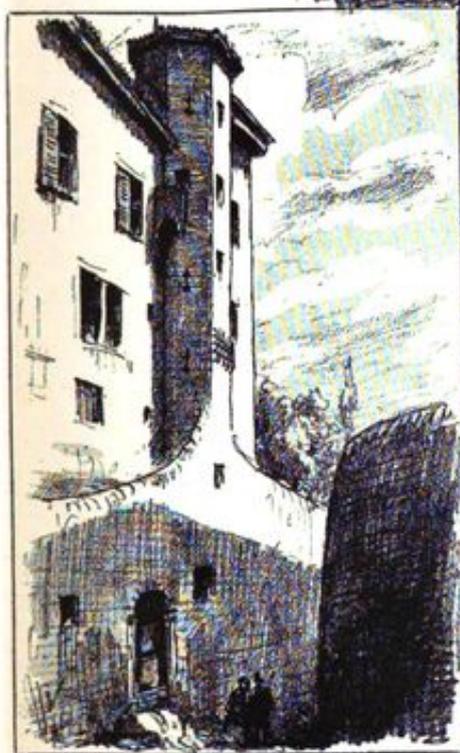
muraille, à l'entrée de l'étroite ruelle Matafelon. Celle-ci grimpe, en pente raide, au flanc méridional du Château Milan ; elle aboutit à la chapelle Saint-Barthélemy, où était l'ancienne recluserie de ce nom et que nous visiterons tout à l'heure. — De l'autre côté de la ruelle Matafelon, se trouve un grand bâtiment sans caractère architectural, prenant son entrée sur la rue Saint-Barthélemy (ancien n° 4) ; il a été élevé en 1634 par Antonio Mey, le même qui, en qualité de recteur de l'Hôtel-Dieu, fut le promoteur de la reconstruction

de l'église de cet hôpital. D'origine florentine, la famille Mei ou Mey figurait déjà, au XVI<sup>e</sup> siècle, parmi les Italiens notables qui exerçaient le commerce à Lyon ; l'on signale, en 1569, un Lucas Mei, qualifié d'homme honorable, *honorabilis vir*, et trois ans après, un Paul Mey, marchand à Lyon. En 1613, un sieur Hugues Mey habitait, rue de la Juifverie, la maison de Maleyzieu, dont une partie était occupée par un autre Italien d'origine, Bernardin Stoppa. Quatre ans plus tard, Antonio Mey, le futur recteur de l'Hôtel-Dieu, demeurait dans une maison acquise d'Hugues Trippier, rue de la Juifverie, « faisant le coin d'icelle, montant aux Capucins ». De là, il vint habiter la maison qu'il se fit bâtir de l'autre côté de la rue Saint-Barthélemy, sur le tènement de Matafelon ou du Colombier, et qui s'étend du levant au couchant. C'est là sans doute qu'Antonio Mey et son fils Ottavio ont fait, vers l'année 1640, l'invention du lustrage des soies. Cette découverte, qui rend de grands services à la fabrique des étoffes de soie, va permettre à Ottavio Mey d'acquérir une grande fortune dont il fera un noble usage. Devenu, d'après le

témoignage du Consulat, « un des plus notables et plus considérés marchands et négociants en gros, en grand crédit, réputation et probité notoire », Ottavio Mey ajoutera, vers 1673, à la maison paternelle, un second corps de bâtiment qui s'étendra du nord au sud, en s'appuyant à angle droit sur le premier, et qui sera construit avec autant de somptuosité que de goût. L'heureux inventeur du lustrage des soies, amateur



éclairé d'objets d'art, réunira une précieuse collection de médailles et d'antiquités, ainsi qu'une galerie de tableaux, qui seront libéralement ouvertes aux étrangers de passage à Lyon, et que visiteront Louis XIV et, M<sup>me</sup> de



LA MONTÉE SAINT-BARTHÉLEMY.

A gauche, LE LOGIS DE LA BRÉDA. — Au milieu, LA TOUR SAINTE-CATHERINE, dépendant de l'ancienne hôtellerie de la rue Juiverie. — A droite, L'ANCIENNE VOUTE DES CHAZAUX, montée St-Barthélemy, vue en descendant.

Séviigné. — Par la ruelle Matafelon, nous arrivons à la vieille chapelle Saint-Barthélemy ; sa petite nef surplombe le mur de cette montée ; l'intérieur est des plus simples : trois rétables, dont l'un en bois doré, quelques tableaux et des bancs ; c'est ici que les marchands lucquois tiennent leurs assemblées et font leurs dévotions. Il y a un chapelain ; mais il ne s'y fait plus guère d'autre service que les veilles et jour de la fête du saint, où Messieurs les membres de l'église collégiale de Saint-Paul viennent en procession dire les premières vêpres et, le lendemain matin, célébrer la messe. A côté de la chapelle, on voit encore la maisonnette où vivait le « reclus », sa petite cour et son jardinet. — Lorsque Ottavio Mey fera élever le second corps de bâtiment de son

habitation, il achètera en 1674 le tènement de cette chapelle, devenue inutile au public; à cette époque, les marchands lucquois auront cessé de s'y réunir; le titre de Saint-Barthélemy et l'office annuel seront alors transférés à l'église du troisième monastère des Ursulines, qui sera installé dès 1651 dans l'ancienne dépendance de la vieille chapelle et au-dessous de celle-ci, le long de la rue Saint-Barthélemy (n° 6).

Reprenons notre ascension vers Fourvière. Sur notre gauche, du côté de la ville, se dressent au bord de la montée la tour pittoresque de l'hôtellerie SAINTE-CATHERINE. Un peu plus loin, c'est la « maison d'Izeron », ainsi nommée des Lavieu, seigneurs d'Izeron, au xiv<sup>e</sup> siècle, qui étaient propriétaires des terrains situés au nord des degrés du Change, lesquels, pour cette même raison étaient jadis appelés « les degrés d'Izeron ». Cet escalier n'était d'abord qu'une impasse, desservant les habitations riveraines; l'issue sur la rue Saint-Barthélemy ne fut ouverte que pendant l'occupation protestante, peu de temps avant que le maréchal de Vieilleville n'ordonnât qu'un jardin appartenant au capitaine Sala, au-dessus des degrés du Change, fût accommodé pour l'exercice de la religion réformée. — Au coin de la montée du Garillan, nous retrouvons l'ancienne maison des Gondi, dans laquelle se créera, en 1683, le Séminaire de la Propagation de la Foi ou des Nouvelles Catholiques. — Vis-à-vis, du côté de Fourvière, sont de vastes terrains appartenant aux Mascrani. Là s'établiront, en 1668, les prêtres missionnaires de Saint-Lazare, dont la maison deviendra, sous Charles X, un monastère de la Visitation et sera, en 1845, acquise puis considérablement agrandie par les Frères de la Doctrine chrétienne. — A la suite est le couvent des Récollets de Belle-



L'ANCIEN PASSAGE VOUTÉ DU MONASTÈRE DE CHAZAUX, MONTÉE SAINT-BARTHÉLEMY  
D'après un croquis de Paul Saint-Olivé, fait en 1866. (Voir le dessin de la page 267.)

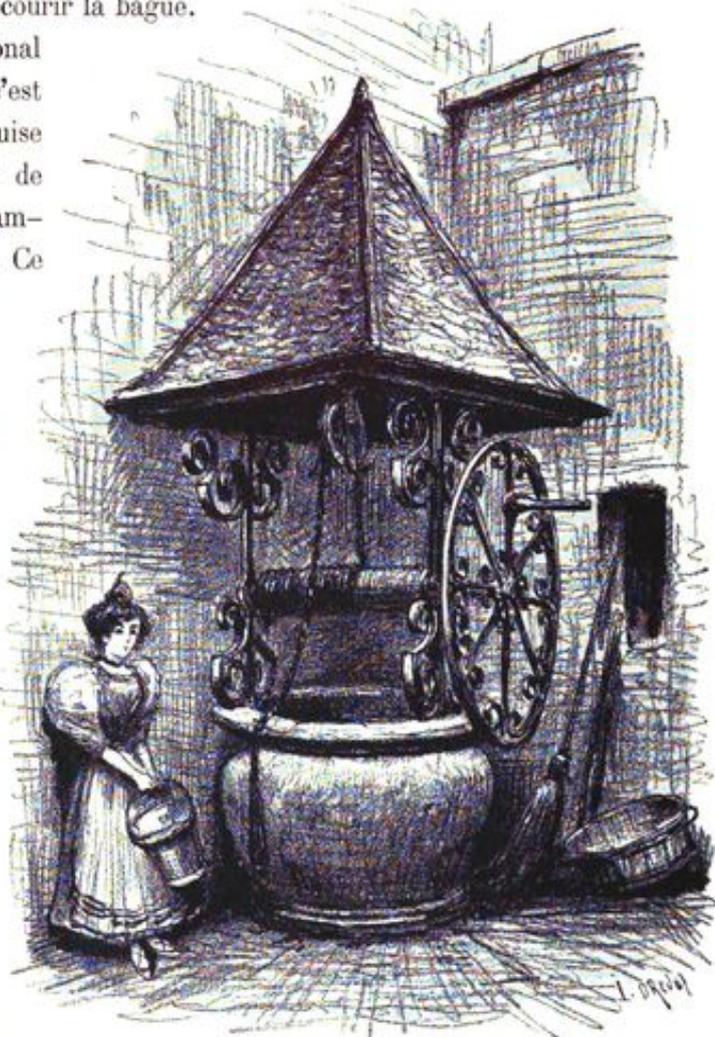
Les bâtiments de l'abbaye royale de Chazaux, transformés en hôpital militaire pendant le siège de Lyon, furent affectés, quelques années plus tard, au dépôt de mendicité. Depuis la création, en 1860, de l'établissement d'Albigny, la maison de Chazaux a été réunie à l'hospice de l'Antiquaille, dont elle forme une dépendance. Le grand corps de bâtiment date du xvii<sup>e</sup> siècle.

Grève, ainsi appelés du nom du tènement sur lequel est située leur maison. La reine Marie de Médicis ayant donné des fonds à ces religieux pour leur permettre d'acheter cette habitation, qui était la propriété de Jacques de la Porte, conseiller au Parlement de Dombes, ceux-ci vinrent s'y installer en 1623, après s'être logés pendant un an dans la rue Neyret. L'église des Récollets sera bâtie en 1648, par un religieux de cet ordre, le frère Valérien, et ornée de tableaux exécutés par le frère Luc. A côté du couvent, se trouve le tènement de Rieu, où le comte de Bury et d'autres seigneurs venaient courir la bague.

En face des Récollets, à l'angle septentrional de la rue de Tire-Cul (montée des Chazaux), c'est la maison de Beaulieu, léguée en 1627, par Louise de Langes, veuve du président Balthazard de Villars, à sa fille Claire, femme de M. de Champagnieu, qui en est aujourd'hui propriétaire. Ce portail à voûte surbaissée est l'entrée principale de l'habitation. Le savant Fabri de Peirese, conseiller au Parlement de Provence, logea ici en 1612; il nous apprend lui-même qu'il se complut au milieu des livres rares et des tableaux, et admira les nombreuses médailles réunies par le président de Villars, qui lui fit don de plusieurs pièces précieuses. — Cette maison, transformée et augmentée d'importantes constructions comprenant une chapelle, une salle d'assemblée et des parloirs, sera, depuis 1707, affectée à l'établissement des Filles de la Providence, dirigé par des religieuses Trinitaires (voir dessin p. 267).

En continuant à monter, nous arrivons devant l'ancien hôtel de Mandelot, occupé depuis 1623, par les religieuses bénédictines de Chazaux. Il est situé à gauche, du côté de la ville; au-dessus de la porte principale, on voit deux écussons sur lesquels sont sculptées, ici,

les armoiries du gouverneur François de Mandelot: « d'azur à la fasce d'argent »; là, celles de sa femme, Eléonore de Robertet. Un peu plus haut, se trouve une élégante porte de la Renaissance, flanquée de colonnes à chapiteaux. Cet hôtel fut bâti, au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, par un riche Italien, nommé Paulin Benedicti, qui en fit une somptueuse habitation. Quelques années plus tard, François de Mandelot s'en rendait possesseur. Ce fut alors un séjour de fêtes et de plaisir; les salles richement décorées, les jardins aux fontaines jaillissantes reçurent les hôtes les plus illustres. Après la peste de 1582, Henri III vint passer une vingtaine de jours dans cette résidence du gouverneur de



PUITS DE FORME ELLIPTIQUE, AUTREFOIS PLACÉ DANS LA COUR D'UNE MAISON DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE, MONTÉE SAINT-BARTHÉLEMY.

Lyon; quand il revint en 1584, des fêtes splendides y furent données en son honneur. A chaque instant, on voyait arriver ici les notables lyonnais, qui se réunissaient chez le représentant du roi pour aviser à la sécurité de la ville, sans cesse menacée par les entreprises des protestants. C'est là que Mandelot mourut, un jour de novembre de l'année 1588; pendant ces temps troublés, ses



L'ANCIENNE MAISON DES FILLES  
DE LA PROVIDENCE.

AUPARAVANT MAISON DE BEAULIEU, ET L'ANCIEN ESCALIER DE TIRE-CUL, AUJOURD'HUI  
MONTÉE DES CHAZEAUX. (D'après un croquis de Paul Saint-Olive, 1865.)

L'établissement des Filles de la Providence datait de 1707; il fut approuvé par lettres patentes en 1716, supprimé pendant la Révolution, réorganisé en 1815, rue Sala, dans une partie de l'ancien cloître des religieuses de la Visitation, sous le nom de Sœurs Trinitaires, et transféré plus tard dans le IV<sup>e</sup> arrondissement, près du fort Saint-Jean. — La chapelle de la maison de la montée Saint-Barthélemy avait été décorée par le sculpteur Chabry fils, sur les dessins de Delamonce; on y voyait plusieurs tableaux de Vermansal. — Cf. Abbé JAVELLE, *Le royal monast. de Chazaux*.

hautes fonctions ne l'avaient pas enrichi; à ses derniers moments, il pria le P. Edmond Auger d'exposer au roi qu'il mourait pauvre et endetté pour le service de Sa Majesté, et, recommandant aux échevins sa femme et ses filles, il les supplia de ne point permettre que ses meubles et ses habits fussent vendus sur la place des Changes. Le bruit des fêtes avait à jamais cessé dans cette demeure. On assure qu'Henri IV y logea, dans un quasi incognito, en 1595, pendant les jours qui précédèrent son entrée solennelle, lorsque, si l'on en croit la tradition, la belle marquise de Monceaux, Gabrielle d'Estrées, vint s'installer, quelques pas plus haut, à droite, dans l'élégante maison de Bréda, dont les jardins s'élèvent en terrasse jusqu'au-dessous de Fourvière. Le roi vert-galant avait donné l'ordre au Consulat d'acheter à la marquise des tapisseries de Bergame, pour garnir deux chambres et un cabinet. Chose curieuse, c'est dans ce logis de Bréda que les Ursulines obtiendront d'abord la permission d'établir, en 1651, le troisième monastère de leur ordre à Lyon. — Quant à l'hôtel de Mandelot, qui dépendait de la succession de dame Eléonore de Robertet, veuve de l'ancien gouverneur, il fut acquis, trente-cinq ans après la mort de ce dernier, par M<sup>me</sup> de Chauffailles, Gelberge Françoise d'Amanzé, abbesse de Chazaux, et c'est ainsi que ce monastère de Bénédictines a été transféré à Lyon, en 1623, après trois siècles d'existence dans une vallée du Forez, où il avait été dévasté, en 1570, par les soldats de l'amiral de Coligny. Devenu abbaye royale depuis son établissement à Lyon, il sert de retraite aux filles des plus nobles familles de ces provinces et compte vingt-cinq religieuses, dont M<sup>me</sup> de Chauffailles est encore la supérieure.

Nous voici « aux Antiquailles ». C'est un vaste bâtiment isolé, qui s'élève à la jonction des deux rudes montées venant l'une de Saint-Paul et l'autre de Saint-Just. Ses pavillons carrés en avant-corps, reliant entre elles les différentes parties du logis, détachent fièrement sur le ciel leurs hautes toitures couvertes en tuiles vernissées. Cette ancienne maison noble, bâtie sur les ruines

d'un palais romain, — peut-être même d'un palais impérial, car plusieurs princes ou empereurs séjournèrent à Lyon, — est aujourd'hui un couvent de religieuses : le deuxième monastère de la Visitation de Sainte-Marie, fondé par la supérieure M<sup>me</sup> Marie de Quérard. L'Antiquaille a été donnée, en 1630, aux Visitandines par messire Mathieu de Sève, seigneur de Saint-André, Fromente et Fléchères, alors prévôt des marchands, qui l'avait achetée l'année précédente pour ces religieuses, parmi lesquelles il avait deux de ses filles. L'entrée principale du couvent s'ouvre en face du chemin de Fourvière, sur une petite place montante, jadis appelée « de la Buery » ou « de la Croix de Buery », avant qu'on y eût planté les trois croix que l'on y voyait au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle et qui en faisaient un calvaire. Au portail, voilà le double écusson des familles Sala et Buatier; ce fut, en effet, Pierre Sala qui fit construire, vers 1490, l'habitation entourée de vingt hommées de vigne, « où il a fait l'Antiquaille ». Le sol sur lequel s'était élevé l'ancien palais romain était couvert de ruines que l'on appelait la « Masse des Arcs »; il recelait une quantité prodigieuse de vestiges antiques, marbres précieux couverts d'inscriptions, jaspes et porphyres, fragments de figures, mosaïques, voûtes servant de conserve d'eau; « on ne sçauroit si peu remuer la terre, dit Rubys, qu'on n'y trouve quelque marque de l'antiquité qui a esté l'occasion pour laquelle le lieu a esté depuis nommé l'Antiquaille ». Pierre Sala se qualifiait d'écuyer et de « seigneur de l'Antiquaille », et ce titre fut amplement justifié par le zèle passionné qu'il mit à réunir dans sa demeure les objets rares et les inscriptions que lui livrait le sol. — Sa veuve, Marguerite Bullioud, fille du juge-mage Guillaume Bullioud, possédait ce domaine en 1515; comme son mari ne laissait pas d'enfants, l'Antiquaille passa aux mains de Pierre Buatier, d'une très ancienne famille consulaire, sacristain de Saint-Nizier, chamarié de Saint-Paul et official primatial pendant quarante ans; plus tard, la maison appartint aux Fenoyl, puis aux Rubys. — Claude de Rubys, dédiant son *Histoire de Lyon* au chancelier Pomponne de Bellièvre, date sa lettre de sa maison de l'Antiquaille, le dernier décembre 1600. — Les Visitandines ont fait élever, au midi de leur cloître, une assez jolie petite église, consacrée en 1639, sous le vocable de Notre-Dame et des SS.

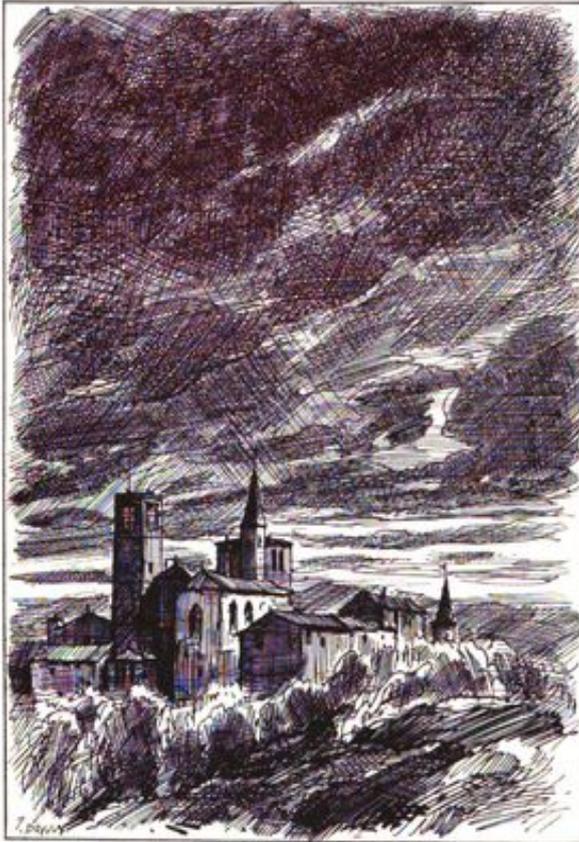
Martyrs lyonnais; on remarque au grand autel un très beau tableau de Jacques Stella, représentant la Visitation. Au-dessous du monastère s'étendent de grands jardins, où l'on aperçoit encore des massifs de vieux murs et où l'on découvre à chaque instant des fragments antiques. Sous le chemin qui conduit des Minimes à Fourvière, il existe un souterrain de 100 pieds de long (32<sup>m</sup>.), sur 12 de large (4<sup>m</sup>.) et 15 de haut (5<sup>m</sup>.), qui servait de réservoir d'eau; et de l'autre côté de ce chemin subsistent des



INTÉRIEUR DE LA MAISON DES CHAZAUX, démolie en 1865.  
(D'après un croquis de Paul Saint-Olive.)

pans entiers de murailles qui avaient fait partie de l'ancien palais. — Quand les constructions seront achevées, les dames Visitandines attireront sur ce couvent l'attention de la reine mère, Anne d'Autriche, et du jeune roi Louis XIV, pendant le séjour qu'ils feront à Lyon dans l'hiver de 1658 à 1659 ; elles recevront leur visite, leur montreront un souterrain dans lequel ces religieuses pensent que saint Pothin aurait été emprisonné, et le jeune roi fera relever par l'abbé Camus, plus tard cardinal et évêque de Grenoble, des inscriptions qui se lisent sur de grandes pierres, et dans l'une desquelles il est fait mention de la fille de l'empereur Claude, morte en ce lieu. — Cette visite royale ne sera pas sans profit pour le monastère de l'Antiquaille, qui, dix ans plus tard, ne comptera

pas moins de quatre-vingts religieuses de chœur, huit sœurs de voile blanc, trois tourières et « quatre bergères ».

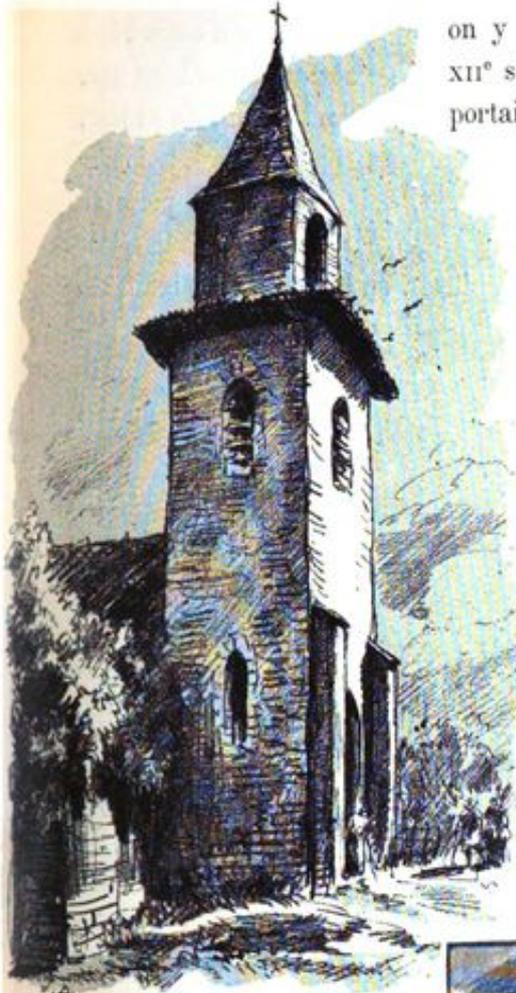


VUE DE FOURVIÈRE EN 1849. (D'après un croquis de Gabillot.)

Maintenant, nous approchons de l'église de Fourvière, qui s'élève devant nous au sommet de la dernière montée. On l'aperçoit de tous les points de l'horizon, ce mince clocher, dressé au-dessus de la colline comme un signal d'espérance. C'est le premier monument que salue de loin le voyageur cheminant vers Lyon ; c'est le dernier qu'il distingue encore dans la brume grise du matin et qui reçoit ses adieux, quand il s'éloigne de la ville. Les bateliers du Rhône et de la Saône, habitués à faire sans cesse le même trajet du nord au midi et du midi au nord, ont une affection presque attendrie pour l'humble sanctuaire, qui semble avoir été bâti tout exprès pour servir de point de repère à la navigation et qui leur fournit, suivant l'état du ciel, maintes observations utiles. Puis, la chapelle de la Vierge, à Fourvière, est devenue peu à peu un but de

pèlerinage extrêmement populaire ; tandis que la peste frappait à coups redoublés sur la malheureuse ville, ses habitants cherchèrent instinctivement une protection plus immédiate, pour la cité, que celle de Notre-Dame de l'Île-Barbe, un sanctuaire d'accès plus facile aux pauvres gens et qui fût toujours présent aux regards de tous. Or, le culte que les bateliers, ces hommes de tradition, eurent toujours pour Notre-Dame de l'Île-Barbe, commence à se partager avec celui qu'ils ont, depuis quelques années, pour Notre-Dame de Fourvière ; c'est un symptôme significatif.

Nous atteignons enfin au haut de la montée. Une grande arcade s'ouvre au couchant et nous fait pénétrer dans le cloître. En face de cette entrée, s'élève le clocher. La chapelle de la Vierge est au-dessous, communiquant à l'église de Saint-Thomas par une petite porte percée au nord. Derrière la chapelle, et au flanc méridional de la grande nef, se trouve le cimetière. L'église est petite



CRUQUIS DE L'ÉGLISE DE FOURVIÈRE AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.  
(D'après une ancienne estampe.)

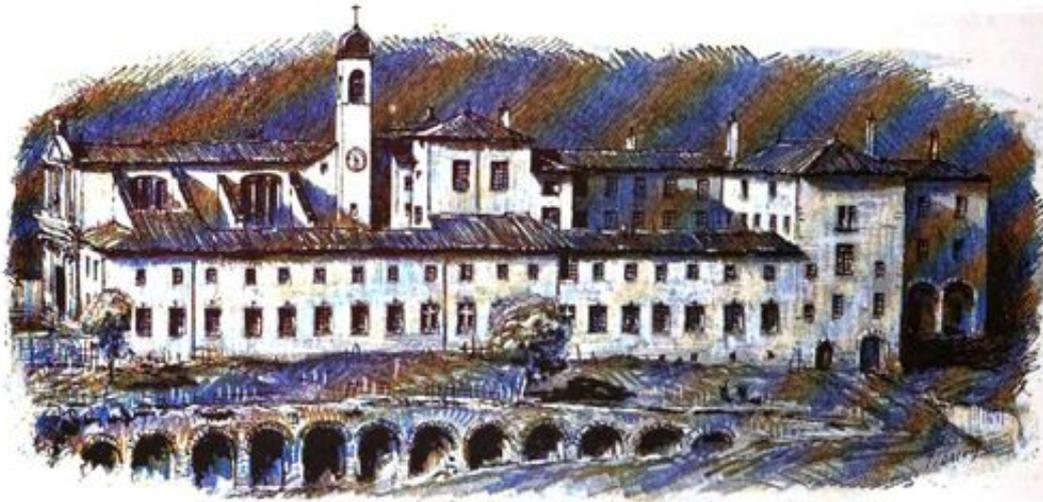
de Lyon, qui occupaient Fourvière et s'y fortifiaient contre les troupes du Chapitre. La paix rétablie, l'histoire de cette église fut celle des solennités religieuses revenant à dates fixes. La translation du chef de saint Thomas à Fourvière en modifia le vocable. La fête de la Translation de saint Thomas se célébra en grande pompe le 8 juillet ; ce jour-là le Chapitre de Saint-Jean se rendait à

on y accède par un admirable portail de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, dont les chapiteaux peuvent être comparés à ceux du portail de l'église de Saint-Pierre et à ceux du porche d'Ainay. La nef est éclairée par des fenêtres ogivales ; le chœur date du commencement du XV<sup>e</sup> siècle. Au nord, dans une situation fort agréable, se trouve l'habitation des chanoines, entourée d'un jardin. Enfin, à côté de l'église, il y a une petite place, d'où le regard embrasse tout Lyon. — Tandis que montent confusément les bruits de la ville, nous nous plaisons à évoquer ce que l'on sait de précis sur l'histoire de Fourvière. Sur les ruines de l'ancien forum romain, Olivier de Chavannes, doyen de Saint-Jean, commençait, vers l'an 1174, la construction de l'église en l'honneur de Notre-Dame et de saint Thomas de Cantorbéry. Le nouveau sanctuaire était déjà renommé en 1179, car Louis VII y envoyait, cette année-là, un calice d'or. Jean de Bellesmains, archevêque de Lyon, et le doyen Etienne de Saint-Amour, y fondaient en 1192 une collégiale composée de quatre chanoines, dont le nombre était porté à dix, au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, par l'archevêque Philippe de Savoie. Bientôt la guerre civile éclatait entre les chanoines de la métropole et les bourgeois



FOURVIÈRE EN 1820. (D'après une estampe de cette époque.)

Fourvière. Les fidèles qui venaient invoquer le saint, oublièrent que l'église était aussi consacrée à la Vierge et prirent l'habitude de l'appeler exclusivement « église de Saint-Thomas ». — Cependant, la sécurité n'était pas complète ; les Grandes Compagnies menaçaient la ville. Du haut de sa tour, le « gueyte » de Fourvière, armé de sa trompette, veillait sur l'immense horizon, prêt à donner l'alarme à l'approche de l'ennemi. C'était lui qui ouvrait et fermait, soir et matin, la porte du rempart la plus voisine, lui qui cornait le réveil et le couvre-feu des citoyens. — Pendant le séjour qu'il fit à Lyon, en 1476, Louis XI montait à Fourvière le 1<sup>er</sup> juin et, en présence des dignitaires

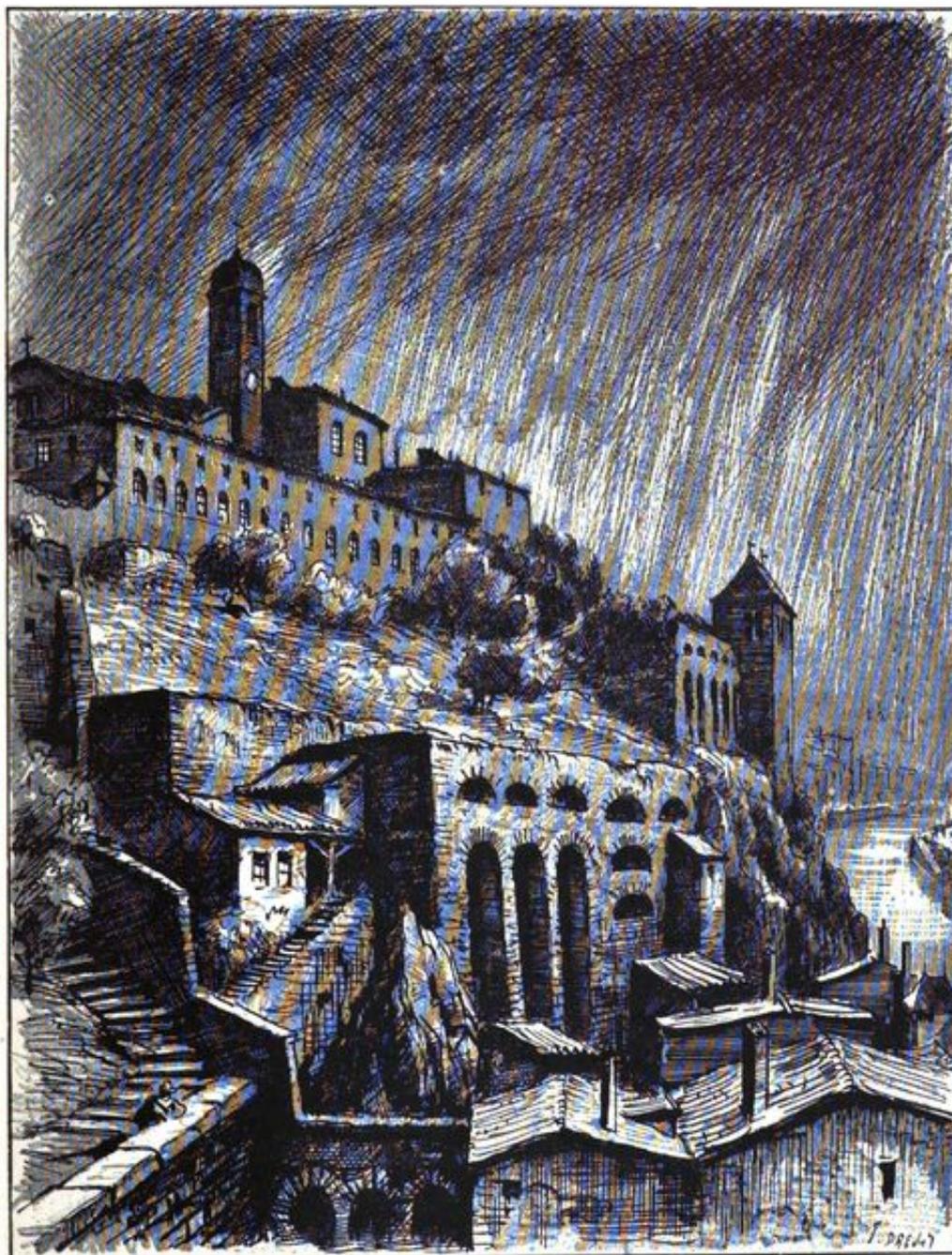


LE COUVENT DES CARMES-DÉCHAUSSÉS, vu du boulevard des Chartreux.

civils et ecclésiastiques, faisait lire un acte de fondation dans la chapelle de Notre-Dame, aux frais de laquelle il attribuait les revenus de Saint-Symphorien-le-Château, de Charlieu et des vingt-quatre

villages qui en dépendaient. — Puis, plus de trois quarts de siècles s'écoulèrent sans événements notables pour le sanctuaire. Lorsque les calvinistes furent maîtres de Lyon, il subit le sort des autres églises ; ceux-ci détruisirent cinq chapelles placées sous le vocable de la sainte Croix, de Notre-Dame, de saint Jean-Baptiste, de saint Pierre et de sainte Cécile. Une seule échappa aux flammes, celle de la Madeleine, qui joint les balustres du chœur, à droite en entrant. Les dévastateurs laissèrent à peine quelques murs et n'épargnèrent ni le clocher, ni la tour du gueyte. De longtemps les chapelains, privés de leurs titres de rentes que les flammes avaient détruits, ne purent songer à relever les ruines ; l'église restaurée par le Chapitre de Saint-Jean, ne fut inaugurée que le 21 août 1586. — Mais, bientôt, Fourvière vit affluer de nombreux pèlerins. La peste multipliant ses ravages, les Lyonnais venaient en foule chercher des consolations à leur deuil ou rendre des actions de grâces à Notre-Dame. En 1623, on célébrait à Fourvière jusqu'à vingt-cinq messes par jour ; jamais le sanctuaire n'avait attiré pareil concours de fidèles. Survinrent les années 1628 et 1629 ; le fléau prit des proportions effroyables ; en quelques mois, trente-cinq mille personnes succombèrent à la peste. Le pèlerinage reprit une vigueur nouvelle. Les chapelains durent faire appel au clergé de la Cathédrale pour parer à l'insuffisance du service religieux. En 1630, on éleva un autel à la Vierge et l'on ouvrit une porte, avec cette inscription : *Nostre-Dame-de-Bon-Conseil*. Cette même année, la reine Anne d'Autriche visita la chapelle. — Un grand nombre d'enfants, rendus orphelins par la peste et recueillis à la Charité, étaient menacés d'une épidémie de scorbut, qui faisait beaucoup de victimes. Les recteurs de l'Aumône

générale promirent, le 5 avril 1638, d'aller prier chaque année, dans la chapelle de Fourvière, avec les frères et les sœurs et tous leurs assistés. — Enfin, la peste a reparu en 1642 et dans les premiers mois de la présente année. Devant la consternation générale, le corps consulaire, s'ins-



LE MONASTÈRE ET L'ÉGLISE DES CARMES-DÉCHAUSSÉS, vus du pied de la colline. A gauche, la montée.

pirant des sentiments de foi qui animent la population lyonnaise, a pris cette résolution solennelle : — « Les prévôts des marchands et échevins, réunis en l'hôtel commun de la ville le 12 mars 1643, faisant réflexion que, non obstant les soins très exacts et le bon ordre fort ponctuellement

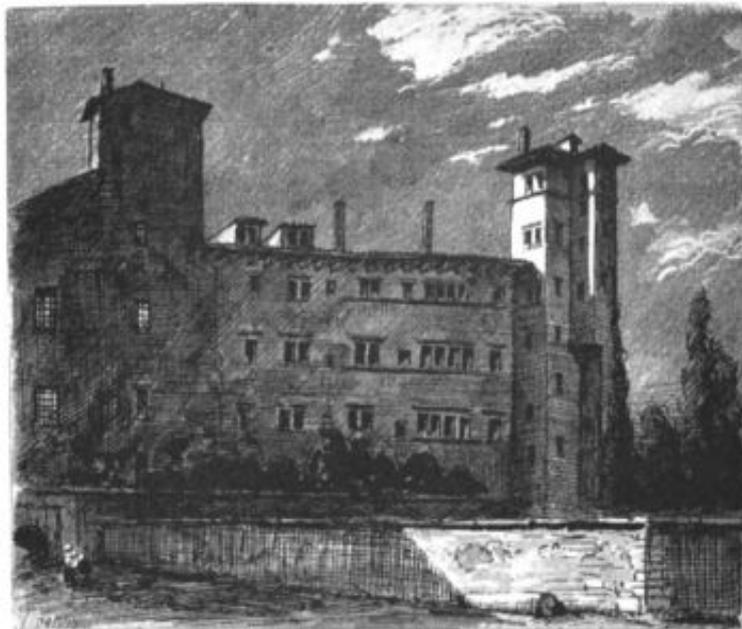
observé en la dicte ville depuis l'année 1628, le mal contagieux n'a laissé presque d'y continuer jusqu'à présent, de manière qu'il semble n'y avoir lieu d'esperer d'en estre si promptement délivré par des remèdes humains, et que pour obtenir du ciel cette grâce il soit nécessaire de recourir puissamment aux intercessions, prières et protection de la sainte Vierge, par quelque dévotion plus grande qu'à l'ordinaire, les dicts sieurs prévost des marchands et échevins ont résolu que, tant pour eux que pour leurs successeurs ès-dictes charges, iront à pied, toutes les fêtes de la Nativité de la Vierge, qui est le huitième jour de septembre, sans robes, néanmoins avec leurs habits ordinaires, en la chapelle de Fourvière, pour y ouïr la sainte messe et y faire leurs prières et dévotions à la sainte Vierge, et lui offrir, en forme d'hommage et reconnaissance, la quantité de sept livres de cire blanche en cierge et flambeaux propres au divin service de la dicte chapelle, et un escu d'or au soleil. Et ce pour disposer la dicte Vierge à recevoir en sa protection la dicte ville. Dont a été fait le présent acte. » Signé : « MASCRANY, CHAPPUIS, J. BONIEL, LE MAISTRE, PILLEHOTTE ». — A la suite de ce vœu, le fléau a diminué; bientôt, il cessera pour ne plus reparaitre. Les échevins tiendront leur promesse et, pendant un siècle et demi sans interruption, leurs successeurs y demeureront fidèles.

Le chemin de Fourvière aux Capucins va nous ramener dans le quartier Saint-Paul. A une petite distance de l'église et à l'extrémité septentrionale du plateau, nous rencontrons, à notre gauche, la fameuse maison de « l'Angélique », vaste habitation close de murs, comme toutes les maisons de campagne du Lyonnais, bâtie en terrasse et dominant la déclivité de la colline au-dessus de Bourgneuf. C'est ici que Nicolas de Langes, président au Parlement de Dombes et au siège présidial de Lyon, réunissait, au xvi<sup>e</sup> siècle, des savants et des gens de lettres. Il avait collectionné un très grand nombre d'antiquités. Le sol même de sa propriété contenait des vestiges d'une riche villa romaine. On voit encore, dans la vigne, des « caves antiques » ou *ergastula*, sortes de cachots où l'on enfermait, dit-on, les esclaves pendant la nuit. Balthazard de Villars, gendre du président de Langes, avait, de bonne heure, fait partie de la société cultivée de l'Angélique. Les lettrés qui se donnaient rendez-vous dans cette hospitalière demeure étaient, d'ailleurs, d'aimables compagnons, qui savaient mêler d'agréables divertissements à leurs conversations savantes; quand ils étaient las de discourir et de philosopher, ils ne dédaignaient point de jouer, sur la terrasse, aux palets, aux boules et aux quilles.

Le chemin que nous suivons en ce moment (montée des Anges, par corruption de montée de l'Ange ou de l'Angélique) portait autrefois un nom saugrenu, encore usité dans le peuple : c'était la rue Gratocul ou Gratte-cul, tendant de Fourvière à la porte Romagny ou de Confort, qui se trouvait au bas. — En descendant au milieu des vignes de Rieu, nous arrivons (au-dessous du passage Gay; voir dessin p. 242) à une habitation accompagnée d'une grande allée de charmes, avec un verger et une vigne : c'est la maison de campagne de M. Alexandre Mascrani, prévôt des marchands, seigneur de Thunes, qui possède à Bellecour la Maison-Rouge. La plus grande partie des terrains situés au-dessous de Fourvière appartiennent à cette famille; Paul Mascrani, qui sera prévôt des marchands en 1667, vendra aux Lazaristes la maison dans laquelle ces religieux installeront leur communauté (aujourd'hui, pensionnat des Frères de la Doctrine chrétienne). Origi-

naires du pays des Grisons, les Mascrani vinrent s'établir à Lyon vers 1580; ils se firent naturaliser français en 1622. Ce sont de très riches banquiers, de même que les Lumagne, leurs compatriotes, qui ont une habitation plus bas, près des Grands-Capucins, et une autre à Bellecour. Ces deux noms sont universellement connus; leur crédit est immense. C'est à ces deux banquiers de Lyon qu'en 1630 le cardinal de Richelieu emprunta 30.000 écus pour la guerre d'Italie. Le vieux Lumagne était, en outre, un grand collectionneur et un amateur éclairé d'œuvres d'art; lorsque le peintre Van Dyck, à l'âge de vingt et un ans, passa les monts et s'en fut à Gênes, il rencontra dans cette ville notre banquier Lumagne, qui lui donna de précieux encouragements. — Le mariage d'Alexandre Mascrani, en 1648, avec la belle Cornélie Lumagne, unira plus intimement les deux maisons.

Nous allons rencontrer les armoiries des Lumagne dans l'église des Carmes-Deschaussés, située un peu au-dessous de l'habitation des Mascrani. Ce monastère est construit sur le rocher, à gauche du chemin; sa façade se développe au bord du précipice, que surplombent un grand jardin et des terrasses soutenues par de pittoresques arcades; à l'extrémité des terrasses, un pavillon s'avance à pic sur le roc. Tout cela s'harmonise à merveille avec les lignes de la montagne. C'est le marquis de Nérestang qui fonda, en 1618, ce nouveau monastère. Philibert de Nérestang était grand maître de l'ordre de Saint-Lazare et premier grand maître de celui de Notre-Dame du Mont-Carmel, érigé par le pape Paul V. Deux ans après qu'il eut fait bâtir l'église des Carmes-Deschaussés, il tombait mortellement blessé à la bataille des Ponts-de-Cé; son corps, ramené à Lyon, fut inhumé près du maître-autel. L'église, de forme irrégulière, s'élève à gauche en entrant dans la cour; l'extérieur est d'une grande simplicité. Dans la première chapelle à droite de l'entrée, on voit un beau tableau de *sainte Geneviève*, peint par Vignon, élève de Simon Vouët. La suivante, édifiée sous le vocable de sainte Thérèse, par Barthélemy Lumagne, seigneur de la Haye, qui y est inhumé avec sa femme, Anne Dubourg, est une des plus riches de Lyon. Au sommet de l'arc à plein cintre se trouvent les armes des Lumagne : trois escargots (*lumaccia*) et une fleur de lis en chef. Le retable à colonnes accouplées, les balustres, l'autel et le pavé sont en marbre d'Italie et en belle pierre de Saint-Cyr dont le poli acquiert la beauté du marbre. Cet excellent tableau du Guerchin, placé dans le retable, représente une *Apparition de Jésus-Christ à sainte Thérèse*. Un peintre flamand a décoré les parois et la voûte. Dans une autre chapelle, on remarque un *saint Joseph* peint par Perrier. — Plus tard, au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'église des Carmes-Deschaussés



LE MONASTÈRE DES GRANDS-CAPUCINS. (D'après Paul Saint Olive, 1859.)

LE MONASTÈRE DES GRANDS-CAPUCINS. (D'après Paul Saint Olive, 1859.)

recevra divers embellissements; on reconstruira le portail; Marc Chabry fils exécutera une chaire (transférée à l'Hôtel-Dieu) et fera, pour le maître-autel, les statues des quatre évangélistes et des apôtres Pierre et Paul. Enfin, l'église s'enrichira de plusieurs bonnes toiles de d'Assier, de Sarrabat et de la Trémolière.



LA PLACE SAINT-PAUL ACTUELLE ET L'ENTRÉE DE LA RUE SAINT-PAUL (1898).

Continuant à descendre vers Saint-Paul, nous arrivons au monastère des Grands Capucins, bâti, comme le précédent, à gauche du chemin, sur une plateforme, en regard de la Saône, et au-dessus d'un escarpement bordé d'épaisses murailles. Au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, c'était la famille Guerrier qui possédait là, joignant à la porte de la ville, dite de Confort, un grand tènement de ce nom, comprenant maison, jardin et vigne. Vers l'année

1530, Thomas de Gadagne acquit ce domaine des héritiers de Jacques Guerrier; ce fut dans cette demeure que, le 23 mai 1556, Jacques d'Albon, maréchal de Saint-André, reçut l'hospitalité du sénéchal Guillaume de Gadagne, qui avait servi sous ses ordres. Vingt ans plus tard, les Gadagne, qui avaient leur bel hôtel près du Change, vendirent leur propriété de Confort pour en faire l'habitation des Capucins. Le frère Jérôme de Milan, capucin, de l'illustre famille des Cernuschi, « homme en tout pieux et dévot », vint à Lyon vers 1574, et descendit chez un de ses compatriotes, le riche banquier Pompée Porro, qui favorisa de tout son crédit le dessein conçu par ce religieux de fonder dans cette ville un couvent de son ordre. Avec le concours de quelques amis, entre autres le Milanais Jeannet de Lecchi, et deux autres banquiers, Philippe Jacomini, florentin, et Jean-Baptiste Byrmo, piémontais, Pompée Porro acheta la propriété de Guillaume de Gadagne et y installa les Capucins. C'est un des premiers couvents de cet ordre qui ait été créé en France. Le frère Jérôme en fut le premier gardien; il est mort dans un âge fort avancé. La croix fut plantée solennellement le 14 septembre 1575 par l'archevêque Pierre d'Epinaç, assisté du gouverneur de Lyon, François de Mandelot. Cette communauté est dédiée à saint François, l'instituteur des Capucins. Grâce aux libéralités des riches habitants du voisinage, italiens pour la plupart,

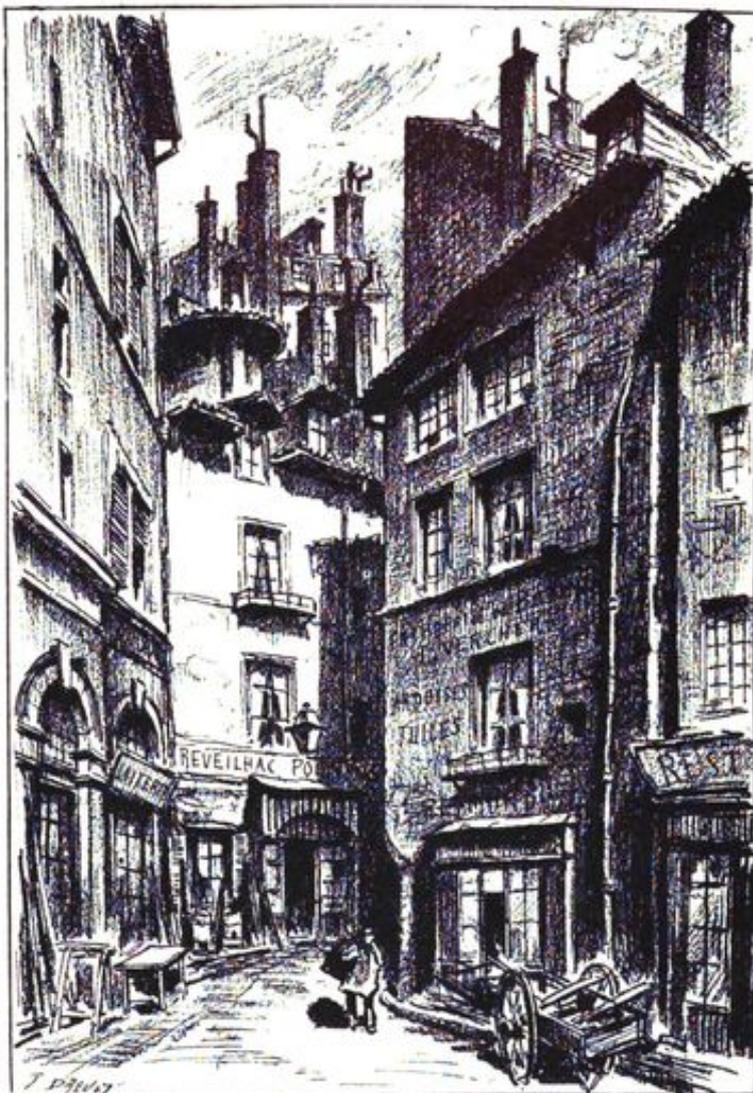


ENSEIGNE DE L'OURS, encastrée dans le mur, à l'entrée de la rue de ce nom (n° 11, place Saint-Paul).

les Alequi, les Jacomini, les Bruno, les Porticelli, les Mascrani, les Pianello, les bâtiments furent agrandis et l'église put s'élever rapidement. Celle-ci dut surtout sa fondation aux bienfaits des Mutio et des Costa. Elle est située latéralement à la montée. La fausse-porte de Confort se trouvait à cet endroit ; elle dut être démolie quand on édifia l'église, dont elle aurait obstrué les abords. La façade de l'église des Grands Capucins montre un large portail à plein cintre, accosté de deux petites fenêtres cintrées et surmonté d'une grande ouverture circulaire. Le clocher, en forme de tour carrée, est situé derrière le chœur. C'est dans cette église que sera inhumé, en 1675, Paul Mascrani, prévôt des marchands en 1667. Le monastère est habité par trente à quarante religieux, prêtres et étudiants en théologie. Ils vivent là dans la solitude et la prière, étrangers aux bruits de la ville, et n'entendant que le murmure des deux fontaines, d'une eau très pure et très bonne, qui coule sur le terrain du couvent.

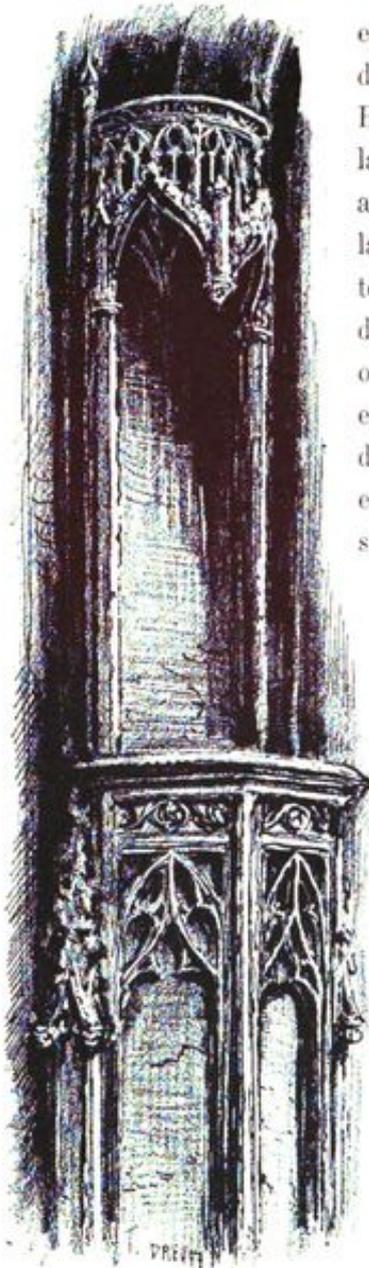
Tandis que nous descendons les degrés de la montée des Grands-Capucins, au milieu de maisons à tourelles, habitées depuis le <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle par d'opulentes familles, la plupart italiennes, nous voyons l'aiguille de pierre du clocher de Saint-Paul, se dresser là-bas, dans un dédale de sombres ruelles et un fouillis de tours et de toits. Bientôt, nous voilà revenus à notre point de départ.

A gauche, serpente la rue Misère (côté occidental de la place Saint-Paul) ; à la suite, celle de la Poterle ou de la Poterne, qui passe devant les églises de Saint-Paul et de Saint-Laurent. A l'entrée de cette rue de la Poterle (angle nord-ouest de la place), se trouvait autrefois une poterne ou fausse-porte du cloître de Saint-Paul ; les protestants démolirent,



ENTRÉE DE LA RUE DE L'OURS PAR LA PLACE SAINT-PAUL (1898).

La rue de l'Ours, dont il est parlé dans le texte ci-contre, s'amorçait à la place de l'Ours, à l'entrée de la rue actuelle de ce nom, et aboutissait à l'angle nord-ouest de la place actuelle de Saint-Paul. — La rue actuelle de l'Ours, celle de notre dessin, était, au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, sous la dénomination de rue du Charbon-Blanc (nom d'enseigne), le prolongement septentrional de la rue de la Boucherie-Saint-Paul, également appelée *Noviat*, *Noviale*, puis *Novattis* et enfin de *Novailles*. — La rue actuelle de l'Ours fut, plus tard, appelée rue de l'Ange. — Le Puits d'Amour, qui figure dans le plan scénographique de 1550, existait probablement encore vers la fin du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle ; il en est question dans *la Ville de Lyon en vers burlesques*. Une maison voisine prit, d'ailleurs, ce nom pour enseigne. — Voir plus haut le dessin, p. 261, et sur tout ce quartier si curieux, les excellentes notes archéologiques de M. Félix Desverny.



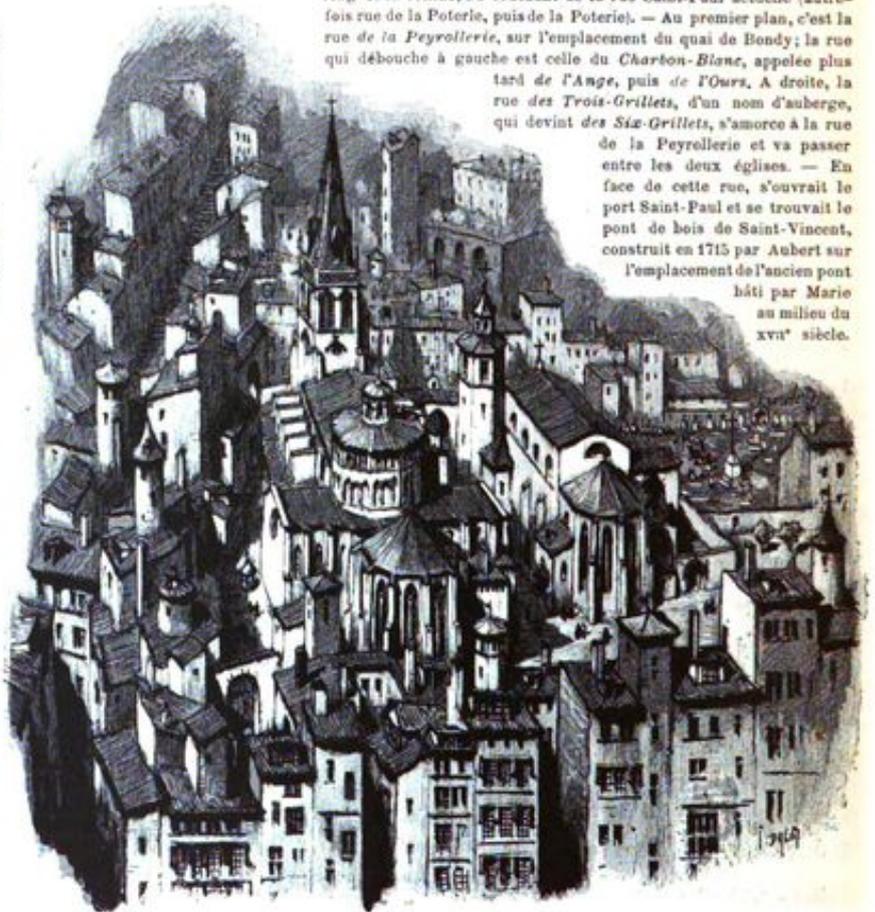
NICHE DANS L'ÉGLISE SAINT-PAUL.

quelque tragique aventure? Est-ce qu'une victime du dieu malin se serait, par désespoir, jetée dans ce trou? Aucune légende ne se rattache au Puits d'Amour; son nom lui vient, selon toute vraisemblance, de ce que les jouvencelles et les

en 1562, les murailles et les portes du cloître, afin d'ouvrir au travers des rues publiques. Il y avait plus loin une grande voûte, dite de Bologne; une autre, appelée de Château-Morat, donnait accès dans la ruelle de l'Ours qui, de l'extrémité de la rue Misère, va rejoindre au levant la rue Noviale ou de la Boucherie-Saint-Paul. Cette ruelle, large de cinq pieds et neuf pouces, longue, au midi, des maisons appartenant au Chapitre de Saint-Paul (façade nord de la place): au coin de la rue de la Poterie, du côté du couchant, c'est la clergeonnerie ou maison des enfants de chœur; la salle capitulaire est à l'autre extrémité de la ruelle, dans le corps de logis situé au levant, à l'angle de la rue de la Boucherie. Contre le mur de cette construction, est encastré un bas-relief en pierre, représentant un ours grossièrement sculpté, qui a donné son nom à la ruelle. — Au devant, il y a un petit carrefour, avec un vieux puits qui sert aux bouchers: c'est le *Puits d'Amour*. D'où vient ce nom poétique? Se passa-t-il là

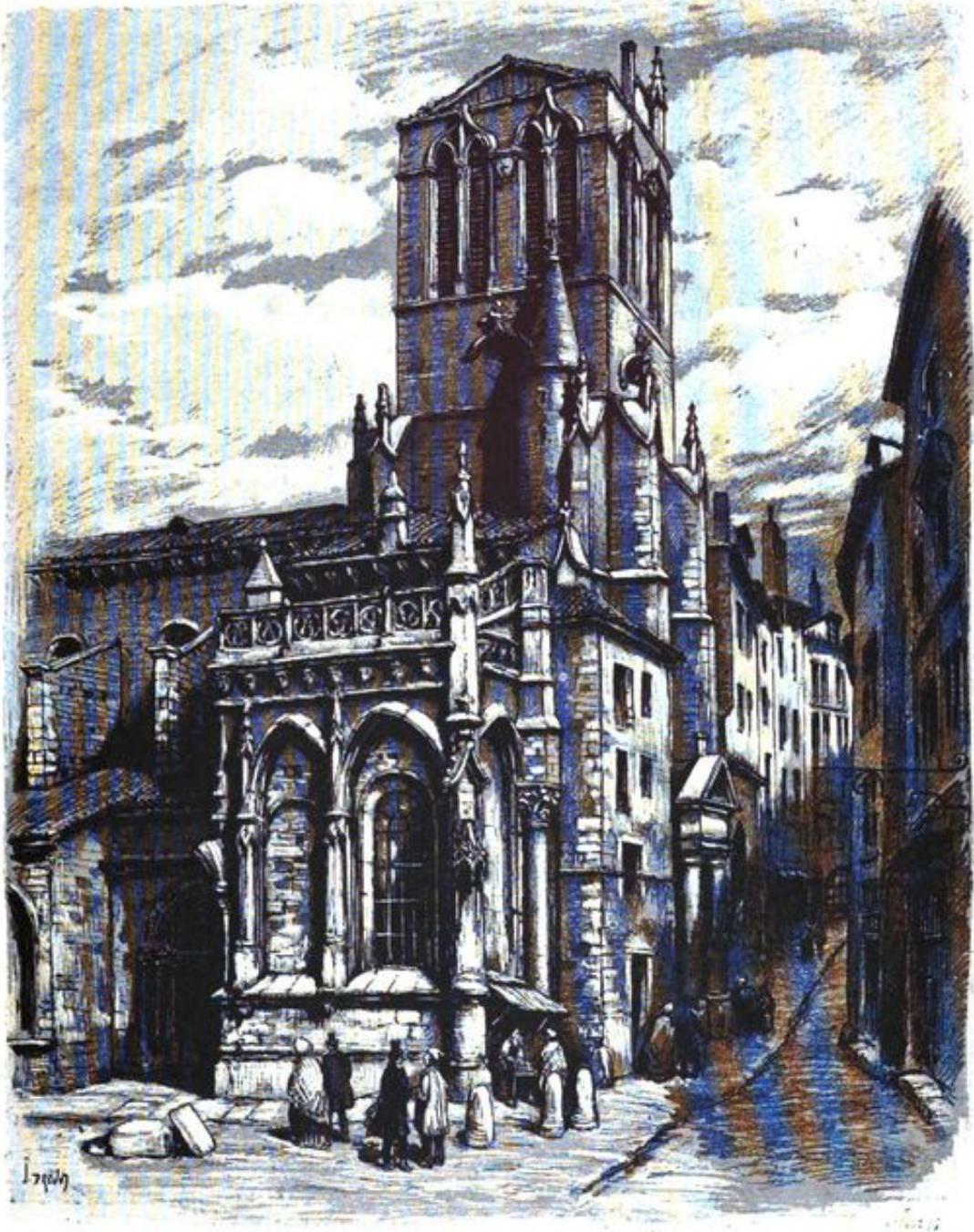
Ce dessin montre l'église Saint-Paul avec son chœur ajouté au XVIII<sup>e</sup> siècle. Au nord, et côte à côte, l'église Saint-Laurent. Dans le fond, de très hautes tourelles dominant les toitures des maisons bâties le long de la colline, au couchant de la rue Saint-Paul actuelle (autrefois rue de la Poterie, puis de la Poterie). — Au premier plan, c'est la rue de la Peyrollerie, sur l'emplacement du quai de Bondy; la rue qui débouche à gauche est celle du *Charbon-Blanc*, appelée plus tard de l'Ange, puis de l'Ours. A droite, la rue des *Trois-Grillets*, d'un nom d'auberge, qui devint des *Six-Grillets*, s'amorçant à la rue

de la Peyrollerie et va passer entre les deux églises. — En face de cette rue, s'ouvrait le port Saint-Paul et se trouvait le pont de bois de Saint-Vincent, construit en 1715 par Aubert sur l'emplacement de l'ancien pont bâti par Marie au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle.

LES ÉGLISES SAINT-PAUL ET SAINT-LAURENT AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

servantes du quartier eurent, de temps immémorial, coutume de venir, autour de la margelle moussue, se faire conter fleurette par les beaux valets des hôtelleries voisines.

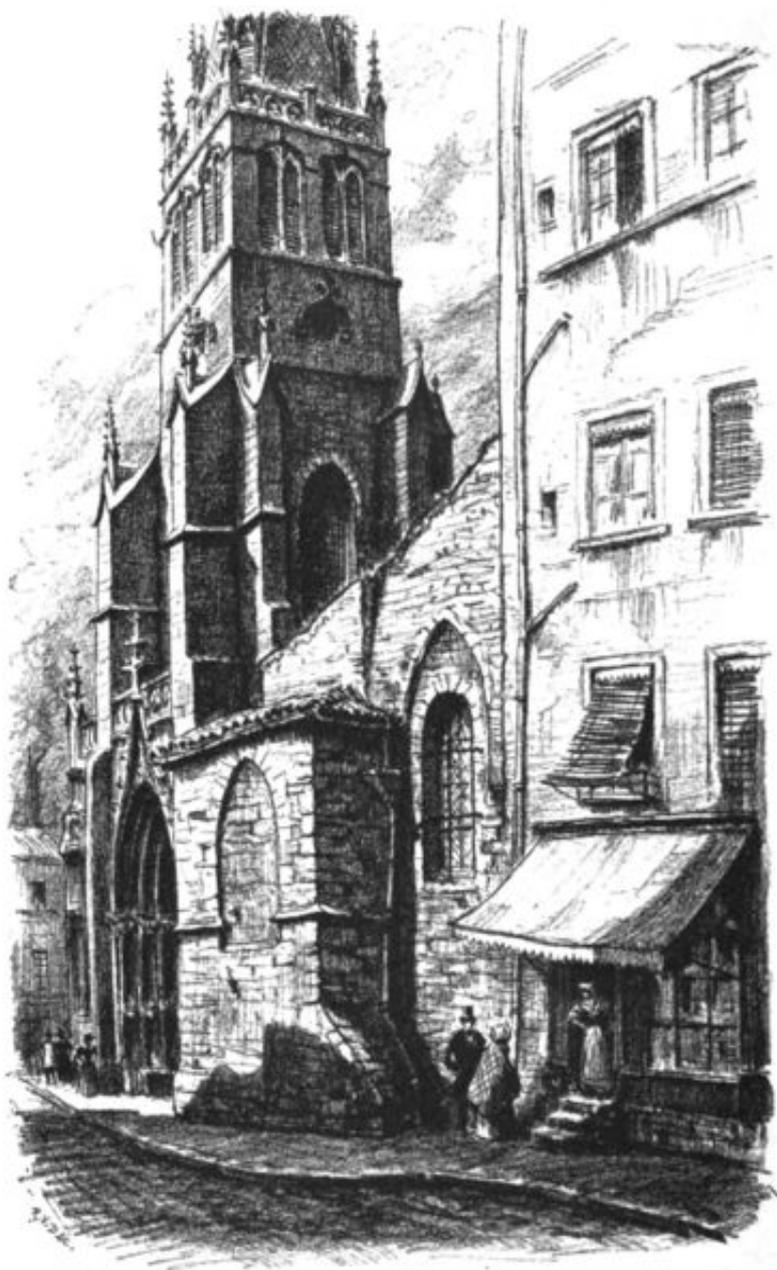
Mais hâtons-nous d'arriver à l'église de Saint-Paul. C'est une des plus anciennes et des plus intéressantes de la ville. Toutes les époques y ont laissé leur marque et l'ogive s'y mêle au plein cintre. Bâtie vers l'an 549 par saint Sacerdos et restaurée au commencement du IX<sup>e</sup> siècle par Leidrat, elle fut considérablement agrandie, dans les premières années du XII<sup>e</sup>, par l'archevêque Hugues I<sup>er</sup> de Bourgogne. Suivant la légende, les anges consacrerent ce sanctuaire pen-



L'ÉGLISE SAINT-PAUL ET LA RUE DE LA POTERIE, EN 1845. — (AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE, RUE DE LA POTERIE.)

« Les réparations de l'église de Saint-Paul, en 1760, 1818, 1835 et 1875, écrit Vital de Valous, ont fait transporter au loin une foule de monuments : cette église a plus souffert des réparateurs que des destructeurs de 1562 et de 1793. Ce qui a été perdu est immense et irréparable. » — Rien de plus vrai. La façade fut dépouillée de ses sculptures par les « restaurations » successives. En 1760, Decrémieu noya dans le plâtre les sculptures de l'intérieur, brisa les chapiteaux, profana la façade en y plaçant un portail à fronton. Après que l'église eut, pendant la Révolution, servi de magasin de salpêtre, on démolit la flèche, en 1818, sous prétexte qu'elle menaçait ruine. En 1835, l'architecte Benoît dut faire de coûteuses réparations pour la conservation de l'édifice. (Consulter l'ouvrage de MM. Duplain et Giraud.) — L'église Saint-Laurent était au nord, sur l'emplacement de la place Gerson, à gauche du dessin ; dévastée par un incendie en 1700, elle fut ensuite démolie. — A droite, on voit la rue Saint-Paul, dont l'établissement du chemin de fer de Montbrison a fait disparaître la rangée occidentale. Cette rue portait autrefois trois noms : au midi, rue *Misère* (devant la gare de Saint-Paul) ; depuis l'angle nord de la place actuelle, rue *de la Poterie*, qui devint, on ne sait pourquoi, au XVIII<sup>e</sup> siècle, rue *de la Poterie* ; enfin, rue *de l'Épine*, au nord de Saint-Laurent, jusqu'à la rue de Bourgneuf.

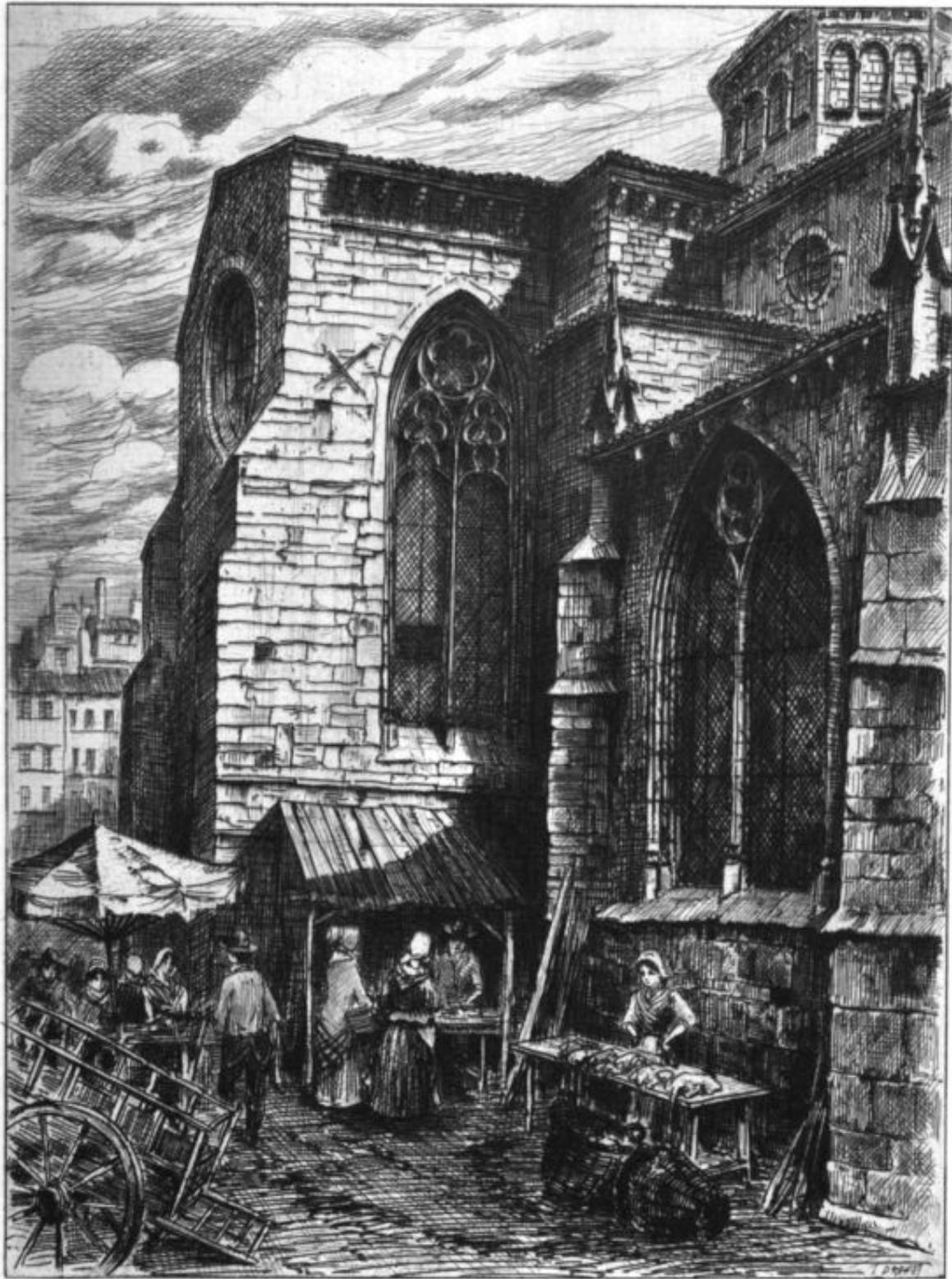
dant la nuit, et y laissèrent un cierge qui brûlait sans se consumer, ainsi qu'un encensoir d'un métal inconnu ; en mémoire de ce prodige, on place sur l'autel, le jour de la Dédicace, un cierge séparé des autres, et l'on fait fumer de l'encens sur un réchaud. — Le portail s'ouvre au couchant, dans la rue de la Poterle, au-dessous de la tour carrée du clocher. Celle-ci, percée sur chaque face de deux fenêtres divisées en deux baies par un meneau, est couronnée par une balustrade et une plate-forme, d'où



LA RUE SAINT-PAUL ET LE CLOCHER DE L'ÉGLISE SAINT-PAUL. (Dessiné en 1896.)

monte l'aiguille de pierre que fit élever, vers 1476, Pierre Charpin, prêtre de Saint-Paul et official de Lyon. Aux flancs du clocher, ce sont de gracieux clochetons, d'élégants pinacles, où frisent des feuillages. L'église est de forme basilicale, avec cinq absides. Une charmante coupole byzantine la termine au levant : c'est un dôme octogone, avec deux arcatures irrégulières, placées l'une au dessus de l'autre, où l'ogive accouplée au plein cintre révèle l'époque de transition ; sur le dôme, un lanternon byzantin avec arcature à jour. Entrons dans l'église. La voûte de la nef est en ogive à arêtes croisées ; les travées, d'inégales largeurs, sont en plein cintre ainsi que les fenêtres de la nef. Aux piliers, nous admirons de beaux chapiteaux à feuillages, du XII<sup>e</sup> siècle ; à la porte latérale, également byzantine, l'archivolte et les chapiteaux, pleins de précieux détails. — Il y a dix-neuf chapelles, y compris celles qui sont en dehors de l'église. La première en retour, à droite en entrant, placée sous le vocable de Notre-Dame et des Trois-Rois, et fondée par François et Robinet Dupré, appartient aux Mascrani, dont les armes sont sur la muraille. A la suite, la première du bas côté à droite est celle de Saint-Maurice ; elle appartient aux Fenoyl ; ici repose Claude de Fenoyl,

capitaine major de la ville, celui qui, retranché dans l'église Saint-Eloi, combattit vaillamment contre les calvinistes. La chapelle suivante, dédiée à Notre-Dame de Grâce (aujourd'hui Saint-François-Xavier) par Jean Machard, chanoine sacristain et curé de Saint-Paul, qui l'érigea vers la fin du



J. Drevet sc.

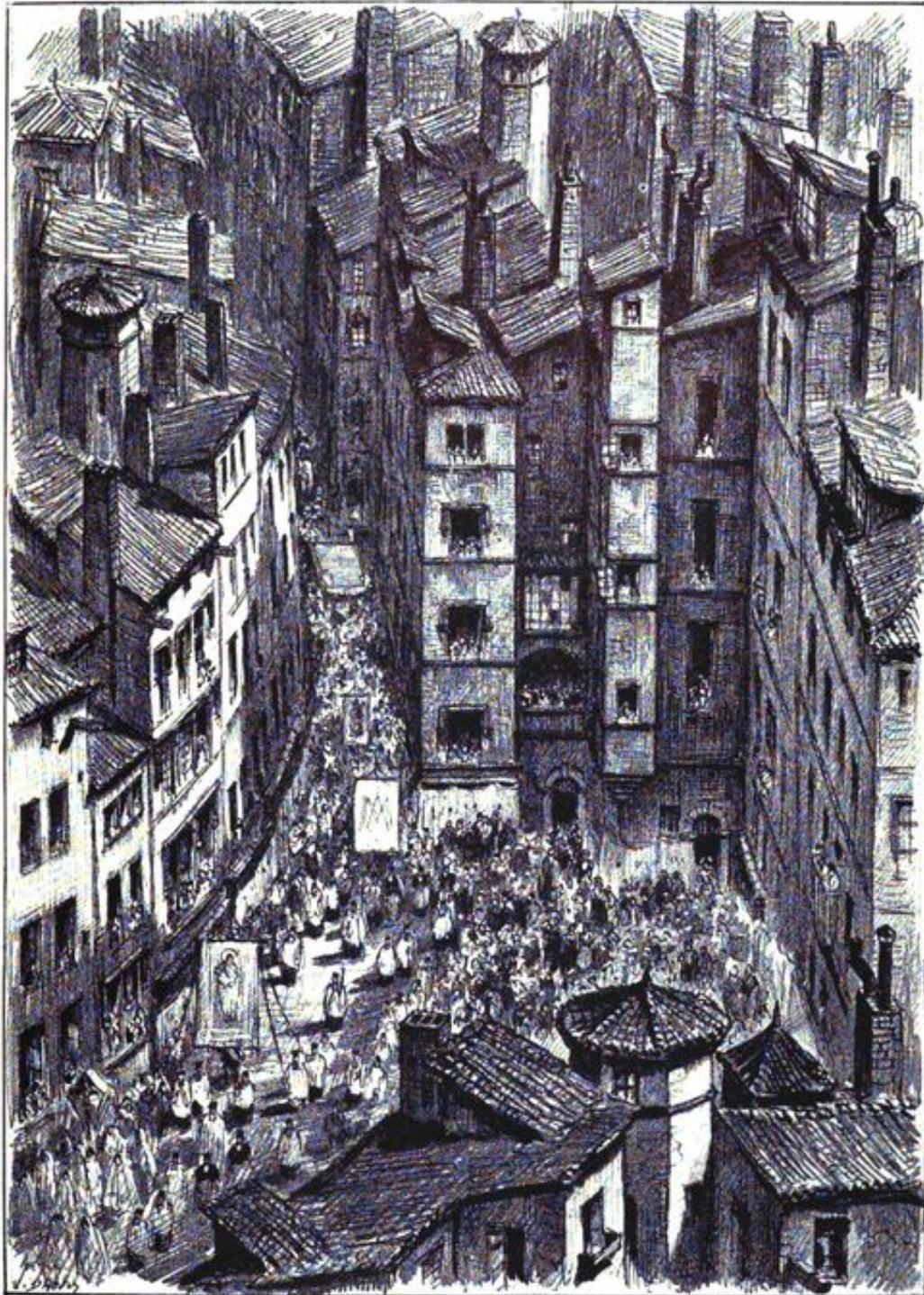
Imp. A. Porcébois, Paris

ÉGLISE SAINT-PAUL ET PLACE SAINT-LAURENT\_1840





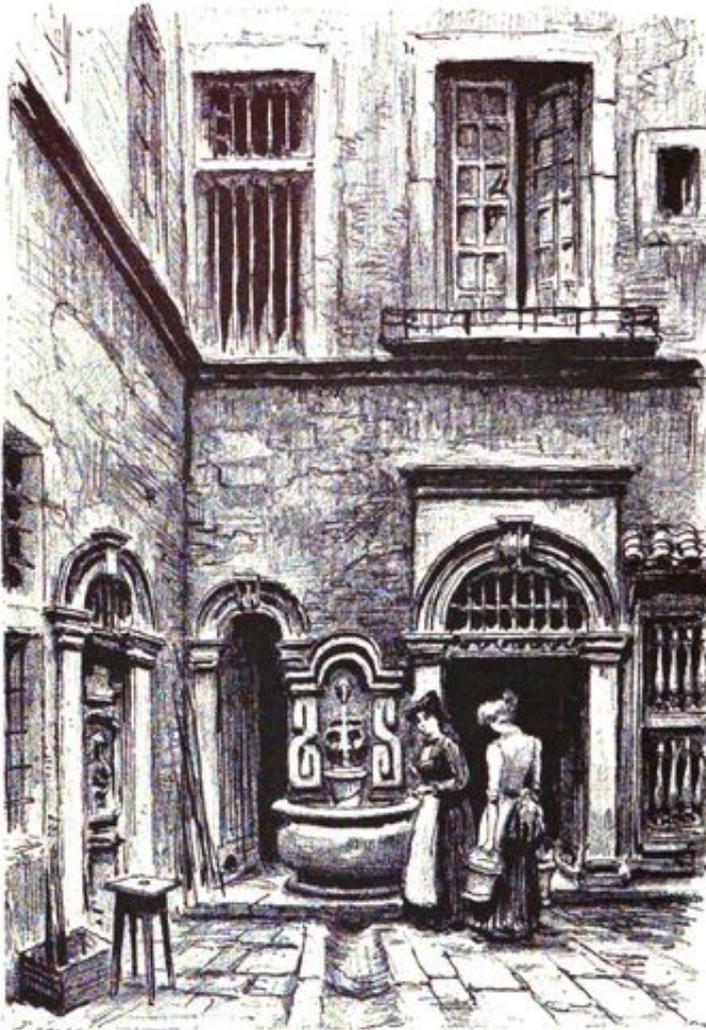
xv<sup>e</sup> siècle, offre une exquise décoration de huit médaillons à jour, où des anges musiciens jouent chacun d'un instrument, trompette, guitare, violon, harpe, orgue à main et cornemuse. Quelques membres de la famille de Sève, sont inhumés ici. Les Grollier ont leur sépulture dans la chapelle contiguë, qui porte le nom de la Visitation de la « Cadière », sans doute en mémoire de la célèbre Sybille Cadière, femme de Catherin Stuart. Ensuite vient la chapelle de l'Annonciade, fondée au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle par noble Guillaume de Reynault, conseiller au Présidial. En face de la dernière du transept, c'est la chapelle du Crucifix, où l'on remarque une clef pendante en forme de couronne; elle fut érigée en 1495



LE VIEUX QUARTIER SAINT-PAUL. — UNE PROCESSION DE LA FÊTE-DIEU.

par noble Jean du Peyrat, échevin, et Claude Garnier sa femme, et appartient aux Camus du Perron. Celle de Saint-Jean-l'Évangéliste (Saint-Louis-de-Gonzague), aujourd'hui aux Pon-

sainpierre, était à l'illustre famille de Bellièvre, qui fournit cinq de ses membres au Chapitre de Saint-Paul. Voici maintenant la chapelle de la Confrérie érigée en l'honneur de la Conception de Notre-Dame des Sept-Dons du Saint-Esprit; les sept chapelains perpétuels en sont les recteurs. — Dans le transept gauche, la première a été successivement dédiée à saint Jacques, puis à la Trinité (Saint-Paul); la deuxième, à la Madeleine (Saint-Laurent). En descendant par la basse nef de gauche, nous rencontrons la chapelle des Trois-Maries et de Sainte-Anne (du Christ), qui eut pour fondateur Guillaume Borne; ce sont ensuite Sainte-Agathe, Saint-Michel, enfin Notre-Dame-de-Pitié ou des Sept-Douleurs (Fonts baptismaux), fondée par Jean Palmier,



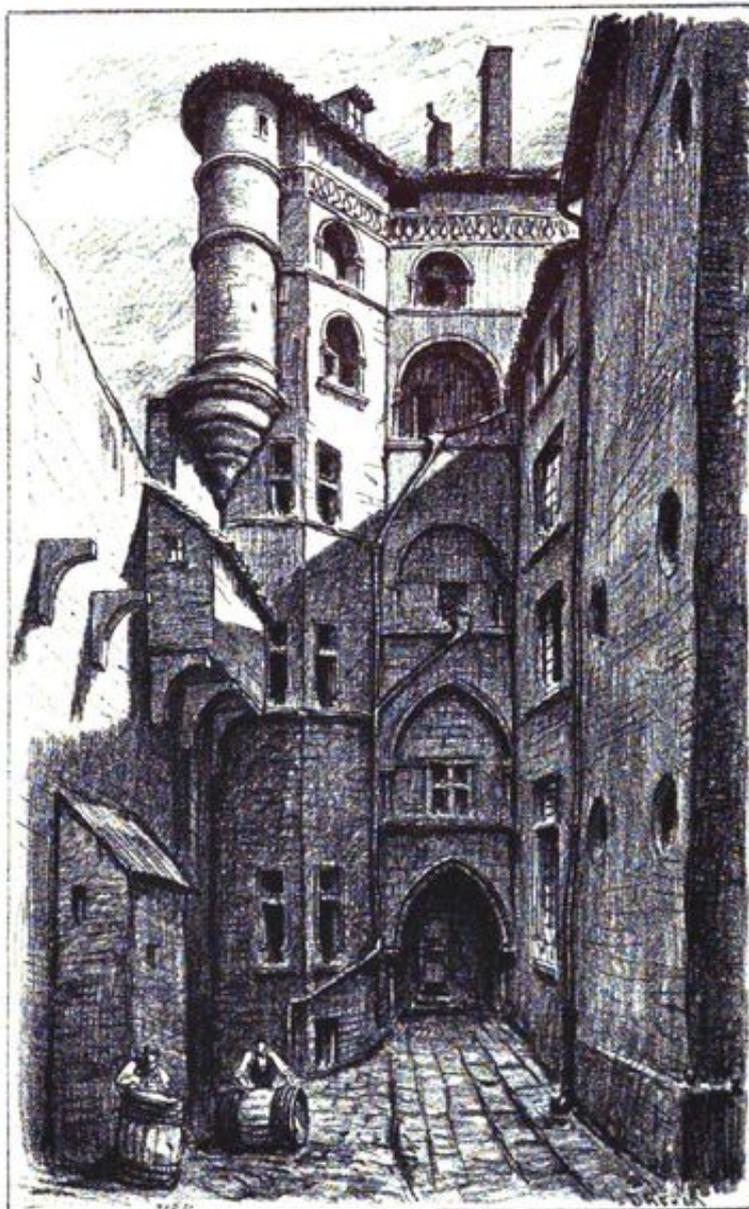
COUR D'UNE MAISON DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE, N<sup>o</sup> 14, RUE SAINT-PAUL. Démolie en 1873.  
(D'après un dessin de Ch. Tournier.)

qui eut deux fils chanoines de Saint-Paul; c'est à présent la chapelle de la famille Charrier, dont les armes sont peintes aux vitraux. Du temps de Paradin, on voyait sur un mur de l'église une « image de la mort en plate peinture, laquelle l'on disait estre le chef-d'œuvre sorti de la main du roy René d'Anjou. » On sait aussi que le roi René, qui affectionnait les chanoines de Saint-Paul, leur fit présent de reliques des saintes Jacobé et Salomé. — Cette église a, d'ailleurs, subi le sort de tant d'autres pendant l'occupation protestante; de graves mutilations y furent commises, et plusieurs œuvres d'art ont disparu.

Une porte, s'ouvrant dans la chapelle du Crucifix, communique à celle de Sainte-Marguerite. Cette dernière, située dans le cloître, a sa nef bâtie à angle droit contre le transept de l'église; elle eut pour fondateur un Jean de Pressie, au commencement du xv<sup>e</sup> siècle. Un charrier de Saint-Paul, Benoit Buatier, dont les armes sont peintes à la verrière du chœur, la fit

réparer, et lui fit don de magnifiques tapisseries et d'un riche parement d'autel d'après les dessins du Petit-Bernard. Parallèle au mur latéral de l'église et perpendiculaire à celui de la chapelle précédente, celle de la Trinité sert à l'inhumation des chanoines. De là, en contournant l'abside, nous arrivons à la ruelle Saint-Nicolas, où se trouvent deux maisons appartenant au Chapitre, l'une occupée par les perpétuels, l'autre par le prébendier de Sainte-Catherine. — Cette ruelle passe

entre le flanc nord de l'église Saint-Paul et le flanc méridional de l'église Saint-Laurent. Celle-ci, desservie par le clergé de la collégiale, est spécialement affectée au service paroissial. Ce fut vers la fin du XI<sup>e</sup> siècle que l'église de Saint-Paul, d'abbatiale qu'elle était à l'origine, devint à la fois paroissiale et collégiale; son Chapitre se compose d'un chamarier, d'un chantre, d'un sacristain-curé et de dix-huit chanoines réguliers; il a compté dans ses rangs les représentants des plus anciennes familles consulaires lyonnaises, les d'Albon, les Villars, les Charpin, les Varey, les Bellièvre, les Palmier, les Buatier et les Chastillon; ses possessions, accrues par d'innombrables donations, s'étendent non-seulement dans le Lyonnais, le Forez et le Beaujolais, mais encore dans le Dauphiné, le Bugey, la Bresse et la Dombes. — C'est aussi à la générosité d'une puissante famille du voisinage que le Chapitre doit la reconstruction récente de l'église de Saint-Laurent. Par suite de sa vétusté, cette église était menacée d'une ruine complète, et le Consulat en ordonna la démolition; les quatre frères Mascrani, habitants de la paroisse, se sont chargés de la réédifier à leurs frais, à la condition que la chapelle érigée sous le vocable de saint Claude, et qui appartenait jadis aux Camus, resterait leur propriété, et qu'ils pourraient apposer leurs armes au dedans et au dehors de l'édifice; ils s'étaient engagés à payer neuf mille livres, ils en ont dépensé trente mille. — Un événement extraordinaire s'est produit, il y a peu de jours, dans cette église. Le 22 avril 1643, en creusant une fosse pour une sépulture, on fit tomber quelques pierres d'un mur qui donnèrent entrée dans un caveau où l'on trouva un cercueil



COUR D'UNE MAISON DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE, N<sup>o</sup> 14, RUE SAINT-PAUL. Démolie en 1873.  
(D'après un dessin de Ch. Tournier.)

Cette curieuse maison est décrite par Saint Olive, qui la croit de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Elle avait une porte d'entrée en bois, entourée de pilastres cannelés, surmontés de chapiteaux ioniques. Au premier étage, une cour surmontée d'une cage d'escalier extrêmement élevée; au milieu de la hauteur, une tourelle adossée contre cette cage et soutenue par une trompe des plus hardies. La partie basse de cet ensemble monumental appartenait au système ogival; les étages supérieurs semblaient indiquer la Renaissance ou plutôt la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Au fond de la cour, on remarquait la fontaine avec vasque, qu'on voit dans le dessin précédent, et que Saint Olive pense dater du temps d'Henri IV.

cercle de fer, encadré par un entourage de briques, et duquel s'exhalait, dit-on, une odeur suave. Les fossoyeurs s'empressèrent d'informer de leur découverte les membres du Chapitre, et bientôt le bruit se répandit par la ville qu'on avait trouvé le tombeau d'un saint. Le cardinal archevêque Louis-Alphonse du Plessis de Richelieu vint à Saint-Laurent et descendit dans le caveau. Le couvercle du cercueil portait cette inscription : *Ioannes de Gerson cancellarius parisiensis*. C'était le tombeau de l'illustre chancelier Gerson, qui avait passé les dernières années de sa vie à enseigner les enfants pauvres dans le cloître de Saint-Paul et y était mort le 12 juillet 1429. On se souvenait que Gerson avait laissé une grande réputation de sainteté, et que Charles VIII lui avait fait élever à Saint-Laurent une chapelle où il était peint avec sa robe doctorale et tenant un cœur qu'il élevait vers le ciel, avec ces mots : *Sursum corda*. Mais, le tableau et la chapelle ayant été détruits par les calvinistes, on croyait que le tombeau avait été violé et les restes de Gerson dispersés. Il n'en était rien : quand on ouvrit le cercueil, le corps du chancelier apparut très bien



CROQUIS DE VIEILLES MAISONS DE L'ANCIENNE PLACE SAINT-LAURENT, AUJOURD'HUI PLACE GERSON (1850).

conservé, revêtu des ornements sacerdotaux ; un calice d'étain était posé sur la poitrine ; la tête avait des cheveux frisés de la longueur d'un doigt ; mais tout tomba en poudre au contact de l'air. Le cardinal distribua aux assistants quelques parcelles des cheveux et des vêtements, puis fit refermer le caveau. Bientôt le peuple accourt en foule, et le bruit se répand qu'il s'opère des miracles sur le tombeau de Gerson.

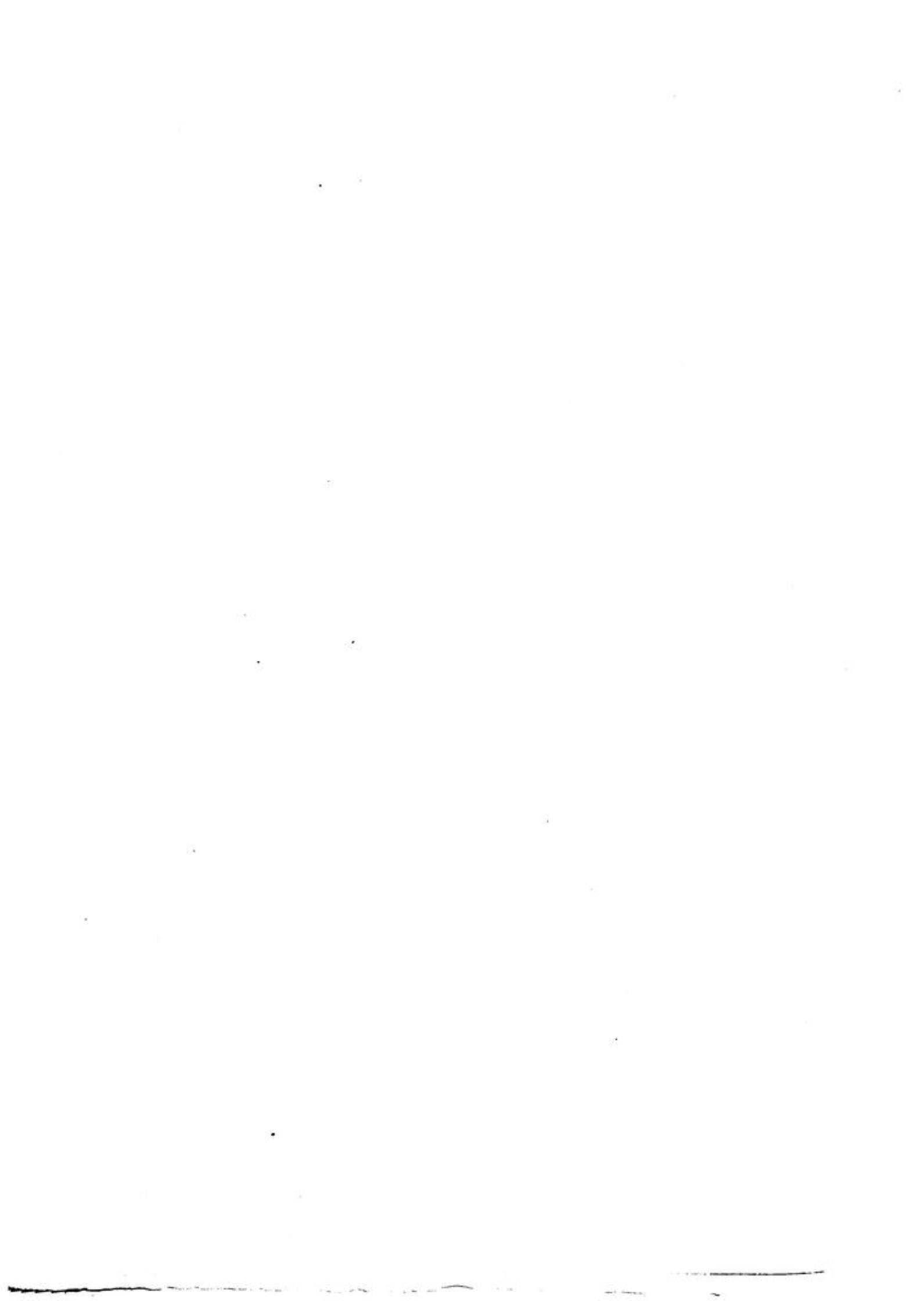
Au nord de l'église de Saint-Laurent, se trouvent la demeure du chamarié, celle du curé, puis le cimetière paroissial, enveloppé au couchant et au nord par les maisons de la rue de l'Épine (tronçon nord de la rue Saint-Paul), qui fait suite à celle de la Poterle et forme un coude pour aboutir à celle de la Peyrollerie ; plusieurs de ces maisons appartiennent aux chanoines de Saint-Paul et servent au logement des autres dignitaires, prébendiers et bénéficiers. Du côté occidental de la rue de la Poterle, de belles habitations du xvi<sup>e</sup> siècle dressent leurs hautes tourelles au pied de la colline, sur le penchant de laquelle montent leurs petits jardins et leurs vignes. Là demeurait, au milieu du siècle dernier, André Baronat, procureur du roi.

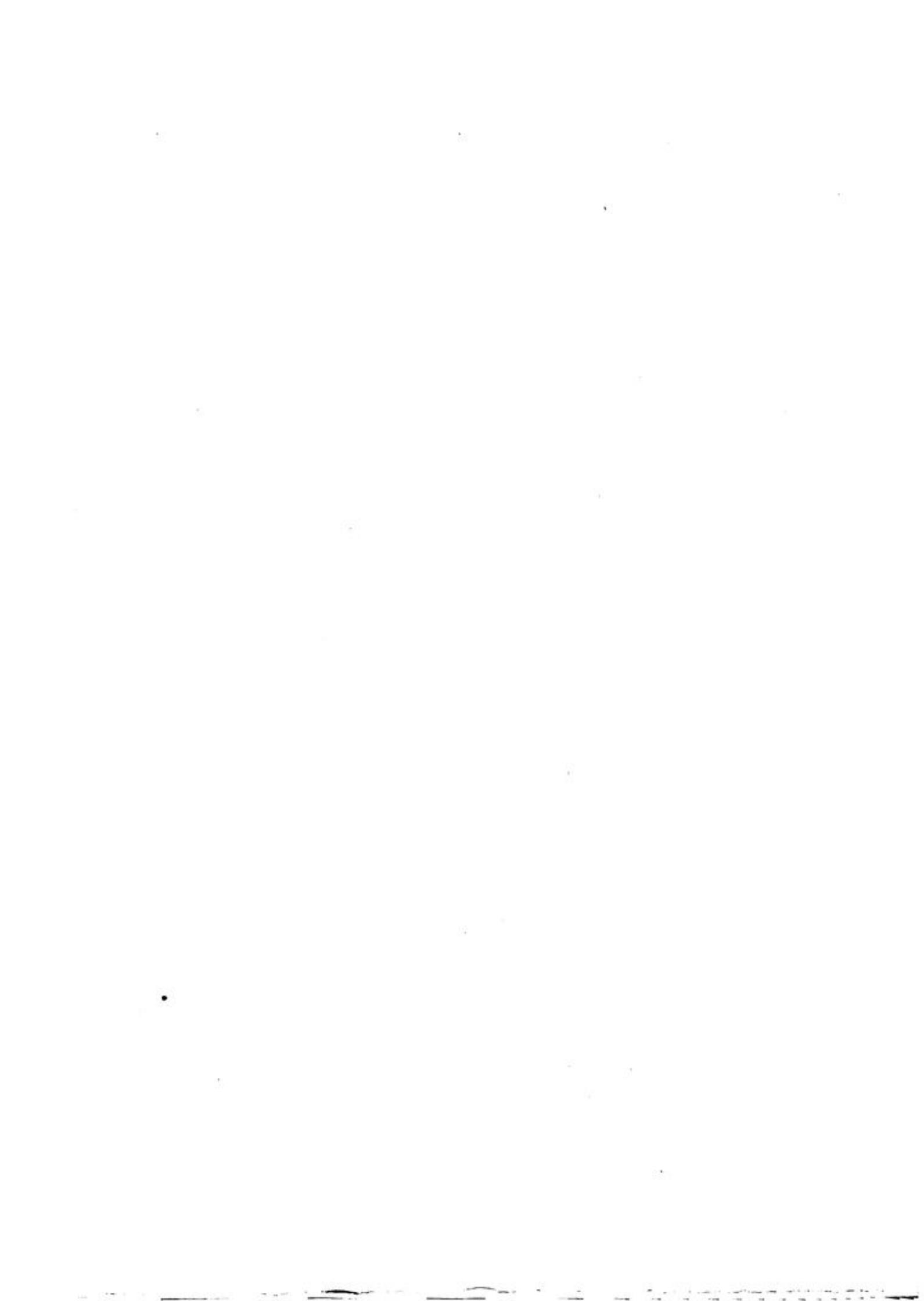
Dans ces rues si étroites et si tortueuses du vieux Lyon, que nous venons de parcourir depuis Saint-Jean, passent fréquemment des cortèges et se déroulent de nombreuses processions. Pour la Fête-Dieu,



ANCIENNE PLACE SAINT-LAURENT, AUJOURD'HUI PLACE GERSON. (D'après un croquis de Gabillot, 1864.)

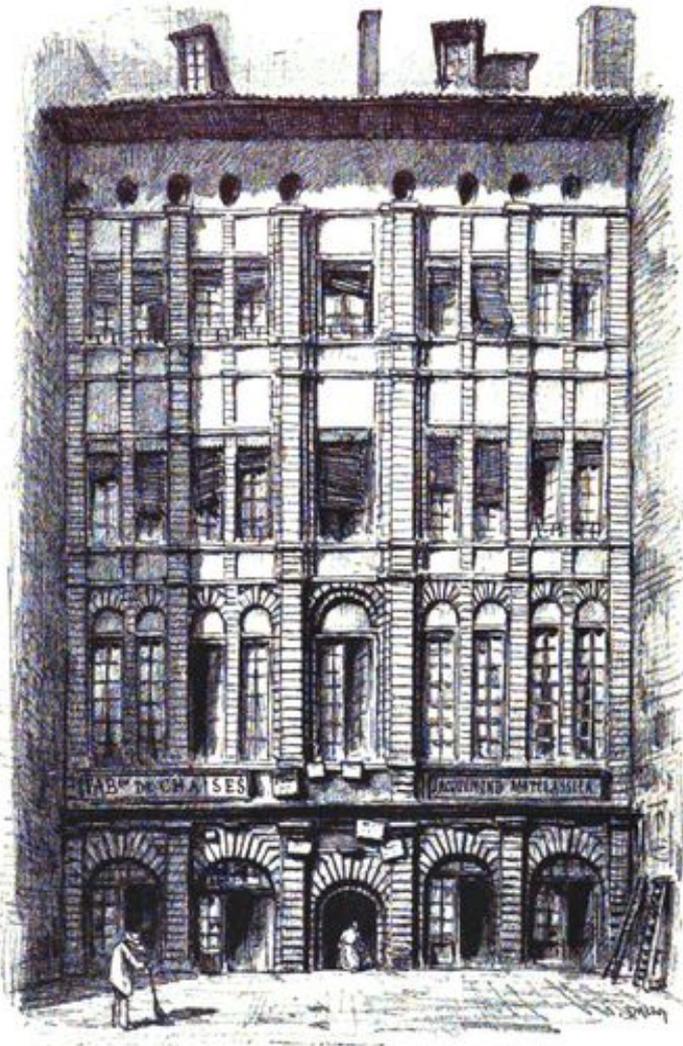
passent fréquemment des cortèges et se déroulent de nombreuses processions. Pour la Fête-Dieu,





le Consulat fait construire un reposoir à la Douane, les marchands en font un au Change. C'est le matin; les vieilles maisons, tendues de précieuses tapisseries, prennent un air de solennité; le pavé est nettoyé avec soin; la foule emplit les places et les moindres carrefours. Voici la bannière, qui marche en tête de tous les porte-flambeaux; suivent les officiers du Chapitre, de l'Archevêque et du Roi, les deux porte-candélabres de l'Eglise et celui qui porte la croix d'argent; puis, viennent les enfants de chœur, les clercs, les sous-diacres, et tout le corps de l'Eglise. Immédiatement après le bâtonnier, s'avance le dais sous lequel est porté le Saint-Sacrement: aux quatre coins, se tiennent quatre membres de la confrérie, chacun un flambeau à la main; derrière le « Corps de Dieu », marchent Monsieur le Gouverneur ou son lieutenant, les corps de justice et « aultres honorables de la ville », enfin, tout le peuple. — La procession du jour de la Fête-Dieu passe par la rue du Bœuf; celle de l'octave, qui se fait également le matin, suit la rue Saint-Jean jusqu'au circuit du Change, et revient par la rue de la Baleyne, tirant par la rue des Trois-Maries, jusqu'à celle qui tend de la maison de Tourvèon à Porte-Froc, et, de là, à l'église de Sainte-Croix. — C'est aussi, au printemps, la procession des Rogations, avec tout le clergé des collégiales et des paroisses, au chant des litanies: les bannières des églises flottant derrière celle de Saint-Jean, rouge au lion de Juda; l'officiant principal, « l'ermite », en costume de pénitent, la tête couverte d'un étroit sac noir; puis, la châsse contenant les reliques de Saint-Etienne. Et la procession se déroule par les rues sinueuses, allant d'église en église. — Aux fêtes patronales, c'est le clergé de Saint-Jean qui se rend processionnellement aux églises de Saint-Just, Saint-Irénée, Saint-Martin d'Ainay, Saint-Thomas de Fourvière, Saint-Pierre le Vieux (fête de saint Pierre aux liens), Saint-Bonaventure, Saint-Nizier (veille de la saint Pothin), Saint-George (fête de sainte Eulalie), enfin à la chapelle de Saint-Epipoy. — Ce sont encore la procession des pauvres et les processions générales; à l'une d'elles, au xvi<sup>e</sup> siècle, on vit flotter jusqu'à soixante-dix bannières, tant des églises que des confréries de métiers.

Mais il est temps de nous remettre en marche. En suivant la ruelle qui passe entre les murs



MAISON DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE, QUAI PIERRE-SCIZE, N<sup>o</sup> 110. Dessiné en 1808.

latéraux des églises de Saint-Paul et de Saint-Laurent, nous allons déboucher, par la petite rue des Trois-Grillets (ainsi appelée d'une hôtellerie de ce nom), sur l'étroite place Saint-Paul, située au-devant du port Saint-Paul et à l'entrée du pont de bois de Saint-Vincent. C'est un des endroits les plus vivants de la rive droite ; en bas, des degrés descendent vers la rivière, où sont amarrés les barques et les bateaux ; contre le mur de soutènement, nous remarquons une inscription avec les armoiries des échevins, sur un retable exécuté par le sculpteur Louis Lalyame. Au-dessus, c'est le pont de bois, avec sa double rangée de petites boutiques. On paie, sur ce pont, un droit de passage au profit du constructeur, le sieur Marie, entrepreneur des ponts de France : le peuple, qui n'est pas accoutumé à ce genre de tribut, en trouble fréquemment la perception par des violences ; en 1639, un nommé Guillaume Martel, voulant passer sans payer, s'emporta jusqu'à tuer le préposé qui lui barrait la route.

Nous reprenons donc la longue rue qui va au faubourg de Vaise, resserrée entre la rivière et la montagne, et coupée çà et là, du côté de la Saône, par de petits ponts et des ruelles. C'est d'abord la rue de la Peyrollerie ; à la suite,

la rue du Puits-du-Sel. A droite et à gauche, s'alignent des maisons qui ont, pour la plupart, d'étroites façades d'une, deux, trois fenêtres au plus. Un peu après le débouché de la rue de l'Épine, voici le logis du CERF BLANC, au coin du port de la Fleur-de-Lys. Cette autre maison où pend pour enseigne la FLEUR DE LYS (quai Pierre-Seize, en face des n<sup>os</sup> 86 et 87) a son histoire qu'il faut rappeler en passant. Sur l'emplacement d'une grange qui appartenait aux frères Caton, fils de l'hôtelier du CYGNE, les protestants avaient, en 1564, bâti là un de leurs temples. Celui-ci était fermé et démoli trois ans plus tard ; les échevins s'emparèrent du terrain, dans le dessein d'y établir une boucherie, mais ils renoncèrent à ce projet et cédèrent l'emplacement de l'ancien temple à l'Aumône générale. Ce furent les recteurs de l'Hôtel-Dieu qui, en étant devenus propriétaires, firent construire la boucherie en 1602 ; mais, cinq ans après, les bouchers qui s'y étaient installés faisaient résilier leurs baux et abandonnaient les lieux à cause de l'humidité qui corrompait la viande. La Fleur-de-Lys était revendue par les recteurs de l'Hôtel-Dieu en 1621. —



LA RUE DE BOURGNEUF ET LA FAUSSE-PORTE DE BOURGNEUF,  
AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE.

La rue de Bourgneuf, après la démolition de la rangée de maisons qui baignaient dans la Saône, devint, au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, le quai de Bourgneuf, qui aboutissait à la place de l'Homme de la Roche. — C'est aujourd'hui le quai Pierre-Seize faisant suite au quai de Bondy.

Plus loin, au bord de la rivière, se trouve le Grenier à sel ; et nous arrivons à la rue de Bourgneuf. Du côté de la Saône, il y a des ateliers de tanneurs. Puis, c'est la verrerie de Claude Legou, qui

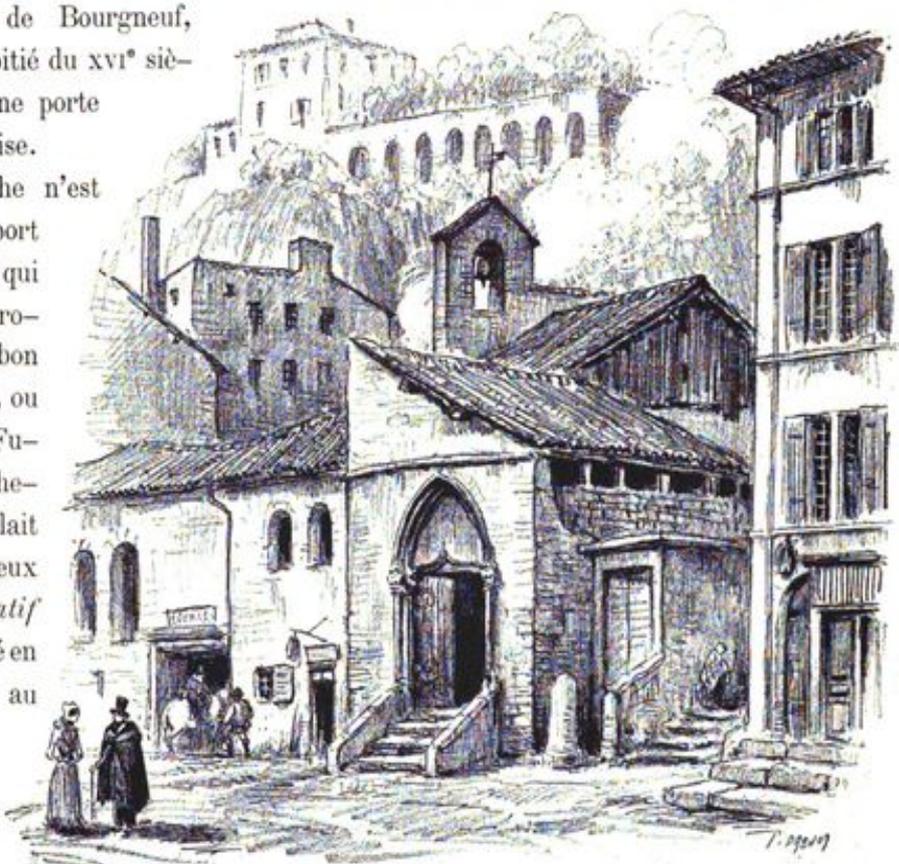
est venu, en 1637, bâtir ses fourneaux dans la maison de « la demoiselle » Louise Carle. La rue de Bourgneuf compte aussi plusieurs hôtelleries. Voilà celle du GRIFFON : c'est dans cette vieille maison qu'en 1483 l'hôtelier Guyot Vachard eut l'honneur d'héberger, avec sa suite, saint François de Paule, qui se rendait à Plessis-les-Tours où Louis XI l'avait mandé.

Nous passons maintenant sous les terrasses des Carmes-Deschaussés, dont les gigantesques arceaux surplombent les constructions adossées à la montagne, et nous voyons, à l'extrémité de la longue façade du monastère, surmonté de son petit clocher, se dresser, comme en vedette, le grand pavillon carré bâti sur le roc et faisant corps avec lui. C'est un des endroits les plus pittoresques de la ville. Au-dessous de ce pavillon, plus vieux que le couvent, comme on peut en juger par ses fenêtres à croisillons, se trouvent la place et le port de la Roche. Un peu avant, s'élevait la fausse-porte de Bourgneuf, abattue dans la seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle; c'était la plus ancienne porte de la ville, du côté de Vaise.

La place de la Roche n'est qu'un petit carré devant le port de ce nom. Sur le rocher qui la domine, se détache la grotesque effigie en bois de ce bon « Monsieur de la Roche », ou « noble Fier-à-Bras le Furieux, seigneur de la Rochesous-Tunes », comme l'appelait Benoit du Troncy, le facétieux auteur du *Formulaire récréatif de Bredin le Cocu*. Costumé en guerrier, « l'hallebarde au poingt », Monsieur de la Roche est « sur pied nuit et jour et en tout tems en sentinelle, exposé à tous vents et autres injures du tems ».

Après avoir dépassé la place de la Roche, nous

rencontrons à gauche, l'hôpital de la Chana ou de la Chanal, avec sa vieille chapelle et un verger derrière, au pied de la montagne. Saint-Martin de la Chana, ainsi appelé du chenal qui amène à une fontaine voisine les eaux de la montagne, était un très ancien monastère de femmes, qui fut supprimé en 1482 par le cardinal de Bourbon. Les chanoines de Saint-Paul y établirent un hôpital seulement pour les pèlerins; en 1530, le Consulat leur enjoignit de donner



ANCIENNE CHAPELLE DU PRIEURÉ DE SAINT-MARTIN DE LA CHANA SUR LE QUAI DE PIERRE-SCIZE.  
(D'après une lithographie de Fonville, en 1850.)

C'était un ancien monastère de femmes, qui remontait au x<sup>e</sup> ou au xi<sup>e</sup> siècle (*Sanctus Martinus de Canali*, Saint-Martin de le Chenal, de la Chanal). En 1274, il était sous la direction d'une prieure et suivait la règle de Saint-Augustin. Au xiv<sup>e</sup> siècle, l'archevêque Jean de Talaru le mit sous la règle de Saint-Benoît; il fut supprimé, en 1482, par le cardinal de Bourbon. — Cf. M.-C. GOSTON, *Bibl. hist. du Lyonnais*, n<sup>o</sup> 2.

aux pauvres l'hospitalité de nuit. Mais, dès sa fondation, l'Aumône générale prit d'abord en location, puis, en 1566, acquit en toute propriété l'ancien prieuré de la Chana et y logea ses enfants adoptifs, les petits garçons orphelins nés de mariage légitime. Ces enfants, qu'on appelle communément « les Chanals » pour les distinguer des enfants illégitimes et des enfants trouvés dits « les petits garçons », apprennent à lire et à écrire, sous la direction d'un maître d'école; parvenus à l'âge de quatorze ans, ils choisissent une profession, et les recteurs leur facilitent les moyens d'y arriver. L'hôpital de la Chana est un des lieux où l'on fait aux pauvres, chaque dimanche matin, sous la surveillance de deux recteurs et d'un bedeau, la distribution de pain et d'argent, faite aussi à Saint-George, pour le côté de Fourvière, et, pour le côté du Rhône, à l'hôpital Sainte-Catherine, au monastère de Saint-Antoine et au cloître des Cordeliers.

Vis-à-vis de la fontaine de la Chana, se trouve la maison où l'on établira, vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, la fabrique de l'or de Milan. Près de là, nous apercevons la *Maison Peinte*, dont la

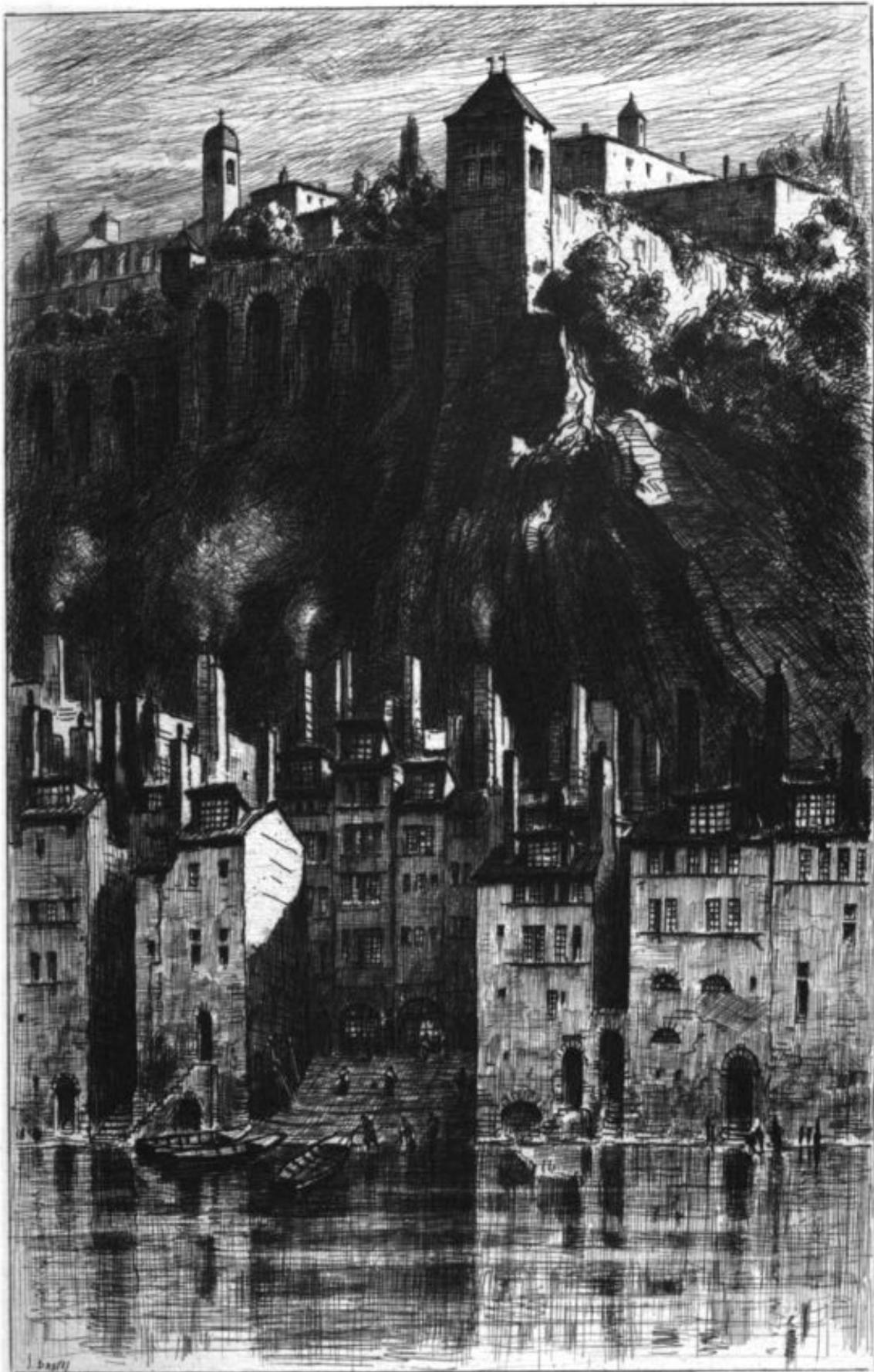


ENTRÉE D'UNE VIEILLE MAISON DU QUAI PIERRE-SCIZE.  
(Dessiné en 1897.)

façade fut décorée de peintures à fresque par le Petit-Bernard; elle appartient à la ville, qui l'a acquise en 1632 d'Antoine Couet, comte de Montribloud. — Toute cette rue, depuis la porte de Bourgneuf jusqu'à Pierre-Scize, n'était encore qu'une campagne remplie de jardins, lorsque Charles VI fit son entrée à Lyon, en 1389; à cette occasion, elle fut pavée pour la première fois et les côtés ornés de verdure en forme d'allées et de berceaux. Mais, au XVI<sup>e</sup> siècle, les deux lignes de maisons se déroulaient en rangs serrés, comme aujourd'hui, jusqu'à la porte de Vaise, et c'était par une des rues les plus peuplées de la ville, que les cortèges royaux faisaient leur entrée, sur le pavé sablé de frais, au milieu des maisons tapissées, des arcs de triomphe et des toiles de couleur tendues d'un côté à l'autre.

Nous voyons, à présent, se dresser devant nous le formidable rocher de Pierre-Scize, surmonté de son vieux château féodal. Sur la gauche, avant d'arriver à la porte de Vaise, et derrière les maisons qui bordent la rue, on aperçoit, adossée au rocher, la chapelle de l'ancienne recluserie de Saint-Epipoy (au-dessus du n<sup>o</sup> 20, quai Pierre-Scize). Suivant la tradition, cette chapelle fut élevée sur la place même de la maison d'une veuve chrétienne, nommée Lucie, chez laquelle saint

Epipode et son compagnon Alexandre s'étaient retirés pour échapper à la persécution, vers l'an 177, et où ils furent découverts. Une fontaine coule au pied de la montagne (n<sup>o</sup> 19); dans sa fuite, le saint y aurait, dit la légende, laissé tomber une de ses chaussures, et depuis lors, l'eau en serait devenue miraculeuse. L'humble recluserie ne fut pas épargnée par les calvinistes; réédifiée en



J. Drevet del et sc.

Imp. A. Ferrabouf, Paris

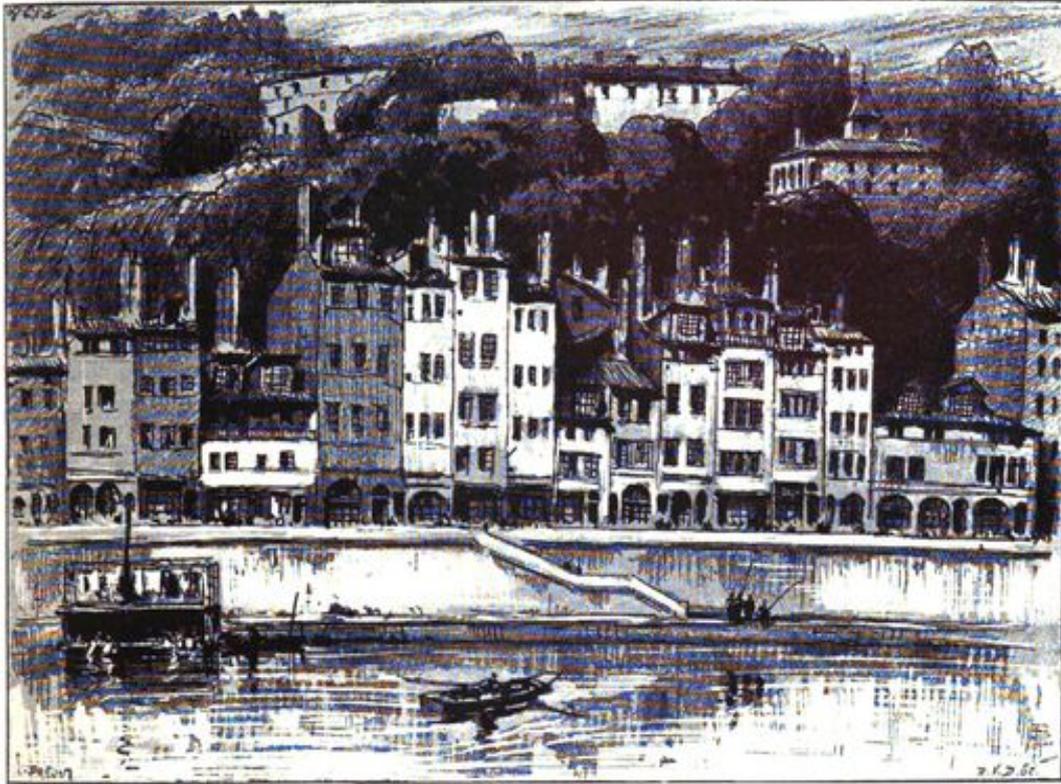
L'ANCIEN PORT DE LA ROCHE ET LE PAVILLON DES CARMES au XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE





1583 aux frais du Consulat « pour l'habitation d'un paovre hermitte », la chapelle de Saint-Epipoy est aujourd'hui desservie par un prébendier. Le Chapitre de Saint-Jean y vient en procession, chaque année, à la fête du saint.

Quelques pas plus loin, s'amorce un escalier (montée de la Sarra) qui monte en lacet au-dessus de la chapelle, contourne au midi le rocher de Pierre-Scize et va aboutir au chemin de ronde de la



LE QUAI PIERRE-SCIZE ET LES VIEILLES MAISONS DE L'ANCIENNE RUE DE BOURGNEUF. (Dessiné en 1898.)

Les maisons qui s'élèvent le long de ce quai n'ont pas changé; ce sont encore, pour la plupart, les mêmes qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, et il est facile, d'après nos dessins, de se faire une idée de ce qu'était l'ancienne rue de Bourgneuf. — Cf. SAINT-OLIVE, *chapelle de Saint-Epipoy*; BLIXON, *Lyon pittor.*

vieille enceinte de la ville, lequel se prolonge, à l'intérieur de la muraille, jusqu'au Puy d'Ainay. — Nous dépassons les dernières maisons, espacées au bord de la Saône, et nous arrivons à la Porte de Pierre-Scize ou Porte de Vaise, qui ferme complètement le passage entre le roc et la rivière. Avec sa haute toiture terminée par une arête aiguë, ses deux échauguettes en pierre suspendues sur le courant, sa lucarne triangulaire, et les longues ouvertures pratiquées au-dessus de la voûte pour la manœuvre des bras du pont-levis, cette construction massive paraît svelte et légère auprès de l'énorme rocher; elle complète, par une note extrêmement pittoresque, l'aspect de grandeur et de beauté que présente cette entrée de la ville. Sur sa façade septentrionale est encastré un bel écu de France, en pierre, qui fut sculpté en 1490 par Jean de Saint-Priest, « maistre tailleur d'images », et peint par le célèbre Jehan Perréal; « on voit deux anges tenant ledit escu, ès de costés, un autre ange dessus, et un lion au pied d'iceluy en soubstenant ledit escu ».

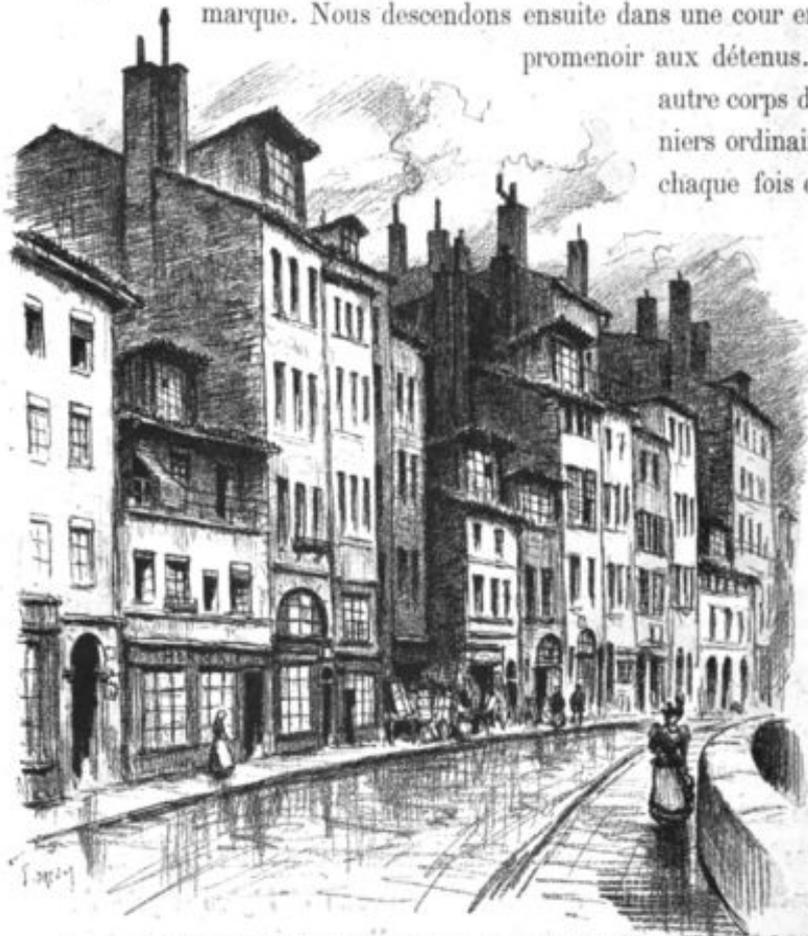
En dedans de la porte, et sur le rocher contre lequel elle s'appuie, monte l'escalier qui conduit au château fort de Pierre-Scize. Les degrés sont taillés dans le roc. Nous gravissons une rampe

très raide, surplombant à pic du côté de la Saône : après une porte en fer et un pàlier de repos, l'ascension continue dans la direction du nord-ouest, avec d'autres portes en fer étagées de distance en distance ; maintenant, la vue s'étend sur le faubourg de Vaise, les hauteurs du Mont-d'Or, les coteaux de Cuire et de Saint-Sébastien. Nous atteignons au faite du roc escarpé, où se dressent le vieux château féodal et son donjon. De tous les côtés, la forteresse est entourée de précipices de plus de cent pieds de profondeur. Voici la barbacane à double porte et le sombre logis des hommes d'armes. On nous introduit chez le commandant, qui nous fait conduire dans l'intérieur de la forteresse. C'est seulement sous Louis XIII, en 1635, que la propriété de cette ancienne résidence des archevêques, devenue prison d'Etat depuis que Louis XI en eut dépouillé Charles de Bourbon, a été régulièrement acquise par la couronne, au prix de cent mille livres. Nous traversons de grands appartements démeublés, ne s'ouvrant guère qu'aux visiteurs et à quelques prisonniers de

marque. Nous descendons ensuite dans une cour entourée de murs élevés et servant de promenoir aux détenus. Après nous avoir montré, dans un

autre corps de bâtiment, les chambres des prisonniers ordinaires, meublées aux frais du Consulat chaque fois qu'on amène un nouvel hôte, le gui-

chetier nous fait pénétrer dans une vieille tour, ressemblant à celle de la Bastille : là sont les cachots. Les portes et les fenêtres munies de grilles de fer paraissent défier toute évasion ; néanmoins, plusieurs prisonniers ont réussi à s'enfuir, et l'histoire de cette redoutable prison est faite de ces périlleuses entreprises. Depuis ce Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, que Louis XI y fit enfermer dans une cage de bois doublée de fer, combien d'illustres personnages, victimes des représailles politiques, subirent dans ce lugubre donjon la plus dure captivité ! En l'an 1500, Louis XII y faisait emprisonner Ludovic Sforza, qui avait dépossédé de son gouvernement et mis à mort son frère Galéas, duc de Milan ; on y amenait bientôt après le cardinal Asagne,



VIEILLES MAISONS DU QUAI PIERRE-SCIZE. (Dessiné en 1898.)

Une de celles du fond, n° 28, démolie en 1899, portait la curieuse enseigne du potier Sourd, en bas-relief : A L'ENVOI DU POT, 1718. *L'Express* et la *Revue du Lyonnais* (sept. 1899, article de M. Léon Gallo) ont conté l'histoire de cette enseigne, que le nouveau propriétaire, M. Bussy, a fait encastrier dans le mur d'une terrasse contiguë au petit hôtel construit sur l'emplacement de l'ancienne bâtisse. Dès 1835, M. Steyerl avait donné au *Magasin pittoresque* un dessin de l'enseigne « A l'envoi du pot », dans une série d'études sur les enseignes de Lyon ; il l'a reproduit dans sa *Nouvelle Histoire de Lyon*, pleine de documents iconographiques du plus haut intérêt.

frère de Ludovic Sforza, pris également à la bataille de Navarre. Sept ans plus tard, les portes du château se fermaient sur les ambassadeurs de l'empereur Maximilien, par représailles de l'arrestation

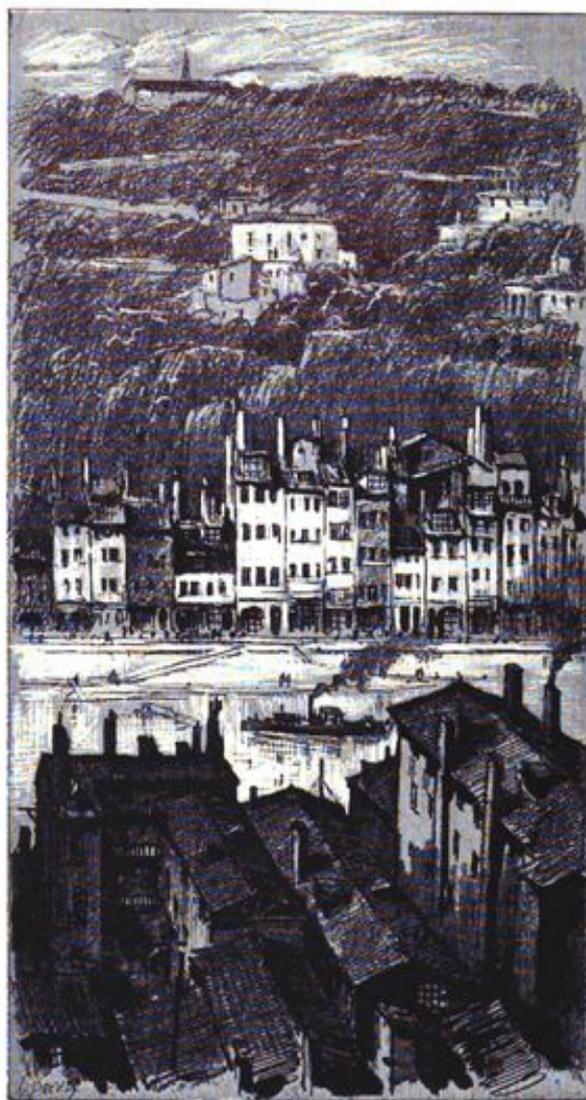


LE CHÂTEAU DE PIERRE ENCIZE DE LION (XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE)

Gravé par G. Ponce, d'après un dessin de M. de Lamoignon.

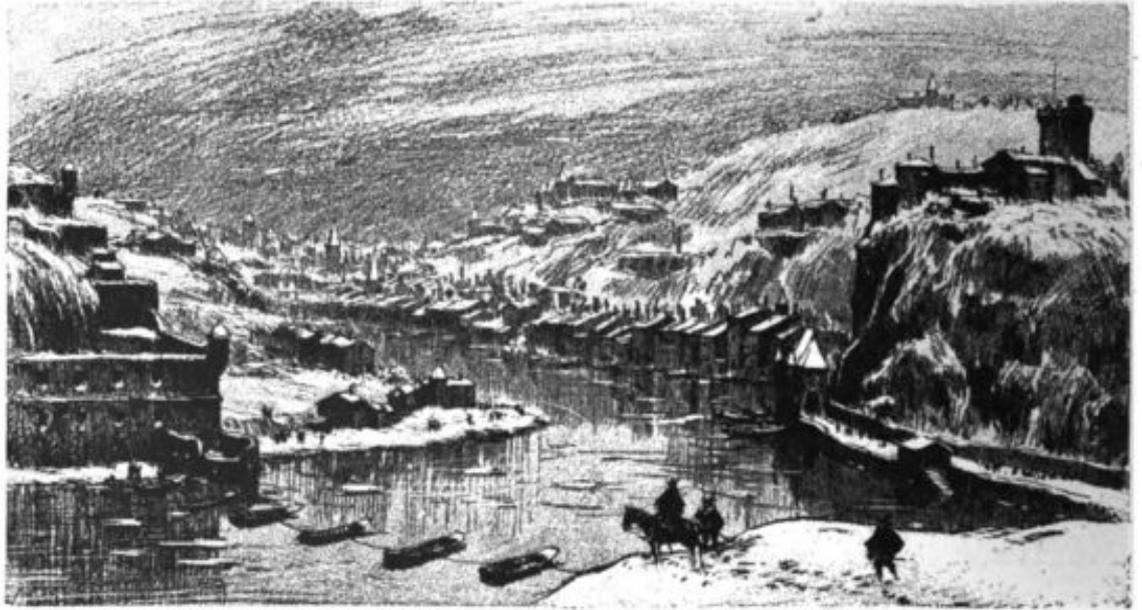


du chapelain du cardinal d'Amboise. En 1535, Henri-Corneille Agrippa venait expier au donjon de Pierre-Scize un libelle composé contre Louise de Savoie, mère de François I<sup>er</sup>. Pendant les troubles de la Réforme, c'était le P. minime Ropitel, qui, emprisonné par les hérétiques et condamné à être pendu, s'évadait, la veille de l'exécution, sous un habit de soldat. Six années après, un horrible drame s'accomplit au milieu de la nuit dans une chambre du château : par ordre du gouverneur de Birague, deux capitaines, Pierre de la Tour et Lacombe, sont poignardés et égorgés dans leur lit. En 1570, le baron des Adrets subit la même captivité qu'il avait infligée à ses adversaires. Les guerres de la Ligue amènent tour à tour dans cette prison d'État les chefs des deux partis rivaux : Pierre Baglioni, sa femme et son beau-père, François Guerrier, seigneur et baron de Jons, arrêtés comme ennemis de la Ligue, ainsi qu'Antoine Grollier de Servières, qui parvient à s'évader à l'aide d'un cordon de soie apporté par sa femme sous son vertugadin ; M. de Saint-André, pris par le marquis de Saint-Sorlin à la bataille de Givors, livrée contre Alphonse d'Ornano ; le baron de Sennecey, qui fut capturé par le même marquis de Saint-Sorlin et n'obtint la liberté qu'en donnant comme otages ses deux jeunes fils, lesquels, sur l'ordre du duc de Nemours, furent amenés à Pierre-Scize et traités cruellement. Par un juste retour de la fortune, le duc de Nemours dut à son tour éprouver lui-même l'horreur de la séquestration dans les cachots de la prison d'Etat, au moment où il croyait réaliser son rêve d'être le chef d'un État dont Lyon eût été la capitale ; il s'évada en se substituant à son valet de chambre dont il prit les habits et les fonctions. Enfin, ce furent MM. de Cinq-Mars et de Thou, qui furent amenés au château le 4 septembre 1642 et y séjournèrent pendant l'instruction de leur procès. La prison de M. de Cinq-Mars est au bas de la grande tour ; par ces deux étroites fenêtres, au-dessus desquelles



LE QUAI PIERRE-SCIZE VU DU BOULEVARD DES CHARTREUX (1897).

on avait placé un corps de garde, il avait vue sur le petit jardin. — Bien que ces cachots soient très sombres, on peut, à la rigueur, y lire et écrire ; pour tout mobilier, un lit, une table et une chaise ; au centre, dans une des dalles qui recouvrent le sol, est scellé un anneau en fer auquel on peut enchaîner le prisonnier. Enfin, sous la tour, il existe un cachot secret, absolument obscur, et si bas qu'il est impossible de s'y tenir debout ; personne, dit le guichetier, n'y est



ENTRÉE DE LA VILLE DE LYON, DU CÔTÉ DE PIERRE-ENCISE, AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE. (D'après une estampe d'Israël Silvestre.)

Au premier plan, à droite, le port de l'Observance ou des Deux-Amants. — En travers de la Saône, la chaîne tendue entre un demi-bastion établi sur la rive droite, et le boulevard Saint-Jean, sur la rive gauche. (Voir plus loin le texte, p. 296 et 300.) — L'escalier du château de Pierre-Scize n'était pas la montée de la Sarra, qui aboutissait plus haut, au chemin intérieur de la muraille d'enceinte de la ville, mais un autre escalier taillé à pic, au-dessus de la Saône, dans la partie du rocher détruite après la démolition du château. L'emplacement de ce dernier est occupé par le petit bastion, dit batterie de Pierre-Scize, qui surplombe le magasin militaire des fourrages, dont la superficie a été conquise sur le rocher.

demeuré plus de quatre jours. En sortant de cette lugubre prison, nous nous faisons montrer

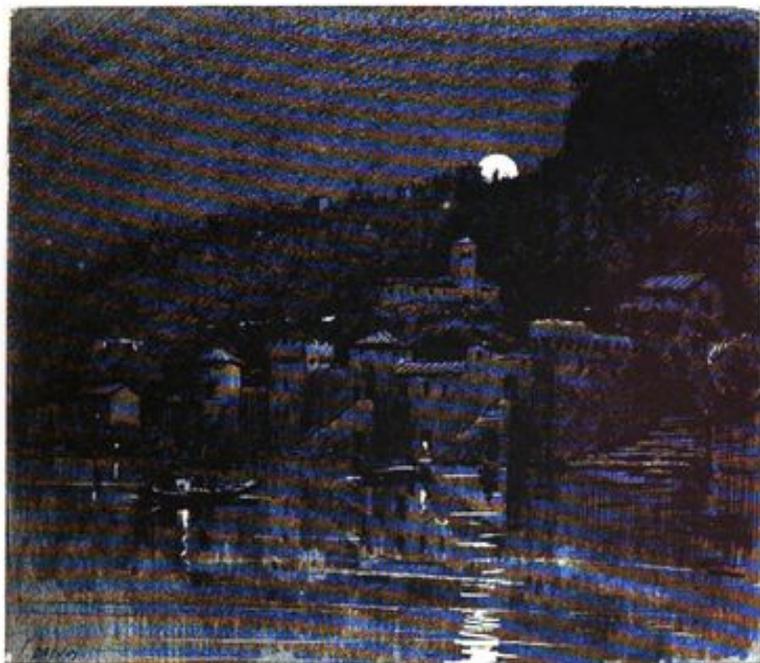


LE CHATEAU DE PIERRE-SCIZE ET LE REMPART, VUS DU GNEILLON.

Le château de Pierre-Scize fut démantelé le 26 octobre 1793, quelques jours après la fin du siège de Lyon; plus tard, les murs furent complètement rasés.

Ripan; de là, elle tourne au sud-ouest jusqu'à la tour Béron; dans l'intervalle, sont les trois

la chapelle, et nous avons hâte de gagner la terrasse, qui s'étend du côté du midi et d'où l'on jouit d'une vue admirable sur la ville. De vieux créneaux bordent une partie de cette terrasse. Entre elle et les murailles de la ville, se trouve une grande serve contenant l'eau nécessaire aux besoins des habitants du château. De cette forteresse, entourée de travaux de défense et commandant la rive de la Saône, on peut, avec de l'artillerie, fermer aisément l'entrée de Lyon à l'ennemi. Ses murs et ses tours font partie des défenses de la ville; elle est le point de départ des fortifications qui enveloppent la colline de Fourvière jusqu'à la porte Saint-George. De la serve du château, près de laquelle s'ouvre une poterne, la vieille muraille, qui a six pieds d'épaisseur à cet endroit, va rejoindre l'échiffé d'Avrillet, où elle prend la direction ouest jusqu'à la tour



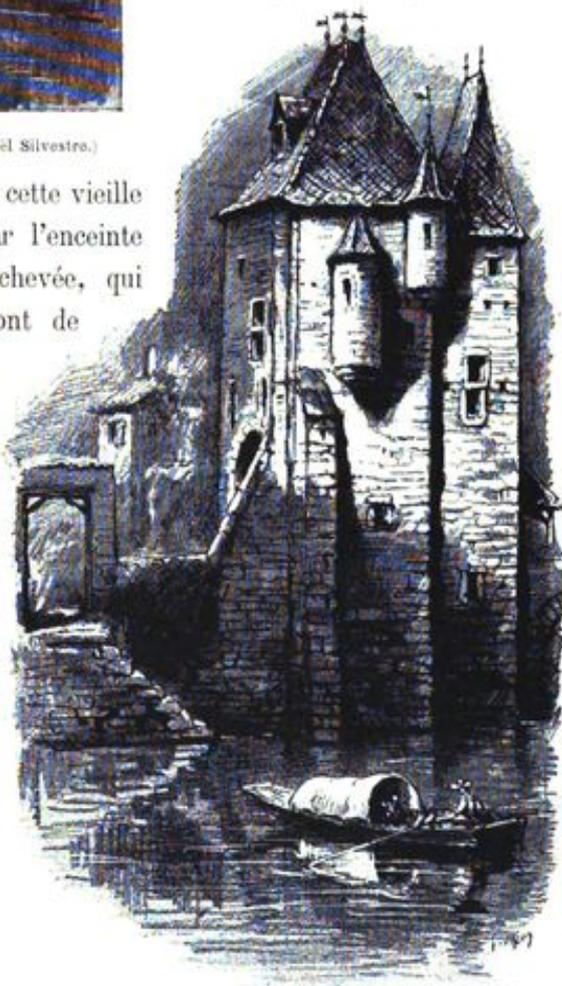
ENTRÉE DE LA VILLE DE LYON PAR LE FAUXBOURG DE VAISE. (D'après Israël Silvestro.)

et, par places, complètement ruinée faute d'entretien, cette vieille enceinte, d'un effet si pittoresque, est renforcée par l'enceinte bastionnée du *xvi<sup>e</sup>* siècle, malheureusement inachevée, qui l'enveloppe depuis Trion et vient aboutir, en amont de Pierre-Scize, à la « porte du Lion ».

Quelques instants après notre visite au château de Pierre-Scize, nous nous retrouvons au pied de l'escalier de granit, nous franchissons la porte de Vaise, et nous cheminons, au bord de la Saône, sur le chemin conduisant à cette porte du Lion, qui ferme la ville du côté du faubourg. A gauche, au-dessus du coteau verdoyant, on voit une maison de campagne appelée le Greillon, qui appartenait, au commencement du règne de Louis XIII, au vénitien André Pestalozzi. Plus loin, s'étagent d'autres villas entourées de jardins et de vignes. Mais, tout près de la rive, se présente un ravissant tableau. Sur un massif d'épais ombrages, se détache, avec son élégant clocher et ses légers arcs-boutants, la charmante église des Cordeliers de l'Observance, dédiée à Notre-Dame des Anges. Elle est de fondation royale, et son histoire des plus jolies. C'était vers la fin du *xv<sup>e</sup>* siècle. Frère Jean Bourgeois,

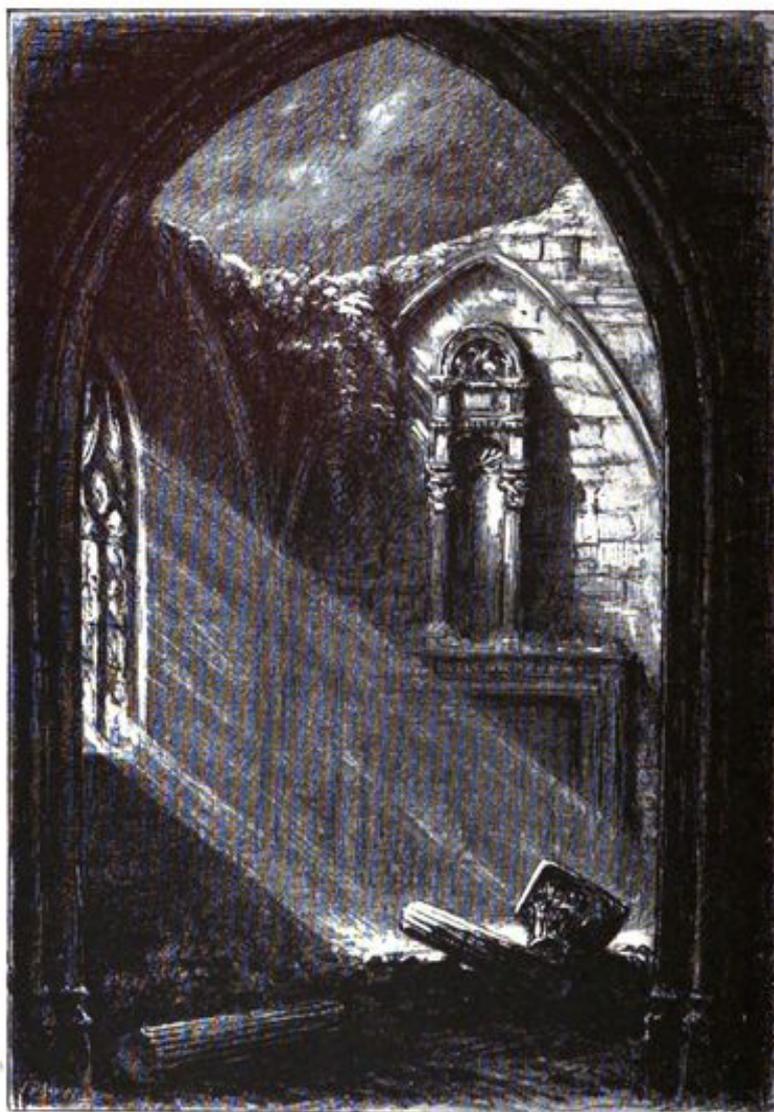
tours Serpollet, Sainte-Marguerite et Bonin, cette dernière munie d'une poterne, et sept échiffes, trois entre les tours Serpollet et Sainte-Marguerite, deux de ce point à la tour Bonin, et deux encore de la tour Bonin à la tour Béron.

C'est ensuite la tour Peyrollier, où commence la fortification de la Retraite, celle du Puy d'Ainay et de Saint-George (voir plus haut, p. 82 et 83). Délabrée



LA PORTE DE PIERRE-SCIZE, APPELÉE AU *xvii<sup>e</sup>* SIÈCLE PORTE DE VAISE. (D'après J.-J. de Boissieu.) Démolie en 1793.

prédicateur renommé, et un autre frère mineur, Jean Tisseran, tous deux en grande faveur auprès du jeune roi Charles VIII et de la jeune reine Anne de Bretagne, avaient résolu de ramener l'ordre des Cordeliers à la sévérité de la règle que saint François d'Assise avait léguée à ses disciples. Ces religieux ayant obtenu la protection du roi pour la fondation d'un nouveau monastère de leur ordre à Lyon, des commissaires furent délégués pour déterminer l'emplacement le plus convenable et



RUINES DE L'ÉGLISE DES CORDELIERS DE L'OBSERVANCE, AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE.

Dans sa belle monographie sur *les Cordeliers de l'Observance*, l'abbé Pavy a décrit poétiquement « ce petit cloître sombre et mystérieux; cette église svelte, dont le rond-point et les nervures s'articulent avec tant de précision; ce comble affaissé de la chapelle des Lucquois, où se dressent encore sur leurs bases, et couronnées de leurs chapiteaux, quatre colonnes d'un marbre poudreux et terni; ces arcs noirs, à demi brisés, autour desquels se joue un naissant feuillage; ces ogives sans voûte et que surmontent de longues herbes pendantes; ce clocher qui se détache si élégamment d'un massif de constructions et de verdure ».

l'acquérir au nom du souverain; leur choix s'arrêta sur l'ancien hôpital des Deux-Amants qui appartenait au Chapitre de Saint-Paul. Largement indemnisés, les chanoines firent cession de tous leurs droits; le pape Alexandre VI autorisa la vente et la démolition de l'hôpital, qui fut transféré au prieuré de la Chana, et Charles VIII, partant pour son expédition d'Italie, voulut fonder lui-même l'église du nouveau monastère. Le 25 mars 1494, accompagné de la reine, il en posa de ses mains la première pierre.

Le matin de cette cérémonie, dit le Loyal Serviteur, « le duc de Savoie se rendit au logis du roy qui était déjà prest. Les deux princes s'embrassèrent avec une amitié qu'il falloit veoir, puis montèrent sur leurs mulles et allèrent ensemble devisant le long de la ville jusqu'au couvent, où ils ouïrent dévotement la messe ». Parmi les seigneurs de leur suite, on remarquait le duc d'Orléans, qui régna sous le nom de Louis XII, les ducs de Bourbon et de Luxem-

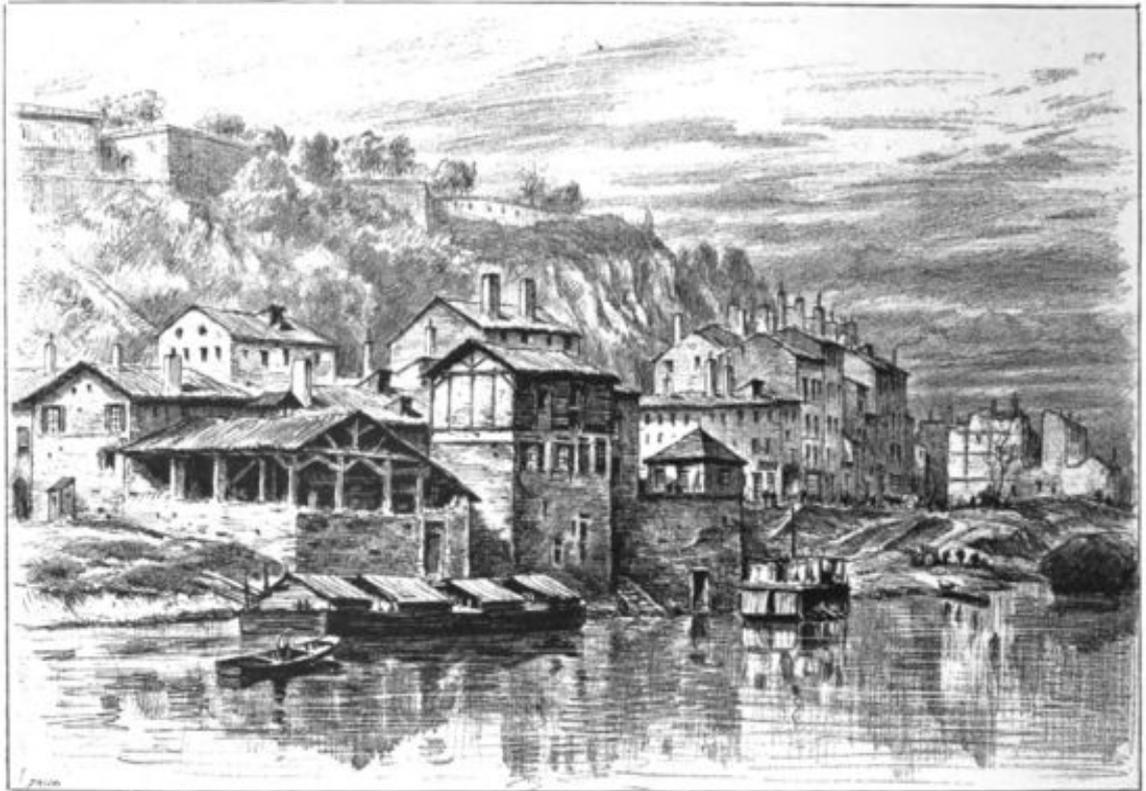
bourg, Angélibert seigneur de Clèves, Philibert comte de Bâgé, Charles comte de Bologne, Jacques comte de Tournon, tous les conseillers de la ville, enfin Jean Bail, archevêque d'Embrun; quant à l'archevêque de Lyon, il manquait, le siège étant vacant. « Le roy et la royne, en voyant



L'ÉGLISE DES CORDÉLIERS DE L'OBSERVANCE. (D'après un dessin de Leymarie, 1844.)

Le peintre Duclaux a fait un gracieux petit tableau de ce beau monument de l'art ogival de la fin du xve siècle. — Le cloître de l'Observance formait avec l'église un carré parfait, mais le couvent se prolongeait fort avant vers le nord. — A la suite, et devant le tombeau des Deux-Amants (démoli en 1707), se trouvait, depuis 1657, le deuxième couvent des religieuses de Sainte-Elisabeth, qui devint le premier de cet ordre en 1715, après la suppression de celui de Bellecour

(emplacement de l'hôpital militaire). En 1700, le monastère des Deux-Amants comptait quatre-vingts religieuses. En l'an V, on y établit l'École Vétérinaire, précédemment installée à la Guillotière; l'ancien couvent des Cordeliers de l'Observance fut également occupé par cette école, à laquelle on reunit la pépinière départementale, transférée en 1817 à Reilly. La belle église, à demi ruinée, servit des lors d'entrepôt à fourrage.



L'ANCIEN FOUR À CHAUX DE VAISE, PRÈS DU PONT DE SERIN, VERS 1850.

Le four à chaux se trouvait en amont et tout près du pont de Serin et de la porte de Vaise, appelée, au xvii<sup>e</sup> siècle, *porte du Lion*. Le plan de Delamonce, dressé au commencement du xviii<sup>e</sup> siècle, montrait encore à cet endroit trois fours à chaux. Le dernier fut démoli par suite de l'établissement du quai. — Vis-à-vis, de l'autre côté du chemin, au n<sup>o</sup> 34 du quai de Vaise, on voit encore une maison à balcon, ayant sur la balustrade un petit hourg recevant les rayons du soleil, *lux in burgo*. C'est l'hôtel que la Compagnie des Chevaliers de l'Arquebuse de Luxembourg, précédemment installée aux Étroits, au-dessus du logis et du moulin de Luxembourg, vint occuper en 1757. — Le premier pont de Serin fut construit en bois, aux frais de l'hôpital de la Charité, en 1744; il allait de la place des Deux-Amants à la porte d'Halincourt. Ce pont, entraîné par la débâcle des glaces, le 17 janvier 1789, fut remplacé par celui de l'ingénieur Kermaingant — avec piles en pierre et arches en bois — construit également aux frais des hôpitaux, qu'une loi autorisait à percevoir un droit de passage, et ouvert au public au mois de novembre 1816.

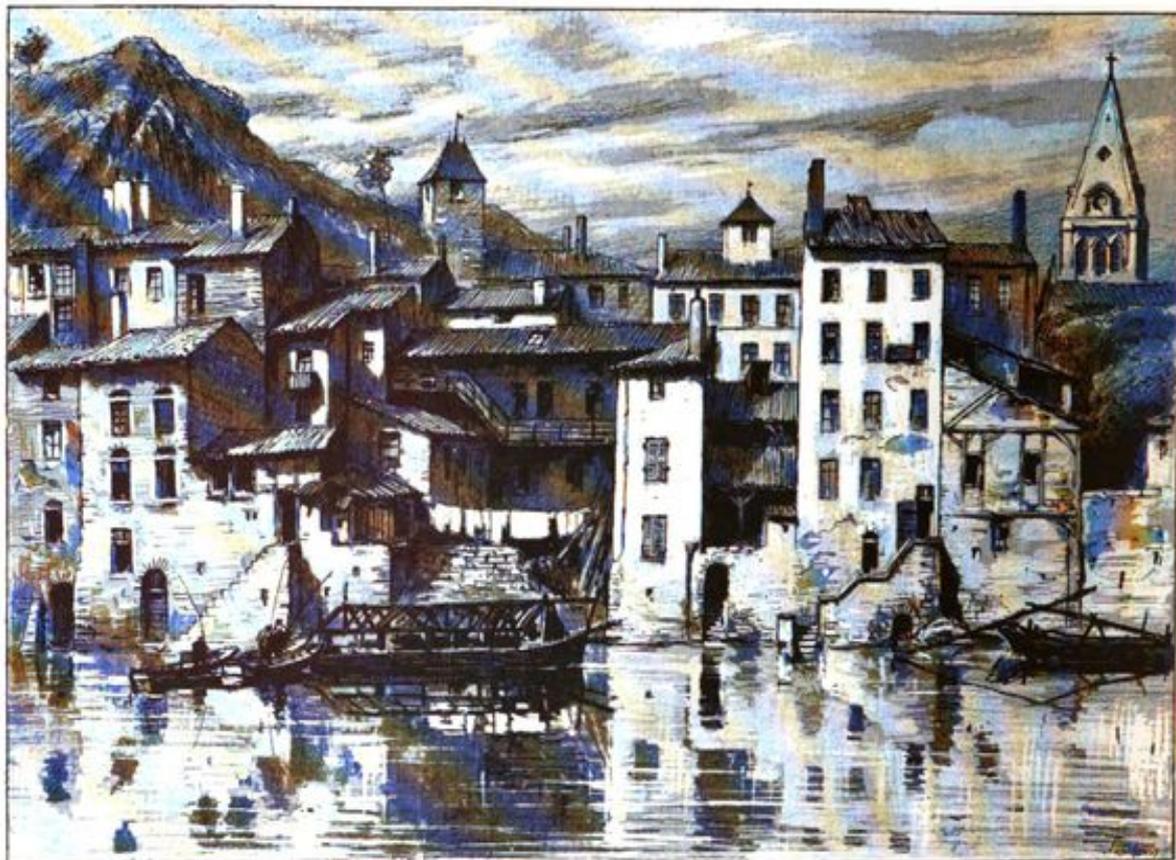
grande multitude de seigneurs et de peuple illec assemblez pour cette cause, affigèrent, mirent et apposèrent de leurs propres mains la première pierre en signe de tître en la fondation de l'église dudit couvent, en laquelle pierre sont figurées et levées leurs armes. » L'évêque d'Angers, confesseur du roi, bénit la pierre; puis Charles VIII, prenant par la main Frère Bourgeois, l'introduisit, avec dix-neuf autres religieux, dans le monastère, dont il déclara être le fondateur, ainsi qu'Anne de Bretagne; il leur accorda des privilèges, leur permit d'avoir en propriété trois bateaux sur la Saône pour servir à leurs approvisionnements, enfin il chargea le sénéchal de Lyon et maître Claude Le Charron, son procureur en la sénéchaussée, de continuer la construction et de payer des deniers royaux les prix-faits des ouvriers. Un poète — n'est-ce pas le fameux Ronsard? — a célébré cet événement :

Es fauxbourgs, pour les Frères Mineurs,  
Il fonda un couvent, puis avec grands seigneurs,  
Princes, comtes, barons et bande qui frétille,  
S'en alla conquérir Naples et la Sicile.

Deux années après la fondation, le couvent était « du tout parachevé et rendu si parfait que ce fut un des mieux troussés de la province ». L'église est tournée au midi. Du chemin, on

aperçoit l'ogive svelte et gracieuse de ses belles fenêtres fleurdelisées. Une triple rampe d'escalier donne accès à la croix de l'entrée. La façade a quelque analogie avec celle de l'église des Grands Cordeliers. Mais le grand portail contraste avec le style primitif de l'édifice ; il a été réédifié dans le goût de la Renaissance par René Gros Saint-Joyre, poète et anagrammatiste lyonnais, qui a employé une part de sa grande fortune à restaurer l'église des pauvres Frères Cordeliers, brûlée et dévastée par les calvinistes. Au-dessus du portail, sont les armes de Charles VIII et d'Anne de Bretagne. La rose, fort simple, est assez habilement sculptée. Comme toutes les églises des Frères Mineurs, celle-ci n'a pas un grand luxe de décoration, mais elle est « des plus allègres, bien claire », et sa voûte gothique s'élance avec une incomparable élégance. Il y a des orgues dans la tribune au-dessus de l'entrée. Près du chœur, deux magnifiques chapelles. Voici, d'un côté, celle de Notre-Dame des Anges : Huguette-Bernarde de la Valette la fit construire ; le tableau de l'autel la représentait agenouillée devant l'image de Notre-Dame, ayant à son côté son fils, Geoffroy Rubys, religieux jacobin. — Voilà, d'autre part, la « chapelle des Lucquois », édifiée aux frais des familles originaires de Lucques, notamment les Bonvisi et le célèbre Horace Cardon. Elle est, comme le portail de l'église, construite dans le goût de la Renaissance. A l'entrée, c'est une immense ouverture, séparée du chœur par une barrière de cuivre. Une grande fenêtre carrée prend jour du côté de la Saône. L'autel, fort riche, est orné d'un tableau du peintre François Vannius, élève de Frédéric Barozzi : cette toile, donnée en 1599 par le cardinal Bonvisi, montre saint François d'Assise à genoux, tenant entre ses mains l'Enfant Jésus, que présente sa mère, entourée d'une gloire. La décoration de la chapelle se compose de quatre massifs placés aux quatre angles et formés par autant de colonnes de marbre gris d'Italie, mesurant neuf pieds de hauteur, et en regard de chaque colonne, deux larges pilastres cannelés, en pierre de Tournus. Les corniches sont d'un remarquable travail ; enfin, ce sont des ornements corinthiens, avec une profusion d'oves, de modillons et de denticules, contrastant étrangement avec le gothique simple, les colonnes légères et les pures ogives de cette église du xv<sup>e</sup> siècle. — Une chapelle dédiée à saint François d'Assise est contiguë à celle de Notre-Dame des Anges ; la suivante, placée sous le vocable de saint Louis ou de saint Nicolas, est ornée d'un beau vitrail et d'un retable, curieux mélange de fragments antiques et de morceaux de la Renaissance. Les Grollier ont, dans cette église, une ancienne chapelle où se trouve leur sépulture. Un Pierre Scarron y est également inhumé. — De l'église, pénétrons dans le petit cloître. Sur la porte principale de ce lieu plein d'ombre et de mystère, est une jolie statue de la Vierge tenant d'une main l'Enfant Jésus et de l'autre une rose ; au-dessus, deux anges aux ailes éployées soutiennent une couronne. Un quatrain nous explique pourquoi la Vierge tient cette rose : *Prends cette rose en gré. Les trois derniers mots* sont l'anagramme du poète René Gros, le bienfaiteur du couvent, qui a fait ériger ici cette statue afin d'y perpétuer discrètement sa mémoire et d'obtenir les prières des bons Frères Mineurs. — Le couvent de l'Observance compte vingt à vingt-cinq religieux. De grands jardins avec de luxuriants ombrages et un verger plein d'arbres fruitiers, arrosé de belles eaux, s'étendent du côté de la colline ; le tout est entouré de murailles. On chercherait en vain un plus charmant monastère.

Après l'Observance, nous apercevons, sur la route même, devant la maison d'un forgeron, le « Tombeau des Deux-Amants ». Ce petit monument antique se compose de quatre



L'ANCIEN FAUBOURG DE VAISE. AU FOND, À DROITE, LE CLOCHER DE LA NOUVELLE ÉGLISE, BATIE EN 1845.

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la paroisse de Vaise ne comprenait encore que 1700 à 1800 habitants et 129 maisons basses, serrées en une seule rue, qui s'étendait le long de la Saône, depuis la porte du Lion ou de Vaise, située à 60 mètres en amont du pont actuel de Serin. Cette rue n'avait été prolongée au delà du port Mouton que dans la seconde moitié du même siècle. — La porte du faubourg, située dans la partie de la rue du Chapeau-Rouge comprise entre la place du Marché et la rue Saint-Pierre, commandait la route de Paris par la Bourgogne. Après la démolition de la porte du faubourg en 1747, d'un côté on adoucit la pente de la montée de Balmont; de l'autre, on entreprit le prolongement de la route du Bourbonnais jusqu'à Vaise. Une pyramide commémorative fut élevée, en 1783, à la jonction des deux routes, sur la place qui en a gardé le nom. Elle fut démolie pendant la Révolution. — Cf. SEVERT, *Entrée de Charles IX*; BLIXON, *Lyon Pittoresque*; BRAUNE, *Vaise après le siège de Lyon*.

colonnes portées sur un stylobate; l'inscription a disparu, et du mystère est née la légende. On raconte qu'Hérode et Hérodiade, après avoir erré longtemps en exil, se rencontrèrent ici par hasard et moururent de joie en se retrouvant. D'autres, arrangeant l'histoire avec moins d'in vraisemblance, prétendent que les « deux amants » furent réunis dans ce sépulcre après leur mort. Quant aux « antiquaires », ils n'ont trouvé que des hypothèses pour expliquer la dénomination de cet édifice, mausolée ou chapelle de laraire. — À côté, se trouve le clos dit des Deux-Amants, qui, au XVI<sup>e</sup> siècle, appartenait à la famille de Bellièvre. Marie Matthieu, fille de l'historiographe, y fondera, en 1657, le deuxième monastère des religieuses de Sainte-Elisabeth, du tiers ordre de Saint-François, qui portera le nom de monastère des Deux-Amants.

Nous arrivons ainsi à la « porte du Lion » ou « porte neuve du Pont-Levis », qui s'élève sur le bord de la Saône, à l'extrémité de l'enceinte bastionnée enveloppant la colline du Greillon. Défendue par un fossé et un pont-levis, cette porte est décorée des armes de la ville avec un superbe lion héraldique sculpté dans la pierre; c'est de là que lui vient son nom. Au-dessus, les armes de France, entourées du cordon de l'ordre du Saint-Esprit, institué par Henri III, et gravées en



J. Dreiss del.

Imp. A. Piret et Fils, Paris.

ANCIENNE PORTE DE PIERRE SCIZE (XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE)





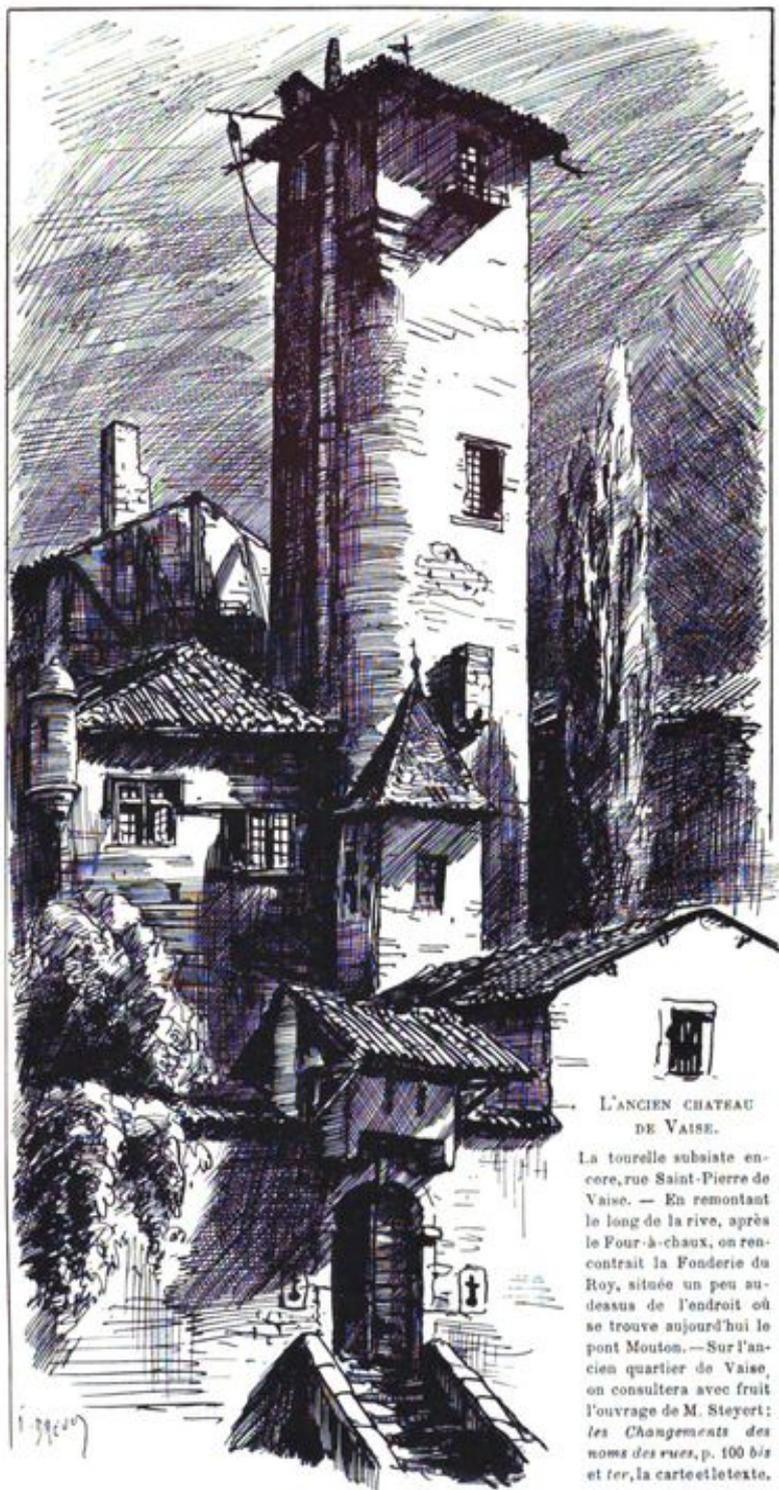
lettres d'or, avec la date 1580, la vieille devise nationale, adoptée par les ligueurs lyonnais :

VN DIEV. VN ROY

VNE FOY. VNE LOY.

La porte est flanquée de deux demi-bastions ; à celui qui baigne dans la Saône est attachée la chaîne tendue en travers de la rivière. — C'est là qu'ont eu lieu, depuis un demi-siècle, la plupart des entrées royales. Le prévôt des marchands et les échevins en habits de cérémonie, précédés des mandeurs, du capitaine des forces de la ville, et suivis de leurs officiers et des ex-consuls, tous à cheval, avec housses bordées de velours, viennent attendre ici Sa Majesté. Avertis de son approche, ils sortent de la porte pour la recevoir, et comme elle s'avance dans le faubourg de Vaise, escortée par le gouverneur, sa compagnie de gens d'armes et la noblesse du Lyonnais, Forez et Beaujolais, qui sont allés au-devant du cortège royal à une certaine distance de la ville, elle est saluée par les « mousquetades, boêtes et canonnades » du château de Pierre-Scize et du boulevard Saint-Jean. Arrivée devant le logis du Mouton, où se tiennent les membres du corps consulaire, Sa Majesté s'arrête ; eux se mettent à genoux ; Monsieur le prévôt des marchands fait sa harangue ; puis tous se relèvent,

montent à cheval, et le cortège se met en marche vers la ville. En tête, les trompettes, la maréchaussée, le maître des ports, les gardes du gouverneur, suivis de sa compagnie de gens d'armes, le lieutenant général et la noblesse à cheval ; ensuite, les gardes de Sa Majesté, ses



L'ANCIEN CHATEAU  
DE VAISE.

La tourelle subsiste encore, rue Saint-Pierre de Vaise. — En remontant le long de la rive, après le Four-à-chaux, on rencontrait la Fonderie du Roy, située un peu au-dessus de l'endroit où se trouve aujourd'hui le pont Mouton. — Sur l'ancien quartier de Vaise, on consultera avec fruit l'ouvrage de M. Steyert : *les Changements des noms des rues*, p. 100 bis et ter, la carte et le texte.

gentilhommes ; les ex-consuls, le capitaine des armes et forces de la ville ; le prévôt des marchands et les échevins ; enfin, Sa Majesté, entourée du capitaine de ses gardes et du gouverneur, et suivie de ses valets de pied. Puis, le cortège s'éloigne à travers la longue rue décorée d'arcs-de-triomphe et d'emblèmes, les hommes des penonnages, mousqueton sur l'épaule, formant la haie, tandis que le canon continue à tonner à Pierre-Scize et au boulevard Saint-Jean. Aussitôt après la Porte du Lion, s'alignent au bord de la rivière les fameux fours à chaux de Vaise — « au faulxbourg les fumantes fornaises » — que le poète Maurice Scève immortalisa dans sa *Délie*.

C'est ensuite la grande rue de Vaise, avec ses maisons basses, dont la rangée orientale trempe dans la Saône. Cette rue est habitée par une population de cultivateurs et de pauvres artisans ; elle se termine au logis du Mouton, qui lui ferme l'issue du côté du nord. Celui-ci possède une grande cour entourée de galeries ; il a de vastes remises. Au levant, s'ouvre un port sur la Saône ; au couchant, la rue, formant un coude, se prolonge vers la porte du faubourg. Situé dans une sorte de carrefour, sur le passage des voyageurs venant par les routes du Bourbonnais et de la Bourgogne, le logis du Mouton est la plus importante auberge de Vaise. C'est là que descendent les personnes de qualité, quand elles arrivent après la fermeture des portes de la ville ; là aussi, comme nous l'avons vu, se forment les cortèges pour les entrées princières. — En tournant à notre gauche, nous arrivons à l'église paroissiale, placée sous le vocable de saint Pierre aux Liens. Cette ancienne église, datant de la fin du XI<sup>e</sup> siècle et reconstruite sous Louis XIII, est dépendante de l'abbé d'Ainay, seigneur de Vaise. Longtemps elle a joui d'une grande célébrité ; c'était ici qu'au moyen

âge toutes les églises de Lyon se rendaient par terre, le mardi avant la Saint-Jean-Baptiste, pour la procession de la fête des Merveilles. A côté de l'église, nous remarquons une vieille construction d'aspect féodal, surmontée d'une tour de forme bizarre ; on l'appelle « le Château » : c'est la résidence du représentant du seigneur abbé d'Ainay. Dans le voisinage se trouve le logis du CHAPEAU ROUGE, où se formèrent aussi plus d'une fois les cortèges à l'entrée des grands personnages. — Nous



L'ANCIENNE ÉGLISE DE SAINT-PIERRE-AUX-LIENS, A VAISE.  
(D'après un croquis de Paul Saint Olive, en 1831.)  
Elle fut remplacée, en 1845, par l'église actuelle, œuvre de Tony Desjardins.

atteignons enfin la porte du faubourg. Elle s'ouvre au nord, sur le chemin de Bourgogne, qui passe, là-haut, par la rude montée de Balmont, où sont les ruines d'une ancienne maladrerie ; cette route est réputée aussi dangereuse que difficile ; à l'entrée du bois, se dressent des fourches patibulaires, et il n'est pas rare, nous dit-on, d'y voir, pour l'édification des voyageurs, se balancer quelques pendus.

La Croix Rousse  
1863

La tour Pissat 1863

VIII

De la PORTE  
d'HALINCOURT  
à la PORTE  
SAINT-SÉBASTIEN

*Le Quartier Saint-Vincent  
Le Faubourg  
de la Croix-Rousse*

Vieux Roussin

Les Brotteaux 1820 d'après P.S.O.





LA PORTE-NEUVE DES REMPARTS DE LA COLLINE SAINT-SÉBASTIEN AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE. (D'après une gravure d'Israël Silvestre.)

## VIII

La porte d'Halincourt et le boulevard Saint-Jean. — L'enceinte fortifiée de la colline Saint-Sébastien. — La Chartreuse du Lys du Saint-Esprit. — La Visitation de Sainte-Marie-des-Chaines. — Le prieuré des Dames de Saint-Benoist. — La côte des Carmélites. — Le monastère des Carmélites. — Les Annonciades ou Bleues-Célestes. — Le Chateau-Gaillard. — Le Mont-Sauvage et la Citadelle de Charles IX. — La rue Neyret. — La maison de Bellevue et les Religieuses de Saint-Amour. — L'abbaye des Bénédictines de la Déserte. — L'église et la place Saint-Vincent. — La Vieille rue de la Monnoye. — Le monastère des Grands-Augustins. — Les Pénitents Noirs de la Miséricorde. — Les Grands-Carmes. — La place du Fil. — La chapelle et de l'hôpital Sainte-Catherine. — Les Pénitents du Crucifix et la chapelle Saint-Marcel. — Les rues Saint-Marcel, Sainte-Catherine, Romarin, du Pied-de-la-Côte-Griffon, Désirée, Terraille. — La chapelle de Saint-Claude. — Les Capucins du Petit-Forez. — Les Ursulines de la rue de la Vieille-Monnoye. — La Grande-Côte et les Pères de l'Oratoire. — La Petite côte Saint-Sébastien. — Le monastère des Colinettes. — La chapelle Saint-Sébastien. — Les Bernardines. — Le magasin des poudres. — La porte Saint-Sébastien. — La Croix-Rousse. — Les Augustins Deschaussés. — Le Chemin de Savoie.

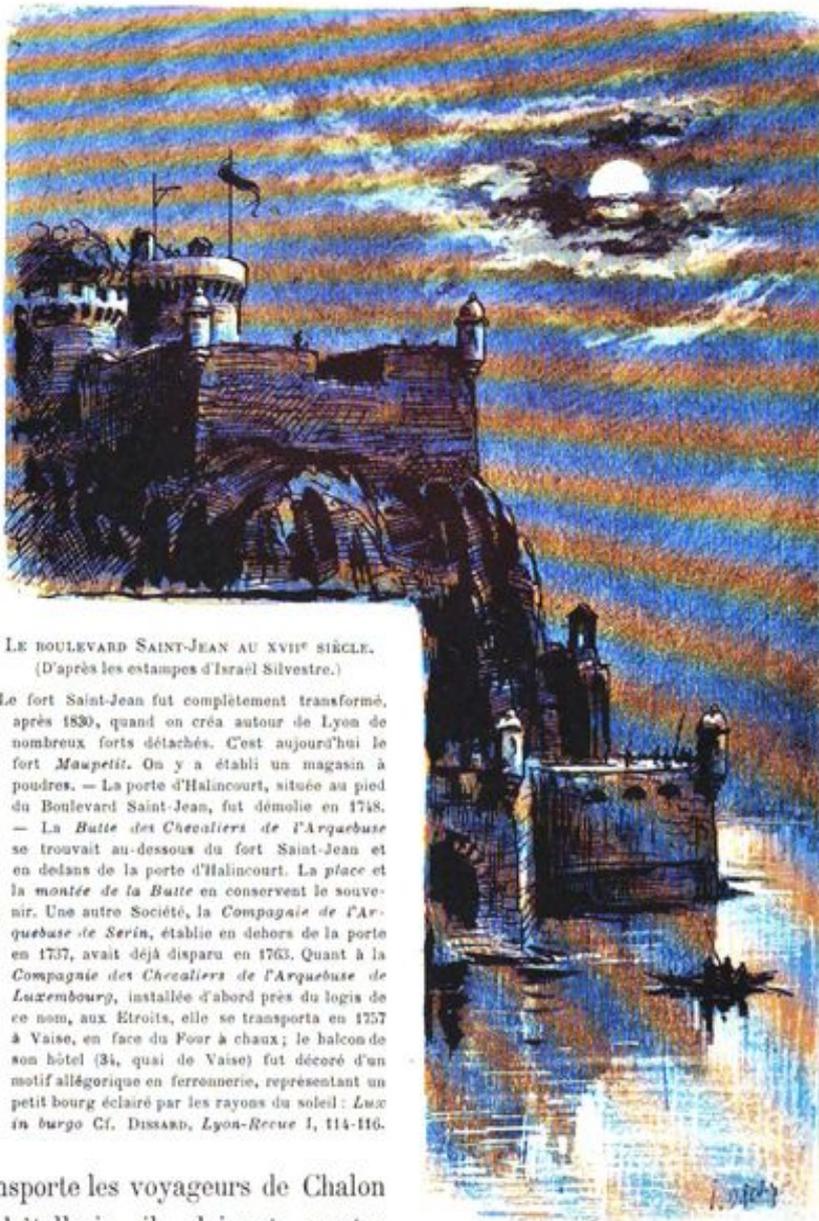


LA PORTE SAINT-SÉBASTIEN AU MILIEU DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE.  
(D'après le plan scénographique de 1550.)

ORSQUE, du bateau qui nous conduit depuis le port du Mouton jusqu'à la porte d'Halincourt, nous contemplons sous un nouvel aspect les rives de la Saône, si riantes et si variées, notre batelier nous montre une superbe maison de campagne dont l'imposante masse de bâtiments est assise à mi-coteau et couronnée de bois : c'est le château de la Duchère. Plus bas il nous désigne, à l'entrée de la plaine de Vacques, sur le chemin du Mont-d'Or, une vaste habitation, entourée de magnifiques ombrages, dont les jardins sont arrosés par une fontaine aux eaux limpides et abondantes : c'est la Claire, cette demeure où Henri IV, venant, pour la première fois depuis son avènement, visiter sa bonne ville de Lyon, prit son logement le 21 août 1595 et reçut les hommages des corps de la cité. Plus loin, dans le vallon, se trouve la maison de la Roche, où Horace Cardon, seigneur du lieu, était encore allé, il y a deux ans, peu de jours avant sa mort, se réchauffer au premier soleil du printemps. Au flanc du Mont-d'Or, couvert de bois et

de prairies, on aperçoit la paroisse de Saint-Cyr. En remontant le cours de la Saône, le regard ne rencontre, sur les deux rives, que la plus fraîche et la plus luxuriante verdure. Les coteaux de la Caille et de la Tour des Champs se dérobent dans les contours de la rivière; devant nous, les pentes boisées dévalent jusqu'au chemin de l'Île-Barbe, bordé de quelques maisons de plaisance et de quelques bicoques de pêcheurs, qui forment le lieu de Serin; toute cette partie de la rive gauche, jusqu'à l'Île-Barbe, dépend de la seigneurie de Cuire, appartenant aux héritiers de Langes. Puis, c'est la masse énorme du boulevard Saint-Jean, qui dresse au faite du rocher de l'Aigle, en face de Pierre-Scize, ses fortifications menaçantes.

Nous débarquons au port de Serin, en amont de la chaîne et de la porte d'Halin-court. C'est là que s'arrête le coche d'eau qui transporte les voyageurs de Chalon à Lyon; pour gagner leur hôtellerie, ils doivent monter sur leurs chevaux, ou bien se faire passer sur l'autre rive et prendre une bèche au port de l'Observance. — Il n'y a pas plus de quatre années qu'un passage pratiqué au pied du boulevard Saint-Jean communique du quartier Saint-Vincent au chemin de l'Île-Barbe. Au bord de la Saône, s'élevait ici jadis une grosse tour ronde, crénelée et percée de meurtrières, qu'on appelait la Tour de l'Aigle. Quand les ingénieurs du roi entreprirent l'enceinte fortifiée de la colline Saint-Sébastien, ils démolirent la vieille tour et élevèrent sur la rive un bastion, muni de vastes casemates, percé d'embrasures pour les canons et flanqué d'échauguettes en pierre; mais il n'y avait toujours pas d'issue sur la berge et, pour se rendre de l'intérieur de la ville à Cuire ou à l'Île-Barbe, il fallait aller en bateau ou gravir la Grande-Côte et sortir par la porte Saint-Sébastien.

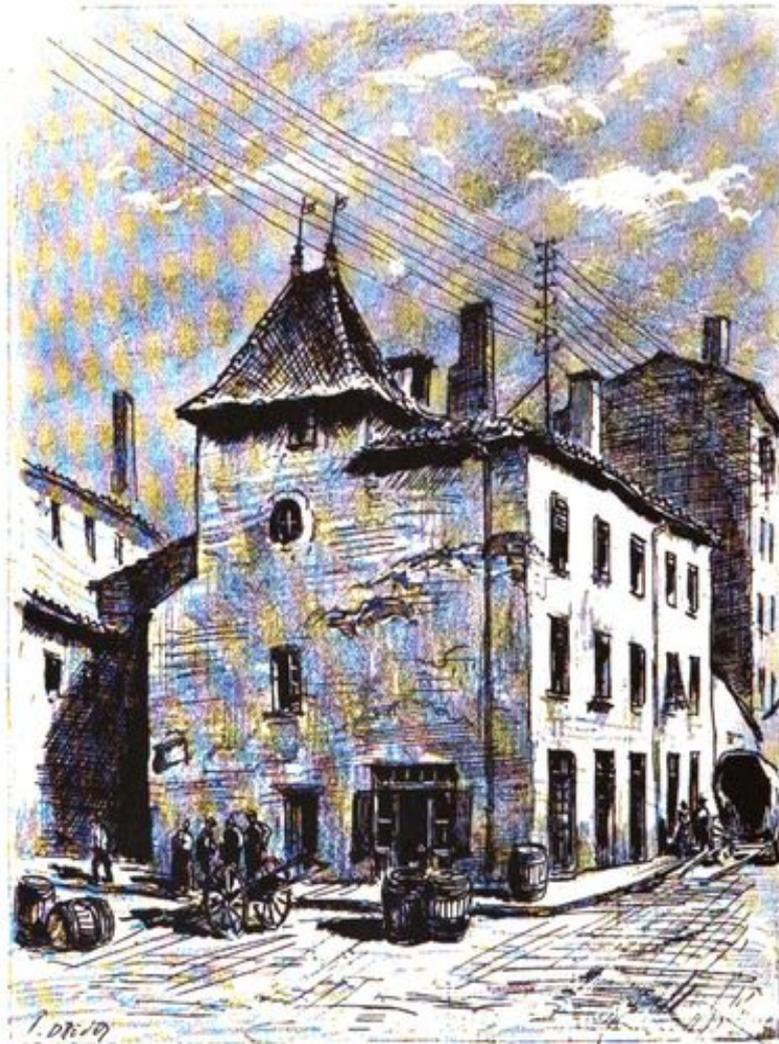


LE BOULEVARD SAINT-JEAN AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.  
(D'après les estampes d'Israel Silvestre.)

Le fort Saint-Jean fut complètement transformé, après 1830, quand on créa autour de Lyon de nombreux forts détachés. C'est aujourd'hui le fort *Maupetit*. On y a établi un magasin à poudres. — La porte d'Halin-court, située au pied du Boulevard Saint-Jean, fut démolie en 1748. — La *Butte des Chevaliers de l'Arquebuse* se trouvait au-dessous du fort Saint-Jean et en dedans de la porte d'Halin-court. La place et la montée de la Butte en conservent le souvenir. Une autre Société, la *Compagnie de l'Arquebuse de Serin*, établie en dehors de la porte en 1737, avait déjà disparu en 1763. Quant à la *Compagnie des Chevaliers de l'Arquebuse de Luxembourg*, installée d'abord près du logis de ce nom, aux Étroits, elle se transporta en 1757 à Vaise, en face du Four à chaux; le balcon de son hôtel (34, quasi de Vaise) fut décoré d'un motif allégorique en feronnerie, représentant un petit bourg éclairé par les rayons du soleil: *Lux in burgo* Cf. DISSARD, *Lyon-Recue* 1, 114-116.

M. d'Halincourt, qui allait fréquemment à son château de Vimy (Neuville), avait tant de fois lui-même éprouvé l'inconvénient de ce rempart infranchissable, qu'il résolut d'y faire ouvrir une porte. Pour lui en témoigner sa reconnaissance, le Consulat décidait, le 5 mai 1639, que cette porte aurait le nom de « Porte d'Halincourt ».

Traversons cette sombre voûte ; elle forme un étroit et long couloir, qui rend la circulation très difficile ; mais il s'écoulera encore un peu plus d'un siècle avant que cette massive et encombrante porte d'Halincourt disparaisse à son tour pour faire place à un quai. — Arrivés à l'autre extrémité de la voûte, nous nous trouvons dans l'enceinte de la ville ; mais celle-ci n'apparaît que sur la rive droite, où se déroule, au bord de la Saône, la longue rue qui part de la porte de Vaise. Sur la rive gauche, des habitations isolées jalonnent de loin en loin le chemin de Saint-Vincent, depuis l'endroit où s'élèveront en 1728 les vastes bâtiments du Grenier d'Abondance (Caserne de Serin).



LE BAS DE LA MONTÉE DE LA BUTTE (du n° 7 du quai Saint-Vincent au cours des Chartreux).  
Vieille maison du xv<sup>e</sup> siècle, figurant sur les anciens plans et dans les gravures d'Israël Silvestre.

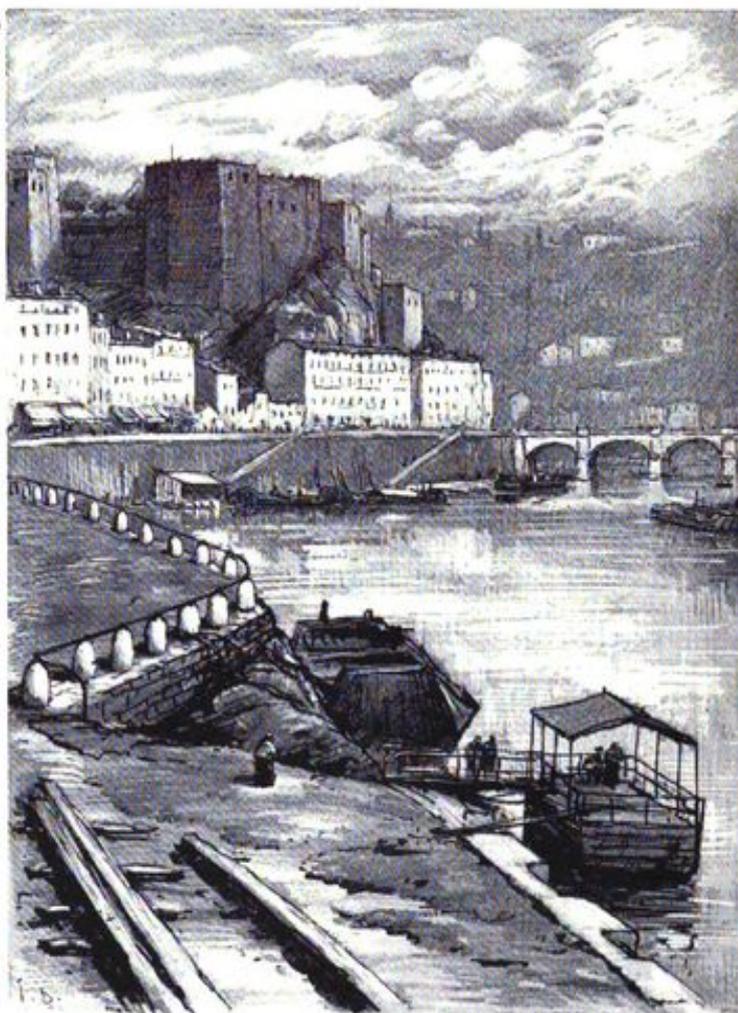
Dans une vingtaine d'années, en 1663, la Compagnie des Chevaliers du royal exercice de l'Arquebuse, aujourd'hui installée aux Terreaux, transportera sa butte, du coteau de Saint-Clair, dans un vaste espace de terrain situé en dedans de la porte d'Halincourt, et le Consulat lui fera construire, aux frais de la ville, la maison qui portera le nom d'hôtel de la Butte et où de belles fêtes réuniront souvent l'élite de la société lyonnaise. (Voir la note, p. 301.)

Un escalier pratiqué dans le roc, en-deçà de la porte d'Halincourt, conduit au boulevard Saint-Jean, dont les puissantes murailles se dressent à pic au-dessus de nos têtes. Nous nous y engageons et, après avoir gravi pendant quelques instants cette côte rapide, nous atteignons à la porte de la colossale forteresse.

L'entrée donne accès dans l'immense cour du milieu ; c'est là que sont logées les troupes composant la garnison. De cette cour, un étroit passage creusé entre deux rochers et long de

trente-six pas, mène à la cour la plus basse, de forme rectangulaire, présentant une longueur de cinquante pas, une largeur de dix-huit, et entourée d'un mur de quatre pas d'épaisseur. De là, il faut descendre cent-six degrés pour parvenir dans sept galeries souterraines très larges et très longues, où l'on peut abriter une troupe de quatre mille hommes. De ces galeries on revient dans la cour du milieu pour se rendre dans une cour supérieure, par un autre passage à peu près semblable à celui qui conduit à la cour inférieure. Sous cette troisième cour, se trouvent aussi des souterrains voûtés, mais moins grands et plus étroits que les premiers. — Ce boulevard Saint-Jean est l'ouvrage le plus fortifié de la ville. Après la surprise de Lyon par les calvinistes, l'artillerie du roi avait été transférée à l'arsenal de la Rigaudière, mais le gouverneur,

comte de Saulx, ne l'y trouvant pas en sûreté, la fit amener sur le boulevard Saint-Jean, considéré comme inexpugnable. D'où vient le nom de Saint-Jean donné à cette forteresse? En 1512, quand on eut décidé la reconstruction des murs d'enceinte sur la colline Saint-Sébastien, le clergé de la ville fut tenu de faire bâtir à ses frais la septième partie de ces remparts, et les comtes de Saint-Jean durent supporter la septième partie de la contribution du clergé; c'est pour cela, sans doute, que ce principal boulevard reçut le nom de l'église métropolitaine. — La seconde partie de cette forteresse, appelée autrefois « Boulevard de Notre-Dame », et aujourd'hui bastion Saint-Jean, est beaucoup plus élevée, et construite de telle sorte qu'elle peut défendre obliquement la première enceinte inférieure. Elle est entourée d'un mur épais de quinze pieds, dont la partie ancienne fait une forte saillie; à l'intérieur, elle renferme plusieurs passages voûtés. — La troisième partie de ce château fort, — nommée jadis « Boulevard de la Grenouille », aujourd'hui bastion Notre-Dame — commande elle-même la précédente, de manière à pouvoir aussi en

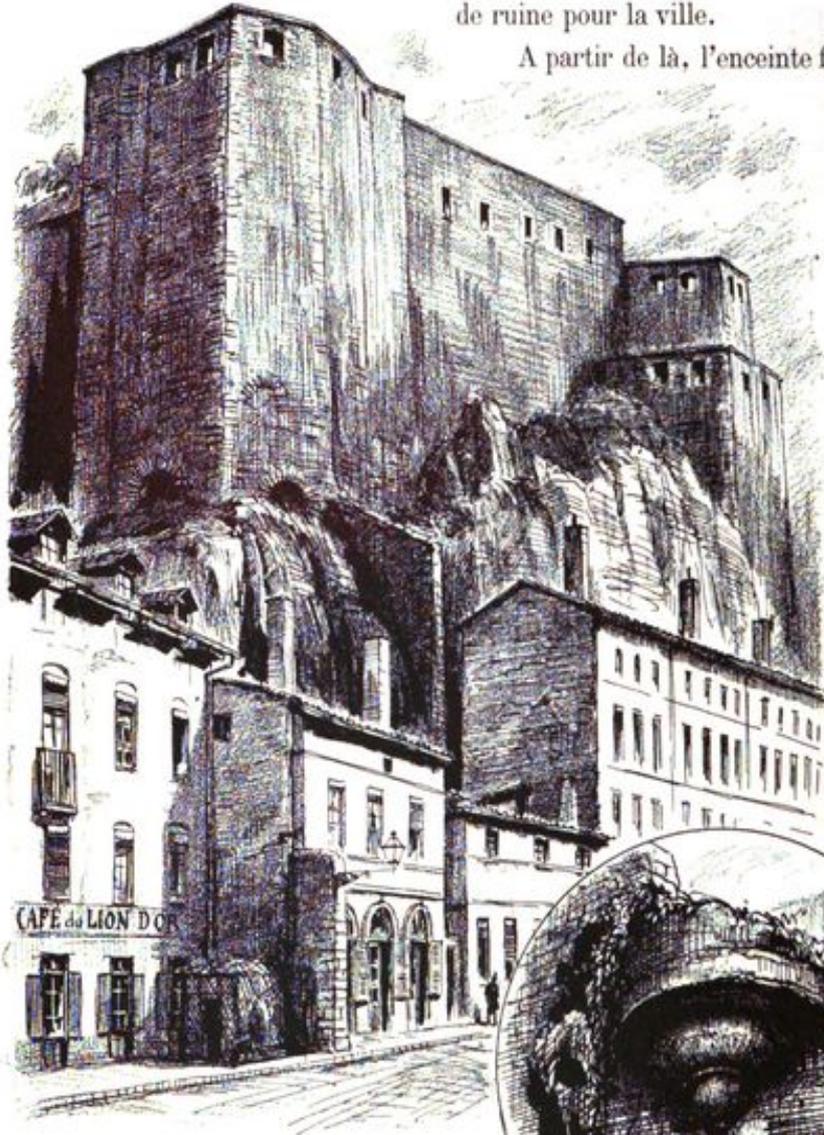


LE PORT SAINT-JEAN, L'ANCIEN QUAI ET LE PONT DE SERIN, VERS 1860.

Ce fut Nicolas-François de Ville, qui fit, au milieu du xviii<sup>e</sup> siècle, le tracé du quai d'Halincourt, entre le port Neuville et le pont actuel de Serin, et qui fut chargé de la construction du premier quai de Serin, après la démolition de la porte d'Halincourt. — Le premier pont de Serin fut construit en bois, vers la même époque, par les recteurs de la Charité. Emporté en 1789 par la débâcle des glaces, il fut reconstruit en pierre par l'ingénieur Kermaingant et ouvert au public en 1816. — A cette époque, le quai avait en moyenne dix mètres de largeur.

— nommée jadis « Boulevard de la Grenouille », aujourd'hui bastion Notre-Dame — commande elle-même la précédente, de manière à pouvoir aussi en

défendre l'approche par ses travaux obliques. Trois passages souterrains y sont aménagés. Mais le roi a fait démolir les remparts extérieurs de cette partie de la forteresse, de crainte que cet ouvrage abandonné ne tombât au pouvoir de l'ennemi et ne devint ainsi une cause de dommage et de ruine pour la ville.



LE FORT SAINT-JEAN, A LA FIN DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE.  
(Reste d'une ancienne échauquette, montée Hoche.)

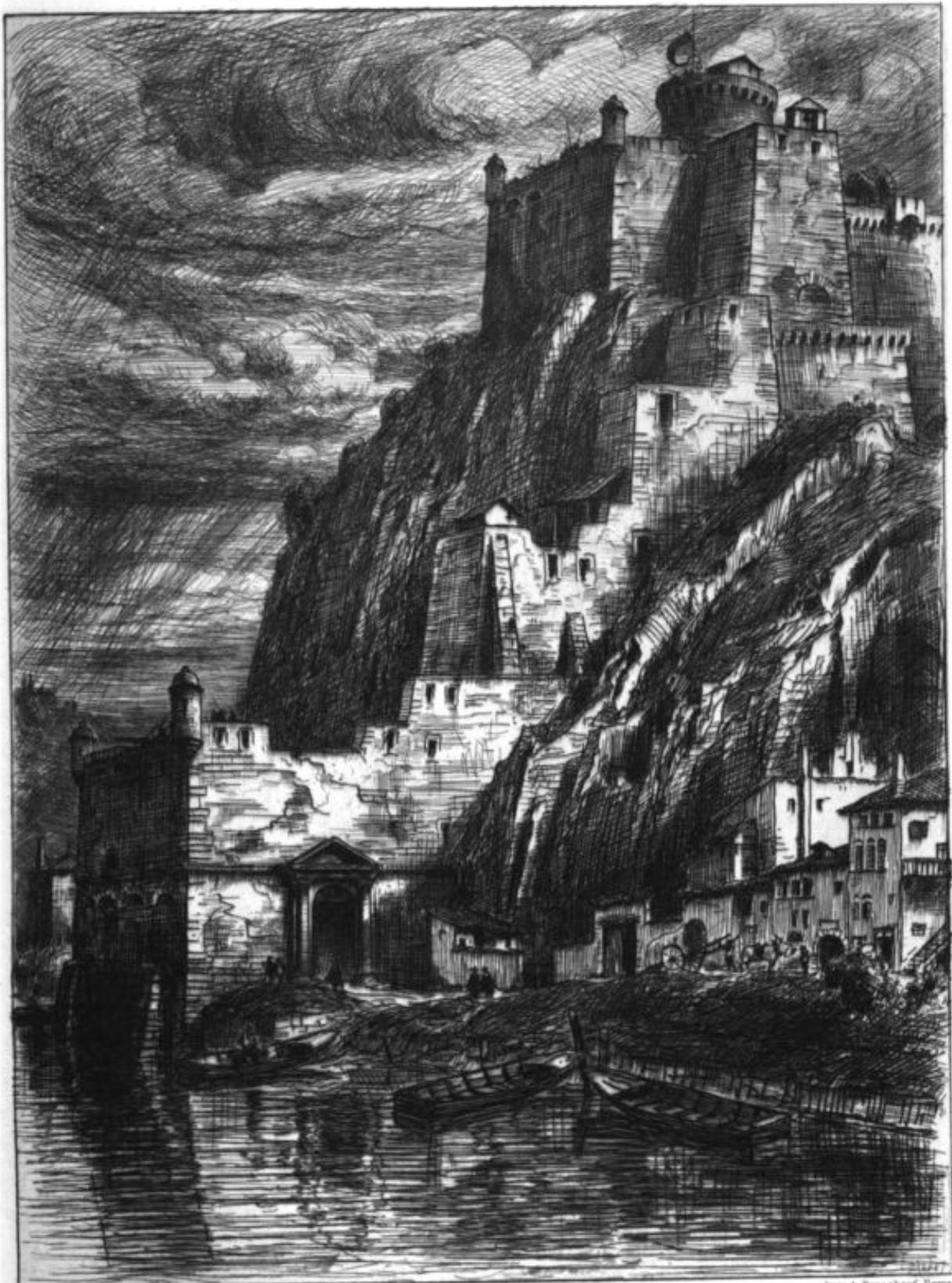
Le Grenier d'Abondance fut construit en 1728 par l'architecte Fahy. En 1786, ses vastes bâtiments furent convertis en caserne par le gouvernement, qui en payait la location à la ville. — Le quai qui s'étend du pont de Serin à celui de la Fouillée était d'abord divisé en plusieurs parties. C'étaient les quais d'Halincourt, de Sainte-Marie-des-Chânes, de Saint-Benoît, de Saint-Vincent, et enfin des Augustins.



A partir de là, l'enceinte fortifiée monte vers le sommet de la colline, en suivant la ligne des « anciens fossés » du moyen âge, ces « grans terriaux de la ville », dont les traces se retrouvaient encore lorsque Louis XII entreprit de protéger Lyon, alors ville frontière, du côté de la Bresse et de la Savoie, par des fortifications continues s'étendant de la Saône au Rhône, du roc de l'Aigle à la chapelle de Saint-Clair. En prenant le chemin qui longe l'intérieur du rempart, nous allons rencontrer, de distance en distance, de puissants bastions, au nombre de cinq, non compris celui de Saint-Clair, et qui portent aujourd'hui les noms de La Reine, Le Maréchal, Saint-Sébastien, Saint-André et La Fontaine. Ils sont reliés entre eux par une courtine émergeant d'un profond fossé, et solidement construite en larges pierres de taille.

Une seule porte, nous l'avons remarqué, s'ouvre dans cette longue ligne de fortifications : c'est celle dite de Saint-Sébastien, à laquelle aboutit la Grande-Côte. Cette enceinte bastionnée se complète par une suite de demi-lunes revêtues avec couvert en avant et même avec contre-garde sur le front.

Ces travaux avancés ont été exécutés sous le règne de Louis XIII; la peste les fit suspendre; on les reprit dès que le fléau eut cessé. Il était urgent d'y pourvoir promptement; l'armée impé-



J. Devrel sc.

LE BASTION DE SAINT-JEAN ET LA PORTE D'HALINCOURT en 1650

Imp. A. Pireneboef, 1796  
BIBLIOTHEQUE  
NATIONALE



riale avait déjà envahi la Bresse et marchait sur Lyon; la ville avait même dû fournir des chevaux pour l'artillerie des troupes royales opposées au duc de Weimar et, le 16 septembre 1636, mettre sur pieds deux mille hommes pour sa garde, avec deux cents chevaux, ce qui coûta 84.000 livres pour deux mois. Le péril ne faisant que grandir, le prévôt des marchands réunit les trois ordres de la ville pour leur soumettre le projet conçu par le roi de faire construire un fort, afin de mieux couvrir la Porte Saint-Sébastien. L'assemblée crut voir dans ce projet l'intention de faire une nouvelle citadelle menaçante pour la ville, comme celle de Charles IX; cependant, vu l'imminence du péril, elle n'osa pas le repousser et l'accepta sous la réserve que, « du côté de Lyon, ledit fort soit ouvert, en sorte que la ville n'en reçoive aucune sujétion, et à la charge que le péril des approches de l'ennemi étant passé, ledit fort serait mis à bas ras de terre ». Mais bientôt arrivèrent de meilleures nouvelles de Bresse et de Bourgogne; l'armée des impériaux avait dû se replier. Les Lyonnais respirèrent; cet heureux événement mettait fin au projet de construction d'un fort, qui faisait leur cauchemar. Néanmoins, le système de demi-lunes a été achevé, comme nous le verrons, avec une contre-garde en avant de la Porte Saint-Sébastien, en même temps qu'on achevait les remparts des bords du Rhône.

Nous atteignons le sommet du coteau boisé. A une petite distance se dresse la flèche aigüe de l'église des Chartreux. Dirigeons-nous de ce côté. La fondation de cette chartreuse ne remonte qu'à une cinquantaine d'années. Lorsque Henri III vint à Lyon, au mois d'août 1584, il reçut une députation des religieux de la Grande-Chartreuse en Dauphiné, et décida qu'une maison de leur ordre serait établie à Lyon; le roi voulut que ce monastère prit le nom de Chartreuse du Lys du Saint-Esprit, en souvenir de l'ordre de chevalerie qu'il avait fondé en 1578. Sur les conseils de M. de Mandelot, qu'il avait chargé de chercher un emplacement convenable pour l'établissement du nouveau monastère, les religieux achetèrent de noble Etienne de Mutio la maison et le territoire de la GIROFLÉE; c'était, au XVI<sup>e</sup> siècle, un lieu de plaisir; il y avait une lice à courre la bague et les chevaux. Le même logis de la GIROFLÉE avait servi aux rebelles protestants; ils y tenaient leur consistoire, en septembre 1567, quand leur complot fut découvert. — Après d'humbles commencements les Chartreux jetèrent, en mars 1591, les fondations de leur église et de leur cloître. La première pierre fut posée par le marquis de Saint-Sorlin, et le lieu fut consacré par l'archevêque de Vienne, Pierre de Villars. L'habile maître architecte et peintre Jean Maignan dirigea les travaux, sous les auspices de Dom Guillaume Schelsoom, ancien évêque de Dumblan, en Ecosse, et de Vaison, dans le Comtat. Plus d'une fois, l'on dut, faute d'argent, suspendre les travaux. Enfin, l'église, en partie achevée, était bénite, en 1616, par le cardinal archevêque, M. de Marquemont. — Elle n'est pas grande; le religieux qui nous y conduit tout d'abord nous fait remarquer deux statues, l'une de saint Jean-Baptiste, l'autre de saint Bruno, exécutées par le fameux Jacques Sarazin, sculpteur du roi, lorsqu'il s'arrêta dans cette ville à son retour de Rome; puis, une exquise peinture de Jacques Jordaëns, d'Anvers: *l'Adoration des bergers* (au Musée de Lyon); un des bergers présente à l'Enfant Jésus une coupe remplie de lait; un autre lui joue un air de chalumeau; un troisième offre des petits coqs dans un panier, et l'on voit un de ces coqs chanter. Le religieux nous montre encore plusieurs tableaux fort estimés de François Perrier: à l'autel du Chapitre, c'est un *Crucifix* accompagné de plusieurs figures; à celui de la chapelle de Saint-Antoine, la *Prière*

du *Sauveur au Jardin des Olives*; dans le chœur, la *Décollation de saint Jean-Baptiste* et le *Sauveur accompagné de la Vierge et de saint Joseph*; enfin, à la base du retable du grand autel, une suite de petits tableaux sur des sujets tirés de la vie de Notre-Seigneur. — Dans le petit cloître, contigu à l'église, de belles peintures à fresque représentent les divers épisodes de la vie de saint Bruno. C'est encore, en grande partie, l'œuvre de François Perrier, qui entreprit tous ces ouvrages, en 1631, à son retour de Rome, sur les instances des bienfaiteurs de la Chartreuse, et s'associa, pour ce grand travail, le peintre Horace Le Blanc, élève comme lui du célèbre Jean Lanfranc. En consciencieux cicérone, le bon chartreux nous indique le sujet de chaque composition. Voilà, successivement, saint Bruno exhortant ses amis à quitter le monde; une apparition d'anges à saint Bruno; saint Hugues donnant l'habit de Chartreux à deux compagnons de saint Bruno; une apparition de la Vierge à saint Bruno sur le sommet d'une montagne; saint Bruno et ses compagnons prosternés aux pieds du pape Urbain II; le pape, assis sur son siège pontifical, offrant à saint Bruno la dignité épiscopale; saint Bruno apparaissant à Roger, comte de Calabre, et lui révélant la trahison d'un de ses capitaines. Il y a ainsi dix scènes empruntées à l'histoire du fondateur de l'ordre des Chartreux. — On nous mène ensuite dans le réfectoire, où se trouvent une immense peinture de Perrier et plusieurs bons tableaux de Claude Vignon, dans la manière de Caravage. De là, nous allons dans la salle du Chapitre; ici encore, nous rencontrons une toile de Perrier, représentant saint Anthelme, général de l'ordre des Chartreux et évêque de Belley, ressuscitant un mort piqué par une vipère. Maintenant, sous les arcades du grand cloître, nos pas réson-



LES REMPARTS DE LA CROIX-ROUSSE EN 1860, LA PORTE DES CHARTREUX DU CÔTÉ DE LA VILLE.  
(D'après une vue de l'époque)

nent dans un silence de mort; au centre se dresse la croix de pierre, autour de laquelle chaque religieux vient lui-même creuser sa tombe; c'est avec un sourire presque joyeux que notre guide nous désigne sa propre fosse. Celui-ci prend bientôt congé de nous, après nous avoir introduit dans la chambre du Père Prieur. Nous nous trouvons en présence d'un beau vieillard, aux façons affables et distinguées; les compliments échangés, il indique

d'un geste les seuls objets qui ornent sa cellule : un Christ en croix ayant à ses côtés la Madeleine



LA PORTE DES CHARTREUX, VUE EXTÉRIEURE SUR LE FOSSE D'ENGEINTE. (D'après les croquis de Gabillot et de Saint Olive.)

et saint Bruno, et un saint Bruno offrant un lis à la Vierge; ce sont aussi des peintures de François Perrier. S'approchant ensuite de sa fenêtre ouverte, le Père Prieur nous fait admirer la vue étendue et variée qui s'offre, depuis le monastère, sur la ville et les alentours : en face, le petit clocher de Saint-Thomas de Fourvière, les couvents des Grands-Capucins et des Carmes-Deschaussés, le château de Pierre-Scize, les coteaux verdoyants ; au-dessous, la Saône onduleuse et lente ; à gauche, sur les deux rives, reliées par les ponts de Pierre et de Saint-Vincent, la ville avec ses constructions pressées, d'où émergent les clochers de Saint-Paul et de Saint-Nizier, et plus loin, les tours massives de la Cathédrale. Ravi de ce spectacle, un de nos compagnons s'écrie : « — Cette Chartreuse est le plus délicieux séjour de la terre ! — *Transeuntibus!* dit gravement le vieux moine, en nous reconduisant. Puis, changeant de conversation, le Père Prieur nous apprend que le cardinal archevêque de Lyon, Louis-Alphonse du Plessis de Richelieu, porta dans cette maison l'habit de Chartreux, avant d'être appelé à l'archevêché d'Aix; chaque année, il vient faire une retraite dans ce monastère et occupe la même cellule qu'il avait habitée quand il n'était qu'un simple moine. — Comme nous cheminons, aux côtés du Prieur, dans l'allée droite d'un jardin d'où l'on domine le cours de la Saône, le vénérable religieux nous raconte que le cardinal de Lyon reçut naguère d'un de ses amis d'Arles un singulier présent : ce sont quatre sarcophages gallo-romains en marbre de Paros (l'un d'eux sert de vasque à la fontaine du Palais Saint-Pierre). Le cardinal en a lui-même fait don aux religieuses du troisième monastère de la Visitation de Sainte-Marie des Chaines, dont nous

apercevons maintenant, au pied du coteau couvert de vignes, les bâtiments tout neufs et l'église de forme octogone, encore inachevée, qui sera surmontée d'un dôme également octogone. C'est en 1641, il y a deux ans, que ce monastère a été fondé par M<sup>me</sup> Antoinette Guinet de Montverd, de

Lagnieu en Bugey, sur ce terrain acquis d'un citoyen de Lyon, Milanaï d'origine, appelé Moneri. Le

nom donné à cet endroit rappelle le souvenir de l'ancienne tour qui correspondait jadis à celle de la Porte de Vaise ou de Pierre-Scize, et à laquelle était attachée une des extrémités de la chaîne tendue au travers de la Saône. Le monastère de Sainte-Marie des Chaines (les restes des bâtiments servent aux dépôts de l'Intendance militaire) s'étend le long du chemin de halage, que soutiennent des murs de terrasse. Il n'y a dans le voisinage que de rares habitations ; la plus importante est une maison du xvi<sup>e</sup> siècle (10, quai Saint-

Vincent, au coin du passage de la Muette), anciennement appelée « de Reste », aujourd'hui « de Madagascar », et dont nous distinguons la tour arrondie seulement par der-



L'ANCIEN CHATEAU  
GAILLARD AU COMMENCE-  
MENT DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE.  
(D'après Duclaux.)

Ce Castel du xvi<sup>e</sup> siècle se trouvait sur l'emplacement aujourd'hui occupé par le sommet de la rue de l'Annonciade et le bas de la place Rouville. Il resta longtemps démantelé. Saint-Olive croit se souvenir qu'il ne disparut entièrement que peu avant la révolution de 1848.

rière, les fenêtres à croisillons, et le jardin plein d'arbres à fruits, adossé aux roches escarpées. — Sur le terrain contigu au monastère de Sainte-Marie, du côté de Saint-Vincent, on construira, en 1699, un magasin des poudres (Halle aux blés en 1846, démoli en 1869), qui remplacera celui des Bernardines. Un peu plus bas, on créera, en 1684, sur un emplacement cédé par les Chartreux, un port qui recevra le nom de l'archevêque-gouverneur Camille de Neufville (port Neufville). A partir de là, les habitations entourées de jardins se rapprochent et se suivent presque sans interruption. Une de ces maisons, accompagnée d'un vaste enclos, a été bâtie par M. Henry Forendal, originaire de Lille en

Flandres ; elle deviendra, en 1658, un prieuré des Dames de Saint-Benoist, avant que ces religieuses fassent construire, vers la fin du siècle, dans les jardins de cette propriété, et le long du futur « quai Saint-Benoist », un bâtiment considérable flanqué de deux gros pavillons. A la suite, commencent le quai Saint-Vincent et les vieilles ruelles avoisinant l'église ; nous les visiterons tout à l'heure.

En quittant la Chartreuse, nous rencontrons une de ses dépendances, le joli petit château d'Yon (maison des sœurs de Saint-Joseph, angle de la rue des Chartreux). Près de là se trouve la belle propriété de la Tourette (emplacement de l'École normale d'institutrices), dont il était déjà fait mention dans les actes du xiv<sup>e</sup> siècle. Elle appartenait dans la première moitié du xvi<sup>e</sup> à George de Vauzelles, de l'ordre de Rhodes, qui prenait le titre de « seigneur de la Torrette ». Après avoir passé en différentes mains, elle était acquise, en 1602, par Jacques Teste, bourgeois de Lyon, écuyer, marquis de Bagé et seigneur de Taney, conseiller et receveur général des tailles au pays de Lyonnais, Forez et Beaujolais, qui la restaura et en fit une élégante demeure. Sa veuve la vendit, en 1627, à Jean Mazuyer, qui fut plus tard secrétaire du roi. C'est ce dernier qui a fait construire le charmant portail (autrefois sur la rue de la Tourette) donnant accès dans la cour ; sur chaque face, des colonnettes à chapiteaux corinthiens supportent un entablement au-dessus duquel s'élève un tableau soutenu de chaque côté par des consoles en forme de volute et couronné par un fronton triangulaire ; sur la face principale, regardant l'ouest, on remarque, dans le milieu du tableau, un écusson aux armes des Mazuyer, surmonté d'un cimier et d'un pélican, avec cette devise gravée sur une banderole : *Mihi non sum natus*, je ne suis pas né pour moi. La Tourette appartient aujourd'hui à M. Alexandre Mazuyer, trésorier de France, allié par son mariage aux Charrier de la Barge et aux Dugué de Bagnols.

Descendons, à présent, par l'ancienne côte Saint-Vincent, appelée côte des Carmélites depuis que les religieuses de ce nom sont venues y bâtir leur monastère. A gauche, ce ne sont que des vignes jusqu'au sommet de la montagne, couronnée par l'enceinte fortifiée ; çà et là, un bouquet d'arbres ; le long de la côte, quelques rares maisons entourées de jardins. Le Consulat, par des offres de privilèges, a invité les propriétaires de terrains à y élever des constructions : néanmoins, à l'exception de la rue de la Grande-Côte et de la rue Besson ou de la Vieille-Monnaie, qui sont bâties d'un bout à l'autre, et de la rue Neyret, qui



compte une vingtaine d'habitations, il n'y a encore sur la colline Saint-Sébastien qu'un très petit nombre de voies publiques, et les particuliers ont laissé les ordres religieux acquérir de vastes tènements qui ne seront morcelés qu'à la Révolution. Depuis une trentaine d'années, en effet, tout ce quartier a vu se multiplier les couvents. Aux anciens monastères des Grands-Augustins, des Grands-Carmes, de la Déserte, installés depuis longtemps sur la partie de la rive gauche de la Saône située au nord des Terreaux, sont venus se joindre



CHARNIÈRE DE PORTE D'ALLÉE,  
côté des Carmélites, n° 40.

presque simultanément les Carmélites, les

Bleues-Célestes, les Capucins du Petit-Forez, les Pères de l'Oratoire, les Ursulines, les Feuillants, les Bernardines; bientôt, ce seront encore les Colinettes, les religieuses de Saint-Amour, enfin, plus tard, les Repenties du Bon-Pasteur.

En face du débouché de la rue Neyret, nous trouvons d'abord le monastère des Carmélites, dont les bâtiments s'élèvent à droite de la montée, du côté de Saint-Vincent. Ce lieu faisait partie du territoire de la « Gella », qui eut pour possesseurs, au xvi<sup>e</sup> siècle, le père, le frère et le neveu de la célèbre Louise Labé, la belle Cordière. Son agréable situation le fit choisir par les illustres fondateurs de ce monastère, Jacqueline de Harlay, dame d'honneur de la reine-mère, et son mari, Charles de Neufville de Villeroy. Ce fut après plusieurs visites rendues à sa sœur, religieuse carmélite de la réforme de Sainte-Thérèse au premier couvent de l'Incarnation à Paris, que Jacqueline de Harlay conçut le projet de fonder à Lyon un couvent du même ordre. M. d'Halincourt approuva le projet de sa femme et lui permit de faire les acquisitions de terrain et les constructions nécessaires, à la charge, par les religieuses, de faire célébrer à perpétuité un service pour les fondateurs au jour anniversaire de leur décès. Le 9 octobre 1616, sept carmélites, venues du couvent de Paris, entraient dans le nouveau monastère, dédié par la première



BARRIÈRE DANS LA COUR D'UNE MAISON ANCIENNE DE LA CÔTE DES CARMÉLITES, N° 40, remarquable par ses ferronneries.

prieure, la R. M. Magdeleine de Saint-Joseph, à Notre-Dame-de-Compassion. Charles de Neufville



LA CÔTE DES CARMÉLITES. (D'après un croquis de Gabilot.)

L'église figurée dans ce dessin est celle de l'Annonciade. Celle des Carmélites (la nouvelle), commencée en 1668, aux frais de Nicolas de Neufville, premier maréchal de Villeroy, qui y dépensa plus de 60.000 écus, fut achevée en 1670, et la façade en 1682. La superbe chapelle de Villeroy, attenante à l'église, et décrite par Clapasson et De Bombourg, servit de sépulture aux gouverneurs, et aux archevêques Camille et François-Paul, membres de cette famille.

voulut que la chapelle des Carmélites, bâtie par ses soins, devint le lieu de sépulture de sa famille. La marquise d'Halin-court mourut en 1618; elle y fut inhumée, et Charles de Neufville lui fit ériger l'un des superbes mausolées que nous verrons tout à l'heure. Très lié avec Lesdiguières, il avait remarqué dans la chapelle du château de Vizille l'admirable tombeau que le maréchal avait fait exécuter pour sa première femme, Claudine de Bérenger, par son sculpteur, Jacob Richier, « l'un des plus excellens de son art » : cette circonstance décida du choix de l'ouvrier. Puis, lorsque Richier eut achevé le tombeau de Jacque-

line de Harlay, M. d'Halin-court, à l'exemple de Lesdiguières, commanda au sculpteur son propre tombeau et en surveilla lui-même l'exécution. Ce deuxième mausolée était terminé depuis six ans;

lorsque Charles de Neufville mourut, dans la nuit du 16 au 17 janvier 1642. Le 18, le Consulat se rendait à l'Hôtel du Gouvernement pour jeter de l'eau bénite sur le corps du défunt; il apprit qu'on l'avait déjà transporté, sans aucune cérémonie, dans l'église des Carmélites et déposé dans son tombeau. — Cette petite église est d'élégantes proportions et, d'ailleurs, fort simple; mais tous les étrangers qui s'arrêtent à Lyon viennent visiter les mausolées du marquis et de la marquise d'Halin-court. Celui de Jacqueline de Harlay se distingue moins par la perfection du dessin que par l'extrême délicatesse du ciseau et la recherche du travail. La fondatrice de ce monastère est représentée par une statue en marbre, de grandeur



LA MAISON DES CARMÉLITES, EN 1853. (D'après Gabilot.)

La belle église des Carmélites fut démolie en 1821. Les sordides spéculations de quelques entrepreneurs firent disparaître ce monument remarquable, ainsi que la chapelle de Villeroy, œuvre de François d'Orbay (1680 à 1682), le mausolée du maréchal de Villeroy, œuvre de Thomas Blanchet, etc. A la place, on a bâti les maisons n° 20, montée des Carmélites, n° 19 et 21, rue Pierre-Blanc. Le cloître existe encore, ainsi qu'un escalier monumental. Cf. GRIZARD : *Doc. pour servir à l'hist. du couvent des Carmélites.*

naturelle, agenouillée et les mains jointes. Sur le devant du mausolée, on lit cette longue épitaphe gravée en lettre d'or :

ICY GIST DAME JAQUELINE DE HARLAY, DAME D'HONNEUR DE LA ROYNE MERE DU ROY, FONDATEURICE DE LA MAISON ET MONASTERE DES RELIGIEUSES CARMELITES DE CEANS. FEMME DE HAVLT ET PVISSANT SEIGNEVR CHARLES DE NEVFVILLE, SEIGNEVR D'HALINCOVRT, MARQVIS DE VILLEROY, VISCOMTE DE LA FORESTZ-THAVMIER, BARON DE BVRY, ETC., CHEVALIER DES ORDRES DU ROY, CONSEILLEVR EN SES CONSEILS D'ESTAT ET PRIVE, CAPITAINE DE CENT HOMMES D'ARMES DE SES ORDONNANCES, SENESCHAL DU LYONNOIS, GOVERNEVR ET LIEVTENANT POUR SA MAJESTE EN LA VILLE DE LYON, PAYS DE LYONNOIS, FORESTZ ET BEAVJOLLOIS. LAQUELLE DECEDA LE QVINZIEME JOVR DE MARS MILLE SIX CENT DIX-HVICT.

A côté de ce tombeau, se trouve celui de Charles de Neufville. La statue est de bronze. Elle est agenouillée sur un soubassement carré, en marbre noir comme tout le reste du mausolée. Dans un pli du manteau, se lit la signature du sculpteur et la date : *Jacob Richier 1635*. Une des faces du monument porte cette inscription :

CY GIST MESSIRE CHARLES DE NEVFVILLE, SEIGNEVR D'HALINCOVRT ET DE MAGNY, MARQVIS DE VILLEROY, COMTE DE BVRY, VISCOMTE DE LA FORESTZ-THAVMIER, CHEVALIER DES ORDRES DV ROY, CONSEILLER EN SES CONSEILS D'ESTAT ET PRIVE, CAPITAINE DE CENT HOMMES D'ARMES ET DE SES ORDONNANCES, SENESCHAL DE LYON, GOVERNEVR ET LIEVTENANT-GENERAL POUR SA MAJESTÉ EN LA VILLE DE LYON, PROVINCES DE LYONNOIS, FORESTZ ET BEAVIOLOIS, LEQVEL DECEDA LE XVII JANVIER MDCXLII.

Quatre autres Villeroy viendront, dans la suite, reposer auprès de Charles de Neufville, dans une chapelle bâtie aux frais du premier maréchal de ce nom. Grâce à la faveur de cette famille toute-puissante, les Carmélites verront prospérer leur monastère et, vers la fin du siècle, s'élever une nouvelle église, plus spacieuse que la première et magnifiquement décorée par les meilleurs artistes de l'époque, François d'Orbay, le Cavalier Bernin, Thomas Blanchet, Bidau, Le Brun et Grandon.

Au-dessous du couvent des Carmélites, on voit une église moderne, soutenue sur une haute muraille, longeant la côte : c'est l'église de l'Annonciade, ou des Annonciades « Bleues-Célestes », ainsi appelées de la couleur du scapulaire qui couvre leur habit blanc et du grand manteau que revêtent ces religieuses dans les cérémonies du chœur. Installées en 1624, par leur généreuse fondatrice, Gabrielle de Gadagne, comtesse de Chevrières, dans la maison de M. de la Chassagne, au quartier de Bellecour, les Bleues-Célestes s'y trouvèrent trop à l'étroit et voulurent s'établir dans un lieu plus éloigné du monde. L'année suivante, elles acquéraient de M<sup>me</sup> Loubat, veuve de M. Guérin, bourgeois de Lyon, cette propriété qui s'étend, avec le jardin, jusqu'au bas de la côte. L'église était achevée en 1637, deux années après la mort de la comtesse de Chevrières. — Au-dessus de la porte du couvent, on lit cette inscription : LE PREMIER MONASTÈRE DE L'ANNONCIADE CÉLESTE, 1624 (n° 26, montée des Carmélites; occupé depuis 1808 par les sœurs de Saint-Charles). Il y a une quarantaine de religieuses. Celles-ci ne peuvent voir leurs parents que six fois l'année et s'imposent de terribles mortifications; les jeûnes, la discipline, le cilice sont leurs moindres pénitences. Néanmoins, cette vie de renoncement exerce sur certaines natures une étrange séduction. Il y a quelques années, nous dit-on, la fille d'un trésorier de France, M<sup>lle</sup> Scarron, entra

dans ce couvent contre la volonté de son père. Celui-ci l'en fit sortir; mais la jeune fille ne tarda pas à regagner le monastère, et, craignant qu'on ne voulût pas lui ouvrir la porte, elle escalada la clôture et tomba dans un si méchant endroit qu'on trouva la pauvre enfant les mains déchirées et le corps tout meurtri. Cette fois, le père n'osa plus s'opposer à une volonté si forte; M<sup>lle</sup> Scarron est restée au couvent; on l'appelle, en religion, Marie-Jeanne-Madeleine. Près du monastère de l'Annonciade se trouve le « Château-Gaillard », curieux édifice accroché au flanc du coteau et surplom-

bant, du côté de la Saône, les premières ruelles du quartier de Saint-Vincent (voir la note p. 308). Ce petit castel appartient aux religieuses Bleues-Célestes, qui l'ont acquis en 1627 avec un jardin appartenant à M. Ganière; elles l'enfermeront dans la clôture du couvent, lorsque, en 1653, elles y logeront les pensionnaires que l'insuffisance de leurs ressources les auront obligées à recevoir. C'est une construction carrée, flanquée, aux quatre coins, de petites tourelles en forme d'échauguettes; du côté de la ville, une tour carrée est placée au milieu de la façade et surmontée d'une logette en avant-corps, percée de deux ouvertures; la nuit, tout cela présente un aspect fantastique. A la suite, est un jardin en terrasse, soutenu par des arcades. Cette curieuse demeure fut habitée, au xvi<sup>e</sup> siècle, par l'érudit Antoine du Verdier; le malheureux père y vit ses enfants succomber à la peste, et il les enterra lui-même dans ce jardin. L'incident donna lieu à une longue querelle avec l'autorité consulaire.

En tournant le dos aux monastères des Carmélites et des Bleues-Célestes, nous voyons, au-



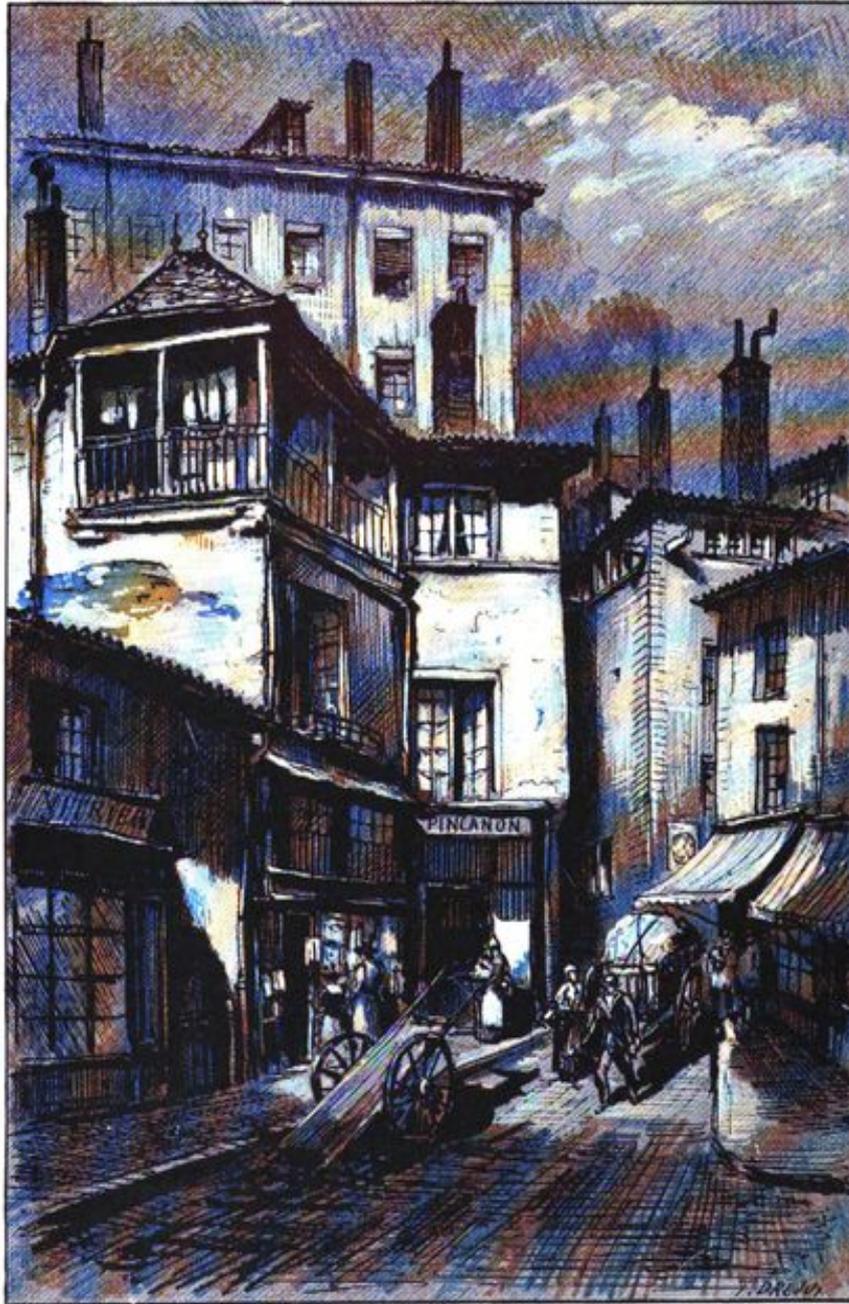
ANCIENNE RUE MUSIQUE DES ANGES (partie nord de la rue St-Marcel, aujourd'hui Sergent-Blandan.)

Au xvii<sup>e</sup> siècle, la rue Saint-Marcel commençait au bas de la Grande-Côte, à l'endroit où se trouvaient la chapelle de l'ancienne recluserie de Saint-Marcel, servant aux exercices des Pénitents du Crucifix, et, jusqu'au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, la porte Saint-Marcel (démolie en 1550). Cette rue se prolongeait, au midi et jusqu'à l'extrémité occidentale du claustral de l'abbaye de la Déserte, et se terminait au pied de la côte des Carmélites, qui descendait jusqu'à l'actuelle rue Sergent-Blandan. — Le claustral de la Déserte disparut au commencement de la Restauration pour former la place Sathonay; les terrains qui en dépendaient servirent à la création des rues et des maisons qui entourent cette place.

dessous de l'enceinte fortifiée (emplacement du boulevard de la Croix-Rousse), une immense étendue de terrains comprise entre la côte des Carmélites, au couchant, et la Grande-Côte Saint-Sébastien, au levant. La partie supérieure est presque entièrement plantée de vignes ; c'est sur ce plateau, appelé Mont-Sauvage, que s'élevait la formidable Citadelle de Charles IX, démolie après une durée éphémère de vingt années (voir plus loin, p. 322). La partie inférieure est coupée par deux rues partant l'une et l'autre de la côte des Carmélites pour aboutir à la Grande-Côte : ce sont la rue Masson (rue actuelle du Bon-Pasteur) et la rue Neyret. Cette dernière, qui débouche en face du monastère des Carmélites, a été ouverte en 1619, comme l'indiquent deux inscriptions commémoratives placées à ses deux extrémités — LA RUE NEYRET A ÉTÉ CONSTRUITE AN MDCXIX — par Claude Neyret, riche marchand d'étoffes de soies, pour la mise en valeur de ses propres terrains et la vente des maisons qu'il y faisait bâtir le long de la côte des Carmélites et à l'angle de la rue Masson. Les Neyret appartiennent à une vieille famille connue à Lyon dès le xiv<sup>e</sup> siècle et jouissant d'une grande considération, qui a donné, en 1631, un échevin à la ville. Ils prennent le titre de « sieurs de Bellevue », du nom de la propriété qu'ils possèdent sur ce coteau. La maison de Bellevue est ce castel, flanqué de deux tours carrées, que nous apercevons vers le milieu de la rue Neyret, du côté du midi (emplacement de la caserne du Bon-Pasteur). Elle est aussi destinée à se transformer bientôt en un couvent de religieuses. Les Annonciades Célestes de Saint-Amour en Franche-Comté, fuyant les discordes de la guerre et réfugiées d'abord dans une maison de la rive gauche de la Saône, viendront s'établir, en 1656, dans l'habitation des Neyret ; celle-ci deviendra de la sorte le second monastère des Annonciades Célestes, avant d'être, une centaine d'années plus tard, l'asile des Repenties du Bon-Pasteur. (La maison du Bon-Pasteur, instituée en 1672, se trouvait d'abord près de la porte de la Croix-Rousse, à l'angle de la Grande-Côte et de la place actuelle des Bernardines).

Plus loin, c'est la Grande-Côte, entièrement bordée de constructions. Une de ses maisons, située un peu au-dessous de la rue Neyret, dépendait jadis de la « vigne d'Aussère », ainsi appelée parce que les comtes d'Auxerre l'avaient possédée au xiv<sup>e</sup> siècle ; la vigne et la maison appartenaient en 1515 à Jean Cléberg, qui avait acquis ce tènement des chanoines de Saint-Nizier ; sa veuve Pelonne de Bouzin, dame d'Ars et de la Tour des Champs, en était encore propriétaire en 1560. Cette vigne, transformée en jardins, aujourd'hui à la famille Grollier du Soleil, renferme des vestiges antiques du plus haut intérêt : ce sont les ruines du fameux amphithéâtre des trois Gaules (Jardin des Plantes). On distingue encore, à la surface du sol, l'immense creux formé par les gradins, et des traces de murailles ; on assure qu'en fouillant, plus haut, à quelques pieds de profondeur, on rencontre des substructions et des galeries souterraines, entièrement voûtées, qui servaient à conduire les eaux dans l'euripe ou canal carrelé qui faisait le tour de l'arène. — Ce quartier si peuplé et si splendide à l'époque gallo-romaine fut tellement abandonné dans la suite qu'on l'appela la Déserte. C'est le nom que porte encore le monastère des Bénédictines, dont les jardins et les bâtiments claustraux, après les importantes aliénations consenties par ces religieuses au cours du xvi<sup>e</sup> siècle, s'étendent sur le côté oriental de la côte des Carmélites jusqu'à la rue Saint-Marcel. L'abbaye royale de Notre-Dame de la Déserte est un des plus anciens établissements religieux de Lyon. Dès la fin du xiii<sup>e</sup> siècle, Blanche de Chalon, femme de Guichard de Beaujeu, connétable de France, avait fondé ici un monastère de Clarisses. Ces religieuses obtinrent du pape

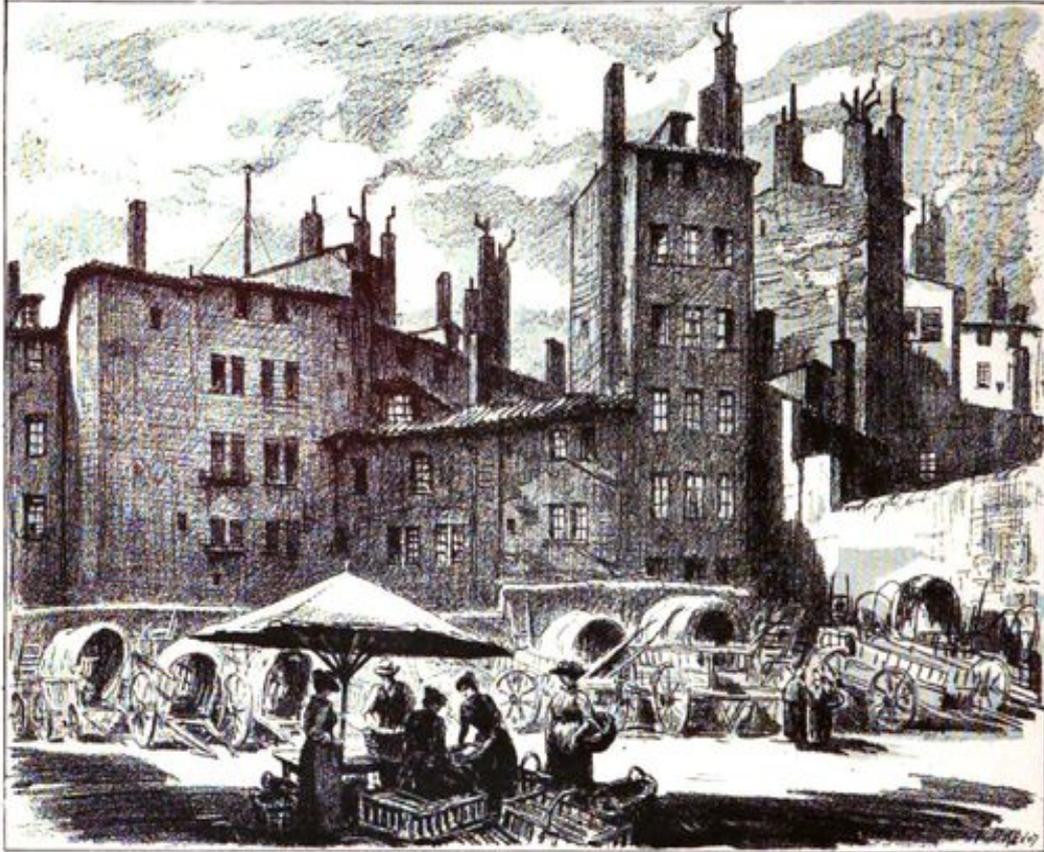
Jules II, en 1503, de passer sous la règle de Saint-Benoit. Si l'on en croit la chronique, l'archevêque François de Rohan ayant voulu faire la visite du couvent, l'abbesse Antoinette de Saint-Amour de Foncraine et ses religieuses se dirent de l'ordre de Saint-François et, par suite, exemptes de la juridiction de l'archevêque; les religieux de Saint-François s'étant alors présentés, elles prétendirent être de l'ordre de Saint-Benoit; enfin, l'Ordinaire les obligea de le reconnaître et leur donna des règlements. L'abbesse actuelle de Notre-Dame de la Déserte, M<sup>me</sup> Marguerite de Guibli, est la fille de Zanobi de Guibli, dit Zanobis de Quibly, noble Florentin, ancien voyer de la ville, et de Sybille de Tourvéon. Il n'y a qu'une voix, à Lyon, pour célébrer ses mérites; elle passe pour « une des plus belles, des plus aimables et des plus vertueuses femmes de ce temps ». François de Sales, qui l'aïda de ses conseils, ne la jugeait pas, dit-on, avec moins de faveur. On la dépeint « la taille haute, fine et aisée; le visage des plus réguliers, avec le tour juste, les traits délicats, les couleurs douces et mêlées fort agréablement; on ne vit jamais, paraît-il, des yeux ni plus vifs, ni plus chastes ». La jeune abbesse n'avait que vingt-quatre ans lorsque, par nomination royale, elle succéda, en 1618, comme supérieure du monastère, à sa tante la R. M. Guigonne de



CARREFOUR DE LA PLACE SAINT-VINCENT. (Dessiné en 1898.)

L'ancienne église de Saint-Vincent était située au côté oriental de la place de ce nom et sur une partie de la rue de la Martinière. Vendue en 1792, elle fut démolie à l'ouverture de la rue de la Martinière, approuvée par ordonnance royale du 19 juin 1823. — Sur le monastère de la Déserte, A. STREYER, *les Religieuses de Sainte-Claire*.

Chaponay. Il y avait alors une grande liberté parmi les religieuses de la Déserte; M<sup>me</sup> Marguerite de Guibli a su rétablir la discipline et rendre une nouvelle prospérité à ce couvent, qui compte aujourd'hui près de cinquante religieuses. Dès l'année 1623, elle faisait reconstruire l'église du monastère, que nous apercevons, encore toute neuve et entièrement achevée, sur le côté septentrional



UN COIN DE LA PLACE DE LA MARTINIÈRE. (Dessiné en 1808.)

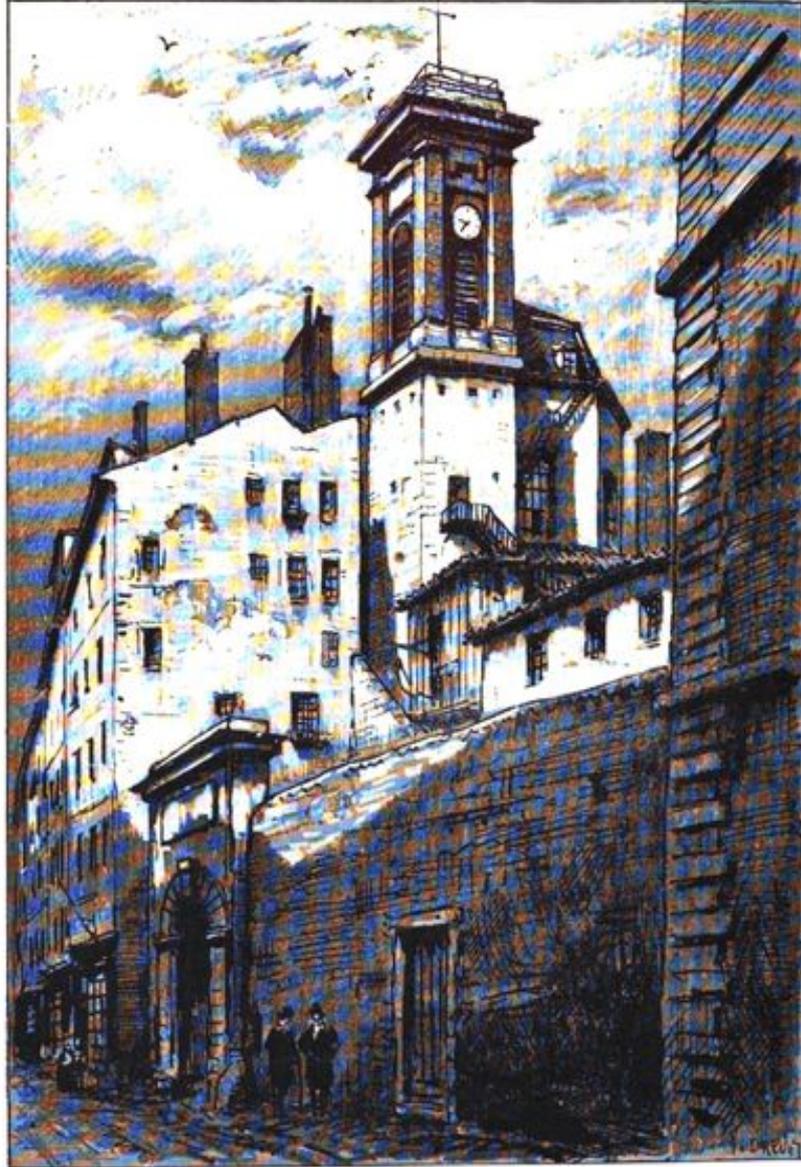
Les Augustins ouvrirent, en 1657 et 1658, à travers leur ancien claustral, deux rues aboutissant l'une au quai Saint-Vincent, l'autre aux places de la Déserte et de la Boucherie des Terreaux : ce sont la rue des Augustins et la rue Sainte-Monique (aujourd'hui rue Michel Grobon). — Après avoir ouvert ces rues sur l'emplacement de leur ancien monastère, les Augustins firent bâtir, vers la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, grâce aux libéralités de Camille de Neuville, un nouveau et vaste cloître derrière leur église et sur leur jardin : ce sont les bâtiments qui ont été, en 1833, affectés à l'École La Martinière. La place actuelle du marché faisait partie du jardin des Augustins, et, plus anciennement, de la vigne de Saint-Hippolyte. — Le couvent des Augustins, après la Révolution, servit de caserne à la gendarmerie départementale, établie le 18 germinal an V. Lorsqu'on installa l'École fondée par le major Martin, la Ville, qui avait acquis tout le claustral, céda les bâtiments au prix de 750.000 francs. — Le marché à deux corps, créé place de la Martinière, fut construit en 1840. — V. BLATON, *Tableau de Lyon : A la Martinière* (Lyon Rép., Suppl. littér., 31 mai 1866).

de la rue Saint-Marcel; puis, elle a fondé, à Bellecour, le prieuré de Blie. — C'est dans ce cloître de la Déserte, le six août 1628, peu de jours avant l'explosion de la peste, que l'archevêque Charles Miron, étant venu rendre visite à Marguerite de Guibli,

tomba frappé d'apoplexie pendant qu'il s'entretenait avec la jeune abbesse des réformes qu'elle voulait introduire dans son monastère; le prélat fut aussitôt transporté dans son palais, mais à peine y était-il arrivé qu'il rendait le dernier soupir.

Un peu avant le bas de la côte des Carmélites se trouvait autrefois la porte Saint-Vincent (à la hauteur de la rue Bouteille), qui servait d'entrée au bourg de ce nom, séparé de la ville par les fossés de la Lanterne. Cet ancien bourg, qui offre encore un aspect malpropre et misérable, était principalement habité par des pêcheurs, des marinières, des conducteurs de bateaux et marchands sur rivière. Il fut question, en 1512, de le démolir pour y établir une ligne de fortifications; mais les remontrances du Consulat et les avis de Jehan Perréal, chargé, en qualité d'ingé-

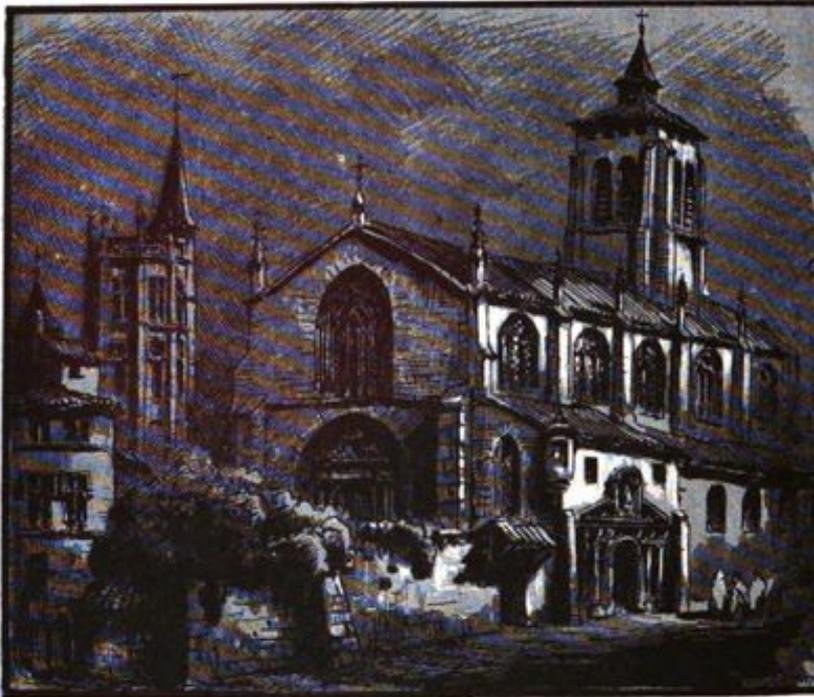
nieur, du tracé de la nouvelle enceinte, firent décider que les remparts seraient reculés jusqu'au sommet de la colline Saint-Sébastien. On combla les fossés des Terreaux; on démolit les fausses portes de la Lanterne et de Chenevier; puis on abattit à leur tour les fausses portes de Saint-Vincent, de Saint-Marcel et du Griffon, Le bourg de Saint-Vincent est ainsi devenu un quartier de la ville, et a pris, dès lors, une certaine importance. Voilà pourquoi nous remarquons, vers le bas de la côte des Carmélites, un certain nombre de constructions datant de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du xvii<sup>e</sup>, constructions lourdes et sans agrément, qui font regretter la belle architecture de la Renaissance, mais qui, en dépit de leur austérité, contrastent avec les masures des ruelles voisines. Sur la façade d'une de ces maisons modernes, nous avons aperçu (n<sup>o</sup> 44, côte des Carmélites) l'enseigne A LA GIROFLÉE, souvenir du tènement de ce nom, sur lequel s'est créée la Chartreuse; un peu plus haut (n<sup>o</sup> 40), nous avons entrevu un intérieur de cour et un escalier décorés de fort jolies balustrades en ferronnerie. Dans la rue Saint-Marcel (n<sup>o</sup> 22), en face de la côte des Carmélites, c'est une habitation de la fin du règne de Henri IV, portant cette inscription empruntée à une phrase de Cicéron : NON DOMO DOMINUS, SED DOMINO DOMUS. La plupart des maisons contiguës sont à peu près de la même époque; plusieurs sont ornées d'impostes en ferronneries délicatement travaillées. — Au couchant, par-dessus d'anciennes bicoques, se dresse le petit clocher de l'église Saint-Vincent, bâti au midi du



LE CLOCHER DE L'ÉGLISE DES AUGUSTINS OU NOTRE-DAME DE SAINT-VINCENT, EN 1850.

La vieille église, construite en 1445, tombait en ruine au xviii<sup>e</sup> siècle : elle fut démolie, et, à peu près sur le même emplacement, on éleva l'église actuelle, d'après les plans de Léonard Reux; la première pierre était posée le 6 septembre 1759. Après la dispersion des ordres religieux, l'église des Augustins fut, en 1791, érigée en paroisse sous le vocable de *Saint-Louis*. Elle reçut, plus tard, le nom de *Notre-Dame de Saint-Vincent*, afin de conserver le souvenir de l'ancienne église paroissiale, place Saint-Vincent, désaffectée, puis démolie. — Voir dans *Lyon anc. et mod.*, V. DE LAPRADE : *les Grands-Augustins*.

chœur, au milieu d'une cour plantée d'arbres. Quelques pas nous conduisent sur la petite place de ce nom, où se trouve l'entrée de cette église. Celle-ci est fort ancienne ; ce fut une recluserie ; mais elle était auparavant desservie par des prêtres et le service paroissial s'y faisait peut-être déjà au x<sup>e</sup> siècle. Elle dépend du Chapitre de Saint-Paul, qui a le droit d'y exercer les fonctions curiales. Une inscription placée au-dessus du portail nous apprend que l'église de Saint-Vincent,



L'ÉGLISE DES GRANDS-CARMES AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE ET SON ENTRÉE PRINCIPALE, AU MIDI, DANS LA COUR DES CARMES, AUJOURD'HUI PLACE DE LA MISÉRICORDIE.

Le couvent des Grands-Carmes des Terreaux occupait à peu près l'espace circonscrit par les rues Terme, Sergent-Blandan, des Auges et d'Algérie. — L'église fut vendue en 1791. Les matériaux ont servi à construire les maisons formant le côté méridional de la rue actuelle de la Paix, qui fut ouverte sur l'emplacement de la nef septentrionale ; un des contreforts de l'abside existe encore à l'angle sud-est de cette rue. — Les Grands-Carmes avaient fait construire, vers la fin du xvii<sup>e</sup> siècle ; un nouveau cloître, dont la première pierre fut posée le 29 mai 1679 ; il en existe encore deux côtés dans la cour de la maison n<sup>o</sup> 5, place de la Miséricorde, maison bâtie en 1838. Le grand bâtiment claustral comprenant la cuisine et le réfectoire ne fut terminé qu'au bout de longues années ; l'ensemble des constructions modernes ne fut achevé que de 1754 à 1758. — Cf. Claudius Brocchoud, *Histoire du couvent des Grands Carmes de Lyon*.

la Feuillée ; ces quais datent des vingt premières années de ce siècle (xvii<sup>e</sup>). Le quai Saint-Vincent ne dépasse pas, en amont, la rue de la Vieille ou de la Vielle, qui débouche vers la Saône, à l'extrémité du quartier. Cette petite rue est continuée, en équerre, par la Vieille-rue-de-la-Monnoye ou de la Monnoye-Saint-Vincent, rappelant un établissement monétaire qui était situé là au xv<sup>e</sup> siècle ; en 1493, Jean de Pervie, seigneur de la Salle, y possédait un grand tènement de maisons, granges et jardins qui avait conservé le nom de la Monnoye. Mais ne nous attardons pas dans ce labyrinthe de tristes ruelles, que nous avons aperçues tout à l'heure de la terrasse du Château-Gaillard : rue Tourret, rue Tavernier, rue Ravier ou ruelle Neuve (rue de la Pareille) et hâtons-nous d'aller, un peu plus bas, visiter l'église des Grands-Augustins.

La façade donne sur le quai, d'où l'on voit la pointe effilée du clocher s'élevant à côté de l'abside. L'église, d'architecture ogivale, date du milieu du xv<sup>e</sup> siècle. Quand les religieux

ruinée par les calvinistes, a été relevée et agrandie en 1585 par le Chapitre de Saint-Paul et les paroissiens. Ils n'y ont pas mis beaucoup de façon. Nous remarquons, du moins, dans une chapelle, une bonne peinture sur bois, de François Stella, représentant saint Vincent et saint Nicolas. Une autre chapelle est dédiée à sainte Barbe ; chaque année, le 4 décembre, à la fête de cette sainte, messieurs de la ville viennent y entendre la messe et y faire leurs offrandes. — En sortant de l'église, nous avons à notre gauche le quai Saint-Vincent, l'entrée du pont, flanquée de deux ormes et, à la suite, au midi, le quai des Augustins s'étendant jusqu'à

Augustins étaient venus, dans les premières années du <sup>xiv</sup><sup>e</sup>, s'établir en cet endroit, au bourg de Seyne ou de Chenevier, qui était hors de l'enceinte de la ville, le Consulat leur avait d'abord concédé l'usage d'une chapelle dédiée à saint Michel, et ils en avaient fait leur première église. Celle que voici fut élevée en 1454. Une particularité frappe tout de suite notre attention : le gros œuvre paraît avoir été construit avec des cippes funéraires et de gros choins. On nous apprend que ces pierres se trouvaient sur le bord de la Saône, en face du monastère, et que les Augustins obtinrent de la ville l'autorisation de les extraire pour bâtir leur église. Il avait donc existé, en ce lieu, à l'époque gallo-romaine, un cimetière ou quelque important édifice. — L'intérieur de l'église est peu décoré ; on n'y remarque pas d'œuvres d'art, si ce n'est un très beau tableau de sainte Marguerite, par Guillaume Perrier. En revanche, un grand

nombre de pierres tumulaires portent les noms d'illustres familles originaires d'Italie, telles que les Bonvisi, les Guinigi, les Sanminiati, de Lucques. Avant la construction de l'église des Cordeliers de l'Observance, les Lucquois choisissaient assez ordinairement celle des Augustins pour leur sépulture. Cette église a été aussi, elle est même encore, le centre de nombreuses confréries de métiers ayant leurs chapelles et y célébrant leurs fêtes : les marchands de blé et les poissonniers, sous l'invocation de saint Nicolas ; les cartiers, sous celle de saint Jérôme, et les pelletiers, sous celle de saint Jean-Baptiste ; les orfèvres, qui ont fait bâtir la chapelle de Notre-Dame-de-Consolance ; les maréchaux, les pêcheurs, les mesureurs et affaneurs, qui ont relevé la chapelle de saint Christophe ; les épingliers, les gantiers et parfumeurs, les serruriers et les tonneliers ; enfin, la confrérie des Trinitaires.

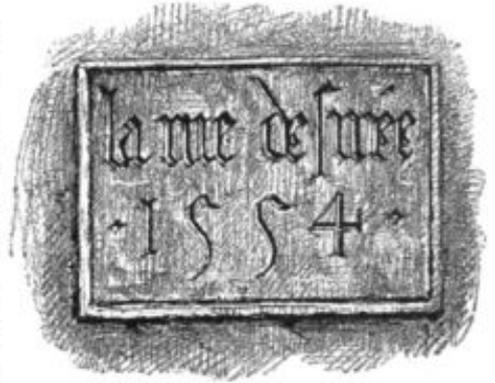
Les bâtiments claustraux sont au midi de l'église (entre la rue des Augustins, la rue Grobon et le quai). Sur le grand portail du couvent sont sculptées les armes de l'archevêque François de Rohan : de gueules à neuf mascles



LA CHAPELLE DES PENITENTS  
DE LA MISÉRICORDE.

Cette chapelle était située à l'angle sud-ouest de la Cour des Carmes, c'est-à-dire à l'angle méridional de la rue des Augustins, du côté de la place de la Miséricorde, laquelle n'est autre chose que l'ancienne Cour des Carmes. Cette chapelle, désaffectée pendant la Révolution, n'a été démolie que sous Louis-Philippe, quand la suppression de la Boucherie des Terreaux entraîna la transformation du quartier.

d'or. Un religieux qui vient à nous, revêtu de la robe et du scapulaire blancs, nous explique pourquoi les armes de ce prélat figurent à l'entrée du monastère. En 1512, le concile national convoqué par Louis XII se tint dans ce couvent des Augustins, choisi par les officiers du roi comme le lieu le plus convenable pour cette réunion; la ville fit, à ses frais, tapisser et parqueter le réfectoire des religieux, et l'on fit ouvrir une grande porte sur les fossés de la Lanterne afin de faciliter l'accès de la salle d'assemblée. Les Augustins profitèrent de cette circonstance pour faire réparer leur couvent et leur église, et ils furent puissamment aidés par les libéralités de l'archevêque François de Rohan et du Chapitre de la Cathédrale. Ces largesses furent obtenues grâce à l'influence d'un religieux Augustin, lyonnais de naissance, Guichard de Lessart, évêque titulaire d'Hiéropolis et coadjuteur de l'archevêque de Lyon; ce religieux laissa au monastère la plus grande partie de ses biens; on voit son tombeau dans la chapelle de Saint-Jérôme, qu'il a fait bâtir. — En parcourant le cloître, dont la pittoresque vétusté nous plonge dans le ravissement, on nous montre une fort jolie chapelle, érigée à la Vierge et construite



PLAQUE COMMÉMORATIVE posée rue Désirée, après l'achèvement de cette rue. — Elle existe encore sur une des maisons d'angle de la rue Désirée et de la rue du Griffon.



COUR D'UNE MAISON, aujourd'hui disparue, de la montée du Griffon. (D'après une gravure de Ch. Tournier.)

vers la fin du xv<sup>e</sup> siècle, par les maîtres d'œuvre Jehan Morel et Anglier. Nous visitons ensuite les jardins, qui s'étendent, au nord, jusqu'aux maisons de la rue Saint-Marcel, et à l'ouest, presque jusqu'au chevet de l'église Saint-Vincent. Puis, notre guide nous mène à la bibliothèque; elle passe pour la plus riche et la plus considérable de Lyon. Au-dessus de la porte se lit cette curieuse inscription, composée par le P. Pierre l'Abbé, un des Pères les plus érudits du Grand-Collège de la Trinité : HIC HOMINES VIVUNT SVPERSTITES SIBI — HIC TACENT ET ADSVNT — HIC LOQVNTVR ET ABSVNT (Ici, les hommes survivent à eux-mêmes; ici, ils se taisent et ils sont présents; ici, ils parlent et ils sont absents). On nous introduit dans une immense salle voûtée, toute tapissée de livres, et les religieux nous font admirer une des plus belles collections d'ouvrages rares et de précieux manuscrits que nous ayons jamais rencontrés. Les Augustins présidèrent, en quelque sorte, à la naissance de l'imprimerie à Lyon; les premières presses qui parurent dans cette ville furent installées dans

le voisinage de leur couvent, et l'on doit à ces savants religieux plusieurs des écrits qu'elles mirent

au jour. Ce furent aussi, dit-on, les Augustins qui, au xv<sup>e</sup> siècle, les premiers à Lyon, firent jouer, sur les fossés de la Lanterne, à côté de leur couvent, les beaux « mystères » auxquels se passionnait le peuple, et c'est apparemment leur exemple qui inspira, plus tard, à Jean Neyron l'idée de faire construire sur un terrain contigu au monastère (à l'angle de la rue de la Martinière et de la rue Hippolyte-Flandrin), son théâtre permanent, qui n'eut que trois années d'existence.

Une petite rue, appelée rue (rue Hippolyte-Flandrin), sépare le claustral des Grands-Augustins de celui des Grands-Carmes, limité au nord-ouest par la ruelle des Auges, au nord par la rue Saint-Marcel, au levant la rue de la Fontaine ou Petite-rue Sainte-Catherine (tronçon méridional de la rue Terme), enfin, au midi, la place des Carmes et la rue de la Boucherie-des-Terreux (rue actuelle d'Algérie). Trois portes donnent accès dans la grande cour des Carmes (place de la Miséricorde) ; il y en a une au couchant, du côté de la rue Neuve-des-Carmes ; une autre, en face, donne sur la Petite-rue Sainte-Catherine ; le grand portail s'ouvre au midi sur la place des Carmes. En entrant par la porte occidentale, nous trouvons d'abord, à notre droite, la chapelle des Pénitents noirs de la Miséricorde, située à l'angle sud-ouest, sur un terrain vendu par les Carmes. Cette confrérie de Pénitents est celle que fonda, en 1625, sur le modèle de certaines confréries italiennes, le riche teinturier d'origine milanaise, César Laure, seigneur de Crozuel ; elle assiste les condamnés à mort pendant la nuit qui précède leur supplice et prend soin d'inhumer, dans les caveaux pratiqués sous sa chapelle, les corps de ces malheureux, qu'on enterrait auparavant dans les fossés des Terreux, à l'endroit où se tient le marché aux pores. A côté de leur chapelle, les

Neuve-des-Carmes



VIEILLES  
MAISONS DE  
LA MONTÉE DE LA  
GRANDE-CÔTE.  
(Dessinées en 1888.)

La Grande-Côte Saint-Sébastien était ainsi désignée pour la distinguer de la petite côte Saint-Sébastien, située

au levant. C'est vers le milieu du xviii<sup>e</sup> siècle que la première commença de s'appeler Grande-Côte de la Croix-Rousse. — La grande-rue et la place des Capucins furent ouvertes vers le commencement du xix<sup>e</sup> siècle, sur le sol du jardin des Capucins du Petit-Forois. Le quartier des Capucins fut bâti à partir de 1805. Celui de Mont-Sauvage, entre le rempart et la rue Masson, date de 1822. Celui de Saint-Sébastien ne fut commencé qu'en 1826. Cf. Notes de Vermorel. — Le 23 septembre 1818, était né, rue Vieille-Monnaie, n<sup>o</sup> 17 (aujourd'hui n<sup>o</sup> 21), le dessinateur François-Amédée dit Jules Gabillot, dont notre ouvrage reproduit plusieurs charmants dessins.

Pénitents ont une petite maison servant à leurs réunions; la rapide extension de la confrérie les oblige à faire agrandir l'une et l'autre; il ne nous est pas possible de pénétrer dans le modeste oratoire, qui est livré aux maçons et entouré d'échafaudages. Derrière la chapelle des Pénitents de la Miséricorde, au couchant, il y a un jeu de paume avec un jardin. C'est près de là, nous dit-on,



LA TOUR PITRAT, PRÈS DES REMPARTS DE LA CROIX-ROUSSE, EN 1863.  
(D'après un croquis de Paul Saint-Olive).

Fantaisie malheureuse d'un entrepreneur moderne, cette fameuse tour, dont la mésaventure fut mise en chanson, marqua à peu près le centre de l'emplacement qu'occupa, au XVI<sup>e</sup> siècle, la citadelle de Charles IX.

tour renaissance flanquée d'une élégante tourelle et, à la suite, un large bâtiment qui se prolonge vers la ruelle des Auges : c'est le « Logis des évêques », bâti par le Carme Laurent Bureau, confesseur de Charles VIII et de Louis XII, et évêque de Sisteron. Là sont logés les illustres personnages auxquels les Grands-Carmes offrent l'hospitalité durant leur séjour à Lyon; Zaga-Christ, qui se disait empereur d'Ethiopie et roi des Abyssins, y passa quelques jours, en 1635, lorsqu'il se rendait à la Cour de France, peu de temps avant d'aller mourir à Ruel. Entre le cloître et le logis des évêques, ce ne sont que de très vieux bâtiments irréguliers et menaçant ruine, qui ne semblent plus être là que pour témoigner de l'ancienneté du monastère.

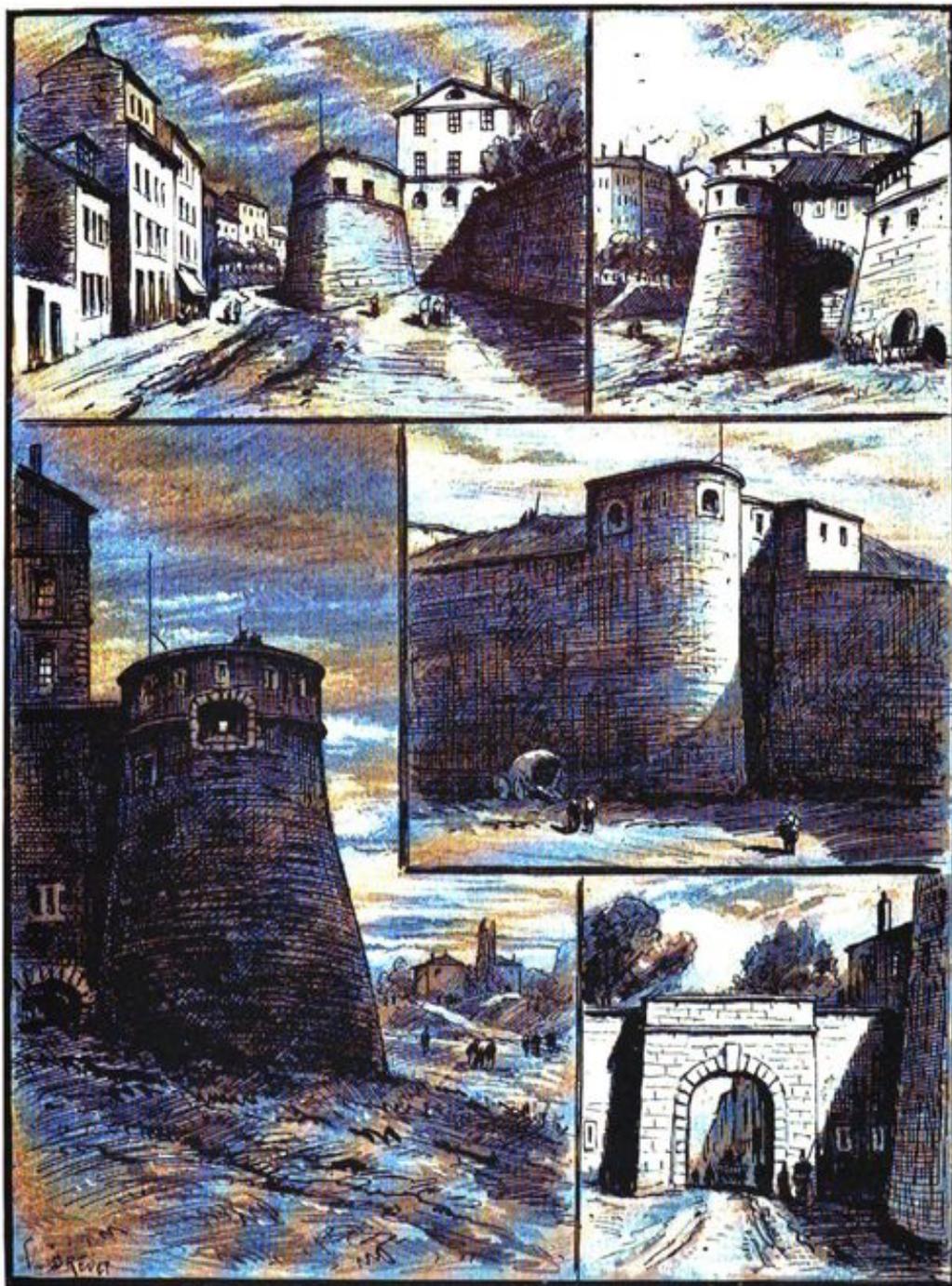
Etablis à Lyon vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, les Carmes vinrent, en 1303, occuper ici des terrains que leur concédait l'archevêque Louis de Villars; ils élevèrent d'abord des constructions fort modestes. Au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, en même temps que l'on bâtissait le clocher et le réfectoire, l'église, placée sous le vocable de Notre-Dame du Mont-Carmel, fut réparée sur un nouveau plan. Avec sa façade ogivale aux lignes simples et pures, ses trois nefs, son campanile massif élevé au nord de l'abside, l'église des Grands-Carmes ressemble beaucoup à celle des Cordeliers de Saint-Bonaventure; ici, le sommet de la grande nef est décoré, par côté, d'une double rangée de légers clochetons, qui font le plus gracieux effet. On entre par une porte latérale donnant sur la grande cour. Un grand nombre de chapelles s'ouvrent dans les basses nefs. La plus ancienne et en même temps une des plus belles est celle de Saint-Laurent, édifiée en 1350 par le maître d'œuvre Monard, aux frais du Génois Philibert Vitalli. Dès cette époque, l'église des Carmes avait été choisie par les Génois pour le lieu de leurs assemblées pieuses et pour leur paroisse. Du même côté,

qu'était située la demeure de Philibert de l'Orme, le célèbre architecte des Tuileries et du château d'Anet.

Mais nous voici au milieu de la grande cour des Carmes. L'église, régulièrement orientée, s'élève au levant et adosse son abside à la Petite-rue Sainte-Catherine (la nef septentrionale occupait l'emplacement de la rue actuelle de la Paix). Au flanc nord, s'étendent le cloître et le cimetière; devant l'église, le jardin. Au couchant, se dresse une belle

sont les anciennes chapelles du Saint-Sépulchre, de Saint-Eutrope et de Saint-Honoré. Plus tard,

furent bâties celles de Saint-Roch, Saint-Denis, Saint-Blaise, Saint-Paul-Ermite, patron des cordiers. Depuis le commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, des corporations ou des particuliers ont fait les frais des chapelles de Tous-les-Saints, de Saint-Eloi, de Sainte-Reine et de l'Ange-Gardien. Il y a, en outre, des autels adossés à chaque pilier, et diversement décorés, suivant la fortune ou la générosité du fondateur; à leur pied, se trouvent les tombeaux de ceux à la mé-

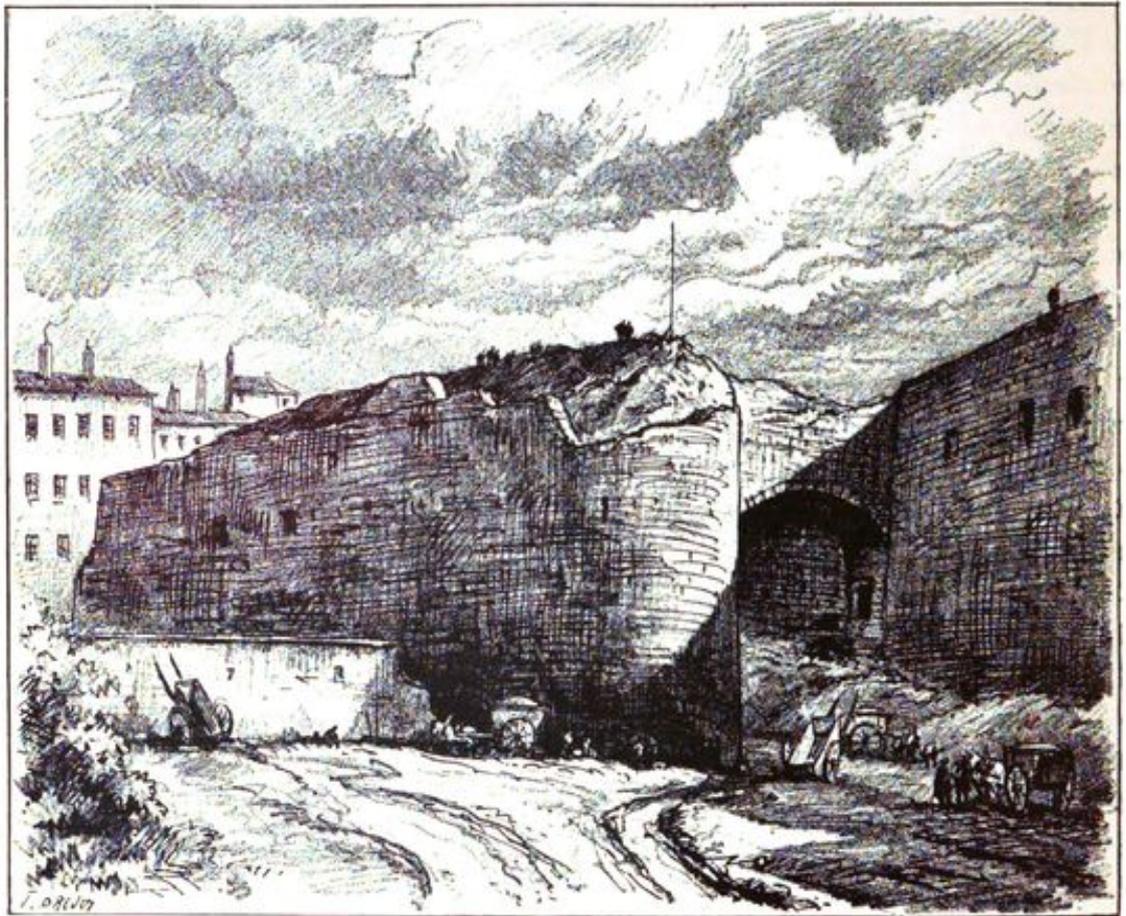


VUES DES REMPARTS DE LA CROIX-ROUSSE VERS 1860. (D'après les croquis de Paul Saint-Olive.)

Ce fut probablement de 1650 à 1655 que le nom de « Porte de la Croix-Rousse » se substitua au nom de « Porte Saint-Sébastien ». Sur le plan de Beaulieu, exécuté en 1649, on lit encore « Porte Saint-Sébastien » et « Faubourg Saint-Sébastien ». Mais Samuel Chappureau, qui publiait *Lyon dans son lustre*, en 1656, parle déjà de la « Porte de la Croix-Rousse »; il dit aussi : « ... la Croix-Rousse offre un bon écran contre ses froidsurs [de la bise] ». Le plan de Simon Maupin, daté de 1659, dit également : « Porte de la Croix-Rousse ». — Le boulevard de la Croix-Rousse occupe l'emplacement des remparts démolis sous le second empire. — Le nom de *Tapis*, donné au cours et, aujourd'hui encore, à une place, vient des talus gazonnés ou « tapis » des anciens bastions.

moire desquels ils furent dressés. Près du sanctuaire, et du côté droit, on remarque le mausolée de

ce baron de Villeneuve qui servit contre les calvinistes et mourut en 1572. Dans la sacristie, on nous montre un autre mausolée, en marbre, celui du patrice génois Bernard Ferraris, le premier



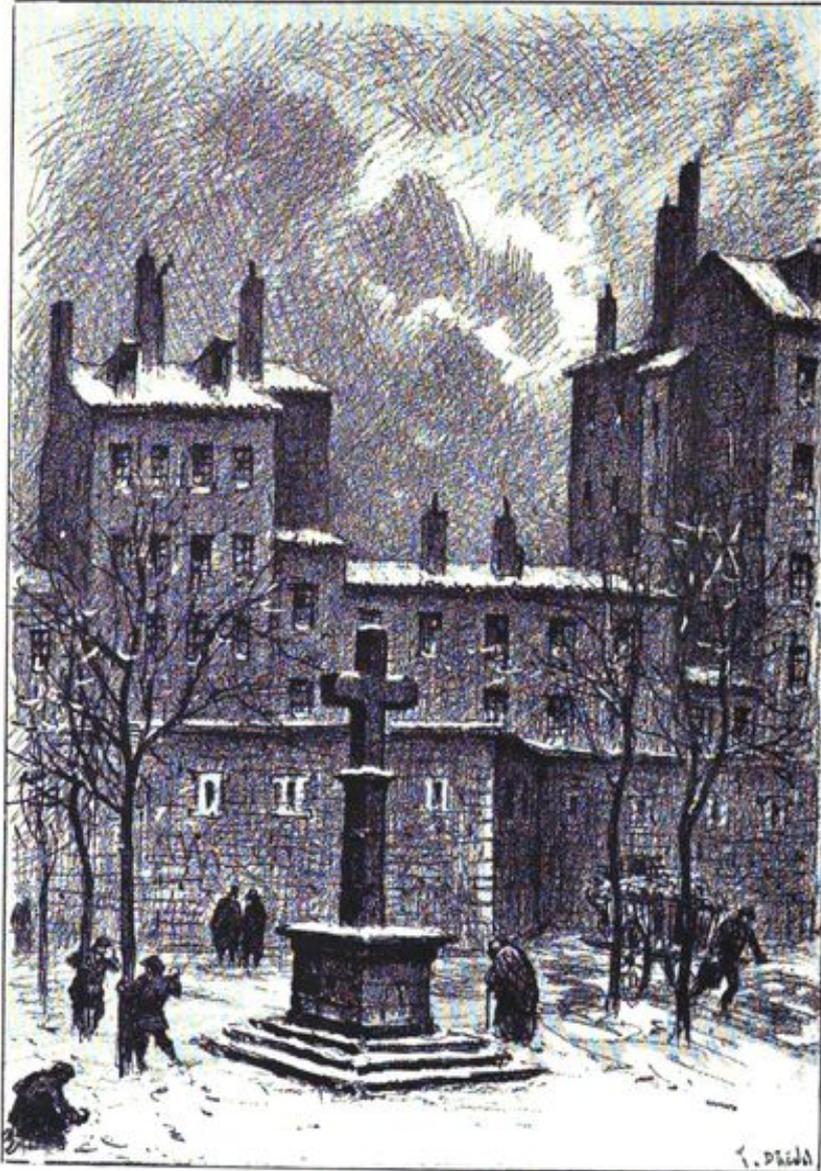
DÉMOLITION DU BASTION DES BERNARDINES, EN SEPTEMBRE 1866. (D'après un dessin de Paul Saint Olive.)

La place des Bernardines, créée vers la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, entre les deux sommets de la Grande-Côte et de la montée Saint-Sébastien, avait pris le nom du monastère de religieuses établi là au milieu du xvii<sup>e</sup>; elle était contiguë, au levant, à l'enclos de la chapelle de Saint-Sébastien, laquelle était, depuis l'année 1699, enclavée dans la propriété des religieuses de Sainte-Élisabeth dites *Colinettes*. Venues en 1665 du château de Verjon, près de Coligny, les Colinettes avaient fait bâtir leur église en 1718 et leur monastère de 1762 à 1764. Celui-ci devint une caserne sous la Révolution. L'hôpital militaire (aujourd'hui Villemanzxy, 25, montée Saint-Sébastien), créé vers 1860, avait conservé jusqu'à ces derniers temps le nom de Colinettes. — Dans un bâtiment joignant la chapelle de Saint-Sébastien, c'est-à-dire sur la future place des Bernardines, on avait installé, en 1650, le magasin des poudres de la ville, situé auparavant dans une vieille tour à l'angle sud-est de l'Hôtel de Ville en construction; en 1699, on l'avait transféré sur le quai de Sainte-Marie des Chaines. — Voir plus loin le texte, p. 333.

de sa famille qui vint se fixer à Lyon, où il est décédé en 1589. Ça et là, sur les pierres tombales, on lit les noms d'un grand nombre d'autres familles génoises, les Baschi, les Benedetti, les Fieschi, les Franzoni, les Palavicino, les Spinacci, les Spinola, les Vignole, etc. Des tableaux d'Horace Le Blanc et des deux Perrier ornent quelques-unes des chapelles. Cette église possède aussi de belles orgues. — On nous montre, enfin, une grande salle où se tiennent les assemblées du collège de médecine de Lyon, le plus ancien et un des plus illustres de France, institué par Henri III et confirmé par Henri IV. Le monastère des Grands-Carmes fut, d'ailleurs, plus d'une fois, un asile hospitalier pour les savants étrangers attirés par la renommée littéraire de cette ville; Corneille Agrippa lui-même, qui passait pour s'adonner à la sorcellerie, y trouva un refuge. Quand le roi Henri IV, au commencement de son règne, envoya quinze conseillers au Parlement de

Paris pour tenir à Lyon les Grands Jours, ce fut aussi le couvent des Carmes qui servit de palais à cette cour de justice, dont les séances, commencées au mois d'août 1596, se prolongèrent jusqu'aux fêtes de Noël. Un autre souvenir mémorable se rattache encore à l'histoire de ce monastère : ce fut « en la place qui est devant l'église des Carmes » que, durant la terrible famine de 1573, le riche marchand florentin Laurent Capponi, mari d'Hélène de Gadagne, fit distribuer, chaque jour, pendant trois mois, « pain, chair et potage de riz » à trois ou quatre mille pauvres gens.

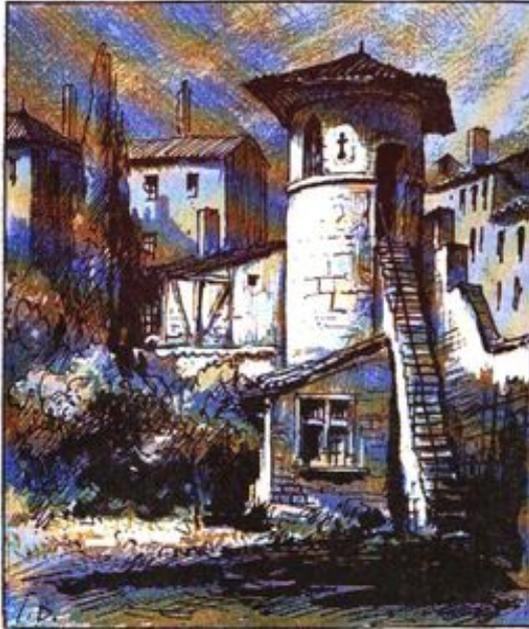
Sortons de la cour des Carmes par la porte contiguë au chevet de l'église ; nous voilà dans la rue de la Fontaine ou Petite-rue Sainte-Catherine (tronçon méridional de la rue Terme). A droite, l'ancienne place des Carmes ou de la Boucherie-des-Terreux (rue d'Algérie) ; à gauche, la place Neuve-des-Carmes ou du Marché-au-Fil, communiquant au nord à la rue Saint-Marcel. Derrière l'abside de l'église, voici la chapelle de Sainte-Catherine, à l'angle de la Petite-rue de ce nom et de la place Neuve-des-Carmes (angle sud de la rue Sainte-Catherine et de la rue Terme, sur l'emplacement de la grande maison dite « du Parc ») ; ce petit édifice a sa porte principale au nord, sur la place Neuve ; une porte latérale, richement ornée, s'ouvre au couchant, dans la Petite-rue. A droite de la chapelle, le vieux bâtiment donnant sur la Grande-rue Sainte-Catherine est celui de l'ancien hôpital, fondé, dit-on, par saint Ennemond pour abriter les voyageurs pauvres, les pèlerins, qui arrivaient par la route de Savoie et descendaient vers la ville par le chemin de la grande



LA CROIX-ROUSSE. (D'après un croquis de Saint Olive en 1863.)

C'est en 1545 que Vermorel a trouvé, dans les registres des Nommés, la première mention de la « Croix-Rousse » — L'agglomération de la Croix-Rousse fut érigée en faubourg en 1680. — Quant à la Croix elle-même, après avoir été plusieurs fois renouvelée, elle fut abattue en 1881, sans respect pour une tradition plusieurs fois séculaire qui l'avait maintenue en dépit des révolutions. — Voir le texte, p. 334.

côte Saint-Sébastien. Après la fondation de l'Aumône générale, tandis que les orphelins recevaient un asile au prieuré de la Chana, les jeunes orphelines étaient recueillies dans l'antique hôpital de Sainte-Catherine; sous la direction d'une maîtresse, elles apprenaient « à filer, à coudre en divers ouvrages, aucunes à lire »; on les plaçait ensuite comme servantes; lorsque Turquet eut établi à Lyon la manufacture des étoffes de soie, les filles adoptives de l'Aumône furent employées au dévidage; un peu plus tard, après l'établissement de la fabrique des futaines, on leur donna aussi à filer du coton. Cet hospice contribua de la sorte à étendre les progrès de l'industrie lyonnaise. — Au



TOURELLE DE LA RUE DE CUIRE,  
(D'après un croquis de Paul Saint-Olive, 1864.)

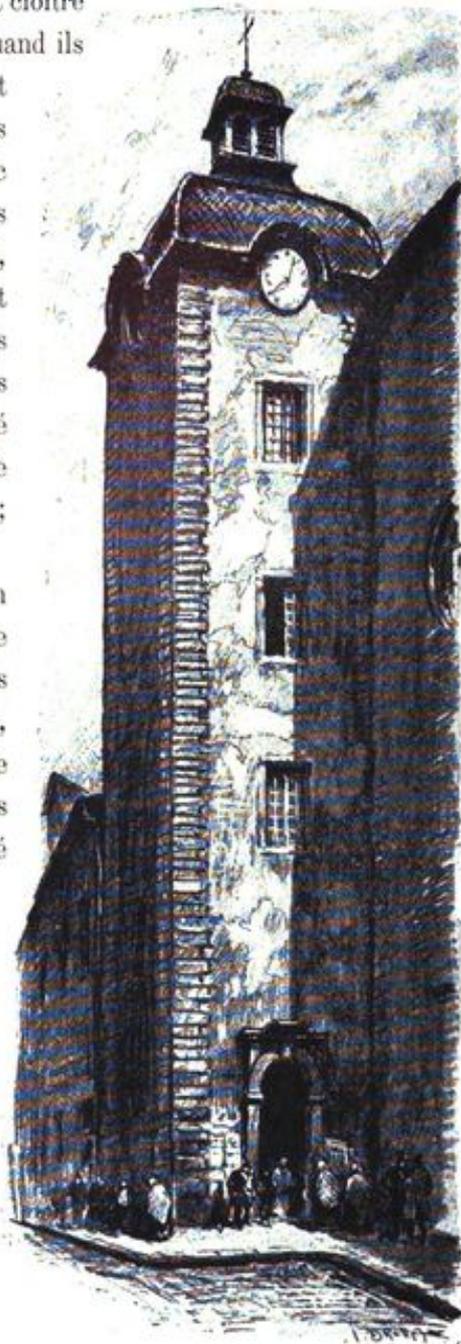
commencement du xvii<sup>e</sup> siècle, les recteurs de l'Aumône, « afin de pouvoir plus souvent visiter » leurs pupilles, jugèrent à propos de réunir à la maison de Sainte-Catherine leur bureau, jusqu'alors installé dans le couvent des Cordeliers de Saint-Bonaventure; à cet effet, ils firent construire, en 1603, d'après les plans de l'architecte Dambournay, par les maîtres d'œuvre Philibert Chaignon et Gabriel Perrin, le bâtiment dont une façade s'élève sur la rue de la Boucherie (rue d'Algérie) tout près de la place des Terreaux. Un portail, au-dessus duquel on lit : BUREAU DE L'AULMOSNE GÉNÉRALE DE LYON, donne accès dans une cour carrée, où se trouve l'entrée principale, flanquée de pilastres ioniques et surmontée d'un fronton. Les constructions adjacentes furent faites en même temps pour le dépôt des archives, le logement des pauvres adoptifs, les greniers généraux, et deux prisons, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes;

enfin, sur la Petite-rue Sainte-Catherine, ce sont, à partir de l'ancienne place des Carmes jusqu'au chevet de la chapelle, la maison de la CROIX-BLANCHE, celle du DAUPHIN D'ARGENT et deux autres appartenant aussi à l'Aumône, qui les loue à des particuliers. — On ne tarda pas à s'apercevoir que ces bâtiments étaient trop exigus pour la réunion de ces multiples services, et bientôt on entreprit sur un plan beaucoup plus vaste la réalisation du même programme, en élevant l'Hôpital de Notre-Dame de la Charité. Les recteurs y transférèrent d'abord le bureau de l'Aumône; puis ils y installèrent en 1629 les filles de Sainte-Catherine, qui venaient de voir périr, en donnant des soins aux pestiférés, soixante de leurs compagnes sur quatre-vingts employées comme infirmières. — Aujourd'hui la maison de Sainte-Catherine, comme celle de la Chana, ne sert plus que pour les distributions de pain, faites chaque dimanche par les recteurs. Avant la distribution, une messe basse est dite dans la chapelle; les pauvres qui doivent recevoir l'aumône sont tenus d'y assister, ainsi qu'à une exhortation et à l'explication du catéchisme.

En suivant la place Neuve-des-Carmes, nous arrivons au carrefour où viennent aboutir, à l'ouest, la rue Saint-Marcel et, au nord, le bas de la rue de la Grande-Côte. Voici la vieille fontaine de Saint-Marcel, adossée au coin de la maison faisant face à la place Neuve. Au levant, et un peu

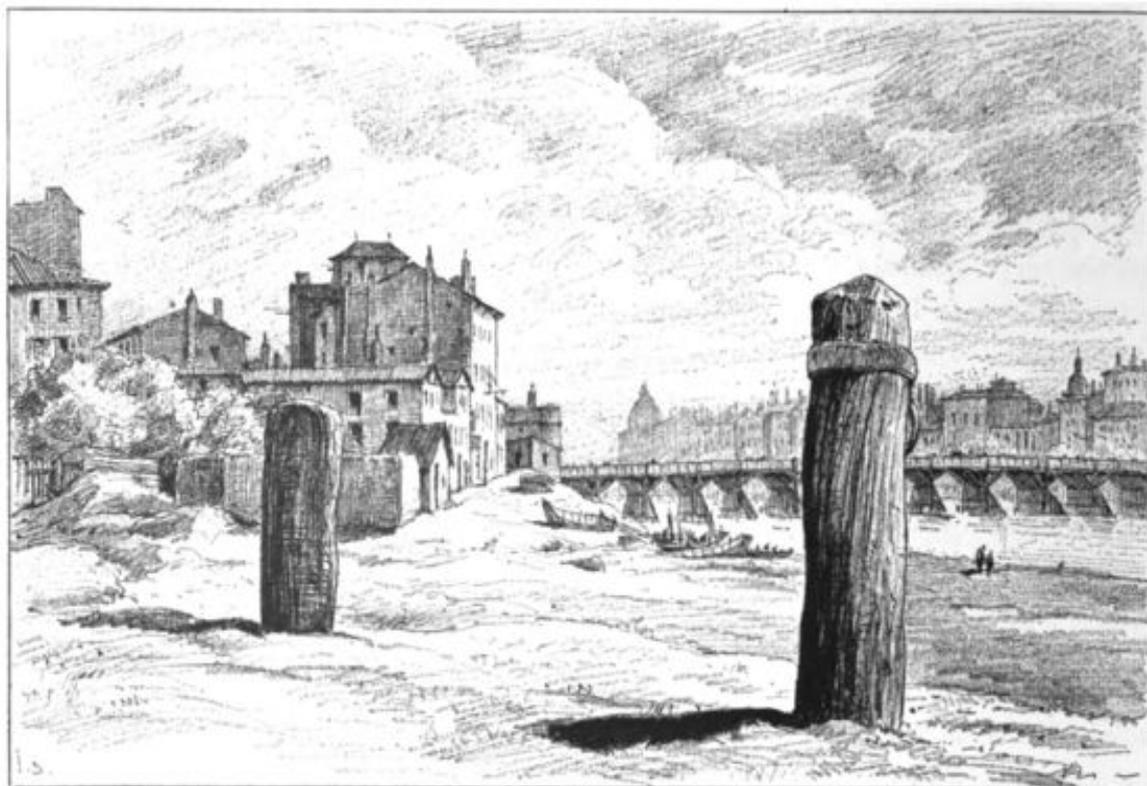
en retrait, on aperçoit la chapelle de Saint-Marcel, qui rappelle le souvenir de l'ancienne de la recluserie de ce nom. Elle a été reconstruite, ainsi que le petit cloître qui la joint au nord, par les Pénitents noirs du Crucifix, quand ils vinrent s'y établir en 1633. Cette confrérie, dont le but principal est de recueillir des aumônes afin de placer les enfants pauvres en apprentissage, fut fondée en 1590, avec l'approbation du cardinal Cajetan, légat du pape, par Jacques Maistret, évêque de Damas, curé de Saint-George, qui prit, le premier, le sac noir, la ceinture et la croix, et les fit prendre à plusieurs personnes qualifiées. Les Pénitents noirs comptent encore parmi eux des conseillers de ville et de hauts magistrats. L'intérieur de leur chapelle offre une particularité frappante : on l'a entièrement peint en noir, afin de mettre le sanctuaire en harmonie avec le costume des pénitents ; l'effet est des plus lugubres.

C'était à la suite de cette chapelle, et contre la maison d'angle de la rue de la Grande-Côte, que s'élevait la porte Saint-Marcel, dont il est si souvent fait mention dans les luttes du XIII<sup>e</sup> siècle entre les citoyens et l'Église de Lyon, et qui fut démolie en 1559. — A droite, derrière le cloître des Pénitents, se trouve l'entrée du second couvent des Capucins, dit du Petit-Forez. L'église, qui occupe le côté méridional du premier cloître, a sa façade au couchant, dans une grande cour (petite place des Capucins), vis-à-vis de la chapelle de Saint-Marcel. A l'intérieur, elle n'offre de remarquable que la chapelle de la Vierge, toute de marbre en relief, et, au grand autel, un beau tableau d'Horace Le Blanc, représentant un Crucifix, Notre-Dame, saint Jean, saint André et saint François. Ce monastère fut fondé par André Costa. Le riche banquier génois acheta le vaste tènement appelé le Petit-Forez, du nom d'Étienne de Forez, qui l'avait possédé au XIV<sup>e</sup> siècle, et fit bâtir à grands frais cette maison avec ses deux cloîtres. C'est ici que les Capucins ont établi leur noviciat. Le 10 décembre 1622, on posait la première pierre de l'église, en présence de la reine Anne d'Autriche, qui avait offert une partie des sommes nécessaires à sa construction. La dédicace a été faite en 1635 et l'église placée sous le vocable de saint André, patron du fondateur du monastère. Le second cloître est situé à l'orient de l'abside. A la



CLOCHER DE L'ÉGLISE SAINT-DENIS (1897).

L'église des Augustins-Déchaussés de la Croix-Rousse, dévastée pendant la Révolution, fut, après le Concordat, érigée en paroisse sous le vocable de saint Denis, puis successivement agrandie et modifiée, en 1833 et après 1848. La nef latérale de gauche est construite sur un des côtés du cloître des Augustins. Il ne reste guère de l'ancien monument que le clocher, qui a conservé le caractère du XVII<sup>e</sup> siècle. — Cf. SAINT-OLIVE, *Voyage en chemin de fer de Lyon à la Croix-Rousse*. Voir surtout l'excellente monographie de A. GRAND : *les Augustins de la Croix-Rousse*.

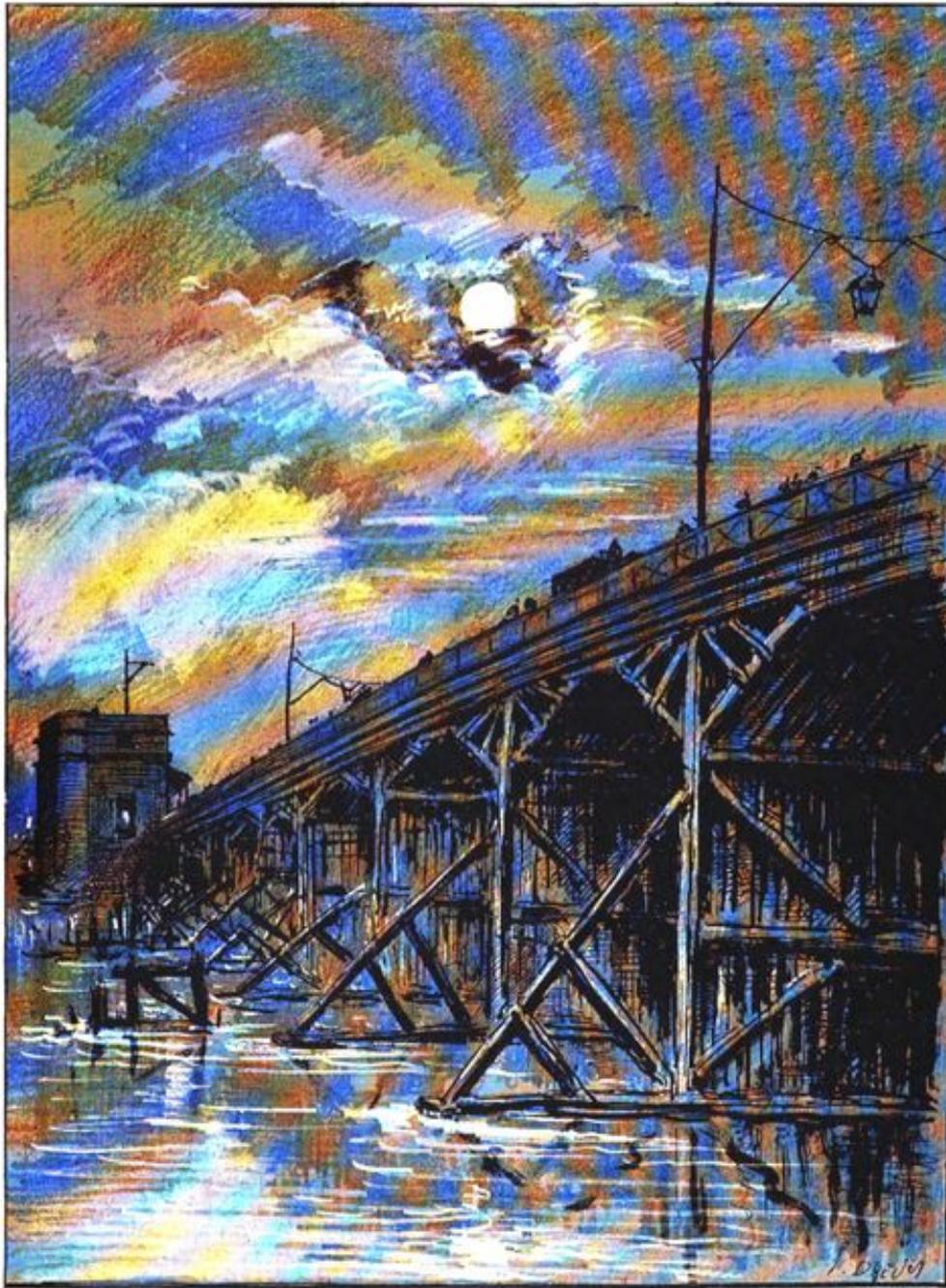


L'ANCIEN PONT MORAND ET LA BERGE DU RHÔNE DU CÔTÉ DES BROTEAUX. (D'après un dessin anonyme du commencement du XIX<sup>e</sup> siècle.)

suite, d'immenses jardins ornés de parterres à la française, d'un grand bassin à jet d'eau et d'un bosquet aux allées rayonnantes, s'étendent jusque vers la côte du Griffon (rue Romarin).

Au-dessus du monastère des Capucins, on aperçoit le premier couvent des religieuses de Sainte-Ursule, qui n'en est séparé que par un mur mitoyen. Etablies, en 1612, au côté nord de la rue Vieille-Monnoye, autrefois rue Besson (emplacement du n° 33), les Ursulines se fixaient définitivement, dix ans plus tard, au côté sud de la même rue; elles en occupent (depuis la rue Rozier) toute la moitié orientale, ayant en façade leur chapelle, leur cloître et la partie du couvent réservée aux religieuses. Celles-ci sont près de quatre-vingts, sans compter les sœurs laïes et les tourières. Le pensionnat, un des plus prospères de la ville et le plus fréquenté par les filles de la haute bourgeoisie, est installé dans l'immense bâtiment, composé de plusieurs corps de logis, qui s'étend du nord au midi, le long des vastes jardins des Capucins (sur tout le côté oriental des rues Coysevox et Coustou jusqu'à la rue Romarin). Au levant, les fenêtres du pensionnat donnent dans le jardin des religieuses, planté de beaux arbres et fermé, sur la côte du Griffon (rue Romarin), par un mur de clôture. Enfin, les Ursulines viennent d'acquérir, à l'angle sud-est de la rue de la Vieille-Monnoye, cette grande et belle maison enclavée dans leur couvent et dominant leur enclos : c'était l'habitation de Jean Pâquet, marchand et bourgeois de Lyon. Au milieu du carrefour situé devant sa façade orientale, se dresse la croix que ce riche négociant éleva en 1628, à la place même de l'ancienne croix du Griffon ou des Rampeaux, détruite par les calvinistes. — Vers les Terreaux, descend, entre les jardins d'un côté et, de l'autre, une rangée de constructions, l'étroite et raide côte du

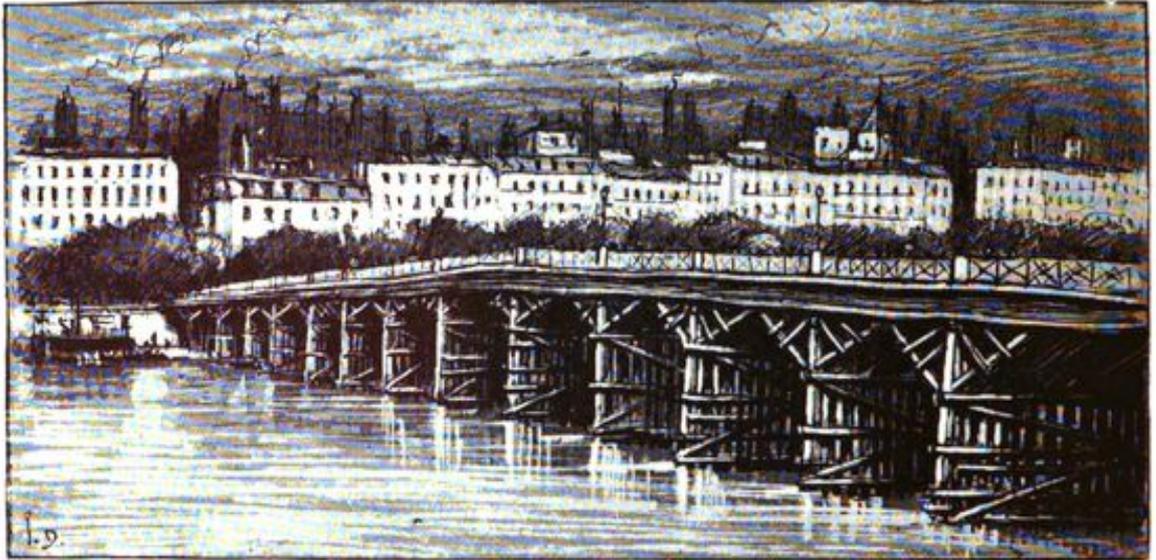
Griffon, ainsi appelée de l'ancienne porte qui jadis fermait la ville en cet endroit ; plus loin, à l'est, grimpe la rue Terraille (aujourd'hui montée du Griffon), ouverte en 1551 et, de cette dernière à la côte du Griffon, court la rue Désirée, achevée en 1554, comme l'indique l'inscription commémorative gravée en lettres gothiques sur une de ses maisons d'angle. Un peu plus haut, dans le fond d'une double impasse, on entrevoit le pignon de la vieille chapelle de Saint-Claude. De ce côté-là, on entend battre des métiers ; plusieurs maîtres ouvriers en draps de soie habitent ce quartier ; quelques-uns même y sont propriétaires de leur étage ou d'une moitié de maison. Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, l'industrie du tissage ne dépassera guère la place Croix-Pâquet.



LE PONT SAINT-CLAIR, APPELÉ PLUS TARD PONT MORAND, du nom de l'architecte Jean-Antoine Morand.  
(La vue est prise en amont.)

Commencé en 1772, ce pont en bois fut ouvert aux piétons le 1<sup>er</sup> mai 1775, et aux voitures en octobre 1776. Le comte de Provence fit décerner à Morand, en 1775, le cordon de Saint-Michel. — Le vieux pont de bois n'a été détruit qu'en 1889 après plus d'un siècle d'existence. Avant sa construction, un simple bac à traille mettait cette partie de la ville en communication avec la rive gauche. L'ouverture du Pont Saint-Clair, comme on l'appela d'abord, en facilitant à la population lyonnaise l'accès des Brotteaux, y fit naître des guinguettes et des cabarets, où l'on allait festoyer le dimanche. Quelques maisons s'élevèrent au long de la chaussée construite sur l'emplacement du cours Morand actuel. Dès 1781, l'administration de l'Hôtel-Dieu fit diviser en masses d'emplacements à vendre tous ses terrains incultes de la Part-Dieu. Cf. VACHER, *Le domaine de la Part-Dieu*. Mais c'est seulement au XIX<sup>e</sup> siècle qu'y fut créé un nouveau quartier.

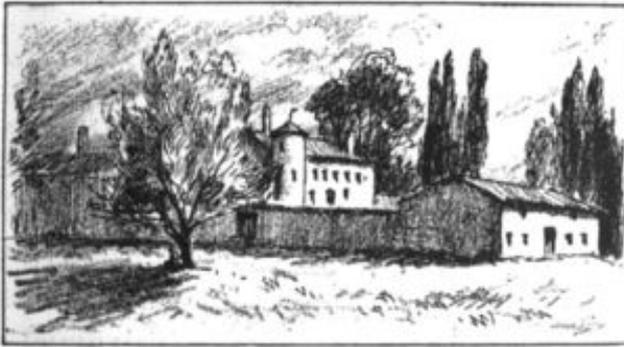
La rue de la Vieille-Monnaie est une des plus longues et des plus droites de la ville; mais, comme toutes les rues bordées de couvents, elle est ordinairement déserte. Claude Besson, « qui



L'ANCIEN PONT MORAND. (Dessiné en 1888.) — Au fond, les maisons de la place Tolozan.

fust maistre de la Monnoye », l'ouvrit en 1521 au travers de ses vignes, après y avoir établi l'atelier monétaire (emplacement du n° 19 et du passage Thiaffait), transféré plus tard dans la maison Grollier de Servières, près du port du Temple (rue de la Monnaie). Depuis là jusqu'aux remparts, il n'y a pas d'autre voie transversale entre la Grande et la Petite-Côte Saint-Sébastien. Au-dessus de la rue Vieille-Monnaie, du côté du couchant et à mi-hauteur de la Grande-Côte, on voit la maison des Pères de l'Oratoire. Appelés par l'archevêque de Marquemont, en 1616, peu de temps après que le cardinal de Bérulle eut institué leur congrégation à Paris, ces religieux, réunis provisoirement à la Manécanterie, achetèrent, l'année suivante, l'immeuble qu'ils occupent aujourd'hui et y firent élever leur chapelle, consacrée à la « Grandeur de Jésus ». Cette habitation, connue sous le nom de « fief de la Maison-Verte », a été la principale résidence de la famille florentine des Capponi, devenue si puissante par le commerce, qu'elle offrit à Philippe II de lui fournir, pendant la guerre, la solde de trois mille hommes de pied, s'il voulait rétablir la liberté dans la Toscane. C'est dans cette même demeure que mourut Laurent Capponi, le bienfaiteur des pauvres durant la famine de 1573. On y accède par une ruelle coudée, la « ruelle Cappon » (partie occidentale de la rue des Tables-Claudiennes et rue Capponi). Ce premier établissement des Pères de l'Oratoire étant insuffisant pour loger les clercs de leur séminaire, ils viennent d'acquérir, en 1642, la « maison du Griffon », qui joint leur enclos au levant, vaste construction à plusieurs corps, entourée de jardins ayant leur entrée sur la Petite-Côte Saint-Sébastien; elle appartenait aussi à une opulente famille florentine, celle des banquiers Spina, dits Espinassy. De là, on a une vue admirable sur toute la ville et les deux fleuves; le chancelier de l'Hospital avait visité cette habitation; il en parle avec admiration dans une pièce de vers latins composée en 1559 : « Construire ainsi, dit-il, c'est faire le meilleur usage de son or. » A cette époque, noble Léonard Spina venait d'hériter de la grande

fortune de son père ; il aimait le faste et la prodigalité. Guillaume Paradin, décrivant les grands feux de joie allumés « en tesmoignage de publique reïoissance pour raison de la paix entre les roys



LA DOUAY AU GRAND-CAMP, EN 1858. (D'après un croquis de Saint Olive.)

chrestiens en l'an 1559 », rapporte qu' « en l'autre montaigne de Saint-Sébastien les feuz ne cedoyunt en rien à ceux de Foruière, car le seigneur Léonar Spina avoit donné tel ordre que sa maison sembloit estre toute embrasée, et les vignes voisines deuoir incontinent tomber en cendre ». La maison des illustres banquiers florentins est aujourd'hui habitée par le prince Charles Barberini et ses oncles, les cardinaux François et Antoine Barberini, qui s'y sont retirés à la mort du pape Urbain VIII; onze années s'écouleront avant qu'ils aient changé de résidence et que les Pères de l'Oratoire puissent en prendre possession. Près de cet hôtel et dans une partie des jardins de la propriété des Spina, ces religieux commenceront en 1665 la construction d'une grande église de style corinthien (Saint-Polycarpe), qui aura sa façade sur la rue de la Vieille-Monnoye. C'est dans le sol de ce même jardin, exactement au-dessus de l'endroit où s'élèvera l'église de l'Oratoire, qu'en 1526, Roland Gribaud, faisant miner sa vigne, découvrit (sur le terrain traversé par la rue du Commerce) les fameuses tables de Claude, en bronze doré, qui devaient être scellées contre le temple de Rome et d'Auguste. Cet édifice, dont on a retrouvé des ruines, était à égale distance des deux voies romaines, c'est-à-dire de la Grande-Côte et de la Petite-Côte. Distinct du temple, l'Autel élevé à frais communs par les cités des trois provinces de la Gaule était flanqué de deux immenses colonnes de granit gris d'Egypte, au sommet desquelles se dressaient, à une grande hauteur, des Victoires, que l'on apercevait de fort loin, étendant leurs couronnes et leurs palmes d'or, symbole de la toute-puissance de Rome.

Entre ses deux rangées continues de maisons, la Grande-Côte gravit le coteau en pente raide; ce n'est qu'un mauvais chemin, raviné, inégal, où les cavaliers risquent à chaque pas de se rompre le cou. Une des dernières maisons à gauche (n° 38), au-dessus de la rue Neyret, montre devant sa façade une petite statue de saint Roch, avec une inscription votive apprenant aux passants que la peste, en 1628,



ENTRÉE DE L'ANCIEN PORT DE VILLEURBANNE, EN 1844. (Saint Olive.)

n'est pas montée plus haut : *Ejus præsidio non ultrà pestis*. Quant à la Petite-Côte, après la propriété des Spina, ce ne sont presque plus, à droite et à gauche, que des vignes bordées de

buissons. Au levant, sur la « balme de Saint-Clair », voici la maison Mamejan, où, en 1665, cinq religieuses du tiers ordre de Saint-François, détachées du couvent de Roanne et retirées d'abord au château de Verjon, près de Coligny, viendront fonder le troisième monastère de Sainte-Élisabeth, appelé plus tard « des Colinettes ». — Puis, au sommet du coteau, dominant le clos de la maison Mamejan, on aperçoit, dans un petit terrain sans clôture, et à quelques pas d'un bastion,



L'INONDATION DE 1856. MAISONS DÉTRUITES AUX BROTEAUX.

qui l'abrite contre le vent du nord, la chapelle de Saint-Sébastien, très ancien prieuré dépendant de l'abbaye d'Ainay, réduit en simple recluserie au XIII<sup>e</sup> siècle, aujourd'hui possédé par un prébendier à la nomination de l'abbé d'Ainay. La petite abside est éclairée par trois fenêtres au levant; devant la porte de l'oratoire, la maisonnette du reclus est encore intacte; bientôt, on la démolira pour bâtir, près du rempart, le magasin des poudres de la ville. — Un peu plus loin, entre le sommet de la Grande-Côte et celui de la Petite-Côte Saint-Sébastien, s'élèvent les spacieux bâtiments du nouveau monastère de Notre-Dame de la Providence, que les religieuses Bernardines font construire sur un emplacement concédé par la ville, et qui comptera dans peu d'années cinquante professes de chœur.

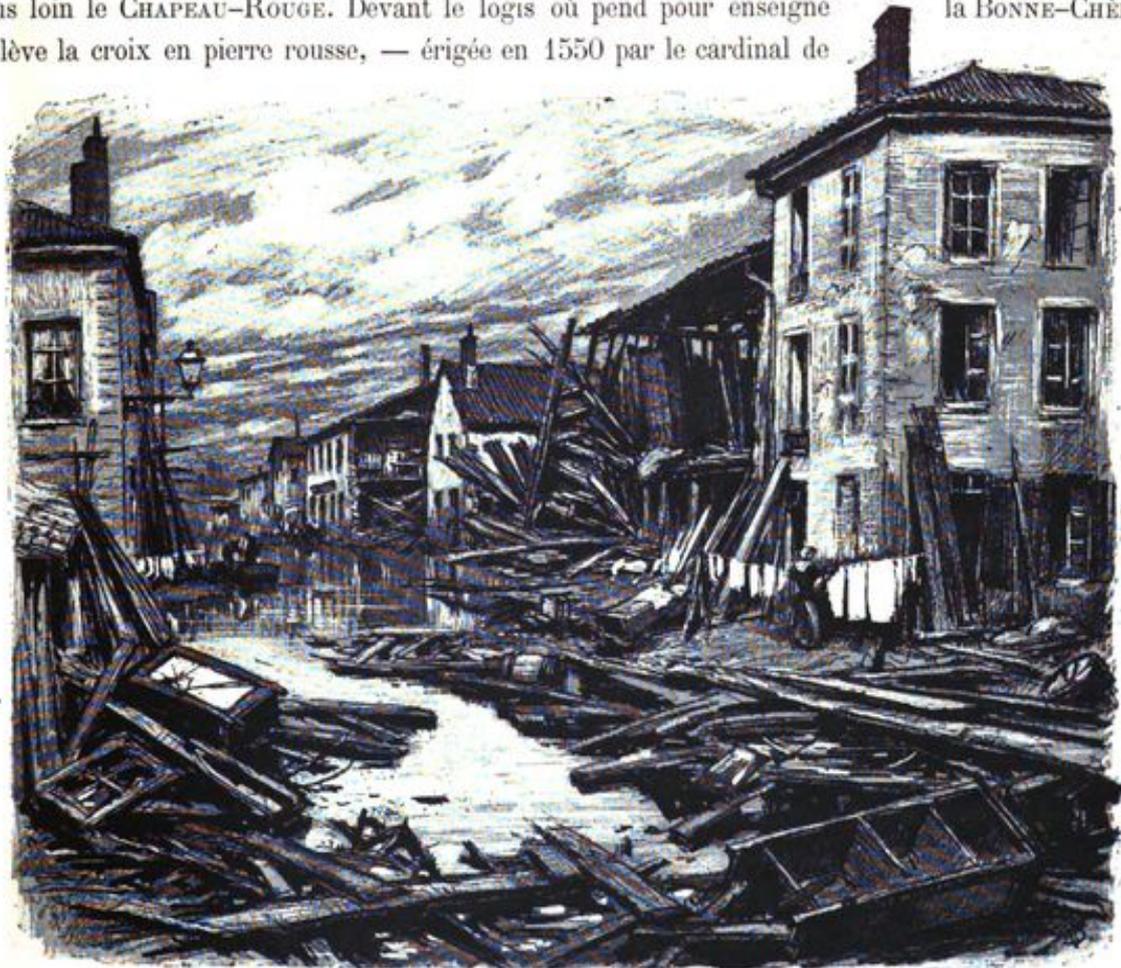
Nous atteignons, enfin, la porte Saint-Sébastien, percée dans le bastion et décorée

de gros bossages. C'est par là que Louis XIII fit son entrée, le 16 septembre 1639, après avoir passé trois jours au château de Vimy, chez M. d'Halincourt; c'est aussi dans ce lieu de grand passage que fut exposée, en 1595, la tête d'un huissier au bureau des finances, du nom de Jullien, condamné à mort pour avoir cherché à soustraire la ville au pouvoir du roi et à la livrer au duc de Nemours. Il n'y a, en ce moment, que les suisses de garde et le commis de la porte. Nous remettons aux premiers une gratification de quelques pièces de monnaie, afin d'obtenir plus tôt l'autorisation de nous mettre en route après vérification du bulletin de santé; car, bien que la peste ait cessé à Lyon, il faut encore se munir d'un certificat constatant qu'on est indemne de la maladie, ainsi que la ville où l'on vient de séjourner, et ce bulletin doit être visé à l'entrée de chaque autre ville et renouvelé à la sortie, sous peine d'« être arquebusé ou du moins de faire quarantaine ». — Au fronton de la porte, du côté extérieur, est gravée une inscription latine, courte et dans le goût de l'antique, apprenant que cette porte fut reconstruite en l'année 1600, sous le règne d'Henri-le-Grand, roi très chrétien de France et de Navarre : HENRICO MAGNO FRANC. ET NAV. REGI. CHRISTIANISSIMO. INVICTISSIMO. OB SECURITATEM PUBLICAM. SUIS ET EXTERIS RES. COS. LUDG. POS. ANNO M.D.C. — Il y a une contre-garde en avant de la porte, au delà d'un profond fossé. Nous

franchissons ce dernier sur un pont-levis et, par un chemin coudé, nous gagnons la seconde porte, s'ouvrant au couchant sur un carrefour, au milieu duquel est plantée une croix appelée la « Croix du Ravelin », c'est-à-dire du rempart.

Maintenant, c'est la pleine campagne; du côté de la ville, les « tapis » gazonnés des bastions forment un immense couronnement de verdure; sur le plateau, s'étendent, à perte de vue, des champs cultivés; çà et là, de rares habitations de plaisance, quelques petites maisons de laboureurs: au couchant, la croupe verdoyante du Mont-d'Or.

Au trot de nos chevaux, nous nous engageons sur le chemin de Savoie, bordé de haies vives, et bientôt nous entrons dans le faubourg de la Croix-Rousse, dépendant de la seigneurie de Cuire. Quinze à vingt maisons basses s'alignent à droite et à gauche de la route. Ce sont, pour la plupart, de petites hôtelleries, des auberges, où logent les voyageurs attardés, qui arrivent après la fermeture de la porte Saint-Sébastien. Derrière ces hôtelleries, des jardinets où les artisans de la ville viennent boire et jouer aux quilles les jours de fêtes. Ici SAINT-SÉBASTIEN, là, le PETIT-LOUVRE, plus loin le CHAPEAU-ROUGE. Devant le logis où pend pour enseigne la BONNE-CHÈRE, s'élève la croix en pierre rousse, — érigée en 1550 par le cardinal de



UNE RUE DU QUARTIER DES BROTEAUX APRÈS L'INONDATION DE 1856.

Tournon, abattue par les calvinistes et, plus tard, rétablie à sa place primitive, — qui a donné son nom à cette agglomération de constructions rustiques.

Enfin, par-dessus les petites maisons du faubourg, se dresse, à notre gauche, une haute tour carrée, surmontée d'un campanile : c'est le clocher de l'église des Augustins-Deschaussés. Très simple, cette église se compose d'une grande nef terminée par un chœur bas où se trouvent les stalles des religieux, et, à droite en entrant, d'une petite, divisée en deux chapelles. Au chevet, le cimetière; le cloître, au couchant. Avant que le cardinal de Marquemont appelât les Augustins réformés à la Croix-Rousse, le faubourg n'avait pas d'église. Un Lyonnais, nommé Girardeau, fonda celle-ci en 1624 et institua la confrérie de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, qui tient ses assemblées dans la seconde chapelle; la première est dédiée à saint Nicolas de Tolentin.

A la sortie du faubourg, la route, traversant le plateau, se dirige, par la Croix-Noire, vers Caluire, Rillieux, Neyron, Miribel : c'est le chemin de la Bresse, de la Franche-Comté, de la Savoie et de la Suisse.

Les cavaliers s'éloignent, après s'être retournés pour embrasser d'un dernier coup d'œil la ligne des remparts jalonnée par les formidables bastions, et là-bas, l'immense plaine verdoyante, semée d'îles et de broteaux, qui s'étend sur la rive gauche du Rhône, vers l'horizon des Alpes, et où s'élèvera, deux cents ans plus tard, une ville nouvelle.



MAISONS RUINÉES AUX BROTEAUX EN 1856. (D'après un croquis du temps.)



LYON  
AUX<sup>ve</sup>  
Siècle

LE TRAPON DU PONT DE SAONNE PAR OÙ LON  
JECTE DE NUIT LES MALTAICTEURS QUI SONT  
CONDAMPNEZ A ÊTRE NOYEZ PAR JUSTICE



*Achevé d'imprimer*

POUR LA LIBRAIRIE

**BERNOUX, CUMIN ET MASSON**

*Le 7 Octobre 1901*

•

SUR LES PRESSES DE A. REY & C<sup>ie</sup>

A. SCHNEIDER, *Conducteur*

J. BRIAND, V. BARDY, *Compositeurs*

•

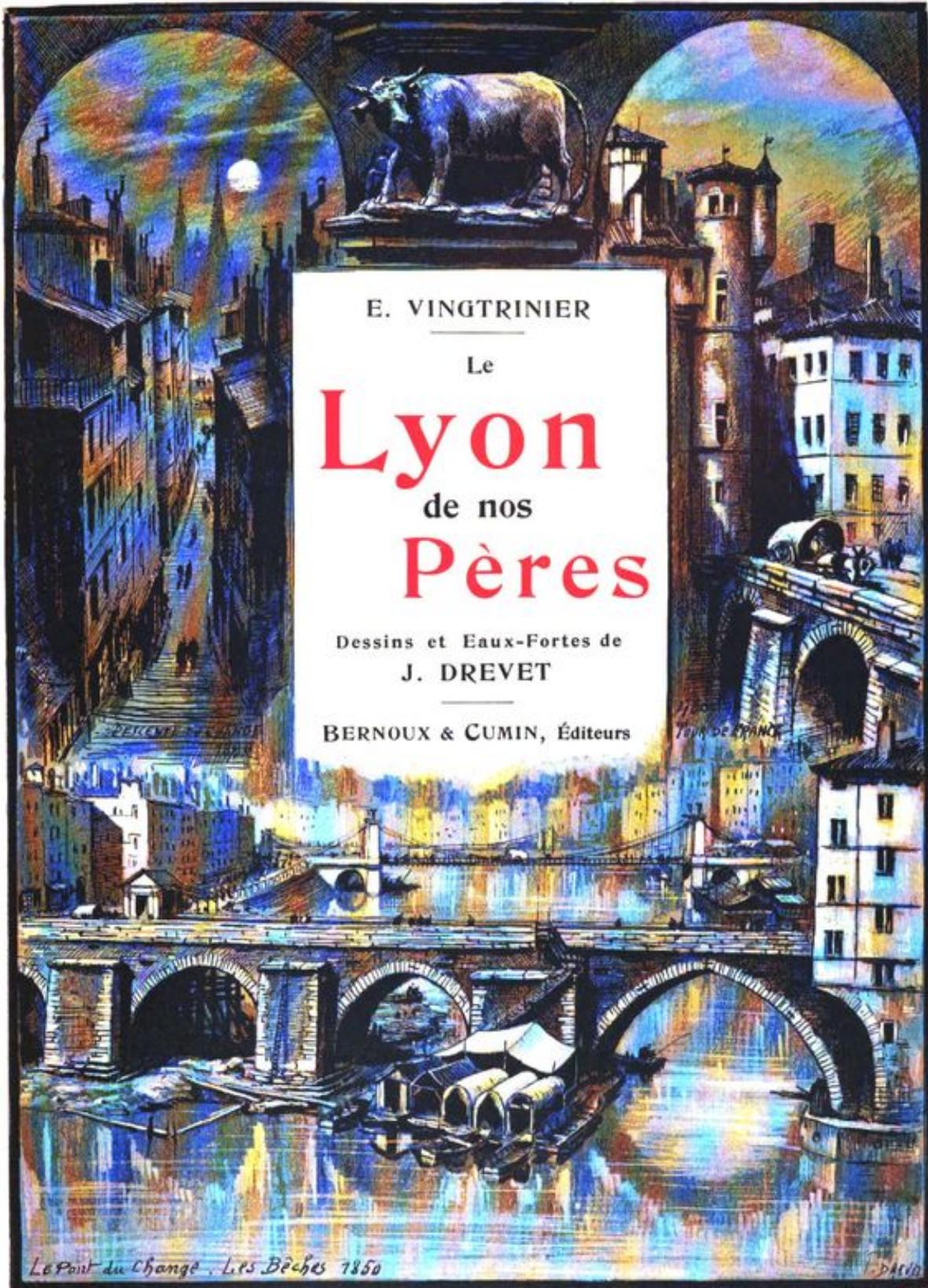
*Sous la Direction Artistique*

de J. DREVET



Publication de Grand Luxe.

Pour paraître en 1900.

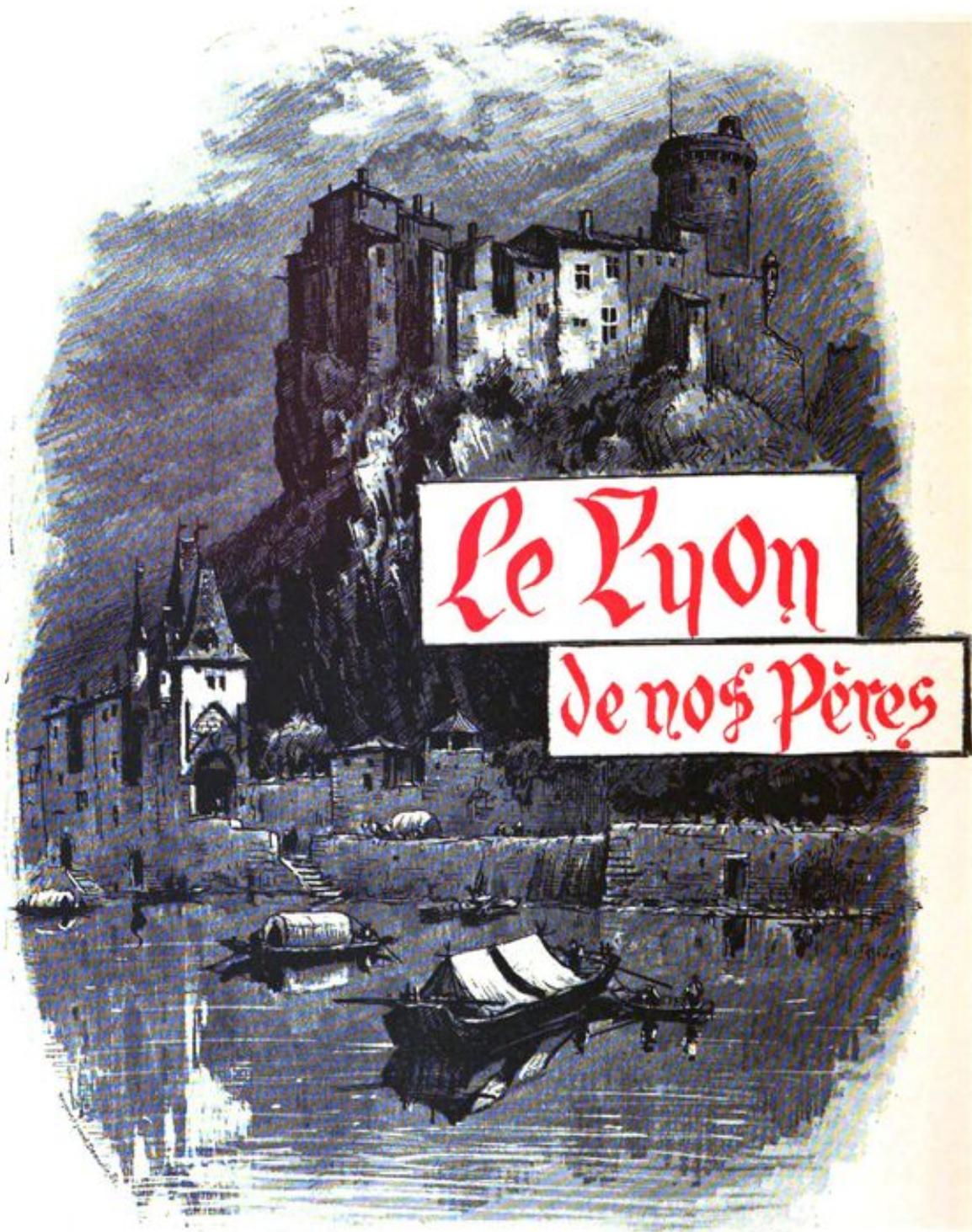


*En Souscription*

Les Dessins originaux et les Maquettes sont visibles en nos Magasins.

(Voir les conditions à la dernière page)

## AVIS DES ÉDITEURS



LE CHATEAU DE PIERRE-SCIZE A LA FIN DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

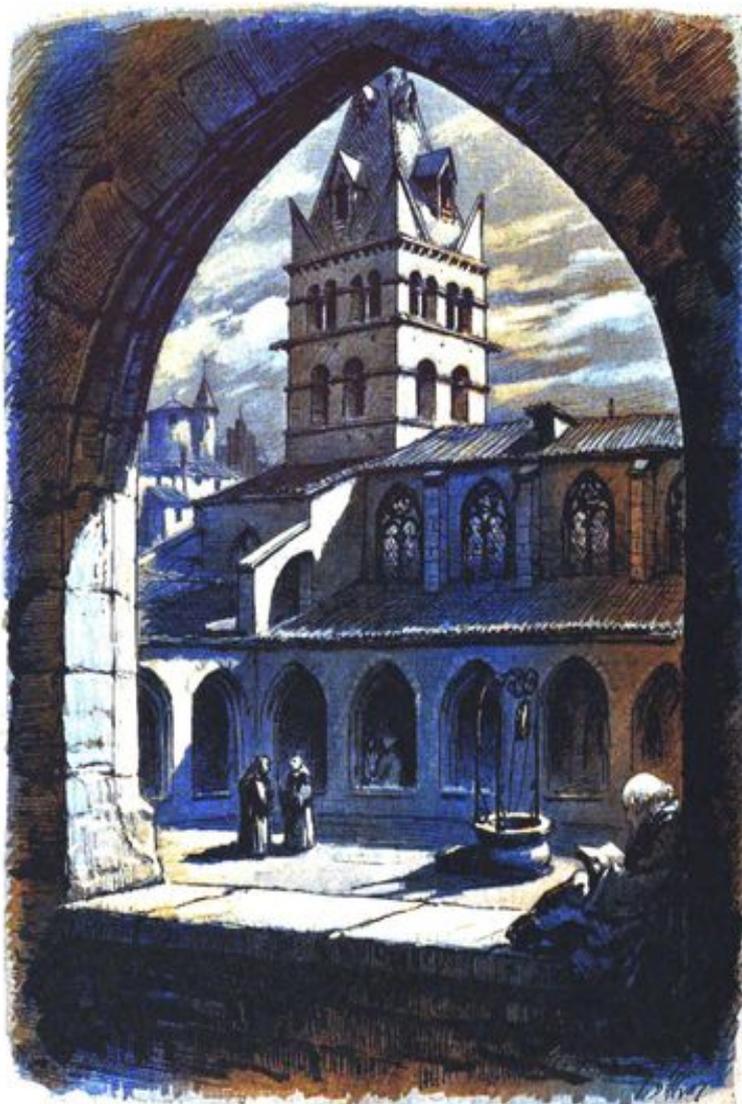
De nombreux et importants ouvrages ont été publiés, depuis quelques années, sur notre vieux Lyon. *A Travers Lyon* et *Lyon Pittoresque*, de MM. Bleton et Drevet, la *Nouvelle Histoire*

de Lyon, aujourd'hui achevée, de M. André Steyert, *la Vie Lyonnaise*, de MM. Emmanuel Vingtrinier et J. Coulon, pour ne citer que les publications les plus récentes, ont obtenu un grand et légitime succès et se trouvent aujourd'hui en bonne place dans toutes les bibliothèques lyonnaises.

A l'annonce du nouveau livre que nous mettons en souscription sous ce titre : LE LYON DE NOS PÈRES, on se demandera peut-être s'il ne fera pas double emploi avec l'un de ceux que nous venons de rappeler et si, de notre part, il n'est pas quelque peu hasardeux de proposer encore à notre clientèle, après un si court intervalle, un ouvrage concernant notre ville. Cette objection, que nous nous étions faite à nous-mêmes, n'est nullement justifiée, et nous l'avons promptement écartée pour deux raisons : d'abord, à un point de vue général, le goût du public pour les anciennes choses lyonnaises n'a fait que se développer depuis les publications successives qui lui ont révélé tout un passé qu'il ignorait ; et puis, la mine est d'une telle richesse qu'elle sera encore bien loin d'être épuisée, même après le beau filon que nous allons mettre au jour.

LE LYON DE NOS PÈRES n'est point, qu'on se rassure, la répétition des livres précédents. Comme son titre l'indique, c'est le Lyon qui existait avant les transformations profondes opérées au cours du XIX<sup>e</sup> siècle ; c'est le Lyon que nous n'avons point connu, infiniment plus pittoresque, plus varié, plus attachant que le nôtre, bien qu'il fût resserré dans un moins vaste espace.

M. Joannès Drevet, l'artiste si personnel, qui a le mieux pénétré la physionomie de sa ville natale, à laquelle il a voué un véritable culte, s'était depuis longtemps passionné à l'étude de ce Lyon disparu. Recherchant avec ardeur les anciennes gravures, examinant et comparant les admirables plans du XVI<sup>e</sup>, du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle, il évoquait en imagination les monuments et



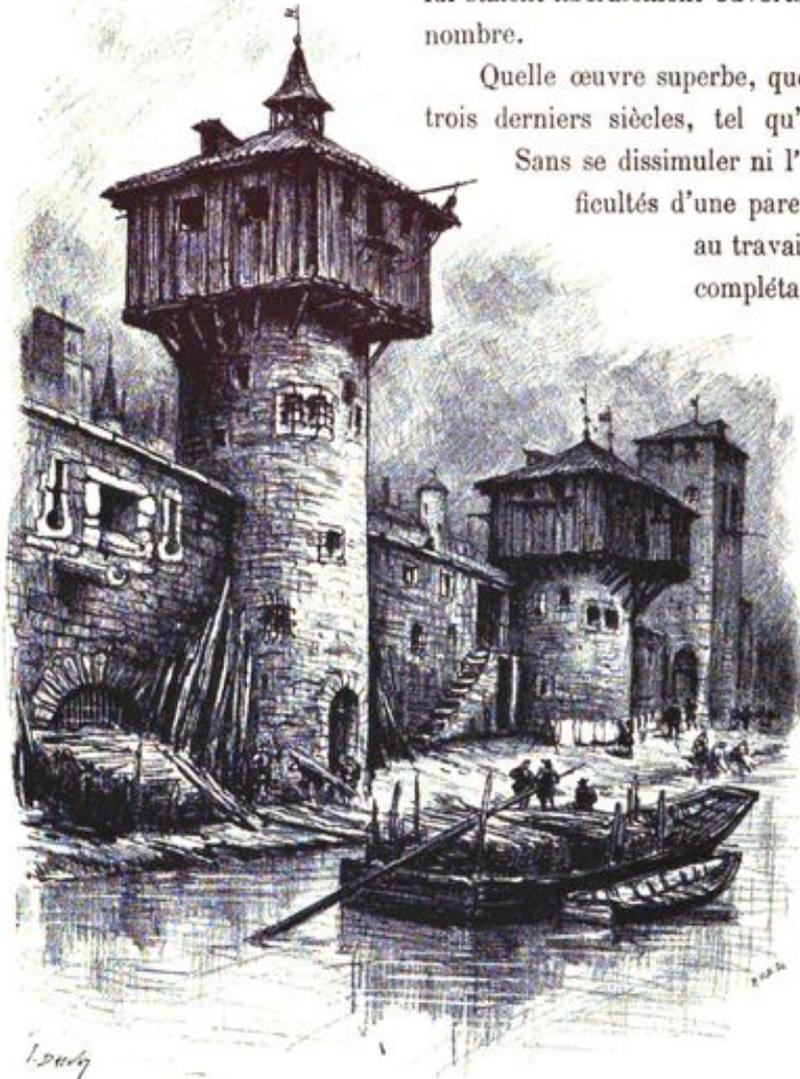
LE CLOÏTRE ET L'ANCIENNE ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE LA PLATIÈRE  
AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

les aspects de l'ancienne ville à chacune de ces époques, reconstituait par la pensée les édifices publics, les églises et leurs clochers, les monastères, les hôtels privés offrant aussi des merveilles d'architecture, les murailles d'enceinte, les deux vieux ponts du Rhône et de la Saône, les vieilles rues tortueuses et sombres, ces veines de pierre où circulait la vie de l'antique cité. Il comprit tout le parti que pouvait tirer son crayon des nombreux documents iconographiques épars dans les collections de notre musée et de nos bibliothèques, dans les cartons des amateurs lyonnais qui lui étaient libéralement ouverts, trésors inconnus du plus grand nombre.

Quelle œuvre superbe, que la reconstitution de ce Lyon des trois derniers siècles, tel qu'il se représentait à son esprit!

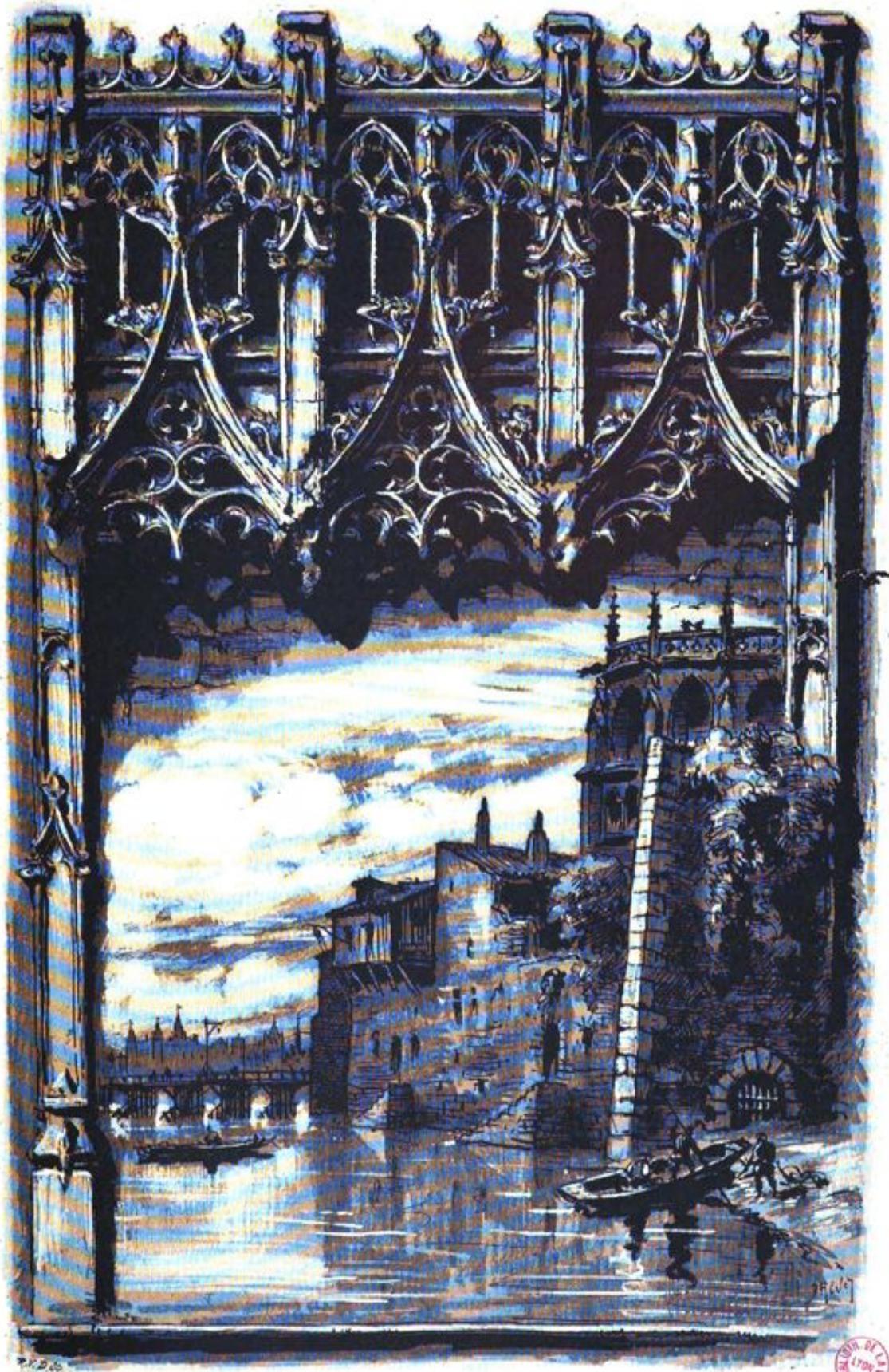
Sans se dissimuler ni l'immensité de la tâche, ni les difficultés d'une pareille entreprise, M. Drevet se mit au travail, rapprochant plans et gravures, complétant les uns par les autres, les inter-

prétant avec sagacité et discrétion, animant çà et là ses compositions par des personnages vêtus des costumes du temps. A mesure que les dessins se succédaient, l'artiste se passionnait davantage à cette résurrection du passé, variait ses procédés d'exécution, faisait des pages admirables de couleur et de vie. Son pont du Rhône, son cloître de Saint-Jean, sa place des Terreaux, que l'on peut voir plus loin, permettront d'apprécier tout le mérite de cette œuvre absolument remarquable. Rien de pareil n'a été fait jusqu'à ce jour.



LES REMPARTS SUR LE RHÔNE (devant le Collège de la Trinité, en 1625).

Nous faisant pénétrer par le pont de la Guillotière et la porte flanquée de vieilles tours qui fermait l'entrée de la ville, M. Joannès Drevet nous conduit successivement, par la place Bellecour et le pont de bois de l'Archevêché, au cloître et à l'église de Saint-Jean, à Saint-Just, au quartier Saint-George et à la Quarantaine; traversant la Saône pour gagner l'ancien confluent, il nous fait visiter l'abbaye d'Ainay, le port et l'église Saint-Michel, la Rigaudière et l'ancien arsenal, les remparts vers le Rhône, l'hospice de la Charité et le Grand Hôpital, les tours de défense sur le bord du fleuve,



ÉGLISE SAINT-JEAN. — RESTES D'UN RETABLE DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE DANS LA CHAPELLE DE L'ANNOUCIADÉ.  
LES MURAILLES DU CLOÎTRE DES COMTES DE LYON AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

les moulins, le cloître et l'église des Cordeliers, le collège de la Trinité, le fossé des Terreaux, les Feuillants, le vieux bastion de Saint-Clair. Ce sont ensuite Saint-Nizier et la Fromagerie, la Grenette, la rue Mercière, le port Chalamont et le port du Temple, l'Herberie et la Pêcherie, la Platière et son cloître, Saint-Pierre et Saint-Saturnin, la porte de la Lanterne, la place des Terreaux et la « Maison de Ville », les rues de l'Arbre-Sec et du Bât-d'Argent, la rue Rolland et l'allée des Images, puis, en redescendant, Notre-Dame de Confort, l'église et le cloître des Cèles-



LA PLACE DES TERREAUX EN 1659.  
LE NOUVEL HÔTEL DE VILLE ET LE JARDIN DES DAMES DE SAINT-PIERRE.

tins. Franchissant le pont de Saône encombré de boutiques, nous trouvons le quartier du Change et la tour de France, le vieux quartier Saint-Jean, les rues du Bœuf et de la Bombarde, le palais de Roanne, l'hôtel du Gouvernement, l'ancien quai de la Baleine, l'ancienne Douane, la chapelle Saint-Eloi, les vieilles rues Juiverie et de l'Asnerie, les églises Saint-Paul et Saint-Laurent, la montée Saint-Barthélemy, Fourvière, le château de Pierre-Scize, le quartier de Bourgneuf et l'Observance. Enfin, repassant avec M. Drevet sur la rive gauche de la Saône, où s'élèvent les couvents des Augustins et de la Déserte, le monastère des Carmélites et celui des Chartreux, le château Gaillard, nous parcourons le boulevard Saint-Jean, nous suivons les anciens remparts, de la porte d'Halincourt à la porte Saint-Sébastien, dominant les pentes de la colline, et, des hauteurs de la Croix-Rousse, nous embrassons du regard l'ancien pont Morand et les Broteaux, pleins de verdure et de guinguettes, où les Lyonnais vont danser et boire aux jours de fête.

Chemin faisant, l'artiste s'attarde aux coins des rues et des carrefours, s'arrête devant les

portails, dessine, avec son talent si original, des motifs de sculpture ou de ferronnerie, des vantaux de porte, des balcons et des marteaux en fer forgé, des intérieurs de cours aux pittoresques rampes d'escalier, aux puits ciselés comme des baptistères aux élégantes galeries renaissance.

LE LYON DE NOS PÈRES ne contient pas moins de 300 dessins inédits, soit à la plume, soit au crayon, et 20 grandes eaux-fortes hors texte.

Ces dessins peuvent

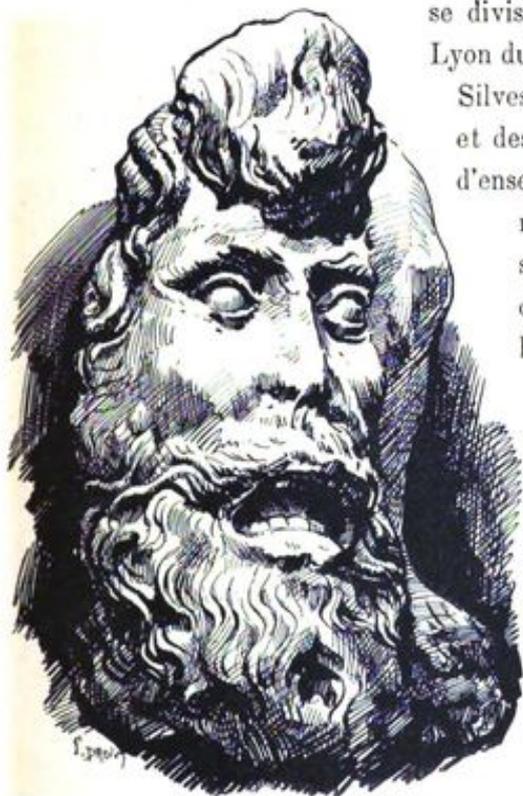


ASPECT DE LA PLACE DES TERREAUX EN 1830.  
LE PILORI ET LE THÉÂTRE PROVISOIRE DÉMOLI EN 1831.

se diviser en trois catégories. La première offre une restitution du Lyon du *xvi<sup>e</sup>* au *xviii<sup>e</sup>* siècle. L'artiste s'y est inspiré des vues d'Israël Silvestre, de Méryan, etc., du grand plan scénographique de 1550 et des plans si précieux de Simon Maupin et de Séraucourt. Vues d'ensemble de la ville, vieux remparts, rives des fleuves, vieilles rues, intérieurs de maisons du *xvi<sup>e</sup>* siècle, églises disparues, scènes historiques : toutes ces compositions nous montrent ce que devait être notre ville dans cette période de notre histoire.

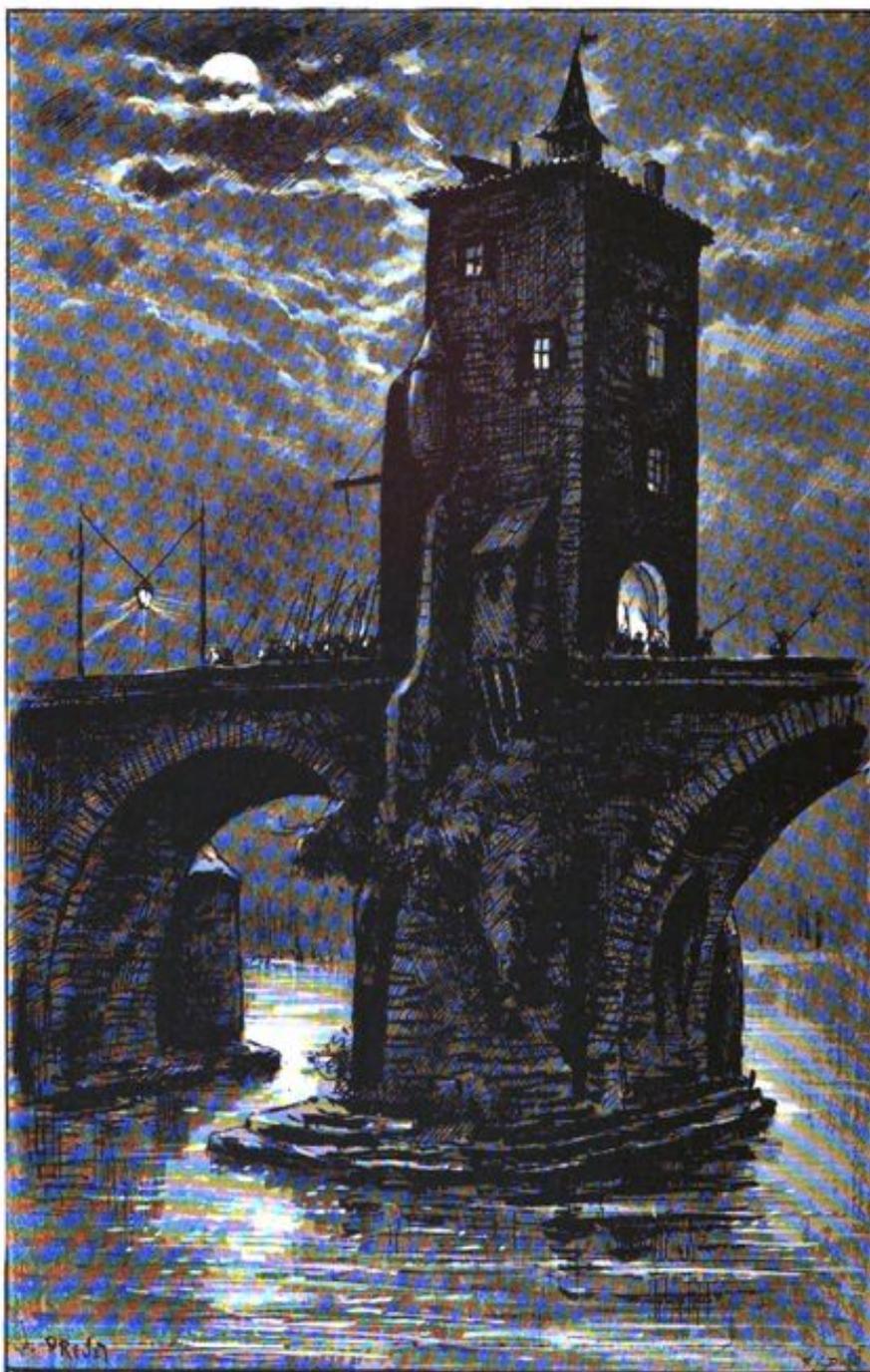
La deuxième catégorie comprend une série de dessins d'après les croquis, dessins et gravures des anciens maîtres lyonnais, Gabillot, Leymarie, Baron, Bidault, J.-J. de Boissieu, Duclaux, Saint-Olive. Les nombreuses restitutions faites d'après les œuvres de ces artistes renommés évoquent le Lyon de la fin du *xviii<sup>e</sup>* siècle et de la première moitié du *xix<sup>e</sup>*.

Enfin, la troisième catégorie présente une série de vues du vieux Lyon encore debout, que la pioche des démolisseurs entame tous les jours et ne tardera pas à faire complètement disparaître : vues d'ensemble dans les vieux quartiers, coins ignorés, scènes pittoresques, etc.



TÊTE DE GOLIATH (Fragment de l'Enseigne : AU PETIT DAVID sculptée par Bidault et placée autrefois rue du Petit-David).

Comme on le voit, l'ancien Lyon tout entier renaît dans ces pages si intenses d'art et de réalité, qui seront une véritable révélation pour nos contemporains.

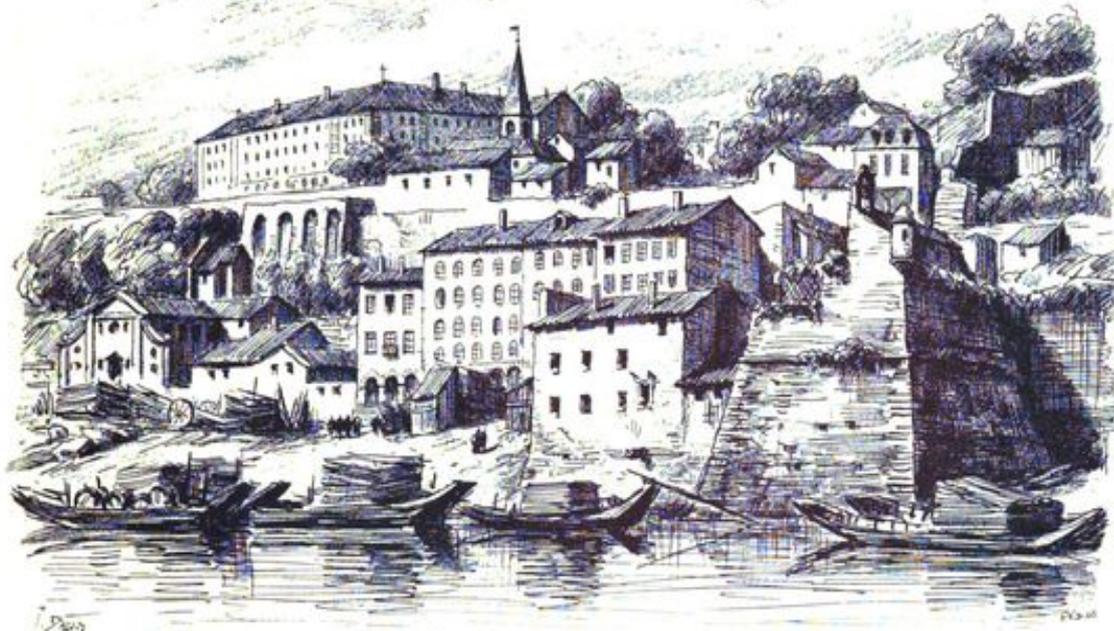


LA REDOUTE DU PONT DU RHÔNE (détruite à la fin du xvme siècle).

visiteur par la main, il lui fait parcourir, à la suite de M. Drevet, les différents quartiers de l'ancien Lyon. Tantôt il ajoute une touche au tableau du peintre, rappelle un fait historique ou un détail de mœurs, tantôt il complète la physionomie des vieilles rues, si curieuses et si pleines d'imprévu

Bien que les gravures soient la partie principale d'un ouvrage qui est une évocation de la ville d'autrefois, il fallait néanmoins que celles-ci fussent encadrées d'un texte qui leur servit de commentaire. Ce n'était pas là une tâche facile, car il semble que tout a été dit et répété cent fois sur la physionomie de l'ancienne cité lyonnaise. L'écrivain devait, autant que possible, éviter les redites, les énumérations fatigantes de noms et de dates, la description monotone et symétrique de lieux et de monuments si souvent présentée par des plumes expertes.

Toutefois, il y avait encore moyen d'écrire un texte attrayant, en s'inspirant de la pensée de l'artiste. M. Emmanuel Vingtrinier, l'auteur de *la Vie Lyonnaise*, s'est chargé du rôle de cicérone. Prenant le



LES COLLINETTES, LES PÉNITENTS DE LA CROIX ET LE BASTION DE SAINT-CLAIR, A LA FIN DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE  
(D'après une aquarelle de J.-J.-X. Bidault).

avec leurs enseignes de maisons et de boutiques, leurs niches d'angle à images de saints, leurs lanternes à potence, leurs constructions de hauteurs inégales, d'architecture et de dispositions si intéressantes à étudier.

Pour l'exécution de ce programme, nos historiens offraient peu de ressources ; ils ont dédaigné de peindre ce que leurs contemporains avaient chaque jour sous les yeux. C'est dans les notes malheureusement trop sobres des voyageurs, dans les rares écrits de nos chroniqueurs, dans les monographies de nos savants archéologues, enfin dans les documents d'archives, que M. Emmanuel Vingtrinier a dû puiser les éléments de sa collaboration. Sans insister sur tout ce qui est très connu, sur la description des monuments qui existent encore, ni sur les vestiges dont le vandalisme des uns et l'indifférence des autres n'ont encore pu venir à bout, il s'est attaché à rendre aussi nettement que possible la physionomie propre de chaque quartier ; il a essayé de donner une idée de l'état de la voirie sous l'ancien régime, de montrer ce qu'était l'habitation lyonnaise, depuis la riche maison bourgeoise transmise de génération en génération aux héritiers d'illustres personnages, jusqu'à l'humble demeure d'artisans qui ne laissa ni nom ni souvenirs, et contrastait par son chétif aspect avec la somptuosité des monastères et des églises auprès desquels elle était blottie, leur formant avec ses pareilles comme une ceinture de pauvreté. Il rappelle, enfin, ce qui se faisait à tel ou tel endroit de la ville et quelle espèce de gens avaient coutume d'y fréquenter, indiquant au passage les lieux de travail, d'affaires, de plaisir.

C'est ainsi que la couleur et la variété du texte viennent s'unir à la richesse exceptionnelle de l'illustration, pour faire de cet ouvrage un monument vraiment digne de l'ancienne cité lyonnaise.

LE LYON DE NOS PÈRES trouvera certainement auprès des amateurs de beaux livres, l'accueil empressé sur lequel nous avons cru pouvoir compter en entreprenant cette publication de grand luxe.

ANDRÉ STEYERT

## NOUVELLE HISTOIRE DE LYON

ET DES PROVINCES DE

LYONNAIS, FOREZ, BEAUJOLAIS, FRANC-LYONNAIS ET DOMBES

Illustrée par l'auteur de 2300 dessins à la plume et au lavis imprimés dans le texte,

ARMES, ARMOIRIES, BAS-RELIEFS, COSTUMES, DRAPEAUX, INSCRIPTIONS, MANUSCRITS, MONNAIES, MÉDAILLES, MONUMENTS ANCIENS ET MODERNES, PORTRAITS, SCÈNES, SCULPTURES, TOMBEAUX, VUES, ETC.,

et de Cartes, Plans, etc., tirés hors texte, en noir et en couleurs.

L'Ouvrage forme 3 magnifiques volumes grand in-octavo de près de 700 pages chacun

Il n'est vendu aucun volume isolément.

Tome I. Antiquité, 800 dessins.

Tome II. Moyen Age, 759 dessins.

Tome III. Temps Modernes, 700 dessins.

Prix : 100 Francs les trois Volumes.

L'Édition de luxe (sur papier du Japon et sur papier teinté) est entièrement épuisée.

Après six années de travail la *Nouvelle Histoire de Lyon* vient enfin d'être terminée par la publication du III<sup>e</sup> volume qui finit avec les *Cent Jours*. Ce délai de six ans ne paraît certainement pas trop long si l'on remarque que l'ouvrage s'est augmenté du double de gravures et de texte de ce qui avait été promis aux souscripteurs.

En réalité ce sont deux ouvrages en un seul que les éditeurs livrent au public : le texte historique et les gravures. Les gravures, en effet, ne sont pas ici de simples embellissements du livre, mais des objets d'instruction. Chacune d'elles a été choisie pour motiver de courtes dissertations sur des sujets scientifiques qui ne pouvaient trouver place dans le récit. L'histoire et les notes peuvent être lues séparément. L'auteur a eu l'intention d'initier ses lecteurs à des connaissances qui sont le lot d'un petit nombre de privilégiés qui les acquièrent par de longues et pénibles études et à l'aide de livres spéciaux d'un prix élevé et d'une lecture ardue. On a pensé qu'il était possible de donner quelques notions de ces connaissances, pour ainsi dire cachées, ou tout au moins d'en favoriser le goût. Ainsi, par exemple, il n'est personne qui ne s'intéresse aux anciennes monnaies, mais en même temps, bien peu ont le courage d'aborder l'étude de la numismatique. Les nombreuses figures qui sont répandues dans l'*Histoire de Lyon* permettront aux curieux de reconnaître la plupart des monnaies que l'on découvre dans notre région. On trouvera également des spécimens des inscriptions antiques et des écritures de toutes les époques ; on pourra aussi reconnaître les armes, les costumes, les ustensiles, les poteries, les miniatures, etc., car tous les monuments reproduits appartiennent exactement aux époques indiquées. Ces gravures sont donc, ou par elles-mêmes, ou par les notices qui les accompagnent, destinées à vulgariser les sujets d'érudition. Quant au texte de l'ouvrage, il a été traité d'une manière tout opposée.

Ce ne sont pas des annales que l'on a eu l'intention d'écrire ; dix volumes n'auraient pas suffi à une semblable tâche, dont l'aridité aurait, en outre, rebuté le lecteur ; c'est une histoire que l'on présente : c'est-à-dire un exposé général des événements qui ont marqué l'existence de notre ville et des pays qui en dépendaient ; et, pour le rendre plus clair, plus saisissant, on a groupé chaque série autour de l'idée, de la cause principale qui l'a dominée ; et chacune de ces phases a été désignée par un titre caractéristique, tellement qu'il suffit de lire la table des chapitres pour saisir d'un coup d'œil l'ensemble des évolutions diverses à travers lesquelles la fortune de notre cité a parcouru sa marche inégale. Dans le récit des événements principaux on a passé légèrement sur les redites banales, on s'est au contraire étendu sur les faits mal connus ou ignorés, et ce sont les plus importants. On a négligé les incidents vulgaires pour s'attacher à la marche des idées, au développement des institutions fondamentales, au conflit des intérêts divers ; tableau d'autant plus instructif que, sur ce théâtre restreint, s'agitent tous les éléments d'ordre politique et social : le peuple et la bourgeoisie, le clergé armé du pouvoir temporel, militaire et l'aristocratie mercantile, le capital et le travail, la propriété foncière et la finance. En un mot, tous les facteurs d'un problème dont l'inextricable solution trouble encore le monde se montrent dans notre histoire. On y voit ainsi clairement dévoilées les ma-

nœuvres à l'aide desquelles le capital, l'aristocratie financière est parvenue, d'abord par la révolution communale, puis par le protestantisme et enfin au moyen de la franc-maçonnerie, à asservir successivement toutes les autres forces politiques, intellectuelles et sociales : le clergé, la royauté, l'armée et le peuple, courbant enfin la nation elle-même sous son joug avilissant. Cet exposé, qui n'a jamais été fait, éclate dans notre histoire locale, avec une évidence irrésistible. On a vu dans le second volume la richesse triomphante de l'armée avec l'aide du clergé ; puis du clergé avec le secours du roi ; dans le troisième volume on la retrouve renversant le pouvoir royal à l'aide de la noblesse, du clergé et du peuple et finissant par écraser, à leur tour, la noblesse, le clergé et le peuple. La partie la plus curieuse et la plus nouvelle de ce dernier volume est l'histoire de la Franc-Maçonnerie. On ne l'a pas cherchée dans les écrits de ses adversaires, mais bien dans les ouvrages des Francs-Maçons eux-mêmes et dans leurs propres archives. Rien de plus instructif que le conflit entre le Grand Orient orléaniste et la Franc-Maçonnerie lyonnaise loyaliste. Puis vient l'écrasement de l'une et de l'autre par la Convention dont le despotisme jaloux proscrivit et noya dans le sang la Franc-Maçonnerie elle-même. Après cela se déroulent d'autres épisodes où l'on reconnaît que la Franc-Maçonnerie n'est pas une doctrine politique, mais une aristocratie internationale, celle du capital, ayant pour unique but l'asservissement de l'univers entier.

Cela clairement démontré il suffit de se reporter au premier volume pour prévoir ce que doit produire cette désastreuse révolution. On y retrouvera la richesse écrasant le peuple, bravant le pouvoir politique et enfin amenant la chute de l'empire romain dont les ruines écrasèrent les vainqueurs eux-mêmes.

C'est ainsi que notre histoire locale, dans son domaine restreint, peut apporter des lumières inattendues pour l'étude des plus importantes questions politiques et sociales, à la condition cependant de ne pas perdre de vue l'histoire générale de la France. C'est pour cela que, dans la *Nouvelle Histoire de Lyon*, on a soigneusement relaté les événements généraux pour les rattacher aux faits accomplis dans notre ville, lesquels, sans cela, perdent complètement leur sens et leur portée réelle.

L'auteur a donc eu l'intention de donner à ses lecteurs un enseignement intellectuel et, de plus, un enseignement moral. Et, pour se rendre utile à ses concitoyens, il n'a pas hésité à leur dire de dures vérités. Il n'a pas craint de noter sérieusement, quand l'occasion s'en est présentée, les fautes, les agissements coupables de la magistrature, du clergé, de l'armée et surtout de la caste la plus incorrigible de toutes, l'aristocratie bourgeoise. Que d'autres fassent du patriotisme avec de perpétuels éloges et une admiration aveugle ; c'est une méthode très avantageuse pour ceux qui l'emploient, mais désastreuse pour le bien public. Il est temps de dire à tous la vérité, aussi dure qu'elle puisse l'être ; à cette heure, c'est le seul moyen de sauver le pays.

Certes, en faisant cette déclaration de principes, l'auteur n'a pas la prétention d'attribuer à ses écrits la moindre action ; il connaît trop son insuffisance et son obscurité. Il veut simplement donner l'exemple, attester qu'il a fait son devoir et il reste avec la conscience intime de son amour sincère et désintéressé de la patrie de la justice et de la vérité.

A. S.

EMMANUEL VINGTRINIER

# LA VIE LYONNAISE

*Autrefois, Aujourd'hui*

SIX CENT CINQUANTE ILLUSTRATIONS EN NOIR ET EN COULEURS

PAR JEAN COULON

TIRAGE NUMÉROTÉ

*Un beau volume in-4°, sur vélin blanc, de 420 pages, et couverture en couleurs.*

**Prix : 40 Francs.**

**L'Édition de Luxe** sur papier du Japon et papier teinté est entièrement épuisée.

Si le récit des événements historiques, si la description des ouvrages d'art, l'exposé des conquêtes de la science sont choses intéressantes, bien plus saisissante encore est la peinture des mœurs d'un peuple. Les grands événements, les œuvres du génie de l'homme sont dues à quelques esprits d'élite, nous les admirons comme quelque chose d'étranger même à ceux qui en ont été les collaborateurs inconscients; mais les mœurs, les habitudes, les usages, c'est nous-mêmes; les peindre, c'est peindre chacun de nous, c'est retracer notre propre histoire individuelle; histoire bien plus vraie, bien plus humaine que celle des événements, qui, en réalité, sont le vêtement, ou pour mieux dire, le masque d'un peuple plutôt que son image. Et cette peinture intime est d'autant plus intéressante à conserver qu'elle est plus mobile et plus fugitive. Les monuments et les faits de chaque époque vivent par la plume des historiens et par le burin des artistes; les mœurs changent avec une rapidité insaisissable. Non seulement chaque peuple, chaque province, mais aussi chaque génération a ses mœurs, qui sont sa physionomie personnelle, et qu'elle emporte sans laisser de traces.

C'est à quoi songeait M. Emmanuel Vingtrinier lorsque, sous le titre de *la Vie Lyonnaise*, il a entrepris de décrire les mœurs des Lyonnais. L'idée était heureuse, et il l'a réalisée avec succès et avec talent. C'est plaisir de le suivre faisant mouvoir, agir et parler ce peuple lyonnais qu'il connaît si bien et dont il a su saisir avec fidélité les traits saillants et caractéristiques. En quinze chapitres, très habilement choisis, il a encadré le tableau vivant, on peut le dire, de Lyon de jour et de nuit, mangeant, buvant, travaillant, s'amusant; tableau si animé, si exact que chacun se revoit soi-même dans son quartier, dans sa rue,

dans sa maison, avec ses voisins et cette foule changeante qui passe et se renouvelle aux différentes heures de la journée. M. Emmanuel Vingtrinier ne s'est pas borné à peindre Lyon contemporain, il a remonté le cours des âges et, recueillant les chansons, les écrits satiriques ou familiers du passé, il a fait avec bonheur revivre les mœurs et les habitudes de nos pères. Le parallèle, le contraste entre des âges si éloignés ajoute un nouvel attrait à ces tableaux si pittoresques et excite vivement la curiosité, en même temps qu'il apporte à l'esprit plus d'un enseignement.

Le livre de M. Emmanuel Vingtrinier présente, en outre, un nouvel attrait qu'il doit à son collaborateur artistique, dont le crayon a interprété avec originalité les scènes retracées par la plume ingénieuse et brillante de l'écrivain. Coulon, qui se révèle ainsi pour la première fois, est un talent indépendant, ne procédant d'aucun maître, ni d'aucune école; c'est un artiste primesautier par la composition et l'exécution de ses sujets; dessinant dans un goût tout à fait personnel, bravant à la fois les règles banales de l'école qu'il dédaigne et les ficelles ordinaires du métier. Ajoutons à cela une certaine nuance goguenarde et narquoise qui se trahit dans presque tous ses dessins, et on aura une idée complète de la manière de cet artiste, dont ce premier début promet d'autres œuvres non moins curieuses et piquantes.

Soutenue ainsi par le mérite de l'écrivain et de l'artiste, embellie par le double charme de la plume et du crayon, *la Vie Lyonnaise* conservera toujours le succès de popularité qui l'a accueillie à son apparition; et grâce à ce double mérite elle restera comme un document des plus instructifs et des plus intéressants de l'époque actuelle.

# LYON MILITAIRE

NOTES ET DOCUMENTS

*Pour servir à l'histoire de cette Ville, depuis son origine jusqu'à nos jours*

PAR LÉOPOLD NIEPCE

Ancien Conseiller à la Cour d'appel de Lyon.

Préface de M. Aimé VINGTRINIER, Bibliothécaire en chef de la ville de Lyon.

UN GROS VOLUME IN-8 DE 640 PAGES, AVEC DEUX PLANS

Plan militaire de Lyon assiégé en 1793, Plan de la ville de Lyon vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle

TIRAGE A 500 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

Prix : 25 Francs

La renommée industrielle et commerciale de la ville de Lyon a fait méconnaître toutes les autres gloires dont elle pourrait s'enorgueillir. Personne, par exemple, malgré son héroïque défense de 1793, n'aurait supposé qu'elle pût fournir les éléments d'une étude militaire. C'est contre ce préjugé que M. Léopold Niepce, ancien Conseiller à la Cour de Lyon, a voulu réagir. Il a fouillé les archives, étudié les historiens, et il est parvenu à combler une lacune dans nos annales. Erudit émérite, fils d'un ancien commandant d'armes de la place de Lyon, il était tout désigné pour remplir cette tâche; ses sentiments patriotiques l'y entraînaient aussi, et il a eu, à la fois, l'idée de ce livre et le mérite de l'avoir exécuté avec succès.

*Lyon Militaire* renferme, pour ainsi dire, deux ouvrages : un historique rapide mais complet des faits de guerre qui se sont accomplis dans la région lyonnaise ou dont les Lyonnais ont été les acteurs, depuis l'époque romaine jusqu'à nos jours; en second lieu, un tableau succinct de l'organisation militaire de la ville, dans l'antiquité, au moyen âge, dans les temps modernes et dans la période contemporaine. Cette partie de l'ouvrage comprend les fortifications, les milices urbaines, les corps militaires

à la solde de la ville, les garnisons, les gouverneurs et commandants militaires à chacun desquels est consacrée une biographie, sommaire et substantielle. Les officiers lyonnais anoblis et les aumôniers militaires sont également l'objet de courtes notices.

Cet ensemble déjà si varié est complété, en outre, par une description des édifices, des bustes, statues, monuments honorifiques, casernes, hôpitaux, etc. Le tout se termine par un très intéressant historique des Sociétés de tir créées à Lyon depuis 1872.

Rien, on le voit, ne manque à ce travail pour justifier son beau titre de *Lyon Militaire*. Les éditeurs ont, de plus, obtenu de l'éminent bibliothécaire de la ville de Lyon la faveur d'une préface. M. Aimé Vingtrinier a écrit quelques pages qui sont un brillant résumé et une heureuse introduction de l'ouvrage où l'on retrouve la verve inspirée du poète et la plume savante et disert de l'auteur de la vie de Soliman Pacha, ce glorieux enfant de Lyon qui, à la tête des bataillons égyptiens, remporta en 1839, sur les troupes du Sultan l'éclatante victoire du Nézib. Rien ne manque donc à ce livre pour intéresser et instruire les Lyonnais et aussi pour raviver dans leurs âmes le culte de leur ville natale.

# LYON ARTISTIQUE

## ARCHITECTES

*Notices biographiques et bibliographiques avec une Table des édifices et la Liste chronologique des noms*

Par E.-L.-G. CHARVET

ILLUSTRÉ DE 20 PORTRAITS D'ARCHITECTES ET DE 50 FAC-SIMILÉS DE SIGNATURES

André, Benoît, Bissuel, Bresson, Charvet, Chenavard, Dardel, Desjardins, Dupasquier, Echernier, Gay, Hirsch, Journoud, Louvier, Philibert Delorme, Reynaud, Rondelet, Savoye, Soufflot, Tisseur, etc.

UN BEAU VOLUME GRAND IN-8 DE 440 PAGES, TIRAGE NUMÉROTÉ

N<sup>os</sup> 1 à 25, sur papier du Japon, 50 fr. — N<sup>os</sup> 26 à 625, sur papier vélin, 25 fr.

Moins contestées que ses gloires militaires, les illustrations artistiques de Lyon ne sont cependant guère mieux connues. Les éditeurs ne pouvaient aborder cette nouvelle voie sous de meilleurs auspices. M. Léon Charvet, auteur du volume qu'ils offrent au public, s'est, depuis longtemps, fait un nom comme architecte, comme dessinateur et comme écrivain. Depuis quarante ans il a, au prix de recherches immenses, écrit la biographie de tous les architectes lyonnais ou qui, par leurs travaux, ont acquis droit de cité chez nous. Il en a publié quelques-uns : Serlio, Philibert de l'Orme, Etienne Martellange, Roger de la Valsenière, René Dardel, les Delamonce; mais ce qui reste formerait la matière de plusieurs volumes. C'est le résumé de cette œuvre vraiment colossale qu'il a bien voulu rédiger et livrer à l'impression pour que le public ne fût pas privé des précieux renseignements accumulés dans ce travail. En un volume de 400 pages à peine, M. Léon Charvet nous donne la liste de plus de cinq cents architectes. Chacun de ces noms est accompagné d'une notice biographique écrite en quelques lignes, mais complète, suivie de l'énumération de tous les ouvrages d'architecture exécutés par chacun de ces maîtres et aussi de leurs œuvres littéraires, car on sait que la plupart de nos architectes lyonnais ont été aussi des écrivains souvent remarquables. A ces renseignements est jointe une bibliographie complète de tous les écrits consacrés à chacun de ces artistes : biographie, éloges académiques, discours; de plus, des gravures, médaillons, bustes, etc., reproduisant leurs traits. Enfin l'indica-

tion de tous les livres imprimés ou manuscrits, des dépôts d'archives consultés par l'auteur, nous révèle les sources où l'auteur a puisé ces renseignements.

Ces notices qui forment le corps de l'ouvrage, étant classées par ordre alphabétique, M. Léon Charvet y a joint une liste chronologique et une autre de tous les édifices publics de Lyon anciens ou modernes, existant ou détruits, accompagnés des noms des architectes qui les ont construits, restaurés ou remémorés.

Ce simple exposé de la composition de ce livre suffit pour montrer quels en sont le mérite et la valeur. Indispensable aux érudits, aux écrivains, aux critiques d'art dont il sera le *vadmeccum* obligé, il sera d'un vif intérêt pour les curieux et les amateurs d'art et d'archéologie qui tiennent, en visitant un monument, à en connaître la date de construction et l'auteur, pour tirer plus de fruit de leur examen. Les propriétaires eux-mêmes y trouveront avantage et utilité. Armés de ce livre, qui leur donne la liste des maisons construites par des architectes vivants, ils pourront par eux-mêmes juger du caractère de leur talent.

Cet ouvrage, par la manière dont il est conçu et par les services qu'il est appelé à rendre, est une véritable innovation. C'est de plus un beau livre imprimé avec luxe, illustré de vingt portraits en phototypie. Il est de plus enrichi d'un grand nombre de signatures autographes, dont l'intérêt n'échappera pas à ceux qui savent qu'une signature est le complément d'un portrait et achève de révéler le caractère d'un personnage.

# LYON PITTORESQUE

Par MONSIEUR JOSSE

*Avec une Préface de M. COSTE-LABAUME*

ILLUSTRÉ DE 5 EAUX-FORTES, 20 LITHOGRAPHIES ET 300 DESSINS A LA PLUME

Par JOANNÈS DREVET

L'Ouvrage forme un beau volume in-4° broché de 320 pages

*Recouvert d'une couverture entièrement gravée à l'eau-forte et comprenant trois vues de Lyon :*

**Plat du recto** . . . Vue de la passerelle Saint-Georges, de l'église Saint-Georges et du coteau de Fourvière.

**Plat du verso** . . . Vue de l'ancien pont Morand, de la place Tolozan et de l'Hôtel de Ville.

**Dos** . . . . . Façade de l'église d'Ainay.

**ÉDITION ENTIÈREMENT ÉPUISÉE**

*Par suite de rachat ou de décès de souscripteurs, il nous est rentré et nous mettons en vente :*

**Quatre Exemplaires** sur papier du Japon Impérial. . . . . *Prix : 200 francs*

**Deux Exemplaires** sur papier du Japon Impérial (avec 30 dessins originaux de

J. Drevet, reproduits dans l'ouvrage) . . . . . *Prix : 500 francs*

---

## LES OISIVETÉS DU SIEUR NIZIER DU PUITSPÉLU

*Nouvelle édition revue, corrigée et augmentée de chapitres inédits*

Préface par EMMANUEL VINGTRINIER

UN BEAU VOLUME GRAND IN-8, DE 370 PAGES, IMPRIMÉ SUR PAPIER DE HOLLANDE

**Tirage à 425 Exemplaires numérotés**

TABLE DES CHAPITRES :

Préface d'Em. Vingtrinier. — La Chanson de ma Cousine Mariette. — Les Impressions d'un Petit Gone. — Les Vendanges. — La Tirée du Vin. — De Viris illustribus Lugduni. — Les Modères. — Propos de Gueule Lyonnais. — Le Carnaval Lyonnais. — Charabarat. — Le Tripié des Chats. — La Berte. — Les Montagnes. — Le Bon Parler Lyonnais. — Le Bourgeois de Lyon.

**Prix : 20 Francs**

---

## NOTES HÉRALDIQUES ET GÉNÉALOGIQUES

CONCERNANT LES PAYS DE

## LYONNAIS, FOREZ & BEAUJOLAIS

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

Par **WILLIAM POIDEBARD**

Un beau Volume petit in-quarto broché

Illustré de Cinq Cents Blasons

**Prix : 50 Francs**

Tirage à 250 exemplaires, dont quelques-uns seulement sont en vente.

PUBLICATION DE LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES LYONNAIS

## PUBLICATIONS SUR LYON ET LA RÉGION

DREVET (JOANNÈS) . . . . .	<b>Lyon disparu</b> (album in-4° de 20 eaux-fortes). Tirage à 40 exemplaires . . . . .	125 fr.
PUITSPELU (NIZIER DU). . . . .	<b>Dictionnaire étymologique du Patois Lyonnais</b> , 1 vol. in-8 . . . . .	25 "
VARNET (F.-A.) . . . . .	<b>Géographie du département du Rhône</b> , 1 vol. in-8, avec cartes . . . . .	5 "
VIBERT (TONY). . . . .	<b>Les Environs de Lyon</b> , 100 eaux-fortes, 1 vol. in-4, cart. toile . . . . .	60 "
BARRON (LOUIS) . . . . .	<b>Le Rhône</b> , 150 dessins, 1 vol. grand in-8 (sur papier du Japon) . . . . .	50 "
BEAUNE (HENRI) . . . . .	<b>Un Juge de Marie-Antoinette</b> , in 12 . . . . .	3 "
— — . . . . .	<b>Album Lyonnais illustré</b> , in-4. . . . .	8 "
BLETON . . . . .	<b>Manuel d'Économie politique</b> , in-12, cartonné . . . . .	1 50
VINGTRINIER (AIMÉ). . . . .	<b>Les Incunables de la Ville de Lyon</b> , in-8 . . . . .	2 "
MARTIN (O.) . . . . .	<b>Recherches sur l'Architecture du Moyen Age et de la Renaissance à Lyon</b> , planches en noir et couleur, in-4, reliure amateur . . . . .	60 "
GUILLOM (CHARLES) . . . . .	<b>Chansons populaires de l'Ain</b> , 1 vol. in-4 (illustré) . . . . .	15 "
DUPASQUIER (LOUIS) . . . . .	<b>Monographie de Notre-Dame-de-Brou</b> , illustrations en noir et couleur, in-folio, publié à 150 francs . . . . .	70 "
NIEPCE (LÉOPOLD) . . . . .	<b>La Magistrature Lyonnaise, 1771-1883</b> , 1 vol. in-8 . . . . .	10 "
TISSEUR (CLAIR) . . . . .	<b>Paucis Paucis</b> , 2 <sup>e</sup> édition, in-8. . . . .	5 "
<b>A la Mémoire de Joséphin Souly</b> , illustrations par divers Artistes Lyonnais, in-8. . . . .		10 "
DEBOMBORG . . . . .	<b>Colonges au Mont-d'Or</b> , brochure in-8 . . . . .	2 50
REURE (L'Abbé) . . . . .	<b>La Presse politique à Lyon pendant la Ligue</b> , brochure in-8. . . . .	3 "
PAGANI (L'Abbé) . . . . .	<b>Etude historique sur Chateauneuf-en-Brionnais</b> . . . . .	10 "
NADAUD (GUSTAVE) . . . . .	<b>Une Idylle</b> , illustrations, in-4 (exempl. sur papier du Japon) . . . . .	20 "
SISLEY (J.) . . . . .	<b>Mademoiselle Galisot</b> , avec portrait, in-12 . . . . .	3 "
CHENAVARD . . . . .	<b>Recueil de Compositions architecturales</b> , 54 planches gravées par Dubouchet, in- folio cartonné, au lieu de 100 francs . . . . .	20 "
COULON (J.) . . . . .	<b>A Charbonnières</b> , album in-4, cartonné . . . . .	6 "
GERIN (GABRIEL) . . . . .	<b>Le Louvetier de Vénissieux</b> , illustré de 20 eaux-fortes par C. Meunier, in-18 . . . . .	80 "
<b>Théâtre Lyonnais de Guignol</b> , illustré, sur papier du Japon, 1 vol. in-8, publié à 50 francs . . . . .		20 "
— — — — — le même ouvrage, papier vélin . . . . .		5 "
<b>Théâtre Lyonnais de Guignol</b> (Edition Scheuring), illustré par A. Steyert, 2 vol. in-8, brochés Cette édition, recherchée des Bibliophiles, est rare. . . . .		60 "
<b>Théâtre des Pupazzi</b> , illustré d'eaux-fortes par Lalauze, etc., in-8 (sur papier de Hollande), publié à 60 francs . . . . .		20 "
<b>Théâtre, Saynètes et Récits de Gnafron fils</b> (illustré), 1 vol. in-8, sur papier teinté . . . . .		15 "
BLANC (C.) . . . . .	<b>Les Canettes</b> , 1 vol. petit in-8 . . . . .	10 "
BONZON (A.) . . . . .	<b>Manuel des Sociétés par Actions de la Région Lyonnaise</b> , 4 <sup>e</sup> édition, in-8 . . . . .	15 "
VINGTRINIER (AIMÉ). . . . .	<b>Soliman-Pacha</b> , in 8° . . . . .	10 "

### OUVRAGES SUR LA FABRIQUE, TEINTURE, ETC.

PEYOT . . . . .	<b>Cours complet de Fabrique pour les Etoffes de soie</b> , 2 vol. in-folio, 1 vol. de planches, 1 vol. de texte, publié à 100 francs . . . . .	70 "
GANTILLON. . . . .	<b>Traité complet de la fabrication des étoffes de soie</b> , 1 vol. in-4. . . . .	3 50
GIRAUD (J.-B.) . . . . .	<b>Les Industries d'Art à Lyon</b> (illustré), in-8 . . . . .	20 "
DUPONT-AUBERVILLE. . . . .	<b>L'Art, la Décoration et l'Ornement des Etoffes et des Tissus chez les Anciens et les Modernes</b> , 100 planches en couleur, in-folio, au lieu de 150 francs. . . . .	60 "
BURY-PALLISER . . . . .	<b>Histoire de la Dentelle</b> , 1 vol. in-4 (illustré) . . . . .	5 "
VINANT (MICHEL DE). . . . .	<b>Traité pratique de Teinture et Impression</b> , in-8, publié à 40 francs. . . . .	25 "
LEFÈVRE (LÉON) . . . . .	<b>Matières colorantes</b> , 2 gros vol. in-8, cartonnés, avec de nombreux échantillons . . . . .	90 "
LUPPI. . . . .	<b>Dictionnaire de Séricologie</b> , in-8 . . . . .	3 "

## L'OUVRIER EN SOIE

MONOGRAPHIE DU TISSEUR LYONNAIS, ÉTUDE HISTORIQUE, ÉCONOMIQUE ET SOCIALE

Par Justin GODART, Avocat à la Cour d'appel, membre de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon

*Première partie : LA RÉGLEMENTATION DU TRAVAIL, de 1466 à 1791*

Un volume de 600 pages environ, avec 3 gravures à l'eau-forte et des reproductions de dessins et de documents, par G. PAUTIER

<b>Prix . . . . .</b>	}	Exemplaires sur Hollande, 1 volume in-4°. Tirage à 40 exemplaires numérotés . . . . .	30 fr.
		Exemplaires sur papier fort, 1 vol. in-4°. Tirage à 40 exemplaires numérotés . . . . .	20 fr.
		Exemplaires sur papier ordinaire, 1 vol. in-8 . . . . .	15 fr.

# OUVRAGES DE M. NATALIS RONDOT

Correspondant du Ministère de l'Instruction publique

## Sur les Arts et les Artistes à Lyon

Tous ces ouvrages, tirés à nombres restreints, ont été imprimés par les Maisons L. PERRIN et PITRAT

<b>Les Graveurs du nom de Mouterde</b> et le monnayage du métal de cloche pur à Lyon . . . . .	15 fr.	<b>Les Maîtres particuliers de la Monnaie de Lyon.</b>	4 fr.
<b>Les Artistes et les Maîtres de Métier de Lyon</b> au XIV <sup>e</sup> siècle. . . . .	8 »	<b>L'Art du Bois à Lyon</b> au XV <sup>e</sup> et au XVI <sup>e</sup> siècle. . . . .	5 »
<b>Les Artistes et les Maîtres de Métier étrangers</b> ayant travaillé à Lyon. . . . .	5 »	<b>Jacques Morel</b> , sculpteur lyonnais (1417-1459). . . . .	4 »
<b>Jean Marende</b> et la Médaille de Philibert le Beau et de Marguerite d'Autriche. . . . .	5 »	<b>La Monnaie de Vimy</b> ou de Neuville, dans le Lyonnais . . . . .	4 »
<b>Les Sculpteurs de Lyon</b> du XIV <sup>e</sup> au XVIII <sup>e</sup> siècle. . . . .	5 »	<b>Les Protestants à Lyon</b> au XVII <sup>e</sup> siècle . . . . .	15 »
<b>La Médaille d'Anne de Bretagne</b> et ses auteurs : Louis Lepère, Nicolas de Florence et Jean Lepère (1494)	4 »	<b>Les Potiers de terre italiens à Lyon</b> au XVI <sup>e</sup> siècle. . . . .	15 »
<b>Jacob Richier</b> , sculpteur et médailleur (1608-1641). . . . .	4 »	<b>Jéronyme Henry</b> , orfèvre et médailleur à Lyon (1503-1538) . . . . .	5 »
<b>Saint-Jean</b> , le peintre de fleurs, aux expositions universelles en 1851 et en 1855. . . . .	3 »	<b>Le Diamètre des Médailles coulées</b> . . . . .	3 »
<b>Jacques Gauvain</b> , orfèvre, graveur et médailleur à Lyon au XVI <sup>e</sup> siècle. . . . .	10 »	<b>Les Médailleurs Lyonnais</b> . . . . .	12 »
<b>Nicolas Bidau</b> , sculpteur et médailleur à Lyon (1622-1692) . . . . .	5 »	<b>Les Peintres sur verre à Lyon</b> du XIV <sup>e</sup> au XVI <sup>e</sup> siècle. . . . .	10 »
<b>Les Peintres de Lyon</b> du XIV <sup>e</sup> au XVIII <sup>e</sup> siècle. . . . .	15 »	<b>Bernard Salomon</b> , peintre et tailleur d'histoires à Lyon au XVI <sup>e</sup> siècle. . . . .	10 »
<b>La Céramique lyonnaise</b> du XIV <sup>e</sup> au XVIII <sup>e</sup> siècle. . . . .	10 »	<b>L'Ancien Régime du Travail à Lyon</b> (du XIV <sup>e</sup> au XVIII <sup>e</sup> siècle). . . . .	10 »
		<b>Graveurs sur bois à Lyon</b> au XVI <sup>e</sup> siècle. . . . .	10 »
		<b>Les Thurneysen</b> , Graveurs d'estampes lyonnais au XVII <sup>e</sup> siècle . . . . .	10 »

## LE DAUPHINÉ

PAR GASTON DONNET

Un beau volume grand in-4<sup>o</sup>, de près de 400 pages, illustré de nombreux dessins d'après nature

Prix : broché, 30 Francs ; cartonné toile, 35 Francs

## RELIURE

Notre maison se charge de l'exécution de tous genres de reliures (*de la reliure d'art à la reliure ordinaire*).

Des reliures spéciales avec fers ont été établies pour nos éditions (*Lyon Pittoresque, la Vie Lyonnaise, la Nouvelle Histoire de Lyon, 3 vol.*).

## FACILITÉS de Paiement

Nous accordons pour tous ouvrages de librairie de grandes facilités de paiement. Le montant de l'achat est divisé en un certain nombre de traites mensuelles, variant selon l'importance de la facture.

Ces traites, conservées en portefeuille, sont présentées à leurs échéances.

Ces facilités de paiement sont accordées sans augmentation aucune de prix.



LYON A LA FIN DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE. — L'ARCHÉVÊCHÉ ET LE PORT DE ROANNE. (D'après une aquarelle de J.-J.-X. Bidault.)

## LE LYON DE NOS PÈRES

PAR M. E. VINGTRINIER

ILLUSTRÉ DE 20 GRANDES EAUX-FORTES HORS TEXTE ET DE 300 DESSINS A LA PLUME ET AU CRAYON

PAR M. JOANNÈS DREVET

*L'Ouvrage formera, comme le LYON PITTORESQUE, un beau volume in-4<sup>e</sup>, broché, de 320 pages, recouvert d'une Couverture entièrement gravée à l'eau-forte et comprenant 3 vues de Lyon.*

### ÉDITION DE LUXE

**Un exemplaire unique**, sur *Papier du Japon impérial*, contenant :

- I. **Deux États** DES EAUX-FORTES, sur Papier du Japon (avant et avec la lettre);
- II. **Un État** DES EAUX-FORTES, Tirage sur Parchemin;
- III. **Un État** DES EAUX-FORTES, Tirage sur Satin de Lyon;
- IV. **Cent des Croquis originaux** de l'Artiste.

**Prix : 5000** francs.

**Dix exemplaires** (N<sup>os</sup> 1 à 10), sur *Papier du Japon impérial*, contenant :

- Deux États** DES EAUX-FORTES sur Papier du Japon (avant et avec la lettre);
- Un État** DES EAUX-FORTES, Tirage sur Parchemin;
- Un État** DES EAUX-FORTES, Tirage sur Satin de Lyon;
- Dix des Croquis originaux** de l'Artiste.

**Prix : 500** francs.

**Cinquante exemplaires** (N<sup>os</sup> 11 à 60), sur *Papier du Japon impérial*, contenant :

- Deux États** DES EAUX-FORTES sur Papier du Japon (avant et avec la lettre);
- Un État** DES EAUX-FORTES, Tirage sur Satin de Lyon;
- Un Dessin original**, reproduit dans l'ouvrage.

**Prix : 200** francs.

**Deux cent cinquante exemplaires** (N<sup>os</sup> 61 à 310), sur *Papier vélin teinté*, contenant :

- Deux États** DES EAUX-FORTES (avant et avec la lettre);
- Un Dessin original**, reproduit dans l'ouvrage.

**Prix : 80** francs.

### ÉDITION ORDINAIRE

**Quinze cents exemplaires** (N<sup>os</sup> 311 à 1810), sur *Papier vélin blanc*. **Prix : 50** francs.

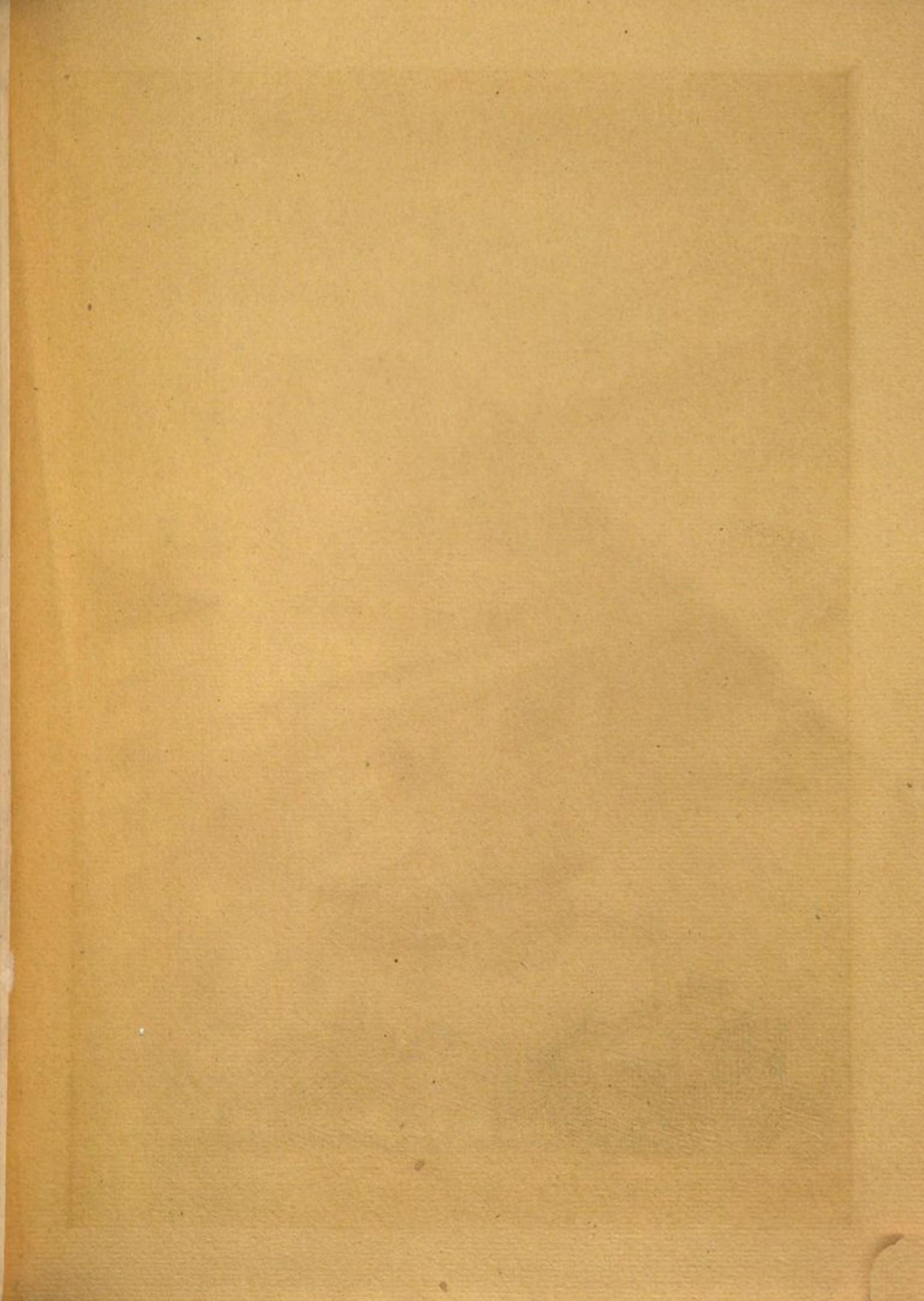
**NOTA.** — *Tout Souscripteur avant la mise en vente aura droit à l'impression de son nom au faux-titre du volume.*















MON  
HAYS  
PAYS





